



VOYAGE

DANS LA CILICIE


Victor Langlois

VOYAGE

DANS LA CILICIE

ET

DANS LES MONTAGNES DU TAURUS

Exécuté pendant les années 1852-1853

PAR ORDRE DE L'EMPEREUR
ET SOUS LES AUSPICES DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PAR

VICTOR LANGLOIS

« Magnificas Asiæ perreximus urbes. »
OVIDE, *Pont.*, II, X, 21.



A PARIS



CHEZ BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT,
DES SOCIÉTÉS ASIATIQUES DE PARIS ET DE LONDRES,
RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT (RUE FONTANES), 7,
PRÈS LE MUSÉE DE CLUNY.

1861


BIBLIOTHECA · BODLEIANA

PRÉFACE.

L'Orient est aujourd'hui le sujet de sérieuses préoccupations et de patientes recherches. Chaque année nos soldats vont planter le drapeau de la France dans des régions lointaines, afin de porter au milieu de populations à demi barbares les bienfaits de notre civilisation. Chaque année aussi d'aventureux explorateurs se succèdent sur divers points de l'Asie, dans le but de recueillir les traces d'un passé oublié qu'ils font renaître à la vie de l'histoire.

L'Asie, cette terre féconde en grands événements comme en faits héroïques, et qui a vu se développer dans son sein une admirable civilisation dont les annales ont conservé le souvenir et dont les ruines attestent l'existence, est le plus vaste champ qui puisse être ouvert aux explorateurs. Les nations modernes de l'Europe, sur lesquelles s'est reflété le génie de l'antiquité, cherchent à approfondir la vie, les sciences, les arts des peuples d'autrefois ; et c'est pour accomplir cette glorieuse mission que tant de voyageurs parcourent les contrées de l'Orient, fouillent ce sol mystérieux témoin de la puissance des grands empires de l'Asie et des mémorables événements qui ont tant de fois modifié la face du monde.

L'une des plus fertiles contrées de l'Orient, l'Asie Mineure, était, dès le moyen âge, visitée par les Occidentaux; des pèlerins et des marchands parcoururent les premiers cette terre où les Grecs avaient fondé tant de colonies, et que longtemps après d'innombrables armées chrétiennes, parties de tous les points de l'Europe, devaient traverser pour marcher à la délivrance des Lieux-Saints.

Ce furent d'abord les chroniqueurs occidentaux des croisades, puis ensuite des voyageurs allemands et français, Willebrand d'Oldembourg, Pierre Belon, Paul Lucas, et dans ces derniers temps Otter, Corancez, Macdonald Kinnéir, l'amiral sir Fr. Beaufort, les comtes Al. et Léon de Laborde, Ch. Texier, W. Barker, qui nous ont fait connaître par leurs relations de voyage quelques parties de la Cilicie, et nous ont donné la description des villes et des localités qu'ils avaient visitées. Ces relations sont pleines d'intérêt, au moins pour la plupart, mais incomplètes, en ce sens que le plus grand nombre des voyageurs que je viens de nommer, ont suivi un même itinéraire, qui comprenait seulement les villes du littoral de la Méditerranée, négligeant ainsi le Taurus et les contrées qui l'avoisinent. C'est dans le but de combler la lacune que je signale, que je conçus le plan d'une exploration complète de la Cilicie et du Taurus.

Aux termes d'un arrêté ministériel en date du 7 mai 1852 qui me confiait une mission scientifique, je devais explorer la Cilicie, relever la carte du pays, dessiner les principaux monuments et transcrire les inscriptions. Sur l'invitation de M. Fortoul, alors ministre de l'Instruction publique, une commission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont M. Reinaud fut le rapporteur, fut chargée de

me tracer des instructions tant sur la direction que j'aurais à suivre, que sur les points de géographie et d'archéologie sur lesquels devaient porter mes investigations.

De son côté, la Société Asiatique, dont je fais partie, me remit des notes qu'avait rédigées M. Ch. Defrémery, et qui avaient pour objet des recherches touchant la géographie et l'histoire de la Cilicie pendant le moyen âge.

Enfin, M. le directeur des Musées Impériaux appela mon attention sur les monuments de nature à grossir les précieuses collections d'antiques exposées dans les galeries du Louvre.

Dès mon arrivée en Cilicie, je me mis en rapports directs avec le vice-consul de France à Tarsous et le pacha gouverneur de la province, qui me fournit une escorte pour m'accompagner dans mes voyages. Je me dirigeai d'abord du côté de l'ouest, afin d'explorer la Cilicie-Trachée, où j'ai recueilli un nombre assez considérable d'inscriptions grecques la plupart inédites, et où je découvris les ruines de plusieurs villes antiques, notamment celles de Néapolis d'Isaurie, et enfin l'emplacement de l'antre Corycien.

Dans une seconde excursion au nord-est de Tarsous, je visitai Adana, Sis, capitale de l'Arménie sous les rois de la dynastie de Roupène et de Lusignan et résidence du patriarche arménien. De là, je pénétrai parmi les peuplades turkomanes, kurdes et arméniennes du Taurus et de la plaine qui le confine au sud; puis je me rendis à Anazarbe, à Mopsueste, à Lajazzo l'ancienne Ægée; enfin je revins à Tarsous par la plaine Aléïenne, visitant successivement les ruines de Tardequia, Castabala, Mallus, etc. Dans ce voyage, je trouvai encore beaucoup d'inscriptions qui, ajoutées à celles que j'avais découvertes dans mes précédentes

explorations, me permirent de publier, à mon retour en France, un recueil de cent quatre-vingt-deux textes, inédits pour la plupart [1].

Tarsous, où je passai l'hiver de 1852-1853, est dominé au sud par un *tumulus*, à la base et sur le sommet duquel j'entrepris des fouilles qui amenèrent la découverte de débris de tombeaux en briques, mêlés de nombreuses statuettes en terre cuite, de poteries unies et vernissées et d'autres objets remontant aux époques grecque et romaine, et qui sont aujourd'hui exposés dans l'une des salles des antiques du Musée du Louvre.

Au printemps de 1853, je recommençai mes pérégrinations en me dirigeant vers le nord. Je m'engageai dans les montagnes traversées par le défilé connu sous le nom de Portes de Cilicie (*Kulek-boghaz*), seul passage donnant accès dans cette province par la Cappadoce. Je déterminai l'emplacement de Mopsucrène, celui de Podandus, et me trouvai en présence du château de Butrente élevé sur l'Annacha-dagh et célèbre par le passage des croisés.

Dans une quatrième excursion, j'explorai le château de Lampron, résidence d'une famille arménienne rivale des Roupéniens, et les ruines de plusieurs forteresses dont l'emplacement n'avait pas encore été déterminé.

Enfin, je fis une cinquième exploration dans la plaine de Tarsous et sur le rivage de la mer, depuis Pompéïopolis jusqu'à l'embouchure du Sarus, afin de rechercher si les ruines d'Anchiale avaient laissé quelques traces, et de retrouver le monument de Sardanapale qui

[1] *Inscriptions grecques, romaines, byzantines et arméniennes de la Cilicie* (Paris, 1854, 1 vol. in-4° avec pl., Leleux, éditeur.)

les auteurs anciens plaçaient dans le voisinage de cette localité. Mes recherches étant restées infructueuses, je revins à Tarsous, où je finis par découvrir une antique construction en poudingue longue de 115 mètres, et qui n'était autre que le cénotaphe du roi d'Assyrie devant lequel avait défilé l'armée d'Alexandre se rendant dans les plaines d'Issus pour y combattre Darius et les Perses. J'ai publié le résultat de cette découverte dans la *Revue Archéologique* [1] et dans les *Archives des missions scientifiques* [2], où le Rapport sur mon voyage a été inséré.

Pendant mes différents séjours à Tarsous et dans le cours de mes explorations dans la Cilicie, je parvins à me procurer une série importante de médailles antiques et du moyen âge. Les premières m'ont fourni l'occasion de rédiger deux mémoires dans la *Revue Numismatique* [3], et les secondes m'ont mis à même de donner un travail d'ensemble sur les monnaies arméniennes de la Cilicie [4].

Le livre que je publie aujourd'hui est divisé en deux parties, qui sont : les Prolégomènes, comprenant l'état physique du pays, son état politique et un résumé de l'histoire de la Cilicie; enfin, le Journal du Voyage. Vient ensuite la seconde partie qui embrasse la géographie et l'exploration archéologique formant les quatre divisions suivantes : 1° Cilicie Trachée ou montagneuse; 2° Contrées occidentales de

[1] *Le Dunuk-tasch, tombeau de Sardanapale à Tarsous.*

[2] T. IV. *Rapport sur l'exploration archéologique de la Cilicie et de la Petite Arménie.*

[3] *Lettre sur les monnaies de la Cilicie* (1854). — *Mémoire sur les monnaies portant au revers le monument de Sardanapale* (1855).

[4] *Numismatique de l'Arménie au moyen âge.* Paris, 1855, in-4°, 7 planches. Rollin, éditeur.)

la Cilicie des plaines; 3° le Taurus cilicien; 4° Cilicie orientale et Syrie septentrionale.

La tâche qui m'était imposée s'est modifiée sur les lieux, et j'ai dû pour la remplir dépasser de plusieurs mois le terme fixé pour mon exploration. Les personnes qui ont fait de semblables voyages ne s'en étonneront pas; en effet, les instructions ayant pour objet l'exploration de contrées lointaines et à peine explorées ne peuvent être rédigées qu'en termes généraux dont le développement est laissé au voyageur qui, de son côté, est porté à décrire tout ce qui lui paraît digne d'éveiller l'attention des savants.

Je n'ai pas fait un assez long séjour en Cilicie et dans les montagnes du Taurus pour qu'il m'ait été possible d'en explorer minutieusement toutes les parties. Le champ est vaste et d'une telle importance scientifique, que d'autres encore y trouveront matière à de nouvelles et curieuses découvertes; et déjà, depuis mon retour en France, MM. Pierre de Tchihatcheff et le Dr Kotschy qui ont visité quelques points de la Cilicie, ont en partie publié les résultats de leurs pérégrinations.

Je désire instamment que d'autres voyageurs continuent l'œuvre d'exploration à laquelle j'ai consacré une année, et je serai heureux de penser que ce livre, auquel j'ai donné tous mes soins, pourra être consulté avec fruit et inspirer quelque intérêt aux lecteurs.

VICTOR LANGLOIS.

PREMIÈRE PARTIE

PROLÉGOMÈNES ET JOURNAL DU VOYAGE



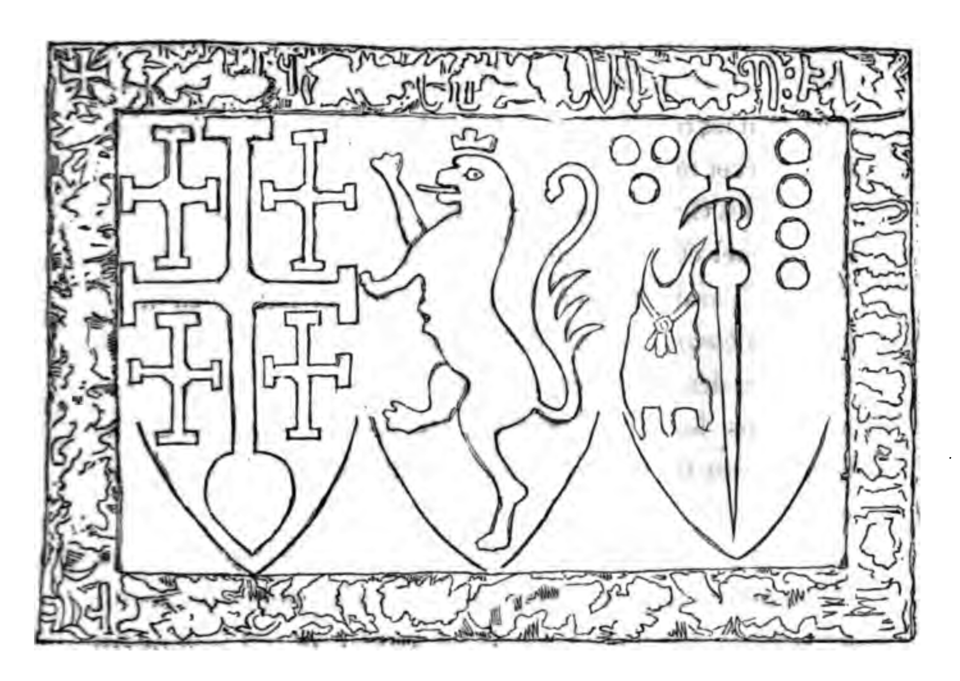
Vue intérieure de l'église d'Aladja dans le Taurus.

VOYAGE DANS LA CILICIE

ET

DANS LES MONTAGNES DU TAURUS

PROLÉGOMÈNES.



ÉTAT PHYSIQUE.

I.

Topographie.

L'Asie Mineure est, après la Mésopotamie, la plus belle partie de l'ancien monde. Cette vaste contrée, qui, de nos jours, n'offre au voyageur que les immenses ruines de ses

splendeurs passées, s'est vue déchoir, par suite de révolutions et de conquêtes successives, du rang qu'elle occupait dans l'antiquité. En ajoutant à ces causes de décadence le mélange et l'hostilité des races envahissantes, la diversité d'origine, de croyance et de langage de ces races, enfin l'administration oppressive et inintelligente des Ottomans, ses derniers dominateurs, on se rendra facilement compte des raisons qui ont amené la ruine de ce beau pays.

J'ai parcouru l'une des provinces de l'Asie Mineure, la *Cilicie*, située au sud-est, sur les bords de la Méditerranée, et ce sont les résultats de cette exploration que je vais exposer dans cet ouvrage.

Sous les Grecs et les Romains, la province que je viens de nommer était désignée sous le nom de Κιλικία, *Cilicia*, mot qui paraît dériver de κίλιξ, -κος [1], et fait allusion au *buffle* ou *bœuf*, symbole de Tarse, métropole de la province. Le buffle, dès les temps antiques, abondait en Cilicie, surtout dans le delta formé par les eaux du Cydnus et du Pyrame, où on le trouve encore aujourd'hui à l'état sauvage.

La Cilicie conserva son nom pendant toute la période des temps antiques [2], et même pendant une grande partie du moyen âge, époque à laquelle les Arméniens qui émigraient des contrées de l'Ararat lui donnèrent le nom de *Petite-Arménie*, par opposition au nom de l'immense empire qu'ils venaient de quitter. Quand les Musulmans se fixèrent défi-

[1] H. Estienne, *Thes. ling. græc.* — Hérodote (VII, 91) rapporte que ce fut Cilix, fils d'Agénor de Phénicie, qui lui donna son nom. — Cf. encore Apollodore, III, I, 1, et Hyg., 178.

[2] Hérodote (VII, 91) dit qu'antérieurement les Ciliciens s'appelaient Hypachéens.

nitivement dans l'Asie Mineure, la Petite-Arménie devint, avec les contrées avoisinantes, telles que la Lycaonie et la Pamphylie, une petite principauté turkomane possédée en apanage par des *omra* de la famille de Karaman, dont elle a pris le nom qu'elle conserve encore.

La Cilicie a pour limites au sud la mer; mais, dans les autres directions, ses frontières varièrent aux diverses époques de son histoire; ainsi, dans les temps les plus reculés, cette province ne comprenait que les plaines qui environnent Tarsous.

Sous les Grecs et les Romains, la Cilicie avait pour limites à l'est l'Amanus; au nord la Cataonie, la Cappadoce, la Lycaonie, dont elle était séparée par le pied méridional de l'Anti-Taurus et par la chaîne du Taurus; enfin elle était bornée à l'ouest par la Pamphylie.

La Cilicie est tellement circonscrite par le mont Taurus, qu'on la prendrait, suivant l'expression d'un voyageur, pour un vaste territoire enclos de murailles. Plusieurs passages, appelés *Pyles* ou *Portes*, donnaient entrée dans la Cilicie à travers les montagnes, l'un au nord, les autres à l'est et à l'ouest. La Cilicie forme une zone étroite dont la longitude varie entre le 38e et le 36e degré; sa latitude s'étend du 39e au 34e.

Au moyen âge, les limites de la Cilicie furent reculées par suite des conquêtes de Léon II et d'Héthoum Ier, rois des Arméniens. Ainsi, au sud-est et à l'est, les frontières du royaume de la Petite-Arménie furent portées au delà du mont Amanus, et jusqu'à la Séleucide et à l'Euphrate en Syrie, de sorte que cet état limitait, à l'ouest et au nord, les domaines des comtes d'Edesse et des princes d'Antioche,

établis en Syrie après les croisades. Le Taurus séparait, au nord-ouest, la Cilicie arménienne des possessions des sultans Seldjoukides de Konieh. Au nord et au nord-est, la Cataonie et une partie de la Cappadoce faisaient partie du royaume chrétien de la Petite-Arménie.

De nos jours, la Cilicie forme deux pachaliks turks, et partie de deux autres. Le pachalik d'Adana comprend la Cilicie des plaines avec la partie occidentale du district de Marach; le pachalik d'Itschil est formé de la Cilicie-Trachée avec la partie sud du gouvernement de Konieh.

Le sol est uniformément plat dans toute l'étendue du littoral oriental de la Cilicie; il ne s'y trouve que quelques petits chainons montagneux indépendants du Taurus et de l'Amanus; c'est cette partie de la Cilicie qui, chez les anciens, portait le nom de *Pædia*. La partie occidentale et septentrionale présente un caractère tout à fait différent : le pays y est couvert de hautes montagnes et de rochers qui, partant d'un rameau principal, s'étendent au loin en divers sens. Afin de distinguer cette dernière partie, les anciens l'avaient désignée sous le nom de *Trachæa*.

La Cilicie a cela de particulier avec la Syrie, que soit que l'on y aborde par la mer, soit que l'on y arrive par les immenses plaines du versant opposé, on commence toujours par découvrir de très-loin l'horizon bordé d'un rempart nébuleux qui court ouest et est, tant que la vue peut s'étendre. A mesure que l'on s'en approche, on distingue des entassements gradués, qui tantôt isolés, tantôt réunis en chainons, vont aboutir à une chaine principale qui domine sur le tout.

C'est cette immense chaine, appelée le Taurus, que Pline,

dans son *Histoire naturelle* [1], a décrite en ces termes : « On arrive à la Lycie, où le Taurus, venu des régions de l'orient, termine au cap Chélidoine un golfe immense; immense lui-même et régulateur d'innombrables nations, il part des mers indiquées, portant à l'ouest son flanc gauche qui, pourtant regarde le sud. L'Asie entière se trouverait coupée par lui en deux parties, si la mer n'opposait un obstacle à ses envahissements. Dès lors il s'écarte vers le nord et décrit un arc immense, contrarié dans sa course par la nature qui lui oppose, ici la mer Phénicienne, là le Pont-Euxin, plus loin la mer Caspienne, l'Hyrcanienne, et vis-à-vis le lac Méotis. Brisé en quelque sorte par tant de barrières, il se recourbe, et cependant ses sinuosités le conduisent jusqu'aux monts Riphées, qui se rattachent à lui par un lien de parenté. A mesure qu'il avance, ses noms varient, mais tous sont fameux : Imaüs, Emodé, Paropamise, Circius, Chambade, Paryadre, Chaotras, Orèges, Oroandre, Niphate, Taurus, et Caucase aux lieux où il se surpasse lui-même en hauteur; plus loin, quand il projette ses bras qui aspirent à envahir la mer : Sarpédon, Coracèse, Cragus, encore Taurus; quand il s'ouvre et livre passage aux races humaines : Portes Arméniennes, Caspiennes, Ciliciennes; et la scission qu'indique le mot *porte* ne détruit pas son unité. Souvent aussi, quand il recule démembré devant la mer, il reçoit çà et là les noms de vingt nations : à droite ce sont les chaînes Hyrcanienne, Caspienne; à gauche on a les monts Paryadre, Moschique, Amazonique, Coracique, Scythique. Son nom générique, que lui ont donné les Grecs, est mont Céraunien. »

Willebrand, chanoine d'Oldembourg, qui voyageait en

[1] Liv. V, ch. XXVII.

Cilicie en 1211, à l'époque du roi Léon II, décrit en ces termes la contrée qu'occupaient alors les Arméniens [1] : « Hæc est terra firmissima; ex una parte enim cingitur mari, et alia vero munitur altis montanis et asperrimis, quæ paucos habent introitus et multum custoditos. Ipsa vero in medio sui est plana et valde fertilis, multa fovens animalia venationi competentia. »

On conçoit qu'une contrée aussi accidentée que la Cilicie soit arrosée par de nombreux cours d'eau qui, descendant des montagnes, viennent serpenter dans les plaines, pour ensuite se jeter dans la mer. Les principaux de ces cours d'eau, auxquels on peut appliquer sans exagération la qualification de fleuves, sont : le Calycadnus ou Sélef (Gok-sou), dans la Cilicie montagneuse; le Tarsous-tschai, ou Cydnus; le Sarus (Seihun-tschai) et le Pyrame (Djihan-tschai), dans la Cilicie des plaines.

Le littoral de la Cilicie forme quatre grands caps et autant de golfes. Les caps sont, à partir de l'ouest, ceux d'Anémour, de Zéphyrium (cap Cavalier) et de Sarpédon, dans la Cilicie montagneuse; et le cap de Mégarse, aujourd'hui Karatasch-burun, dans celle des plaines.

Les golfes de la Cilicie-Trachée sont peu considérables, tandis qu'au contraire ceux de la Cilicie des plaines mesurés par une ligne qui joindrait les caps qui les forment, n'aurait pas moins de 27 lieues de largeur pour le golfe de Soli, et pour celui d'Alexandrette, ou d'Issus, de 10 à 12 lieues.

La Cilicie appartient à la catégorie des climats dits excessifs; les étés y sont brûlants, et les hivers froids. C'est surtout sur les bords de la mer que les chaleurs sont vives,

[1] *Itinér. en Terre-Sainte*, dans les Σύμμικτα de Léon Allatius, p. 134-5.

comme à Lamas, à Gorigos (Kurko), à Séleflé, et dans les plaines qui avoisinent Tarsous, Adana et Missis. La température diffère en raison de la division du terrain en pays bas et plat, et en pays haut ou de montagnes. Ainsi la chaleur ne doit pas être la même à Tarsous qu'au Taurus, dont les plus hautes cimes ne sont distantes de cette ville que de 14 à 18 heures. En hiver, toutes les montagnes sont couvertes d'épaisses couches de neige qui jamais ne s'étendent jusqu'aux terrains inférieurs. Willebrand, qui, ainsi que je l'ai dit, voyageait en Cilicie au commencement du XIII[e] siècle, dit que le climat de ce pays lui rappelait celui de l'Allemagne, sa patrie : « Invenimus circa illas partes Hormeniam in sylvis, in recentibus aquis, et bono ære, nostræ Teutoniæ simillimam [1]. »

Au printemps, et même pendant l'hiver, le climat de la Cilicie est tempéré, tandis qu'en été et en automne on a quelquefois d'insupportables chaleurs. Néanmoins, on estime que les maladies y seraient assez rares, si les influences de l'air, corrompu par des marais infects, ne développaient au sein des villes du littoral et de la plaine les germes de fièvres intermittentes qui souvent deviennent pernicieuses.

Déjà, dans l'antiquité, le climat de la Cilicie était réputé fort malsain. La maladie dont Alexandre fut atteint à Tarse est moins due au bain qu'il prit dans le Cydnus, qu'aux émanations morbifiques qui mirent en si grand péril les jours du héros macédonien [2].

Au moyen âge, le climat de la Cilicie ne s'était pas amélioré. Dans un rapport adressé par le grand-maître de

[1] *Itinér. en Terre-Sainte,* p. 141.
[2] Quinte-Curce, liv. III, ch. v. — Arrien, liv. II, 8; XIV, 4.

l'ordre du Temple au pape, sur le voyage d'outre-mer, on lit ce passage[1] : « Terra (Armeniæ) a se ipsa ita infirma et mala, quam si quatuor millia equitum transirent illuc, quantumcumque fortes et sani, mirabile esset si in fine anni reperirentur quingenti. » Un autre document des Archives de Venise, daté de 1310 [2], confirme ce qu'avance le précédent, sur l'état insalubre de la Cilicie, qui, dans ses parties basses, était chargée d'une atmosphère malsaine à laquelle les Occidentaux succombaient souvent : « Terra Armeniæ alienigenis et infirma. »

Les possesseurs actuels de la contrée n'ont pas su rendre meilleur l'état sanitaire de la Cilicie, et de nos jours les plaines de la Karamanie orientale sont tout aussi malsaines qu'aux temps d'Alexandre et des Croisés; et cependant il leur serait facile de remédier à cet état de choses en faisant creuser un canal qui relierait le Sarus et le Cydnus au Pyrame, recevrait les eaux, et faciliterait leur écoulement dans ces fleuves, en desséchant ainsi les nombreux marais dont les émanations déciment annuellement la population indigène et européenne des plaines qui s'étendent de Mersine, port de Tarsous, au cap Kançir, en Syrie.

II.

Histoire naturelle.

Le Taurus, dans sa première zone, se compose d'un noyau central de granit, de gneiss et de micaschiste associés à des

[1] Archives Imp. de France, J. 456, n° 36 [1].
[2] Commémoriaux, I, f° 13.— Arch. Imp. de France, J. 456, n° 36 [2].

pierres calcaires et à des diorites. Les parois ou pentes sont formées de diallage, de serpentine, d'actinolithe, de stéaschiste, de schiste argileux et bitumineux contenant du charbon[1], du grès et du calcaire.

La contrée subalpine, située entre le Taurus et les plaines de la Syrie, se compose de roches pyroxénofeldspathiques que l'on rencontre aussi dans plusieurs endroits entre Marach et Aïntab[2].

Les mines principales exploitées dans le Boulghar-dagh se trouvent sur son flanc septentrional; quelques-unes sont même à une hauteur assez considérable, comme, par exemple, celles du Kisil-tépessi, situées presque sur le sommet de la chaîne, à une hauteur d'environ 3,000 mètres[3].

Les mines principales qui se trouvent sur le territoire de la tribu de Khozan-oglou, dans le Taurus cilicien, sont des mines de fer, dont les échantillons pris sur les lieux ont été soumis aux essais docimastiques dans l'ordre suivant : 1° le minerai de fer des environs de Manzerli, sur l'un des contre-forts du versant oriental de l'Allah-dagh, est un hydroxyde de fer qui, soumis à l'essai, a donné 59 o/o en bonne gueuse; 2° le minerai de Kurumjé, situé à une heure à l'ouest du Seihun-tschai, est un peroxyde de fer qui a donné 62 o/o; 3° le minerai des environs d'Inek-tépessi, à 7 heures au nord-ouest de Sis, est un autre peroxyde de fer presque pur, qui a donné 75 o/o en bonne gueuse; 4° le minerai de Bosanti, sur la montagne, est un peroxyde de fer. Il existe

[1] Rapp. de M. Boréani à Ibrahim-Pacha. Cf. Arch. du ministère des aff. étrang., 1835. Corresp. du consulat de Tarsous.

[2] Hoefer, *Phénicie*, p. 177. — Corancez, *Itin. en Asie Mineure*, p. 294-5. — D'Archiac, *Hist. des progrès de la géologie*, t. II, p. 959.

[3] Tchihatcheff, *Asie Mineure*, t. I, ch. VIII, p. 112.

encore, dans la montagne dite Khozan-dagh, d'autres mines de fer dont les échantillons ont donné 60 o/o.

Les environs de l'Allah-dagh ne sont pas les seuls endroits où se trouvent des mines de fer. En traversant l'Amanus (Djebel-el-nour), on trouve à la surface du sol du peroxyde de fer qui rend 63 o/o en bonne gueuse, tandis que le Demir-tasch, au nord d'Aïas, qui renferme des mines de fer exploitées dans l'antiquité, ne fournit que 61 o/o de gueuse.

Indépendamment de ces mines de fer, il existe au pied de l'Allah-tépessi, l'un des chaînons dépendant du Boulghar-dagh, deux mines de plomb sulfuré argentifère, dont les échantillons pris sur les lieux ont donné 42 o/o de plomb et 000,2 d'argent. D'autres échantillons provenant des mêmes mines ont été examinés par M. Dufrenoy, qui a bien voulu nous communiquer la note suivante : « Les échantillons que vous m'avez soumis, consistaient en fragments de différentes grosseurs, dont quelques-uns avaient plus de 00,8 de côté. Ces fragments étaient recouverts à leur surface d'une couche assez épaisse d'argile ocreuse. Plusieurs de ces fragments appartiennent à du sulfure de plomb (galène) associé à du plomb carbonaté, tapissant les fentes de ce minerai. Les plus gros fragments sont en minerai de fer argileux très-pauvre; ce minerai est traversé par quelques veinules spathiques. »

On trouve, aux environs de Kurumjé, une mine de cuivre sulfuré, avec cuivre carbonaté. Les échantillons ont donné 13 1/3 o/o de cuivre et 000,1 d'argent aurifère.

A neuf heures au nord de Sis, près du village de Manka, on voit une autre mine de cuivre pyriteux (sulfure de cuivre

et fer) dont les échantillons ont donné, à l'essai pyrognostique, 25 o/o en cuivre et des traces d'or.

La position de la Cilicie est très-avantageuse pour l'exploitation des mines, et son état géognostique donne des indices sur l'existence d'autres mines [1].

On a constaté à proximité du village de Nemroun, situé au nord-ouest de Tarsous, sur le versant méridional du Boulghar-dagh, un dépôt éocène qui a fourni à M. Kotchy, botaniste très-connu par ses travaux sur la flore du Taurus, des échantillons de plantes fossiles qui ont été décrites par le Dr Unger, dans les *Mémoires de la classe d'histoire naturelle et de mathématiques de l'Académie de Vienne* [2]. M. de Tchihatcheff a signalé aussi les huit espèces de plantes fossiles de ce dépôt [3], qui appartiennent à des espèces déjà connues de la flore tertiaire fossile.

La flore de la Cilicie a une grande analogie avec celle de la Mésopotamie. En effet, le climat de ces deux contrées est à peu de chose près le même, et les plantes décrites dans la *Flora orientalis* de Jaubert et de Spach, dans les travaux de Labillardière, de Boissier, du général Chesney [4] et du docteur Hœfer [5] se retrouvent en grande partie dans les montagnes du Taurus et dans les plaines de Tarsous et d'Adana.

La faune de la Cilicie est beaucoup mieux connue que la

[1] Arch. du minist. des aff. étrang., 1835. Cf. Rapport de M. Gillet, consul de France, sur les expl. minéral. de la Cilicie.

[2] 1853, décembre, t. XI, p. 1076.

[3] *Bullet. de la Soc. Géologique*, 2e série, t. XI, p. 366 et suiv.

[4] *Expl. de l'Euphrate et du Tigre*, t. I, ch. XVI.

[5] *Phénicie*, p. 180 et suiv.

flore. Elle est, à peu de chose près, la même que celle de la Mésopotamie si bien décrite par M. Helfer, naturaliste distingué, qui se joignit à Bir à l'expédition anglaise dirigée par le général Chesney [1].

Parmi les auteurs qui mentionnent quelques animaux particuliers à la Cilicie, il ne faut pas oublier de citer un voyageur du XVI[e] siècle, Pierre Belon qui, dans ses *Observations singulières* [2], a décrit quelques animaux de la faune cilicienne.

Il paraîtrait que des lions se voyaient encore fréquemment dans le Taurus au temps de Julien l'Apostat; depuis ils ont complétement disparu.

Les animaux principaux sont, parmi les mammifères : l'ours brun (*ursus syrianus*) appartenant à cette espèce qu'Albert d'Aix et Guillaume de Tyr [3] nous disent avoir été tués par Godefroi de Bouillon traversant la Cilicie; l'once (*felis pardus*); la hyène, le loup, le chacal, le renard rouge, le porc-épic, le sanglier, l'antilope, le capricorne et d'autres animaux sauvages qu'un auteur allemand, Mutius, signale dans sa *Chronique* en nous disant que Frédéric Barberousse, qui voulait connaître les bêtes fauves de la Petite-Arménie, se fatigua beaucoup à les poursuivre dans les montagnes de Séleucie.

On peut citer encore, parmi les animaux particuliers à la Cilicie, le cheval turkoman, deux espèces de chameaux, le mouton, la chèvre, des buffles sauvages et domestiques, etc.

[1] *Expl. de l'Euphr.*, t. I, ch. XVI, p. 364 et suiv.
[2] Ed. 1553, liv. II, ch. CVIII.
[3] Dans les *Gesta Dei per Francos*, de Bongars.

Parmi les oiseaux rapaces, il faut citer l'aigle noir, le vautour gesnérien (*vultur percnopterus*), le milan, le faucon, le hibou, la chouette, le corbeau, etc.

Au nombre des gallinacés, on compte plusieurs espèces de tourterelles et de perdrix, le francolin, etc. On peut ajouter à cette liste des passereaux, des échassiers et des palmipèdes, tels que la cigogne, le héron, la grue, la poule d'eau, le canard et l'oie sauvages.

Les chéloniens fournissent deux espèces de tortues terrestres, dont l'une ressemble au *testudo græca*. L'amiral Beaufort[1] signale, sur les plages de la baie d'Aïas, une espèce de tortue marine, dont quelques-unes pèsent jusqu'à 200 livres. On voit dans les plaines et les ruines plusieurs espèces de lacertiens et de gecko. Les ophidiens sont nombreux. Les batraciens fournissent diverses espèces de grenouilles et de crapauds. Parmi les *coluber*, on compte plusieurs espèces nouvelles. On rencontre une seule espèce de scorpions, le jaune. Il y a en outre trois espèces d'annélides, qui sont : la scolopendre rouge, la noire et la jaune.

Dans la famille des insectes, on doit signaler des orthoptères, des hyménoptères et des lépidoptères. Quant aux coléoptères le plus grand nombre appartient à l'Europe méridionale. MM. Mulsant[2] Redtunbacker et E. Peyron ont décrit quelques individus nouveaux qui augmentent la série, déjà nombreuse, des coléoptères de la Karamanie, et particulièrement du Taurus.

[1] Karamania, *ad calcem*.

[2] *Opuscules entomologiques*, 1852, fasc. I, p. 161.

ÉTAT POLITIQUE.

I.

Populations.

La Cilicie semble avoir été habitée primitivement par des colons phéniciens qui, du reste, fondèrent leurs premiers établissements dans l'Asie continentale. Apollodore raconte que Sandacus étant venu de Syrie s'établir en Cilicie, y bâtit la ville de Celenderis; aussi Bochart[1] ne pouvait manquer de voir dans ce fait une origine phénicienne et la preuve de l'établissement des Phéniciens dans cette contrée.

Les Phéniciens étaient depuis longtemps établis dans la Cilicie, dont ils tiraient la pourpre et les cèdres du Taurus pour la construction de leurs vaisseaux, quand les Assyriens de Ninive, qui avaient passé l'Euphrate environ huit siècles avant notre ère, s'emparèrent de tout le pays situé au nord de la Judée. Les Chaldéens de Babylone ayant détruit cette puissance, dont ils dépendaient, restèrent maîtres des contrées occupées par les Assyriens et achevèrent de conquérir le pays situé à l'ouest de la Méditerranée. Aux Chaldéens succédèrent les Perses de Cyrus, et à ceux-ci les colonies grecques et les Macédoniens d'Alexandre.

Lors du partage de l'empire d'Alexandre, la Cilicie entra pour partie dans le nouveau royaume de Syrie, et en dépendit jusqu'à l'époque où cette province, devenue le repaire

[1] *Géogr. sacrée*, liv. I, ch. v, p. 338.

de pirates ciliciens qui infestaient les mers, et le refuge des Ciliciens libres, Κιλικίοι ἐλεύθερες, qui dominaient dans le Taurus, fut réduite en province romaine par les légions et les flottes de Pompée.

Quatre siècles après, lors du partage de l'empire romain entre Arcadius et Honorius, la Cilicie fut annexée à l'empire de Constantinople. Alors commença, pour cette province, une longue séric d'événements désastreux. Les hordes de Mahomet vinrent d'abord la ravager; depuis, déchirée par les guerres des Fatimites et des Ommiades, conquise sur les Grecs de Byzance par les Arméniens descendus des hauts plateaux de l'Asie, envahie par des tribus turkomanes et kurdes, puis par les mamelouks d'Égypte; saccagée de nouveau par Leng-Timour et ses Tâtars, enfin conquise par les Turks-Ottomans, la Cilicie devint le centre d'une population dont les fractions conservèrent leur caractère distinctif, constituant ainsi, non une nation, mais une agglomération d'individus sans homogénéité, constamment divisés, et qu'il serait difficile de rallier par un lien commun d'unité politique.

Nous allons présenter les principaux éléments de cette population hétérogène qui forme un ensemble d'environ cent cinquante mille habitants, qu'on peut répartir en trois classes principales, subdivisées en sections, ainsi que l'indique le tableau suivant:

ÉTAT DES POPULATIONS.	NOMS.	SUBDIVISIONS.	Séden-taires.	No-mades.	NOMBRE DES HABIT.
Postérité des populations conquises par les musulm. (rayas).	Grecs du Bas-Empire.	Grecs autonomes.. .	S.	»	4,000
		Colons syriens.. . .	S.	»	
	Arméniens.	»	S.	»	12,000
	Juifs.	»	S.	»	2
Postérité des dominateurs (musulm.).	Turkomans..	»	S.	N.	60,000
	Kurdes.	»	»	N.	20,000
	Turks.	»	S.	»	38,500
	Arabes.	Syriens.	S.	»	16,000
		Égyptiens.	S.	»	
	Djiganes.	»	S.	N.	
	Esclaves noirs. . . .	»	S.	»	
Population nouvelle et flottante.	Franks ou Européens	Grecs d'Europe.. . .	S.	»	116
		Italiens et Maltais. .	S.	»	
		Français et Anglais.	S.	»	
		Divers.	S.	»	
	Persans.	»	S.	»	
				Total.	147,618

Les populations actuelles de la Cilicie sont sédentaires ou nomades ; à part les Kurdes et quelques tribus de Turkomans et de Djiganes ou Bohémiens qui appartiennent à cette dernière catégorie, elles habitent des villes et des villages. Je n'ai pas l'intention de passer en revue chacune des populations dont je viens de donner les noms ; je parlerai seulement de celles qui offrent des particularités intéressantes, et que j'ai été à même d'étudier pendant mon séjour en Karamanie.

Les Grecs, qui viennent de deux souches différentes, se livrent spécialement au commerce dans les villes, à la navigation dans les ports, et à l'agriculture dans les villages.

Ils ont, avec les Européens, le monopole du commerce, et leurs relations s'étendent non-seulement en Syrie, mais encore jusqu'à Marseille et à Trieste.

Les Arméniens, qui remontent à une même origine, peuvent se diviser en deux catégories : les Arméniens qu'on peut appeler de la plaine, et les Arméniens de la montagne ou Zéithouniotes. Les premiers habitent les villes de Missis, Adana, Tarsous, Sis et quelques villages. Ce sont de pauvres rayas qui font un commerce de détail peu étendu, et se livrent à l'agriculture. Les autres se sont fixés dans le Taurus ; ils sont plus nombreux que les premiers, plus industrieux, et indépendants de l'autorité turque. Ce sont les descendants des fidèles compagnons de Léon VI de Lusignan, dernier roi d'Arménie, qui se réfugièrent dans les gorges du Taurus, après la conquête de leur pays par les Egyptiens, pour éviter les persécutions des musulmans. Ils habitent, au nord de Sis, deux villages importants, Zéithoun et Hadchin, qui sont entourés de nombreux hameaux et tchifiliks. Moyennant un impôt qu'ils payent au chef de la tribu turkomane de Khozan-oglou, avec lequel ils sont unis par le même esprit d'indépendance, ils jouissent d'une entière liberté, et n'ont aucun tribut à acquitter envers la Porte. Leur principale industrie consiste dans l'extraction du fer des mines de leur territoire, dans la culture des terres et l'élève des chevaux.

La population juive de la Cilicie, qui était nombreuse il y a quelques siècles, à en juger par les tombes du cimetière israélite de Tarsous, près la Kandji-kapou, a entièrement disparu. A part deux individus que la population musulmane tolère à Tarsous, je crois pouvoir affirmer qu'il serait très-difficile de rencontrer un seul juif dans tout le pachalik.

J'arrive maintenant aux populations musulmanes, turkes et arabes.

Les Turkomans, peuplades d'origine tâtare, firent leur première invasion en Cilicie dans le courant du XV[e] siècle de notre ère. El-Rhamadan-oglou, originaire du Khorassan [1], à la tête de quelques bandes turkomanes que l'espoir du butin groupait autour de lui, ravagea les provinces de l'Asie Mineure, devenues la proie du plus fort. Déjà, au temps d'Amurat I[er], Aly-bey Karaman-oglou, aïeul d'El-Rhamadan-oglou, avait conquis, sur les takavors arméniens, diverses provinces de la Petite-Arménie, de la Cilicie et de la Mésopotamie. El-Rhamadan-oglou battit à plusieurs reprises les Arméniens, s'affermit peu à peu dans la Cilicie, qui devint bientôt le siége de sa puissance et de la dynastie qu'il parvint à y fonder.

Les Turkomans d'El-Rhamadan-oglou, qui jusqu'alors avaient mené une vie de pasteurs, promenant leurs troupeaux d'une vallée à l'autre, se fixèrent dans les villes de la Cilicie, où ils se mêlèrent aux Turks, se séparant ainsi des autres Turkomans venus après eux dans le Taurus et dans les plaines basses de la Cilicie. La scission opérée entre les Turkomans sédentaires et les nomades, plus connus sous le nom d'Iourouks, causa un changement total dans le caractère des premiers qui, de pillards et de vagabonds qu'ils étaient, devinrent agriculteurs paisibles, et ne songèrent plus à combattre que pour défendre leurs troupeaux et leurs moissons, convoitées par les Iourouks et les Kurdes de leur voisinage.

[1] Bertrandon de la Broquière en parle dans son *Voyage*. Cf. Mas Latrie, *Hist. des Lusignans de Chypre*, t. III, doc., p. 89.

Les Turkomans sédentaires et les Iourouks du pachalik d'Adana sont partagés entre les deux districts ou livas de Tarsous et d'Adana, et forment un ensemble de dix-neuf tribus, gouvernées chacune par un chef héréditaire. Voici le tableau de ces dix-neuf tribus, avec le chiffre des tentes ou maisons dont elles se composent, et des troupeaux qui forment leur principale richesse :

	NOMS DES TRIBUS.	NOMADES. Nombre des tentes.	SÉDENTAIRES. Nombre des maisons.	NOMBRE DES BESTIAUX.			
				Moutons.	Chèvres.	Bœufs et vaches.	Chameaux.
LIVA DE TARSOUS.	Melemindji.	»	3,000	80,000	20,000	18,000	2,000
	Tekeli.	»	600	8,000	25,000	2,400	400
	Sortan et Kudju-oglou.	»	500	4,000	8,000	1,500	350
	Karakaïalu.	700		50,000	6,000	4,500	1,000
	Thor-oglou.	»	300	800	2,000	1,000	200
	Baxis et Hadji-Hassan-oglou.	»	300	500	1,500	2,000	150
	Kara-tekeli.	»	150	4,000	10,000	500	100
	Pouran et Moustapha-bey.	200		6,000	5,000	500	300
	Kalaounlu.	»	30	500	500	1,500	175
LIVA D'ADANA.	Kara-hadjelu.	»	500	3,000	5,000	3,500	300
	Daoundarlu.	200		7,500	3,000	1,000	150
	Djerid.	1,200		37,500	3,500	25,000	1,800
	Sarkanteli-oglou.	800		30,000	5,000	18,000	1,000
	Kerim-oglou.	2,500		40,000	4,000	20,000	2,000
	Karitinlu.	100		4,000	»	2,000	150
	Khozan-oglou.	»	500	7,000	5,500	2,500	50
	Bousdagan.	1,400		40,000	40,000	20,000	3,000
	Tadjerlu.	1,200		30,000	40,000	21,000	1,000
	Farsak [1].	800		20,000	40,000	9,500	750

[1] Cette tribu est mentionnée dans le Voy. de Bertrandon de la Broquière, l. c., p. 8.

D'autres tribus turkomanes, dépendant du pachalik de Marach, campent dans les plaines situées à l'est du Giawour-dagh ; ce sont : Klislé, 400 tentes ; Djedjalé, 200 tentes ; Hadji-Kouyounli, 120 tentes, et plusieurs autres encore dont quelques-unes ne professent pas la religion musulmane.

Les Iourouks sont hospitaliers ; mais il leur arrive quelquefois de violer les droits de l'hospitalité et de dépouiller, en dehors des campements, les voyageurs avec lesquels ils ont mangé le pain et le sel, prétendant le droit au pillage. Ils sont constamment armés, et leurs chevaux toujours sellés. Leur ignorance égale leur fanatisme, et c'est là une des causes de leur force et de la terreur qu'ils inspirent aux paisibles habitants des villages de la Cilicie. Leurs tentes sont en osier et de forme ronde, recouvertes de grandes pièces de feutre gris fixées sur la charpente par des lanières brunes en poil de chameau. Pierre Belon donne une description des tentes turkomanes qui prouve que les Iourouks n'ont pas fait un progrès dans leur manière de se faire des abris : « et emportent leurs tentes faictes de clisses couvertes de feutre [1]. » Tous les voyageurs ont été unanimes dans les éloges qu'ils ont faits des Turkomans sédentaires du district de Tarsous ; mais ils n'ont pu en agir de même à l'égard des Iourouks du liva d'Adana. Ceux-ci, en effet, mêlés aux anciennes populations montagnardes, dont le caractère n'a jamais varié depuis l'époque du proconsulat de Cicéron, qui en parle dans ses Lettres [2], sont toujours en guerre avec les troupes du pacha pour le paiement de l'impôt auquel ils se soustraient facilement en franchissant le Taurus, où des troupes turkes ne sauraient les atteindre.

[1] *Observ. sing.*, liv. II, ch. CVIII, p. 290 v°.
[2] *Ad familiares.*

Les Kurdes diffèrent beaucoup des Turkomans ; ceux de la Cilicie sont nomades et appartiennent à la caste des guerriers, appelés ainsi, par opposition à celle des Guzan ou paysans qui habitent le Kurdistan méridional. Les Kurdes du pachalik d'Adana campent l'été aux environs de Césarée ; l'hiver, ils viennent planter leurs tentes près de Marach, sur la route qui conduit à Anazarbe. Ils forment quatre tribus distinctes, donnant un total de cinq mille tentes. Voici les noms de ces tribus, avec le nombre de leurs troupeaux.

NOMS DES TRIBUS KURDES.		NOMBRE des tentes.	NOMBRE DES BESTIAUX.			
			Moutons.	Chèvres.	Bœufs et vaches.	Chameaux.
LIVÀ D'ADANA.	Karalar.	600	10,000	2,000	6,000	175
	Lek.	150	5,000	»	3,000	150
	Afchar.	3,000	40,000	3,000	40,000	9,000
	Karsanteli.	1,300	40,000	40,000	12,500	350

La nombreuse tribu des Afchar est la plus redoutable ; leurs ourdou sont disséminés sur plusieurs points de l'Asie Mineure, où ils inspirent la terreur par leurs brigandages et leurs cruautés. Habitués à la vie nomade, les Kurdes n'ont jamais supporté le joug que voulaient faire peser sur eux les pachas de la province, avec lesquels ils sont en lutte continuelle pour le paiement de l'impôt. La majorité des Kurdes ne professe pas la religion musulmane ; les uns sont affiliés à la secte des Sunnites ; les autres, assure-t-on, sont Yezdié et adorent le Cheïtan des Hébreux, des Arabes et des Turks, lequel n'est autre que le dieu *Seth* des anciens Égyptiens [1], dont les chrétiens ont fait Satan. Les

Kurdes attachent très-peu d'importance au culte extérieur, et on les voit rarement se prosterner pour prier.

On compte dans le pachalik d'Adana douze mille Arabes, issus de divers éléments des peuples syrien et égyptien. Cette population se subdivise en musulmans et en Noussariés ; ces derniers sont venus de Syrie où leur religion était pour eux un sujet de vexations continuelles. Ils habitent le littoral de la Méditerranée, depuis Mersine jusqu'à Alexandrette.

Les Bohémiens ou Djiganes sont les descendants d'une caste de parias venus de l'Inde, et qui ont envahi l'Asie et l'Europe où on les trouve encore aujourd'hui, vivant à l'état nomade, dans plusieurs États de l'Occident. Leurs mœurs sont étranges, leurs coutumes barbares, et leur religion est enveloppée de mystères [1]. Ce sont des sujets de répulsion pour tous les peuples qui tolèrent leur présence. Les Djiganes de la Karamanie ne se sont jamais mêlés aux populations des villes près desquelles ils campent ; c'est encore la même race immonde que la *Chronique de Bologne* [2] qualifiait de « laide engeance, vorace comme des pourceaux. » Leur malpropreté est telle, qu'elle ne permet de distinguer ni la couleur de leur visage ni celle de leurs vêtements.

Les derniers habitants dont j'ai à parler sont les colons persans de la Karamanie, connus des habitants de la contrée sous le nom de Kizilbaches. Ils sont peu nombreux et vivent dans les quartiers habités par les Arméniens, avec lesquels ils ont une communauté d'origine et de religion. Les

[1] H.-M.-G. Grellmann, *Hist. des Bohémiens.*
[2] *Rerum ital. script.*, t XVIII, p. 611-2.

Persans de la Karamanie sont chrétiens et professent la religion grégorienne, ce qui permet de supposer qu'ils descendent des Arméniens fixés en Perse, et particulièrement à Djoulfa, depuis le XVIe siècle.

II.

Langues.

L'idiome le plus répandu dans toute la Karamanie est le turk, qui diffère un peu du langage parlé à Constantinople et à Smyrne.

L'arabe est parlé sur le littoral et dans les villes de Tarsous et d'Adana, où se trouvent beaucoup de Syriens Noussariés, de Grecs de Beyrouth, de Lattakié, de Tripoli (Taraboulous), et quelques familles égyptiennes restées dans le pays après la retraite d'Ibrahim-Pacha, en 1840.

Le dialecte grec de Chypre est parlé dans les échelles par les négociants de Larnaca et des îles de la Grèce, rarement par les Grecs de Syrie.

L'arménien, qui était au moyen âge le langage officiel, est encore parlé par les prêtres, les habitants de la montagne, à Hadchin et dans le Zéithoun, et par quelques lettrés; mais il est tellement corrompu, qu'il a formé un patois qu'on appelle le dialecte arménien de Cilicie. Les Arméniens et les Grecs écrivent en turk; mais ils emploient des caractères arméniens ou grecs. Cette manière de correspondre est généralement usitée en Orient par les rayas.

Les autres langues parlées dans le pachalik sont le kurde, qui est un dialecte persan, et l'italien corrompu, connu

sous le nom de langue franque. C'est ce dernier idiome que parlent entre eux les Européens établis en Orient.

III.

Religions.

On cite généralement la Syrie comme la contrée où se trouvent réunis les éléments de presque toutes les religions de l'Orient ; on pourrait ajouter que le pachalik d'Adana est aussi dans le même cas.

J'ai dressé sur les lieux un tableau exact des différents cultes professés dans la moderne Cilicie, où l'on verra que cette province ne le cède en rien à la Syrie pour la variété des croyances religieuses.

NOMS DES RELIGIONS.	DISSIDENCES.	LOCALITÉS où ces religions sont professées.	NOMBRE des fidèles.
Religion chrétienne.	Grecs orthodoxes.	Villes et villages entre Selefké et Missis.	800
	Jacobites.	Adana.	70
	Arméniens dissidents.	Villes du pachalik, Zéithoun et Hadchin.	11,600
	Catholiques grecs.	Tarsous et Adana.	25
	Id. arméniens.	Adana.	400
	Maronites.	Les villes du pachalik.	120
	Latins.	Id.	100
	Protestants.	Tarsous.	3
Religion musulmane.	»	Tout le pachalik.	120,500
Rel. des Noussariés.	»	Littoral depuis Mersine jusqu'à Alexandrette.	13,500
Religions diverses.	Djiganes.	Environs de Tarsous.	500
	Juifs.	Tarsous.	
	Druzes, Métualis, Yezdiés et Ismaéliens.	Population flottante.	
		Total :	147,618

Il serait superflu d'appeler l'attention des lecteurs sur chacune de ces religions en particulier; car toutes ont été l'objet de travaux étendus dont on trouvera les développements dans des ouvrages spéciaux. Une seule, la religion des Noussariés, offre un intérêt particulier, parce que jusqu'à présent les voyageurs n'ont pu se procurer que des détails incomplets ou erronés sur cette croyance religieuse dont les adeptes sont répandus en assez grand nombre, non-seulement sur tout le littoral septentrional de la Syrie, mais encore dans les principales villes de la Cilicie.

Les Noussariés, que l'on croit généralement descendus des Perses, occupent les montagnes d'El-Kelbié, en Syrie, et tout le littoral du pachalik d'Adana, depuis Alexandrette jusqu'à Mersine. A Adana, comme à Antioche, ils sont en grand nombre; plusieurs d'entre eux feignent de professer l'islamisme pour acquérir de l'influence. En effet, quelques-uns sont parvenus par ce moyen à occuper de hauts emplois dans le pachalik.

Leur religion est un mélange confus d'idolâtrie, de judaïsme, de christianisme et d'islamisme; ils croient à la nature prophétique de Jésus-Christ, et citent, dans leurs conversations habituelles avec les chrétiens, les noms des apôtres, ainsi que plusieurs passages des Psaumes de David et de l'Évangile. Ils révèrent, à l'instar des Musulmans, le nom de Marie, et observent la fête de Noël et celle du jour de l'an, selon le calendrier Julien. Quant à l'islamisme, ils en ont adopté les appellations, à l'exception des noms d'Omar et d'Aboubekre qu'ils abhorrent. Ils croient à l'esprit sacré du Koran, qu'ils prétendent avoir été révélé à un Mahomet, prophète de leur secte, et non pas au Mahomet

des Arabes, qu'ils accusent d'imposture et auquel ils donnent la burlesque épithète de teigneux (*el-akrah*).

Pour ce qui regarde leurs véritables principes religieux, voici ce que l'on est parvenu à découvrir : ils sont divisés en quatre rites : Chamsi, Camari, Kelleizi et Chemaïli. Les Chamsi adorent le soleil; les Camari adorent la lune et donnent à chacun de ces astres le nom de Suprême du Firmament (*Ali-el-Olâ*) ou de Prince des Abeilles (*Emir-el-Nahl*), c'est-à-dire des étoiles qui tournent autour de ces deux astres, comme un essaim d'abeilles tourne autour d'une ruche. L'Empyrée est leur paradis, et chaque étoile est pour eux l'âme d'un élu. Ils croient encore à la métempsycose.

La religion des Noussariés est toute mystique ; l'homme seul y est initié; l'enfant ne l'est qu'à l'âge de puberté, et après avoir été préparé par les scheiks à savoir garder les mystères qui lui sont révélés. La cérémonie de l'initiation (*teznir*) se fait en présence de deux parrains. Le secret, qui forme la base de leur religion et qui n'est écrit dans aucun de leurs livres, est révélé oralement aux adeptes, et se nomme le mystère des deux (*serr el-teintin*). Quant aux Chemaïli et aux Kelleizi, on ne connaît encore aucun des points de différence ou d'identité qui peuvent exister entre ces deux rites et ceux des Chamsi et des Camari.

Les Noussariés ont, en s'abordant, des signes de convention qui leur servent à se reconnaître.

Les femmes sont exclues de toute pratique religieuse, et n'ont aucune idée du culte professé.

En fait de culte extérieur, ils ont des prières qu'ils récitent trois fois par jour en plein air; la plus importante se fait au lever du soleil. Ils se tournent vers l'Orient comme

les Musulmans, auxquels ils ont emprunté les ablutions et la circoncision.

Aux jours de fêtes principales, les Noussariés s'assemblent, et les scheiks bénissent du vin qu'ils distribuent aux assistants. Ces assemblées se nomment les fêtes de la messe (*Aïd-Koddâl*).

On croit à tort que des réunions nocturnes d'hommes et de femmes se font chez les Noussariés; cette cérémonie n'a lieu que chez les Ismaéliens. Quant à leurs mœurs, les Noussariés sont, par principe, religieux et hospitaliers.

Chez les Noussariés, la science religieuse consiste à savoir lire et écrire. Celui qui réunit ces deux conditions peut devenir scheik, et cette profession est généralement héréditaire dans la famille. La polygamie et le divorce sont permis.

Il y a plus d'un demi-siècle que les Noussariés ont commencé à émigrer dans le pachalik d'Adana, pour se soustraire aux vexations qu'on leur faisait subir en Syrie à cause de leurs croyances; aussi le district de Lattaquié se dépeuple-t-il journellement au détriment du trésor et du bien-être de la population.

Voici quelle est l'origine de cette religion, d'après un manuscrit qui fait partie de la bibliothèque du muphti de Tarsous :

L'auteur de la religion des Noussariés est un certain Abou-Hamden el-Rhoussaïbi qui vivait au IIIe siècle de l'hégire, circonstance d'après laquelle la religion des Noussariés et celle des Druzes seraient contemporaines. Les dogmes de la religion des Noussariés sont : la divinité d'Ali, gendre de Mahomet, fils d'Ibn-Abou-Thaleb, qui a été incarné sept fois; une trinité qui s'est renouvelée pendant sept époques différentes et sous divers noms; cette trinité s'appelle :

Mohana, le sens; Sûn, le nom; Bâb, la porte. Ils désignent cette trinité par les lettres arabes ع, م, س, qui sont les initiales des noms de Ali, Mahomet et Selman el-Farsi. Ils disent que Mahomet et le Christ sont la même personne qui s'est manifestée à deux époques distinctes. Ils ont différentes messes qu'ils récitent plusieurs fois par jour[1] et qui forment l'ensemble des prières de la religion des Noussariés.

Tels sont, en résumé, l'origine et les dogmes de cette bizarre religion qui, avec celle des Druzes et des Ismaéliens, est professée non-seulement dans la Karamanie orientale, mais encore dans la partie septentrionale de la Syrie.

IV.

Commerce et industrie.

Dès les temps les plus reculés, la Cilicie était fréquentée par des navigateurs phéniciens qui venaient chercher, dans les entrepôts du littoral, outre les produits de la Colchide et du pays d'Aram, les bois de construction qui abondaient dans le Taurus, le coquillage qui donne la pourpre, le fer, l'argent, le plomb, le cuivre et le blé que produisait son territoire.

La ville de Tarse, qu'il ne faut pas confondre avec la Tharsis de la Bible, était, dans l'antiquité, l'entrepôt général des productions des contrées ciliciennes, d'une partie de l'Asie Mineure et de l'Arménie. On tirait encore de la Cilicie le safran[2], le pardalium et les aromates que

[1] Cf. ces prières dans la *Revue d'Orient*, 1856.
[2] Strabon, *Géogr.*, XIV, 5. — Pomponius Mela, *De situ orbis*, ch. XIII.

fournissait son sol[1] et que les commerçants de Tarse exportaient sur tous les points du littoral de la Méditerranée.

Tarse était, dans les temps anciens, une ville d'une telle importance, que parfois la province de Cilicie était désignée sous le nom de sa métropole[2].

Au moyen âge, le commerce de la Cilicie était encore très-prospère. Longtemps avant les expéditions guerrières et religieuses des Occidentaux en Orient, de nombreux pèlerins avaient parcouru l'Asie Mineure, et racontaient, à leur retour en Europe, les merveilles qu'ils y avaient vues. Leurs récits, souvent exagérés, excitèrent d'aventureux commerçants qui, partis d'Italie et d'Espagne, allèrent échanger les produits de l'industrie occidentale contre les richesses dont les voyageurs leur avaient révélé l'existence. De là ce commerce d'importation et d'exportation qui se continua, en s'accroissant, pendant toute la période des croisades.

Ce furent des marchands génois qui, les premiers, tentèrent la fortune en Cilicie, ainsi que le constatent plusieurs documents sur le commerce des Arméniens et des Génois : ce sont des traités passés entre les rois de la dynastie de Roupène et les ambassadeurs de la république de Gênes, traités qui nous sont parvenus et dans lesquels sont stipulés les tarifs de droits d'entrée et de sortie des marchandises[3]. Plusieurs de ces actes nous donnent le détail des principaux objets sur lesquels roulaient, au moyen âge, le commerce et l'industrie des populations de la Cilicie.

Le commerce avec l'Orient prit un grand développement

[1] Athénée, liv. XV, ch. XI.

[2] Josèphe, *Antiq. judaïq.*, I, 7.

[3] Archives de Turin et de l'Université, à Gênes.

pendant la période des croisades, et bientôt, outre les Génois et les Chypriotes[1], on vit les princes croisés, les Vénitiens[2], les Siciliens[3], et même les Musulmans[4], passer avec les rois d'Arménie des traités de commerce et d'amitié. La teneur de ces traités paraît démontrer que les Européens avaient le monopole du commerce, tandis que, pour les indigènes, il était limité à certains articles.

En même temps que les Génois et les Vénitiens tiraient de la Cilicie des esclaves, du fer, du bois, des chevaux, des mulets, des ânes et des bœufs, ils y introduisaient les produits naturels et industriels de l'Occident, tels que vins, huile, blé, soie, draps, toiles, indigo, drogues, épices, savon, sucre, armes, gonelles ou robes de soie avec ramages et blasons[5].

L'Arménie commerçait aussi avec les infidèles. Nous savons que les marchands de la Cilicie trafiquaient avec ceux d'Alexandrie d'Égypte, et tiraient de cette ville ce dont ils avaient besoin, sauf toutefois les armes et les munitions de guerre. De leur côté, les Égyptiens pouvaient acheter à Tarse des esclaves, des chevaux, des mulets, etc., etc.[6].

Au moyen âge, le principal port de commerce de la Cilicie était Lajazzo (*Aïas*), ville située à l'est de Tarse, sur la grande voie de communication qui reliait la Perse et

[1] Soruto, *Secret. fid. crucis*, liv. II, part. IV, ch. XXVI, p. 89. — *Not. et extr. des mss*. Cf. atlas Catal. de 1375. — Leake, *Essay of map*.

[2] Raynaldi, Paoli et les *Not. et extr. des mss.*, t. XI. — *Arch. de Venise*, *Patti* et *Commém.*

[3] *Pazmaveb*, journal arm., 1847, p. 92.

[4] Quatremère, *Hist. des Mamelouks*, t. II, app., part. I, pièces diplom.

[5] Pegolotti, *Pratica della mercatura*. Cf. Pagnini, *della decima*, t. III, ch. XI, p. 44.

[6] Traité de Kelaoun avec le roi Léon III, dans l'*Hist. des Mamelouks* de Makrisy, trad. par Quatremère, t. II, part. I, pièces dipl., p. 166, 201.

l'Inde à l'Asie Mineure. Ainsi, dans l'antiquité, le commerce se concentrait à Tarse ; au moyen âge, c'est Lajazzo qui en avait le monopole.

Le commerce actuel de la Cilicie, tant pour l'importation que pour l'exportation des produits de l'industrie européenne et des denrées coloniales, s'effectue dans les villes du pachalik d'Adana, aux frontières de la Karamanie et à Césarée.

Les négociants établis à Tarsous, la plupart indigènes, correspondent peu avec l'Europe. Les manufactures et les denrées coloniales leur viennent de Beyrouth en Syrie, et ce n'est qu'après avoir visité cette échelle que les navires français, chargés à Marseille, apportent sur la rade de Mersine ce qui leur reste de marchandises.

Les achats de coton, laine, cire, sésame, se font principalement pour le compte de maisons d'Alep, de Beyrouth et de Chypre, rarement de celles de Marseille, de Constantinople et de Smyrne.

Les négociants de Tarsous ayant peu de capitaux, ne font que des affaires assez restreintes. Des bombardes, venant des ports de la Syrie, ne leur apportent généralement que de petites cargaisons, ce qui cause cette grande variété dans les prix de vente sur la place de Tarsous, notamment en hiver.

Les principaux objets de consommation de Tarsous et d'Adana sont : le riz qui leur vient d'Égypte, le café et le savon provenant de Jaffa et de Tripoli.

Les ventes se font ordinairement à terme de deux ou trois mois; les engagements pris sont remplis avec assez d'exactitude. On ne fait d'affaires au comptant que lorsque les marchandises sont rares et recherchées.

Les capitalistes font aux agriculteurs des avances d'argent à 25 o/o d'intérêt, taux exorbitant, mais calculé sur les chances de perte ou de mauvaise récolte. Un accroissement de 3 et 4 o/o d'intérêt est stipulé dans le cas où les denrées seraient vendues à cinq ou six mois de terme. Ce mode d'opération offre peu de sécurité, ce qui peut à la rigueur expliquer cette gradation d'intérêts.

Les mois les plus favorables pour les transactions commerciales sont : janvier et février pour les marchands en gros, avril et mai pour les détaillants. Les affaires commencent généralement en septembre et cessent en mai.

En septembre, les Karamaniens, les Turkomans, les Iourouks descendent de leurs montagnes dans les plaines de Tarsous et d'Adana, où ils plantent leurs tentes, et après avoir confié la garde de leurs troupeaux à leurs femmes et à leurs enfants, ils se font chameliers.

Vers le mois de mai, ils tondent leurs moutons, en vendent la laine, achètent les objets qui leur sont nécessaires, puis ils rejoignent leurs femmes, reprennent leurs bagages et retournent à leurs montagnes, afin d'échapper aux chaleurs de Tarsous qui sont intolérables et accompagnées de dangereuses fièvres.

A la fin de septembre, les ouvriers occupés à égrener le coton, cessent ce travail pour faire les moissons et bêcher la terre autour des plants de cotonniers. Les Césariotes et autres marchands de l'intérieur de la Cilicie et de la Cappadoce, qui font le commerce du coton, ne trouvant plus à en acheter dans le pachalik, se retirent dans leur pays jusqu'à une nouvelle récolte, emportant les objets qui peuvent y être vendus avec avantage.

On a vu par ce qui précède que le pachalik d'Adana avait

d'actives relations avec Césarée de Cappadoce (*Kaïsarié*). Le coton, qui en fait le principal objet, est expédié deux fois par mois sur la Cappadoce, par des caravanes.

Les manufactures et les denrées coloniales s'exportent peu hors du pachalik, les marchands ne les recevant de Chypre et de Beyrouth qu'en petites quantités et par divers intermédiaires.

Une maison de commerce bien accréditée, qui se fixerait à Tarsous ou à Mersine, pourrait, en recevant directement ses marchandises, les vendre aux prix de Beyrouth, Chypre et Smyrne ; Tarsous deviendrait alors le marché d'approvisionnement de l'intérieur, et des bénéfices considérables s'y réaliseraient.

Les principaux produits industriels du pachalik d'Adana consistent en *abas* et en *machlaks* en poil de chèvre ou de chameau, qui sont des espèces de manteaux d'un usage général chez tous les habitants des campagnes et du Taurus. La fabrication des tapis, qui suffit à peine à la consommation du pachalik, la confection des toiles, des lainages et des feutres des tentes, tiennent aussi une large place dans le travail industriel de la province. Enfin la fabrication d'ustensiles en bois constitue une autre branche d'industrie, très-développée chez les Turkomans sédentaires du district de Tarsous.

Il existe dans les villes de la province d'Adana quarante fabriques d'huile de sésame, cinquante de tissus de coton, vingt-deux d'imprimeries de toiles, quarante teintureries, deux corroieries et dix fabriques de feutres. Ces établissements forment une espèce d'association dirigée par un président ou *nazir*, dont l'action est indépendante de l'autorité civile. Il juge les différends qui surviennent entre ses admi-

nistrés, les condamne à l'emprisonnement et ferme leurs fabriques pour un temps déterminé, lorsque quelque délit y est commis. Le pouvoir administratif du nazir s'étend sur tous les autres corps de métiers, sans exception.

En 1837, la province d'Adana a vu se former une branche de commerce qui a pris d'assez grands développements dans le cours de ces dernières années ; elle consiste dans la pêche et dans l'exportation des sangsues. Cette pêche, libre de tous droits à son début, fut affermée en 1842 par la Porte, à la maison française des frères Artus de Marseille.

Les endroits du pachalik où se pêchent les sangsues sont Tarsous et Adana, et dans celui de Marach, Azophi et Alasson.

Le commerce du pachalik de Marach donne lieu à de continuelles relations avec celui de la province d'Adana.

La principale industrie des habitants de Marach consiste en harnais, selles, brides, gibernes, cartouchières en cuir brodées d'or, que les commerçants exportent en Asie Mineure, à Constantinople, en Syrie et en Egypte. Les habitants des campagnes se livrent plus particulièrement à l'agriculture ; et on estime que le pachalik de Marach produit 15 à 20,000 kilés de graine jaune, 150 à 200,000 kilés de laine, 3 à 4,000 k. de cire, et 150 à 200,000 k. de riz. Le produit de l'orge et du blé dépasse de beaucoup la consommation du district.

Il n'y a à Marach que quelques marchands alépins qui se livrent au commerce des manufactures de leur pays ; ils font les retours en espèces, les distances qu'ils ont à parcourir ne leur permettant pas de les faire en marchandises. La plus grande partie des productions de ce pays s'exportait dans l'intérieur, où on les échangeait contre des denrées coloniales et différents objets ; mais depuis que la province

de Marach fait partie du pachalik d'Adana, les habitants en ont fréquenté les marchés et y ont apporté leurs produits.

Depuis quelques années, la population des provinces d'Adana et de Marach fait usage de verres à boire, de faïences, de chaises et de chaussures européennes qui ont nécessité une importation assez considérable de cuirs des fabriques de l'Europe. On évalue à 400 environ le nombre des balles de cuir arrivées dans le pays pendant les années 1850 et 1851.

V.

Agriculture.

Le pachalik d'Adana pourrait trouver dans l'agriculture d'abondantes ressources, si le mode de culture en usage était en rapport avec la fertilité de son sol, et si ses parties cultivables étaient défrichées et mises en valeur; toutefois malgré l'indolence caractéristique des populations du pachalik, notamment des Ottomans qui en forment l'élément principal, l'insouciance et l'incapacité des autorités turques et les droits énormes qui pèsent sur la production, de manière à la rendre parfois plus onéreuse que profitable, les denrées qu'on y recueille sont variées et assez considérables; à ce point de vue, c'est une des contrées de l'Asie Mineure les plus favorisées.

L'immense et féconde plaine qui s'étend de Lamas au mont Amanus, et du Taurus à la mer, est traversée par trois grandes rivières et plusieurs ruisseaux qui descendent des montagnes dont la chaîne s'étend de l'est à l'ouest, et ferti-

lisent dans leur cours cette vaste étendue de territoire qui, exploitée par une population laborieuse, intelligente, suffisamment protégée et encouragée, se couvrirait chaque année des plus riches moissons. Les principaux produits agricoles, dont une partie est exportée, sont : le coton, le blé, l'orge, le sésame, le tabac et la cire.

Le pachalik produit aussi des lentisques, du miel, des olives, des légumes, du beurre et du fromage qui servent à la consommation, et dont l'excédant est exporté.

En réunissant par espèces les quantités produites pendant une période de cinq années, on trouve les résultats ci-après en chiffres ronds :

Blé,	900,000	kilés.
Orge,	200,000	id.
Coton,	100,000	quintaux.
Laine,	2,000	id.
Tabac,	2,000	id.
Sésame,	110,000	kilés.
Cire,	30,000	oques.

Voici maintenant les prix moyens de ces diverses productions durant la même période :

Blé,	à 70	piastr.	le kilé,	63,000,000	piastr.	=	15,750,000 fr.
Orge,	à 30	»	»	6,000,000	»	=	1,500,000
Coton,	à 600	»	le quintal,	60,000,000	»	=	15,000,000
Laine,	à 700	»	»	1,400,000	»	=	350,000
Tabac,	à 400	»	»	800,000	»	=	200,000
Sésame,	à 50	»	le kilé,	1,500,000	»	=	1,375,000

Lorsque les récoltes manquent, les habitants du pachalik tirent de l'étranger les céréales nécessaires à leur consommation ; dans ce cas, la rareté et l'élévation des prix des

denrées alimentaires font peser la gêne et la misère sur les pauvres du pachalik qui, assez généralement, se bornent à demander à la terre leur nourriture de l'année, sans prévoir qu'elle puisse leur faire défaut. Lorsqu'au contraire, les moissons de ce sol privilégié sont abondantes et dépassent les prévisions, des quantités de grains assez considérables sont exportées en Syrie, à Constantinople, en France, en Italie et dans l'Archipel.

Avant d'arriver aux principales productions du territoire de Tarsous, j'indiquerai les moyens employés pour rendre la culture fructueuse.

Les engrais ne sont pas utilisés dans la grande culture; la cause en est dans l'indolence proverbiale des Ottomans dont les besoins sont restreints, et qui préfèrent leur quiétude habituelle à l'aisance qui serait le fruit de travaux pénibles, comptant d'ailleurs sur la Providence pour pourvoir à leur existence.

Pour amender leurs terres laissées en jachères, les cultivateurs y font paître des bestiaux. En automne, lorsque le soleil a desséché les hautes herbes qui y croissent, ils y mettent le feu: de cette incinération résulte le seul fumage usité. Les engrais ordinaires sont employés seulement par les jardiniers des villes.

Les irrigations se font, sans beaucoup de frais, par des canaux qui amènent les eaux des sources ou ruisseaux dans les terres en culture. Les jardins d'Adana, situés sur les bords du Seïhoun (Sarus), et ceux de Selefké, sur le Gok-sou (Calycadnus), sont arrosés au moyen d'une machine hydraulique qui fait monter l'eau au-dessus du niveau du sol, d'où elle s'épanche dans des conduits en bois.

Les jardins des bords de l'Oronte, notamment ceux de Hama, sont arrosés par les mêmes procédés.

On sème pendant les mois de novembre et de décembre, époque à laquelle les pluies ont suffisamment détrempé le sol. Les récoltes se font en juin; alors viennent en assez grand nombre des étrangers au pachalik, pour être employés aux travaux de la moisson; ils reçoivent 8 piastres par jour (1 fr. 60 cent. environ), outre la nourriture, salaire considérable pour ces contrées.

Le battage des blés se fait, comme dans divers pays méridionaux de l'Europe, par des chevaux traînant de fortes planches garnies de pierres aiguës dans leur partie inférieure et qui, dans les cercles que leur fait décrire l'homme assis sur ces planches, broient la paille et vident l'épi. Le battage a lieu pendant les plus fortes chaleurs, afin que les pailles se divisent facilement. On obtient ensuite le grain par la méthode usitée en Occident.

On consomme dans le pachalik deux sortes de blés, le rouge et le blanc. Ce dernier, qui vient de l'intérieur de l'Anatolie, est plus estimé que le blé rouge, et se paie 20 piastres de plus par kilé. Les blés du pays sont petits, mais excellents. Pour les conserver, il est nécessaire de les enfermer dans des silos pendant deux mois de l'été, après quoi on peut sans crainte les transporter au loin. Il s'en exporte pour la Syrie plus de 20,000 kilés par an. Le blé ne laisserait rien à désirer pour la pureté, si parfois on n'y trouvait mêlée une mauvaise graine qui enivre et qu'il est difficile de séparer du bon grain. Cette graine, connue des habitants du pays sous le nom de *zivan*, se produit par suite de la surabondance des pluies.

L'orge étant de peu de valeur en temps ordinaire, ne se

recueille qu'en petites quantités que l'intempérie des saisons rend parfois insuffisantes ; il arrive alors que les prix de vente de cette denrée atteignent ceux du blé. Le blé, l'orge et la plupart des grains se vendent dans les marchés publics ; mais lorsqu'on a de forts achats à faire, on se rend dans les villages où l'on traite avec les producteurs.

La culture du sésame s'est multipliée dans ces derniers temps. Après avoir préparé le terrain par des irrigations et un double labour, on sème les graines de façon qu'une distance d'environ quinze centimètres sépare les plants, puis on nivelle le terrain à l'aide d'une pièce de bois que traîne un bœuf. Lorsque le sésame est en fleur, on l'arrose modérément, afin que l'eau ne séjourne pas au pied de la plante. Dans les montagnes, le sésame se sème plus tôt que dans les plaines et ne s'arrose pas. Il est moins abondant que celui des environs de Tarsous, mais d'un prix plus élevé.

La tonte des laines commence en avril et se termine en mai. Les laines de l'intérieur de la Karamanie, destinées au commerce, sont fines et blanches. On en trouve bien de noires, mais il est difficile de s'en procurer, vu que les gens du pays en fabriquent une espèce de drap, dit *aba*, qui sert à la confection des vêtements de tous les Turkomans de l'Asie Mineure.

La cire se vend dans les bazars vers le mois d'août. Plus tard elle devient rare, ce qui occasionne une augmentation dans le prix qui varie de 2 à 3 piastres par oque. La cire de Konieh et de ses environs est expédiée sur Smyrne ; elle est plus blanche que celle de Tarsous, qui doit être soumise à une épuration qui cause une perte d'environ 3 pour o/o.

Le coton se sème en mars et se recueille en septembre et octobre. Le pachalik en produit des quantités assez consi-

dérables qui constituent une des principales ressources de la contrée et la branche de commerce la plus fructueuse de l'Asie Mineure. Chaque année les Césariotes en expédient sur leur province des quantités qu'on évalue à 25,000 balles de cent oques chacune.

L'exportation du coton à l'étranger ne s'effectue qu'autant que les récoltes s'élèvent à 35 ou 40,000 balles, et que les prix de vente offrent des avantages qu'on ne pourrait réaliser dans l'intérieur du pays. Les cotons de Tarsous et d'Adana se classent en cotons supérieurs et inférieurs; ce sont ces derniers qu'on exporte communément en Europe; ceux de qualité supérieure, qu'on désigne sous le nom de *mawié*, sont expédiés sur divers points de l'Asie Mineure. Le prix du batman (2 oques) de ce coton dépasse de 2 à 3 piastres celui de qualité inférieure. Enfin viennent les cotons d'une moindre valeur ou de 3[e] qualité; ces derniers sont mêlés à ceux que je viens de désigner, et expédiés en Europe. C'est à ces fraudes commerciales que l'on doit attribuer le discrédit qui pèse, dans nos marchés, sur les cotons de Tarsous.

Après ces principaux produits se présentent ceux de second ordre, qu'il est néanmoins utile de mentionner, tant à cause de l'importance qu'ils peuvent acquérir dans l'avenir, que pour tracer un tableau à peu près complet de l'agriculture des contrées voisines du Taurus.

La culture du lin a donné lieu, dans ces dernières années, à quelques essais qui ont procuré des résultats de nature à encourager les agriculteurs, qui trouveraient dans cette plante une nouvelle source de richesses, s'ils parvenaient à surmonter cette répugnance innée qu'ils éprouvent pour toute innovation.

Les vignes sont nombreuses dans la province d'Adana, mais cultivées suivant une méthode si peu en rapport avec la nature de cette plante que, malgré la fertilité du sol et la douceur du climat, elles ne produisent que de mauvais fruits qui n'arrivent à maturité que difficilement et tard. On estime à plus de 100,000 les ceps en rapport dans les seuls environs de Tarsous. Laissés libres dans leurs évolutions, ces ceps projettent leurs jets dans les branches de hauts mûriers à l'état sauvage, comme la vigne elle-même à laquelle ils servent de support, et qui, étant étiolée par cette force de végétation qui lui est propre, et cachée sous un dôme d'épaisse verdure, n'arrive à donner que des raisins imparfaits, sans saveur, à la forme allongée et à la peau épaisse et dure, et qui se corrompent dès le mois janvier.

On trouve dans la même contrée une autre espèce de vigne, non moins sauvage que celle que je viens de décrire, et qui produit des raisins dont les grains sont très-petits, noirs et d'un goût passable; on en fait un vin appelé *berbou*.

Une espèce de raisiné qui se fait à Tarsous avec les vins du pays, est très-apprécié de la population; on le nomme en turk, *boundourma*, en arabe, *malban*. Le voyageur Pierre Belon [1], dont j'ai déjà invoqué le témoignage, en parle en ces termes : « Ce sont des saucisses de noix enfilées et trempées dans du vin cuit chaud ; on met de la farine par-dessus. »

Le pachalik produit de grandes quantités de tabacs, mais de médiocre qualité ; ceux de Karadowar et des montagnes

[1] *Obs. singul.*, liv. II, ch. CIX.

sont les meilleurs de la Karamanie. Les tabacs inférieurs sont expédiés sur l'Égypte en quantités assez considérables.

Il existe dans le pays de nombreux oliviers devenus sauvages par défaut de culture ; ils proviennent des plantations faites au moyen âge par les Génois, et sont en si grande quantité dans les montagnes situées au nord de Sis, que le nom de Zeïthoun qui, en turc, signifie olivier, a été donné à cette région.

Le mûrier est cultivé sur les déclivités des montagnes.

La soie que produit le pays est évaluée à 4 ou 500 kilogr. Le fil des cocons est gros et inférieur à celui que donnent les vers à soie de Syrie. Cette infériorité est attribuée à la mauvaise qualité des feuilles de mûrier du Taurus.

VI.

Administration.

Le pachalik se compose des gouvernements de Marach et d'Adana. Le pacha gouverneur a sous ses ordres un kaya ou lieutenant, et des kaïmakam ou sous-gouverneurs, qui administrent les districts au nom du pacha. La province d'Adana se compose de cinq districts, celle de Marach de de deux seulement ; ce sont, pour la première : Tarsous, Adana, Melemindji-oglou, Beylan et Payas ; pour la seconde : Marach et El-Bostan. Les kaïmakam sont amovibles, moins toutefois celui de Payas, qui est un bey turkoman dont la charge est héréditaire. Ils ont sous leurs ordres des moussalem, des scheïks et des agas.

Les medjlis sont des conseils municipaux ou administratifs qui siégent dans toutes les villes où réside un kaïmakam. Le muphti, ou interprète de la loi, en est le président-né.

Les fonctions judiciaires sont dévolues à des kadis qui siégent dans les principales villes. Un muphti réside là où est un kadi.

En temps ordinaire, les troupes du pachalik se composent d'un bataillon d'infanterie régulière formant un effectif de 600 hommes, et d'un ourdou de *zaptiés* chargés de la police, et qui se compose de cavalerie et d'infanterie. Cet ourdou fait partie des milices irrégulières connues sous le nom de *bachi-bouzouks*, et dont l'effectif est de mille hommes, dont 300 cavaliers, répartis dans tout le pachalik. Trois pièces de canon sont à demeure au palais du pacha.

Les finances de la province sont concentrées dans les mains d'un malmoudir qui a dans son administration les douanes, les badj ou péages, les fermes et les amendes. Il est en outre chargé de toutes les dépenses publiques.

Les revenus de la Porte perçus dans le pachalik s'élèvent, année commune, à la somme de 10,000,000 de piastres, soit 2,500,000 francs environ.

Les revenus ne sont pas perçus uniformément dans toutes les parties de l'empire. Les impôts et les taxes varient d'une province à l'autre; les seuls qui aient quelque fixité sont le kharadj, qui pèse sur les rayas, et la dîme sur les terres. Le pachalik d'Adana est un de ceux où les impôts sont le plus nombreux.

Voici le tableau des revenus, fermes et contributions de l'année 1852 :

Ferme de la douane,	1,200,000 piastr.	=	300,000 fr.
Ferme du tabac à fumer,	68,000	=	17,000
Ferme du tabac à priser,	30,000	=	7,500
Droit de fabriquer la bougie,	2,000	=	500
Péage du Kulek-boghaz,	68,000	=	17,000
Sel,	15,000	=	3,750
Droit sur les bestiaux,	17,000	=	4,250
Droit sur les teskérés (passe-ports),	12,500	=	3,125
Droit sur les esprits,	3,000	=	750
Droit sur les chameaux,	2,000	=	500
La dîme,	5,600,000	=	1,400,000
Droit sur les tentes des Iourouks,	3,000	=	750
Le salian,	3,500,000	=	875,000
Le kharadj,	75,000	=	18,750
Le spentz,	4,000	=	1,000
Le miri sur les Noussariés,	5,000	=	1,250
Totaux :	10,604,500 piastr.	=	2,651,125 fr.

Le salian est perçu deux fois par an ; les autres taxes, une fois seulement. Le salian pèse sur toute la population, quelle que soit la religion professée. Les hommes mariés seuls paient cette taxe imposée d'après la fortune des habitants, qui à cet effet sont divisés en trois classes. La première paie 60 piastres ou 15 fr.; la seconde, 30 p. ou 7 fr. 50 cent.; la troisième, 15 p. ou 3 fr. 75 cent. L'appréciation de la fortune des habitants et leur classification sont faites très-arbitrairement.

Le kharadj forme deux catégories. Les habitants classés dans la première, paient 50 piastres ou 12 fr. 50 cent., ceux de la deuxième, 15 p. ou 3 fr. 75 cent. Tout raya, dès qu'il a atteint l'âge de 15 ans, doit acquitter la taxe. Les Musulmans seuls en sont exempts, aussi bien que de toute autre taxe personnelle.

Le spentz est de 3 piastres par personne. Cette contribution est affermée.

Les Noussariés, outre les contributions auxquelles ils sont soumis, paient un droit appelé miri, qui est de 2 ou 3 piastres.

Chaque tribu turkomane paie au gouvernement la dîme (uschur), qui est affermée pour 2,000,000 de piastres.

Les Iourouks qui descendent dans la plaine paient par tente, outre les autres impôts, un droit de 5 piastres ou 1 fr. 25 cent.

Chaque tribu dépendant du pachalik a un chef reconnu par le gouvernement, et qui est chargé de percevoir l'impôt et de maintenir la justice.

Tout habitant du pays qui possède des chameaux doit payer, par mois et par tête de chameau, 7 paras ou 3 centimes. Cet impôt est porté à 60 paras, environ 25 cent., pour tout étranger possesseur de chameaux.

Le gouvernement perçoit sur la vente de chaque chameau un droit d'une piastre, outre ce qui est dû au crieur public, appelé *délalil*. La vente des bœufs donne lieu à un droit de 2 p. 1/2. Ce droit est de 5 paras lorsqu'il s'agit de moutons ou de chèvres.

Il n'y a point de taxe sur le bois à brûler; toutefois, ceux qui en font le commerce doivent en fournir au gouvernement pour moitié de son prix.

Parmi les revenus principaux de la province, nous citerons les péages ou badj, qui se trouvent sur toutes les routes de communication, entre la Syrie et l'Asie Mineure. Ces péages sont au nombre de six. En voici les tarifs :

BADJS DU KULEK-BOGHAZ (PORTES DE CILICIE).

Pour un chrétien.	3 p. 10/40
Pour un pèlerin.	5 p. 1/2
Pour une charge de denrées coloniales.	9 p.
Pour une charge de produits du sol.	5 p. 1/2
Pour une charge de blé ou d'orge.	1 p. 25/40

BADJ DE MADEN.

Pour un pèlerin.	12 p. 1/2
Pour une charge de denrées coloniales.	12 p.

BADJS DE BEYLAN, DE PAYAS ET DE MISSIS.

Pour chaque charge venant de Syrie en Karamanie. .	23 p. 1/2

Les dépenses annuelles de la province s'élèvent à 1,500,000 p. (375,000 fr.), ce qui met le revenu net de la Porte à 2,125,000 fr., ou 8,500,000 p.

Le pacha gouverneur reçoit un traitement annuel de 180,000 p., soit 45,000 fr. Les provisions de bouche lui sont fournies par les habitants, suivant sa volonté. Ce privilége existait du reste à l'époque de la domination romaine, car les proconsuls se faisaient aussi héberger par les habitants dans leurs visites d'inspection, d'après les articles stipulés par la loi Julia.

En 1842-3, le pachalik d'Adana a fait les frais du *sourémini*, ou pèlerinage saint à la Mekke.

Les revenus et impôts divers du pachalik ne sont jamais versés intégralement au trésor; les mauvaises récoltes, et surtout la pauvreté des habitants, enfin les malversations commises par les agents du fisc à tous les degrés, en sont les causes principales. C'est ainsi que le pachalik d'Adana doit au trésor impérial plus de 10,000,000 de piastres.

Comme on le voit, l'administration turque a beaucoup à faire encore pour arriver à la perfection de notre système financier. Cependant, on doit le reconnaître, quelques améliorations ont eu lieu dans le mode des recettes de ces dernières années. Les droits de douane et de quarantaine ont été régularisés: c'est un premier pas vers un meilleur état de choses; mais le gouvernement ottoman pourra-t-il se maintenir dans cette voie de réformes semée de tant d'obstacles?

Il n'existe pas en Turquie d'administration proprement dite; tout y est livré à l'arbitraire des gouverneurs et de leurs agents, qui abusent de leur position, aussi bien au préjudice du trésor impérial que des populations.

Les mines, les ponts et chaussées, les eaux et forêts sont autant de rouages qui font défaut dans l'administration générale de la Turquie.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE LA CILICIE.

L'histoire primitive des régions voisines du Taurus est vague et pleine d'obscurités qui ne permettent pas toujours d'en saisir les principaux faits. Les auteurs anciens ne nous ont laissé, à cet égard, que des relations incomplètes, souvent contradictoires, mais qui cependant doivent nous servir de guide, car l'imagination ne saurait suppléer à l'histoire.

Les anciens ont divisé les Ciliciens en deux classes distinctes : la première, dont Homère a parlé, et après lui Strabon, était en Mysie, dans le voisinage de la Troade; l'autre s'était établie vers le mont Taurus, sur les côtes de la Méditerranée. Les Ciliciens s'étendaient dans l'Asie Mineure, jusqu'en Cappadoce, et formaient une nation puissante.

Après avoir été assujettie à la domination des Assyriens, la Cilicie passa sous le gouvernement des Mèdes, qui s'y firent représenter par des satrapes. Hérodote [1] rapporte qu'un roi ou satrape de Cilicie, fut médiateur entre Cyaxare, roi des Mèdes, et Alyatte, roi de Lydie. La Cilicie était la quatrième [2] des cinq provinces que le grand roi possédait en deçà de l'Euphrate ; elle payait un tribut annuel de cinq cents talents d'argent.

Lorsque Cyrus le Jeune marcha à la tête des Grecs contre

[1] *Hist.*, I, 74.
[2] Hérodote, *Hist.*, liv. III.

son frère Artaxerxès, Syennesis, dont on connaît les monnaies [1], était satrape de Cilicie et avait son palais à Tarse. Il fut contraint, dans cette circonstance, de contribuer pour une forte somme d'argent, ce qui n'empêcha pas les Grecs, qui avaient éprouvé quelque résistance de la part des Tarsiotes, de saccager la ville et le palais [2].

Alexandre marchant contre Darius passa heureusement les défilés des montagnes sans avoir à combattre, et s'empressa de marcher sur Tarse [3], où il faillit mourir de la fièvre, pour se porter ensuite sur Issus; là il combattit l'armée persane, la mit en pleine déroute et entra en Syrie.

Après la mort d'Alexandre, la Cilicie avec Tarse, sa métropole, tombèrent au pouvoir d'Antigone, auquel succéda Démétrius Poliorcète, son fils. C'est alors que Séleucus Nicator, roi de Syrie, s'empara de la Cilicie et de l'Asie Mineure, qui furent annexées à l'empire des Séleucides.

Antiochus IV Epiphanes passa en Cilicie avec une armée, afin de réduire les villes de Mallus et de Tarse [4] qui s'étaient révoltées. Dans la suite, les peuples de la Cilicie, fatigués des guerres acharnées que se faisaient les rois Séleucides, appelèrent à leur secours Dicran, roi d'Arménie, que les auteurs occidentaux nomment Tigrane. Antiochus X Eusèbe fut chassé par ce prince, et resta caché pendant plusieurs années. La Cilicie était alors gouvernée par Magadates, lieutenant de ce même Antiochus.

Quand Lucullus vint attaquer Tigrane, celui-ci, à l'ap-

[1] De Luynes, *Numism. des Satrap.*, p. 11 et suiv.
[2] Xénophon, *Expéd.* I.
[3] Arrien, *Hist.* II, c. III. — Quinte-Curce, liv. III, 5, 6.
[4] Machabées, liv. II, ch. IV, 30.

proche du général romain, s'empressa de retirer ses troupes de Cilicie, l'an 66 avant J.-C.[1].

Antiochus XIII, l'Asiatique, fils d'Eusèbe, rentra dans ses États, que Tigrane venait d'abandonner. Lucullus ne l'en empêcha pas; mais Pompée, qui terminait la guerre contre Mithridate, chassa les princes Séleucides de la Cilicie, qu'ils n'avaient pas eu le courage de défendre[2]. Cette province tomba au pouvoir des Romains, 64 ans avant l'ère chrétienne.

Durant les troubles qui désolèrent le royaume des Séleucides sous les deux Antiochus, Gryphus et Cyzirénien, une grande partie de la Cilicie qui en dépendait parvint à secouer le joug. Ce pays, qui, ainsi que le dit l'histoire, aurait été gouverné par un prince du nom de Tarcondimotus, ne formait pas à cette époque un État particulier. Ce prince dut sa couronne aux Romains, qui, de l'avis de Pompée, voulurent reconnaître sa valeur militaire et le dévouement dont il avait fait preuve lors de la défaite des pirates[3]. Tarcondimotus s'établit avec le titre de roi dans la Cilicie supérieure[4], et légua ses États à Philopator, auquel succéda Tarcondimotus II.

Dans une autre partie de la Cilicie existait, bien avant la conquête romaine, une autre famille princière qui gouvernait Olba et les provinces de l'Isaurie, au sud d'Iconium; elle se composait de prêtres-rois voués au culte de Jupiter et au service du temple d'Olba. Polémon, avant d'être roi

[1] Moyse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. XIV à XIX. — Appien, *Syr.*, § LXX.

[2] Justin, liv. XL, ch. II. — Appien, *Syr.*, § IX, LXX, et *Mithrid.*, § CVII.

[3] Strabon, liv. XIV., ch. V.

[4] Plutarque, *Vie d'Antoine*.

de Pont, avait été l'un des toparques ou dynastes d'Olba; puis, une princesse nommée Aba [1], ayant succédé à ce prince, avait légué ses États au tyran Zénophorus [2]; enfin étaient venus des princes nommés Teucer et Ajax qui prétendaient descendre des Eacides. L'histoire ne dit rien des princes que je viens de nommer, comme ayant été investis de la dignité de toparques d'Olba; ce sont les médailles seules qui, révélant leurs noms, nous font connaître qu'ils étaient grands-prêtres et toparques des Cennates et des Lalassides [3].

Outre le royaume de Tarcondimotus et la principauté d'Olba, il y eut encore en Cilicie un prince Commagénien, d'origine Séleucide, nommé Antiochus IV, qui possédait les cantons montagneux du territoire de Celenderis. L'histoire et les médailles [4] nous font connaître le nom de ce dynaste, qui perdit ses États lors de la conquête romaine. En l'an 21 de l'ère chrétienne, Caïus Caligula rendit à Antiochus IV les États qu'il tenait par droit de succession; mais Vespasien le détrôna de nouveau et le fit conduire à Rome [5], où il mourut dans une condition obscure. Depuis cet événement, la Commagène et la partie de la Cilicie qui en dépendait cessèrent d'être gouvernées par des souverains.

La Cilicie, devenue province romaine par suite des victoires de Pompée, formait un département de grande étendue qui comprenait, outre cette province, la Pisidie, la Lycaonie, l'Isaurie et une partie de la Phrygie. La répu-

[1] Strabon, liv. XIV, ch. v.
[2] Id., *ibid.*
[3] Mionnet, *Méd. gr.* Cf. Cilicie. Olba.
[4] Visconti. *Icon. gr.*, ch. XIV, part. II, p. 14.
[5] Josèphe, *Bell. Jud.*, liv. VII, ch. VII.

blique y envoyait des gouverneurs avec le titre de proconsuls. Appius Pulcher, dont le nom et les crimes sont inscrits au pilori de l'histoire [1], fut l'un de ces proconsuls. En l'an 703 de Rome, Cicéron lui succéda au même titre. Sous le triumvirat, l'an 711, le département de Cilicie subit une réduction territoriale assez considérable.

Jules-César, qui en l'an 48 av. J.-C. avait vaincu Pompée, puis subjugué l'Égypte, passa en Syrie avec l'intention d'aller combattre Pharnace, qui avait repris le Pont et défait les généraux romains ; arrivé en Cilicie, il assembla à Tarse les députés de toutes les cités de la province, régla leurs affaires [2] et se porta à la rencontre de Pharnace, qu'il vainquit.

Pendant les guerres civiles qui suivirent la mort de César, la ville de Tarse eut beaucoup à souffrir. Tullius Cimber, l'un des assassins du dictateur, qui marchait au secours de Cassius, fut arrêté au passage des montagnes par les habitants de Tarse ; cependant il les franchit, mais ne put se rendre maître de la ville [3]. Cassius, pour se venger, vint mettre le siége devant Tarse, la prit et la frappa d'une contribution de guerre de 1,500 talents, qui fut exigée avec une extrême rigueur. Les magistrats de la ville, pour acquitter cet impôt, durent vendre les ornements publics et ceux des temples ; et même des personnes libres furent vendues comme esclaves. Après la défaite de Brutus et de Cassius, à la bataille de Philippes, les triumvirs prirent à

[1] Cicéron, *Ad famil.*
[2] Hirtius, *Bell. Alexand.*
[3] Dion, liv. XLVII, p. 845. — Appien, liv. IV, p. 626.

tâche d'effacer autant que possible les maux dont la ville de Tarse avait été accablée [1].

Dans le partage qu'Auguste fit des provinces de l'empire entre lui et le sénat, l'empereur eut la Cilicie [2] qu'il fit gouverner par des lieutenants propréteurs. Les noms de quelques-uns de ces gouverneurs nous sont parvenus ; ce sont : Hétéranus [3], Virus Varius, sous Hadrien; Rufus et Rutilianus, sous Antonin ; Apronianus, père de Dion Cassius, Aurélien, qui depuis fut empereur, Caius Flavius Numerianus Maximus, sous Dioclétien, en 304 [4]; L. Eutrope [5], T. Varius Clemens [6], Emilius Marcianus [7], etc.

En 261 de J.-C., Schapour, l'un des rois Sassanides de Perse, fit prisonnier l'empereur Valérien ; croyant ne devoir plus trouver de résistance de la part des Romains, il ravagea la Cilicie.

Lorsque Dioclétien réorganisa le système provincial de l'empire, il divisa les grandes provinces. Cet exemple fut suivi par Constantin, qui diminua ainsi la puissance des grands officiers en la partageant. La Cilicie resta pendant plus d'un siècle sous le gouvernement d'un consulaire qui résidait à Tarse; mais, sous le règne de Théodose le Jeune, elle fut divisée en deux provinces. La première Cilicie eut pour métropole Tarse, qui fut administrée par un consulaire; Anazarbe fut créée capitale de la seconde Cilicie et gouvernée par un ἡγεμῶν ou *præses*. Ces deux provinces

[1] *Bell. civile*, liv. V, p. 675.
[2] Dion, liv. LIII.
[3] Gruter, *Corpus inscr.*, p. 1102, 9.
[4] Actes de Saint-Taraque.
[5] Bœckh, *Corp. inscr. gr.* 4437.— Mon Rec. des Inscr. de la Cilicie, p. 23, n° 48.
[6] Gruter, p. 482-8.
[7] Mon Recueil des Inscr., p. 32, n° 81.

faisaient partie du département du comte d'Orient, et étaient soumises à la juridiction du patriarche d'Antioche.

L'empereur Héraclius fit un nouveau département de l'empire d'Orient, qu'il partagea en différents thèmes, où il établit des corps de troupes. La Cilicie faisait alors partie du thème de Séleucie, qui était le treizième. La ville de Tarse, quoique comprise dans ce treizième département[1], dépendait des khalifes Abbassides.

Haroun-al-Raschid, sous le khalifat de Mohammed-Mahadi, son père, prit plusieurs villes de la Cilicie des plaines; il répara les murailles de Tarse, et fit creuser le lit du Cydnus. Une partie de la Cilicie resta au pouvoir des khalifes jusqu'au règne de Rhadi; mais l'empire des Abbassides s'étant affaibli sous ce prince, les empereurs Constantin IX et Romain Ier reprirent Tarse en 935.

Les Grecs possédèrent la Cilicie pendant plus d'un siècle; puis vinrent les Turks Seldjoukides, qui ayant fait invasion en Asie Mineure en 1087, leur enlevèrent les villes de la Cilicie des plaines.

Les croisés, qui marchaient à la conquête de la Terre-Sainte, s'emparèrent de Tarse sur les Turks au mois d'août 1097, et bientôt, sous la conduite de Baudoin et de Tancrède, ils prirent toutes les villes de la Cilicie orientale.

C'est à cette époque que remonte l'invasion des Arméniens et la conquête des forteresses du Taurus par ces peuplades guerrières, descendues des plateaux de l'Asie septentrionale avec la volonté de s'établir dans l'Asie Mineure[2]. Sous les règnes de leurs premiers princes, Roupène,

[1] Constantin Porphyrog., *De adm. imp.*, liv. I.
[2] Cf. les *Chroniques* de Mathieu d'Édesse, de Guiragos et de Sempad.

Constantin et Léon Ier, les Arméniens se jetèrent à l'improviste sur les villes de la plaine et envahirent Tarse, Adana, Mopsueste et Anazarbe, dont ils chassèrent les Grecs ; mais ces nouvelles conquêtes leur furent vivement disputées. Des invasions successives empêchèrent les rois arméniens de défendre avec succès les places et les forteresses de la plaine. Toutefois, on doit signaler les règnes glorieux de Léon II et d'Héthoum Ier, pendant lesquels l'Arménie cilicienne était florissante. A partir du règne de Léon III, la puissance des Arméniens diminua sensiblement, et sous les rois Lusignans de Cilicie, le royaume dont Roupène avait jeté les fondements était limité à quelques cantons et châteaux dans les montagnes du Taurus. En 1375, Léon VI, dernier roi français de la Cilicie, fut fait prisonnier par les Egyptiens dans la forteresse de Gaban, qu'ils assiégeaient, et ceux-ci, d'accord avec les princes de Karamanie et les agas Turkomans venus de l'intérieur de l'Asie, se partagèrent le royaume d'Arménie, qui avait duré moins de trois siècles.

C'est de l'époque de la conquête de la Cilicie et de l'établissement dans ce pays de la dynastie de Roupène que date le système féodal qui y fut en vigueur pendant le moyen âge. Les princes et les barons arméniens l'avaient emprunté aux croisés qui, dès leur installation en Orient, s'étaient empressés d'appliquer à leurs possessions le mode de gouvernement et d'administration civile et politique de l'Europe ; aussi la féodalité arménienne, due au contact des princes franks, était-elle en tout semblable à celle de l'Occident[1].

[1] Cf. *Mém. de l'Acad. des Sciences de S. Pétersb.*, VIIe série, t. III, mon *Essai sur la constitution soc. et pol. de l'Arménie*, etc., p. 38 et suiv.

Je reprends la suite des événements qui se sont accomplis en Cilicie après la chute de l'empire des Lusignans d'Arménie, à l'époque où le pays tout entier, tombé aux mains des infidèles, devint la proie des hordes barbares que l'Asie poussait vers l'Occident, après les désastres éprouvés par les chrétiens d'Orient.

Au xve siècle, les Turkomans firent invasion de nouveau dans l'est de la Cilicie, et s'y fixèrent définitivement, tandis que les chefs Karamaniens occupaient toute l'ancienne Cilicie-Trachée. Dans le cours du même siècle, Mahomet II, sultan des Turks-Ottomans, fit irruption dans cette contrée et envahit les États du Grand-Karaman. En 1482, Bajazet acheva la conquête de la principauté des Karamaniens, et fit prisonnier le dernier de leurs princes, qui mourut à Constantinople. C'est ainsi que, dès la fin du xve siècle, la Cilicie tout entière fut annexée à l'empire des sultans Ottomans.

Plus de trois siècles s'étaient écoulés, sans que les Ottomans fussent troublés dans leurs possessions de la Cilicie, quand la guerre éclata entre le sultan Mahmoud II et son vassal Méhémet-Aly, vice-roi d'Egypte. Je n'ai à m'occuper ni des causes ni de l'issue de cette guerre, trop récente d'ailleurs pour que le souvenir en soit effacé; je me bornerai seulement à un récit succinct des événements dont la Cilicie fut le théâtre.

Le général en chef de l'armée égyptienne, Ibrahim-Pacha, après avoir vaincu les troupes turques dans plusieurs rencontres et conquis la Syrie, passa en Asie Mineure, d'où il menaçait la capitale de l'empire. Comme la Syrie, la Cilicie passa sous la domination du vainqueur qui, se voyant arrêté dans sa marche par la diplomatie , fit construire des forts,

garder les défilés du Taurus et occuper militairement le pays, afin d'en défendre l'entrée aux troupes du sultan et d'en assurer la possession à l'Egypte.

Enfin, après une occupation de plusieurs années dans les provinces conquises, le traité de Londres, signé en 1840, mit l'armée d'Ibrahim dans l'obligation d'évacuer la Cilicie, épuisée par une domination oppressive, mais heureuse d'échapper au plus intolérable despotisme.

Après l'évacuation de l'armée égyptienne, le pachalik d'Adana, formé de l'ancienne Cilicie des plaines, fut de nouveau rangé sous l'autorité de la Porte ottomane, livré à ses agents et soumis au même régime administratif qui semble y avoir été institué pour tarir toutes les sources de bien-être et de vie, et effacer jusqu'aux moindres traces de son antique civilisation.



Monnaie d'argent de Léon II, roi arménien de la Cilicie (1185 à 1219).

JOURNAL DU VOYAGE.



Cavalier kurde de la tribu Afchar.

En décembre 1851, je terminais un ouvrage sur la numismatique orientale. L'idée me vint d'en faire hommage au Prince qui venait de changer la face de la France. J'obtins une audience, sans trop me rendre compte des résultats qu'elle pourrait avoir, et lui fus présenté. Le Prince me fit le meilleur accueil, et, après avoir parcouru la brochure que je lui offrais, il me dit :

— Vous avez donc voyagé en Asie ?

— Non, Monseigneur, mais je serais heureux de visiter l'Orient, et si Votre Altesse Impériale daignait...

Huit jours après, je recevais du ministère de l'Instruction publique une commission qui me chargeait de l'exploration archéologique de la Petite-Arménie.

Le 19 mai 1852, riche d'espérance et presque sans autre bagage que les livres qui pouvaient m'être utiles, je partais pour l'Asie, comme autrefois, et avec plus de préoccupations peut-être, nos pères allaient de Paris à Orléans. Le lendemain, j'étais à Toulon, où, se détachant de la flotte qui était en rade, *la Sentinelle*, gracieux navire à la coque effilée et peinte en blanc, chauffait pour aller rejoindre dans les eaux de la Grèce la division navale aux ordres de l'amiral Romain-Desfossés.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que *la Sentinelle* m'avait fait voir les côtes de l'Italie, de la Sicile et du Péloponèse, et toucher ce qui reste d'Athènes et de Marathon; que *l'Eurotas*, à son tour, après des relâches à Syra et à Chio, m'avait porté à Constantinople, puis *le Tancrède* à Smyrne, et enfin *le Mentor* à Rhodes. Laissant les souvenirs que ces noms me rappellent, c'est au delà de Rhodes, le long des côtes de l'Asie Mineure méridionale, que je vais ouvrir ce récit. *Incipiam.*

I.

Les côtes de l'Asie Mineure à vol d'oiseau. — Arrivée en Cilicie. — Le port de Tarse. — Débarquement. — La quarantaine et le lazaret. — Aly-Zeiffa. — Mon évasion par le procédé Latude. — Course au clocher. — Aly me fait cacher dans sa maison. — Un homme dans un bocal.

.... Nous découvrons successivement Xante, Patara, autrefois célèbre par son oracle d'Apollon ; le Promontoire Sacré ; Side, la ville des grenades ; Sélinonte, qui doit sa renommée au tombeau de Trajan ; le cap Anémour, Arsinoé, Séleucie, Corycus, ville de Mercure et siége d'un oracle fameux dans l'antiquité ; enfin Soli, rebâtie par Pompée.

Toute cette côte, que borne, au nord, une ligne de montagnes s'étendant du sud-ouest au nord-est, est couverte de ruines imposantes et de forêts d'une admirable végétation.

Cependant *le Mentor* ralentit sa course. A un signal du commandant, la chaîne du cabestan descend bruyamment dans les profondeurs de la mer, et le navire s'arrête comme rivé au sol sous-marin.

Presque aussitôt un petit batelet se détache de la rive, portant à l'arrière le pavillon jaune, bannière de la quarantaine. On se regarde et on se demande si la peste est dans cette contrée, ou si nous apportons le germe de la contagion. Les matelots sourient, insensibles aux terreurs des femmes.

Enfin le batelet nous aborde avec précaution et demande la patente de santé.

— C'est vous qui êtes pestiférés ! crie le capitaine à un petit homme bossu remplissant à Mersine les fonctions de capitaine du port et de gardien de la quarantaine.

— Soit; mais la peste est en Occident, et, au nom du sultan, je vous mets en quarantaine.

Pendant ces pourparlers, j'examinais le port ou plutôt les maisons qui bordent le rivage et sur lesquelles flottaient les pavillons européens. Ce célèbre port de Tarse, où mouillaient, dans l'antiquité, les vaisseaux de Tyr, les flottes d'Alexandre et de Pompée, et où Cléopâtre, avec ses galères, ne craignit pas de venir braver Antoine ; ce port, dis-je, était bien déchu de sa grandeur passée. *Quantum mutatus ab illo!* On y voyait à peine quelques bateaux marchands de Marseille et de Trieste et deux ou trois bombardes arabes montées par de prétendus armateurs qui auraient bien fait un peu de piraterie, si les vaisseaux de l'Europe qui croisent dans la Méditerranée, se fussent relâchés de leur surveillance.

Toutefois, et bien que je fusse menacé de purger une quarantaine de cinq jours, je ne pus qu'admirer le panorama qui se déroulait sous mes yeux. C'était une immense plaine entourée de hautes montagnes découpées comme une dentelle, et dont les crêtes étaient couvertes d'un tapis de neige qui étincelait au soleil comme les diamants d'une parure. Çà et là, des châteaux à demi écroulés couronnaient les sommets des mamelons inférieurs et attestaient le passage d'une civilisation antérieure à la barbarie ottomane. Enfin, de nombreuses collines partant de la plaine se rattachaient, comme autant de satellites, à cette immense chaîne de montagnes qui prend naissance en Asie, en face de l'île de Rhodes, et se termine en Perse ; vaste ensemble que Pline l'Ancien a décrit avec une éloquente exactitude.

C'est ce jardin de l'Asie, qu'entourent le Taurus et la mer, que les anciens connaissaient sous le nom de Cilicie; qui, au

moyen âge, perdit sa parure de fleurs et son aspect grandiose pour se transformer en un champ de bataille dont les Byzantins et les Arméniens se disputèrent la possession; que les Egyptiens saccagèrent à plusieurs reprises, sans pitié ni merci; et qui, enfin, sous la domination turque, s'est converti en un vaste désert que parcourent des tribus de Turkomans et de Kurdes, issus des bandes conquérantes des Gengis-Khan et des Timour-Leng.

Dans cette contrée jadis si belle, aujourd'hui couverte de ronces et de marais infects, la fièvre décime une population chaque année moins nombreuse, qui n'oppose aux envahissements du fléau que son incurable apathie et finira par disparaître, si l'Europe ne vient un jour planter son drapeau civilisateur sur les sommets neigeux du vieux Taurus et dans les plaines dévastées de l'antique Cilicie.

Pendant près d'une année j'habitai ce pays, où l'air que l'on respire donne la mort, où les plus beaux fruits sont nuisibles, les eaux insalubres; où l'homme enfin est, en quelque sorte, frappé de déchéance pour avoir méconnu ou dédaigné les bienfaits que Dieu s'était plu à lui prodiguer là plus que sur tout autre point du globe.

Le pays que je viens de décrire, et que j'embrassais d'un regard curieux, m'avait fait oublier pour un instant peste et quarantaine; mais les injonctions réitérées de l'homme à la bannière jaune dissipèrent mes rêveries, et, malgré prières, protestations, menaces, je dus faire mon entrée au lazaret de Mersine.

C'est dans ce cloaque maudit que, plein de jeunesse et de santé, je me voyais condamné, par un stupide officier ottoman, à attendre, à vingt pas d'un marais empesté, les atteintes d'une fièvre intermittente qui, à ce moment même,

sévissait sur les habitants, et dont n'étaient pas exempts les gardiens : leurs figures hâves et amaigries, leur teint safrané, attestaient suffisamment chez eux les ravages de la contagion.

Mon drogman, jeune homme excellent, mais de peu d'énergie, eut un premier accès de fièvre le jour de notre débarquement ; trois jours après il succombait.

Le lazaret de Mersine est un bâtiment construit en bois et en terre. Le rez-de-chaussée est consacré aux marchandises, aux bagages et aux animaux, qui pendant un temps plus ou moins long doivent être isolés, moyennant certaine somme perçue au profit du fisc ottoman.

Le premier et unique étage se compose d'une vingtaine de cellules qui reçoivent le jour par de petites ouvertures donnant accès à tous les vents. Malheur au voyageur qui ne pourrait se faire apporter dans cet affreux établissement matelas et couvertures ! Il serait réduit à coucher sur un sol humide et sale : les ingénieurs de la moderne Cilicie n'ont pas encore admis l'utilité d'un plancher en sapin dans les chambres destinées aux voyageurs.

J'avais à peine franchi le seuil de cette écurie d'Augias, que la pensée me vint d'en sortir au plus vite, au risque d'encourir les rigueurs des autorités turques par une violation des règlements sanitaires ; et, d'ailleurs, mon drogman était fort malade, et je devais redouter, tant la cellule que nous occupions était étroite, d'aspirer la fièvre qui le dévorait.

L'occasion de m'évader me fut bientôt offerte. Le consul m'avait envoyé un brave Turc, du nom d'Aly-Zeiffa, à qui je communiquai mes idées sur les dangers que couraient les personnes mises en quarantaine dans un lieu dont l'air

était corrompu. Non-seulement il ne me fit aucune objection, mais encore il approuva mes projets d'évasion et me promit son concours.

Il fut convenu que vers minuit il m'amènerait un cheval près d'un arbre que je lui montrai dans la plaine; je lui promettais d'ailleurs de l'indemniser, s'il me procurait les moyens de me soustraire aux recherches des employés du lazaret et me donnait asile chez lui jusqu'à l'arrivée du consul.

Un peu avant l'heure convenue, je chargeai mes pistolets, bien résolu à tenir en respect les gardiens qui n'auraient pas hésité à me poursuivre, si ma fuite leur eût été signalée.

Vers minuit j'entendis les hennissements d'un cheval, et peu après, un coup de sifflet, signal convenu.

Tout dormait. Mes gardiens, à qui j'avais offert le raki, boisson favorite des Turcs, l'avaient si bien accepté, que je devais être rassuré sur la durée de leur sommeil.

J'attachai à un pilier de ma chambre une corde que je fis passer par la fenêtre, et je descendis les quelques mètres qui la séparaient du sol. Au moment où je touchais terre, la lune, cachée par des nuages, se découvrit instantanément. Pour éviter d'être découvert, je me tins contre la muraille, debout et immobile. Aucun bruit de nature à m'inquiéter ne se produisit à l'intérieur du bâtiment; je me lançai au pas de course dans la direction de l'arbre et du cheval, qui déjà piaffait d'une manière assez compromettante.

A peine avais-je fait quelques pas dans les broussailles, fort épaisses au lieu fixé pour le rendez-vous, que j'entendis un sifflement semblable à celui d'un serpent sur la queue duquel on aurait posé le pied. Je me dirigeai vers le point

d'où était parti cet appel, et j'aperçus, dans l'épaisseur d'un buisson, deux yeux brillants comme ceux d'un chat sauvage.

— Par ici !... Attention ! baissez-vous... *corpo di Bacco!* vous allez vous faire prendre.

Pendant ce discours de mon complice, interrompu par les exclamations que m'arrachaient les épines qui m'entraient dans les jambes, j'arrivai près du cheval. Aly m'aida à me hisser sur la selle, à peu près aussi flexible qu'une arête de rocher, puis, tournant ma monture dans la direction qu'elle avait à suivre, il lui appliqua un vigoureux coup de corde sur la croupe, et je fus emporté dans un rapide galop qui m'obligeait à de telles oscillations, que plus d'une fois je crus à une brusque séparation dont les suites m'inquiétaient bien un peu.

Enfin j'arrivai sain et sauf devant une cabane à la porte de laquelle mon cheval s'arrêta en poussant un hennissement de satisfaction. La porte s'ouvrit avec effort, et je vis paraître un homme de haute taille qui, par ses salutations et ses gestes, cherchait à me faire comprendre que j'étais attendu et pouvais entrer.

Je ne crus prudent ni de mettre pied à terre, ni d'accepter l'invitation qui m'était faite ; et j'étais là, devant cette maison, écoutant les bruits du dehors, quand le même coup de sifflet que j'avais entendu du lazaret m'annonça l'arrivée de mon libérateur.

— Cachez-vous, effendy ! me dit Aly, accourant vers moi : les chiens de garde ont donné l'éveil ; nous sommes poursuivis.

— Mehemet, fais cacher l'effendy dans la pièce du fond, derrière les jarres.

Cinq minutes après, un bruit de voix et de pas se faisait entendre à petite distance. J'entrai précipitamment, suivi de Méhémet, dans la maison d'Aly, qui se composait de deux pièces : la première servait de demeure à la famille ; l'autre était un cellier où s'entassaient les provisions.

Pendant que Méhémet m'introduisait dans la grotte aux amphores — style antique — et que je cherchais un endroit propre à dissimuler ma haute taille, on frappait à coups redoublés à la porte, soigneusement barricadée, et j'entendais le colloque suivant entre Aly et les employés du lazaret :

— Ohé, Aly-Aga ! ouvre et rends-nous l'effendy, ou tu auras affaire au nazir de la quarantaine. Ouvre, ou nous brisons la porte !

— Qui va là ?... A moi, Méhémet, Ibrahim, Kaddour ! aux armes !

Au tapage que faisait Aly, invoquant une foule de noms du calendrier musulman et criant aux armes, les gardiens crurent avoir affaire à trop forte partie et se demandèrent s'ils forceraient la porte, ou s'ils se retireraient.

Cependant Aly-Zeiffa, tout en appelant à son aide ses acolytes absents, imprimait à ses deux pistolets, et de manière à être entendu des assiégeants, ce *tic-tic* que fait la batterie qu'on arme, et dont l'effet fut si décisif, que les employés du lazaret jugèrent prudent de se retirer.

Quand ils furent à distance, Aly, un bois résineux à la main, entrait dans le cellier et ne m'y trouvait pas. Pendant qu'il défendait l'entrée de son domicile, j'avais pu m'introduire dans une énorme amphore vide, sur l'ouverture de laquelle j'avais replacé la planche qui lui servait de couvercle.

— Effendy ! effendy ! où êtes-vous donc ?

A ces mots je mis la tête hors de la jarre, non sans effrayer Aly, qui n'était pas préparé à cette brusque apparition, et me dégageai assez difficilement de mon étroite cachette où j'avoue que je n'aurais pu séjourner plus longtemps sans courir le risque d'être suffoqué.

Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'Aly avait exploré les environs et que, rassuré sur la suite des événements de la nuit, il m'engageait à partir avec son fils Méhémet pour gagner avant le jour la résidence d'été du consul de France, qui n'était, disait-il, éloignée que de deux heures de Mersine.

II.

Un campement français. — Le consul Mazoillier. — La saison des eaux au Taurus. — M. de Lamartine et son drogman. — Un héros polonais. — Les gouverneurs passés et présents de la Cilicie. — Arrivée d'un messager du pacha. — Je suis fait prince et excellence.

Je suivis son conseil, et, au point du jour, mon guide vint me montrer du doigt quelques tentes du milieu desquelles sortait un long bâton surmonté d'un drapeau tricolore.

Ces tentes, formant le cercle, étaient assises sur un plan incliné que longeait un torrent à demi desséché, et ressemblaient, à distance, à des huttes de sauvages. Elles étaient garanties du soleil par quelques arbres et des touffes de lauriers-roses dont les fleurs jonchaient le sol.

— Où est la maison du consul? demandai-je à mon guide.

— C'est la tente verte qui domine les autres.

— Le consul demeure-t-il sous la tente?

— A la montagne, effendy, on n'a pas d'autres maisons qu'une toile soutenue par un piquet. N'est-ce pas comme cela dans votre pays?

— Non, c'est sous le toit de nos maisons que nous trouvons les commodités de la vie.

— Ici on respire un air embaumé et sans miasmes, tandis que, dans nos maisons du bord de la mer, on aspire la fièvre en dormant. Heureux, trois fois heureux les gens qui vivent à la montagne!

— Dieu soit loué! lui dis-je en poussant un soupir.

Pour la première fois j'allais bivouaquer.

Pendant que je faisais des réflexions sur ma position présente, comparée à ma vie parisienne, et que j'errais par la pensée sur le macadam des quais et le trottoir de nos boulevards, Méhémet me fit remarquer des allées et venues de cavaliers qui semblaient s'apprêter à s'éloigner du campement. Il jugea qu'une vigie avait signalé notre arrivée. En effet, la cavalcade se mettait en marche, se dirigeant vers nous. Plus elle avançait et mieux je distinguais les cavaliers qui, pour la plupart, étaient vêtus du costume européen.

Celui qui les précédait avait un paletot blanc et une casquette galonnée comme celle de la livrée des valets. Derrière lui venaient trois cavaliers en jaquettes révélant la coupe parisienne, et coiffés de chapeaux de paille. Ils étaient suivis de deux Arabes en habit rouge, armés d'un longue canne semblable à celle de nos tambours-majors.

C'étaient le consul, trois Français et les janissaires. Ils venaient au-devant de l'hôte que leur avait annoncé un

exprès dépêché par Aly-Zeiffa, et qui nous avait devancés d'une heure.

Dès que nous fûmes à portée de la voix, je me découvris devant le représentant de la France dans le Taurus.

— Heureux de vous voir, monsieur, me dit le consul de l'air le plus gracieux. Je viens d'apprendre qu'à votre arrivée dans ce pays, vous avez fait un coup de tête qui peut nous mettre en délicatesse avec les agents de la santé. Ne vous en inquiétez pas cependant, j'arrangerai cette affaire. En attendant, venez prendre place sous nos tentes; la vôtre vient d'être dressée. Ne vous étonnez pas de notre peu de luxe; à la campagne on sacrifie le beau à l'utile. Nous ferons notre possible pour vous faire aimer nos montagnes.

Quand nous fûmes à petite distance des tentes, une population assez nombreuse — hommes, femmes, enfants — sortit du campement, les uns vêtus à l'européenne, d'autres portant le costume turc.

Une fusillade nous accueillit à notre arrivée. Le consul, remarquant mon étonnement, m'apprit qu'en Orient telle était la façon de souhaiter la bienvenue. Il me conduisit près de sa tente, me fit asseoir sur un tapis étendu à côté du sien, et bientôt les habitants du campement vinrent se former en cercle autour de nous. Un grand caroubier nous couvrait tous de son ombre.

On me fit l'accueil le plus sympathique, et quand j'eus reçu et rendu le salut usité en Orient, qui consiste à porter sa main à la poitrine, à la bouche et au front, une *djigane* se mit à chanter, sur un ton nasillard, une suite de couplets qui se terminaient par un *lou lou lou* qu'elle prolongeait jusqu'à en perdre haleine. Je l'écoutais avec

plaisir, tout en remarquant le recueillement des assistants, gens bruyants de leur nature, et l'émotion que ce chant leur faisait éprouver. Il est vrai que l'Orient est la patrie des poëtes : les malheureux, dit-on, se grisent avec une chanson ; deux pages du roman d'*Antar* les enivrent.

C'est donc au bruit de la fusillade, suivi de bienveillantes manifestations et de chants d'amour, qu'eut lieu mon installation à *Ichmé*, campement que n'indiquent pas les cartes, et qui cependant est le Vichy, le Biarritz de la Cilicie.

Une source d'eau minérale et sulfureuse, jadis connue des Romains et utilisée par eux, jaillit du rocher et vient se déposer dans quelques sarcophages, antiques monolithes qui servent de cuves à bains.

Ichmé est, pour les sociétés franque et turque, un lieu de réunion, de plaisir et de refuge pendant la saison d'été, qui est aussi la saison des fièvres, époque d'un sauve-qui-peut général pour les familles aisées qui peuvent se soustraire au fléau.

Inutile de dire que les bains sont gratuits, les eaux, les rochers, le sol d'Ichmé n'étant la propriété ni de l'État ni des particuliers. Un médecin cosmopolite s'était attaché bénévolement à l'établissement, et vivait aux dépens du consul.

Lors de mon arrivée à Ichmé, la population européenne de Tarsous s'y trouvait réunie. Chaque famille avait planté sa tente autour d'un magnifique caroubier dont la cime était surmontée du drapeau consulaire.

Je dirai quelques mots des deux principaux personnages du campement.

Le consul de France, Mazoillier, est né dans le Levant,

vers la fin du siècle dernier. Son père, d'origine marseillaise, s'établit à Lattakié, où il amassa une certaine fortune. Il avait épousé une princesse maronite, quelque peu alliée à la famille de l'émir Béchir.

D'abord négociant comme son père, Mazoillier quitta bientôt les affaires pour se livrer à la chasse dans le voisinage des ruines de l'ancienne Laodicée, où abonde le gibier. Sur ces entrefaites, M. de Lamartine arriva en Orient, fit chercher un drogman, et Mazoillier lui fut présenté. Il fut, pendant un an, le compagnon intime du poëte, et parcourut avec lui divers points de la Syrie.

Grâce aux relations de son drogman, M. de Lamartine fit la connaissance de lady Stanhope et d'autres personnages qu'il visita pendant son voyage en Orient. Mais l'intimité du poëte voyageur et de l'interprète devint plus grande encore à la mort de Julia.

Mazoillier assista aux derniers moments de cette charmante jeune fille, donna à ses parents affligés des preuves d'intérêt et de dévouement, et prit part à leurs peines, de telle sorte qu'à l'heure de la séparation, le poëte se jeta dans les bras du drogman devenu son ami, et lui promit qu'il le ferait consul, s'il arrivait à la tête des affaires, comme le lui avait prédit lady Stanhope.

Quand éclata la révolution de février, M. de Lamartine, se rappelant sa promesse, écrivit à Mazoillier qu'il était consul de France à Tarsous.

A la nouvelle de cette promotion, qu'il avait considérée comme un rêve de poëte, Mazoillier quitta le costume arabe et le fez à gland bleu pour se parer du frac galonné et du tricorne à plumes noires. Sa femme, d'origine française, a conservé le costume des femmes de Tripoli, qu'ont

adopté les dames chrétiennes de l'Orient. Il consiste en un large pantalon de soie rouge ou bleu, un corsage brodé, duquel s'échappe une jupe fendue sur le devant et sur les côtés, et en un fez rouge ceint d'un cachemire et orné de diamants.

Après Mazoillier venait le médecin de la colonie. Celui-ci prenait le titre de docteur et le nom de comte Vinceslas de Borville-Gortzki, ancien chirurgien-major des armées polonaises et chevalier de l'ordre du Mérite militaire. Le docteur prétendait avoir fait toutes les campagnes contre les Russes, et montrait sur son front la trace d'un coup de sabre reçu au combat d'Ostrolenka. Sa physionomie n'aurait point été désagréable, si de longs cheveux bouclés comme une perruque à la Louis XIV n'avaient fait un contraste choquant avec son costume oriental, ce qui lui donnait l'air d'un Turc de Molière.

Pendant mon séjour à Ichmé, j'écrivis au pacha, gouverneur de la province, pour l'informer de mon arrivée, lui envoyer mes firmans et lui demander le bouyourlou (passe-port) à l'aide duquel je pourrais voyager dans son gouvernement et jouir, dans les tribus amies, de certains priviléges accordés aux voyageurs officiels, outre le droit acquis à l'hospitalité, qui consiste à donner à tout voyageur qui en fait la demande le feu et l'eau, avec le gîte pour la nuit.

A l'époque romaine, les fonctionnaires de la République avaient, en vertu d'une loi (*lex Julia*), le droit de voyager, dans le ressort de leur juridiction, aux dépens des populations qu'ils traversaient. C'est cette loi que Cicéron invoquait lorsqu'il visitait les divers points de la province de Cilicie dont le gouvernement lui était confié. Les gouver-

neurs de la Cilicie moderne sont loin de se douter qu'ils ont l'honneur d'être les successeurs de *Marcus Tullius Cicero*.

Un jour qu'étendu sur mon tapis je traçais sur mes cartes l'itinéraire que j'avais à suivre dans mon voyage, un janissaire vint me prévenir qu'un officier turc, porteur de dépêches, demandait à me parler. Je le fis entrer sous ma tente, et le messager, vêtu du costume de la réforme, ôta de son cou une petite giberne en or qu'il me remit après l'avoir portée à ses lèvres : — Ce sont des lettres du pacha, me dit-il. Je fis venir l'interprète qui les traduisit. C'étaient : une lettre de félicitations sur mon arrivée; un accusé de réception des dépêches que j'avais adressées au pacha; enfin une lettre m'offrant sa protection, ses services, et contenant un bouyourlou, ou passe-port officiel, dont la suscription, écrite en français assez peu correct, portait ce qui suit :

« A Son Excellence le bey-zadeh Victor Langlois, prince français, la gloire des savants, la lumière de la science.

« Ichmé. »

La lecture de cette bizarre dépêche n'était pas terminée que je fus pris d'un fou rire qui gagna l'interprète et causa une véritable stupéfaction au grave messager du pacha, qui ne pouvait se rendre compte des motifs de cet excès de gaieté, si peu dans les habitudes des flegmatiques Ottomans.

N'était-il pas plaisant, en effet, qu'un dignitaire turc, auquel j'étais parfaitement inconnu, me donnât les titres d'*excellence*, de *prince*, de *seigneur*, de *bey-zadeh*, et m'honorât de distinctions tout à fait hors ligne?... Je devenais inopinément, de par le pacha, la gloire des savants, la lu-

mière de la science! C'était à rendre jalouses toutes les académies du monde.

Mon précieux bouyourlou m'arrivait au moment où la colonie se disposait à quitter Ichmé pour rentrer à Tarsous. Cette coïncidence m'était d'autant plus agréable, qu'avant de parcourir le pays je désirais passer quelques jours dans cette ville avec ses principaux habitants.

III.

Une mésaventure. — Le khavadja Bothros Rok. — Histoire d'une fille enlevée et d'un Turc assassiné. — Bothros se fait coureur de grands chemins. — Il traite de puissance à puissance avec le pacha. — L'amitié d'un homme en échange d'un fusil.

La veille du départ, le consul avait expédié un courrier pour annoncer notre arrivée; aussi, dès que nous fûmes en vue de la ville de Sardanapale, de Persée et de saint Paul, nous aperçûmes un peloton de cavaliers qui nous accueillirent avec des cris de joie suivis de cette maudite fusillade dont les Orientaux sont prodigues et qui me valut une mésaventure grotesque : le jeune cheval que je montais n'étant pas encore habitué à d'aussi bruyantes réceptions, fit, aux premières détonations, et tout en s'écartant de la ligne droite, un bond furieux dont il est facile de deviner les suites : je fus lancé au vol dans un fossé fangeux bordant la route que nous parcourions.

Je me tirai de ce cloaque, un peu confus des résultats de ma chute et des rires qu'elle provoquait, mais heureux d'avoir, grâce à cette fange qui me couvrait, conservé mon entière liberté de gestes et de mouvements. Peu désireux de

prendre une nouvelle leçon de voltige, je fis le reste de la route à pied.

Le jour de mon arrivée à Tarsous, il y avait à la table du consul un homme de près de six pieds, portant un costume demi-mamelouk, demi-bédouin, et qu'à son air refrogné et peu communicatif je pris tout d'abord pour un musulman fanatique. Mazoillier me le présenta comme son drogman et m'engagea à lier connaissance avec lui.

— Il vous sera utile, me dit le consul; c'est un brave homme qui m'est dévoué.

Aux questions que j'adressai à ce taciturne personnage, dont l'apparente dignité m'étonnait, je n'obtins que des monosyllabes, et je dus me croire privilégié, car je remarquai qu'il ne parlait qu'au consul, dédaignant de répondre à toute autre personne.

Les allures de ce sauvage ne m'étaient pas très-sympathiques, et j'étais disposé à ne plus m'occuper de lui, quand un compatriote, M. Peyron, me dit à l'oreille :

— Ne négligez pas votre voisin; plus tard vous reconnaîtrez l'utilité de ce conseil. S'il devient votre ami, vous ferez votre voyage à la montagne en toute sécurité; si vous lui êtes indifférent, vous pouvez faire de fâcheuses rencontres dans le cours de vos excursions; mais s'il devient votre ennemi, vous êtes un homme perdu! Croyez-moi, ne négligez rien pour lui inspirer de l'intérêt, de l'affection même: votre vie peut en dépendre.

— Mais quelle puissance a donc ce mystérieux personnage? Est-il plus redoutable que les beys turkomans du Taurus?

— Oui et non. Il est simple drogman du consul français, sans influence apparente; mais, dès que le pays est agité,

cet homme, chrétien arabe de Jaffa et habitant la contrée depuis douze ans, disparaît du milieu de nous et ne revient que quand la volonté du pacha a fléchi devant la résistance des beys turkomans qui occupent en maîtres quelques points de la province.

Je priai M. Peyron, dans la soirée, de me raconter l'histoire de l'Arabe chrétien.

« En 1839, me dit le jeune négociant, Abdallah-Bey, fils du gouverneur de Jaffa, se promenant un jour près de la fontaine où les femmes chrétiennes vont puiser l'eau, aperçut dans un groupe de jeunes filles une ravissante créature de quinze ans ; ne consultant que sa passion, le jeune bey donna à ses gens l'ordre de suivre la fille chrétienne, en témoignant le désir de la trouver dans la soirée à son harem.

« Un désir de ce genre équivalait à un ordre : sous un prétexte quelconque, les sicaires attirèrent la jeune beauté au palais du gouverneur et la livrèrent au bey.

« Bothrôs Rok, tel est le nom de l'excentrique personnage dont vous voulez connaître la vie aventureuse, était hors de la ville lorsqu'on enlevait sa sœur. Quand il revint dans sa famille, il trouva sa mère en pleurs et ses frères dont les yeux en feu et la figure bouleversée annonçaient une violente émotion et une colère concentrée.

« En apprenant ce rapt odieux, Bothros sentit bouillonner en lui ce même sang qui coule dans les veines du lion et de l'Arabe. Il bondit de rage, saisit ses pistolets et son poignard, fit seller le meilleur de ses chevaux, et se dirigea vers la demeure du bey. Il demande à être présenté au fils du pacha pour lui faire connaître les auteurs d'un crime commis la veille. Les gardes l'introduisent.

« — Où est ma sœur? s'écrie-t-il, en mettant les deux canons de ses pistolets albanais sur la poitrine du ravisseur.

« — Ta sœur? je ne l'ai pas vue. M'en avais-tu confié la garde?

« A ces mots deux coups de feu partirent, et l'osmanli roula sur son divan en rendant des flots de sang. Bothros prit son poignard, lui coupa une oreille, et renversant tout sur son passage, il vint fixer avec ce même poignard l'oreille du fils à la porte du père, devant les gardes stupéfiés par tant d'audace.

« Couvert du sang de sa victime, Bothros arrive dans la cour du palais, et saisissant les rênes de son cheval qu'il y avait laissé, d'un bond se met en selle, part comme un trait, arrive à la maison de sa mère et lui crie :

« — Ta fille est vengée, ma mère! Adieu! — Puis il s'élance de nouveau, sort de la ville et gagne la montagne, où il put se cacher pendant quelque temps sous les habits d'un mendiant.

« Cependant le pacha lançait des cavaliers dans toutes les directions, à la poursuite du meurtrier de son fils et mettait sa tête à prix.

« Bothros, ne se trouvant pas en sûreté chez les Marohites, passa en Asie Mineure et vint chercher un asile chez les montagnards turkomans.

« Sur ces entrefaites, une bande de brigands se formait dans le Taurus, et jetait la terreur dans la contrée. Les caravanes étaient attaquées et rançonnées, les fonds du gouvernement pillés, les Tâtars qui les accompagnaient impitoyablement massacrés, et bientôt voyageurs et pèlerins n'osèrent plus franchir les défilés de la montagne pour passer de Cappadoce en Cilicie.

« Les pachas-gouverneurs, qui sont d'une extrême prudence, hésitent souvent et longtemps avant de s'attaquer aux bandits, et la gendarmerie turque n'a jamais bien compris que la répression du brigandage fût dans ses attributions ; aussi la bande faisait-elle de fort belles affaires dans les montagnes.

« Aujourd'hui encore on parle avec un respect mêlé de crainte des audacieux coups de main exécutés par le roi de la montagne : c'est ainsi qu'on désigne dans le pays Méhémet-Tchaderdji-aga, le chef de la redoutable bande.

« Les villes elles-mêmes avaient à souffrir des déprédations de ces hardis bandits, et des vols considérables étaient commis à Adana et à Tarsous, soit par eux, soit par leurs affidés.

« Je suis loin d'affirmer, disait mon narrateur, que Bothros ait fait partie de la bande de Méhémet-Tchaderdji, mais ce dont je suis bien convaincu, c'est qu'il parcourt seul la montagne sans jamais être inquiété, tandis que nous, bien qu'ayant de fortes escortes, nous devons nous tenir constamment sur nos gardes et quelquefois même échanger des coups de fusil.

« La bande du roi de la montagne prit un tel accroissement, et ses méfaits devinrent si fréquents, que les consuls firent des représentations énergiques au pacha. L'un d'eux, le consul d'Angleterre, s'était vu enlever tous ses chevaux en une nuit, et un poste de ligne de dix hommes avait été désarmé et bâillonné.

« Les prouesses de Méhémet-Tchaderdji et les plaintes auxquelles elles donnèrent lieu troublèrent enfin le sommeil du gouverneur, qui prit la résolution d'en finir avec les brigands, non pas en les exterminant, les moyens héroïques

n'allaient pas à sa taille, mais en traitant avec eux de puissance à puissance. Il leur fit proposer, par ses agents, des conditions qui furent, à plusieurs reprises, discutées et rejetées.

« Cependant le métier de brigand, s'il a ses avantages, a aussi ses dangers; et, de même qu'un soldat se fatigue de la guerre, un bandit se lasse d'expéditions aventureuses dont sa vie est l'enjeu. Le chef de la bande consentit à entrer en arrangement; il députa Bothros au pacha, avec mission de signer un traité. Il fut décidé que les hommes de Tchaderdji rentreraient dans la vie privée sans être inquiétés, et que le chef aurait la faculté de se fixer dans le Khozan-Dagh, l'ancien Amanus, où il vivrait à l'abri des poursuites de l'autorité turque.

« Les choses ainsi arrêtées, le pays rentra dans le calme. Les gorges du Taurus recélèrent bien encore des bandits, mais un petit nombre seulement, qui ne se montra qu'à de longs intervalles. Les caravanes, les voyageurs et pèlerins purent donc traverser les montagnes sans crainte d'être pillés comme par le passé; et, d'ailleurs, s'ils avaient à franchir quelque défilé n'offrant pas une entière sécurité, Bothros les accompagnait, et le passage s'effectuait sans mésaventure.

« Cependant, me dit Peyron en terminant, on craint la formation d'une nouvelle bande, et quelques attaques de nuit semblent confirmer cette crainte. Ainsi, croyez-moi, faites de Bothros votre ami et emmenez-le avec vous. »

Je remerciai mon jeune compatriote de ses conseils, bien décidé à les suivre et à ne négliger aucun moyen de séduction pour conquérir l'affection de mon farouche Arabe. Deux heures ne s'étaient pas écoulées, que je lui faisais don

d'un excellent fusil de chasse sortant de la fabrique de Devisme. Bothros fut très-sensible à cette attention, et, à partir de ce moment, la glace fut rompue : nous étions frères.

IV.

Tarsous et ses monuments. — Le tombeau de Sardanapale. — Je mets la ville en émoi avec un peu de poudre. — Une mine d'antiquités. — Sans-gêne des Turcs. — Mon domicile envahi par les cawas du gouverneur. — Distribution de coups de cravache. — L'art céramique à Tarse.

Tarsous peut être comparée à une oasis perdue au milieu d'un vaste désert.

La place où le Pégase de Bellérophon aurait, en touchant, brisé la corne de son pied, fatigué qu'il était de sa course éthérée, est marquée, suivant les traditions, par l'emplacement qu'occupe Tarse.

L'immense plaine au centre de laquelle s'élèvent les maisons de la ville, entourées de jardins plantés d'orangers, de citronniers et de palmiers, est desséchée par un soleil ardent. De vastes marais, cachés par des joncs et des roseaux, rompent seuls la monotonie de ce sol inculte, malsain, et permettent au voyageur de reposer sa vue sur quelques touffes de verdure.

Du milieu de la ville s'élèvent des minarets et des coupoles d'où l'on découvre un horizon d'une grande étendue, de hautes montagnes, des plaines nues, de pauvres villages et enfin la mer. Çà et là on aperçoit sur divers points de la cité, luttant de hauteur avec les flèches des mosquées, les

pavillons des consuls européens, ressemblant à des mâts de vaisseau pavoisés.

La vie s'est éteinte autour de cette cité de 7,000 âmes, qui, elle-même, est d'une tristesse spleenique : les maisons sont basses et à terrasses; les rues étroites et tortueuses; les places et le bazar toujours envahis à certains jours par des caravanes qui vont, viennent, se croisent et s'embarrassent.

Plusieurs canaux, partant du Cydnus, amènent les eaux destinées aux bains et aux fontaines publiques. Les murs des anciennes églises chrétiennes, converties en mosquées, tombent en ruines, et des tombes musulmanes renversées marquent l'emplacement d'un cimetière abandonné.

L'herbe pousse tout aussi bien sur les murailles des monuments et des habitations que sur les places et dans les rues. Peut-être faut-il attribuer l'incroyable apathie de cette population aux fièvres qui règnent constamment dans cette contrée déshéritée. Aucune activité ne se remarque parmi les gens de métier, et la végétation elle-même semble se ressentir des influences pernicieuses du climat.

J'ai dit qu'au moment où le fléau était le plus à craindre, les personnes aisées de la ville quittaient leurs habitations pour aller chercher dans les montagnes un air sain et pur. Tarsous devient alors pendant ces quelques mois un véritable désert.

Et cependant cette cité, dans les temps antiques, était belle, était florissante. Ses palais, ses édifices, ses jeux, sa nombreuse population lui avaient valu le titre de métropole. Ses écoles rivalisaient avec celles d'Athènes et d'Alexandrie.

On sait les fêtes somptueuses qu'Antoine y donna



Cléopâtre. On sait aussi que les jeux qui s'y tenaient chaque année attiraient dans son sein un grand nombre d'habitants des villes de l'Asie Mineure et de la Syrie.

Un monument d'une haute antiquité se trouve à petite distance au sud de Tarse. C'est une grande construction, vaste parallélogramme en poudingue artificiel, long de 115 mètres, large de 45 et haut de 8. Dans l'intérieur se trouvent deux cubes aussi en poudingue et massifs.

Je me demandais quel pouvait être le gigantesque squelette couché dans ce tombeau, et je commençais à désespérer de le savoir jamais, quand un passage d'un classique me révéla sa destination; en voici le résumé :

« Alexandre, malade des suites de son bain dans le Cydnus, dut s'arrêter quelques jours à Tarse. Dès qu'il fut rétabli, le héros se remit à la poursuite de Darius et de ses Perses, et passa, avec une partie de son armée, devant un monument colossal qu'on lui dit être le tombeau de Sardanapale. Les soldats du héros macédonien défilèrent en battant des mains devant le tombeau de ce viveur des temps passés. »

J'avais donc sous les yeux un monument, sinon contemporain de Sardanapale, au moins commémoratif de l'existence de ce roi assyrien ; en un mot, un *mnème*, comme on dirait en grec ; la difficulté était de l'explorer en y pratiquant des fouilles.

Pourvu d'une aiguille de mineur, je pratiquai un trou de près de deux mètres de profondeur sur la plate-forme du monument, et après y avoir introduit de 2 à 3 kilogrammes de poudre, j'y plongeai une mèche à laquelle je mis le feu vers minuit, après avoir pris les mesures convenables pour que la mine éclatât deux heures après, convaincu qu'à ce

moment de la nuit personne ne serait blessé par les éclats de l'édifice.

En effet, vers deux heures du matin, j'entendis une détonation semblable à un coup de tonnerre. Je me rendis en toute hâte au *Dunuk-Tach ;* tel est le nom que donnent les Turks au monument dont il s'agit.

En traversant la ville, ordinairement si morne, si calme, même de jour, je remarquai une agitation dont seul je connaissais la cause : les hommes, à la porte de leurs maisons ou debout sur leurs terrasses, étaient tellement troublés, qu'ils ne m'aperçurent même pas. Tout ce monde croyait à un tremblement de terre, à un volcan, à un orage surnaturel ; car le ciel était pur et les étoiles scintillaient comme toujours. Les femmes disaient que ce devait être le prélude de la fin du monde, et le départ des cigognes qui avait eu lieu le jour précédent corroborait en quelque sorte leur opinion.

Arrivé au Dunuk-Tach, je m'empressai d'en escalader la plate-forme et remarquai avec étonnement que pas un bloc de poudingue ne s'était détaché ; seulement l'orifice de la mine s'était dégradé, et les arbustes qui l'entouraient avaient été carbonisés.

Ce petit événement n'eut pas même pour effet de tirer la population de son apathie habituelle : le lendemain, il était oublié, et personne n'avait eu la pensée d'en approfondir la cause.

Je renonçai, non sans d'amers regrets, à pénétrer dans les profondeurs de ce mystérieux monument, qui semblait me promettre la révélation de secrets ou la découverte d'objets d'autant plus précieux, que leur enfouissement devait remonter à trois mille ans et plus.

A quelques jours de là, une autre mine d'antiquités me donna les moyens d'enrichir le Musée du Louvre d'une assez nombreuse collection de statuettes en terre cuite.

Un monticule situé à proximité de Tarse, et désigné sous le nom de Gueuzluk-Kalah (château du Belvédère), se trouvait dénudé après une pluie torrentielle; les eaux avaient entraîné les terres végétales de telle sorte que la surface du versant méridional de ce monticule était dépourvue de toute végétation.

Un enfant, à qui j'avais acheté quelques médailles, vint me trouver et me montra plusieurs fragments de statuettes en argile, d'un beau style, qu'il venait de recueillir, disait-il, sur le chemin qui borde ce même monticule. Mon étonnement fut grand quand, arrivé à l'endroit qu'il m'avait indiqué, je vis poindre sur l'escarpement du talus une assez grande quantité de fragments identiques à l'échantillon qu'il m'avait présenté.

Je croyais rêver : j'avais là, sous les yeux, une mine d'antiques! un ossuaire d'argile à fleur de terre! C'était à n'y pas croire! Assurément ce fut un beau jour pour moi que celui où je fis cette découverte dans laquelle je sus plus tard, non sans un peu de dépit, que j'avais été devancé par M. Barker, consul de Hollande, qui avait cru trouver là une fabrique de poteries antiques, tandis que j'acquis la preuve que c'était une nécropole dans laquelle les anciens avaient enfoui ces objets d'art avec leurs morts à une époque voisine de l'introduction du christianisme en Cilicie.

J'achetai, moyennant quelques piastres, le silence de l'enfant, et, pour être sûr qu'il ne divulguerait pas la nouvelle au bazar, écho des commérages de la ville, je l'emmenai au consulat.

A ma prière, Mazoillier se mit en rapport avec le propriétaire du terrain qui recélait mes richesses artistiques ; il lui fit comprendre que sa propriété, ravinée par les eaux, n'avait plus que peu de valeur, et lui proposa d'en faire l'acquisition. Le marché conclu, je rassemblai quelques ouvriers, et, après avoir fait entourer le terrain de cordes, j'y arborai le drapeau français, qui fut salué de vingt et un coups de fusil.

Dès que la pioche eut fait son office, les terres cuites sortirent de terre comme par enchantement. En quelques jours, j'en avais rassemblé plusieurs caisses. Parmi ces antiques figuraient, par fragments, des statuettes représentant les dieux du panthéon tarsiote : Jupiter, Hercule, Persée, Mithra, Bacchus ; des divinités sépulcrales dont la tête était ornée d'une couronne de lierre, des objets votifs, des lampes funéraires, masques de théâtre, ébauchoirs de modeleurs, moules en plâtre, et une grande quantité d'objets d'un usage inconnu ou problématique.

J'avais creusé de larges tranchées, lorsque le gouverneur de Tarsous, qui craignait que je ne découvrisse des trésors, et peut-être à l'instigation d'un consul étranger, me fit intimer l'ordre de cesser mes fouilles. Je continuai, malgré sa défense, et en référai au pacha de la province.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit en ville que j'avais découvert des vases remplis d'or et une foule d'objets précieux. Quelque absurde que fût ce bruit, on le crut fondé, et il fit son chemin.

Le gouverneur de Tarsous, voyant que je ne tenais pas compte de ses injonctions, m'envoya, par un de ses officiers, une dépêche dans laquelle il renouvelait la défense

de creuser le terrain, me prescrivait de vider les lieux sur l'heure et de baisser mon pavillon.

Je répondis au messager que si les gens du kaïmakam osaient franchir l'enceinte de mes fouilles, je les en ferais sortir par la force, et l'invitai à porter ma réponse au gouverneur.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis cette discussion, quand, me rendant un matin à mes fouilles, je remarquai l'absence du gardien, la disparition du pavillon et l'enlèvement des cordes. Un poste de trois cawas était installé dans *ma* tente et fumait *mon* tabac.

Je revins furieux au consulat, où je rassemblai quelques Français de bonne volonté qui s'armèrent de courbaches, ou nerfs d'hippopotame; puis nous tombâmes à grands coups de cravache sur les cawas qui criaient comme si on les eût écorchés; il est vrai qu'ils devaient l'être un peu.

A partir de ce jour le gouverneur de Tarsous ne donna plus signe de son existence. Quelque temps après, il fut destitué pour cause d'incapacité et de faiblesse dans son administration. C'était un ancien barbier du sultan, qui devait à la légèreté de sa main le titre de bey et les fonctions de kaïmakam.

Les produits de la céramique tarsiote, œuvres des artistes ciliciens avant l'ère chrétienne, que j'ai expédiés à Paris, ont été demandés à M. le ministre de l'instruction publique par M. le directeur général des musées impériaux qui en a exposé une partie au Louvre, dans une des salles du premier étage, sous le cristal d'une montre octogone surmontée d'un vase en terre cuite polychrome.

Dans le nombre de ces objets d'art antique se trouve une statuette que j'ai exhumée moi-même du sol (par une cha-

leur de quarante degrés) et que je signale à l'attention des archéologues. C'est une charmante nymphe couchée sur un voile rouge que je croyais être une Vénus, tant il y a de perfection dans ses gracieuses formes, mais que les archéologues ont baptisée du nom d'Omphale. Souriez-lui, lecteur, et je me croirai payé de mes fatigues.

Après avoir donné à mes fouilles le temps dont je pouvais disposer, je me préparai à parcourir le pays, afin d'étudier les ruines des cités et des monuments antiques qui s'y trouvent en assez grand nombre et ont contribué à sa gloire dans les temps passés.

V.

Un mariage grec. — Musique locale. — La demande en mariage par la fenêtre. — Discussion du contrat à ciel ouvert. — Le trousseau d'une jeune fille grecque. — Un dîner de cérémonie sans assiettes ni fourchettes. — Entrée de la mariée. — Les coups de poing et le pain bénit. — La mariée s'évanouit. — Un baptême arménien. — Je suis parrain.

Avant de quitter Tarsous, je dus, par suite d'instantes invitations, assister à des mariages et à des baptêmes, où ma présence, sans être nécessaire, était en quelque sorte obligée. A Tarsous on se marie et on baptise à une certaine époque de l'année. Pourquoi ? Je ne sais, mais le fait existe.

Un riche négociant grec de la ville, le khavadja Barbour, m'avait envoyé son fils pour m'engager à assister aux noces de mademoiselle Nissha-Mannoutch-Pareskavo, sa fille, qu'il allait donner pour épouse à Démétrios-Djibraïl-Nikolaos

Zaphiri. L'invitation faite et acceptée, le frère de la jeune personne me remit un cierge en cire jaune, orné d'une faveur rose, et qui devait, le jour du mariage, me servir de carte d'entrée dans la maison de son père et à l'église.

Le jour fixé pour la noce, toute la population franque et grecque de la ville était sur pied et dans ses plus beaux atours; les hommes portaient des vêtements neufs, les femmes avaient étalé sur leur tête et sur leur corsage tous leurs bijoux de prix.

Depuis le matin les domestiques tiraient des coups de fusil sous les fenêtres de la future.

Un orchestre composé d'une guitare triangulaire, dite *psalter*, sorte de planche sur laquelle sont tendus des fils de laiton que l'on fait vibrer avec une baleine, d'un tambour de basque et d'un flageolet percé de trois trous, parcourait la ville, précédé d'un bélier dont les cornes étaient dorées et ornées de rubans.

Une nuée de petits vauriens — où n'en trouve-t-on pas? — suivait la musique en glapissant des chants tellement monotones, qu'on aurait pu croire à une cérémonie funèbre. Cette musique charivarique était à la fois le prélude des cérémonies du mariage et un appel fait aux invités.

Pour faire honneur aux jeunes époux, je revêtis mon uniforme d'officier de garde nationale et me rendis à la demeure du fiancé, que ses amis venaient d'habiller au grand complet, et qui attendait que le père de la future vînt le chercher pour le conduire chez lui.

Chaque arrivant adressait à l'heureux fiancé les compliments d'usage, qu'il mêlait de propos grivois, afin de le mettre en belle humeur; puis il lui faisait un cadeau qui consistait soit en foulards, fez de Stamboul, souliers brodés,

tchibouk avec bouquin d'ambre; soit même en poules, moutons, fruits, pièces d'argent.

Le beau-père arrivé, ayant à sa suite les musiciens dont j'ai parlé, les amis du futur, par des coups de fusil répétés, et l'orchestre, par des sons criards et discordants, nous gratifièrent d'un assourdissant et infernal vacarme qui se prolongea pendant plus d'une heure.

Enfin le cortége se mit en marche vers la maison du père de la mariée. J'étais en tête des invités, mon cierge en main, et dans une attitude dont mon costume militaire et ce cierge flambant justifiaient suffisamment la gêne.

Arrivés devant la maison de la future, le père y entra seul, en ferma la porte et parut tout à coup à une fenêtre, d'où il adressa ces questions au fiancé :

— Qui es-tu et que veux-tu?

— Mon maître, je suis ton esclave, Démétrios-Djibraïl-Nikolaos, fils d'Antoine-Pantaléon-Giourgos Zaphiri, et je viens très-humblement te demander ta fille en mariage.

— Quelle dot apportes-tu?

— Dix robes de brocart d'Alep, des étoffes de Damas, des colliers et des bracelets en or, etc.

— Entre avec tes amis.

A ce moment la musique et la fusillade éclatent avec plus de force, et les invités célèbrent par des chants la beauté et les grâces de la jeune fille, la force et la richesse de son heureux fiancé, le tout avec accompagnement de hourras et de cris.

J'entrai dans la maison avec le cortége, et, dès que nous parûmes sur la terrasse, les femmes, qui attendaient notre arrivée, entonnèrent un chant dont chaque couplet était suivi de cet interminable *lou lou lou* dont j'ai parlé.

Le trousseau de la mariée fut exposé sur de grandes tables, et chacun put en admirer les richesses. C'étaient des pièces d'étoffe de fabrique syrienne, des soieries de Brousse, des narguilehs de cristal montés en argent, des tasses de café du Japon supportées par des coquetiers d'argent, des aiguières, des vases à parfums, des tapis, enfin tout l'attirail d'un riche ameublement oriental.

Pendant cette inspection, qui donnait lieu à des appréciations fort controversées sur la valeur de certains objets — appréciations qui me paraissaient assez peu convenables — des esclaves servaient, dans une vaste salle, un festin somptueux qui se composait de plusieurs moutons rôtis et fumant sur de grands plateaux, et de plats de riz disposé en cônes d'une volume fort respectable. Des assiettes surchargées de gâteaux et de sucreries complétaient ce festin.

Les invités s'accroupirent en quelques instants, les femmes d'un côté de la salle, les hommes de l'autre; on dépeça les moutons, chacun tirant à soi le morceau qu'il parvenait à détacher du tout. L'usage des assiettes n'étant point encore adopté dans cette partie de l'Orient, et les doigts devant suppléer aux fourchettes dont les Asiatiques contestent l'utilité, je me trouvai, comme tout ce monde, dans la nécessité de mordre à belles dents à même le morceau qui m'était échu, tout en me préservant de mon mieux des gestes désordonnés de mes voisins, qui ne prenaient nul souci de l'intérêt que je pouvais attacher à la propreté de mes vêtements. Aussi n'est-il pas rare de sortir de semblables repas couvert de taches.

Une sébile en argent que tenait un serviteur était à la disposition des convives qui s'y désaltéraient à tour de rôle.

Puis on apporta des pipes et le café. La nuit vint peu après, et le signal du départ pour l'église fut donné.

C'était à ce moment que la mariée, jusqu'alors invisible, devait se montrer à son futur époux comme à tous les convives : on entendait des sanglots partant de la pièce voisine, dont la porte dissimulée par un kachemyr s'ouvrit pour livrer passage à une forme humaine couverte d'un long voile blanc, et soutenue par deux femmes. C'était la mariée!

Un vivat prolongé accueillit l'apparition, et le cortége se mit en marche pour l'église grecque, toujours précédé de la musique, et au bruit inévitable des coups de fusil. Dès qu'il fut arrivé à l'entrée du sanctuaire illuminé pour la cérémonie, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, l'évêque orthodoxe renouvela les questions déjà faites au futur par le père de la jeune fille, et la noce pénétra dans l'église. On fit placer les époux devant l'autel, et les cérémonies du mariage commencèrent.

L'évèque prit du pain qu'il rompit en plusieurs parties, en offrit aux jeunes époux et jeta le reste sur les assistants. Au calme qui régnait dans le sanctuaire succéda aussitôt un brouhaha incroyable. Les invités s'étant précipités en même temps pour ramasser un morceau de ce pain, il en résulta un véritable mêlée, une assaut de force et de dextérité où les poussées, voire même les coups, pleuvaient comme les bénédictions que le prélat dispensait à ce moment.

Ne comprenant rien à cette scène scandaleuse, je voulus m'interposer ; mais on me fit observer que se jeter sur le pain bénit était une coutume fort ancienne en Orient, et on m'en expliqua la cause : tout fidèle, célibataire, qui peut ramasser et manger une parcelle de ce pain consacré, se marie dans l'année et est heureux.

La cérémonie religieuse terminée, la jeune femme, toujours couverte de son large voile, sans que personne eût encore vu ses traits, pas même le mari, prit le chemin de la maison de celui-ci, suivie de la musique et du cortége. A peine arrivée, on la fit entrer dans une grande salle ; et là, la nouvelle épouse, assise sur un siége élevé, attendit son mari qui entra bientôt dans cette salle où les invités avaient été introduits.

Les chants recommencèrent, et l'époux, armé d'un sabre courbe, souleva le voile de sa jeune femme avec la pointe de son damas. Cet acte fit éclater un tonnerre d'applaudissements, au milieu desquels l'épouse, confuse et en pleurs, s'évanouit! — la défaillance est dans le programme de la cérémonie.— Des femmes la transportèrent dans la chambre nuptiale.

Un repas tout aussi splendide que celui dont le père de la mariée nous avait fait les honneurs dans la matinée, nous fut offert. On préluda par quelques chansons inspirées par l'union qui venait de s'accomplir ; puis on s'accroupit autour des mets avec un tel entrain, que plusieurs des invités, oubliant leur tempérance habituelle, banquetèrent jusqu'à l'ivresse, et que la fête dégénéra bientôt en orgie tapageuse qui permit à l'époux de rejoindre sa femme et à moi de m'esquiver.

Un baptême, en Orient, est une cérémonie presque aussi curieuse qu'un mariage.

Un de mes amis, le khavadja Maphéli, riche Arménien, qui avait un enfant nouveau-né, vint me prier d'en être le parrain, me proposant pour marraine une jeune dame que j'avais vue chez lui et qui était veuve depuis six mois.

Peu disposé à accepter cette invitation qui dérangeait mes projets, j'objectai, pour colorer mon excuse, la différence de religion; mais tout en m'assurant que cette divergence dans nos croyances ne pouvait motiver un refus, il me pressa si bien que je cédai.

— Comment l'appellerons-nous ?

— Mais c'est à vous, qui êtes son père, à m'indiquer les noms qui vous conviennent.

— Du tout, c'est au parrain à nommer son filleul.

Peu familiarisé avec les noms du calendrier arménien, je fis part de mon embarras à Maphéli, et nous convînmes qu'il s'appellerait *Mardyros-Garabed-Asdouadzadour*, ou *Martyr-Précurseur-Dieudonné*.

Le jour fixé pour la cérémonie, j'envoyai à la jeune veuve, ma future commère, au lieu de la douzaine de gants Jouvin et des bonbons de Boissier, une ceinture de Perse et une alliance; tel est l'usage. Peu après je me dirigeai, avec quelques invités, chez le khavadja Maphéli, où devait avoir lieu la cérémonie du baptême.

Lorsque j'entrai dans sa demeure, Maphéli vint à moi, m'embrassa avec une véritable effusion, et me fit embrasser l'enfant. Je venais de subir ces petites misères inhérentes à la condition de parrain, lorsque la marraine entra dans la chambre où nous étions réunis. J'aurais dû l'embrasser aussi, ne fût-ce qu'à titre de compensation, mais on me fit observer que ce serait contraire aux usages du pays, où le compérage était sans prérogative de ce genre.

Sur une table qui occupait le centre de la pièce était un grand bassin en métal que des serviteurs étaient occupés à remplir de vin de la Commanderie. Les invités, munis de cierges allumés, formaient le cercle autour de la table, les

yeux fixés sur la précieuse liqueur qu'ils semblaient convoiter.

L'évêque arménien, toutes ses dispositions prises, me fit placer à sa droite, mit à sa gauche Setti-Mériam, la marraine, fit donner à chacun de nous un cierge allumé, et commença les prières, après toutefois qu'il eut été convenu entre le prélat et moi que chaque fois que je sentirais la pression de son coude je prononcerais le mot *Amen*.

L'évêque déshabilla l'enfant, bénissant chacun de ses vêtements à mesure qu'il les lui ôtait, et le plongea nu dans le bassin : cérémonie que je comparai à l'immersion du brillant Achille dans les eaux du Styx, et qui peut-être lui doit son origine. Le bain pris, le prélat me demanda si mon intention était de faire élever mon filleul dans la foi chrétienne et dans l'obéissance des canons de l'Église grégorienne. Cette question, à laquelle j'étais loin de m'attendre, fit sourire les assistants, et me causa quelque embarras; cependant je lui dis que, me sachant catholique, il devait modifier sa demande de telle sorte que ma réponse ne pût engager ma conscience; qu'au surplus j'approuvais à l'avance tout ce qu'il jugerait convenable de faire quant à la religion de l'enfant que je lui présentais.

— C'est une simple formalité, me dit l'Éminence, qui me parut fort coulante en matière religieuse; dites *oui*, et la responsabilité tombera tout entière sur la marraine.

La difficulté aplanie, l'évêque prit son bâton pastoral, et s'étant porté successivement aux quatre points cardinaux, avec une dignité toute patriarcale, il annonça à haute voix que l'Église grégorienne comptait un fidèle de plus, tout en appelant les prières de ses coreligionnaires sur le néophyte.

Un repas termina la cérémonie.

VI.

Les bons et les mauvais présages. — Je m'égare dans les bois. — Une agréable rencontre. — La perle du Taurus.

Les Orientaux ne croient pas seulement à la fatalité, ils croient aussi aux présages. Lorsqu'ils se mettent en voyage, ils tirent des conjectures des rencontres qu'ils font au début de leur première journée de marche.

Un mendiant, un juif, un corbeau, un lièvre, sont de mauvais augure ; si, au contraire, ils aperçoivent une jeune fille, une tourterelle, une gazelle ou un aigle, leur voyage doit s'accomplir sous les meilleurs et les plus heureux auspices.

Sur le point de quitter Tarsous pour une excursion lointaine, je montai à cheval dans le double but de me préparer, par une course de quelques heures, aux fatigues que je prévoyais, et d'entrer en même temps dans les mœurs du pays, en allant à la découverte des augures.

Tout en suivant mes deux chiens, lancés à la poursuite de gazelles, je me trouvai au centre d'une colline boisée, éloignée d'environ deux heures de la ville, et où la nuit vint me surprendre avant que j'eusse pu en sortir. Craignant de m'égarer davantage, et voulant éviter les accidents qui pouvaient m'arriver sur un terrain semé de roches et coupé de ravins, je me résignai à passer la nuit au pied d'un arbre.

Après avoir rappelé mes chiens, entravé mon cheval et disposé ma couche, je m'établis sous un platane et fumai, autant pour abréger le temps que pour calmer la faim dont

je commençais à sentir les atteintes. Fatigué de ma course et sollicité par une température d'une extrême douceur, je ne tardai pas à m'endormir.

Il y avait à peine une heure que j'avais oublié la vie réelle pour errer dans les espaces inconnus, à la merci de rêves fantastiques, quand les grognements sourds de mes chiens me réveillèrent brusquement. Aucun bruit, aucun mouvement n'ayant justifié cette alerte, j'en attribuai la cause à quelques chacals affamés, rôdeurs de nuit qui se glissent jusque sous les tentes des voyageurs, d'où ils enlèvent des débris de viandes quand la surveillance est en défaut.

Le sommeil me gagna de nouveau, et le jour commençait à poindre à l'horizon lorsque, par des hennissements répétés, mon cheval vint me donner l'éveil. Ne doutant pas qu'une caravane ne fût dans les environs, je me décidai à partir de suite afin de la rejoindre, laissant ce soin à ma monture dont je lâchai les rênes. Effectivement, après une marche rapide de quelques minutes, à travers ronces et hautes herbes, j'aperçus plusieurs cavaliers turkomans qui devaient avoir quitté leurs tentes pendant la nuit, afin de gagner la ville avant la chaleur. Ils étaient précédés par un personnage qu'à sa taille, à la délicatesse de ses mouvements et au soin qu'il prenait pour se soustraire aux regards sous les plis de son burnous, je dus prendre pour une femme.

— Soyez les bienvenus, mes frères, leur dis-je en les approchant, et permettez-moi de faire route avec vous, car, si je ne me trompe, vous allez à Tarsous ; — et à ce moment je commençais à en découvrir au loin les minarets élancés.

— Sans doute, me répondit l'inconnu dont je soupçonnais le déguisement ; et si vous le désirez, mes cavaliers tiendront la laisse de vos chiens qui embarrassent la marche de

votre cheval. Quel hasard vous amène donc ici, et de si bonne heure, Effendy ?

Je racontai ma mésaventure à l'inconnu qui me railla sur mon inexpérience et engagea la conversation sur divers sujets.

Arrivé aux portes de Tarsous, ce cavalier, à la tournure élégante et aux manières distinguées, laissant, comme par hasard, tomber le capuchon de son burnous, me fit le plus gracieux sourire. Je ne m'étais pas trompé : j'avais devant moi la perle du Taurus, la belle Nedjmé, fille d'un ancien chef chrétien de la montagne, mort en combattant les Égyptiens. Son père, lors de l'invasion d'Ibrahim-Pacha, l'avait envoyée enfant dans le Liban et confiée à l'émir Karam, l'un des scheiks maronites, gouverneur dans la montagne. Depuis quelque temps elle était revenue dans le Taurus pour y prendre possession de l'héritage de Kosrow-aga, son père. L'hiver elle habitait Tarsous ; l'été elle demeurait dans son *tchiftlik* de la montagne, entourée d'esclaves, de gardes à sa solde, et vivait indépendante.

Après un entretien que j'aurais voulu prolonger, tant il m'offrait de charme, la jeune et belle Nedjmé me tendit la main en me témoignant le désir me voir à Tarsous, et nous nous séparâmes.

Une telle rencontre (au point de vue oriental) était de bon augure, et je ne doutai pas que ma première excursion ne fût heureuse.

VII.

Préparatifs de voyage. — Personnel composant la caravane. — Un moine défroqué. — Les zaptiés. — Pompeiopolis. — Un serpent dans un théâtre. — Le pylile. — Les ruines de Lamas. — Un trophée sur un rocher. — Villes fossiles. — Halte dans des tombeaux.

Par une belle matinée d'automne, le quartier du consulat de France était en émoi. Jamais la population de Tarsous n'avait vu, dans la ruelle solitaire où, le dimanche, flottait le pavillon tricolore, une aussi grande quantité de chevaux, de bagages, d'hommes armés et équipés en guerre et prêts à entrer en campagne.

Il ne s'agissait cependant ni d'une expédition militaire ni d'une visite au pacha-gouverneur. A part quelques intimes, que nous avions mis dans la confidence, personne ne soupçonnait la cause de ce mouvement inusité et de ce déploiement de forces.

On disait bien dans la ville que de grands événements se préparaient; mais ces bruits trouvaient peu d'écho; et, d'ailleurs, que pouvaient tenter vingt-cinq ou trente personnes? On se perdait donc en conjectures.

Il s'agissait tout simplement d'un voyage de quelques mois dans un pays peu connu, par des chemins impossibles et au milieu de populations à demi barbares, auxquelles on imputait, à tort ou à raison, certains méfaits contre lesquels nous devions nous prémunir.

Ceci explique pourquoi, prêts à partir pour une expédition de ce genre, nous avions intérêt à en tenir le but se-

cret, afin de n'être point dénoncés aux bandits du Taurus par leurs officieux correspondants de la ville.

Le personnel de l'expédition qui allait se lancer à la recherche de l'inconnu, dans des contrées sur lesquelles on n'avait eu jusqu'alors que des données insuffisantes ou erronées, se composait, outre l'explorateur, du jeune négociant Peyron, qui se proposait de nouer des relations commerciales dans l'intérieur du pays; de Grégoire Alepson, chancelier du consulat anglais, ancien Père arménien du monastère de Saint-Lazare de Venise, qui, las de sa vie cénobitique, jeta un jour le froc aux orties pour courir les aventures; de Bothros Rok, dont le lecteur a fait la connaissance; de ses amis Ganem et Salloum, tous deux d'une bravoure éprouvée, mais sur le passé desquels je n'avais que de vagues renseignements; de dix zaptiés (gendarmes irréguliers), armés de toutes pièces et commandés par leur chaouch (chef); d'un cuisinier arabe, de moucres ou conducteurs de chevaux, et de gens inutiles, qui s'imposent, en quelque sorte, en se mettant à votre suite, et auxquels on donne un talari de gages par mois pour avoir le droit de les compter parmi les domestiques.

Le matériel, porté à dos de chevaux, était formé de tentes pliées et roulées, de matelas en coton du plus mince volume, de couvertures, de sacs de riz, de farine et d'orge, de marmites, enfin de tous ces ustensiles dont on doit nécessairement se faire suivre dans un voyage de longue durée à la montagne.

Quand tout le monde fut sanglé, car, en Orient, bêtes et gens se sanglent ou sont sanglés, tel est l'antique usage, la caravane se mit en marche, prenant, pour dépister les curieux, la route d'Adana, où nous n'avions pas l'intention

d'aller; puis, après avoir tourné vers le nord, nous fîmes volte-face dans la direction de l'ouest, afin d'arriver à Pompéiopolis le soir même.

Pompéiopolis est située à deux heures de marche, à l'ouest de Mersine. Pompée la fit élever sur les ruines de l'antique Soli, pour en faire un pénitencier, où il renferma les pirates ciliciens qu'il avait vaincus.

Après avoir levé le plan de Pompéiopolis, dont les ruines avaient pour moi un véritable intérêt, j'allai regagner ma tente, que les hommes de mon escorte avaient dressée au sommet d'un monticule contre lequel sont appuyés les restes de la vieille cité. Déjà le soleil avait disparu derrière les montagnes, et la fin du jour s'annonçait par cette teinte rougeâtre due à ses derniers rayons.

Je m'étais arrêté sur les gradins du théâtre, d'où j'embrassais l'horizon, jadis si plein de vie et de mouvement, qui se déroulait sous mes yeux. La mer était calme; on entendait à peine le murmure des vagues qui venaient mouiller les blocs de granit formant l'entrée du port et ce léger frémissement qu'impriment au feuillage les brises du soir. J'étais là, seul et sans armes, dominant cette vaste et triste solitude, lorsqu'un sifflement aigu, semblable à celui d'une locomotive, retentit tout à coup à mon oreille, et je vis, non sans émotion, se dresser, à quelques pas de moi, un serpent noir d'une effrayante dimension. Au cri d'appel que je poussai, les zaptiés, qui s'étaient rapprochés, accoururent à moi; Aly le chaouch saisit son yatagan, et après lui avoir fait décrire un cercle rapide au-dessus de sa tête, il sépara en deux le monstrueux reptile, qui se tordit dans d'affreuses convulsions, puis son âme.....

... cum gemitu fugit indignata sub umbras.

On le mesura : il avait deux mètres de longueur, et son corps, dans la partie moyenne, était d'une circonférence d'environ vingt centimètres. Bothros le dépouilla, et de sa peau fit un fourreau de sabre.

Ce serpent me remet en mémoire que j'ai vu, à Tarsous, un *psylle*, ou charmeur de serpents. C'était un derviche (fakir) dont l'industrie consistait à détruire ces reptiles, qui, à certaine époque de l'année, envahissaient les salles basses de la plupart des maisons des citadins.

J'avais pour ce saint personnage une sorte de vénération, et, chaque fois que je le rencontrais, je lui témoignais ma sympathie et lui donnais quelques pièces de menue monnaie qu'il acceptait sans scrupule. Il portait habituellement entre sa chemise et sa poitrine une couleuvre qu'il exerçait à divers tours sur les places publiques. Souvent je le voyais ayant à la main une baguette autour de laquelle était enroulé un serpent inoffensif, espèce de caducée qui me donna à penser que Mercure avait dû être psylle.

J'abordai un jour le respectable derviche, et, de l'air le plus humble, je lui dis : — Saint homme, comment as-tu appris cette science qui te rend maître des serpents?

— Mon fils, c'est le secret de mon art, que je tiens de mon père, qui le tenait du sien, et ainsi jusqu'à la vingtième génération.

— Ne pourrais-tu m'initier à ton secret, que j'ai le désir de connaître, non pour te faire concurrence, mais tout simplement pour m'assurer que la science des psylles n'est pas une fiction?

— Malheureux! sache que si je dévoilais mon secret, je perdrais la connaissance du mystère que Dieu a révélé au plus ancien de mes ancêtres, père de ma race.

— Mais, saint homme, si tu consentais.....

— Non! cesse de me tourmenter. Un psylle qui vendrait son secret s'exposerait à subir pendant l'éternité le fouet vengeur du cheïtan (Satan).

Je compris qu'une plus longue insistance serait sans résultat. Tout ce que je pus tirer du scrupuleux derviche, c'est qu'il charmait aussi bien les serpents venimeux que les couleuvres les plus innocentes; que même il était parvenu à perfectionner la science à tel point, qu'un jour il aurait pénétré dans une grotte et se serait trouvé au milieu de serpents qui, tout en l'étreignant, ne lui auraient fait aucun mal.

La côte, depuis Pompéiopolis jusqu'à Lamas, est couverte de châteaux byzantins en ruine. C'est à Lamas que les anciens avaient fixé la limite des deux Cilicies, qui avaient pour frontière le fleuve qui baigne cette contrée.

Lamas est maintenant un village turkoman, bâti en amphithéâtre sur le versant d'une colline aboutissant au fleuve qui, dans son cours, s'est creusé un lit entre deux rochers à pic fort élevés, et forme en plusieurs endroits des cascades du plus bel effet. Près de sa source, le rocher affecte la forme d'une muraille qui semble avoir été polie par la main des hommes, et au milieu de laquelle on remarque une anfractuosité inabordable, qui paraît recéler un trophée d'armes. Mon guide turkoman me dit qu'il était composé d'un fusil et d'un sabre, d'où le nom de *Tefing-Kalessi* (château du fusil) donné à ce rocher.

A l'aide de ma longue-vue, je reconnus que ce trophée était formé d'un bois courbe et incrusté, ayant la forme d'un arc, de flèches et d'une poignée de sabre.

De Lamas à Corycus, les bords de la mer sont couverts

de débris de villes antiques, cités fossiles jadis considérables, à en juger par le nombre des édifices, des sarcophages et des maisons dont il ne reste que des pans de murailles. C'est Kannideli, l'ancienne Néapolis d'Isaurie ; puis Elæusa-Sébaste, et beaucoup d'autres dont les noms sont oubliés.

A la place de ces splendeurs d'un autre âge, je n'ai trouvé qu'un seul village ; et encore doit-on donner ce nom à quelques cabanes momentanément abandonnées par les habitants et groupées autour d'un ancien temple dont les colonnes ont été renversées par une commotion souterraine ?

Les restes de l'antique Sébaste couvrent une assez grande étendue de terrain. On y voit des églises byzantines en partie écroulées, et dont les murailles ont conservé à l'intérieur quelques traces de peinture à fresque représentant les figures de la Vierge et des saints de l'Église orthodoxe : saint Démétrius, saint Serge, saint Georges et saint Nicolas.

De nombreux sarcophages monolithes, dont quelques-uns sont ornés de sculptures et portent des inscriptions, attestent l'opulence des villes de cette belle contrée, aux époques romaine et byzantine. Les tombeaux qui les entourent ont été violés, et leurs couvercles prismatiques à oreillettes renversés ou brisés.

Il m'est arrivé quelquefois, fatigué par l'extrême chaleur, de chercher un peu de repos et de m'endormir dans ces sarcophages profanés qui, pendant des siècles, ont renfermé les restes des anciens habitants de la Cilicie. Souvent aussi je me suis assis sur les décombres amoncelés des édifices, en interrogeant le passé, et déplorant les ravages des siècles, les guerres, les révolutions et les invasions successives dont cette terre a été le théâtre.

VIII.

Un village abandonné. — Bothros s'introduit dans une maison par la cheminée. — La razzia. — La bibliothèque d'un lettré turkoman. — Toujours des ruines. — La garde de nuit et la veillée sous la tente. — Un sarcophage converti en dépôt de tabac à fumer.

Cependant nos provisions étaient épuisées, et nos chevaux trouvaient à peine quelques herbes à l'ombre des tombeaux et des buissons. Çà et là on voyait un grenadier chétif dont les fruits étaient à peine formés, des caroubiers, des arbousiers et des maïs qu'avaient desséchés les ardeurs du soleil. Le dattier lui-même paraissait souffrir, et ses fruits étaient rares.

Bothros, dans son séjour prolongé à la montagne, s'était exercé à la maraude dont il connaissait toutes les ruses. On le voyait rôder autour de quelques cabanes du village dont les portes, fermées avec renfort de barricades, ne paraissaient pas devoir céder sous la pression du dehors.

L'ancien bandit, dont l'intelligence était fort développée en fait de procédés ingénieux, essayait de glisser son couteau entre les ferrures d'une porte. Depuis une heure il faisait d'inutiles efforts, et sa lame se tordait sans résultats.

Excité par la résistance qu'il éprouvait et à bout de patience, la pensée lui vint de tenter l'escalade. Grimper sur le toit et descendre par la cheminée fut pour lui l'affaire de quelques instants. Arrivé dans l'intérieur, je l'entendis battre le briquet, afin d'éclairer cet antre inconnu dont la seule fenêtre avait été soigneusement murée.

— Victoire! victoire! s'écria Bothros dès qu'il eut allumé sa bougie; voici des provisions de toute espèce : blé, orge, farine, riz. Gloire à Dieu! Holà! Méhémet, Sélim, Abdallah! La porte est dégagée de ses barricades, aidez-moi. Allons, courage!...

Et la porte, secouée par huit bras vigoureux, cédait enfin sous les efforts des athlètes auxquels la faim n'avait pas encore enlevé leurs moyens d'action.

En pénétrant dans cette maison, je fus étonné de tout ce qu'elle renfermait. C'étaient de grands vases de terre rangés symétriquement et remplis de grains et autres comestibles. On y trouvait aussi des ustensiles de ménage, matelas de coton, couvertures, un fusil turkoman, une carapace de tortue transformée en guitare; enfin quelques bouteilles de raki.

J'aperçus dans un enfoncement quelques livres manuscrits, ce qui me fit penser que le propriétaire de cette habitation fortunée était un érudit. Convaincu que s'il eût été là il m'eût offert l'hospitalité en ma qualité d'explorateur, je n'hésitai pas plus à m'installer chez lui qu'à user des ressources qui s'y trouvaient, et qu'il eût sans doute mises à ma disposition. Tranquille sur les suites de ma prise de possession, je m'occupai du dîner.

Abdallah, notre cuisinier, tira bon parti des provisions que renfermait la maison du lettré de Sébaste, et nous fîmes un repas dont une abstinence de vingt-quatre heures ne pouvait manquer de doubler le prix.

Bothros, l'homme aux expédients, qui, ce jour-là et par exception, était en belle humeur, porta un toast au maître du lieu, fit mille plaisanteries sur son mérite littéraire et ses approvisionnements de prévoyance, auxquels nous de-

vions le meilleur dîner que nous eussions fait depuis notre départ de Tarsous.

A peu de distance de Kannideli et de Sébaste se trouvent d'autres ruines non moins considérables et tout aussi importantes : c'est le squelette de l'ancienne ville de Corycus, la cité de Mercure, où, suivant Strabon, croissait le meilleur safran du pays ; c'est là que, dans un antre qui avait été la prison du maître des dieux, des hommes, agités par une fureur divine, prédisaient l'avenir.

Au moyen âge, Corycus, par une de ces altérations si communes en Orient, vit son nom changé en celui de Gorigos. Les Arméniens y élevèrent deux châteaux, et le roi Léon II en fit un des fiefs les plus considérables de sa couronne.

Pendant quelques années, Gorigos fut occupé par Pierre de Lusignan, roi de Chypre ; mais cette place, l'une des plus importantes du royaume d'Arménie, fut assiégée et prise par le Grand Karaman Ibrahim-bey, vers la fin de la domination arménienne en Cilicie.

Nous quittâmes Sébaste, nous dirigeant sur les ruines de Corycus, que nous espérions atteindre avant la nuit. Le jour était à son déclin ; mais la chaleur avait été tellement intense, que nos chevaux, fatigués d'un trajet de plusieurs heures, ne marchaient que péniblement par des sentiers rocailleux et difficiles. Afin d'éviter les accidents, nous prîmes le parti de mettre pied à terre.

En gravissant les rochers qui, dans ces parages, bordent la mer, nous apercevions de temps à autre le château de Gorigos, le Kurko des Musulmans, dont les hautes tours se dessinaient sur les eaux qui le baignent. A mesure que nous avancions, le disque de la lune s'élevait et éclairait

d'une teinte pâle une masse d'imposantes ruines assises au bord du rivage. Nous primes un repos de quelques instants, et après une demi-heure de marche, nous fîmes halte sur une éminence couverte de décombres et de sarcophages, d'où la vue embrassait l'ensemble de l'antique cité de Corycus.

De larges assises de granit, restes d'anciens édifices, de hautes murailles rongées par le temps, de vastes portiques chargés d'une végétation parasite, se dessinaient nettement sur la nappe de lumière argentée qui se fondait à l'horizon avec le bleu limpide du ciel.

Quelques rayons de lune, glissant à travers les portiques, éclairaient les colonnes encore debout des anciennes basiliques chrétiennes dont les dallages disjoints disparaissaient presque entièrement sous l'herbe, la mousse et les broussailles.

Çà et là on remarquait enchâssés dans les murailles à demi détruites des fragments de sculptures ou de bas-reliefs révélant une intention chrétienne, ou une inscription mutilée rappelant les noms, maintenant oubliés, d'anciens habitants de la cité antique jadis célèbre, aujourd'hui déserte.

De distance en distance, des sarcophages monolithes, bordant les chemins ou groupés à la base d'une église écroulée, étaient presque enterrés et cachés sous des herbes et des ronces.

On pourrait croire qu'une journée d'exploration bien employée promet au voyageur un sommeil en rapport avec ses fatigues, une nuit de repos enfin; il n'en est rien : la nuit passée au milieu d'une ville ruinée enfante les djinns, ces génies de l'Orient qui campent invisibles dans les décombres des cités d'autrefois.

Les hommes, pour échapper à ces êtres fantastiques, éprouvent le besoin de se rapprocher, non par un sentiment de crainte, mais pour raconter ces histoires merveilleuses qui naissent du cerveau ardent des poëtes de l'Orient. Alors maîtres et serviteurs, agas et soldats s'asseyent en cercle autour d'un feu qu'un serviteur alimente avec des herbes desséchées et des branches d'arbustes.

Ainsi nous fîmes, et Osman, l'un de nos zaptiés, récita un fragment d'Antar et un *mèkamat* du farouche Schanfarâ. Bothros fredonna un air de ses montagnes, dont les paroles me rappelaient les horribles chants des agoyates d'Athènes; et moi, voulant me mettre à la hauteur de mes superstitieux compagnons, je récitai un passage de l'*Enfer* du Dante.

Au pétillement de notre foyer, le hibou vient voler par soubresauts autour de notre campement, étonné de voir des êtres vivants dans la ville des tombeaux. Les chacals, attirés par l'odeur des viandes préparées pour le repas de la nuit, s'approchent des ruines, isolés ou par groupes, puis s'avancent vers nous en poussant des cris plaintifs que répètent dans le lointain d'autres chacals répondant à cet appel.

Nos chiens, sentinelles attentives, veillent à la garde du camp et répondent à ces hôtes nocturnes par des hurlements prolongés. Ainsi tenus en arrêt, les timides chacals s'éloignent et vont porter ailleurs les angoisses de leur faim.

Chacun de nous repose près de ses armes, tandis que, pour éviter les surprises, un Turkoman, placé en vigie sur la muraille d'un édifice ruiné, surveille les abords du campement, tout en aspirant la fumée de son tchibouck.

Ainsi se passe la nuit tout entière. Vingt fois le sommeil

est interrompu par les aboiements des chiens, les cris des chacals, le hennissement des chevaux, enfin par des myriades de moustiques dont l'incessant bourdonnement est plus intolérable que la piqûre.

. . . .

Le jour venait de paraître que déjà nous étions debout, préparant la besogne de la journée. Les zaptiés fourbissaient nos armes et se disposaient à partir pour aller chasser dans la montagne voisine du campement.

J'avais emmené Bothros à la recherche des inscriptions, sculptures et bas-reliefs. Arrivé auprès d'un sarcophage encore muni de son couvercle et élevé sur une construction d'un accès difficile, il s'arrêta et me dit :

— Je parierais mon sabre que ce tombeau est intact.

— C'est possible ; mais quelle mesure prendre pour en enlever le couvercle sans le briser?

— Enlever le couvercle est chose facile, et je m'en charge, mais sans m'engager à l'avoir d'une seule pièce. Au surplus, essayons !

En quelques instants Bothros avait franchi les obstacles et était sur le tertre où reposait le monument.

— Intact, Effendy ; Dieu soit loué !

Après en avoir fait plusieurs fois le tour, il remarqua une fissure dans la cuve, y introduisit de la poudre, me demanda une mèche, et quelques instants après l'explosion avait lieu ; une faible partie du monolithe se détachait avec fracas, et des fragments étaient lancés au loin. Il remonta aussitôt sur la plate-forme, et, introduisant avec précaution une bougie dans l'ouverture qui venait de se faire, il aperçut une masse noire et informe.

— Que Dieu ait pitié de son âme ! dit Bothros en atti-

rant à lui un sac en poil de chameau que je crus être une momie.

O déception!... c'était tout simplement des paquets de tabac en feuilles qu'un Turkoman avait dû mettre en réserve dans ce monument avant de partir pour la montagne, où sa tribu passe la saison d'été. Mais quel moyen avait pris cet homme pour les y introduire? C'est ce dont il ne nous fut pas possible de nous rendre compte.

Bothros s'empara, à titre d'indemnité pour sa dépense de temps et de poudre, de la provision de tabac du Turkoman.

IX.

Campement de la caravane au bord de la mer. — Souvenirs de la domination romaine et du passage des croisés. — Le marchand d'odalisques. — Théâtres antiques. — Leur disposition. — Points de vue. — Tombeaux transformés en habitations. — Le drapeau tricolore à Gorigos. — Arrivée à Mersine. — Le corps consulaire et la marine française fraternisent. — Lampions archéologiques.

De Corycus à Sélefké la route est presque impraticable, et nos montures avancent péniblement. Nous arrivons à Perchembé, l'ancienne ville de Kalo-Coracésium, qu'une inscription grecque m'apprend avoir été restaurée par Flavius Uranius, archonte de la province d'Isaurie, sous les règnes de Valentinien, de Valens et de Gratien. Les ruines de cette ville, envahies par des roches et de hautes herbes, présentent le même aspect que celles des autres que je venais de visiter.

Nous campons au bord de la mer, sur un sable couvert de coquillages et peuplé de crabes. Le jour suivant, nous arrivons à Sélefké, l'ancienne Séleucie, après avoir traversé le Calycadnus ou Sélef. C'est le fleuve où Frédéric Barberousse se noya au moment où il se préparait à passer en Syrie pour y combattre les Sarrasins.

Sélefké n'est qu'un médiocre village dans lequel on compte à peine trente habitations et une mosquée. Le Sélefké de nos jours n'a conservé que les traces de son ancienne splendeur, et bien qu'il ait jeté quelque éclat au moyen âge, en raison de la présence des Hospitaliers, qui en occupaient le château, il n'est plus aujourd'hui que ruines.

Sélefké est un pénitentier, un lieu d'exil où l'on relègue les femmes dont les déréglements ont provoqué les rigueurs de l'autorité; elles vivent au milieu de la population, passant le temps de leur exil à fumer le narguileh sur les terrasses de leurs habitations.

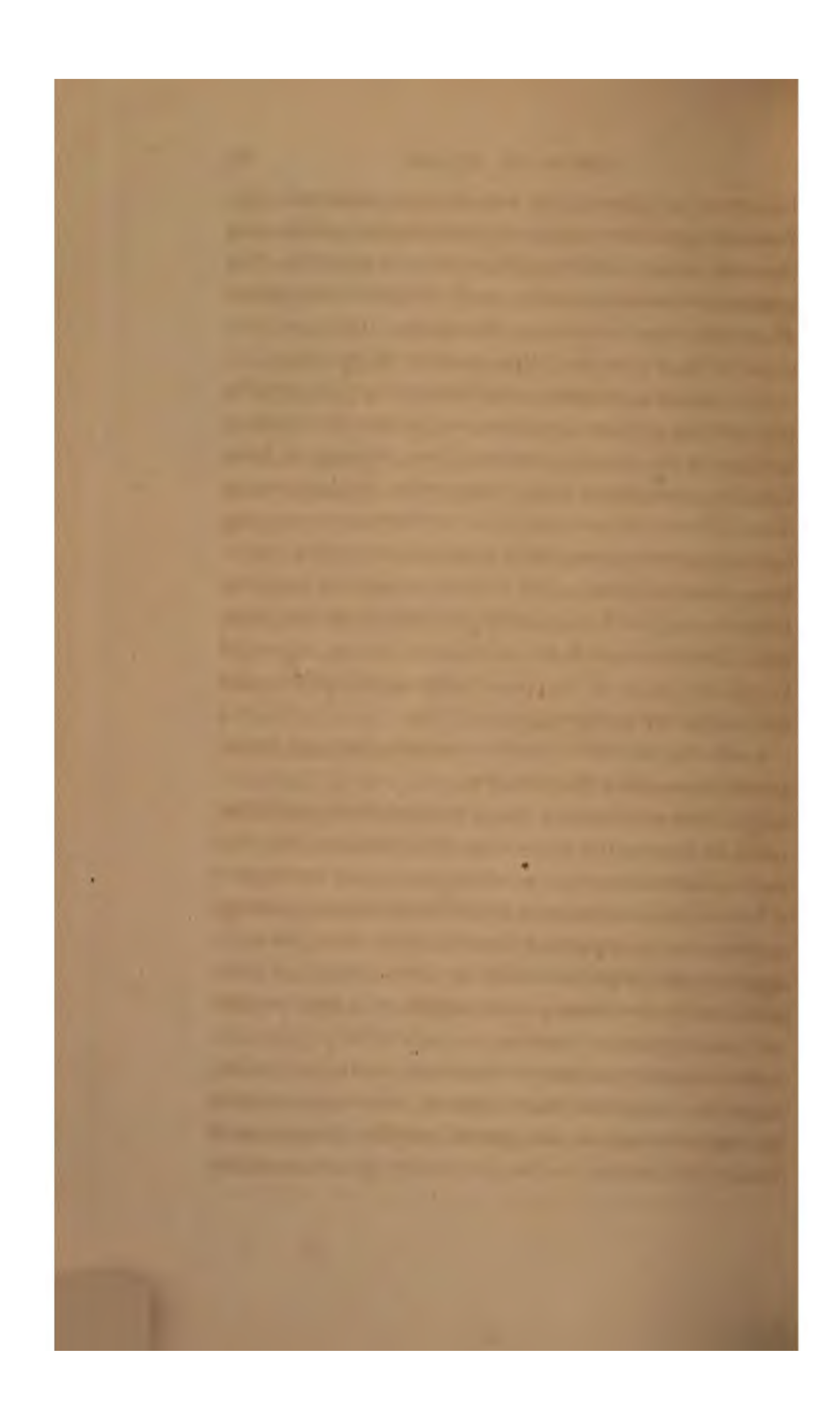
Pendant mon séjour dans cette antique cité, j'eus l'occasion de voir un marchand d'esclaves qui tenait un dépôt de jeunes femmes blanches et de négresses destinées à être expédiées par convois sur différentes villes d'où il avait reçu des commandes.

J'obtins, non sans quelques difficultés, l'autorisation de visiter ces malheureuses qui étaient renfermées dans un lieu sombre et humide, très-peu propre à leur développement et à l'épanouissement de leur beauté.

Outre cette pépinière de futures odalisques qui, pour être présentables, avaient besoin du séjour des villes et des soins dont elles sont entourées dans les harem des gens riches, le marchand avait en réserve quelques femmes ayant l'âge,

PL. II

SÉLEUCIE DANS LA [illegible]



les formes et la beauté qui leur donnent un grand prix. Pour que cette *marchandise* de choix ne se dépréciât pas, l'honnête industriel ne reculait devant aucun sacrifice. Ces femmes devaient être envoyées prochainement à des pachas de Stamboul; en attendant, elles étaient rigoureusement séquestrées, et il ne me fut pas possible de les voir.

On remarque, en parcourant l'Orient, que les peuples primitifs, les Pélasges, les Etrusques, les Grecs, se sont en quelque sorte entendus pour bâtir leurs villes sur les hauteurs, les montagnes et creuser leurs principaux monuments dans le roc vif. C'est surtout pour les théâtres que ce principe a été observé : ceux de la Grèce ont été fouillés dans le flanc des montagnes ou des collines, et dans des positions pittoresques d'où l'œil pouvait plonger sur un vaste horizon. C'est ainsi que le théâtre d'Argos domine la baie de l'Argolide; celui de Sicyone, le golfe de Corinthe; celui d'Athènes, la mer Saronique.

Le théâtre de Sélefké domine les montagnes qui l'avoisinent, ainsi que la Méditerranée.

Les anciens jouissaient donc à la fois de deux spectacles : celui de la scène qui se déroulait devant eux, au loin celui de la nature; et tout en écoutant les vers de Sophocle et d'Aristophane, ils pouvaient voir les trirèmes sortir des ports et y rentrer, les nuages s'amonceler sur la cime des montagnes ou se dissiper au souffle des vents; le soleil se plonger dans les flots dorés par ses rayons, et la lune paraître au point opposé de l'horizon.

Les ruines du théâtre de Sélefké ont perdu leur revêtement de marbre et leurs colonnes, mais la maçonnerie est restée debout, et l'on peut aujourd'hui, comme on le faisait jadis, circuler autour de cet antique monument, où

règne une ombre transparente et une délicieuse fraîcheur. Son enceinte est parsemée de plantes luxuriantes étalant à profusion leurs festons d'émeraude. Seules, deux colonnes décapitées se dressent au milieu des décombres, semblables à des sentinelles pétrifiées à leur poste. Des chapiteaux corinthiens gisent à leurs pieds comme des têtes séparées de leur tronc, et l'acanthe sauvage mêle ses rinceaux verdoyants à leur feuillage de marbre. Les niches, privées de leurs statues, ont pour hôtes les oiseaux de la nuit, et pour arabesques de légères touffes de plantes capillaires qu'agite la brise.

Mais ce que le poëte vient chercher dans ce lieu célèbre, ce sont moins des ruines et des fragments d'antiques, que le panorama de la mer et de la campagne, opposant tour à tour, par un contraste sublime, des golfes à des promontoires, des montagnes à des précipices, des masses de verdure à l'azur du ciel, enfin d'immenses plaines de sable à des jardins émaillés de fleurs.

Du haut de ce splendide belvédère, j'aperçus au loin les flancs déchirés du mont Taurus, que des feux volcaniques ont calcinés sur divers points, ou que la foudre a sillonnés. Dans la direction opposée se déroulaient les plaines qu'arrose le Calycadnus dans son cours tortueux.

Le village de Liman-Iskelessi, avec ses blanches maisons, et les ruines d'Holmi se dessinent dans l'éloignement ; puis vient le détroit de Kybros, où glissent quelques voiles blanches, qu'à la distance qui m'en séparait j'aurais pu prendre pour des papillons voltigeant sur la vasque d'une fontaine ; puis enfin les caps et les golfes de la plage septentrionale de Chypre, déchiquetée comme la feuille du platane.

Je dus enfin, l'âme pleine d'émotions, m'arracher à cette ravissante scène où la nature s'est plu à étaler toutes ses merveilles.

Nous descendîmes à la nécropole dite de Tekir-Hambar, en suivant l'ancienne voie des tombeaux.

Les antiques sépulcres de Sélefké sont, de tous ses monuments, ceux que le temps a le plus respectés. Des pâtres en ont converti plusieurs en étables pour leurs troupeaux ; il en est même dans lesquels ils se sont établis avec leurs familles. Les lampes sépulcrales que dans leur piété les anciens consacraient à leurs morts, servent maintenant aux bergers qui ont fait leur demeure de ces asiles funèbres.

Je quitte enfin la cité des morts pour rejoindre mon campement, précédé d'un guide qui se fraye un chemin sur le terrain couvert de roches et de cavités que j'avais à parcourir. Les étoiles scintillent, et bientôt les caps, les coteaux, les escarpements du rivage se réfléchissent sur l'azur des eaux, et les cimes des arbres s'illuminent comme des phares.

Quelques jours après mon départ de Sélefké, je terminais mes premières explorations et reprenais le chemin de Tarsous.

Aux approches de Gorigos, les zaptiés me firent remarquer une voile latine qui se dirigeait vers nous. Le patron, après avoir jeté l'ancre et tiré deux coups de feu, arbora le pavillon de la France.

C'était le consul Mazoillier qui venait à ma rencontre, voulant m'épargner ainsi une partie des fatigues du retour, en me conduisant par mer de Gorigos à Mersine.

Je m'embarquai sur la mahonne de Mazoillier, chargeant Bothros de ramener l'escorte par voie de terre. Le vent enflait la voile, et dans sa marche rapide, notre léger navire

nous transporta en quelques heures en vue de Mersine. Peu après nous abordions devant le consulat, où nous étions attendus. Dès que j'y fus installé, je me disposai au travail : j'avais à relever mes notes des jours précédents et à en consigner le contenu dans mon journal.

La caravane fut accueillie à son retour avec de bruyantes démonstrations de joie. C'était pour les habitués du consulat un jour de fête qui devait avoir son lendemain : Mazoillier, instruit de l'arrivée du *Chaptal* en rade de Mersine, résolut de réunir dans un dîner d'apparat l'état-major de ce bâtiment, les consuls ses collègues et les principaux Européens.

Une animation extraordinaire annonça la mise à exécution de ce projet. Une vaste pièce fut rapidement débarrassée des lits, objets de campement et autres qui s'y trouvaient, et transformée en salle de festin. Une table de vingt couverts y fut dressée avec tout le luxe possible; et au moyen de draperies et de trophées d'armes surmontés de drapeaux aux couleurs de la France savamment agencés, on parvint à dissimuler la nudité de la muraille.

A l'heure fixée, les invités prirent place au banquet consulaire, dont on exclut, par un accord tacite, la contrainte qui règne assez généralement dans les repas officiels.

Bientôt coulèrent dans les coupes le champagne et le vin d'or du Liban. La conversation devint générale, quelque peu bruyante même; mais pouvait-il en être autrement sous le ciel de l'Orient et avec les vins de France? Des toasts furent portés à tous les souverains de l'Europe.

Le soir la terrasse du consulat fut illuminée au moyen de lampes sépulcrales que j'avais exhumées de la nécropole de Tarse, et il y eut bal.

Deux jours après cette réunion, l'état-major du *Chaptal* voulut aussi avoir sa fête à bord ; mais j'étais parti la veille pour Tarsous, afin de continuer mon voyage d'exploration.

X.

Départ pour Adana. — S. Exc. Méhémet-Zia-pacha. — Un kief troublé. — Campements turkomans et kurdes. — L'hospitalité de Mourtaza-bey. — Cuisine turkomane. — Le harem d'un chef turkoman. — Peinture exacte des odalisques. — Étrange abus des couleurs.

Le pays que j'allais visiter offrait un tout autre aspect que celui que je venais de parcourir : au lieu de montagnes et de rochers, c'était une vaste plaine aride et sans culture, dans laquelle campent, l'hiver, les Turkomans et les Kurdes nomades, descendus des hauteurs avec leurs troupeaux.

Nous devions nous arrêter à Adana, chef-lieu de la province et résidence du gouverneur. Cette ville, la plus considérable de la contrée, renferme une population de près de 20,000 habitants. Dès que nous y fûmes arrivés, je me rendis chez le pacha Méhémet-Zia. Son Excellence occupait un grand bâtiment qui servait à la fois de palais, de caserne et de prison.

Lorsque je lui fus présenté, le gouverneur était vêtu d'une tunique noire à boutons d'or et coiffé d'un petit fez rouge qui lui couvrait à peine le sommet de la tête. Il m'accueillit avec une extrême bienveillance, et fit tous ses efforts pour se montrer gracieux : il y serait parvenu sans la manifestation par trop apparente d'un besoin de sommeil qui se tra-

duisait par de fréquents bâillements. Je n'abusai pas de ses moments, pressé que j'étais de me remettre en marche.

L'Excellence ottomane, au mouvement que je fis pour prendre congé, me gratifia du plus aimable sourire où perçait la satisfaction qu'elle éprouvait de pouvoir se livrer à cette douce somnolence que savourent les Orientaux et à laquelle ils donnent le nom de *kief*.



La plaine au nord d'Adana.

Adana est au centre d'une vaste plaine où campent, pendant l'hiver, des tribus de Turkomans et de Kurdes. Le voyageur est quelquefois obligé de traverser leurs campements, ce qui n'est pas toujours sans danger, pour arriver à la montagne où se trouvent les villes de Sis, de Zéithoun, d'Hadchin et de Marach.

V. Langlois del. Ch. Sannier sc.

ADANA ET LE SARUS

Cilicie

Dix-huit heures de marche séparent Adana de Sis, ville capitale du royaume chrétien d'Arménie, au moyen âge, et résidence royale des Roupéniens et des Lusignans.

Pendant la première journée de marche, je traversai plusieurs ourdous (hordes) turkomans, et le soir je me rendis, suivi de mon escorte, dans le principal campement des Sarkanteli-oglou, dont le chef, Mourtaza-bey, auquel j'étais recommandé, m'offrit l'hospitalité.

Mourtaza-bey est un homme de quarante ans, dont le visage rappelle le type de la race tâtare. Son front bombé et luisant comme une plaque de bronze, son nez écrasé, ses lèvres fortement accentuées, sa barbe courte et frisée, donnent à toute sa physionomie un aspect sinistre et sauvage. Il porte, comme signe distinctif de son commandement, un manteau rouge doublé de fourrures, qui flotte au vent et laisse apercevoir la poignée de ses pistolets et son yatagan.

Le bey a une garde de vingt-cinq à trente hommes qui sont alternativement, et suivant les circonstances, soldats et domestiques. S'il se met en marche soit pour visiter les différents ourdous dont se compose sa tribu, soit pour une expédition, ses cavaliers l'entourent, prêts à exécuter ses ordres. Si, au contraire, il est sous la tente ou dans la maison qu'il a fait élever au pied du Taurus, ces mêmes cavaliers, toujours armés, remplissent auprès de lui l'office de serviteurs : l'un est cuisinier, un autre palefrenier, un troisième est chargé des pipes; chacun, enfin, a ses attributions.

Ma caravane avait été signalée à Mourtaza-bey par les aboiements des chiens, qui font bonne garde autour du campement; et ses gens étaient sous les armes lorsque nous arrivâmes à portée de la voix.

J'avais détaché à l'avance deux cavaliers de mon escorte

auprès du bey, pour lui annoncer ma présence sur les terres de son commandement et mon arrivée prochaine à son camp.

Je trouvai le chef montagnard assis sur le seuil de sa porte, faisant rouler entre ses doigts les grains d'un chapelet d'ambre. Il se leva à mon approche, et, après les compliments en usage dans cette agreste contrée, il me fit asseoir à ses côtés et donna l'ordre de servir le repas en frappant trois fois dans ses mains.

Cinq minutes après, les soldats-serviteurs apportaient un énorme plateau dont les bords étaient couverts par de petites et minces galettes destinées à remplacer le pain et à nous servir d'assiettes; au centre était un mouton rôti, flanqué de pyramides de pilaw (riz). A côté du plateau, les serviteurs déposèrent un vase rempli d'un liquide qui me paraissait devoir échapper à l'analyse, et dans lequel nageaient des cuisses de noix et des fragments de rayons de miel : ragoût incroyable, affreux mélange de sucre, de sel, piment et autres ingrédients, aussi désagréable au goût qu'à l'odorat, et fait pour détraquer l'estomac le mieux constitué.

Les convives s'accroupirent autour de ces mets, qu'ils attaquèrent avec leurs doigts, suivant l'usage, tandis que les gens de condition inférieure se tenaient derrière eux.

Quand nous eûmes cessé de manger, la brèche que nous avions faite à cette montagne de victuailles était à peine apparente. Les mets furent enlevés par deux gardes et livrés à une vingtaine d'individus de la suite du bey et de mon escorte qui attendaient, à quelques pas de nous, que nous fussions repus. Tout le monde rassasié, les mêmes mets passèrent aux femmes et aux enfants qui étaient sous les

tentes. Enfin, les restes de ce festin homérique furent jetés aux chiens.

Je croyais le repas achevé et m'en félicitais à part moi, quand les gens du bey apportèrent une espèce de chaudière contenant une liqueur bouillante exhalant une odeur très-prononcée de résine.

Cet équivoque liquide fut aussi enlevé par deux cavaliers, qui lui firent faire les mêmes évolutions qu'au précédent service; c'est-à-dire qu'il passa, jusqu'à épuisement, aux diverses catégories de consommateurs.

Pendant le dîner, un domestique, porteur d'un vase d'argent rempli d'eau, circulait autour des convives, qui y buvaient à tour de rôle, après, toutefois, force salutations, suivant la coutume des Turkomans.

Le repas arrive enfin à son terme : un guerrier apporte une aiguière et nous verse de l'eau sur les mains, ablution dont j'avais grand besoin; puis on sert le café et on offre les tchibboucks.

Je passai la nuit sous la tente que Mourtaza-bey m'avait fait préparer, et dans laquelle je trouvai pour ameublement un grand tapis usé servant de matelas, des couvertures en poil de chameau, et un morceau de bois résineux fiché en terre et devant me servir de veilleuse. Le bey nous avait quittés pour rentrer dans l'habitation où se trouvaient ses femmes, habitation que je pus visiter dans la matinée du jour suivant, en l'absence de celles-ci.

Elle est de chétive apparence; les murs sont crevassés, les plafonds lézardés, et les quelques meubles qui s'y trouvent, dans le plus piteux état et tout couverts de souillures.

A voir cette demeure d'un chef puissant, on pourrait se dire que le harem, ce lieu plein de mystères que notre ima-

gination se plaît à embellir, n'est souvent qu'un ignoble réduit. Mais nous sommes à la montagne, au milieu de tribus vagabondes et à demi sauvages, insoumises et toujours prêtes à défendre leur indépendance contre les pachas turcs.

Une dame européenne qui a visité quelques harem dans cette partie de l'Asie, la princesse de Belgiojoso, raconte que la première fois qu'elle entra dans ces retraites, elle fut choquée autant de leur mauvaise tenue que de la malpropreté des femmes.

Les miroirs étant rares en Asie-Mineure, les femmes des harem s'affublent au hasard de vêtements dont elles ne peuvent juger l'effet. Pour coiffure, elles roulent autour de leur tête de mauvais mouchoirs de coton sur lesquels elles fixent des épingles en diamants.

Si les miroirs sont rares, les peignes le sont peut-être davantage; aussi est-il facile de juger du fouillis que présente la tête de ces houris qui, pour charmer leurs loisirs et attirer l'attention du maître, font du fard un usage immodéré : vermillon, azur, carmin, blanc, couvrent toutes les parties de leur figure; ne pouvant en régler seules l'emploi, elles s'aident mutuellement, au moins de leurs conseils. Mais, comme il est difficile que dans ces agglomérations de femmes dont le but unique est de plaire, il ne se glisse pas de haineuses rivalités, il arrive que quelques-unes d'elles, mordues au cœur par de mauvaises passions, ou les plus espiègles, encouragent chez leurs compagnes de grotesques enluminures.

Enfin, le nombre d'enfants, de servantes et surtout de négresses qui peuplent ces habitations, et le pied d'égalité sur lequel vivent maîtresses et suivantes, sont de nouvelles causes qui expliquent l'extrême malpropreté des harem.

Le lendemain, je pris congé du chef montagnard et me dirigeai vers Sis, dont le château se dresse sur le pic le plus escarpé de la ligne de rochers bordant l'horizon et qui apparaît comme un feston de créneaux.

XI.

La ville de Sis. — Le couvent patriarcal arménien. — Le patriarche Mikaël II et Louis-Philippe. — Descente par un soupirail dans les caveaux du monastère. — Horrible découverte. — Les lois du sang au Taurus.

Sis est bâtie en amphithéâtre sur la pente orientale d'un rocher faisant partie de la chaîne du Taurus. Cette ville renferme une population de six cents habitants, tant Arméniens que Turkomans, répartis dans une centaine de maisons construites de telle sorte que les terrasses des unes semblent servir de rues à celles qui les dominent.

Sis est placée sous l'autorité du pacha d'Adana, mais, en réalité, elle est dans le domaine de Khozan-oglou, le plus puissant comme le plus indépendant des chefs turkomans du Taurus.

Un couvent arménien assez vaste sert de résidence au patriarche de la Cilicie, qui administre sans contrôle les fidèles de la Karamanie, du nord de la Syrie et de l'île de Chypre. L'église du couvent est moderne; les moines l'ont élevée sur les ruines et avec les débris de l'ancien palais des rois chrétiens d'Arménie. Le couvent et les constructions qui en dépendent sont entourés de murs.

A mon arrivée à Sis, j'envoyai au patriarche arménien

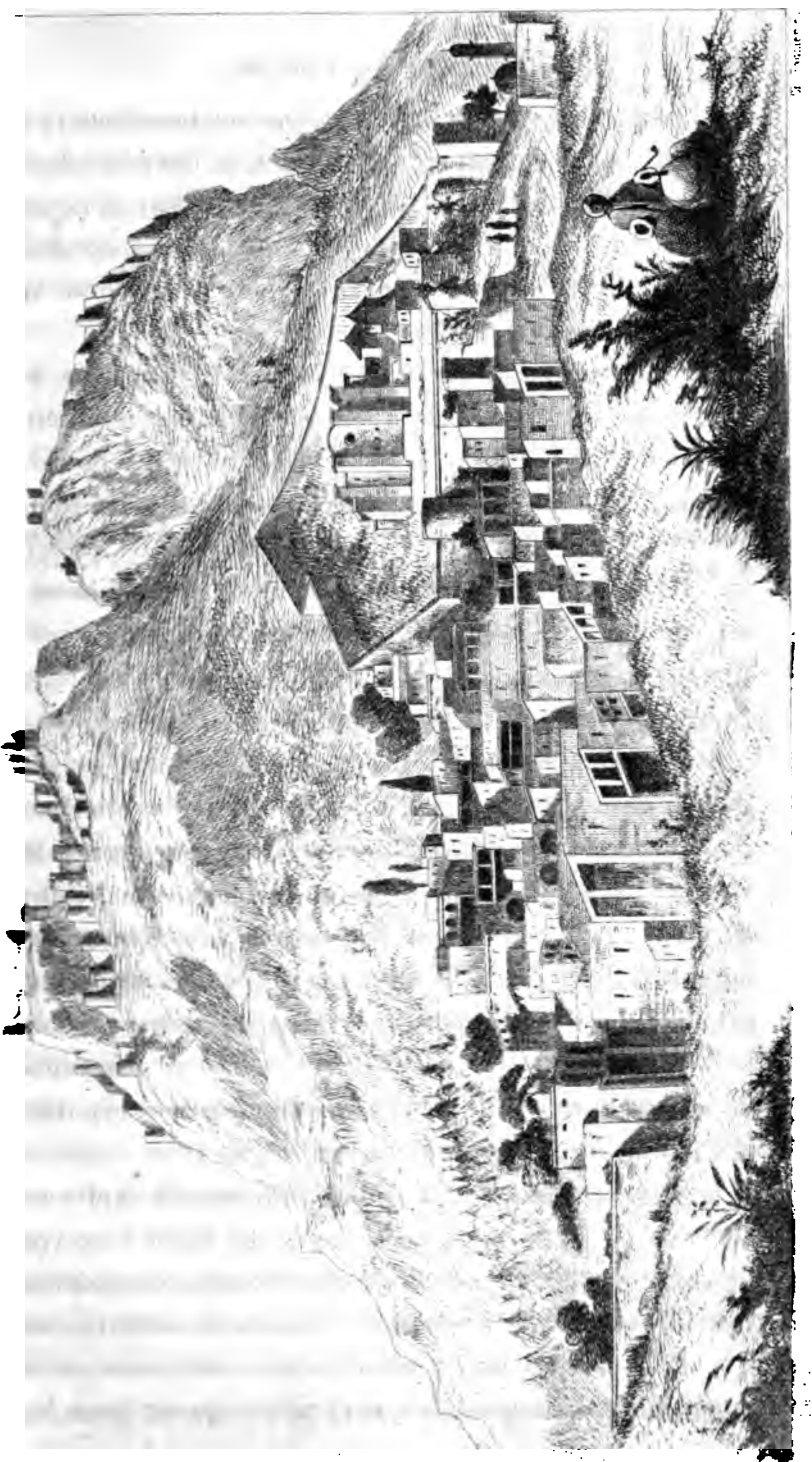
mes firmans et les lettres de recommandation dont j'étais porteur; aussi s'empressa-t-il de me députer deux de ses moines, les chargeant de m'offrir l'hospitalité.

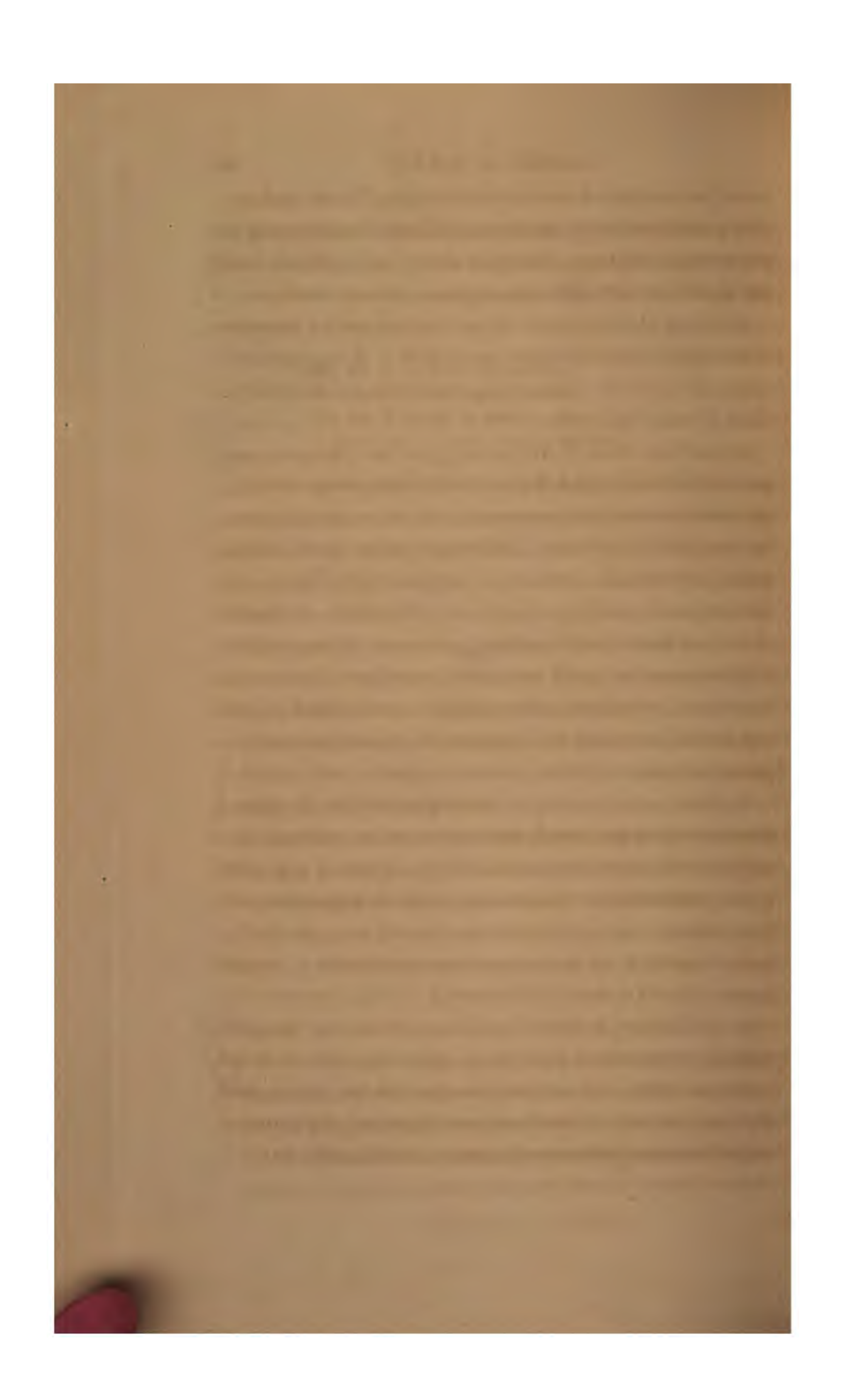
A l'heure fixée pour ma présentation, on me conduisit dans une grande salle voûtée où le jour ne pénétrait que par les fentes des volets.

Sa Sainteté le patriarche Der Mikaël II était assis à la turque sur un divan, entouré de ses évêques et des moines du couvent. Sa belle tête de vieillard, sillonnée de rides, brune et austère comme un portrait de vieux maître, se reflétait sur le fond de la salle, à peine éclairée. Il portait un turban bleu foncé et une longue robe noire dont la fourrure, à demi usée, annonçait un long usage. Le prélat fumait son tchibouck, dont le tube d'ébène contrastait avec la blancheur de sa longue barbe.

Je m'inclinai devant le patriarche, qui me donna sa bénédiction et me fit asseoir près de lui. Nous nous entretînmes de la France, du roi Louis-Philippe, dont il ignorait la déchéance; des secours qu'il en avait obtenus; de l'état de dénûment dans lequel était son couvent, sujet qu'il traita longuement dans un but qui ne pouvait m'échapper; des extorsions des beys turkomans, etc. Il anathémisa, le bon prélat, son collègue d'Edchmiadzin : — C'est un usurpateur, un schismatique, me dit-il en proférant de sonores épithètes que je me dispenserai de traduire.

Je baisai la main de Sa Sainteté et pris congé après une audience d'environ deux heures; puis les moines me conduisirent jusqu'à la porte de la chambre disposée pour me recevoir. C'était une grande salle dont les murailles, peintes à la chaux, étaient couvertes de noms et de souvenirs en toutes langues : noms turcs, arabes, arméniens, grecs, ita-





liens, français. J'y trouvai celui de M. Ch. Texier, qui, passant à Sis en 1836, y avait écrit quelques mots qui me firent penser qu'à cette époque il pressentait qu'un jour il ferait partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Un divan régnait autour de la chambre, et une cheminée d'une très-grande élévation permettait à la lumière extérieure de pénétrer dans cette pièce éclairée seulement par deux étroites fenêtres.

Mon séjour dans l'ancienne capitale de l'Arménie avait pour but de rechercher les traces de l'occupation des Lusignans, de copier des inscriptions, d'étudier les manuscrits, les archives du couvent, enfin d'obtenir du patriarche les moyens de pénétrer chez les Arméniens indépendants qui habitent les villes de Zéithoun et d'Hadchin dans le Taurus.

Le patriarche ne se souciait pas de me faire voir sa bibliothèque, et ce ne fut que difficilement que j'obtins communication des manuscrits; quant aux archives, il fut inexorable, et sa réponse invariable fut que le couvent n'en possédait pas.

Bothros, qui déjà avait des intelligences dans la place, et instruit du mauvais vouloir du patriarche, vint une nuit m'éveiller et me dire que sous l'église était un souterrain qu'un moine lui avait assuré être rempli de papiers et d'objets précieux, et qu'il avait, sans être vu et après de longues recherches, découvert une étroite ouverture y donnant accès.

Je m'habillai à la hâte, et nous nous rendîmes, munis de cordes, à l'endroit indiqué. Une rapide inspection de la circonférence du soupirail correspondant au souterrain et de l'ampleur de mon compagnon me démontra qu'à moi revenait l'honneur d'effectuer l'aventureuse descente.

Bothros me ceignit une corde autour du corps et m'aida à me glisser dans la sombre ouverture. Il me semblait que je pénétrais dans les régions infernales, tant les vapeurs qui en sortaient étaient nauséabondes. Ces vers du Dante me revinrent à l'esprit :

Per me si va nella citta dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente :
Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate !

J'avais à peine atteint le sol, que la lumière de ma lanterne sourde fit surgir un grand nombre de chauves-souris effrayées de ma subite apparition, mais dont le vol assourdissant ne m'empêcha pas de me livrer avec ardeur à mes recherches. Horreur!.... au lieu de papiers, d'anciens manuscrits que je convoitais, j'aperçus dans le fond du caveau six cercueils rangés sur une même ligne, en assez mauvais état, et à côté desquels gisaient des ossements.

Je me rapprochai du soupirail, et mon complice, à qui je contai mon désappointement, m'aida, non sans peine, à sortir de cet antre sépulcral.

Le lendemain les moines me dirent, et je le savais de reste, que le malencontreux souterrain servait de sépulture aux patriarches de Sis et aux évêques du monastère.

Bothros, qui prenait un vif intérêt à mes études, était disposé à administrer une correction au facétieux moine qui nous avait joué ce mauvais tour; mais je l'en détournai, craignant que notre expédition nocturne, venant à la connaissance du patriarche, ne motivât notre renvoi du couvent, ce qui eût dérangé mes projets; car, avant de quitter le monastère patriarcal pour me rendre à la montagne et de là à Anazarbe, j'avais à copier divers manuscrits arméniens.

Un jour que je visitais Sis, on me fit remarquer, en traversant le bazar, un enfant d'environ douze ans coiffé d'un fez rouge beaucoup trop large pour lui, et qui avait été traversé par une balle.

— Cet enfant, me dit le moine qui m'accompagnait, porte le bonnet de son père, assassiné il y a deux ans par un Turkoman son ennemi, et il doit conserver cette coiffure jusqu'au jour où il aura vengé son malheureux père en poignardant le meurtrier.

— La vengeance se pratique donc dans vos montagnes?

— C'est la loi du sang; tête pour tête, œil pour œil!

Mes affaires terminées à Sis, nous prîmes le chemin du Zéithoun, après avoir remercié le patriarche de son accueil plein de bienveillante cordialité, et pris congé de Sa Sainteté ainsi que du personnel du couvent.

XII.

Une république dans les montagnes. — Comment on s'y prend au Taurus pour faire lever l'excommunication. — Les Kurdes. — Mon escorte est attaquée. — Bothros et moi sommes blessés. — Les Bousdagan-oglou viennent nous renforcer. — Séjour à Anazarbe.

Dans le cours de la première journée, nous atteignîmes la ferme d'un chef arménien indépendant à qui je communiquai le désir que j'avais de pénétrer plus avant, et d'aller même jusqu'à Zéithoun; mais il m'en dissuada, m'affirmant que ses compatriotes ne permettaient l'entrée de leur ville à aucun étranger, et qu'il y aurait danger à s'y

Bothros me ceignit une corde autour du corps et m'aida à me glisser dans la sombre ouverture. Il me semblait que je pénétrais dans les régions infernales, tant les vapeurs qui en sortaient étaient nauséabondes. Ces vers du Dante me revinrent à l'esprit :

Per me si va nella citta dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente :
Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate!

J'avais à peine atteint le sol, que la lumière de ma lanterne sourde fit surgir un grand nombre de chauves-souris effrayées de ma subite apparition, mais dont le vol assourdissant ne m'empêcha pas de me livrer avec ardeur à mes recherches. Horreur!.... au lieu de papiers, d'anciens manuscrits que je convoitais, j'aperçus dans le fond du caveau six cercueils rangés sur une même ligne, en assez mauvais état, et à côté desquels gisaient des ossements.

Je me rapprochai du soupirail, et mon complice, à qui je contai mon désappointement, m'aida, non sans peine, à sortir de cet antre sépulcral.

Le lendemain les moines me dirent, et je le savais de reste, que le malencontreux souterrain servait de sépulture aux patriarches de Sis et aux évêques du monastère.

Bothros, qui prenait un vif intérêt à mes études, était disposé à administrer une correction au facétieux moine qui nous avait joué ce mauvais tour; mais je l'en détournai, craignant que notre expédition nocturne, venant à la connaissance du patriarche, ne motivât notre renvoi du couvent, ce qui eût dérangé mes projets; car, avant de quitter le monastère patriarcal pour me rendre à la montagne et de là à Anazarbe, j'avais à copier divers manuscrits arméniens.

Un jour que je visitais Sis, on me fit remarquer, en traversant le bazar, un enfant d'environ douze ans coiffé d'un fez rouge beaucoup trop large pour lui, et qui avait été traversé par une balle.

— Cet enfant, me dit le moine qui m'accompagnait, porte le bonnet de son père, assassiné il y a deux ans par un Turkoman son ennemi, et il doit conserver cette coiffure jusqu'au jour où il aura vengé son malheureux père en poignardant le meurtrier.

— La vengeance se pratique donc dans vos montagnes?

— C'est la loi du sang ; tête pour tête, œil pour œil!

Mes affaires terminées à Sis, nous prîmes le chemin du Zéithoun, après avoir remercié le patriarche de son accueil plein de bienveillante cordialité, et pris congé de Sa Sainteté ainsi que du personnel du couvent.

XII.

Une république dans les montagnes. — Comment on s'y prend au Taurus pour faire lever l'excommunication. — Les Kurdes. — Mon escorte est attaquée. — Bethros et moi sommes blessés. — Les Bousdagan-oglou viennent nous renforcer. — Séjour à Anazarbe.

Dans le cours de la première journée, nous atteignîmes la ferme d'un chef arménien indépendant à qui je communiquai le désir que j'avais de pénétrer plus avant, et d'aller même jusqu'à Zéithoun; mais il m'en dissuada, m'affirmant que ses compatriotes ne permettaient l'entrée de leur ville à aucun étranger, et qu'il y aurait danger à s'y

Bothros me ceignit une corde autour du corps et m'aida à me glisser dans la sombre ouverture. Il me semblait que je pénétrais dans les régions infernales, tant les vapeurs qui en sortaient étaient nauséabondes. Ces vers du Dante me revinrent à l'esprit :

Per me si va nella citta dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente :
Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate !

J'avais à peine atteint le sol, que la lumière de ma lanterne sourde fit surgir un grand nombre de chauves-souris effrayées de ma subite apparition, mais dont le vol assourdissant ne m'empêcha pas de me livrer avec ardeur à mes recherches. Horreur!.... au lieu de papiers, d'anciens manuscrits que je convoitais, j'aperçus dans le fond du caveau six cercueils rangés sur une même ligne, en assez mauvais état, et à côté desquels gisaient des ossements.

Je me rapprochai du soupirail, et mon complice, à qui je contai mon désappointement, m'aida, non sans peine, à sortir de cet antre sépulcral.

Le lendemain les moines me dirent, et je le savais de reste, que le malencontreux souterrain servait de sépulture aux patriarches de Sis et aux évêques du monastère.

Bothros, qui prenait un vif intérêt à mes études, était disposé à administrer une correction au facétieux moine qui nous avait joué ce mauvais tour; mais je l'en détournai, craignant que notre expédition nocturne, venant à la connaissance du patriarche, ne motivât notre renvoi du couvent, ce qui eût dérangé mes projets; car, avant de quitter le monastère patriarcal pour me rendre à la montagne et de là à Anazarbe, j'avais à copier divers manuscrits arméniens.

Un jour que je visitais Sis, on me fit remarquer, en traversant le bazar, un enfant d'environ douze ans coiffé d'un fez rouge beaucoup trop large pour lui, et qui avait été traversé par une balle.

— Cet enfant, me dit le moine qui m'accompagnait, porte le bonnet de son père, assassiné il y a deux ans par un Turkoman son ennemi, et il doit conserver cette coiffure jusqu'au jour où il aura vengé son malheureux père en poignardant le meurtrier.

— La vengeance se pratique donc dans vos montagnes?

— C'est la loi du sang : tête pour tête, œil pour œil!

Mes affaires terminées à Sis, nous prîmes le chemin du Zéithoun, après avoir remercié le patriarche de son accueil plein de bienveillante cordialité, et pris congé de Sa Sainteté ainsi que du personnel du couvent.

XII.

Une république dans les montagnes. — Comment on s'y prend au Taurus pour faire lever l'excommunication. — Les Kurdes. — Mon escorte est attaquée. — Bothros et moi sommes blessés. — Les Bousdagan-oglou viennent nous renforcer. — Séjour à Anazarbe.

Dans le cours de la première journée, nous atteignîmes la ferme d'un chef arménien indépendant à qui je communiquai le désir que j'avais de pénétrer plus avant, et d'aller même jusqu'à Zéithoun; mais il m'en dissuada, m'affirmant que ses compatriotes ne permettaient l'entrée de leur ville à aucun étranger, et qu'il y aurait danger à s'y

Bothros me ceignit une corde autour du corps et m'aida à me glisser dans la sombre ouverture. Il me semblait que je pénétrais dans les régions infernales, tant les vapeurs qui en sortaient étaient nauséabondes. Ces vers du Dante me revinrent à l'esprit :

Per me si va nella citta dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente :
Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate !

J'avais à peine atteint le sol, que la lumière de ma lanterne sourde fit surgir un grand nombre de chauves-souris effrayées de ma subite apparition, mais dont le vol assourdissant ne m'empêcha pas de me livrer avec ardeur à mes recherches. Horreur!.... au lieu de papiers, d'anciens manuscrits que je convoitais, j'aperçus dans le fond du caveau six cercueils rangés sur une même ligne, en assez mauvais état, et à côté desquels gisaient des ossements.

Je me rapprochai du soupirail, et mon complice, à qui je contai mon désappointement, m'aida, non sans peine, à sortir de cet antre sépulcral.

Le lendemain les moines me dirent, et je le savais de reste, que le malencontreux souterrain servait de sépulture aux patriarches de Sis et aux évêques du monastère.

Bothros, qui prenait un vif intérêt à mes études, était disposé à administrer une correction au facétieux moine qui nous avait joué ce mauvais tour; mais je l'en détournai, craignant que notre expédition nocturne, venant à la connaissance du patriarche, ne motivât notre renvoi du couvent, ce qui eût dérangé mes projets; car, avant de quitter le monastère patriarcal pour me rendre à la montagne et de là à Anazarbe, j'avais à copier divers manuscrits arméniens.

Un jour que je visitais Sis, on me fit remarquer, en traversant le bazar, un enfant d'environ douze ans coiffé d'un fez rouge beaucoup trop large pour lui, et qui avait été traversé par une balle.

— Cet enfant, me dit le moine qui m'accompagnait, porte le bonnet de son père, assassiné il y a deux ans par un Turkoman son ennemi, et il doit conserver cette coiffure jusqu'au jour où il aura vengé son malheureux père en poignardant le meurtrier.

— La vengeance se pratique donc dans vos montagnes?

— C'est la loi du sang ; tête pour tête, œil pour œil!

Mes affaires terminées à Sis, nous prîmes le chemin du Zéithoun, après avoir remercié le patriarche de son accueil plein de bienveillante cordialité, et pris congé de Sa Sainteté ainsi que du personnel du couvent.

XII.

Une république dans les montagnes. — Comment on s'y prend au Taurus pour faire lever l'excommunication. — Les Kurdes. — Mon escorte est attaquée. — Bothros et moi sommes blessés. — Les Boudagan-eglou viennent nous renforcer. — Séjour à Anazarbe.

Dans le cours de la première journée, nous atteignîmes la ferme d'un chef arménien indépendant à qui je communiquai le désir que j'avais de pénétrer plus avant, et d'aller même jusqu'à Zéithoun; mais il m'en dissuada, m'affirmant que ses compatriotes ne permettaient l'entrée de leur ville à aucun étranger, et qu'il y aurait danger à s'y

introduire furtivement. Il m'apprit sur cette population indépendante les détails qui suivent :

Les Arméniens du Taurus forment une espèce de république dont le gouvernement est confié à quatre agas qui sont soumis à la juridiction du patriarche de Sis. Souvent en hostilité avec les Turkomans de Khozan-oglou, ils ont toujours su faire respecter leur nationalité.

On évalue à plusieurs mille le nombre de ces Arméniens indépendants. Ils sont respectueux envers leurs chefs, soumis à leurs lois et fort attachés à leur religion. On rapporte à ce sujet un fait caractéristique :

Un jeune Arménien ayant épousé sa cousine au troisième degré, union contraire aux canons de l'Église grégorienne, fut excommunié par l'évêque de Zéithoun. Furieux de se voir expulsé de l'église, il se rendit un dimanche à la messe avec dix de ses camarades, tous armés, et au moment où l'évêque franchissait les marches de l'autel, il le menaça de faire feu sur lui, s'il ne levait à l'instant même l'excommunication qu'il avait prononcée.

Ces montagnards arméniens sont, en général, grands, braves et pleins d'énergie.

Il y a quelques années, ils envoyèrent une ambassade à Constantinople, afin de régler une affaire pendante entre eux et la Porte. Un de mes amis, qui avait eu l'occasion de voir les membres de cette légation montagnarde, me disait que mille hommes du Zéithoun pourraient bouleverser et conquérir la Karamanie, si cette conquête entrait dans leurs vues : assertion que je crois vraie. Dans l'état actuel des choses, qu'il nous soit permis de faire des vœux pour la complète indépendance des Arméniens de Taurus : ce sont, avec les Maronites, les Français de l'Orient !

Dans l'impossibilité de pénétrer dans le Zéithoun, nous prîmes la direction d'Anazarbe et campâmes, à petite distance de cette ville, sur les bords d'un ruisseau ombragé par d'épais buissons de myrtes et de lauriers-roses.

Le lendemain matin, nous poursuivîmes notre route et pénétrâmes dans une forêt de roseaux d'une grande élévation, où paissaient des troupeaux de buffles.

Nous arrivâmes auprès d'un campement que les hommes de l'escorte me dirent être un ourdou de Kurdes Afchars, tribu signalée par de nombreux méfaits, pillant les caravanes, et très-redoutée dans le pays.

Un de ces Kurdes ayant aperçu les deux zaptiés que nous avions détachés en avant, donna l'éveil à sa tribu qui vint au nombre d'une quarantaine d'hommes s'opposer à notre passage. Nous étions moins nombreux que nos adversaires, mais tous armés de bons fusils, dont quelques-uns à deux coups.

Les Kurdes, qui convoitaient nos bagages et espéraient nous intimider par leur supériorité numérique, cherchèrent à nous tourner et engagèrent une fusillade à laquelle nos zaptiés ripostèrent.

Le brave Bothros s'étant imprudemment avancé vers ces pillards, fut blessé à la main par les éclats de la crosse de son pistolet qu'une balle venait de briser ; je fus moi-même atteint à la jambe, et le chef des zaptiés reçut une balle au cou.

Cette escarmouche dura dix minutes : les Kurdes, nous voyant décidés à nous défendre et désespérant de s'emparer de nos bagages, se replièrent sur leur campement, emmenant deux des leurs que nous avions vus tomber de cheval, et qui, sans doute, avaient été atteints par nos balles.

Le passage libre, nous continuâmes notre route à travers les roseaux qui masquaient les tentes kurdes, et vingt minutes après, nous avions franchi l'enceinte d'Anazarbe, dans laquelle se trouvaient réunis en assez grand nombre, des cavaliers qui, au bruit de la fusillade, s'apprêtaient à se rendre au lieu du combat.

C'étaient les braves Turkomans de la tribu de Bousdagan-oglou, qui nous accueillirent avec les démonstrations les plus amicales : nous venions de combattre les Afchars leurs ennemis.

Dès que nous fûmes en sûreté, on songea à panser les blessures. Le pauvre Aly le chaouch perdait beaucoup de sang, et Bothros avait la paume de la main déchirée par le bois de son pistolet; quant à moi, ma jambe était plutôt engourdie que douloureuse. On appliqua sur les blessures des cataplasmes formés d'une espèce de limon dont on entretint la fraîcheur avec des éponges imbibées d'eau, et le bandage se fit au moyen de chemises déchirées à cet effet.

A part le chaouch Aly, les zaptiés n'avaient pas été touchés; seulement un d'entre eux avait disparu. Nous apprîmes plus tard qu'il avait pris la fuite dans la direction d'Adana.

Il fut décidé, d'accord avec les Turkomans de Bousdagan-oglou, que nous resterions à Anazarbe pour les soins à donner aux blessés, et qu'en cas de décampement, ma caravane ferait route avec la leur. Ces conditions arrêtées, nous nous établîmes dans l'antique cité, où les Turkomans nous comblèrent de soins et de prévenances.

Je remarquai avec étonnement, pendant notre séjour à Anazarbe, que les femmes turkomanes venaient apporter du laitage jusque sous nos tentes; qu'elles marchaient à visage découvert, et que le soir, à la veillée, elles prenaient

place parmi nous et fumaient le tchibouck sans paraître gênées par la présence des étrangers. Ce fait est rare en Orient, et je le signale comme preuve que les Turkomans sont plus avancés en civilisation que les autres peuplades musulmanes de ces contrées.

XIII.

Chasse au sanglier. — Je rencontre Madame la princesse de Belgiojoso. — Mon cuisinier passe à son service. — La messe dans les ruines du château de Tumlo. — Un pressentiment équivaut à une réalité.

Après une station de dix jours à Anazarbe, nous prîmes la route de Missis, afin de continuer l'exploration de la plaine.

La caravane marchait lentement à travers des roseaux dont la hauteur dépassait la tête des cavaliers, se dirigeant vers un château que nous apercevions au loin sur une éminence, et qui, au moyen âge, était au pouvoir des chevaliers de l'ordre Teutonique.

C'était la forteresse d'Adamodana, que Léon II avait donnée aux Teutons, et qui aujourd'hui s'appelle Tumlo-kalessi. Elle est assez bien conservée, mais déserte.

Pendant que nous cheminions, les chiens, qui précédaient notre avant-garde, s'arrêtèrent brusquement et se mirent en arrêt; les zaptiés se dirigèrent vers l'endroit où ils étaient, et trois coups de feu retentirent. C'était une bande de sangliers fuyant dans les roseaux. Osman et

Kaddour, les deux plus habiles tireurs de l'escorte, les poursuivirent et en abattirent deux.

J'aurais voulu prélever quelques grillades sur ce gibier; mais les musulmans de ma suite, qui étaient en majorité, me supplièrent de ne point toucher à ces animaux immondes dont le Koran proscrit la chair. J'abandonnai avec regret nos deux sangliers qui auraient attiré la foule devant l'étalage de Chevet, tant ils étaient beaux de taille et d'embonpoint.

A peine étions-nous sortis de la forêt de roseaux dans laquelle nous avions marché pendant près de deux heures, que nous entrâmes dans une région desséchée que n'arrosait aucun cours d'eau. On voyait de distance en distance quelques massifs de roseaux dont la verdure, ondoyante comme les dessins capricieux de la moire, contrastait avec la teinte jaunâtre des herbes brûlées de la plaine.

Nous approchions du château de Tumlo, dont l'antique structure se dessinait distinctement à nos yeux. Au pied du monticule dont il couronne le sommet, nous aperçûmes un campement sur lequel nous nous dirigeâmes. Arrivés à une certaine distance, nous y remarquâmes un mouvement extraordinaire : des hommes chargeaient des bêtes de somme ; d'autres pliaient les tentes ou montaient à cheval, paraissant attendre que tout fût disposé pour donner à la caravane le signal du départ.

Il était évident que l'on nous prenait pour une tribu errante dont on désirait éviter la rencontre. Voulant nous en assurer, Bothros partit au galop vers cette caravane, et peu après je le vis accoster deux personnes qu'à l'aide de ma longue vue je reconnus être des Européens. Arrivés à petite distance, Bothros me cria : Ce sont des Franks.

Je m'approchai, et pendant que les serviteurs rétablissaient le campement, un monsieur vint à moi et m'engagea à dresser mes tentes auprès des siennes.

— Je suis, me dit-il, le secrétaire de la princesse de Belgiojoso; dans quelques instants, Madame sera de retour du château qu'elle visite avec sa fille.

J'appris que l'aventureuse princesse revenait de Syrie; qu'après avoir parcouru le Liban, elle était arrivée en Karamanie depuis quelques jours; qu'enfin elle était sur le point de partir pour se rendre dans une de ses fermes située près de la mer Noire, et se disposait à traverser l'Asie-Mineure.

En attendant que ma tente fût dressée, j'étais entré dans celle de la princesse, quand un domestique vint me prévenir de son arrivée. Je vis une dame ayant dépassé la quarantaine et portant le costume des femmes d'Athènes : robe européenne et foulard noué autour de la tête. La princesse était d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes; ses longs voyages avaient porté de rudes atteintes à sa constitution.

Après les salutations et compliments de rigueur, Madame de Belgiojoso me présenta à sa fille, dont la toilette assez négligée différait de celle de sa mère par la coiffure, qui consistait en un fez rouge dont les couleurs ternies accusaient un long usage. A la présentation succéda un récit aussi succinct que possible de nos voyages et l'exposé de nos projets.

— Avez-vous un bon cuisinier? fit la princesse qui avait perdu le sien et semblait attacher une véritable importance à le bien remplacer.

— Madame, j'ai pour cuisinier un certain Constantin, Grec de Tarsous que je puis vous garantir, mais comme cuisinier seulement. Peut-être un jour vous repen-

tiriez-vous de l'avoir attaché à votre service. Je le conserve parce qu'il me craint; mon entourage lui ôte d'ailleurs tout espoir d'impunité; mais j'avoue que si j'étais seul, je le congédierais dès aujourd'hui.

— Futiles terreurs !... Je sais dompter les hommes de ce pays tout sauvages qu'ils soient, et si vous n'avez pas d'autres raisons à me donner, je prends votre Constantin en échange d'un marmiton improvisé cuisinier, et dont les ragoûts sont détestables.

— Soit, princesse ! mais, je le répète, Constantin est un affreux sujet, capable de beaucoup de choses et des plus mauvaises ; je crains....

— Allons donc ! vos craintes sont chimériques, d'ailleurs l'affaire est conclue.

La princesse, désirant prendre un peu de repos au Tumlo, m'engagea à dîner et à passer la journée avec elle. La soirée fut employée à étudier les cartes et à tracer son itinéraire.

Un moine franciscain, faisant partie de sa suite, était à la fois son aumônier et le répétiteur de sa fille, en attendant qu'il pût repasser en Europe, ainsi qu'il en avait témoigné le désir. Madame de Belgiojoso, qui venait de visiter le Tumlo, engagea le moine à dire la messe dans la chapelle ruinée de la vieille forteresse, où s'étaient chantées les hymnes qui conduisaient les croisés à la victoire.

Je plantai le drapeau tricolore sur les ruines du château, et fis dresser, avec les pierres provenant de ses décombres, un autel dont un cachemire de la princesse dissimula la pauvreté.

Le soleil était à son zénith ; la brise soufflait doucement entre les grandes assises de granit du vieux monument, agitant les herbes et les broussailles où gazouillaient les

oiseaux, lorsque le prêtre des *giaours* entonna les chants sacrés.

Rien n'était plus touchant que cette messe dite au milieu des ruines, et religieusement écoutée par de pauvres voyageurs que la fortune ou le hasard avait jetés loin de leur patrie. Les Musulmans eux-mêmes semblaient émus.

Une messe solennelle dans nos cathédrales ou au camp de Châlons est imposante, sans doute : mais celle que nous chanta le moine franciscain sur les hauteurs du Taurus, dans une église à demi écroulée et fichée, comme un débris de l'arche, sur le mont Ararat, avait bien aussi sa poésie.

Le lendemain de notre petite et agreste solennité religieuse, la princesse de Belgiojoso levait le camp, se dirigeant vers le nord; et moi, côtoyant le cours du Pyrame, je prenais la direction opposée qui devait me conduire à Missis.

Peu de temps après, j'appris que mes prévisions s'étaient réalisées : la princesse avait été blessée de trois coups de poignard par mon cuisinier grec, Constantin, qui avait pris la fuite après avoir tenté de la dévaliser.

XIV.

Missis. — Alas. — Moustik-bey. — Un homme qui a peur des souris. — Une tribu nègre dans les bois. — Le feu de paille. — Retour à Tarsous. — Le vœu et la pénitence publique. — Une confession à faire trembler. — Nedjmé.

Missis, l'ancienne Mopsueste, le foyer de Mopsus, ainsi que l'appelaient les Grecs, est maintenant une bourgade

turkomane bâtie en amphithéâtre sur la rive droite du Pyrame.

De Missis, je me dirigeai vers Aïas, l'ancienne *Ægée*, et visitai successivement le champ de bataille d'Issus, où Darius fut vaincu par l'armée d'Alexandre, et le campement de Moustik-bey, chef turkoman redoutable, gouvernant la contrée voisine d'Alexandrette et les montagnes qui séparent la Cilicie de la Syrie, avec toute l'autorité d'un souverain despotique.

Moustik-bey est un vieillard d'environ soixante-dix ans, d'une constitution robuste, passant sa vie à parcourir à cheval, suivi d'hommes dévoués, les montagnes qui lui sont soumises et où il prélève des impôts onéreux sur les voyageurs et les caravanes qui les traversent.

Aucune force armée n'est encore parvenue à réduire ce chef à l'obéissance, et il y aurait témérité à s'aventurer sur ses domaines, si on ne lui était recommandé à l'avance par ses amis de Tarsous ou d'Adana.

Étant au port de Mersine, j'avais fait la connaissance de son fils, Omar-bey; prévoyant que j'aurais à passer sur les terres du vieux chef montagnard, j'avais prié ce jeune Turkoman de me recommander à son père. Muni de sa lettre, je me présentai à Moustik-bey, qui m'accueillit aussi favorablement que je pouvais le désirer, et poussa même l'obligeance jusqu'à m'accompagner dans une excursion à la montagne et à m'aider de ses conseils.

Entre autres particularités assez curieuses du caractère de cet homme, on citait la frayeur que lui inspiraient les rats et les souris. Dès qu'il les voyait ou les entendait, il fuyait, montait à cheval et se mettait en route, afin de calmer son émotion et changer le cours de ses idées.

V. Langlois del.

Ch. Saunier sc.

[illegible] AIAS [illegible] GOLFE D'ISSUS



Un magicien était attaché à la personne de ce demi-sauvage, avec mission spéciale de conjurer ces petits animaux, et passait son temps en prières cabalistiques, afin de les éloigner de la demeure du bey.

Après un court séjour à la montagne, je remerciai Moustik-bey de sa gracieuse réception et de son hospitalité, et pris congé, me dirigeant vers la mer, dont je devais côtoyer les bords pour me rendre à Tarsous. Là seulement je pouvais espérer, à l'aide de repos et de soins, voir ma blessure se cicatriser.

En traversant une forêt de chênes située entre Aïas et le Pyrame, nous tombâmes inopinément sur un village exclusivement peuplé de nègres. C'était un groupe de vingt à trente cabanes coniques et formées de roseaux.

A notre approche, toute une tribu de noirs, en costume primitif, arrivèrent à nous, armés de bâtons, de flèches et de djérids. Ces nègres marrons avaient dû nous prendre pour les gens du pacha d'Adana, envoyés à leur poursuite afin de réprimer leurs brigandages. Ils nous lancèrent des flèches et autres projectiles, en poussant des cris assourdissants.

Quelques coups de fusil suffirent pour les obliger à faire prompte retraite, et bientôt nous les vîmes se sauver dans toutes les directions. Le pauvre zaptié Osman, toujours des premiers à l'attaque, avait reçu une pierre en plein visage, et jurait de tirer vengeance de ces brigands.

On mit le feu à l'une des huttes, et le vent de la mer, qui soufflait avec force, activa si bien l'incendie, qu'un quart d'heure après, les flammes s'étaient communiquées à tout le village.

Bothros, debout sur un tertre, courroucé et l'œil en feu,

menaçait du geste trois noirs que les zaptiés avaient arrêtés dans leur fuite, et qui assistèrent, muets d'épouvante, à la destruction de leur repaire. Ces trois nègres furent attachés, emmenés à Tarsous et livrés à l'autorité.

Après avoir traversé le Pyrame, nous débouchâmes dans les marais de la plaine Aleïenne, où Persée et Pégase, suivant d'antiques traditions, avaient mis fin à leur course aérienne.

Aujourd'hui cette plaine, jadis célèbre, est parcourue par des troupeaux de buffles sauvages errant dans les roseaux et fuyant les Turkomans qui les traquent pour les soumettre au joug.

Nous mîmes trois jours pour longer la côte méditerranéenne, et nous rentrâmes à Tarsous après une absence d'un mois et demi. Il faisait nuit quand nous heurtâmes à la porte du consulat.

Dès qu'il nous eut entendus, Mazoillier vint à nous et crut rêver : le zaptié qui avait déserté à Anazarbe, lors de notre engagement avec les Kurdes, avait répandu le bruit de notre mort ; et Mikaël, le frère de Bothros, avait fait le vœu solennel, bien qu'il fût à demi perclus, d'aller en pèlerinage au village de Giaour-koï et d'immoler trente moutons, si son frère avait échappé au massacre.

Le lendemain, dans la matinée, les Européens de Tarsous vinrent nous féliciter sur notre retour. La version du déserteur avait eu un tel retentissement, que tous voulurent s'assurer que le bruit semé par le zaptié était mensonger.

Mikaël témoigna le désir d'accomplir son vœu sans plus tarder, et le jour même le pèlerinage eut lieu avec le concours d'une assistance nombreuse dont nous faisions partie.

Le cortége se mit en marche vers neuf heures du matin; chacun de nous tenait un cierge et s'était muni d'un parapluie pour se préserver de l'ardeur du soleil. Le pénitent, Mikaël Rok, était pieds nus et entouré de mendiants qui lui jetaient, par intervalles, des poignées de cendres qui l'enveloppaient d'épais nuages. A chaque station on égorgeait un mouton, et le prêtre récitait une prière que les assistants répétaient à haute voix.

Après une marche de plus de quatre heures, coupée ou interrompue par des stations, des prières, des immolations, on arriva enfin à l'église de Giaour-koï, où Mikaël fit une confession publique et générale de ses péchés. Il déclara *coram populo* ce qu'on dit le plus bas possible au confessionnal; s'avoua coupable, criminel même, et indigne de pardon. Il est vrai que la somme de ses péchés aurait pu se résumer, en langage de cour d'assises, par vingt années de galères.

Le pieux Mikaël Rok fut absous de toutes ses fautes, et après avoir communié, il entendit, toujours à genoux, une messe qui dura bien une heure. A la sortie de l'église, il donna de l'argent aux prêtres, des aumônes aux pauvres, et adressa ses remercîments aux assistants, dont le nombre s'élevait bien à deux cents; puis chacun regagna son domicile, ce que je fis avec plaisir, car j'étais horriblement fatigué.

Quelques jours après notre retour, le consul Mazoillier partit pour Mersine, après avoir appelé le docteur Orta, d'Adana, pour qu'il me donnât les soins qu'exigeait ma blessure, que le voyage avait aggravée.

Le jour du départ du consul, un domestique vint m'annoncer qu'une femme demandait à me parler. C'était

Nedjmé, la perle du Taurus, qui, me sachant de retour et souffrant, m'apportait des oranges et des dattes.

Les soins du docteur Orta et un repos de quinze jours complétèrent ma guérison, et je pus rejoindre le consul, qui m'attendait à Mersine.

XV.

La légende de saint Georges. — Apparition étrange. — Un saint roué de coups. — Le tchiflik de Bothros. — Le cortége d'un pacha au XIX[e] siècle. — Son parapluie et son bonnet de nuit. — La grande chasse au Taurus. — L'once court encore !

Le lendemain de mon arrivée à Mersine, les habitants du consulat se trouvaient réunis sous de grands sycomores qui entourent la maison de France, et Artus, l'un d'eux, nous racontait, entre autres histoires merveilleuses, que saint Georges, le jour de sa fête, à minuit, descendait du ciel, monté sur un cheval blanc, et qu'après avoir fait le tour d'un gros caroubier qu'il nous montrait au loin dans la plaine, il entrait dans la mer, où il disparaissait. Il affirmait l'avoir vu de ses yeux, non sans éprouver une grande frayeur; chose, disait-il, assez naturelle lorsqu'on se trouve en présence d'une semblable apparition.

Pour donner plus de poids à son récit, Artus ajoutait qu'une femme enceinte, frappée de stupeur en voyant l'ombre du saint, était tombée et avait accouché sur place; qu'enfin un jeune fellah aurait été atteint d'épilepsie, par suite de l'effroi que lui aurait causé la vue du spectre.

Sans me targuer de scepticisme, j'avais des doutes sur la

réalité de cette chevauchée annuelle du grand saint Georges, doutes que j'exprimais timidement, pour ne pas scandaliser ces natures timorées, toujours disposées à se passionner pour le merveilleux.

La fête du saint approchait, et on m'en désigna le jour, en me mettant au défi d'affronter la terrible apparition. La provocation était trop directe pour qu'il me fût permis de reculer.

Le jour même, je proposai à Senès, l'un de mes compatriotes, à Bothros et à Ganem, tous deux Arabes, mais bronzés par le contact des Européens, de nous embusquer, dans la soirée de la Saint-Georges, sur un point rapproché du caroubier, afin de surveiller les manœuvres de l'élu. Inutile de dire que des mesures devaient être prises, soit pour nous défendre en cas d'attaque, soit pour nous emparer de l'imposteur, s'il se présentait.

Ma proposition fut acceptée sans hésitation par Senès, mais non sans objections par nos deux Arabes, dont j'eus quelque peine à vaincre les scrupules.

Dès que la nuit fut venue, nous partîmes armés, sous le prétexte d'aller chasser de grands oiseaux de nuit sur les tours du château de Mersine.

Nous avions, à l'avance, reconnu comme propre à nous servir de retraite, un fourré de hauts roseaux qui se trouvait à petite distance de l'arbre où saint Georges devait faire sa promenade nocturne ; nous y entrâmes.

Tout paraissait favoriser notre entreprise : la brise agitait mollement la cime des roseaux qui nous masquaient ; la lune faisait défaut, et la nature était voilée par une légère brume ; personne d'ailleurs ne se doutant des causes de notre absence, le succès nous paraissait infaillible.

Cependant notre situation devenait difficile : obligés à nous tenir debout, les pieds enfoncés dans un terrain fangeux, le temps nous semblait long, et bien que déjà la nuit fût avancée, saint Georges ne paraissait pas.

Il était une heure du matin, et la patience allait nous manquer, quand Bothros, qui faisait le guet, nous fit signe de nous tenir prêts à tout événement, indiquant du doigt un point lumineux qui paraissait s'avancer vers nous. Peu après nous pûmes distinguer un cheval blanc monté par un cavalier de belle apparenee, ma foi! enveloppé d'un machlak, et ayant sur la tête une lumière dont la brume ternissait un peu l'éclat, mais qui cependant nous permettait de voir le fantôme du saint et de suivre ses évolutions.

Le doute ne nous était plus permis; l'apparition était réelle. Il nous restait à savoir si elle était bien surnaturelle, et, je dois le confesser, elle en avait tous les dehors.

J'avoue qu'à la vue de ce cavalier, j'éprouvai de vives émotions assez mal contenues, malgré les efforts que je faisais pour échapper à la fascination.

Ganem, fou de terreur, faisait des signes de croix et priait avec la ferveur d'un condamné à son dernier moment; Senès, dont la respiration était haletante, se serrait près de moi; et Bothros, immobile comme la statue du dieu Terme, tirait la langue, indice d'une extrême préoccupation d'esprit chez le brave Arabe.

Cependant saint Georges approche de l'arbre, en fait deux fois le tour; puis, après s'être assuré, par l'inspection des lieux, qu'il ne sera pas dérangé par quelque indiscret, il saute lestement à terre comme un simple mortel, s'approche d'un tronc fixé à l'arbre et renfermant les

offrandes des fidèles, en ouvre le couvercle à l'aide de je ne sais quel instrument, et s'empare du contenu.

L'essence divine du mystérieux cavalier, qui s'évaporait à chacune de ses actions, finit par s'évanouir complétement : le saint s'était transformé sous nos yeux en un véritable larron.

Parfaitement remis de nos frayeurs, nous étions en quelque sorte heureux de la mystification dont nous venions d'être victimes, bien décidés cependant à en punir l'auteur.

A un signal nous sortîmes des roseaux, prenant au pas de course des directions différentes, afin d'envelopper le faux saint Georges de telle sorte qu'il ne pût fuir sans essuyer le feu de nos armes.

— Holà ! arrête ! cria Bothros d'une voix à faire trembler les voûtes du firmament. Si tu fais un pas, tu es mort.

— Grâce! grâce! ne me tuez pas.

Et le saint éploré levait les bras au ciel.

— Misérable ! que Dieu te damne ! C'est ainsi que tu abuses de la crédulité des gens !

Puis, s'approchant de lui, il le saisit, et par la plus rude correction, que le malheureux subit avec une patience digne de saint Georges lui-même, il lui fit payer la peur qu'il lui avait causée.

C'était un boucher grec de Mersine qui exploitait ainsi, depuis quelques années, la bonne foi des chrétiens du pays.

A partir de ce moment, le prestige qui entourait le grand saint Georges s'effaça peu à peu en Karamanie, et la découverte de l'action frauduleuse commise à son préjudice porta une atteinte irréparable à la dévotion qu'inspirait le patron des guerriers.

Bothros, qui m'était fort attaché et veillait à ma santé plus qu'à la sienne, me proposa de quitter Mersine, foyer pestilentiel où la fièvre sévissait, pour aller habiter une de ses fermes, en attendant l'arrivée du pacha dans ce port, d'où il devait gagner la montagne pour se livrer à la chasse à courre.

Le tchĭfilick de Bothros n'est pas une ferme modèle où l'on trouve tout le confortable désirable : c'est une grande et solide bâtisse entourée de pâturages où paissent des buffles et des moutons, et ayant pour annexe une basse-cour qui fournit largement aux besoins des gens de l'habitation. On y trouve bien les ustensiles de cuisine rigoureusement nécessaires, mais ni meubles, ni assiettes, ni lits; on y couche donc sur des peaux, et, comme partout, les doigts y font l'office de fourchettes.

Le pacha s'étant fait annoncer, on s'occupa des préparatifs de la chasse. Il s'agissait de rassembler les tribus turkomanes, de placer des traqueurs sur divers points et de manière à pouvoir, à un moment donné, cerner le gros gibier; il fallait enfin prendre des dispositions pour assurer le succès de la chasse, et en surveiller l'exécution, chose difficile quand ce sont des Turcs qui doivent être mis en mouvement.

Cependant, à force d'ordres et de contre-ordres, les cavaliers des tribus parvinrent à se réunir sur un point d'où ils se rendirent aux postes assignés à chaque *goum*. Ils avaient à leur suite d'énormes chiens du Taurus au poil fauve; des chevaux, qu'un moukre turkoman conduisait par la bride, portaient leurs provisions.

Au jour fixé, le pacha se mit en marche, et un officier de sa suite vint en informer les consuls en leur indiquant

l'heure à laquelle Son Excellence arriverait à Mersine, d'où elle se proposait de partir dès le lendemain pour se rendre dans les montagnes de Nemroun et du Kulek-Boghaz.

Deux heures après cette communication, un bruit de trompes et un nuage de poussière s'élevant au loin, dans la direction de Tarsous, signalèrent l'approche du gouverneur général.

Je montai à cheval avec quelques personnes du consulat de France, et me portai en avant, afin de me glisser dans le cortége de l'éminent personnage et d'en examiner la composition et la tenue.

Le pacha montait un cheval aux allures lourdes et disgracieuses que, sans doute, on avait choisi afin de préserver l'Excellence Ottomane de toute mésaventure. Sa suite n'avait rien du faste d'une autre époque ; elle se composait de fonctionnaires, d'officiers et de domestiques marchant pêle-mêle. Après eux venaient des chevaux de selle que conduisaient des palefreniers, des chiens tenus en laisse par des valets ; enfin, quelques cavaliers escortant une charrette traînée par deux buffles, terminaient le modeste cortége. Tout l'attirail de chasse, fusils, gibecières, poudre, plomb, et jusqu'à des parapluies, étaient entassés dans ce véhicule.

Son Excellence le pacha gouverneur général des provinces d'Adana et de Marach, mouchir de l'empire — maréchal —, pour faire cette tournée, en quelque sorte officielle, était enveloppé d'une large houppelande noire, garnie de fourrures, et coiffé d'un fez autour duquel se nouait un foulard. Son dos décrivait une courbe très-prononcée ; il était penché en avant, et ses mains appuyées sur ses genoux supportaient tout le poids de son corps. La bride de son cheval était tenue par un nègre, de telle sorte que l'Excel-

lence pût appliquer toutes ses facultés au maintien de l'équilibre.

Enfin cheval et pacha, fatigués l'un de l'autre, et paraissant n'aspirer qu'au moment de se séparer, formaient un ensemble passablement grotesque.

Naguère encore, quand un pacha parcourait les provinces de son gouvernement, son attitude était digne, et son riche costume imposait le respect et une sorte de crainte; il avait à sa suite de hauts fonctionnaires, des officiers d'un grade élevé, une garde brillante, le chef de ses eunuques, de nombreux domestiques, des esclaves, son bouffon, son bourreau, des chevaux de main richement caparaçonnés, et jusqu'à de l'artillerie.

Tel était le cérémonial observé dans ces véritables cours de satrapes avant la réforme de Mahmoud II. Depuis, tout ce faste s'est effacé pour faire place à une simplicité sans grandeur.

Après avoir reçu les félicitations des consuls européens et des divers fonctionnaires turcs, le pacha descendit à la douane, vaste bâtiment dont le nazir lui fit les honneurs.

Au jour marqué pour la chasse, un trompette, ou plutôt un sonneur de trompe, parcourut Mersine à cheval appelant les invités sur la plage de la Quarantaine, rendez-vous assigné à l'avance. Les chasseurs rassemblés, on se mit en marche.

Les cavaliers turkomans, formés en divers pelotons, prirent les différentes directions qui leur étaient indiquées par le *téfingi-bachi*, sorte de commissaire de police attaché à la personne du pacha, et qui, dans cette circonstance, paraissait remplir les fonctions de grand veneur.

Le soir on dressa les tentes dans une forêt de cèdres, et

là, on attendit que les traqueurs, qui en embrassaient une grande étendue, eussent rabattu le gibier dans la plaine que dominait le campement.

Le pacha, accroupi sur un tapis étendu au pied d'un arbre, et fumant, paraissait attendre avec une visible impatience que les sonneurs de trompe, placés en vedette, lui annonçassent l'approche des bêtes fauves que les cavaliers turkomans devaient faire passer à portée de sa carabine.

Enfin les trompes se firent entendre et chacun se hâta de prendre ses armes et de se rendre à l'endroit où il devait s'embusquer.

Après une attente de courte durée, éclatèrent en même temps les cris sauvages poussés par les Turkomans, les hurlements des chiens et le son aigre des trompes.

Les chevaux, lancés au galop, débouchaient de divers points dans la plaine, quand on entendit tout à coup le cri répété de: « Le lion! le lion! » Quelques instants après, un once de belle taille passait en bondissant devant le pacha.

A ce cri de : « Le lion ! » une assez vive émotion se manifesta sur toutes les figures, et je dois dire que je n'en fus pas exempt.

L'once passa..... et court encore! Des vingt coups de fusil, tirés sur lui à petite distance, pas un ne l'atteignit.

XVI.

Excursion au Kulek-Boghaz. — Un ours pour cinquante sous. — Les gorges du Taurus. — Nous nous égarons dans les montagnes. — Un orage comme on en voit peu. — Alerte ! — Une rencontre fâcheuse. — Le repaire d'un bandit. — L'Arnaout Méhémet-aga. — Affreuse révélation. — Nous sommes dans les griffes du lion. — Lueur d'espoir.

Cette chasse turque, qui ne m'offrait qu'un médiocre intérêt, devant se continuer pendant plusieurs jours, je pris congé du pacha et partis pour Nemroun, avec l'intention de continuer mon exploration du Taurus. Peyron, Grégoire, chancelier du consulat d'Angleterre, et un zaptié m'accompagnaient.

Je visitai le Kulek-Boghaz ou Portes de Cilicie, défilé célèbre à toutes les époques de l'histoire, le seul passage possible dans cette longue chaîne de montagnes rocheuses, entre la Cappadoce et la Cilicie.

Dans une halte au Kulek, un Turkoman nous offrit un petit ourson dont la mère avait été tuée quelques jours auparavant, et que j'acquis moyennant une légère rétribution (10 piastres); il devint notre compagnon de voyage et était de si petite taille, que ma sacoche pouvait lui servir de tanière. L'ourson devenu ours est actuellement un des hôtes de la ménagerie du Jardin des Plantes.

J'espérais, à mon retour en France, qu'il conserverait le souvenir des soins que je lui avais donnés; mais je m'abusais : l'ours du Taurus m'accueillit avec aussi peu de courtoisie que tout autre visiteur, et par de sourds grognements me tint à distance.

Du Kulek nous nous dirigeâmes vers le château de

Bosanti, que les habitants de cette sauvage contrée nous disaient n'être éloigné que de quelques heures des forteresses élevées par Ibrahim-pacha, en avant des Portes de Cilicie, afin de défendre le passage du défilé contre une invasion qu'il croyait possible.

Cependant nous marchions depuis cinq heures, et le château ne paraissait pas. Manquant de renseignements positifs sur la direction à prendre, nous avancions un peu au hasard en suivant un sentier qui aboutit à une gorge étroite où la nuit nous surprit; néanmoins, dans l'espoir d'atteindre quelque village, nous poursuivîmes notre marche.

Les neiges couvraient le sommet des montagnes que nous gravissions, la nuit était froide, et nos vêtements d'été nous garantissaient mal des brises glacées qui nous arrivaient à travers la forêt de sapins dans laquelle nous étions engagés, ou plutôt égarés, ainsi que nous le reconnûmes au point du jour.

La solitude n'était pas du goût de mon jeune compatriote Peyron, les précipices donnaient le vertige à Grégoire, et la faim, dont les exigences commençaient à se faire sentir, nous causait une certaine inquiétude.

Après un repos de deux heures, nous serrâmes plus fortement nos ceintures, afin d'assujettir nos larges pantalons turcs, et nous reprîmes notre course aventureuse à travers les bois et les rochers. Vers midi, nous atteignîmes un khan parfaitement vide d'habitants et de toutes choses nécessaires à la vie, mais qui avait dû être occupé la veille, à en juger par les restes d'un foyer dont les cendres étaient encore chaudes.

Peyron était d'avis de rétrograder. Grégoire voulait qu'on attendît le passage de quelque voyageur dont les indica-

tions pourraient nous mener au but que nous n'avions pas su trouver.

Aux prises avec le besoin de nourriture, nous étions tous d'accord pour qu'on cherchât des vivres, et déjà le zaptié s'était mis en quête dans les environs, mais sans succès. Heureusement que les fruits d'un caroubier, que nous aperçûmes à quelque distance, firent trêve à la faim qui nous tourmentait.

En attendant que nous prissions une résolution définitive, nous nous établîmes dans le khan. Mais nous ne pouvions rester dans ce lieu dépourvu de toutes ressources; et, après avoir examiné le désert qui nous entourait et consulté les cartes afin de nous orienter, nous en serions partis, si le vent qui s'élevait et les nuages qui s'amoncelaient aux flancs des montagnes ne nous eussent fait pressentir un orage prochain.

Notre attente ne fut pas de longue durée : bientôt l'orage gronde sourdement; le vent souffle avec une incroyable violence, et la pluie tombe à flots; les arbres plient ou sont brisés sous les efforts de la tempête; l'éclair sillonne la nue; les neiges qui couvrent le sommet des montagnes s'illuminent aux éclats de la foudre, et la région des glaces semble être en guerre avec le feu du ciel. Enfin l'éclair jaillit! un violent coup de tonnerre éclate, puis un second plus effroyable encore, et la foudre, contenue dans sa prison de nuages, tombe sur le caroubier qui nous avait nourris, le fend dans toute sa hauteur et le renverse sous nos yeux.

Je recommande aux amateurs des magnifiques horreurs d'une nature bouleversée un orage dans le Taurus.

Après une tourmente de peu de durée, mais terrible,

l'ouragan cesse, le ciel s'épure, et nous nous disposons à quitter notre refuge, non sans avoir dépouillé le caroubier des fruits que la foudre avait ménagés. A peine étions-nous à cheval que deux coups de fusil se firent entendre à court intervalle.

Nous nous perdions en conjectures sur les causes de ces coups de feu, en interrogeant l'horizon dans la direction du bruit des armes. J'aperçus au loin, et venant droit à nous, quelques cavaliers dont la présence dans ces solitudes devait d'autant plus nous inquiéter, qu'à leur tenue il nous était facile de reconnaître qu'ils n'appartenaient pas à la force publique de la province.

Dans l'impossibilité où nous étions d'éviter ces équivoques batteurs d'estrade, nous nous avançâmes vers eux, en faisant assez bonne contenance, bien que peu rassurés sur les suites que pourrait avoir cette rencontre imprévue.

Dès que nous fûmes en présence, Grégoire demanda à ces cavaliers quelle route nous devions suivre pour nous rendre au khan de Bosanti, que nous supposions être dans les environs.

Cette question, faite en langue turque, resta sans réponse. Ceux à qui elle était adressée se bornèrent à nous jeter certains regards investigateurs, dont il nous était permis de suspecter la mansuétude. Et d'abord notre armement attira leur attention, mais ne parut pas les inquiéter. Ils étaient supérieurs en nombre et armés de toutes pièces; tandis que, à part le zaptié qui avait toutes ses armes, nous n'étions munis que de pistolets.

Grégoire, effrayé de l'attitude presque hostile de ces hommes, semblait perdre contenance; cependant, faisant effort sur lui-même, il renouvela sa question :

— Mes frères, sommes-nous loin du khan de Bosanti? Au nom du Dieu clément et miséricordieux, répondez-moi!

A cette seconde interpellation, l'un des cavaliers, qui avait pris le temps de préparer sa réponse, lui dit :

— Le khan de Bosanti est à deux journées au delà des montagnes, qu'il faut franchir pour y arriver. Le lieu où vous êtes est complétement désert ; mais à une heure de marche se trouve un campement Iourouk, où l'on vous offrira l'hospitalité ; venez, nous vous y conduirons.

— Comment s'appelle le chef de la tribu ?

— Méhémet-aga.

Comme en Orient un grand nombre de mahométans portent le nom de Méhémet, il était évident que ce nom ne nous apprenait rien de ce qu'il nous importait de savoir. Il s'agissait, dans la position où nous nous trouvions, ou de soutenir une lutte par trop inégale, dans le cas où ces cavaliers auraient résolu d'user de contrainte pour nous conduire au campement indiqué, ou de tenter l'aventure en nous y rendant volontairement. Nous prîmes ce dernier parti, et fîmes signe à nos guides obligeants que nous étions disposés à les suivre.

Grégoire, notre trucheman, chaque fois que nous avions à gravir des rochers, était pris du vertigo et mettait prudemment pied à terre.

Peyron cherchait à dissimuler son inquiétude par des chants et des rires qu'on aurait pu prendre pour des grimaces.

Enfin, après une marche de plus d'une heure à travers les rochers, nous débouchâmes dans un étroit vallon où paissaient quelques chevaux entravés, mais ne révélant aucune trace d'habitation.

— Est-ce ici le campement? demanda Grégoire.

— Encore quelques minutes, et nous y serons.

— Nous tombons dans le piége, me dit Grégoire à voix basse : le lieu où nous conduisent ces misérables ne peut être qu'un repaire de brigands.

Cette révélation, à laquelle je devais m'attendre, me causa un moment d'effroi que je m'efforçai de comprimer.

On remarquait sur un point du vallon des toiles sur lesquelles quelques hommes étaient assis ou couchés, tandis que d'autres circulaient autour d'un feu au-dessus duquel une marmite était suspendue par une corde fixée à une branche d'arbre, antique et ingénieux procédé qui ne manquait pas de couleur locale.

A notre approche, quelques hommes vinrent à nous et attendirent que nous eussions mis pied à terre pour s'emparer de nos chevaux.

— Où est Méhémet-aga ? fit Grégoire.

— Il est chez lui et dort.

— Ne pourrait-on, en attendant le réveil de Méhémet, se procurer quelque nourriture ? demandai-je à Grégoire.

— Il s'agit bien de manger, répliqua l'ex-religieux du couvent de Saint-Lazare; ne voyez-vous pas quels dangers nous menacent? Mieux eût valu pour nous courir les chances de mourir de la fièvre à Tarsous ou à Mersine.

— Qu'il y ait danger, c'est possible; et pourtant j'ai le pressentiment que nous serons assez heureux pour le conjurer. Mais parce qu'il était écrit que nous devions tomber entre les mains de ces Turkomans, est-ce une raison pour que nous subissions volontairement les angoisses de la faim? Qu'en pensez-vous, Peyron?

— Je pense que je ferais bien le sacrifice de quelques années de ma vie pour sortir de cet affreux traquenard.

Pendant ce dialogue, un des hommes de la bande, — car nous ne pouvions plus douter que nous ne fussions au milieu de bandits, — s'était détaché pour aller prévenir Méhémet de notre présence et prendre ses ordres. Peu après, il nous invitait à nous rendre près de son chef. Conduits par lui, nous atteignîmes en quelques minutes l'orifice d'un large trou formé par une accumulation de rochers masquée par quelques arbustes.

Cette ouverture donnait accès dans une grotte en avant de laquelle était en faction un Turkoman armé qui nous livra passage.

En pénétrant dans cette caverne, qui ne recevait le jour que par les interstices du rocher, nous aperçûmes, étendu sur un tapis usé, un homme jeune encore, à l'œil noir et perçant, Turkoman par sa mise, et portant à sa ceinture, bien qu'il fût couché, deux pistolets et un long poignard.

Au fond de cet antre on distinguait à peine diverses armes à feu, des lances, des selles avec leurs brides, quelques sacoches et une peau de tigre.

A notre approche, Méhémet se souleva à demi sur sa couche afin de nous bien voir, répondit à notre salut en portant nonchalamment la main à sa tête, nous indiqua pour siége un amas de feuilles sèches, et nous dit :

— Que me voulez-vous ?

— Effendi, répondit Grégoire, nous nous sommes égarés cette nuit dans la montagne ; nous venons te demander l'eau et le feu.

— De quel pays êtes-vous ?

— De Tarsous, Effendi, et nous allons à Bosanti-khan.

— Qui êtes-vous ?... Vos noms?

A cette double question, faite d'une voix impérative, le pauvre Grégoire montrait de l'hésitation : nous présenter comme Européens eût été le comble de l'imprudence; comme Mahométans, était chose difficile, car Peyron était d'un blond désespérant, et Grégoire avait les cheveux rouges comme la barbe du Christ. Cependant il fallait répondre, et les mots : « Nous sommes Turks », furent jetés à tout hasard à l'indiscret Méhémet.

— Je suis Hadji-Méhémet, et voici Déli-aga, dit Grégoire en me désignant.

— Et celui-ci? dit l'homme de la caverne en montrant Peyron, qui à ce moment rougit comme une jeune personne bien élevée.

— Ah! celui-ci, c'est un giaour, un Frank; mais aussi c'est un savant *hakim* (médecin). Il guérit avec succès toutes les maladies, et si tu étais malade....

— Dieu t'envoie! reprit le bandit : j'éprouve d'affreuses douleurs; une tumeur me retient sur cette couche maudite, à mon grand déplaisir. Et en même temps il nous montrait sa jambe enflée et rougie, sur laquelle on voyait un énorme furoncle.

— Je n'ai ici, dit Peyron après examen du mal, ni mes outils, ni ce qui m'est nécessaire pour te panser. Pourrais-tu envoyer quelqu'un à Tarsous?

A cette question, Méhémet répondit par un signe de tête négatif.

Cependant Grégoire, qui sentait combien il importait à notre succès de distraire cet homme des mauvais desseins que notre capture pouvait lui suggérer, lui racontait certains épisodes de notre voyage et lui faisait le récit de la

chasse à laquelle nous venions d'assister près de Mersine.

Je remarquai que chaque fois que le narrateur prononçait le nom du pacha, la figure de Méhémet s'assombrissait.

Peyron, qui avait fait la même remarque, lui demanda s'il avait eu à se plaindre du pacha.

— C'est mon ennemi, répliqua le bandit.

Enfin Peyron, qui voulait savoir quel était cet homme mystérieux, se hasarda à lui faire cette délicate question :

— Effendi, ne pourrais-tu nous dire ton nom?

A ces mots le bandit fit un effort pour se redresser, s'appuya sur son coude, et, nous jetant un regard de hyène :

— Ah! vous voulez me connaître!.... Eh bien, soyez satisfaits!... Je suis l'Arnaout Méhémet-aga! Puis il se rejeta sur sa couche et nous congédia.

A ce nom d'Arnaout, connu dans tout le pays comme l'était en France celui de Cartouche dans le cours du dernier siècle, la figure de Grégoire se contracta, Peyron pâlit, et, surpris de me voir moins ému que je n'aurais dû l'être dans une position aussi critique, il me raconta l'histoire de ce chef de brigands :

« L'Arnaout Méhémet-aga, originaire de l'Albanie, ainsi que son nom l'indique, est le fils d'un des chaouchs d'Ali-Tébélin, pacha de Janina, et qui mourut en Karamanie, où il s'était retiré après la mort de son maître.

« D'abord zaptié du pacha d'Adana, il déserta bientôt ce poste pour entrer au service de Samour-aga, frère de Khozan-oglou et son compétiteur à l'époque de l'occupation de la Cilicie par l'armée égyptienne que commandait Ibrahim-pacha.

« En désaccord avec son maître, l'Arnaout organisa une

bande de brigands dans le Taurus, et bientôt les défilés de la montagne et les environs de Césarée et du Kulek-Boghaz devinrent le théâtre de ses brigandages. Les caravanes qui tombaient dans ses embuscades étaient attaquées, pillées, et malheur à ceux qui tentäient de lui échapper en opposant la force à la force!

« Les Tâtares qui font le service de la poste ont souvent été victimes de ses attaques nocturnes; souvent aussi les fonds du gouvernement ont été volés par lui ou les siens.

« On impute à ce chef de bandits l'incendie de tout un village dont les habitants lui auraient refusé asile et secours, un jour qu'il était serré de près par les zaptiés du gouverneur de la province.

« L'Arnaout a, dit-on, succédé au roi de la montagne, dans la bande duquel il aurait débuté. Mais ce qui surtout le rend redoutable aux habitants du pays, ce sont les cruautés auxquelles il se livre : on l'accuse de brûler vifs les hommes qui lui résistent et de mutiler les prisonniers qui tentent de s'évader. »

C'est le vendredi-saint de l'année 1853 que nous tombions au pouvoir de cet aimable personnage.

Le récit que venait de faire mon jeune compagnon vint accroître l'inquiétude que m'avait causé l'air farouche qu'avait le locataire de la caverne.

A la merci de ce barbare, nous nous demandions s'il se bornerait à exiger une rançon qu'il nous fût possible de payer, ou si, n'écoutant que ses instincts sanguinaires, il ne voudrait pas, en nous sacrifiant, effacer les traces de notre passage dans son campement, afin d'empêcher une révélation qui l'exposerait à une attaque des troupes du pacha de la province.

La surveillance qui pesait ostensiblement sur nous ne nous laissait, quant à l'évasion, aucune chance de succès; et d'ailleurs, que fussions-nous devenus dans ces montagnes, loin de toute habitation, désarmés, sans vivres et exposés à être atteints par les bandits?

Cette situation, pleine de périls, faisait naître en nous de tristes réflexions, dont vint nous distraire un cavalier de la bande qui nous fit signe de le suivre et nous conduisit dans une étroite et profonde cavité formée par la saillie de rochers et où nous ne devions pas rester longtemps seuls : un poste de quelques hommes en occupa presque aussitôt l'entrée, nous coupant ainsi toute communication avec le dehors. C'est sous cette voûte de granit, et sous la garde de brigands, que nous devions passer la nuit.

Livrés à nous-mêmes, nous dissertâmes longtemps, Peyron et moi, non sur le danger dont nous étions menacés, il était trop palpable pour être mis en doute, mais sur les moyens d'y échapper.

Grégoire, l'ancien père du couvent de Saint-Lazare, adossé à un bloc de rocher, ramassé sur lui-même et complétement anéanti, ne paraissait pas même nous comprendre.

A bout de raisonnements, nous gardions le silence depuis quelque temps, et une espèce d'assoupissement faisait trêve à notre anxiété, quand tout à coup Peyron se lève et me dit :

— Je vous ai raconté, à Tarsous, la vie errante et quelque peu équivoque de Bothros.

— Oh ! si le brave Bothros était ici, peut-être....

— Lui seul peut nous sauver ; rappelez-vous qu'il a été l'émissaire du roi de la montagne. A cette époque Méhé-

met-aga faisait partie de sa bande. Bothros et l'Arnaout doivent donc se connaître !

— C'est vrai ! et si de bons rapports existaient jadis entre eux, notre délivrance me paraît possible ; attendons le jour et espérons.

XVII.

Il fait bon d'avoir des amis partout. — Les deux brigands. — Bothros nous tire d'embarras. — Profession de foi d'un bandit. — Excursion aux ruines du château de Bosanti. — Suite de la chasse à courre. — Mes adieux à l'Arnaout. — Un moine qui ne pratique pas l'abstinence. — Retour au tchiflik de Bothros. — Départ.

Le lendemain nous apprîmes des bandits que leur chef, dont la tumeur s'était ouverte dans la nuit, était debout et se proposait de visiter son campement.

— Avez-vous connu Bothros Rok ? leur demanda Peyron, pressé de savoir si nos espérances étaient fondées.

— Moi, dit un ancien bandit, je l'ai vu, et s'il revenait ici, il serait bien reçu du chef et de nous.

A ce moment l'Arnaout faisait demander un cavalier du poste, et l'homme qui venait de répondre à Peyron se hâta de se rendre aux ordres de son chef.

Dix minutes après Méhémet-aga vint à nous ; et, quoique boitant, il accélérait sa marche le plus possible.

Les bandits se rangèrent à son approche pour qu'il pût arriver jusqu'à nous.

— Qui de vous connaît Bothros ? dit l'Arnaout d'une voix émue.

— C'est notre camarade ; il nous a protégés dans nos

courses à la montagne, répondit Peyron, et si ses affaires ne l'en eussent empêché, il serait ici avec nous.

— Bothros! s'écria Méhémet; mais c'est mon ami, mon frère, mon sauveur même; car si, dans certaines circonstances, je ne l'avais eu à mes côtés..... Et, sans achever sa phrase, l'Arnaout s'informa où était et ce que faisait son ami.

Grégoire, dont l'exclamation de Méhémet-aga avait dissipé la torpeur, s'empressa de donner les renseignements demandés :

— Bothros réside à Tarsous; protégé du consul de France, il possède maisons à la ville, fermes et troupeaux dans les environs, et vit heureux et tranquille.

Le seul nom de Bothros nous fit libres : l'Arnaout renvoya le poste, leva d'un signe la surveillance exercée sur nous et nous invita à partager son repas.

Méhémet-aga, qui avait le désir de revoir son ancien camarade, nous proposa de lui envoyer un exprès pour le faire venir. Convaincus que Bothros n'hésiterait pas un instant à se rendre auprès de nous, nous acceptâmes avec bonheur l'offre du bandit, et, arrachant une feuille de papier de mon portefeuille, je lui écrivis les quelques lignes qui suivent :

« Peyron, Grégoire et moi sommes tombés aux mains
« de l'Arnaout Méhémet-aga, qui ne nous rendra à la liberté
« qu'autant que tu viendras nous chercher *seul*. Munis-
« toi de linge à pansement dont a besoin l'Arnaout, et
« prends dans ma petite pharmacie une fiole bleue ren-
« fermant un liquide propre à cicatriser les blessures.

« Sois discret, et surtout fais diligence. Noureddin te
« remettra ce billet et sera ton guide. A bientôt. »

Au bas de ma lettre Méhémet écrivit quelques mots à son ami et y appliqua son cachet.

A partir de ce moment la vie prit pour nous un tout autre aspect; nos craintes dissipées et toute gêne écartée, un abandon presque fraternel s'établit entre l'Arnaout, ses bandits et nous. Nous circulions librement, et cependant l'idée de fuir ne vint à l'esprit d'aucun de nous : Bothros allait arriver, et avec lui le salut.

A quelques jours de là, prévoyant l'arrivée prochaine de notre libérateur, j'avais escaladé le rocher qui domine le vallon, et tout en assistant à un admirable coucher de soleil, je portais mes regards sur les divers points d'où je supposais que notre ami déboucherait sur les terres de l'Arnaout. Je quittais mon poste d'observation, tout en regrettant amèrement de voir se prolonger notre attente, quand deux coups de fusil éclatèrent à quelque distance.

A ce signal, convenu entre Méhémet-aga et son messager, deux bandits montèrent à cheval pour aller à la découverte.

Dans les deux coups de feu, j'avais reconnu la sonore explosion de l'excellent fusil dont j'avais fait don à Bothros; je ne pouvais donc plus douter de son arrivée. A mon appel, à mes cris répétés, cris de joie et de bonheur, mes deux compagnons de captivité, puis Méhémet, vinrent me rejoindre et nous nous avançâmes à la rencontre de notre sauveur.

— Ho hé! Méhémet-aga, khavadja Langloua, khavadja Grigri! *Per Bacco!*

Et d'un saut, Bothros descendait de cheval et nous prodiguait des poignées de main à nous broyer les os.

Les deux bandits se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec une effusion qui allait jusqu'à l'attendrissement.

Arrivés à la grotte du chef, près de laquelle rôtissait un mouton pour fêter la bienvenue de Bothros, nous laissâmes les deux intimes causer à loisir, et nous attendîmes sur un point rapproché la fin de la conférence.

— Ouf! fit Grégoire, en poussant un soupir de satisfaction, nous sommes enfin hors d'affaire.

Peyron, plus expansif, se livrait à une danse échevelée, tant il était heureux de se sentir libre, ou sur le point de l'être.

Une heure s'était écoulée, quand Bothros vint nous rejoindre. Après nous avoir gourmandés sur notre imprudente excursion, il nous rapporta succinctement la conversation qu'il venait d'avoir avec son ancien camarade.

— Pourquoi, lui avait dit l'Arnaout, as-tu quitté la montagne pour aller croupir comme un esclave à la suite d'un consul? Il faut que la liberté ait eu bien peu de prix à tes yeux pour que tu lui aies préféré cette humiliante condition. Les émotions de la lutte, le bruit de la poudre, ne valent-ils pas cette existence efféminée que tu mènes sous un maître?

— Que veux-tu, frère? je suis vieux, et le repos m'est nécessaire. J'ai longtemps vécu à la montagne; et cette vie anxieuse, toujours sous le coup de la menace, exige une énergie que les années finissent par éteindre. D'ailleurs, je voulais la protection du consul de France, et je l'ai obtenue; je voulais aussi voyager, et j'ai trouvé l'occasion d'aller dans le Frenguistan, où je serai bientôt. Ce que j'ai fait, tu le feras un jour.

— Non, frère! je finirai mes jours ici, à cheval, mon fusil dans les mains, mon poignard à la ceinture. La mort par une balle me paraît préférable à celle qui nous arrive à la

suite d'une maladie douloureuse. Mort pour mort, je choisis la plus prompte.

Le lendemain était le jour fixé pour notre départ. Nous allions enfin sortir du repaire où notre imprévoyanee nous avait conduits, et voir le dénoûment d'une aventure qui menaçait de prendre les proportions d'un drame.

L'Arnaout devait, avec quelques-uns de ses cavaliers, nous accompagner jusqu'à l'antique château de Bosanti, jadis célèbre, et dont je désirais visiter les ruines.

Nous partîmes précédés par les éclaireurs de la bande qui se frayèrent un chemin sur un sol couvert de roches, coupé par des ravins et des torrents, et en suivant des sentiers à peine praticables que les bandits devaient seuls connaître.

Une marche ascendante de quelques heures nous conduisit sur un rocher que domine le château de Bosanti, le Butrente d'Albert d'Aix, devant lequel défilait, il y a huit siècles, l'armée croisée, conduite par Godefroy et Tancrède.

Arrivés à cette hauteur, un spectacle magnifique s'offrit à nous : un torrent sortait avec impétuosité des crevasses d'un rocher, précipitant ses eaux écumeuses dans un immense gouffre dont les profondeurs échappaient à la vue, et d'où s'élevaient des nuages de vapeur reflétant, sous les rayons du soleil d'Orient, les nuances de l'arc-en-ciel.

Nous étions assis sur des pierres détachées du vieux château, d'où je prenais quelques points de vue, lorsque nous entendîmes plusieurs coups de feu et le son aigu des trompes. Bothros et Méhémet, penchés sur les créneaux de l'antique forteresse et plongeant leurs regards au loin, aperçurent un assez grand nombre de cavaliers poursuivant des chèvres sauvages.

L'Arnaout, ne doutant pas que ces chasseurs ne fissent

partie de la suite du pacha, et voulant éviter une rencontre qui pouvait être funeste pour lui, fâcheuse pour nous, s'empressa de donner à ses gens le signal de la retraite. Le bandit embrassa Bothros, nous dit adieu et disparut dans un bois de sapins.

Délivrés de notre dangereuse compagnie et libres des préoccupations des derniers jours, nous visitâmes les restes de l'antique forteresse, et remarquâmes, hors de son enceinte et profondément gravés dans le roc vif, des milliers de croix de toute dimension. Nul doute que les croisés, en traçant ces signes révérés, n'eussent eu l'intention de perpétuer le souvenir de leur passage dans ce lieu célèbre.

Quittant Bosanti, nous nous dirigeâmes sur la ferme de Bothros, en suivant d'affreux sentiers que bordaient des rochers, et qui, après une marche d'une heure, aboutirent à une ancienne voie romaine, que nous suivîmes malgré les difficultés que présentait son dallage disjoint ou brisé.

Par une sorte de compensation, je trouvai sur les côtés de cette antique voie des monuments funéraires profanés; et comme le Dante parcourant le purgatoire, nous rencontrions fréquemment, devant leurs sarcophages, des ombres imaginaires qui nous indiquaient l'inscription rappelant leur nom, leurs fonctions, leurs vertus.

Plus loin, sur cette voie même que parcouraient jadis les légions romaines, se dresse le squelette d'un arc de triomphe colossal que, suivant la tradition, Constantin aurait élevé lors du voyage qu'il fit dans cette partie de son empire.

Près de cet antique monument est un khan aussi nu, aussi abandonné que tous les établissements turcs de ce genre que j'ai vus et habités. Un moine arménien en avait



LE CHÂTEAU DE L'ANNACHA (Podandus)

pris possession et s'était accroupi près du foyer; nous nous assîmes à ses côtés. La besace de ce bon Père était gonflée comme une outre; elle contenait des viandes rôties, des poules, du gibier, des œufs durs, une bouteille de raki, etc. Ses courses dans la montagne n'étaient pas infructueuses, chacun s'empressant à contribuer à son bien-être; aussi vivait-il en satrape, le saint personnage! Il nous avoua qu'étranger à tous les événements de ce monde, il n'avait d'autre souci que de boire, manger, dormir! Le pauvre homme! son menton tombait à triple étage sur sa large poitrine velue, et, certes, il m'eût été impossible d'embrasser la majestueuse rotondité de son abdomen.

Arrivé à la ferme de Bothros, je m'occupai de mettre en ordre mes notes et mes dessins, et piochais dans mes livres comme le laboureur dans son champ. Le corps brisé par les fatigues et les traverses de ma dernière exploration, j'aspirais à une vie moins agitée, et souvent ces vers du poëte me revenaient à l'esprit :

Libri, noster amor, lateri ne abscedite nostro :
Vos inter dulce est vivere, dulce mori.

J'étais à proximité de Tarsous, où j'allais assez souvent pour y voir des Européens et, les jours de bazar, causer avec les montagnards que j'avais connus, soit dans mes courses, soit ailleurs, et qui ne me désignaient que sous le pseudonyme de Déli-aga, nom si souvent répété que j'avais fini par le croire mien.

J'avais dépassé depuis plusieurs mois déjà le terme assigné à ma mission, et ne pouvais plus longtemps pro-

longer mon séjour en Cilicie. Je fis donc mes préparatifs de voyage et, accompagné de mon fidèle Bothros, je m'embarquai sur la *Germania,* vapeur autrichien, d'où j'envoyai mes derniers adieux à mes amis de Tarsous et de Mersine.

Bientôt notre bateau prit le large, et la chaîne du Taurus disparut à mes yeux. Nous côtoyâmes pendant deux jours le littoral méridional de l'Asie Mineure, et après avoir doublé le cap de Cnide, la *Germania* vint jeter l'ancre devant Smyrne. Enfin, le *Lycurgue* nous transporta en quelques jours à Syra, à Malte et en France.

Depuis que Bothros est retourné à Tarsous, j'ai eu rarement des nouvelles de mes anciens compagnons. Le pauvre Mazoillier est mort de la fièvre. Grégoire, qui a juré de ne plus s'aventurer dans les montagnes, se distrait en buvant du raki; et mon filleul, qui ne m'a jamais connu, sait cependant que son parrain était « le khavadja françaoui » qui portait des lunettes et sifflait toujours en fumant du papier.



Monnaie d'argent d'Héthoum Ier et de Kalkosrou, sultan de Konieh, frappée à Sis, l'an 1242.

DEUXIEME PARTIE

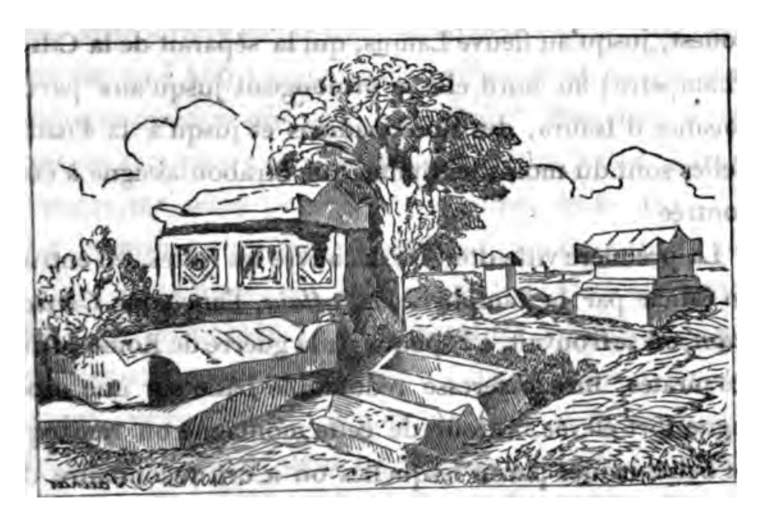
EXPLORATION GÉOGRAPHIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA CILICIE ET DU TAURUS.



Porte antique sur la voie romaine de Lamas à Kannideli (Neapolis d'Isaurie).

CILICIE MONTAGNEUSE



Tombeaux antiques à Aïasch (Elæusa Sébaste).

CHAPITRE PREMIER.

DE CORACÉSIUM (ALAIA) A SÉLEUCIE DU CALYCADNUS (SÉLEFKÉ).

Divisions de la Cilicie dans l'antiquité; Alaïa, l'ancienne Coracésium; Hamaxia; le fort Laërtes; Jotapé; Syedra; Sélinti, l'ancienne Sélinonte de Trajan; Néphélis; Antioche du Cragus; les îles Aconnèses; Anémour; le fort Sequin; Laara, l'ancienne Nagidus; le port d'Arsinoé; Mélania; Kelendrié, l'ancienne Celenderis; Aphrodisias; le cap Cavalier; la Cétide, la Lalasside et l'Isaurie; Olba; Holmi; ruines de Cheyr-Houran; le limau Iskelessi, port de Séleucie; les caps Sarpédon et Zéphyrium.

Les anciens divisaient la Cilicie en deux parties : l'une, à l'ouest, portait le nom de *Cilicie Trachée*, parce que cette

région est montagneuse et qu'on y trouve rarement quelques plaines; l'autre, désignée sous le nom de *Champêtre*, était formée d'une vaste plaine contournée par la chaîne du Taurus. La première s'étendait depuis la Pamphylie, à l'ouest, jusqu'au fleuve Lamus, qui la séparait de la Cilicie Champêtre; au nord elle se prolongeait jusqu'aux parties voisines d'Isaura, des Homonadiens et jusqu'à la Pisidie. Telles sont du moins les limites que Strabon assigne à cette contrée [1].

La première ville dont on découvre les restes, en entrant en Cilicie par la Pamphylie, est *Alaïa*, l'ancienne *Coracésium*, où se trouvait, à l'époque de la guerre de Rome contre les pirates, une forteresse redoutable bâtie sur une montagne fort élevée. Autour de cette montagne on remarque de belles ruines parmi lesquelles on a cru reconnaître des constructions cyclopéennes. A deux milles au nord-ouest, sont les vestiges d'une autre ville antique entourée de murs dont la plupart sont cyclopéens. On y trouve aussi beaucoup d'inscriptions grecques [2]. Corancez donne à ces ruines le nom d'*Hamana* [3], mais Strabon les désigne sous celui d'*Hamaxia* [4].

Alaïa, qui n'est aujourd'hui qu'une misérable bourgade dans une position très-pittoresque, est appelée par les chroniqueurs et les chartes du moyen âge du nom de *Candelor* ou l'*Escandelour*. Un émir musulman, qui payait tribut aux rois Lusignans de Chypre, y faisait sa résidence [5].

[1] *Géographie*, liv. XIV, ch. v, § 1er.

[2] Beaufort, *Karamania*, et Bœckh, *Corpus Insc. Græc.*, t. III, part. xxv, p. 200, nos 4401-4410.

[3] *Itinéraire en Asie Mineure*, p. 361.

[4] Ibid., liv. XIV, ch. v.

[5] L. de Mas-Latrie, *Hist. de Chypre*, t. I, p. 216; t. II, p. 61, 64, et *Bibl. de*

A deux milles à l'est d'Alaïa, sont des ruines qu'on suppose être celles du fort *Laërtes*, dont parle Strabon [1]. Corancez, qui ne mentionne pas cette localité, en cite une autre [2], d'après Ptolémée, qu'il croit être située au fond d'une anse formée par le coude d'un fleuve venant de l'est-nord-est de l'Anti-Cragus. Cette ville, dont le voyageur indique la position probable, est *Jotapé* [3]. Beaucoup d'inscriptions grecques y ont été trouvées [4]. Plus à l'est doivent se rencontrer, selon Corancez [5], les ruines de *Syedra*.

Le premier point digne d'attention, qu'on aperçoit sur la côte, après Alaïa, est *Sélinti*, cap escarpé et très-pittoresque au pied duquel sont des ruines considérables qui appartiennent, sans nul doute, à l'ancienne *Sélinonte*, où mourut Trajan [6], et qui depuis fut nommée *Trajanopolis*. Sélinti est éloignée de deux lieues, vers l'orient, des bords de la mer; elle a été bâtie fort au-dessus du niveau du fleuve, dans le but de la préserver des inondations, qui sont fréquentes sur ce point dans la saison des pluies. Ce fleuve est remarquable, parce qu'en remontant la Cilicie Trachée depuis le promontoire d'Anémour, il présente le premier courant d'eau considérable dans l'intérieur des terres [7].

Dans l'antiquité, Sélinonte, dont le nom semble avoir toujours prévalu, même après son changement en celui de

l'École des Chartes, 2e série, t. I, p. 315. — Cf. aussi le *Voyaige d'oultremer en Jhérusalem* du Sr de Caumont (Ed. du marquis de Lagrange), p. 80.

[1] Liv. XIV, ch. v.

[2] *Itinér.*, p. 361.

[3] Visconti, *Iconogr. grecq.*, t. III, part. II, Rois, p. 15, ch. XIV, § 5 et note 2.

[4] Bœckh, C. I. G., t. III, p. 201, nos 4411-4416.

[5] *Itinér.*, p. 307.

[6] Tite-Live, liv. XXXIII, ch. XX.

[7] Corancez, p. 359-360.

Trajanopolis, puisque nous le retrouvons dans Ptolémée [1], Basile de Séleucie [2], Hiéroclès [3], et chez d'autres auteurs [4], enfin dans les inscriptions grecques et latines de cette ville [5], Sélinonte, disons-nous, était la capitale de la Sélentide. Beaufort [6] prétend avoir trouvé, dans les ruines de cette ville, le tombeau de Trajan. On voit à Sélinti diverses antiquités, telles qu'un théâtre, des bains et un long aqueduc soutenu par des arcades.

En descendant toujours à l'est, on aperçoit des ruines que Corancez dit être celles de *Néphélis*, puis une grande quantité d'autres décombres jonchant le pied d'une montagne fort escarpée, le *Cragus* de Cilicie; ce sont, à n'en pas douter, les ruines d'*Antioche du Cragus*. Les rois d'Arménie de la dynastie roupénienne y avaient bâti une forteresse [7]. On y voit un aqueduc romain et quelques cahuttes habitées par des Turkomans. Tout près de là sont deux petites îles que, d'après leur position, Letronne [8] a soupçonné être les *Aconnesiæ insulæ*, situées, selon les actes de saint Barnabé [9], un peu en avant d'Anémour : Ἤλθομεν ἐν τῷ Κορασίῳ [10], ἐκ εἶθεν δὲ παρεπλεύσαμεν τὰς Ἀκοννεσίας, καὶ ἔλθομεν ἐν πόλει Ἀνεμουρίῳ.

[1] *Géogr.*, liv. VIII.
[2] *Vie de S. Thècle*, p. 291.
[3] *Synecd.*, p. 709.
[4] *Chronic. paschale*, p. 253. C. et *Chr. eccl.*
[5] Bœckh, C. I. G., t. III, p. 205, nos 4417-4428.
[6] *Karamania.*
[7] Pauli, *Cod. dipl. del ord. Jerosolymit.*, bref de Jean XXII, t. II, p. 81. — Sanuto, carte des *Secreta fid. crucis.* — Antonio de Uzzano, *Compasso*, dans le traité *Della decima* de Pagnini, t. IV, p. 234.
[8] *Journal des Savants*, 1819. Cf. Compte rendu du voyage de Beaufort.
[9] *Apud* Bolland. jun., t. II, p. 432; cit. par Wisseling, *ad. Itin.*, p. 708.
[10] Pour Κορακησίῳ.

Après Antioche du Cragus, on arrive à une petite rivière appelée *Charadran*, le *Charadras* de Strabon, puis au cap Anémour, le plus méridional de l'Asie Mineure, et qui est formé par une branche avancée du Taurus. C'est par erreur que, dans beaucoup de cartes, on a placé Anémour sur la pointe méridionale de ce cap; l'erreur vient sans doute de ce que les anciens ont désigné cette pointe sous le nom de promontoire d'Anémour. « Dans ces parages peu connus, dit Corancez [1], les géographes modernes, appliquant au port de ce nom les distances que Strabon indique pour ce promontoire, ont placé le premier point trop au midi. La ville et le port d'Anémour sont réellement situés à 40 milles au nord du cap le plus méridional de la côte de Karamanie. »

On remarque à Anémour les ruines d'un aqueduc, de murailles, de réservoirs et de deux théâtres, dont l'un, assez bien conservé, paraît avoir été recouvert d'un toit. Une quantité considérable de tombeaux, formant une espèce de nécropole, sont d'une construction uniforme et ne diffèrent que par les ornements et la grandeur. Ce sont de petits édifices séparés et divisés chacun en deux chambres dont l'une, à l'intérieur, est subdivisée en cellules ou caveaux funéraires; l'autre devait être destinée à recevoir les offrandes, ou affectée au service des cérémonies funèbres. Aucun de ces tombeaux ne porte d'inscriptions. Ces ruines attestent l'existence d'une ville considérable qui ne peut être que *Anemurium*, dont parlent Scylax et Pline [2]. La ville actuelle est petite et bâtie sur une colline pierreuse, d'où elle

[1] *Itin.*, p. 245.

[2] Beaufort, *Karamania*, et Letronne, *Journal des Savants*, 1819, *lieu cité*.

domine le port. On voit, sur le sommet de cette colline, un château ruiné que les Chypriotes prétendent avoir été bâti par les Franks, à l'époque de la domination des Lusignans en Karamanie et en Chypre [1]. La position de ce château correspond à celle du fort de *Sequin* ou *Sachin*, que Sanuto [2], le seigneur de Caumont [3], et un bref du pape Jean XXII adressé aux Hospitaliers [4], mentionnent comme faisant partie du domaine des rois d'Arménie. Tout près de cette forteresse coule une rivière de 150 pieds de large, qui pourrait bien être l'*Arymagdus* de Ptolémée.

A deux milles d'Anémour, sur le sommet d'une colline, on voit les ruines d'une ville antique qui doit être le *Nagidus* de Strabon. Le voyageur anglais Leake [5] place les ruines de cette ville, qui joua un rôle important dans le Bas-Empire, près d'une localité qu'il nomme *Laara* [6].

A quelque distance de Nagidus se trouve une baie qui offre un havre sûr et commode, appelé *Saok-sou* (eau froide), nom qu'il emprunte à une petite rivière très-rapide qui se jette à la mer en ce lieu. Ce havre doit être l'ancien port d'*Arsinoé*. Sur un promontoire qui commande l'entrée du havre à l'ouest, on voit encore les ruines d'une ville et celles d'un château [7].

[1] Corancez, p. 292.

[2] Carte des *Secreta fid. crucis*.—Cf. aussi Antonio de Uzzano, *Compasso*, dans la *Decima* de Pagnini, t. IV, p. 234.

[3] *Voyaige d'oultremer*, p. 79.

[4] Pauli, *Cod. dipl.*, t. II, p. 84.

[5] *Journal of a tour in Asia Minor.* — Letronne, *Journal des Savants*, 1825, p. 334.

[6] Cf. aussi Fellows, *Itin. in Asia Minor*, p. 190, et Bœckh, t. III, p. 172, n° 4342, E.

[7] Kinneir, *Voy. en Asie Mineure*, t. I, p. 308.

Avant d'arriver à Célenderis, en venant d'Anémour, on remarque une autre ville antique, ruinée comme les précédentes, et qui doit être l'ancienne *Melania* de Strabon [1] : Εἶτα τόπος Μελάνια.

Kélendri, l'ancienne *Celenderis*, est à 12 heures d'Anémour et à 18 de Sélefké. C'est un misérable village composé de quelques huttes et d'un khan ; les bâtiments y trouvent un refuge contre le vent d'ouest, dans un port qui ne présente les restes d'aucune construction. Les ruines de Célenderis, qui, dans l'antiquité, était une ville maritime illustrée par ses origines mythologiques [2], sont situées au pied de la montagne, et bordent une petite baie sur un mille environ de longueur. Ces ruines se composent d'un aqueduc [3] qui conduisait dans la ville les eaux d'une source voisine, et d'un château ruiné qui se trouve élevé sur l'emplacement de celui dont Pison s'était emparé, au temps de Germanicus, et dans lequel il soutint un siége contre Sextius. Les autres ruines consistent en un certain nombre de petits édifices cintrés, d'une grande solidité ; chacun d'eux renferme un fort beau sarcophage ; plusieurs de ces sarcophages sont entiers et encore munis de leur couvercle, tandis que d'autres sont mutilés ou brisés. Kinneir [4] en compta plus de vingt, sur deux desquels seulement il remarqua des inscriptions grecques. Au centre de la ville s'élève un petit édifice dans lequel on pénètre par quatre portes qui font face aux quatre points cardinaux. Il est construit en pierres de taille et s'élève en forme de cône,

[1] *Géogr.*, liv. XIV et XVI.
[2] Apollodore, liv. III, ch. XIV, § 3.
[3] Corancez, p. 246.
[4] *Voy. en Asie Mineure*, t. I, p. 309-311.

dont l'extrémité supérieure est décorée d'une belle corniche.

Après cette ville vient *Aphrodisias*, dont les ruines sont indiquées sur la carte de M. Kiepert, au nord de la presqu'île qui forme le cap *Cavalier*. Cette dénomination, tout à fait européenne, prouve qu'au moyen âge les Franks faisaient sur la côte un grand commerce et y avaient des comptoirs; ce que semblent indiquer, au surplus, les noms de *Oræ Cyprianæ*, *Portus Ramensis* [1], *Port Provençal* [2], *Castrum Longobardorum*, *Porto Cavaliere*, que l'on rencontre fréquemment dans les documents de cette époque.

Au nord de toutes les localités maritimes que je viens de citer, se trouvaient, dans l'antiquité, des populations d'origines différentes, et des villes dont les géographes et les monuments nous ont conservé le souvenir; ainsi, les cantons de *Cétide* et de *Lalasside*, les peuplades appelées *Cennates* [3], une partie de l'*Isaurie*, les villes de *Philadelphie*, *Germanicopolis* (Ermenag), *Claudiopolis*, *Diocésarée*, *Olba*, *Isauria*, etc., se trouvaient dans la Cilicie Trachée.

L'*Isaurie*, formée de quelques cantons de la Cilicie Trachée et de la Pamphylie, a joui d'une certaine importance, parce qu'elle était, en quelque sorte, la clef du passage conduisant de la côte méridionale au centre de l'Asie Mineure. Ses habitants, maîtres des barrières presque inexpugnables que forment leurs montagnes, y gardèrent presque toujours, même quand la domination romaine pesait sur tout le monde, une indépendance dédaigneuse et sau-

[1] Sanuto, *Secret. fid. crucis*, t. II, part. IV, ch. XXVI, p. 89.

[2] *Not. et Extr. des Mss.*, t. XIII, *Cartes du moy. âge*.—Sanuto, *id.*, *ibid.*, page 89.

[3] Cf. méd. d'Ajax et de Polémon, toparques d'Olba, dans Mionnet, *Méd. grec.*; v[is] *Olba et Diocæsarea*.

vage. Un des leurs, Trebellianus [1], prit la pourpre, dans le IIIe siècle, et se maintint quelque temps dans ces âpres cantons. A une époque postérieure, les Isaures poussèrent leurs ravages jusqu'à Tarse et occupèrent, pendant plusieurs années, Séleucie et d'autres places.

C'est aux confins de l'Isaurie que se trouvait la ville d'*Olba*, bâtie par Ajax, fils de Teucer, qui vint de Chypre en Cilicie. Il fonda un temple de Jupiter, dont les prêtres étaient souverains de la Trachéotide. Les principales cités de cette théocratie étaient *Olba*, *Cenna* (?) et *Lalassa* (?). Il est probable qu'à ces colons athéniens s'étaient joints des Argiens de Chypre, car le symbole d'Argos se retrouve sur les médailles de ces princes, décrites par les numismatistes [2]; et de plus, nous savons d'une manière à peu près certaine qu'il y avait autrefois en Cilicie une ville nommée *Argos*, nom qui nous a été conservé par les médailles [3].

Dans le golfe formé par la pointe du cap Cavalier et par l'angle du promontoire Sarpédon, on trouve les ruines de *Mylæ*, puis celles d'une ville qui marque à peu près le milieu de l'arc formé par le golfe. Ces dernières sont étagées sur une pente rocheuse qui, en cet endroit, vient aboutir à la mer. La roche est un composé de marbres rouges et verts veinés de blanc, formant des couches horizontales brisées et infléchies de la manière la plus extraordinaire. Tous les auteurs anciens fixent en cet endroit la position d'*Holmi* [4], dont le nom est orthographié d'une

[1] *Historia Augusta* (Treb. Poll.), *Tyrans*, ch. xxv.
[2] Raoul Rochette, *Hist. des col. grecques*, t. II, p. 138.
[3] Mionnet, *Méd. grecq.*, Cilicie, v° *Argos*.
[4] Strabon, liv. XIV.— Pline, V, 27.— Étienne de Byzance, *De urb.*, v° *Holmi*. — Scylax, *Périple*.

manière particulière dans chaque écrivain. Selon Pline, le nom de cette ville devrait s'écrire *Hormia,* dénomination qui s'applique à un lieu propre à la pêche; on sait, en effet, que le rivage de la Cilicie, depuis le cap Cavalier jusqu'à Lamas, est très-poissonneux, et Oppien [1] nous apprend comment on faisait de son temps, sur cette plage, la pêche des anthias.

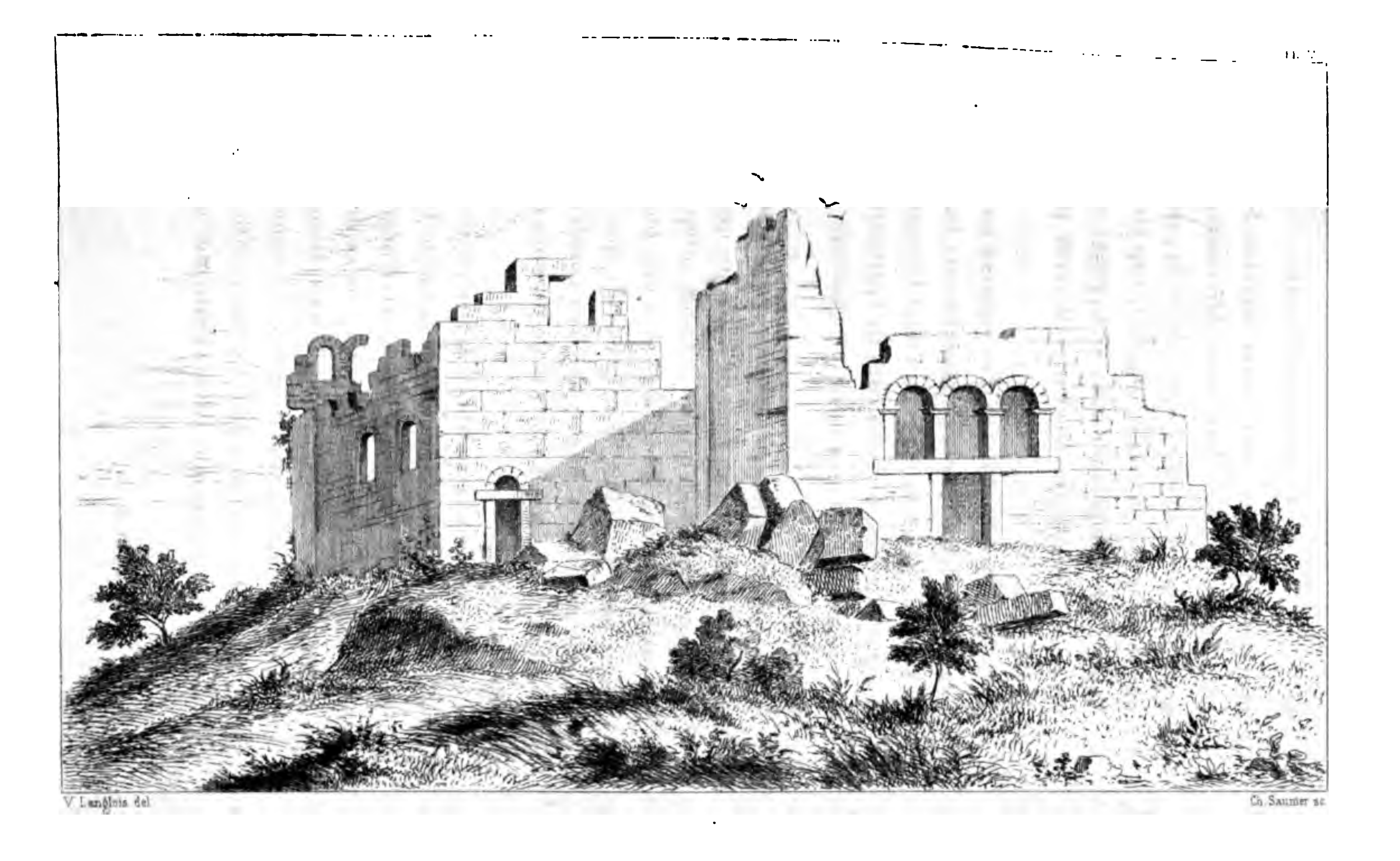
C'est de la ville d'Holmi que partirent les premiers habitants de Sélefké (Séleucie), abandonnant leur cité, au dire de Strabon, pour venir s'établir dans la nouvelle ville fondée par Séleucus, près des rives du Calycadnus, sur le versant oriental de la montagne que couronne le château de Sélefké.

Les ruines d'Holmi, bien que considérables, n'accusent aucun édifice; tous les pans de murailles qui se voient sur le rocher sont les débris de maisons antiques. Les murs de ces habitations sont bâtis avec des blocs de marbre rouge ou vert d'une telle grosseur, que l'enceinte de chaque maison est encore très-bien conservée, malgré le nombre prodigieux d'arbres et de buissons qui ont envahi ces ruines.

Une voie romaine venant de la Pamphylie, et qui passait par toutes les villes du littoral de la Cilicie Trachée, traversait Holmi, le port de Séleucie, et rejoignait dans cette dernière ville la grande route qui, du centre de l'Asie Mineure, passait à Séleucie, de là à Tarse, et aboutissait en Syrie. On voit encore les traces de cette voie en plusieurs endroits.

A une demi-heure à l'est des ruines d'Holmi, se trouve une vaste construction bâtie à l'extrémité d'un long pro-

[1] *Cynégetique*, III, 8, 6.



V. Langlois del.

Ch. Saunier sc.

montoire qui se termine par une langue de terre basse et large. Cet édifice porte aujourd'hui le nom de *Cheyr-Houran*. C'est un beau monument construit en larges pierres de taille. On voit à l'intérieur une salle extrêmement profonde, éclairée par plusieurs fenêtres arquées dont quelques-unes sont encore bien conservées. Tout autour de cette vaste construction, qui semble avoir été élevée au moyen âge sur les ruines d'un édifice considérable, on trouve des fragments de mosaïques, dont les cubes sont dispersés à la base des murailles du monument. Quelques voyageurs ont pris cette construction pour un palais ruiné, d'autres pour une forteresse ; pour moi, j'aime mieux y voir les ruines d'un monastère byzantin fortifié, afin d'en défendre l'entrée aux musulmans, comme cela se pratique encore en Orient.

Le port actuel de Sélefké est connu des habitants de la contrée sous le nom de *Liman-Iskelessi*, ou encore, *Sélefké-Iskelessi*. C'est un village de quelques maisons et magasins, où se trouvent une douane et un khan. Sous la domination byzantine, le port était, comme de nos jours, fréquenté par des navires marchands. Par le nombre des tombeaux qu'on y voit encore aujourd'hui, on doit supposer qu'au moyen âge l'échelle de Séleucie avait quelque importance. On remarque, en effet, au bord de la mer, les ruines d'une petite chapelle grecque ; et sur tout le rivage, qui, en cet endroit, est bordé de rochers, on découvre une grande quantité de sarcophages monolithes creusés à même le roc, et portant des inscriptions que le temps a en partie détruites [1]. Un fragment d'inscrip-

[1] Mon *Recueil des Inscript. de la Cilicie*, p. 55, n[os] 179, 180.

tion latine de quelques lignes [1], quelques chapiteaux d'un mauvais style, sont les seuls débris que l'ancien port de Séleucie ait conservés des siècles passés.

A l'est des ruines d'Holmi et de Liman-Iskelessi, se trouve le cap *Sarpédon* [2], indiqué sur la carte de M. Kiepert sous le nom de *Lissan el Cape*. Pomponius Méla [3] dit que ce cap servait autrefois de limite au royaume du héros Sarpédon, roi de Lycie, tué par Patrocle au siége de Troie [4]. Toutefois, il est probable que ce n'est pas au Sarpédon homérique que le cap en question a emprunté son nom, mais bien à Sarpédon, frère et successeur de Minos. Vaincu par ce prince, il aurait émigré à la tête d'un certain nombre de mécontents et de Crétois, et formé des établissements sur plusieurs points, principalement sur les côtes de la Syrie, de la Cilicie et de la Pamphylie [5].

Selon Scylax [6], il y aurait eu près du cap Sarpédon une ville de ce nom : Σαρπηδὼν πόλις, ἔρημος καὶ πόταμος. Le cap Sarpédon, suivant Strabon [7], était célèbre par un temple et un oracle de Diane Sarpédonie [8]; et Basile de Séleucie [9] nous apprend qu'il y avait encore, en cet endroit, un temple fameux d'Apollon Sarpédonien qui occupait une jetée ou langue étroite sur le bord de la mer : Επιτεχίζει δὲ ἑαυτὴν τῷ δαίμονι, τῷ Σαρπηδόνι, τῷ καταλαβόντι μὲν τὴν ἐπί τὴν θαλάττης

[1] Mon *Recueil des Insc. de la Cilicie*, p. 46, n° 181.
[2] Strabon, liv. XIV, § 5.
[3] *De situ orb.*, liv. I, ch. XIII.
[4] Homère, *Iliade*, ch. XVI.
[5] R. Rochette, *Col. grecques*, t. II, p. 141 et la note.
[6] *Périple*.
[7] Liv. XIV, 5.
[8] R. Rochette, *Col. grecq.*, t. II, p. 142.
[9] *Vie de S. Thècle*, p. 275, D.

χελὴν. C'est à l'est de ce cap que se trouvait l'un des promontoires appelés par Strabon *Zephyrium*, et que Bertrandon de la Brocquière[1] considère comme le port de Séleucie, qu'il appelle *Zabari*. Le Calycadnus se jette dans la mer à peu de distance de ce dernier point.

[1] *Voyage en Orient*, dans l'*Hist. de Chypre* de M. de Mas-Latrie, doc. t. II, p. 8.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SÉLEUCIE ET SES ENVIRONS.

Ruines du monastère de la Vierge-Marie (Meriam-lik); ruines de Séléfké, ancienne Séleucie; les temples appelés aujourd'hui Giaour-Klissé; les nécropoles de Giaour-Sini et de Tékir-hambar; le château de Séléfké; le Gok-sou, ancien Calycadnus; ruines diverses.

Une éminence couverte de débris appartenant à l'époque de la domination byzantine en Cilicie, se trouve au nord, entre l'échelle de Sélefké et la ville de ce nom. Les ruines, rapprochées de ce dernier point, consistent en églises, sarcophages avec inscriptions, citernes, églises voûtées et soutenues par des colonnes ensevelies dans le sol, par suite d'éboulements de terrain, mais dont on aperçoit encore les chapiteaux.

Les églises sont construites dans le style des anciennes basiliques ; et on peut supposer, par les cubes en verre de couleur provenant des mosaïques qui les ornaient, que ces édifices étaient somptueux et richement décorés.

Des pans de murailles, restes de vastes constructions, font supposer qu'il y avait sur ce point un monastère d'une grande étendue ; c'est, au surplus, ce que semble indiquer le nom que les habitants de Sélefké ont donné à ces ruines, appelées par eux *Mériam-lik* (le lieu de Marie).

Près des restes du couvent de Mériam-lik sont deux longues citernes carrées et parallèles, séparées seulement

par une muraille de deux mètres d'épaisseur. La voie romaine, venant de la Pamphylie et aboutissant à Sélefké, passe à travers ces ruines; elle n'est plus praticable sur plusieurs points.

Sélefké, éloigné d'une heure seulement des ruines de Mériam-lik, est bâti sur l'emplacement qu'occupait jadis *Séleucie*, ville fondée, ainsi que nous l'avons dit, par Séleucus Nicator [1], pour y recevoir la population d'Holmi. Sous les Romains, Séleucie jouissait de l'autonomie. Au IVe siècle de notre ère, elle fut désignée sous le nom de Séleucie d'Isaurie, lorsque les Isaures, qui en firent la ville principale de leur province, poussèrent leurs déprédations jusqu'à la mer [2].

Quand les Byzantins eurent été chassés de la Cilicie par les Arméniens, Sélefké devint l'un des boulevards avancés de la puissance des rois de la dynastie Roupénienne, à l'occident. Sur cette partie de l'empire de ces nouveaux conquérants, était une forteresse redoutable, comparable à celles de Gorigos, de Lampron, de Sis et d'Anazarbe, et qui avait été élevée dans le but de protéger la ville et son territoire contre les invasions des Seldjoukides de Konieh.

Au commencement du XIIIe siècle, le roi Léon II, qui craignait de ne pouvoir conserver le château de Sélefké, en confia la garde aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui habitaient son royaume, et leur donna en fief la ville de *Sélef*, ainsi qu'on l'appelait alors, afin de reconnaître les services qu'ils lui avaient rendus dans les luttes qu'il

[1] Et. de Byzance. *De urb.*, v° *Sélefké.*

[2] Hiéroclès, *Synecd.* — Théodoret, *Hist. ecclés.*, liv. II, ch. XXVI. — S. Basile, *Vie de S. Thècle*, liv. I. — Ammien Marcellin, liv. XIV, ch. II.

avait eu à soutenir contre les infidèles [1]. La reine Zabel, fille de Léon II, se réfugia dans le château de Sélef, après la mort de Philippe d'Antioche, son premier mari; mais les Arméniens l'obligèrent à en sortir pour épouser Héthoum, fils de Constantin de Pardzerpert, connétable du royaume, qui fut appelé au trône [2].

Les ruines de Seleucie ont excité l'intérêt de tous les voyageurs qui ont parcouru la Cilicie. L'ambassadeur vénitien J. Barbaro, qui se trouvait en Orient après la chute du royaume des Lusignans d'Arménie, vers la fin du xve siècle, donne de curieux détails sur cette antique cité [3]. Voici, d'après ce voyageur, la description de Sélefké, traduite du dialecte vénitien : « En quittant Curcho (Gorigos) et en se dirigeant à l'ouest, on trouve, à dix milles plus loin, Seleucha (Séleucie), située sur une montagne. Au pied de la ville coule un fleuve (le Calycadnus), qui se jette dans la mer, près de Curcho ; il est comparable, par sa grandeur, à la Brenta [4]. Près de cette montagne est un théâtre dans le genre de celui de Vérone ; il est fort spacieux et entouré de colonnes d'un seul morceau ; des gradins règnent à l'entour. En escaladant la montagne, pour aller au château, on voit beaucoup de sarcophages, partie d'un seul bloc détaché du roc, et partie creusés à même le rocher. En montant toujours, on arrive aux portes de la première enceinte de la forteresse. Ces portes, situées tout

[1] Paoli, *Cod. dipl.*, t. I, p. 98 et suiv., n° 94. — Raynaldi, 1210. — *Lettres du pape Innocent III*, liv. XIII, lettr. 119.

[2] Sempad, *Chronique*.

[3] *Voyage de Barbaro*, dans la *Collection des voyages de Bergeron*.

[4] L'un des fleuves de la Lombardie, qui se jette dans l'Adriatique, assez près de Venise.

en haut de la montagne et flanquées d'une grande tour de chaque côté, sont en fer. On n'y voit aucune trace de bois. Elles sont hautes de quinze pieds et larges de moitié; de plus, elles sont ciselées, comme si le métal était d'argent. La muraille, à sa base, a trois milles de tour, tandis qu'au sommet des tours elle n'a guère qu'un mille de circonférence, ce qui la fait ressembler à un pain de sucre. C'est dans cette enceinte que se trouve le château de Séleucha, avec ses tours et ses murs; une distance de trente pas et plus les sépare. Dans l'intérieur du château est une cave carrée, creusée dans le roc, profonde de cinq pas, longue de vingt-cinq et large de sept environ, dans laquelle on a emmagasiné beaucoup de bois et de munitions. A côté de cette cave est une grande citerne dans laquelle l'eau ne tarit jamais. Ce château fait partie de l'Arménie Mineure, qui s'étend jusqu'au mont Taurus; les Turcs l'appellent en leur langage Corchestan [1]. »

Les voyageurs modernes qui ont visité les ruines de Sélefké, en ont publié des descriptions à peu près identiques, et depuis l'amiral Beaufort, qui a fourni des renseignements assez complets sur les ruines de Séleucie, aucune relation moderne ne donne de nouveaux détails sur cette ancienne cité.

Les restes de Séleucie consistent, de nos jours, en deux temples assez rapprochés l'un de l'autre, et situés à environ huit minutes à l'est du village actuel de Sélefké. L'un de ces temples, dont les débris gisent épars sur le sol, était orné à l'intérieur d'une frise représentant des génies ailés qui tiennent d'énormes grappes de raisin. Une belle

[1] Ce nom signifie peut-être *pays de Curcho* ou de *Gorigos*.

colonne corinthienne, surmontée d'un chapiteau du même ordre, a quatre pieds de diamètre.

Lors de l'établissement du christianisme, les néophites de Séleucie construisirent, avec les matériaux de ce temple, une église dans le style des basiliques, et dont il reste l'abside percée de deux baies séparées par une colonnette de marbre rouge. Les gens du pays donnent à ces ruines le nom de *Giaour-Kilisé* (église des chrétiens). A quelque distance de cette église on voit plusieurs fûts de colonnes fichés dans le sol, et qui ont dû appartenir plutôt à une église qu'à tout autre édifice, à en juger par les débris épars sur le même point.

Outre ces ruines, on remarque un pont romain de six arches assez bien conservé, mais dont les parapets sont détruits en plusieurs endroits; des portiques et un théâtre que J. Barbaro a comparé à celui de Vérone.

Près d'une carrière de marbre, qui a dû fournir tous les matériaux des édifices de la ville, est un réservoir carré de 45 m. 7 de longueur, sur 22 m. 85 de largeur, et de 10 m. 16 de profondeur ; on y descend par un escalier tournant de 25 marches, pratiqué dans l'épaisseur des murs.

Au sud des débris de cette cité antique est une vaste nécropole creusée dans le rocher; elle se compose de chambres carrées dans lesquelles on pénètre par une ouverture de même forme qu'une pierre fermait hermétiquement. Dans chacune de ces chambres sont des débris de sarcophages creusés dans le roc. Dans le même état de dégradation sont d'autres sarcophages sur lesquels sont gravées des inscriptions byzantines, qui rappellent les noms et qualités des personnages. De semblables inscriptions se lisent sur les cellules à côté desquelles on a pra-



V. Langlois del.

RUINES D'UN TEMPLE ET D'UNE ÉGLISE BYZANTINE
(Seleucie)

tiqué de petites niches triangulaires, creusées à même le roc, et qui sans doute étaient destinées à recevoir des lampes. Cette nécropole est désignée sous le nom de *Giaour-Sini* (cimetière des chrétiens)[1].

A l'est et à quelque distance des ruines que je viens de décrire, on voit une autre nécropole composée, comme la précédente, de chambres sépulcrales creusées dans le roc et de sarcophages monolithes avec des couvercles prismatiques à oreillettes. Sur ces sarcophages, ainsi que sur les portes des chambres, on lit des inscriptions byzantines. Sur l'une de ces cuves monolithes, j'ai découvert le nom d'Aphrodisius, premier martyr de la foi chrétienne à Séleucie :

ΘΗΚΗΠΑΡΑΣΤΑΤΙΚΗΑΦΡΟΔΙCΙΟΥ
ΠΡΟЄΤΟΜ[ΑΡΤΥΡΟC]ΤΟΥ....

« *Tombeau représentatif d'Aphrodisius, premier martyr de....* »

Sur la rive droite du Calycadnus, au milieu de ces décombres et à petite distance des deux nécropoles, se trouvent, à des intervalles inégaux, les maisons du village de Sélefké, au nombre de trente environ. Elles sont à terrasses et construites avec les matériaux des anciens monuments de la cité antique[2].

Le konak de l'aga gouverneur de Sélefké, le bazar, le khan de la ville et la mosquée, sont modernes; ces édifices n'ont rien de remarquable.

Le château arménien qui couronne la montagne à la

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 50 et suiv., n°s 148-172.

[2] M. le comte Léon de Laborde a donné, dans l'atlas des planches de son *Voyage en Orient*, un plan de Sélefké et de ses environs.

base orientale de laquelle sont les ruines de Séleucie, a dû être élevé sur les débris d'un château byzantin, dont l'existence m'a été révélée par quelques fragments d'inscriptions grecques que j'ai recueillies parmi les décombres amoncelés dans l'enceinte. On arrive à cette forteresse par un chemin escarpé que des pierres, provenant des murailles, ont en partie obstrué. Le château de Sélefké est de forme ovale; il est entouré d'un double fossé, ainsi que d'un mur solidement construit et flanqué de tours.

L'enceinte extérieure a moins d'élévation que le château, dont les hautes tours sont reliées entre elles par des murailles et de longues galeries voûtées. On remarque, dans l'enceinte de ce château, les ruines d'une chapelle arménienne.

Je ne mentionne ici ni la citerne ni le magasin creusé dans le roc; les détails si précis qu'a donnés Barbaro, et qui sont rapportés plus haut, me dispensent de toute déscription à ce sujet.

Sur la porte d'entrée de l'enceinte extérieure on lit une inscription arménienne dont les lignes inférieures ont disparu [1]. L'amiral Beaufort [2], qui avait dessiné cette inscription lorsqu'elle était encore entière, en a rendu les caractères avec si peu d'exactitude, qu'il est impossible de la déchiffrer. Cette inscription est surmontée d'une croix cantonnée de rosaces, et accostée du monogramme du Christ, en caractères arméniens. C'est ce château avec ses dépendances que Léon II avait concédé aux Hospitaliers

[1] Mon *Recueil d'Inscr. de Cilicie*, p. 53, n° 175.

[2] *Karamania*, ch. XI, p. 212.

par une charte de donation, octroyée dans le courant de l'année 1210[1], et dont une copie avait été adressée, sous forme de lettre, au pape Innocent III.

Séleucie était traversée par les eaux du Calycadnus, qui desservaient plusieurs aqueducs dont on voit les restes des hauteurs du château. Les habitants du pays désignent aujourd'hui ce fleuve sous le nom de *Gok-sou* (l'eau noire). Il a sa source dans les montagnes de la Cétide, non loin d'*Ermenag*, la *Germanicopolis* des anciens. Suivant Ammien-Marcellin[2], le Calycadnus traversait l'Isaurie, où il était navigable. Peu large dans son cours supérieur, ce fleuve, après avoir dépassé les ruines de Séleucie, acquiert, d'après Beaufort, une largeur de 180 pieds, et va se jeter dans la mer à l'est du cap Sarpédon. Le Gok-sou coule près de Sélefké, et baigne la base d'un rocher à même lequel un escalier a été taillé[3]. Les nuances marbrées de ce rocher lui ont fait donner le nom de *Pœcile*, Ποικίλη. Basile de Séleucie[4] donne au Calycadnus le nom de Καλύδνος. Au moyen âge, il s'appelait *Sélef*, du nom du château de Sélefké[5]. Willebrand avance que c'est dans les eaux de ce fleuve, très-près de Sélefké, et non dans le Cydnus, comme le prétendent quelques auteurs, que l'empereur Frédéric Barberousse se serait noyé, « cum in recuperatione Terræ Sanctæ laboraret[6]. »

[1] Pauli, *Cod. dipl.*, t. I, n° 94. — Raynaldi, *Ann. ecclés.*, 1210, n°s 34-35. — Baluze, *Lettr. d'Innoc. III*, t. II, liv. XIII, p. 119.

[2] Liv. XIV.

[3] Strabon, *Géogr.*, liv. XIV, ch. v.

[4] *Vie de S. Thècle*, liv. I.

[5] Willebrand, *Itin.*, p. 141.

[6] Willebrand, *l. cit.*— Ansbert, dans la *Bibl. des Croisades*, t. III, et Michaud, *Hist. des Croisades*, t. II, liv. VII.

Une marche de près de deux heures conduit de Sélefké à la vallée d'*Ermenag*, et au coteau qui la borde. Cette immense étendue de terrain est couverte de ruines; M. de Tchihatcheff[1] compare leur prodigieuse quantité à une longue traînée de décombres. Ce doit être sur un point quelconque de ces ruines que se trouve le lieu que le voyageur Kennedy Bailie appelle *Meidan*, près Sélefké [2], et dont le nom signifie en turc *hippodrome*.

[1] *Journal asiatique*, 1854; *Lettre à M. Mohl sur les antiq. de l'Asie Mineure.*

[2] *Fascicul. inscript. græc.*, t. II, p. 100.— Bœckh, *Suppl. au Corp. inscript. græc.*, n° 4429, C.

CHAPITRE TROISIÈME.

DE SÉLEUCIE AUX RUINES DE CORYCUS.

Le promontoire Manoïdes; Perchembé et ruines de Calo-Coracésium; Tatli-sou, la fontaine de Nus de Varron; Kurko, ruines de Corycus et châteaux arméniens de Gorigos; nécropole byzantine; tombeau d'un santon turk; l'antre Corycien.

Dans la direction de Séleſké aux ruines de Gorigos, et à égale distance de ces deux cités antiques, se trouvent les restes d'une ville byzantine bâtie en amphithéâtre sur les versants de deux collines, là où le rocher fait sa jonction avec la mer.

L'emplacement qu'occupe cette ancienne ville est désigné par un écrivain antérieur à sa fondation, Pomponius Méla [1], qui lui donne le nom de promontoire Manoïdes [2], et indique sa position entre les embouchures du Calycadnus et du Cydnus.

Etienne de Byzance [3] parle aussi du mouillage formé par le golfe dont Pomponius Méla nous donne le nom, en expliquant la forme lunaire du promontoire *Manoïdes* de *Calo-Coracésium*.

Les anciens géographes gardent le silence sur cette localité, ce qui est pour nous la preuve que Calo-Coracésium

[1] *De situ orb.*, liv. I, ch. XIII.
[2] En grec Μανοειδὴς, c'est-à-dire *lunatum*, affectant la forme d'une demi-lune.
[3] *De urb.*, v° *Pseudo-Coracésium*.

ne remonte pas à une haute antiquité. On connaît, en effet, l'époque précise de la fondation de cette ville par une inscription grecque que l'amiral Beaufort [1] a copiée sur la porte orientale de la ville, et qui ne laisse aucun doute sur son origine. Cette inscription, d'une haute importance pour l'histoire de Calo-Coracésium, ne donne pas le nom de la ville, que nous connaissons d'ailleurs d'une manière certaine par une mention du *Stadiasmus maris* [2], qui indique, en outre, la position de Calo-Coracésium entre Séleucie et Corycus. Voici le texte et la traduction de cette inscription [3] :

ΕΠΙ ΤΗϹ ΒΑϹΙΛΕΙΑϹ ΤΩΝ ΔΕϹΠΟΤ[Ω]Ν ΗΜΩΝ
ΟΥΑΛΕΝΤΙΝΙΑΝΟ[Υ] ΚΑΙ ΟΥΑΛΕΝΤΟϹ ΚΑΙ ΓΡΑΤΙΑΝΟΥ
ΤΩΝ ΑΙΩΝΙΩΝ ΑΥΓΟΥϹΤΩΝ
ΦΛ. ΟΥΡΑΝΙΟϹ Ο ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΟϹ ΑΡΧΩΝ
ΤΗϹ ΙϹΑΥΡΙΩΝ ΕΠΑΡΧΙΑϹ ΤΟΝ ΤΟΠΟΝ
[ΚΑΙ]ΕΡΗΜΟΝ ΟΝΤΑ ΕΞ ΟΙΚΕΙΩΝ ΕΠΙΝΟΙΩΝ
ΕΙϹ ΤΟΥΤΟ ΤΟ ϹΧΗΜΑ ΗΓΑ[Γ]ΕΝ ΕΚ [ΤΩΝ] ΙΔΙΩΝ
ΑΠΑΝ ΤΟ ΕΡΓΟΝ ΚΑΤΑϹΚΕΥΑϹΑ[Ϲ]

« *Sous le règne de nos princes Valentinien, Valens et Gratien, éternellement augustes, Flavius Uranius, le très-illustre archonte de la province des Isauriens, a donné, d'après ses propres idées, à cet endroit qui était désert, sa forme actuelle, et a fait exécuter tous les travaux à ses frais.* »

Letronne [4], qui, le premier, traduisit cette inscription, que Beaufort avait publiée dans son *Voyage*, fixe la date de

[1] *Karamania*, p. 230.
[2] Fortia d'Urban, *Itin. de l'antiq.*, cf. *Stad. maris.*
[3] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 49, n° 147.
[4] *Journal des Savants*, 1819. Compte rendu de la *Karamania* de Beaufort.

la fondation de la ville de Calo-Coracésium entre les années 367 et 375 de Jésus-Christ; circonstance qui explique suffisamment le silence des auteurs anciens. Le même savant conjecturait, à tort, que la localité dont il est question devait être Néapolis d'Isaurie, dont le nom se montre pour la première fois dans Hiéroclès [1], qui écrivait sous Théodose II, et où elle est donnée comme faisant partie de la province d'Isaurie; et pour la seconde fois, sous le règne de Léon Ier, successeur de Théodose, dans un passage où Suidas [2] rapporte qu'un fameux coureur, nommé Indacus, qui vivait sous ce prince, faisait plus de chemin à pied, en un jour, que d'autres avec des chevaux de relais. Le voyageur anglais Leake [3], qui n'a pas recherché le nom ancien de la localité dont il s'agit, suppose qu'elle a occupé l'emplacement du Pœcile de Strabon, ce qui est une grave erreur, puisque nous savons que le Pœcile touche à Sélefké, tandis que les ruines de Calo-Coracésium se trouvent à la distance d'une journée à l'est de cette dernière ville.

Comme je le disais plus haut, les ruines de Calo-Coracésium, connues aujourd'hui des habitants de la contrée sous le nom de *Perchembé* (vendredi), s'étendent en amphithéâtre sur le versant de deux collines séparées par une vallée marécageuse couverte de roseaux et qui vient aboutir à la mer. Ces ruines, bien conservées, se composent de plusieurs édifices parmi lesquels on reconnait des églises, des portiques, un bel aqueduc de dix-sept arches, des tombeaux et un nombre considérable de petites murailles écroulées, seuls vestiges des maisons de la ville. Des arbres de diffé-

[1] *Synecdème*, p. 710.

[2] V° Ἰνδάκος.

[3] *Journal of a tour in Asia Minor* (Londr., 1824).

rentes essences, des broussailles de houx et de myrtes, ont envahi la cité que Flavius Uranius avait élevée à ses frais dans la province d'Isaurie, qu'il administrait au nom des trois Augustes Valentinien, Valens et Gratien.

Sur les rochers qui bordent la mer à l'est de la ville, on voit les restes de réservoirs creusés à même le roc et qui étaient destinés autrefois à recueillir le sel dont cette ville devait faire un grand commerce, si l'on en juge par les salines dont les rochers ont conservé jusqu'à ce jour de nombreuses traces.

A mi-chemin de Calo-Coracésium et de Corycus, qu'une distance d'environ six heures sépare, se trouve un golfe très-poissonneux, formé par une muraille de rochers à pic, couverte d'une riche végétation au milieu de laquelle s'élèvent de grands arbres qui procurent à cette contrée la plus douce fraîcheur.

Dans cet endroit, que les Turkomans du pays nomment *Tatli-sou* (eau douce), se trouve une source d'eau fraîche et limpide qui sort du rocher et va se jeter dans un petit réservoir construit au bord de la mer. On remarque en ce lieu plusieurs puits comblés sur lesquels passe actuellement le chemin qui mène aux ruines de Corycus et de Perchembé. Tout à côté de cette source, au nord-est, on voit une petite construction carrée dont deux pans de murailles sont encore debout. Il est permis de croire que là était un petit temple consacré à la divinité protectrice de ces eaux. C'est dans les environs de ce point que se trouvait la fontaine si célèbre de *Nus*, dont les eaux, selon Varron [1], avaient la singulière propriété de donner à ceux qui en buvaient un esprit plus fin et plus subtil. On peut donc conjecturer

[1] *Apud* Pline, XXXI, 2.

avec quelque raison que cette source d'eau si pure, près de laquelle les voyageurs viennent respirer la fraîcheur sous de grands platanes qui la couvrent de leur ombre, doit être cette même fontaine de Nus dont l'antiquité s'est plu à célébrer la vertu.

A une journée et demie de marche de Sélefké, et à trois heures seulement de Tatli-sou, on parvient aux ruines de *Corycus*, dont les deux châteaux arméniens dominent les ruines d'alentour.

Le nom de Corycus est purement grec, ce qui prouve que la fondation de cette ville est due à une colonie venue de Grèce, où se trouvait aussi une cité du même nom, située à peu de distance de Delphes.

L'antiquité nous fournit, tant en Grèce qu'en Asie Mineure, plusieurs localités, villes, promontoires ou grottes du nom de Κώρυκος ou Κωρύκιον. Ce nom paraît venir, par analogie de configuration et d'apparence, du mot κώρυκος, qui exprime un sac de cuir, un vallon, une espèce de navire, une sorte de coquillage, tous objets de forme renflée, à protubérance, et qui peuvent bien servir de terme de comparaison à des montagnes, rochers ou caps renfermant ou non des cavernes. Cette opinion, qui est celle d'un savant dont l'érudition est aussi profonde que variée, M. Guigniaut, est parfaitement en rapport avec la topographie de la ville dont je vais donner la description. Disons cependant que jusqu'ici on avait généralement cru que l'étymologie du nom de Corycus devait se trouver dans le mot κρόκος, qui signifie *safran ;* car on sait que le territoire de cette ville produisait le meilleur safran de la Cilicie. Toutefois, κρόκος, qui, avouons-le, a une ressemblance frappante avec κώρυκος, est un tout autre mot, une racine

entièrement différente, et d'ailleurs, le safran du vallon de l'antre Corycien de Cilicie ne paraît point exister dans les autres localités du même nom.

Avant l'occupation romaine, la ville de Corycus avait peu d'importance; toutefois, en sa qualité de colonie, elle jouissait de l'autonomie et battait monnaie. La divinité principale qui paraît avoir reçu à Corycus un culte spécial était Mercure, qui figure sur les monnaies de cette ville frappées à l'époque grecque; sur quelques-unes d'elles [1] Mercure est représenté debout, tenant une patère de la main droite, et un caducée de la gauche. Le témoignage du culte que les habitants de Corycus rendaient à Mercure est, du reste, confirmé par Oppien, qui, né lui-même dans cette ville, appelle Corycus la ville de Mercure [2].

Lorsque les Romains eurent réduit la Cilicie en province romaine, la ville de Corycus acquit de l'importance; Cicéron [3], qui, on le sait, fut gouverneur de cette province, Tite-Live [4], Pline [5] et d'autres auteurs en parlent à plusieurs reprises dans leurs écrits. Plus tard, elle devint le port de Séleucie, et Oppien dit d'elle : Ὅσσοι δ' Ἑρμείας πόλιν ναυσίκλυτον ἄστυ Κωρύκιον ναίουσι [6]. Etienne de Byzance [7] nous apprend que Corycus était, de son temps, la ville la plus importante du district de Séleucie, et il ajoute qu'elle pos-

[1] Mionnet, *Med. grecques*, III, 54, et Suppl. VII, 203-214.— *Revue num.*, 1854, *Monn. de la Cilicie*, p. 10, n° 13, *Corycus*.

[2] *Cynégétique*, IV, 8, 6.

[3] *Ad familiares*, XII, 13.

[4] *Annales*, XXXIII, 20.

[5] *Hist. nat.*, V, 22.

[6] *Hal.*, III, v. 208-9.

[7] *De urb.*, v° *Corycium*.

sédait un port et une petite île. C'était, à cette époque, encore, un repaire de pirates, d'où l'adage :

Τοῦ δ' ἄρ ὁ Κωρυκαῖος ἠκροάσατο.

Les renseignements que l'antiquité nous a transmis sur Corycus, sont peu nombreux, tandis qu'au contraire, ceux que nous a laissés le moyen âge sont de la plus haute importance. Corycus, dont le nom altéré se retrouve sous la forme *Gorigos*, était, en effet, sous les Byzantins et les Arméniens, une ville considérable; ses ruines, qui datent principalement de ces deux époques, nous montrent qu'elle avait, au moyen âge, sinon une importance égale à celle de Tarse, du moins qu'elle était plus étendue et servait de résidence, pendant la domination des Arméniens, à des barons feudataires de la couronne de Sis, parents des souverains Roupéniens qui les avaient chargés de couvrir et de protéger à l'occident les boulevards de la royauté en Cilicie.

Depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, beaucoup de voyageurs ont visité Gorigos. Le chanoine d'Oldembourg, Willebrand, vint de Tarse à Gorigos. Il raconte en ces termes, dans son *Itinéraire* [1], son arrivée dans cette ville : « Per Tarsim versus orientem descendimus, et invenimus circa illas partes Hormeniam [2], in sylvis, in recentibus aquis et bono aere, nostræ Teutoniæ simillimam; quibus tribus diebus peragrantes, venimus Cure [3], quæ est civitas in mari sita, bonum habens portum, in quâ hodie mirabiles

quamvis dirutæ apparent structuræ, ita ut nimirum Romanis structuris et ruinis comparaverim. »

Sanuto, dans ses *Secreta fidelium crucis*[1], ne dit ri Gorigos; seulement il signale le petit îlot dont parle Et de Byzance, et sur lequel je reviendrai plus tard : « C autem dicto Curco, quædam insula invenitur. » Le seig de Caumont, dont le voyage a été récemment publié p marquis de Lagrange, visita Gorigos en 1418[2]. Barbarc faisait partie de l'expédition navale vénitienne qui n siége devant Gorigos dans le courant du XVe siècle, d des renseignements très-précis sur l'état de la ville à époque ; il entre même dans quelques détails sur ses n ments, et en particulier sur les deux forteresses qui d daient la ville et protégeaient le port[3]. Voici la traductic passage de ce voyageur, que je donne en entier : « Curc situé au bord de la mer; à l'ouest se trouve un écuei n'en est éloigné que d'un tiers de mille. Sur cet é on voit un château qui paraît être assez fort, de apparence et bien construit; mais actuellement il e grande partie ruiné. Sur la porte principale on lit de les inscriptions, qui paraissent être écrites en lettre méniennes, mais d'une autre forme que celle u aujourd'hui, si bien que les Arméniens que j'avais moi ne purent les déchiffrer[4]. Le château ruiné[5] es

[1] Liv. II, part. IV, ch. XXVI, p. 89.

[2] *Voyaige d'oultremer*, p. 79.

[3] *Viagg.*, p. 28-29.

[4] Ces inscriptions, dont on lira plus loin la traduction, sont en majuscul chevêtrées, ce qui fait que Barbaro et ses drogmans arméniens ne recon pas ces caractères qui ont en effet peu de ressemblance avec les minuscul mss. du XVe siècle.

[5] C'est le château de terre, situé sur le bord de la mer, en face le el construit sur l'îlot.



Th. Bonnier sc.

a route qui va au port. Sa distance de Curco est celle d'un trait d'arbalète. Curco est en partie bâti sur un rocher, et en partie au bord de la mer, sur le rivage. Le rocher est à l'est et taillé à pic, au-dessus d'un précipice profond. La plage est défendue par une muraille très-épaisse et escarpée, afin d'en défendre l'approche aux bombardes. Dans le château se trouve une autre forteresse avec de solides murailles et des tours très-élevées; elle a environ deux tiers de mille de circonférence[1]. Sur les portes, qui sont au nombre de deux, se trouvent des inscriptions arméniennes[2]. Toutes les parties de ce château ont leur citerne d'eau douce, et dans les endroits publics on trouve encore quatre puits très-profonds, remplis d'une eau excellente qui pourrait suffire à une grande cité. Au sortir de la porte, qui est située à l'est, on prend un chemin qu'on trouve à une portée de flèche du château[3]. Ce chemin est bordé de sarcophages de marbre[4] d'un seul morceau, dont une grande partie sont brisés, et qui se prolongent de chaque côté du chemin jusqu'à une église éloignée seulement d'un demi-mille. Cette église paraît très-grande et bien bâtie; elle est ornée de grosses colonnes de marbre et de belles sculptures. La contrée qui avoisine le château de Gorigos est montagneuse, et les rochers ressemblent a ceux de l'Istrie; elle est habitée par les gens du seigneur Karaman. Cette contrée produit en abondance du froment, du coton, des bestiaux, principalement des

[1] En d'autres termes. Barbaro veut dire que le château avait deux enceintes de murailles et de tours.

[2] Il ne reste plus aujourd'hui que la trace de l'une de ces inscriptions et elle est à peine visible.

[3] La voie romaine, qui subsiste encore.

[4] Ils sont tout simplement en pierre calcaire très-friable.

bœufs, beaucoup de chevaux, et plusieurs espèces d'excellents fruits. Le climat y est tempéré. Près de la marine sont deux châteaux très-forts, dont l'un est bâti sur une éminence; le premier est éloigné de la mer par une distance équivalant à un trait d'arc, et l'autre est à six milles du précédent. Ce dernier est bâti au bord du rivage et paraît bien fortifié [1]. »

Dans un poëme historique du moyen âge, intitulé *La prinse d'Alixandre*, que Guillaume de Machaut composa au XIV[e] siècle, à la louange de Pierre I[er], roi de Chypre, on trouve une description très-exacte de Gorigos [2] :

Si vous veuil dire et devisier,
Au mieus que je y saray viser,
Comment li chastiaus est assis
De Courc, qui est grans et massis
De tours, de creniaus et de murs
Qui sont haus, fermes et seurs.
Courc siet en païs d'Ermenie
Et s'est assis par tel maistrie
Que la mer li bat au gyron
Et non mie tout environ.
Devant la porte a une place
Qui tient deux archies d'espace,
Et puis une haute montaingne
Qui est moult rote et moult grifaingne;
Et se n'i a que trois entrées
Qui sont rotes et si polées
Qu'il n'i puet monter nullement
Qu'un homme ou deus, tant seulement.
Jadis y ot une cité
Qui fu de grant auctorité;

[1] Ce sont les *châteaux blancs* (ak-kalessi).

[2] *Ms. de la Bibl. Imp.*, fonds fr., 7609, f° 327.

Mais elle est toute confondue,
Destruite, à terre et abatue.
Et devant Coarc a une yslette
Où jadis ot une villette.

Les voyageurs modernes qui ont parcouru la Cilicie Trachée se sont tous arrêtés aux ruines de Gorigos. L'amiral Beaufort, le comte L. de la Borde, M. P. de Tchihatcheff, sont unanimes pour dépeindre l'aspect imposant de ces ruines. Cependant on doit regretter que les deux derniers voyageurs que je viens de nommer n'aient point encore achevé la publication de leur exploration scientifique; et en effet il n'est pas douteux que la description d'une ville comme l'antique Corycus ne soit pour ces savants l'occasion de faire connaître des particularités intéressantes qui ont pu échapper aux voyageurs du moyen âge.

L'amiral Beaufort, qui a parcouru avec grand soin la côte de la Karamanie, nous a donné sur Corycus des détails fort curieux. Voici, en substance, la description faite par le savant amiral dans son volume d'exploration[1] : « Tout près de Perchembé, ville ruinée dont le nom ancien était *Pseudo* ou *Calo-Coracésium*, il y a deux châteaux en ruines et inhabités, nommés *Kurko-kalessi*, l'un sur la terre ferme, près des ruines d'une ville antique, l'autre situé sur une petite île, tout près du rivage; il s'y trouve quelques antiquités. Le premier a été indubitablement un lieu très-fort, entouré de doubles murailles, dont chacune est flanquée de tours, et de plus environné d'un fossé qui communique avec la mer au moyen d'une excavation de trente pieds de profondeur taillée dans le roc. Une jetée,

[1] *Karamania*, ch. XII.

qui se prolonge dans la mer, est terminée par un monument antique ruiné, qui peut avoir été un fanal. »

Les murailles de l'ancienne ville sont encore assez bien conservées pour qu'on en puisse tracer l'enceinte; des bains, des tombeaux nombreux, tout invite le voyageur à visiter ce lieu que l'amiral Beaufort n'a pu voir en détail. Il y fait néanmoins une observation que Letronne a mentionnée dans le compte rendu de l'ouvrage du savant amiral, inséré dans le *Journal des Savants* [1], à cause de son importance : « Nous avons, dit-il, copié un grand nombre d'inscriptions en cet endroit; mais elles sont toutes sépulcrales, excepté une qui fait mention des bains de Dyonisius Christianus. Une de ces inscriptions, précédée de la croix grecque, a été trouvée sur un mausolée construit en pierres irrégulières, dans le style cyclopéen, circonstance qui peut-être montrerait que cette manière de bâtir n'est point une preuve de très-grande antiquité, à moins que l'imitation de l'antique n'ait été d'usage en ce temps, comme il l'est de nos jours. » On doit regretter que l'amiral Beaufort ne nous ait pas transmis le dessin de ce mausolée, car si la construction est bien réellement cyclopéenne, son observation est des plus curieuses; mais nous présumons que ce qu'il a pris pour des constructions cyclopéennes n'est autre chose que l'*incertum* de Vitruve, tel qu'on le voit dans beaucoup de monuments romains. Cet *incertum* ressemble, par l'arrangement des pierres, à la construction pélasgique ou cyclopéenne; mais il en diffère essentiellement par la petitesse et par la forme des matériaux et par l'emploi du ciment.

[1] Année 1819.

Le nom de Corycus s'altéra pendant tout le moyen âge, et chaque écrivain modifia à son gré le nom primitif de cette ville en l'appropriant, plus ou moins heureusement, au langage qui lui était familier. Ainsi, les chroniqueurs latins des croisades appellent Corycus, *Curco*, *Curc;* les Français, et notamment Guillaume de Machaut, lui donnent tantôt le nom de *Le Court*, et tantôt celui de *Le Courc*[1]. Les Orientaux, au contraire, conservaient avec plus d'exactitude la forme primitive : ainsi les Arméniens appelèrent Corycus, *Gorigos*, et nous retrouvons ce même nom écrit, en syriaque, sous la forme *Kourikous*.

Nous avons dit plus haut que Gorigos et ses châteaux étaient tenus en fief par des *barons*, vassaux de la couronne d'Arménie, tant que dura la dynastie roupénienne dans ce pays. En 1361, Gorigos était un comté possédé par les membres d'une famille alliée aux Lusignans de Chypre[2], après que Pierre Ier en eut fait la conquête, en 1360, ainsi que cela est rapporté par Guillaume de Machaut[3] :

> Le premier an de sa coronne
> Il (Pierre Ier) s'en ala en Erménie,
> Là prist, par force et par maestrie,
> Un chastel qu'on appeloit Courc.
> Si vous en dirai brief et court :
> Li chastiaus fut subjet aus Turs,
> Grans et puissans, fors et seurs
> De fosséz, de tours, de muraille.
> Mais à l'espée qui bien taille

[1] *La prinse d'Alixandre;* Bibl. Imp., 7609, f°s 313, 335 *et passim*.
[2] Raynaldi, *Ann. ecclés.*, t. XXV, p. 35.
[3] *Ms. cité*, f° 313, dans le t. II de l'*Hist. de Chypre*, de M. de Mas-Latrie, p. 267, note.

Versa tout, comble et fondement.
Là se porta si fièrement
Que tout fut mort, quan qu'il trouva.

Il existe des pièces du règne de Jean II, roi de Chypre, conservées aux archives de Malte, et relatives à la conquête de Gorigos par le Grand Karaman Ibrahim-bey; elles ont été publiées dans l'*Histoire de Chypre* de M. de Mas-Latrie[1]. En 1448, Gorigos, par suite d'une trahison[2], fut enlevée aux Lusignans par le Grand Karaman, qui en resta le maître jusqu'à l'époque où la Karamanie passa entre les mains des Turks-Ottomans.

J'ai dit ce qu'était Gorigos dans l'antiquité et le moyen âge, d'après les sources anciennes et les témoignages que nous ont laissés les voyageurs du moyen âge et modernes; maintenant je vais décrire les divers monuments de cette ville qui, ainsi que je l'ai fait observer plus haut, appartiennent en grande partie aux époques byzantine et arménienne. Les monuments grecs sont les plus nombreux, les arméniens sont les plus importants. Je commencerai par les premiers, qui n'ont, je crois, été étudiés jusqu'ici que d'une manière superficielle.

Les ruines de l'époque byzantine consistent en une vaste nécropole composée de chambres sépulcrales creusées à même le roc, et de sarcophages monolithes surmontés d'un couvercle prismatique à oreillettes; ils couvrent plusieurs monticules et bordent, dans une longueur de plusieurs kilomètres, la voie romaine pavée qui, venant de Séleflké,

[1] *Doc.*. t. II, p. 48-53, année 1448.

[2] Florio Bustron nous apprend que Jacques de Bologne, capitaine du château, qui trahit les intérêts du roi, fut envoyé en Chypre par le Karaman. Il espérait y justifier sa capitulation; mais le roi lui fit trancher la tête. (*Mss. de Londres*, cité par M. de Mas-Latrie, t. II des *Doc. sur l'Hist. de Chypre*, p. 48, n° 2.)

passait à Gorigos, Sébaste, Lamas, Pompeïopolis, Adana, Mopsueste, et enfin conduisait en Syrie par les gorges de l'Amanus.

Des grottes sépulcrales creusées dans le roc se voient en plusieurs endroits de la ville, et notamment à l'est du château de terre de Gorigos; elles sont en grand nombre, dans une espèce de bas-fond entouré de rochers et formant, pour ainsi dire, un *columbarium* naturel. Au-dessus ou à côté de chacune des ouvertures carrées qui donnent entrée dans les chambres creusées à même le roc, on lit des inscriptions grecques appartenant pour la plupart à des fonctionnaires ecclésiatiques[1]. L'entrée de ces chambres était fermée au moyen d'une dalle que l'on scellait avec du ciment; mais comme toutes ces chambres ont été violées par les Musulmans lors de la conquête, les dalles gisent, à moitié enterrées dans le sable, au-dessous de l'ouverture qu'elles servaient à fermer. Aujourd'hui toutes les chambres sont vides, et on peut à peine reconnaître les niches dans lesquelles on déposait les cercueils.

Les autres grottes sépulcrales sont situées au N.-O. du château et étagées sur toute la longueur d'un rocher qu'on a taillé dans différents endroits, afin d'en rendre la forme régulière. A l'extrémité sud de ce rocher, on voit un bas-relief représentant un guerrier debout, vêtu d'une tunique qui lui descend jusqu'au genou et qui est retenue à la ceinture par un baudrier auquel est suspendue une épée. De la main droite ce guerrier tient la haste ou le labarum. La tête de ce personnage a été cassée et enlevée par un voyageur. Cette représentation est dépourvue d'ins-

[1] Cf. mon *Recueil des Inscriptions de la Cilicie*, p. 39 et suiv., n°s 100-141.

criptions, ainsi que les chambres sépulcrales qui sont à gauche du bas-relief.

Les sarcophages sont plus nombreux que les chambres, puisqu'ils ne contenaient qu'un seul personnage, tandis qu'au contraire les grottes sépulcrales étaient ce qu'on pourrait appeler des sépultures de famille ou de communauté. Les sarcophages s'étendent, comme il a été dit plus haut, sur les deux côtés de la voie romaine et couvrent tous les mamelons d'alentour, à une grande distance. Les gens du pays, toujours disposés à exagérer, même les choses les plus simples, portent, à la manière d'Homère, à dix mille le nombre de ces sarcophages ; mais en réduisant ce chiffre des deux tiers, on est encore au-dessus de la vérité.

Tous ces sarcophages sont couverts d'inscriptions grecques de l'époque byzantine, et appartiennent principalement à des *papas*, des diacres et autres fonctionnaires ecclésiastiques. On remarque toutefois, au milieu de cette prodigieuse quantité de personnages de l'Église orientale qui ont été ensevelis dans ces sarcophages, des inscriptions rappelant les noms d'artisans et d'individus de l'ordre laïc, comme, par exemple, celles du banquier Eugène, et de Théophile, fils du potier Tyrannus[1].

Au milieu de cette nécropole, tout à côté de la route, et à l'est du château, on voit les restes, assez bien conservés, d'une église byzantine entourée de constructions qui semblent avoir appartenu à un monastère grec. Un bel arc, à demi écroulé, est construit sur la route, et paraît avoir été autrefois un lieu de péage féodal. On sait en effet que les barons arméniens de Gorigos prélevaient un droit

[1] Mon *Recueil des Inscr.*, p. 41, n° 115, et p. 42, n° 119.

sur les marchandises que les Génois et les Vénitiens transportaient à travers leurs domaines. C'est à l'entour du monastère dont nous venons de parler qu'on voit le plus de sarcophages portant des inscriptions qui révèlent les noms et les dignités des caloyers de cette communauté. Plusieurs autres églises et des ruines de diverses constructions s'aperçoivent encore sur différents points de la nécropole; seulement leur état de délabrement ne m'a pas permis de les déterminer.

Je ne donnerai pas ici le texte des inscriptions que j'ai copiées dans cette nécropole, mais le lecteur pourra les étudier dans le recueil épigraphique que j'ai publié au retour de mon voyage.

Après avoir dépassé cette route bordée de tombeaux, qu'on pourrait appeler la *via Appia* de Corycus, on suit la voie romaine creusée dans le roc en forme d'escalier, et on arrive bientôt aux ruines de la ville, lesquelles sont étagées sur un rocher dont la mer vient mouiller la base. Il y a environ une demi-heure du château de Gorigos à ces ruines. On remarque tout d'abord un mausolée turc, sorte de *turbeh* à toit conique, contenant trois tombeaux en partie dégradés. Sur la porte de ce mausolée on lit une inscription arabe en deux lignes, qui est aujourd'hui complétement illisible. La ville est encombrée de ruines provenant de plusieurs mausolées dans lesquels apparaissent les cuves monolithes des sarcophages. On y voit aussi des fontaines, trois aqueducs, dont l'un, très-bien conservé, se prolonge à l'est à une grande distance; les ruines d'un temple, dont les colonnes cannelées, en marbre blanc, sont d'un beau style, et un nombre considérable de pans de murailles, restes mutilés des demeures des anciens habitants. La voie

romaine, qui partage la ville en deux parties, est bordée de chaque côté de sarcophages dont quelques-uns sont ornés de bas-reliefs et de guirlandes. L'un est flanqué, aux quatre coins de la cuve, de têtes de béliers supportant des guirlandes de feuilles et de fruits, sur lesquelles reposent les bustes d'un homme vêtu de la toge et d'une femme dont la tête est enveloppée d'un voile. Un autre présente sur sa face principale un aigle aux ailes éployées, et une guirlande que tiennent deux génies nus placés aux angles de la cuve; sur la guirlande reposent deux lions debout et affrontés. Ce monument, d'un bon style, est bien conservé.

Les autres sarcophages sont plus simples ; ils sont ornés, pour la plupart, de guirlandes faites de branches et de pommes de pin, ou bien encore ils portent sur la face principale une inscription grecque ; quelquefois même ils sont dépourvus de sculptures et d'inscriptions. Tous ces sarcophages étaient autrefois munis de couvercles prismatiques à oreillettes. Ces couvercles, qui portent rarement des inscriptions, gisent, pour la plupart, à la base de la cuve qu'ils étaient destinés à couvrir.

Je passe aux monuments de l'époque arménienne. Comme je le disais plus haut, si les monuments élevés par les Arméniens ne sont pas les plus nombreux, ils sont au moins les plus importants. Le rôle que ce peuple a joué dans l'histoire de la Cilicie, les mentions fréquentes que l'on trouve dans les écrivains orientaux et occidentaux, sont une preuve de l'importance de Gorigos sous les Roupéniens et les Lusignans.

Ces monuments consistent en deux châteaux qui, au moyen âge, devaient être considérés comme imprenables, à cause de l'épaisseur de leurs murailles, la hauteur de



N° 2_ TOMBEAU TURC A CORICOS



N° 1_ TOMBEAU ANTIQUE A CORICOS

leurs tours et leur position presque inaccessible à l'époque où ils furent construits.

On a déjà vu ce que disent de Gorigos les voyageurs du moyen âge et modernes qui ont visité la Cilicie ; on sait l'hommage rendu par Guillaume de Machaut à la vaillance de Pierre Ier, roi de Chypre, qui s'était emparé du château de cette ville ; et on peut se faire une idée de ce que devait être, pour les guerriers du moyen âge, l'attaque et la prise d'une semblable forteresse.

Laissant de côté ce que peuvent avoir dit nos devanciers sur le château de Gorigos, je vais décrire cette construction militaire, d'une architecture purement arménienne, élevée par les Roupéniens sur les confins méridionaux du Taurus.

Le château de Gorigos se compose de deux édifices distincts, dont l'un, construit au bord de la mer, était relié au second par une digue, qui existait au moyen âge, mais qui depuis s'est rompue. Cette digue allait rejoindre un îlot situé à environ un kilomètre du rivage, et sur lequel s'élève le second édifice, qui formait, avec le premier, une construction militaire très-redoutable. Entre le rivage et l'îlot, et appuyé à la digue, se trouve un port bien défendu, formé naturellement, et qui peut contenir beaucoup de petits navires.

La forteresse de Gorigos était confiée, par les rois d'Arménie, soit à des barons relevant directement de la couronne, soit à des princes de la famille royale, qui étaient chargés d'arrêter les invasions des émirs Seldjoukides de Konieh.

Après la chute du dernier des Lusignans de Sis, Gorigos fut la seule place qui parvint à résister aux conquérants musulmans, déjà maîtres du pays ; et grâce à l'opiniâtre

défense des guerriers latins, qui y tenaient garnison pour les rois Lusignans de l'île de Chypre, cette forteresse resta au pouvoir des chrétiens jusqu'à l'an 1448, époque à laquelle elle tomba entre les mains des infidèles.

Pour éviter toute confusion entre les deux forteresses de Gorigos, je désignerai chacune d'elles, dans ma relation, par le nom qui lui est propre; ainsi j'appellerai château de terre celui qui s'élève au bord du rivage, et je donnerai le nom de château de mer à la forteresse construite sur l'îlot.

Le château de terre occupe une grande étendue de terrain, au bord de la mer. Il est en partie construit sur un rocher qui a servi de fondation à ses murailles, et que l'on a taillé au ciseau, afin de creuser le fossé qui se voit encore au nord et à l'est de l'édifice. Un torrent venant du nord-est remplissait le fossé qui, en débordant, écoulait le surplus de ses eaux dans la mer par deux écluses dont on aperçoit encore la trace à même le rocher et près du rivage.

Une double enceinte, flanquée de bastions et de tours, servait de défense au château. Une porte monumentale, ouverte sur la mer, communiquait avec la digue et donnait accès à la garnison qui, selon les besoins, allait de l'un à l'autre château. Une autre porte, ouverte au nord, permettait l'entrée dans la place au moyen d'un pont-levis. Dans chacune des tours on avait pratiqué des escaliers qui conduisaient aux remparts. Dans l'intérieur du château, on voit les ruines de différentes constructions, telles que chapelles, logements pour la garnison, magasins et prisons.

On compte trois chapelles dans ce château; dans l'une, la principale, les parois intérieures représentent, peints à fresque, des saints de l'Église arménienne. Les colonnes et les arceaux qui soutenaient la voûte, aujourd'hui

écroulée, sont aussi rehaussés de peintures à fresque figurant des ornementations du genre de celles que l'on remarque sur les manuscrits arméniens des XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles. Les autres chapelles sont entièrement encombrées de pierres et ne m'ont offert aucune particularité digne d'attention.

Je passe maintenant au château de mer. On a vu que, dès le temps du géographe Étienne de Byzance, il était question de l'îlot de Corycus ; on sait aussi que plusieurs voyageurs du moyen âge en ont fait mention, ainsi que du château qui y fut construit par les Arméniens. Je vais décrire ce château qui, grâce à son isolement et à la distance qui le sépare de la terre, s'est conservé dans presque toute son intégrité depuis le siége de 1448, à la suite duquel il tomba au pouvoir du Grand Karaman Ibrahim-bey.

Si on se rappelle le passage de Barbaro dont j'ai donné la traduction, on verra que la description du château faite au XV[e] siècle par l'ambassadeur vénitien est conforme à celle que je vais donner, moins toutefois certains détails que l'auteur n'a pas jugé à propos d'indiquer. Mais avant de donner la description de ce château, qu'on me permette de dire comment j'ai pu le visiter, puisque déjà on sait que la jetée qui reliait le château de terre à celui de mer est rompue depuis de longues années.

Il n'est possible de visiter l'île et le château qu'avec une barque, et c'est à ce moyen que j'eus recours. Une mahone, sorte de grand bateau affecté au cabotage, m'avait été envoyée de Mersine, port de Tarsous. Je croyais qu'avec cette embarcation il me serait possible d'arriver jusqu'aux rochers qui bordent l'îlot ; mais comme elle tirait beaucoup d'eau, et que cet îlot est entouré de tous côtés par des récifs à

fleur d'eau, je ne pus en approcher. Je dus alors, pour aborder, construire, avec les deux mâts de la mahone et quelques planches, un radeau au moyen duquel le patron et moi parvînmes, non sans peine, jusqu'aux rochers.

Le château de mer couvre toute la surface de l'îlot de Gorigos; c'est une construction ovoïde, formée de murailles extrêmement épaisses, reliées de distance en distance par de grosses tours rondes dont la hauteur dépasse de quelques pieds celle des murs de la forteresse. A l'ouest se trouve le donjon. C'est une tour carrée dont la porte est ornée d'inscriptions arméniennes, comme le dit Barbaro dans sa relation.

La porte du château, pratiquée au nord-quart-ouest, est ogivale et entourée d'une ornementation élégante. Cette porte donne accès dans la forteresse par une salle voûtée. Ce château, qui a été construit à une époque de beaucoup postérieure à celle de la forteresse de terre, n'a pas même été achevé, et la cour intérieure est remplie de matériaux qui n'ont point été mis en place. A l'est, au sud et à l'ouest règne un cloître bien conservé, mais inachevé dans quelques-unes de ses parties. J'ai vu sur les murailles diverses initiales tracées sans doute par des voyageurs qui l'ont visité à différentes époques. L'une de ces initiales a été rapportée par Beaufort, et je l'ai reproduite dans mon *Recueil des Inscriptions de la Cilicie*[1] :

A † G
1663

Sur la muraille intérieure, du côté du nord, j'ai copié sur une pierre les lettres suivantes tracées en relief : ΔΟΥ[2].

[1] Beaufort, *Karamania*, et mon *Recueil des Inscript. de la Cilicie*, p. 48.
[2] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 47, n° 144.

La tour carrée dont j'ai parlé tout à l'heure et qui domine les autres constructions du château, porte deux inscriptions arméniennes [1] :

† Ի Թուա(կա)նիս Հայոց Չ ամ՛ն. եւ յԾն... Թիուն
Ի բարեպա(շտ) Թագաւորին, Հեթմ.... թաչգե
... ամրոց... սլթանին . շինել.....
... մեծ իշխան Հեթմոյ Ո........

« Dans l'année des Arméniens 700..........
par le pieux roi Héthoum.....
...... ce château princier a été construit......
...... le grand prince [fils d'] Héthoum...... »

L'année 700 de l'ère arménienne correspond à l'an 1251 de l'ère chrétienne, sous le règne d'Héthoum Ier.

† Ի ՈԼԷ, Քրիստոնէից ՌՄԶ եւ յԱդամ... ք
ե յԱլէկսանդրու Թո : Եւ Հայոց ... ՃԿ
ի .. Սելեւկեայ. ՌՀԸ . եւ ...ն ...
.... պուրձս շինեալ Լեւոնի Թա(գ)աւորի....
... մնպս .. որդոյն պարոնին ... (ա)յլ ե(ւ)..
. . . .

« Dans l'année 637 de l'ère arménienne ; du Christ 1206....
d'Adam...... d'Alexandre.... des Arméniens 160....
et dans l'année 1078 de l'ère de Séleucides........
le roi Léon a bâti ce château,.....
.... les fils du baron....... »

L'année 1206 de J.C. correspond à la 25e année du règne de Léon II, qui gouverna de 1181 à 1219.

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 48, nos 145 et 146.

Au milieu de la cour se trouve une citerne d'eau potable provenant des pluies, car il n'y a pas de source dans l'îlot, et je n'ai pas vu trace d'un aqueduc qui aurait porté l'eau du château de terre dans celui de mer.

Le voyageur anglais Bailie, visitant la Cilicie, trouva dans les ruines du château de mer une longue inscription grecque, que j'ai reproduite, d'après ce voyageur [1], dans mon *Recueil des inscriptions de la Cilicie* [2]; mais comme elle est en mauvais état, je ne l'ai point expliquée, laissant à de plus habiles le soin de la déchiffrer.

En faisant, en dehors des murailles de ce château, le tour de l'île pour m'assurer s'il n'y avait pas d'inscriptions relatives à la domination chypriote, je m'aperçus qu'il existait de distance en distance des meurtrières pratiquées dans l'intérieur des murs et qui, très-multipliées sur le côté sud du château, devaient servir à le défendre de l'approche des navires qui auraient tenté de jeter des troupes sur les récifs, pour de là escalader les murailles.

L'île de Corycus ou de Kurko n'est indiquée sur aucune carte marine; ce sont MM. Beaufort et Kiepert qui, les premiers, l'ont signalée. Il est vrai que lorsqu'on passe en mer, à quelque distance du rivage, on peut croire que le château de mer de Kurko et celui du continent ne font qu'un, et que l'îlot n'est que le prolongement d'une langue de terre de petite étendue. Les hydrographes qui ont fait à plusieurs reprises des sondages sur le littoral de la Karamanie ont négligé de visiter ce point, et c'est l'amiral Beaufort qui, le premier, a rempli cette lacune sur sa carte.

[1] Bailie, *Fasc. inscr. græc.*, t. II, n° 115 *a*, p. 90-92.

[2] Cf. page 46, n° 142.

Cette ignorance de la côte a souvent occasionné des naufrages : les navires, croyant pouvoir entrer dans le port formé par l'îlot et le rivage, pour éviter les gros temps, venaient se briser contre les écueils dont le château est environné de toutes parts.

A quelques heures de Corycus au nord-est, est un vallon planté d'arbres et traversé dans sa longueur par un torrent desséché pendant l'été, et qui, à l'époque de la fonte des neiges, ressemble à un fleuve, tant par sa largeur que par la rapidité de son cours. Par cette raison, qui a porté les nomenclateurs turks à baptiser tous les torrents du nom de *Deli-sou* (eau folle), je lui donnerai aussi ce nom, car le cours d'eau en question n'est indiqué ni sur les cartes ni dans les géographies. En tournant encore à l'est et en traversant plusieurs fois le Deli-sou, pour trouver un chemin praticable, on parvient, par une série de rochers accidentés, à une vallée très-ombragée et qui se termine au nord par deux énormes blocs de calcaire miocène, dont la base est séparée, mais dont les sommets se touchent, de manière à former un angle aigu et une voûte en arête.

Une caverne profonde, humide et faiblement éclairée par les rayons du soleil qui pénètrent à travers les arbres dont l'ouverture de la grotte est plantée, est ce que les anciens appelaient l'*antre corycien,* où des hommes agités par une fureur divine et possédés d'un délire prophétique, rendaient des oracles [1].

Une eau saumâtre croupit dans l'intérieur de cette ca-

[1] Strabon, liv. XIV, ch. v. — Pompon. Mela, ch. XIII. — Sénèque, *Quæst. natur.*, III, 2.

verne; de temps à autre, surtout à l'époque de la fonte des neiges, elle déborde et fertilise les abords de la grotte où se cultivait autrefois le safran, κρόκος[1], dont on retrouve çà et là des plants isolés que recueillent les Turkomans de la tribu voisine, pour ensuite les vendre à Selefké.

En face de l'ouverture de la caverne s'élève une ancienne église byzantine, ornée de peintures à fresque; elle sert aujourd'hui d'étable pour le bétail des Turkomans qui campent en cet endroit. La longueur de la caverne est, selon M. de Tchihatcheff[2] qui a visité après moi l'antre corycien, de 271 mètres, et sa hauteur de 30 mètres. La description du savant voyageur russe est fort exacte; seulement il a eu le tort, je crois, de ne pas mentionner la végétation luxuriante qui entoure la grotte et la domine. L'immense forêt au milieu de laquelle se trouve l'antre est trop remarquable pour qu'elle ait pu échapper à un observateur aussi attentif. Je dois dire cependant, qu'à l'époque de l'année où voyageait M. de Tchihatcheff, la végétation pouvait n'être pas encore dans toute sa vigueur; toutefois il a dû remarquer que, pour arriver à la caverne, le chemin était rempli de difficultés, à cause des épaisses broussailles et des hautes herbes qui croissent dans les rochers, rendent la marche pénible et quelquefois dangereuse pour l'explorateur.

L'antre de Corycus n'ayant pas été visité par les voyageurs du moyen âge et modernes, M. de Tchihatcheff, qui ignorait mon exploration de la Cilicie Trachée, vers la fin de 1852, a cru qu'il avait, le premier, retrouvé la caverne

[1] Strabon, XII. — Pline, XXI, 17. — Quinte-Curce, III, 4. — Horace, *Sat.*, II, 4, 68. — Martial, *Épigr.*, IX, 39, 5. — Xénophon, *Anab.*, I, 2, 22. — Lucrèce, II, 416.

[2] *Journ. asiat.*, 1854, *Lettre à M. Mohl sur les antiquités de l'Asie Mineure.*

décrite avec tant de soin et de détails par Pomponius-Méla. Depuis la publication de son mémoire, je me suis mis en rapport avec le savant voyageur russe, qui est tombé d'accord avec moi sur la priorité de ma visite à cette grotte, si fameuse dans l'antiquité, et sur l'existence des plants de safran à l'entrée de la caverne.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DE CORYCUS A LAMAS PAR LE TAURUS.

Route de Kurke à Kannidéli, l'ancienne Néapolis d'Isaurie; ruines byzantines de cette ville; églises, mausolées, tombeaux, bas-reliefs, tours et monuments divers; voie romaine de Kannidéli à Lamas, ancienne capitale de la Lametide; pressoirs romains; châteaux byzantins et arméniens; porte antique relative au culte des Cabires-Dioscures.

A une journée de marche des ruines de Corycus, au nord-est et sur le versant méridional d'une montagne faisant partie de la chaîne du Taurus, se trouvent de belles ruines, débris d'une ville byzantine, couvrant une grande étendue de terrain. Une étroite voie romaine y conduit, mais si peu praticable, que jusqu'ici aucun des voyageurs qui m'ont précédé ou suivi dans l'exploration de la Cilicie n'a visité cette antique cité.

Les Romains, qu'aucune difficulté n'arrêtait dans la réalisation de leurs projets, avaient creusé cette voie qui, en suivant les anfractuosités des rochers accumulés sur ce point, conduisait par mille sinuosités à des collines boisées, et de là à la ville ruinée dont je m'occupe. En raison de sa position si peu accessible et de son isolement, cette ville est restée en quelque sorte ignorée; et, en effet, son nom ne figure point sur les cartes de MM. Kiepert et Tchihatcheff. Au milieu des débris de cette vieille cité, des Turkomans ont bâti quelques cabanes auxquelles ils donnent le nom de Kannidéli.

Avant de décrire les monuments que renfermait la ville ruinée dont il est question, je crois utile de consulter les auteurs anciens, afin de m'assurer si, parmi les villes de la Cilicie Trachée qui, à l'époque byzantine, s'élevaient dans la partie orientale de l'Isaurie, il ne s'en trouvait pas une dont la position fût identique et dont le nom pût s'appliquer aux ruines de Kannidéli. Les écrivains de l'antiquité et les Itinéraires ne font pas mention d'une ville qui aurait occupé l'emplacement de ces mêmes ruines. Deux auteurs seulement, l'un, Hiéroclès le grammairien, appartenant à la période byzantine, l'autre, Suidas, qui vivait plusieurs siècles après lui, nous font connaître une ville du nom de *Néapolis,* que je crois être celle dont j'ai découvert les ruines en parcourant le Taurus Trachéen.

En rendant compte de l'ouvrage de l'amiral Beaufort [1], M. Letronne a exprimé la pensée que Néapolis pouvait être la ville que le *Stadiasmus maris* nomme Calo-Coracésium ; mais il est évident que ce savant a confondu ces deux localités, et on pourra s'assurer, par ce qui suit, que Calo-Coracésium et Néapolis sont bien deux villes distinctes, dont la fondation peut, il est vrai, remonter au même temps, puisque les restes des monuments qui se voient au milieu des ruines de ces deux cités sont du même style et accusent une même époque et un même genre d'architecture.

Le nom de *Néapolis* se montre pour la première fois dans le *Synecdème* d'Hiéroclès, où cette ville est donnée comme faisant partie de la province d'Isaurie [2]; et pour la seconde fois, sous le règne de Léon Ier, dans un passage que

[1] *Journal des Savants,* 1819.
[2] *Synecd.*, p. 710.

j'ai déjà cité, où Suidas [1] raconte qu'Indacus, un des fameux coureurs de cette époque, faisait plus de chemin en un jour à pied, que d'autres avec des chevaux de relais. « Il allait, dit Suidas, du château de Chéris à Antioche (du « Cragus) en une journée, revenait le lendemain à Chéris, « et le surlendemain se rendait à Néapolis d'Isaurie ; » d'où il résulte qu'il faisait en deux jours le chemin d'Antioche à Isauria, située à l'extrémité occidentale de l'Isaurie, jusqu'à Néapolis qui, d'après cela, devait être située à l'extrémité orientale de la même province. Or, telle est la position des ruines au milieu desquelles se trouve le village de Kannidéli. Ainsi, Indacus traversait l'Isaurie en deux jours. La route d'Antioche du Cragus à Isauria et Kannidéli (Néapolis), en comptant, comme le fait Letronne, un huitième pour les détours, est de trente-quatre lieues au moins, ce qui fait dix-sept à dix-huit lieues par jour, distance que ce fameux coureur franchissait pendant trois jours de suite.

En combinant ces diverses circonstances : la distance de Néapolis ou Kannidéli à Antioche du Cragus ; sa position à l'extrémité orientale de l'Isaurie, qui est bien celle de Kannidéli ; le nom de Néapolis qui indique une fondation nouvelle ; enfin la mention si tardive de cette même ville, on arrive à ne plus douter que les ruines de Kannidéli ne soient effectivement celles de Néapolis d'Isaurie.

En raison de sa position dans les rochers boisés du Taurus Trachéen, et des distances qui la séparent des routes habituellement fréquentées par les voyageurs se rendant de Sélefké à Tarsous, Néapolis d'Isaurie n'a point été visitée, et conséquemment beaucoup moins dévastée

[1] V° Ινδακος.

Pl. XI

[illegible]

que les autres villes du littoral. Fondée quelques années avant le règne de Théodose II, comme on peut le supposer par le style des monuments les plus anciens qui se trouvent dans ses ruines, et par la mention du *Synecdème* d'Hiéroclès, cette ville était florissante aux VIII[e] et IX[e] siècles, époques auxquelles remontent ses principaux monuments, et notamment ses églises.

C'est à l'époque de la conquête arménienne que Néapolis a dû être abandonnée, aucun de ses nombreux édifices, aucune inscription ne pouvant se rapporter à la dynastie des Roupéniens d'Arménie qui, au XI[e] siècle de notre ère, firent la conquête de la Cilicie sur les Grecs. L'existence de Néapolis se trouve donc limitée entre la première moitié du V[e] siècle, pendant laquelle régnait le jeune Théodose, et la seconde moitié du XI[e] siècle, époque de l'invasion et de la conquête arméniennes, ce qui forme un total de moins de sept cents ans.

Les ruines de Néapolis consistent en bas-reliefs, mausolées, sarcophages, églises, couvents, citadelles, constructions diverses et débris d'habitations; mais on n'y voit aucun vestige, aucune des traces de temples qui se remarquent à Séleucie, à Tarse et dans les autres cités antiques de la Cilicie.

Les monuments de Néapolis forment deux catégories distinctes; dans la première se classent ceux qui appartiennent à l'époque de transition qui termine la domination romaine, et datent de la fondation de la ville; la seconde renferme ceux de ces monuments qui, par le style et la destination, révèlent la période de l'art byzantin dont on retrouve de si nombreux vestiges sur tous les points de l'Asie Mineure.

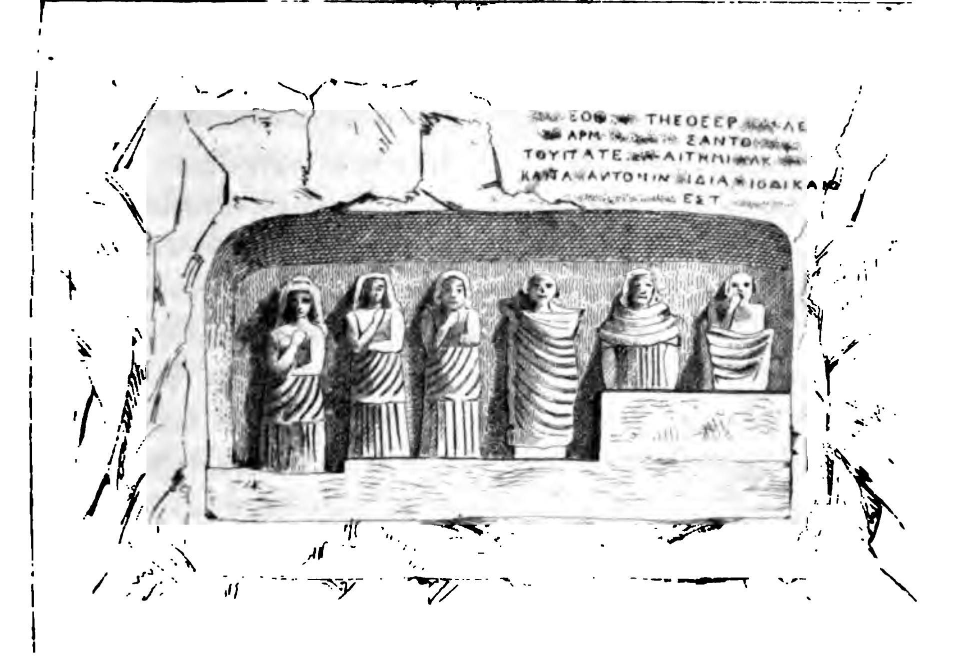
Ceci établi, il nous reste à décrire les ruines de Néapolis, en commençant par celles de la première période.

On voit à l'est de Néapolis une profonde carrière formant un carré assez régulier, et d'où fut tirée la pierre destinée à la construction des édifices, des sarcophages monolithes et des maisons de la ville. On pénètre dans cette carrière par des décombres inclinés, au milieu desquels des buissons de grenadiers, de houx et de lauriers ont acquis un développement remarquable. Sur la paroi sud de la carrière, et à la hauteur du milieu du talus formé par les décombres, on remarque, creusé à même le roc, un enfoncement carré de deux mètres environ de hauteur sur quatre de largeur, et surmonté d'une inscription grecque de cinq lignes, que les eaux, filtrant à travers les interstices du roc, ont détruite en grande partie [1].

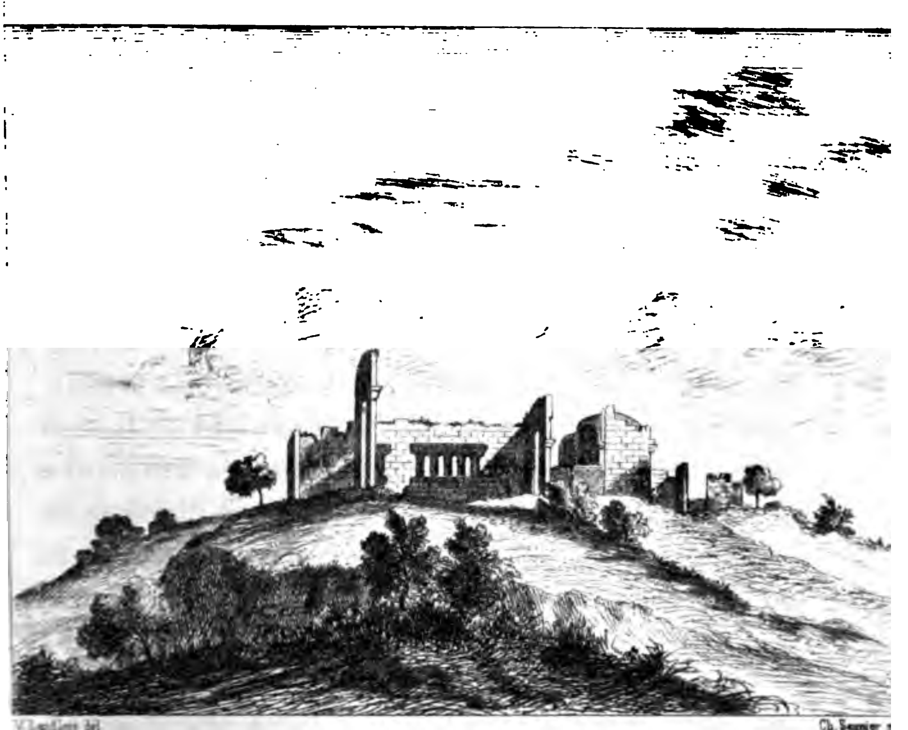
...ΕΟΘ....ΤΗΟΕΕΡ....ΛΕ............
...ΑΡΜ....ΣΑΝΤΟ.............. ......
ΤΟΥΠΑΤΕ...ΑΙΤΗΜΙ....ΑΚ............
ΚΑΝΤΑ...ΑΥΤΟ..Ν...ΙΔΙΑ..ΙΟΔΙΚΑΙΟ
.....................ΕΣΤ.............

Dans cet enfoncement se trouvent sculptés en bas-relief six personnages vus de face; les deux premiers occupent la droite et sont assis sur un siége; les autres sont debout. Le premier personnage paraît âgé; il est vêtu de la toge romaine, le bras droit repose sur sa poitrine; à sa gauche et sur le même siége est une *matrona*, probablement sa femme; puis viennent un jeune homme, aussi vêtu de la toge, et trois femmes qui, de même que la première, sont dra-

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 37, nº 93.



N° 1 _ BAS-RELIEF A KANNIDELI



V. Langlois del.

Ch. Sauvier

N° 2 _ EGLISE GRECQUE A KANNIDELI

pées dans leurs vêtements. Ces trois dernières ont aussi la main droite posée sur la poitrine, le coude du même côté repose dans la main gauche. Ce bas-relief, qui doit représenter les membres d'une même famille, est d'un style barbare et d'une exécution grossière.

Au nord, et sur le point culminant de Néapolis, est un mausolée carré, ayant la forme d'un temple, avec son toit en arête. Comme tous les monuments antiques, celui-ci a été ouvert et violé; il ne reste à l'intérieur que les supports des sarcophages, dont les débris gisent sur le sol. Les restes de deux autres mausolées, d'une forme plus simple que le premier, se voient encore dans le centre de la ville. Aucun des sarcophages qui bordent les rues de la cité n'a échappé à la dévastation; quelques-uns seulement portent, sur l'un des côtés de la cuve, des inscriptions grecques de la basse époque[1]; quant à ceux sur lesquels on ne remarque aucune inscription, ils sont ornés de sculptures. Sur la partie latérale de l'un de ces derniers est une tête de lion, au-dessus de laquelle se rattachent des guirlandes de fleurs et de fruits; le couvercle est orné d'une tête de Méduse. Ces sculptures, qui sont assez bien conservées et d'un assez bon style, sont les plus remarquables que j'aie vues sous les hautes broussailles qui couvrent les restes de la cité.

Au moyen âge, lors de l'entier établissement du christianisme en Orient, Néapolis ne perdit pas de son importance; cinq églises y avaient été construites. La plus remarquable est au nord de la ville et de la carrière mentionnée plus haut. Il ne reste de cet édifice que l'abside, le chœur, la partie basse et le portique. Sur la porte d'entrée on lit une

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 36 et suiv., nos 92, 95, 96, 97, 98.

inscription monostique, en partie mutilée, mais qu'il est facile de restituer à l'aide d'une autre inscription, à peu près analogue, que M. Batissier a relevée sur le bénitier de l'église de Sainte-Hélène à Beit-lehem [1]. Je donnerai d'abord les parties de l'inscription de l'église de Néapolis [2] que j'ai pu copier (n° 1), puis je transcrirai (n° 2) celle du couvent de Beit-lehem :

N° 1 (Néapolis).

[+Y]ΠΕΡΜΝΗ...ΙΑΝΑ...ΑΥΕUUΕΠΑΠΥΛΟΥ ΚΑΙΤΟϹΝΤΕΝωΝ
ΑΥΤΟΥΤΗΝΕΥΥϹ...ΧΗΝΑΤ....ϹЄΔωΚΕΝ+

N° 2 (Beit-lehem).

+ΥΠΕΡΜΝΗΜΗϹΚΑΙΑΝΑΠΑΥϹЄωϹΚΑΙΑΦЄϹЄωϹΑΜΑΡΤΙωΝΟ...
ΚϹΤЄΝΟϹΚΙΤΑΝ.

L'abside est percée de deux baies séparées par une colonnette; dans l'épaisseur de ces fenêtres se voient des peintures à fresque représentant les quatre Évangélistes, mais dans le plus affreux état de dégradation. Une autre église est située au sud-ouest de la cité, et à peu de distance de la première; elle est plus petite, mais mieux conservée que celle-ci; sauf la toiture, toutes les parties de cet édifice sont à peu près intactes. Ces deux églises byzantines sont construites dans le style des anciennes basiliques et paraissent remonter aux VIII[e] et IX[e] siècles. Les chapiteaux sont d'une époque de complète décadence. Les trois autres églises, qui dépendaient sans doute de quelque monastère, sont beaucoup plus petites que les précédentes et tout à fait écroulées; on peut néanmoins en reconnaître la forme par la

[1] *Archives des Miss. scientif.*, t. II, p. 209 (1851).
[2] Mon *Recueil des Inscr.*, p. 37, n° 94.

place et les restes des colonnes qui divisent les trois nefs. Au surplus, toutes les églises byzantines de la Cilicie sont construites dans le même style. Mais l'une de celles qui s'est le mieux conservée et dont les ruines offrent le plus d'intérêt pour l'archéologie, est assurément celle d'Aladja, dans le Taurus [1].

Une tour carrée, située au sud de la carrière, est construite en pierres d'une grande dimension, surtout à sa base. Cette tour est fort élevée, et de son sommet l'on aperçoit la mer.

Ainsi que je l'ai dit, il est vraisemblable que Néapolis a été abandonnée et ruinée avant la conquête arménienne; et en effet, on n'y remarque ni constructions ni inscriptions, rien enfin qui puisse révéler l'occupation de cette ville par les conquérants Roupéniens.

En quittant les ruines de Néapolis et en suivant les traces de la voie romaine qui conduit à Lamas, on se trouve au milieu d'une riche forêt de pins qui croissent dans les rochers et donnent à cet endroit l'aspect le plus sauvage. On voit de temps à autre d'anciens châteaux forts, placés sur les hauteurs, tandis que sur la route se trouvent de simples fortins écroulés, auxquels on donne le nom de *Aseli-koi*, et de *Sou-ourané-kalessi*. A droite et à gauche de la route apparaissent, çà et là, des sarcophages isolés sans inscriptions, et des pressoirs romains formés d'une cuve en pierre, enterrée jusqu'à ses bords, et qu'on appelait en grec λάχος. Sur la cuve était une grande auge, à la base de laquelle on avait pratiqué un trou pour l'écoulement du vin dans le λάχος, où on le conservait jus-

[1] Voy. la vignette, page 1.

qu'au moment où il était transvasé dans les amphores[1]. A côté de ces pressoirs sont des caveaux couverts de larges dalles en pierre; c'est là qu'étaient rangées les amphores. Il paraît qu'autrefois cette contrée, aujourd'hui si sauvage, était plantée de vignes d'un bon rapport; on y voit encore quelques ceps qui croissent le long des arbres de la forêt, ou qui rampent au milieu des ronces dont la route romaine est bordée.

Le monument le plus remarquable de cette contrée est un arc élevé sur la route, près du château d'Aseli-koi. Cet arc est haut de quatre mètres et construit en pierres de roche. Le travail en est grossier, et dans plusieurs endroits on ne trouve même pas la trace du ciseau, car les pierres qui composent cette porte ont été à peine dégrossies. L'attique du côté de l'ouest est ornée d'emblèmes sculptés en creux, et qui annoncent l'enfance de l'art[2].

La construction de cette porte semble appartenir à l'époque qui sert d'intermédiaire entre l'art pélasgique et l'art grec, car on reconnaît déjà une intention dans le choix de la pierre et dans les parties du travail exécutées au ciseau, ce qui n'existe point dans les constructions purement cyclopéennes, qui ne sont que les premières tentatives du génie de l'homme dans l'art de bâtir. Le travail exécuté au ciseau, loin d'avoir atteint le fini et la perfection qui se remarquent dans la construction des monuments de la belle époque grecque, n'est pour ainsi dire qu'une ébauche ayant pour but de dégrossir les blocs de rocher dans certaines parties du monument.

[1] Cf. Pline, liv. XIV, c. xxi. — Columelle, XII, 18. — Caton, *De re rustica*, c. cxiii.

[2] Voy. la vignette, page 169.

Les emblèmes tracés sur cette porte isolée, à laquelle ne paraît s'être rattachée aucune enceinte de murailles, semblent faire allusion au culte des Cabires-Dioscures, ou des Pélasges, ou bien encore des Phéniciens. Ces emblèmes sont, en commençant par la gauche, les deux bonnets des Cabires-Dioscures, un soc de charrue sous lequel est un caducée, ou plutôt des tenailles; puis un vase destiné à contenir des liquides, et enfin un dernier objet qui se trouve partagé par une fente accidentelle survenue dans la pierre. Les deux bonnets représentent les Dioscures dont ils sont la coiffure; le caducée ou les tenailles, qui se voient sur les médailles phéniciennes de Malaga, rappelleraient les emblèmes tracés sur les monnaies de Malte, de Cossura, et paraîtraient se rapporter à l'Hermès-Kadmilos ou Kadmos des Pélasges-Tyrrhènes, qui les tenaient vraisemblablement des Phéniciens. Le vase est le symbole des libations ou des sacrifices qui faisaient partie des mystères; mais si on veut rattacher à ce symbole un sens supérieur, il faut dire qu'il est l'emblème de l'eau, comme principe élémentaire. Les deux autres symboles paraissent se rapporter à la terre, autre principe élémentaire, et à l'agriculture, représentée par un soc de charrue. Dès lors, ces emblèmes semblent indiquer l'œuvre de fécondation par les puissances cosmogoniques, qui sont en même temps des divinités agraires [1].

[1] Cf. Guigniaut, *Rel. de l'antiq.*, trad. de l'allem. de Creutzer.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DE CORYCUS A LAMAS PAR LE BORD DE LA MER.

Aïasch, ruines de l'ancienne Elæusa-Sébaste; ruines de bourgades antiques; châteaux d'Ak-kalessi et de Lamas-kalessi; Lamas, ruines de Lamus; la montagne du Fusil; caractères lyciens gravés sur un rocher.

Sur le bord de la mer et à une demi-heure de Corycus s'élèvent les ruines d'une grande et belle ville assise sur le versant méridional d'une colline, parallèle à la mer. Cette ville, dont l'emplacement répond à la position de *Sébaste,* portait dans l'antiquité le nom d'*Elæusa*, qui signifie *terre des oliviers*, ou mieux encore, *endroit favorable à la culture des oliviers*. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que la ville d'Élæusa ou de Sébaste, qui fait maintenant partie du continent, était, dans l'antiquité, située dans une île très-voisine du rivage [1].

Au VIe siècle de notre ère, l'île d'Élæusa était devenue une presqu'île [2]; aujourd'hui c'est un promontoire continental peu avancé dans la mer. Ce phénomène géologique, qui s'est accompli à l'époque historique sur les côtes de la Cilicie Trachée, a entièrement changé la physionomie du sol et la configuration du rivage en cet endroit; mais il

[1] Strabon, XIV, 5. — Oppien, *Cynégét.*, III, 8, 6.

[2] Étienne de Byzance, v° Σεβαστή.

PL. XIII

Ch. Saunier sc.

[illegible] SÉBASTE

s'explique facilement par l'accumulation des sables apportés par les flots, et par la quantité de terres végétales que les pluies d'hiver entraînent de la montagne jusqu'à la mer. Du reste, c'est de cette manière qu'a dû avoir lieu la formation, sur toute cette côte, depuis le cap Cavalier jusqu'à Alexandrette, de la plaine Aléïenne, aujourd'hui *Tchukur-owa,* qui est revêtue d'une immense nappe de *diluvium* dont l'épaisseur est fort différente selon les localités [1]. Ce phénomène est surtout très-sensible à l'embouchure du Pyrame, dont les bouches se modifient tous les ans, à l'époque de la fonte des neiges, ce qui a fait dire à un ancien oracle, dont parle Strabon [2], qu'un jour le Pyrame viendrait se précipiter jusque sur le rivage de l'île de Chypre.

Les ruines de Sébaste, ville qui remplaça la cité moins florissante d'Élæusa [3], où le roi Archélaüs avait renfermé ses trésors, après que la Cilicie Trachée fut soumise à sa domination [4], s'étendent sur tout le rivage depuis Corycus jusqu'à quelques heures de Lamas. Les habitants donnent le nom d'*Aïasch* à ces ruines, ainsi qu'au village turkoman élevé au milieu des débris de la ville antique. Ces ruines se composent d'un théâtre et d'un temple situés sur le penchant d'une colline et dont les colonnes, d'ordre composite, sont crénelées et ont environ quatre pieds de diamètre. On voit en outre, au milieu de ces ruines, des aqueducs dont on retrouve en plusieurs endroits, et sur la route qui conduit à Lamas, la continuation entre les collines, ou passant sur des torrents. Enfin on remarque encore

[1] *Bulletin de la Société géolog. de France,* 2e série, t. XI, p. 366.
[2] *Géogr.* Liv. XII, p. 536.
[3] Josèphe, *Ant. judaïq.*, liv. XVI, et *Guerre de Judée,* liv. I, ch. XVII.
[4] Strabon, *Géogr.*, liv. XIV.

des réservoirs, des tombeaux et les pans de murs des maisons de la ville. J'ai copié sur un sarcophage l'inscription suivante malheureusement mutilée [1] :

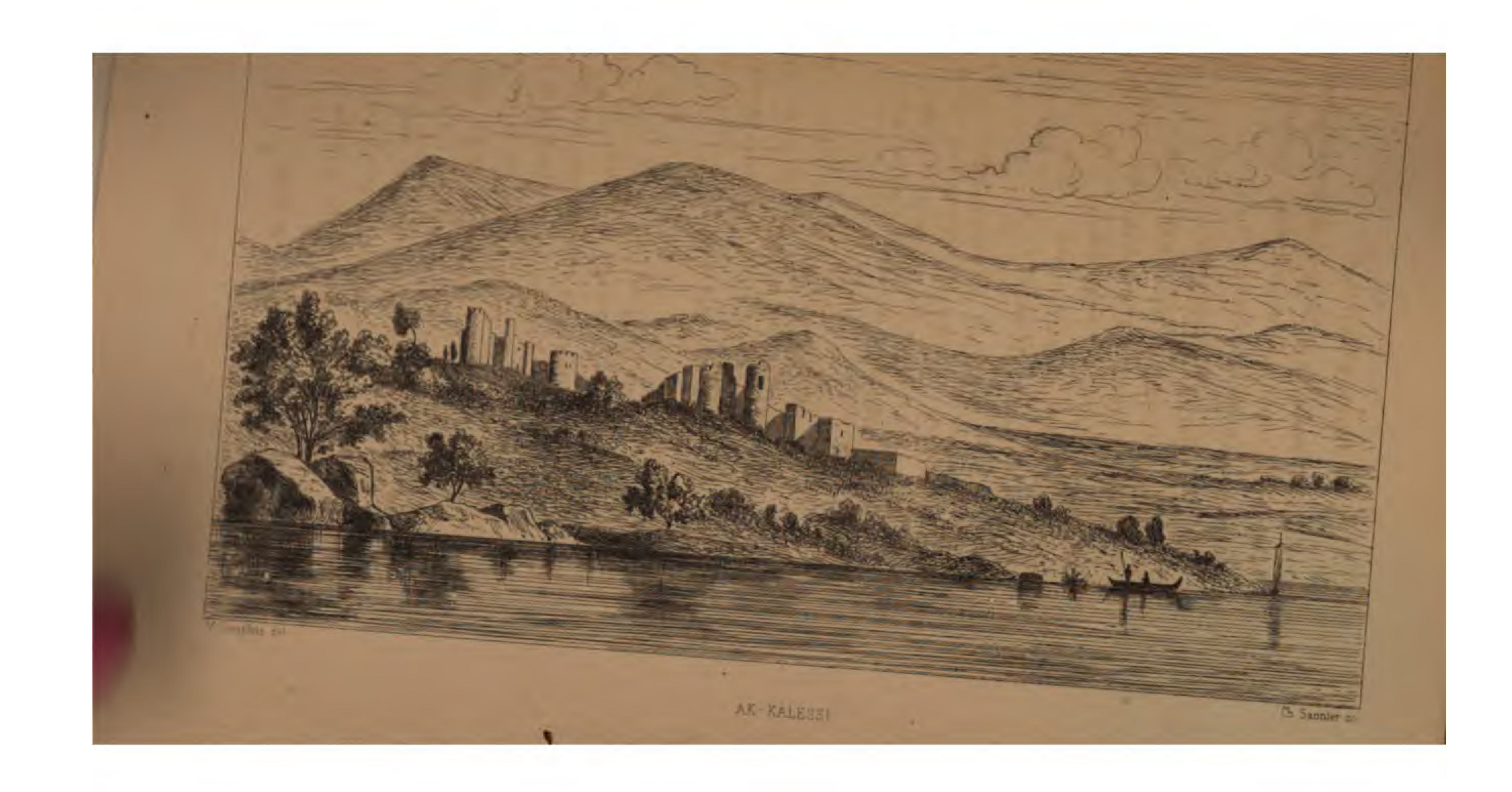
ΠΛΩΤΕΙΝΟΣΥΓΕΙΝΟΥΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΕΝ.....
ΣΟΡΟΝΑΙΘΙΝΗΝΤΟΠΩΣΕΒΑΤΕΩΖΩΝΔΕ...ΝΑΝ
Χ....ΟΥΛΗΘΗΟΗΣΗΙΜΕΤΑΔΕΤΟΝΘΑΝΑΤΟΝΑΥΤΟΥ
ΤΕΘΗΣΕΤΑΙΗΘΥΓΑΤΗΡΑΥΤΟΥΜΟΝΗΕ........ΤΙΣ
ΘΗΣΕΙΤΙΝΑΔΩΣΕΙΤΩΟΙΕΚΩΔΗΝΑΡΙΑ....ΟΓΙΑ
ΚΑΙΤΗΠΟΛΕΙΤΡΙΑΚΟΙΤΑΤΕΘΗΣΕΤΑ...Α......

« *Plotinus, fils d'Hyginus, a fait construire de son vivant, pour lui, ce sarcophage et ce monument dans la nécropole de Sébaste..... Après sa mort on y ensevelira sa fille seulement, et si quelqu'un y enterre (un mort), il payera six cents deniers au fisc et trois cents à la ville.........* »

On n'aperçoit pas au milieu des ruines de Sébaste, comme parmi celles de Corycus, des restes d'édifices du moyen âge; ce sont seulement, comme je le disais, des monuments purement romains, dont aucun indice ne révèle une intention chrétienne.

A partir de Sébaste jusqu'à Lamas, le rivage n'offre qu'une suite continue de ruines couvrant, en plusieurs endroits, toute la surface des collines qui, par des pentes tantôt douces, tantôt abruptes, descendent dans la mer. Ces ruines consistent en petits mausolées et en pans de murailles écroulés, ce qui me fait présumer que chacun des groupes qui composent l'ensemble de ces débris devait être une bourgade, κώμη, qui dépendait du territoire de Sébaste. Les noms anciens de ces diverses localités ne nous étant pas parvenus, on doit croire qu'elles avaient peu

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 38, n° 99.



AK-KALESSI

Ch. Saunier sc.

d'importance, et d'ailleurs, les itinéraires de l'antiquité n'en font pas mention.

Après ces ruines, on trouve d'importantes constructions de nature différente : les unes sont de longs aqueducs formés d'un ou de plusieurs rangs d'arcades dont la largeur varie selon le terrain ; les autres sont de grands châteaux forts, désignés par les gens du pays sous les noms d'*Ak-kalessi* (les châteaux blancs) et de *Lamas-kalessi* (les châteaux de Lamas). Ces forteresses, situées à quelques heures de Lamas, à l'ouest, sont séparées de cette ville par le *Lamas-sou*, l'ancien fleuve *Lamus*, qui marquait, dans l'antiquité, la limite des deux Cilicies.

A partir du Lamas-sou, le sol change subitement de physionomie, et le Taurus, qui compose à lui seul toute la Cilicie Trachée, tourne brusquement vers le nord-est et va former, au septentrion de Tarsous, d'Adana et de Missis, un grand arc de cercle qui entoure, comme d'une muraille, la Cilicie des plaines et sert de limite à cette province et à la Cappadoce.

Lamas est situé à peu de distance de la mer, dans une plaine, à une journée d'Aïasch et à cinq heures de Kannidéli (Néapolis). Ce n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade de vingt-cinq maisons groupées sur les bords du Lamas-sou, le Lamus de Strabon [1] et de Ptolémée [2].

Dans l'antiquité, la ville de *Lamus* était la métropole de la Lamotide, et les médailles de cette ville, frappées depuis le règne de Septime-Sévère jusqu'à celui de Caracalla, la qualifient de μητρόπολις Λαμοτίδος [3]. Il ne reste rien de la cité

[1] *Géogr.* Liv. XIV, ch. v.
[2] *Géogr.* Liv. V, ch. VIII.
[3] Mionnet, *Méd. grecques ; Cilicie*, v° *Lamus*.

antique, et cependant nous savons, par l'examen des médailles, qu'elle possédait un temple de Jupiter[1]. Ses ruines, que le temps n'a pu encore effacer, se résument en un aqueduc d'un double rang d'arcades, élevé entre deux rochers donnant passage au *Saïsoufat-kaché*, torrent que dessèchent les chaleurs de l'été. Au moyen âge, un château assez vaste, couronnant un monticule situé à peu de distance du rivage, dominait les pays d'alentour. Il ne reste de cette forteresse que des murailles écroulées. Au XIIe siècle, Lamas était encore le siége d'un évêché dépendant de Séleucie[2].

C'est à Lamas que l'équipage de l'amiral Beaufort fit cette remarque assez singulière[3], que les femmes étaient sans voile et se tenaient pêle-mêle avec les hommes. Cette observation est très-juste; mais l'explorateur des côtes de la Karamanie aurait dû aussi s'apercevoir que cet usage n'était pas seulement particulier aux Turkomans de la Lamotide, mais bien encore à tous les Iourouks de l'Asie Mineure.

S'il ne reste que peu de chose de l'antique Lamus, les environs sont, du moins, fort curieux à visiter. Au nord-ouest, en suivant les bords du fleuve qui coule entre deux lignes de rochers à pic hauts de plus de 500 pieds et couronnés par une végétation d'arbres magnifiques, on arrive dans une gorge profonde formée par des déviations de rochers et sur la crête desquels on voit les restes d'une tour en ruines. A la base de ces rochers, baignés par le *Lamus-sou* qui coule en formant de belles cascades, se voient les ruines d'un

[1] Mionnet, *id.*, *ibid.*, et *Nouv. annal. de l'Instit. arch. de Rome* (1841), *Mém. sur quelques monnaies grecques*, p. 12 et suiv.

[2] Grégoire de Tours, *Actes du concile de Chalcédoine.*

[3] *Karamania.*



AQUEDUC ROMAIN A LAMAS

aqueduc de construction romaine, et notamment un pan de muraille qui s'appuie au roc. Cet aqueduc portait l'eau du fleuve par des conduits qui longeaient les rochers et allaient rejoindre l'aqueduc de Lamas dont j'ai déjà parlé.

Après avoir traversé le Lamas-sou, on franchit péniblement le rocher de la rive gauche, et on atteint bientôt une plate-forme vis-à-vis de laquelle se dresse le rocher de la rive droite, qui, sur ce point, affecte la forme d'un dôme coupé par son centre. Dans une cavité de ce rocher on aperçoit facilement, au moyen d'une longue-vue, trois objets dont les traditions locales font un fusil et un sabre; de là les noms de *Téfingue-kalessi* (château du fusil), ou bien encore de *Téfingue-dagh* (montagne du fusil), donnés à cet endroit. Toutefois, je reconnus bientôt que ces armes n'étaient autres que le bois d'un arc paraissant orné d'incrustations, deux flèches et un sabre dont on apercevait distinctement la poignée.

Ces sortes d'*ex-voto* ne sont pas sans exemples en Orient chez les musulmans. Un savant voyageur russe, M. N. de Khanikoff, m'a raconté que dans le Tabassaran, province du Daghestan méridional, au lieu appelé Kartchag, résidence du prince Ibrahim-bey, il y a un rocher taillé à pic et haut de 300 mètres qui est connu sous le nom de *Rocher des cornes*, parce qu'on voit fixées sur une même ligne, aux trois quarts à peu près de sa hauteur, une série de cornes d'animaux. M. de Khanikoff, qui a visité cet endroit, a fait abattre à coups de fusil plusieurs de ces cornes, et les habitants du pays lui ont expliqué que ces singuliers ornements avaient été placés là par des gens du pays qui avaient fait vœu, s'ils revenaient sains et saufs d'une expédition dangereuse, de fixer en cet endroit soit des cornes d'ani-

maux, soit leurs propres armes, soit enfin quelque objet précieux qui leur aurait appartenu. Pour arriver jusqu'à l'endroit du rocher choisi pour placer le dépôt de ces *ex-voto,* les gens de Kartchag qui avaient un vœu de ce genre à accomplir se faisaient descendre, au moyen de cordes, du sommet du rocher, et dès qu'ils étaient arrivés à la hauteur voulue, ils creusaient un trou dans le roc et fixaient les objets votifs, qu'ils consolidaient au moyen d'argile et de chaux. Il paraît que dans le Kourdistan, sur un rocher de la vallée du Gelou-tschaï, on voit une inscription tracée sur le roc, à une grande hauteur, par un homme du pays qui avait ainsi accompli un vœu formé à la suite d'une expédition ou d'un voyage dont les résultats avaient répondu à ses désirs.

Le dépôt d'armes du Téfingue-kalessi, près Lamas, n'est donc autre chose qu'un *ex-voto* du même genre, et je crois pouvoir assurer que ce dépôt, quel qu'il soit, ne vaut pas la peine d'être enlevé, d'autant plus que les objets dont il se compose ne sont pas assez curieux ni assez anciens pour offrir un intérêt véritable aux archéologues.

Sur le rocher de la rive gauche, où j'avais établi mon observatoire, il existe un bas-relief représentant un personnage nu, debout et vu de face, qui semble tenir de la main gauche une bourse. Sous cette figure on voit une inscription grecque de quatre lignes, malheureusement mutilée [1]. Derrière le rocher sur lequel est placé le bas-relief dont je viens de parler se trouvent de petites niches carrées, d'autres triangulaires. Il est probable que ce point était un lieu de pèlerinage, peut-être même la demeure de quelque

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie,* p. 36, n° 91.

devin, car on sait que la Cataonie et la Cilicie étaient renommées dans l'antiquité pour la célébrité de leurs oracles[1].

A une demi-heure du village de Lamas, au sud-est, les Turkomans montrent un rocher, entouré de broussailles, sur lequel on a gravé assez profondément deux signes que l'on trouve représentés au revers des monnaies de Polémon et d'Ajax, toparques d'Olba[2]. On peut supposer que ce rocher servait à marquer la limite orientale de la toparchie possédée jadis par ces prêtres-rois du temple de Jupiter, auxquels Rome avait donné, avec la puissance souveraine, le titre de dynastes des Cennates et des Lalassiens.

[1] Strabon, liv. XIV. — Pomp. Méla, liv. I, ch. XIII.
[2] Visconti, *Iconogr. grecq.*, t. III, page 5.



Caractères lyciens sur un rocher près de Lamas.

CILICIE DES PLAINES

PARTIE OCCIDENTALE.



Le Dirékli-tasch, près Mersine.

CHAPITRE PREMIER.

DE LAMAS A L'EMBOUCHURE DU CYDNUS.

Limites de la Cilicie des plaines dans l'antiquité; les châteaux d'Ak-kalah et d'Erdemlou; ruines de Calanthea; châteaux d'El-bourbour-Arbasch et de Cheyr-boghaz; ruines de Soli et de Pompéiopolis; le tombeau d'Aratus; la guerre contre les pirates ciliciens; victoires de Pompée; la colonnade, le théâtre et le port de Pompéiopolis; inscriptions et ruines diverses; le fleuve Liparis; sources de bitume; Mersine et les ruines de Zéphyrium; le Dirékli-tasch; châteaux byzantins; les villages de Karadowar et de Kasanlié; mosaïques, inscriptions; le fort Cyinda; Rhegma; l'embouchure du Cydnus; sources d'eau sulfureuse chaude de Ichmé.

On a vu précédemment quelles étaient les limites que les anciens avaient assignées à la Cilicie montagneuse, et nous

avons consacré la première partie de notre ouvrage à la description archéologique et géographique de cette contrée. Maintenant nous allons indiquer les limites de la Cilicie que les écrivains de l'antiquité avaient désignée sous le nom de *pœdia* ou *campestris*, parce qu'elle est formée d'une vaste plaine s'étendant depuis le fleuve Lamus, à l'ouest, jusqu'au cap Rosicus (Ras-el-Kançir) à l'est, et depuis le Taurus, qui la séparait de la Cappadoce et de la Cataonie, au nord, jusqu'à la mer qui lui servait au sud de limites naturelles.

Après avoir traversé le fleuve *Lamus*, qui, dans l'antiquité, séparait les deux Cilicies, on trouve à une heure et demie de marche, sur le bord de la mer, le château d'*Ak-kalah*, puis celui d'*Erdemlou*. Ce dernier est élevé, à une demi-heure du rivage, sur un monticule à la base duquel on a bâti un village dont la situation correspond à l'emplacement de l'ancienne *Calanthea*. Cette localité, que le *Stadiamus maris* qualifie de bourgade, κώμη, n'a conservé aucune trace de ses monuments, si ce n'est toutefois quelques sculptures que l'on voit enchassées dans les murailles de ce château.

La rivière d'*Erdemlou* sert de frontière aux pachaliks d'Itchil et d'Adana. Les restes d'une redoute qu'avait élevée Ibrahim-pacha sur la rive gauche du cours d'eau indiquent les limites des possessions égyptiennes, à partir de la conquête jusqu'à l'époque du traité de Londres (15 juillet 1840).

A quelque distance de cette redoute, et à proximité du rivage, se trouvent les châteaux ruinés d'*El-bourbour-Arbasch* et de *Cheyr-boghaz*, dont les débris mutilés n'offrent aucun intérêt. Ce dernier est bâti sur un monticule, à trois

heures de Pompéiopolis, ville édifiée après la soumission des pirates, sur les ruines de Soli.

La ville de *Soli* fut fondée par un détachement de colonies argiennes venu, à ce que l'on croit, de l'île de Chypre [1], et qui depuis aurait été renouvelé par des colonies rhodiennes et athéniennes [2]. Selon Diogène de Laërte [3], le législateur athénien Solon aurait fondé la ville de Soli la deuxième année de la LVe olympiade. Euphorion [4] rapporte le même fait. Il est probable que Solon, par suite des relations d'amitié qu'il avait contractées avec les colonies athéniennes de Chypre, qui elles-mêmes avaient détaché des colonies en Cilicie [5], aurait favorisé cet établissement. Les médailles de Soli [6], représentant Pallas et la chouette, confirment cette opinion.

D'autres auteurs [7] attribuent la fondation de Soli à des Rhodiens venus de Lindus, auxquels Pomponius Méla ajoute les Argiens; Polybe [8] confirme cette origine. De ce qui précède, on peut tirer la conséquence que Soli fut d'abord fondée par les Argiens, dans les temps où les émigrations de ce peuple couvraient la côte depuis le promontoire Mycale jusqu'au golfe d'Issus, et qu'ensuite une colonie de Rhodiens se joignit à eux. La colonie qui donna le nom du législateur athénien à la ville de Soli serait donc

[1] Polybe, *Excerpt. leg*, XXV. — Tite-Live, liv. XXXVII, ch. LVI. — Eckhel, *Doc. num. vet.*, T. III, page 68.

[2] Strabon, liv. XIV, § v. — Pomp. Méla, ch. XVII.

[3] Liv. I, § LI.

[4] Étienne de Byzance, v° Σόλοι.

[5] Eustath., *ad Dyon.*, v. 875.

[6] Mionnet, *Descr. des méd. gr.*, *Cilicie*, *Soli*.

[7] Strabon, XIV, v. — Eustath., v. 875. — Pomp. Méla, XIII.

[8] *Excerpt. leg.*, ch. XXV.

postérieure aux deux premières[1]. Soli était une ville fort importante sous le gouvernement des satrapes persans, qui y battirent monnaie[2], comme à Tarse et à Mallus. Son emplacement, sur les bords de la mer et à très-petite distance des murailles de Pompéiopolis, est encore parfaitement marqué. On trouve en cet endroit les débris de ses antiques constructions, telles que bains, aqueducs, maisons. A l'est de Pompéiopolis et sur une assez grande étendue de terrain, les deux rives du cours d'eau, que les anciens connaissaient sous le nom de *Liparis*, sont jonchées de débris de poteries et de briques.

Dans ces dernières années on a fait enlever beaucoup de matériaux sur ce point, pour la construction d'un khan à Mersine. En déblayant le terrain, on a trouvé, dans les fondations d'un petit édifice carré fait de briques, un vase que la pioche a brisé en morceaux et qui contenait une poussière jaunâtre. A côté de ce vase, les ouvriers découvrirent une médaille d'argent que j'ai vue dans la collection de feu le docteur Orta d'Adana, et dont voici la description :

— Tête de femme vue de face, ayant des pendants d'oreilles et un collier, coiffée d'un casque, *cranos*, à trois aigrettes ; dans le champ, un petit casque *aulopis*.

R. — Baal, demi-nu et assis à gauche sur un trône à supports ioniques, tient un sceptre de la main droite ; dans le champ, une grappe de raisin et un épi ; sous le trône, Σ[3].

La découverte de cette médaille purement grecque dans

[1] Raoul Rochette, *Hist. des col. grecques*, t. IV, p. 432.
[2] D. de Luynes, *Num. des satrapies, Mallus et Soli.*
[3] De Luynes, *Num. des satrap.*, p. 63.

les ruines de Soli corrobore d'une manière formelle l'attribution proposée par M. le duc de Luynes dans sa *Numismatique des satrapies*[1].

Je viens de parler du Liparis, dont le cours est bordé de lauriers-roses, de myrtes, de grenadiers et de vignes sauvages. En le traversant, on arrive à un tertre naturel couronné par une construction en poudingue ou béton, détruite en partie et qui renferme un sarcophage renversé. Cette construction a beaucoup de ressemblance, quant aux matériaux, avec le monument de Sardanapale à Tarsous; toutefois, ses murailles sont moins épaisses que celles de ce dernier édifice, et ses dimensions beaucoup moins considérables. La hauteur de cette construction est d'environ 4 mètres sur 6 de longueur. Le côté occidental s'est écroulé et le sarcophage monolithe est couché sur le côté, dans l'intérieur du monument; son couvercle de forme prismatique est tombé au pied de la construction et en partie caché sous des broussailles. Il n'y a aucune trace d'inscription sur le sarcophage, non plus que sur son couvercle.

Ce tombeau, que l'on aperçoit très-distinctement en allant de Mersine à Pompéiopolis, est à dix minutes environ des ruines de cette dernière ville et à peu de distance de la mer.

Quoique beaucoup de voyageurs aient dû passer très-près de ce monument funéraire, aucun ne l'a signalé. Cependant Pomponius Méla[2] en fait mention en ces termes: « Deinde urbs est olim a Rhodiis Argivisque, post piratis, Pompeio assignante, possessa; nunc Pompeiopolis, tunc

[1] Page 64.
[2] *De situ orbis*, ch. XIII.

[illegible] *[illegible] monumentum*; ideo [illegible] quia [illegible] quam ob causam jacta in id [illegible] dissiliunt. » Ce passage du géographe latin ne laisse aucun doute, car il n'y a que ce seul monticule aux environs de Soli et de Pompéiopolis ; d'ailleurs la construction du [illegible] indique une date plus reculée que l'époque romaine, caractérisée par ses monuments en briques et en pierres de taille.

Pomponius Méla, qui écrivait dans le premier siècle de notre ère, devait être bien sûr de ce qu'il avançait sur la position du tombeau élevé à Aratus, qui vivait au temps de Ptolémée Philadelphe, vers le IIIe siècle avant Jésus-Christ, et qui passa la plus grande partie de sa vie à la cour d'Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète.

On sait qu'Aratus, un des hommes les plus distingués de son siècle, a composé un ouvrage intitulé *les Phénomènes*, que d'anciens auteurs ont commenté [1] et que Cicéron et Germanicus ont traduit en vers latins [2].

Soli, cité autrefois florissante, fut soumise, comme beaucoup d'autres villes de la Cilicie, par des pirates qui en hâtèrent la ruine en provoquant, par leurs brigandages, la présence des légions romaines. Non contents d'attaquer les vaisseaux, les pirates ravageaient les îles et les villes maritimes ; ils possédaient sur plusieurs points, dit Plutarque [3], des ports et des tours d'observation très-bien fortifiées. Leurs vaisseaux, munis de rames argentées, resplendissaient de magnificence ; ils avaient des tapis de pourpre et fai-

[1] Thalès, Zénon, Hipparque, Numénius, Callimaque, Callistrate, Cratès, etc.

[2] Cf. sur Aratus : Eusèbe, *Chron.*— Suidas.—Anonym., *Arati vitæ, in Voss. de Hist. græc.*

[3] *Vie de Pompée*, ch. XXIII.



Vor Langlois del. — Ch. Sauvier sc.

POMPEÏOPOLIS — TOMBEAU D'ARATUS

saient, en quelque sorte, trophée de leurs brigandages. Partout sur les côtes on entendait le son des instruments de musique et on rencontrait des hommes plongés dans l'ivresse. Des officiers généraux, leurs prisonniers, étaient retenus dans les fers, et des villes captives se rachetaient à prix d'argent. On comptait plus de mille vaisseaux de ces corsaires qui infestaient les mers et s'étaient emparés de plus de quatre cents villes.

Les temples étaient profanés et pillés, tels que ceux de Claros, de Didyme, de Samothrace, de Cérès à Hermione, d'Esculape à Épidaure, ceux de Neptune dans l'isthme de Corinthe, à Ténare et à Calaurie, d'Apollon à Actium et à Leucade, enfin ceux de Junon à Argos et à Lacinie. Ils fai saient aussi des sacrifices barbares et célébraient des mystères secrets.

La Cilicie n'était pas leur seul refuge ; la Cappadoce et l'île de Crête étaient aussi signalées comme des repaires de ces hardis forbans, qui inspiraient aux Grecs et aux Romains un tel sentiment de répulsion, qu'il donna naissance à ce proverbe :

Καππάδοκες, Κρῆτες, Κίλικες, τρία κάππα κάκιστα.

Les historiens romains[1] rapportent que les pirates ciliciens poussèrent leurs déprédations jusqu'à Ostie, port de Rome, qu'ils pillèrent les navires qui y stationnaient et interceptèrent les convois de grains de la Sicile.

Tant de méfaits ne devaient pas rester impunis, et Rome qui se rappelait les secours donnés à Mithridate par les Ci-

[1] Dion., XXXVI, 3, 20.—Velleius Paterc., II, 31.— Florus, III, 6.—Cicéron, *Pro lege Manilia*, XI.

liciens, voulut à la fois réprimer la piraterie et châtier les auxiliaires de son implacable ennemi.

En l'année 78 avant Jésus-Christ, Publius Servilius, qui fut d'abord chargé de combattre ces audacieux écumeurs de mer, prit, pendant une guerre de trois ans, un grand nombre de villes et de forteresses en Pamphylie, en Lycie et en Cilicie. On cite, dans le nombre de ces dernières, celle d'Olympos, où s'était retiré le pirate Zénicétus, qui s'y brûla avec sa famille[1]. Servilius fut surnommé l'Isaurique, mais il n'extirpa pas la piraterie[2]. Il fut remplacé par le préteur Marc-Antoine, père du triumvir de ce nom. Cette seconde expédition eut aussi très-peu de succès (75-73 avant Jésus-Christ).

Un an après, le consul Q. Cécilius Métellus, par suite d'une glorieuse, mais peu décisive campagne, prit le nom de Créticus. Enfin, le tribun Gabinius fit porter la loi *Gabinia* qui investit Pompée d'un pouvoir dictatorial de trois années dans toute la Méditerranée. Le peuple ratifia ce choix avec enthousiasme et réduisit au silence les orateurs qui, comme Catulus, essayaient de s'y opposer. Pompée ne trompa pas la confiance du peuple romain, il extermina les pirates et conquit la Cilicie.

Sa conduite dans cette entreprise, où tant d'autres avaient échoué, fut fort habile : il fit grâce, dit Plutarque, à ceux des pirates qui se soumirent volontairement, et se servit d'eux pour suivre la piste de ceux qui, se trouvant trop coupables pour espérer leur pardon, se cachaient avec

[1] Strabon, *Géogr.*, XIV, 5.

[2] Eutrope, VI, 7. — Paul Orose, V, 23. — Strabon, XIV. — Val. Maxime, VIII, 5, 6. — Sextus Rufus, 12 — Frontin, III, 7, 1.

soin. Il en prit plusieurs ; les autres, et c'étaient les plus puissants, ayant mis en sûreté leurs familles et leurs richesses dans les châteaux et les forteresses du mont Taurus, montèrent sur des vaisseaux devant la ville de Coracésium [1], première forteresse de la haute Cilicie, et attendirent Pompée qui venait les attaquer. Après un grand combat, dans lequel les pirates furent battus, ceux-ci se rendirent à discrétion et livrèrent les villes et les forteresses qu'ils occupaient. Leur soumission termina cette guerre [2] qui n'avait duré que quarante jours (67 avant Jésus-Christ). Pompée avait fait passer au fil de l'épée dix mille pirates, détruit trois cents de leurs forteresses et fait vingt mille prisonniers. Des pirates soumis il fit des laboureurs et leur inspira le goût d'une vie paisible [3]. Il créa des colonies pénitentiaires à Mallus, Adana, Épiphanie, Soli, Mazaka, et à Dyme, en Achaïe, etc. [4]. Il institua Ariobarzane roi d'une partie de la haute Cilicie et donna l'autre au prince Tarcondimotus [5]. La partie la plus fertile (basse Cilicie) devint province romaine et eut successivement pour gouverneurs Appius, Claudius Pulcher et Cicéron, qui parle souvent dans sa correspondance [6] du caractère indomptable des montagnards ciliciens.

Pompée, après sa glorieuse expédition, fit de l'antique

[1] Cette forteresse était située sur un rocher escarpé et fut occupée jadis par Diodote Tryphon, selon Tite-Live (XXXVIII, 20). Elle se défendit longtemps contre Antiochus.

[2] Plutarque, *Vie de Pompée*, ch. XXIX.

[3] *Id.*, *ibid.*

[4] Appien, *Bell. Mithrid.*, 40. — Dion, 36. — Strabon, XIV.

[5] Dion, 41, 63, 54, 9. — Strabon, XIV, 5. — Plutarque, *Vie d'Antoine*. — Cf. aussi les méd. gr. de ce prince décrites par Mionnet, *Méd. gr.*, *Cilicie*.

[6] Cf. les *Lettres à Atticus*.

Soli une ville nouvelle à laquelle il donna son nom, l'étendit à l'ouest, l'enferma de bonnes murailles circulaires flanquées de bastions et dont l'approche était défendue par de larges fossés. Ces murailles aboutissaient au port que les sables ont comblé et dont on reconnaît les contours indiqués jusque dans le centre de la ville. D'énormes pierres de taille qui se voient encore sur le rivage marquaient l'entrée du port.

Après avoir fortifié et embelli la ville qui portait son nom, Pompée l'assigna à une partie des pirates prisonniers. Il fit creuser un magnifique port elliptique formé par des digues ou jetées larges de cinquante pieds et hautes de sept. Elles sont construites en pierres brutes liées par un ciment solide et revêtues de blocs de pierre calcaire jaunâtre unis par des crampons de fer. Une portion des deux jetées est maintenant fort endommagée, et la partie supérieure du port est encombrée de sables et de ruines.

A l'extrémité intérieure du port commence un long portique bordé d'un double rang de deux cents colonnes et qui, traversant toute la ville dans une longueur de 450 mètres, va aboutir à la porte principale de la ville. De cette porte, une route pavée se prolonge, dans la direction du nord-est, jusqu'aux décombres d'un pont qui était jeté sur un petit cours d'eau. Ces colonnes, aujourd'hui réduites au nombre de 43, n'ont pas d'uniformité ; elles sont, les unes d'ordre corinthien, d'autres d'ordre composite, et inégales dans leurs dimensions. On remarque que le dessin des feuillages varie dans les chapiteaux de même ordre ; entre les volutes sont placés les bustes de différents personnages et des figures d'animaux. Sur quelques-uns de ces chapiteaux on remarque encore des victoires tenant des palmes,



Vtor Langlois del.

POMPEÏOPOLIS — COLONNADE

et des couronnes, en mémoire des triomphes de Pompée. Le tout est d'un travail peu soigné et indique la décadence de l'art.

Un théâtre adossé à une colline artificielle élevée contre les murailles, à l'est de la ville, est dans un état complet de dégradation : il ne reste que les fondations des gradins. A peu de distance de ce théâtre, j'ai découvert une pierre taillée en forme de siége sur laquelle est gravée l'inscription suivante :

ΕΠΙ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ
ΤΟΥ ΔΙΣ ΑΡΧΟΝΤΟΣ
ΣΥΝΗΡΕΤΗΣ ΚΑΙ ΓΑΡΜΜΑ
ΤΕΥΣ ΚΑΙ ΔΙΣΑΡΧΩΝ ΥΠΕΡ ΣΩ
ΤΗΡΙΑΣ ΤΟΥ ΟΙΚΟΥ ΑΥΤΟΥ ΘΥΟΜΕ
ΝΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ ΤΟΝ ΘΡΟΝΟΝ ΣΥΝ
ΤΩ ΚΟΦΙΝΩ ΚΑΙ ΤΑΙΣ ΑΝΑΒΑΘΡΑΙΣ
ΤΑΙΣ ΤΕ ΘΑΚΑΙΣ ΜΟΝΟΣ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ

« *Sous Alexandre, archonte pour la deuxième fois, l'appariteur et secrétaire ayant été deux fois archonte, a fait faire à ses frais pour le salut de sa famille ce siége, avec la tribune et les degrés pour les siéges.* »

D'autres inscriptions ont encore été découvertes par les voyageurs. Comme elles sont peu importantes, je n'ai pas cru devoir les reproduire, mais le lecteur pourra les étudier dans le *Recueil des Inscriptions de la Cilicie* que j'ai publié au retour de mon voyage [2].

[1] Bailie, *Fascicul. Inscr. græc.*, t. II, p. 96, n° 125 a. — Athenæum fr., 1853, n° 20. — *Rev. archéol.*, X[e] année, p. 362 et suiv. — Boeckh, *Corp. inscr. græc. suppl.*, 4434 b. — Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 33, n° 53.

[2] P. 34, n°s 54 à 69.

On voit encore, dans l'intérieur des murailles de la ville, des ruines de toute sorte, telles que bains, réservoirs, restes d'aqueducs et de maisons, qui sont en partie cachées par des broussailles de houx et de myrtes.

Les tombeaux qui sont épars en dehors de la ville, surtout à l'ouest, prouvent que le pays était habité par une population nombreuse.

Après l'établissement du christianisme en Cilicie, Pompéiopolis devint un évêché suffragant de Séleucie Trachée; mais quelque temps après, en 525, la cité fut ruinée par un tremblement de terre. Depuis cette catastrophe, Pompéiopolis a été réduite à l'état de ville morte, et malgré les agréments qu'offre sa situation, on n'a cherché, à aucune époque, à la faire sortir de ses ruines.

Les ruines de Pompéiopolis sont séparées de celles de Soli par un petit cours d'eau qui, venant de la montagne, se jette dans la mer. Il est probable que ce cours d'eau est l'ancien *Liparis* dont parle Pline[1], et qui, selon Vitruve[2], passait à Soli. Il est bon cependant de faire observer que Pline ajoute que le Liparis est un simple affluent, ou en d'autres termes un de ces cours d'eau qu'il intitule *intus flumina,* et qui ne pouvait se jeter dans la Méditerranée. D'Anville et Brué, dans leurs cartes, font du Liparis l'affluent principal du Calycadnus. Vitruve[3] dit que les eaux du Liparis étaient huileuses et servaient d'essences à ceux qui s'y baignaient. Ce détail est d'autant plus curieux, qu'il confirme pleinement la découverte de l'amiral Beaufort[4], qui

[1] XXII, 5.
[2] Liv. VIII, ch. 3.
[3] *L. cit.* et Pline, XXXI, ch. II.
[4] *Karamania. Journal des Savants*, 1819.

signale des sources de bitume à six lieues au nord de Soli. Ce sont probablement les mêmes que celles dont Pline[1] et Vitruve[2] ont fait mention. Ibrahim-pacha, lors de la conquête du pachalik d'Adana par l'armée égyptienne sous ses ordres, découvrit ces sources et sut en tirer parti. On voit encore aujourd'hui, dans le village de Mersine, les restes d'un bassin où se recueillait le bitume qu'il faisait prendre à la montagne[3].

En quittant Pompéiopolis pour se rendre au port de Mersine, on laisse à sa gauche le château d'*Iourmouck*, et bientôt après on se trouve en face d'un pont turk construit en arête sur un cours d'eau qui se jette dans la mer près de ce pont. A peine a-t-on traversé la rivière, que le sol, sur une étendue de plus d'un kilomètre, se montre tout à coup jonché de débris antiques, fragments de poteries, goulots et tessons d'amphores en grande quantité, meules de moulins antiques en pierre calcinée, fragments de marbre blanc; enfin, là se trouvent les restes de constructions en briques, sur lesquels on a assis les murailles des maisons européennes du village actuel, et qui semblent attester que sur ce point s'élevait, dans l'antiquité, une cité de grande importance. Suivant la Table de Peutinger et le Synecdème d'Hiéroclès, les ruines dont je viens de donner un aperçu marqueraient l'emplacement d'une *Zéphyrium*, à laquelle le Périple de Scylax et le *Stadiasmus maris* donnent la qualification de ville, Ζεφύριον πόλις. Ce nom de Zéphyrium aurait été assigné non-seulement à cette loca-

[1] Liv. XXXI, ch. II, p. 649.
[2] Liv. VIII, 3.
[3] Arch. du ministere des aff. étrang., Consulat de Tarsous, 1836. *Lettre de M. Gillet à M. Thiers*, n° 8.

lité, mais encore à beaucoup d'autres longeant la côte[1], à cause des vents alisés qui règnent dans ces parages pendant la plus grande partie de l'année. Le village élevé sur ces ruines porte le nom de *Mersine*, dénomination qui lui a été donnée à cause de la grande quantité de myrtes qui croissent sur ce point, et notamment sur les bords de la mer.

Les vents alisés, dont il vient d'être question, rendent, à diverses époques, la rade de Mersine assez dangereuse; toutefois, cet inconvénient, malgré sa gravité, n'empêche pas que le village ne soit aujourd'hui le port principal de la Karamanie orientale, et l'échelle de Tarsous où tend à se concentrer le commerce de cette partie de l'Asie Mineure.

Outre les débris d'anciennes constructions qui couvrent le sol à l'ouest de Mersine, d'autres antiquités y ont été découvertes. M. Gillet, consul de France à Tarsous, dans une lettre du 27 novembre 1836, adressée à M. Thiers, alors ministre des affaires étrangères[2], rend compte « qu'on a découvert à Mersine, à dix mètres de la mer, des tombeaux en briques ; de sorte qu'ils sont couverts par les flots dans les mauvais temps. Ces tombeaux, en assez grand nombre, se prolongent de droite à gauche; on en voit de cinq formes différentes. Je fouillai en cet endroit pendant quinze jours, dit M. Gillet, et je ne trouvai qu'un miroir antique et une statuette de Vénus de dix centimètres de hauteur. »

A l'ouest et à quelque distance de la place qu'occupaient ces tombeaux, dont toute trace a disparu, on a découvert dans ces derniers temps, et à plusieurs pieds de profondeur, d'autres tombeaux faits de briques de grande dimension;

[1] Strabon, XIV, 5.
[2] Archives du ministère des aff. étr., 1836, pièce n° 8, dossier de M. Gillet.

ils ont la forme de sarcophages, à couvercles prismatiques dont l'arête est garnie dans toute sa longueur de tuiles en forme de cintre.

Dans la plaine qui sépare Mersine de la rivière dont il a été question, et au milieu des débris de poteries antiques que j'ai signalés, on voit un magnifique caroubier entouré d'un mur peu élevé. Les habitants du pays, musulmans, noussariés et chrétiens, ont en grande vénération cet arbre qui est consacré à saint Georges, patron de tous les guerriers de l'Orient. On doit supposer qu'au moyen âge, il y avait là une chapelle dédiée à ce saint, car on y a trouvé une plaque en marbre blanc représentant un saint à cheval avec le monogramme [monogramme], ὁ ἄγιος Γεωργίος, qui est gravé en creux sur la cuisse de l'animal.

A une heure de Mersine, au nord-ouest, et sur les traces de l'ancienne voie qui conduisait de Pompéiopolis à Tarse, on remarque un singulier monument, le *Direkli-tasch* (pierre debout) (*voy.* la vignette, p. 239). C'est un rocher carré taillé régulièrement, haut de quinze mètres, large de quatre, et de deux mètres d'épaisseur. Le temps, le contact des corps durs et le frottement des chameaux qui passent là, en ont altéré la base, ce qui lui donne, vu à quelque distance, l'apparence d'une pyramide renversée. Suivant plusieurs passages de la Bible, il était d'usage parmi les Hébreux de dresser de semblables pierres sur le lieu où s'était passé un fait mémorable[1]. Quelquefois cependant, la pierre ainsi posée indiquait la limite d'un pays, d'autres fois une tombe. Des

[1] Josué, IV. — *Genèse*. XXVIII.

voyageurs ont signalé, dans d'autres contrées de l'Asie Mineure, l'existence de monuments de ce genre; ainsi, Macdonald Kinneir[1] a découvert, à quelques milles anglais de la ville de Afium Kara-Hissar, en Cappadoce, des fragments de rochers placés verticalement; et à deux milles de la même ville, Hamilton[2] a remarqué une avenue de grosses pierres brutes et irrégulières, qui lui firent penser que ces monuments d'un art tout à fait barbare pouvaient appartenir aux Gallo-Grecs.

Sur les deux côtés de la route qui mène de Mersine à Tarse, se trouvent plusieurs châteaux qui sont : le *Termell-kalessi*, situé sur une éminence au bord de la mer, entre Mersine et le village de Karadowar; c'est une petite forteresse byzantine carrée, flanquée de tours à ses angles; le *Goudbès-kalessi*, situé sur une colline au nord-est du précédent, et qu'Ibrahim-pacha fit détruire en partie, afin d'en faire entrer les matériaux dans la construction d'un khan destiné à l'emmagasinement des vivres de son armée.

A l'ouest de ce château, et sur les premiers contre-forts du Taurus, est assis le *Kalah el-Habellieh*; c'est une forteresse du même genre que le Termell-kalessi; comme celle-ci elle est carrée et flanquée de tours à ses angles. Le Kalah el-Habellieh a vingt mètres de longueur sur quatorze de largeur. A quelque distance à l'ouest, et dans la plaine, est une petite chapelle ruinée.

Le village de *Karadowar* (muraille noire), situé à trois quarts d'heure de Mersine, à l'est et sur le bord de la mer, est aussi une ancienne localité romaine. On y trouve quel-

[1] *Voyage en Asie Mineure*, t. I, p. 175 de la trad. fr.

[2] *Researches*, t. I, p. 400.

ques vestiges de constructions et les restes d'un bain antique pavé d'une belle mosaïque. L'hypocauste est encore très-apparent; mais la mosaïque tend chaque jour à disparaître, parce que le chemin de Mersine à Karadowar la traverse.

A une heure de ce village se trouve, toujours sur le bord de la mer, la bourgade de *Kasanlié*, dont la position semble correspondre à celle qu'occupait *Cyinda* [1]. Sous les Égyptiens, Kasanlié était l'échelle de Tarsous; on y trouve quelques débris antiques, tels que fûts de colonnes et chapiteaux. J'y ai copié deux inscriptions, l'une grecque [2], l'autre latine, sur l'un des côtés d'un chapiteau. La première est peu importante :

ЄΡЄΚΥΔΗ ΝΙΚΑ.....
ΣΑΩΤΑΣ ΞЄΝΟΘΟΥ.Σ..
ΞЄΝΟΘΟΥΝ ΔΙΟΝΥ.....

La seconde, au contraire, nous fait connaître le nom de l'un des gouverneurs romains de la Cilicie, vers la fin du IIIᵉ siècle [3] :

PRIN]CIPIIVENTVTISDNO....IOVALERIO
CONSTANTIONOBELISSIMOCAESARI
AIMILIVSMARCIANVSVPPRASCILICIA[E
DICATISSI[M]VSNVMINIMAIESTATIQVEORVM [4].

« *Au prince de la jeunesse, notre seigneur* [*Juli*] *us Valerius Constance, nobilissime César; l'homme très-parfait, Emilius Marcianus, gouverneur de la Cilicie, dévoué à leur divinité et à leur majesté.* »

[1] Strabon, *Géogr.*, XV, 5.
[2] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie,* p. 32, nº 80.
[3] Mon *Recueil*, p. 32, nº 81. — *Arch. des miss. scientif.*, t. IV, mon *Rapport*.
[4] On trouve quelquefois cette formule exprimée au pluriel, même quand il n'y avait qu'un seul César.

C'est à Kasanlié que la plupart des géographes modernes placent *Anchiale;* mais il est vraisemblable, d'après le témoignage d'Étienne de Byzance[1], qu'Anchiale n'était qu'un des faubourgs de l'ancienne Tarse, et ne formait avec celle-ci qu'une même cité, comme je le dirai en décrivant le monument de Sardanapale à Tarsous.

Au nord de Kasanlié et sur le chemin de Tarsous, l'on voit un tertre artificiel qui rappelle vraisemblablement l'emplacement du fort Cyinda, indiqué par Strabon[2]. C'est cet endroit qu'avaient choisi les rois de Macédoine pour y déposer leurs trésors. On assure qu'à l'intérieur de ce tertre se trouvent des restes de constructions en moellons.

A partir de Kasanlié jusqu'à l'embouchure du Cydnus, le sol devient marécageux, et cette plaine, jadis desséchée, ne présente maintenant qu'un terrain détrempé et couvert de roseaux qui atteignent une grande hauteur. Ces marécages se sont produits par suite d'un changement de direction dans le cours du Cydnus qui, à l'époque historique, s'est creusé un nouveau lit beaucoup plus à l'est.

C'est près de l'ancienne embouchure du Cydnus qu'était situé *Rhegma,* ancien chantier de constructions dont Strabon[3] indique la position sur ce point. Le village d'*Ieni-Koï* est bâti près de l'emplacement qu'occupait autrefois Rhegma.

Entre Iéni-Koï et Tarsous, dans la direction du nord-est, on aperçoit des terrains que n'ont pas envahis les marécages. J'ai reconnu sur plusieurs de ces points, aujourd'hui dépeuplés, les vestiges d'anciennes bourgades

[1] V° Ἀγχιάλη.
[2] Liv. XIV, ch. v.
[3] *Id., ibid.*

dont l'une, à mi-chemin d'Iéni-koï à Tarsous, renfermait des édifices dont le dallage se composait de marbres blancs et noirs.

Au nord des villages dont je viens d'indiquer la position et de décrire les ruines, se trouve, dans une gorge de la montagne qui se lie au Taurus, un endroit très-pittoresque appelé *Ichmé,* nom qui lui vient d'une source sulfureuse jaillissant du rocher [1]. L'eau de cette source est à 41° centigrades; elle dégage constamment et en grande quantité des bulles de gaz assez volumineuses qui paraissent consister en acide carbonique libre et en acide sulfhydrique. Cette source dépose sur ses bords une épaisse couche de limon, et revêt le sol qui l'avoisine d'efflorescences blanches dans lesquelles domine le chlorure de sodium.

Les Romains avaient construit à Ichmé des thermes dont on reconnaît facilement les restes sur la rive gauche du *Deli-sou,* torrent qui se jette dans la mer près de Karadowar. En creusant le sol près de ce bain, j'ai découvert des tubes en argile longs de trente-cinq centimètres et dont le diamètre est de dix centimètres. Pline, dans son *Histoire naturelle,* mentionne ces sortes de conduits [2] qui partaient d'un réservoir commun, appelé *castellum*, et distribuaient l'eau dans les salles du bain.

Au sud-ouest et à quelque distance d'Ichmé, on remarque dans les rochers les traces d'une nécropole qui se compose de sarcophages taillés dans le roc et de chambres sépulcrales. Ces monuments funéraires sont dépourvus d'inscriptions.

[1] Ce lieu est appelé à tort *Elisoluk* sur les cartes de MM. H. Kiepert, P. de Tchihatcheff et Kotschy.

[2] Liv. XXXI, 6 : « *Tubis fictilibus utilissimum aquam duci.* »

Ichmé, dont le nom antique ne nous est pas parvenu, a dû être une résidence d'été, un séjour plein d'agréments pour les anciens habitants de Tarse ; et, en effet, on y voit des traces d'habitations sur divers points, et plus particulièrement près d'une cascade, formant un réservoir naturel, que borde un rocher que les Romains avaient taillé et aplani avec l'intention, sans doute, d'ajouter au bien-être que devait offrir, dans l'antiquité, cette résidence d'été.

De nos jours, Ichmé est fréquenté par les consuls, les Européens de Mersine et de Tarse, et quelques personnages indigènes qui vont planter leurs tentes près de la source thermale, afin d'échapper aux fièvres qui, pendant les grandes chaleurs, déciment la population des villages du littoral et des villes de la plaine.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE ET ANTIQUITÉS DE TARSE, DEPUIS LES TEMPS HÉROIQUES JUSQU'A L'ARRIVÉE DES COLONIES GRECQUES.

Aspect de la ville de Tarsous; la cascade d'Alexandre; population de la ville; fondation de Tarse par les colonies grecques et les conquérants assyriens; le tombeau de Sardanapale, aujourd'hui Dunuk-tasch; description et dimensions du monument; fouilles de M. Gillet, consul de France; opinions des voyageurs et des savants sur le Dunuk-tasch; étude scientifique sur ce monument; position d'Anchiale, d'après les auteurs anciens; confusion des deux Sardanapale par les écrivains de l'antiquité; conclusion.

Tarse, dont le nom actuel est *Tarsis* ou *Tarsous*, est à quatre heures de Mersine et à huit d'Adana. Cette ville est entourée de toutes parts de jardins plantés d'arbres nombreux d'essences diverses, tels que palmiers, orangers, figuiers, grenadiers, platanes, peupliers, et d'une très-grande quantité d'arbres fruitiers. La magnifique végétation de cette forêt si variée est due au sol marécageux de la Tarse actuelle qui présente l'aspect d'un vaste oasis, et qu'on n'aperçoit bien qu'après avoir dépassé le sol boisé qui lui sert de ceinture; aussi le voyageur Macdonald Kinneir[1] dit-il que Tarsous ressemble plutôt à une forêt qu'à une ville.

[1] *Voy. en Asie Mineure*, p. 195 et suiv. de la trad. fr.

Dès que l'on a dépassé l'antique porte de la *Kandji*, on aperçoit Tarsous avec ses minarets élancés, les coupoles de ses bains, de ses *turbehs*, les consulats des diverses puissances dont les pavillons dominent les maisons à terrasses des citadins et les chaumières des *fellahs;* enfin son bazar, ses vastes khans et autres établissements. Tout cet ensemble, vu des hauteurs du Gueuzluk-kalah, monticule qui domine la ville, donne à Tarsous l'aspect le plus pittoresque; mais bientôt de nouvelles impressions se produisent, et l'illusion s'efface à la vue des rues étroites, fangeuses et encombrées d'immondices, qui contribuent à corrompre l'air déjà vicié par les marécages de la plaine.

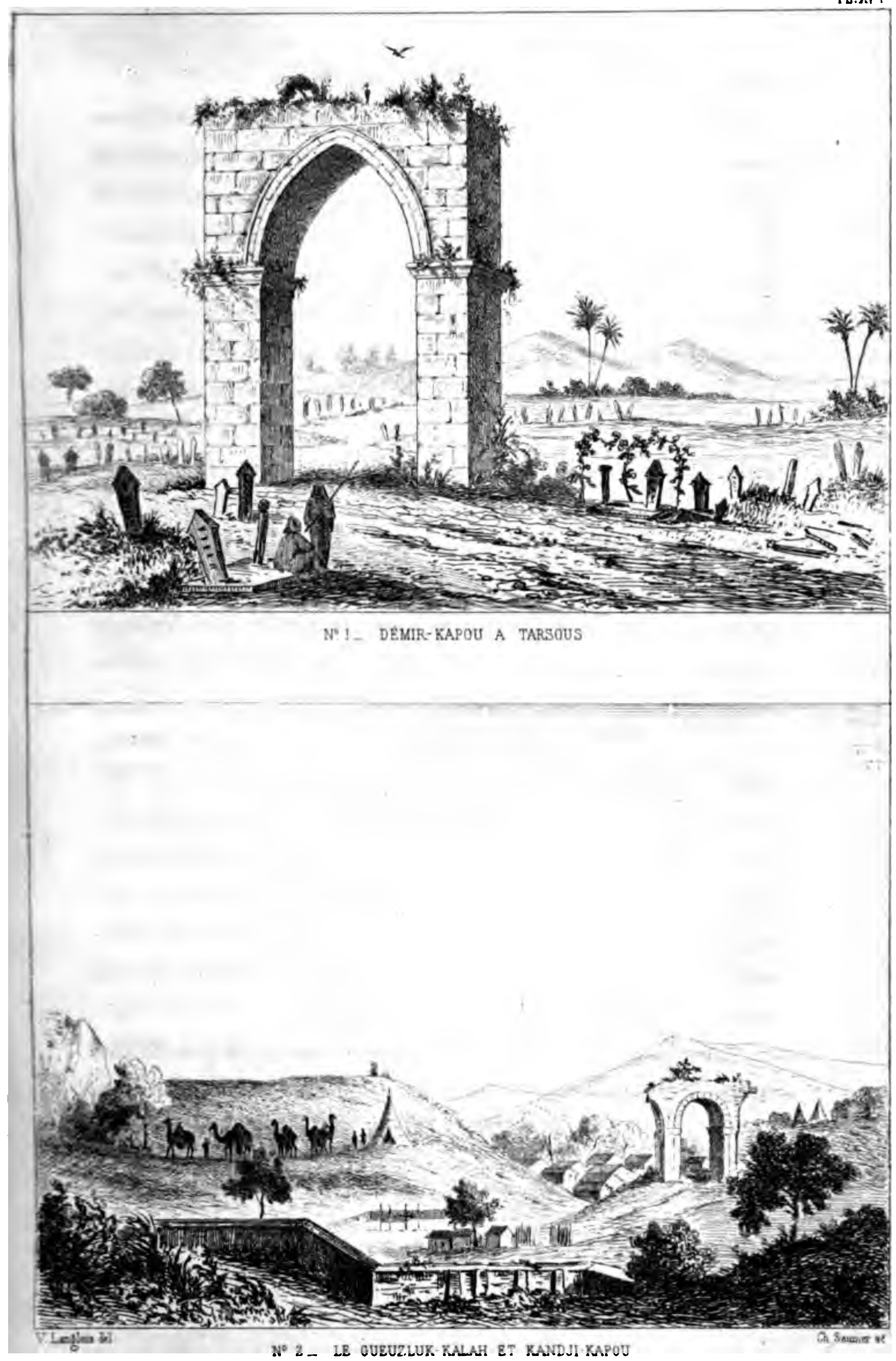
C'est surtout dans les faubourgs habités par les *fellahs Noussariés*, émigrés de Syrie pour éviter les persécutions que leur culte attirait sur eux, que se remarque cette extrême malpropreté.

Après avoir traversé Tarsous et franchi plusieurs canaux qui la sillonnent, venant du Cydnus, aujourd'hui *Mézarlik-tschai*, on arrive à cette rivière, jadis navigable et qui vit flotter les galères de Cléopâtre venant plaider la cause de ses généraux devant le tribunal d'Antoine [1]. On connaît les fêtes que s'y donnèrent les deux amants [2]; on sait encore qu'il n'y fut point question d'affaires, et que cette entrevue perdit la fortune d'Antoine.

Une cascade qu'admirent les voyageurs est à peu de distance de Tarsous; les eaux tombent d'environ dix mètres dans un bassin profond qu'on s'accorde généralement à regarder

[1] Plutarque, *Vie d'Antoine*. — Dion, liv. XLVIII. — Appien, *Guerre civile*, liv. V. — Josèphe, *Antiq.*, XIV, 23.

[2] Athénée, liv. XIV. — Pline, liv. IX, ch. xxxv. — Macrobe, *Saturn.*, liv. II, cap. xiii.



N° 1 _ DÉMIR-KAPOU A TARSOUS

V. Langlois del.

Ch. Saunier sc.

N° 2 _ LE GUEUZLUK-KALAH ET KANDJI-KAPOU

comme le point du Cydnus où Alexandre aurait pris le bain qui eût pu clore sa glorieuse carrière, si son médecin Philippe n'eût arrêté l'effet de la fièvre ardente à laquelle le héros macédonien était en proie.

Les voyageurs ne sont pas d'accord sur le chiffre exact de la population de Tarsous ; les uns portent à 30,000 le nombre de ses habitants, d'autres à 20,000, et enfin ceux qui se rapprochent le plus de la vérité lui en donnent 7,000 environ. Pendant la saison d'été, époque à laquelle se manifestent les fièvres causées par les inondations de son sol marécageux, ce chiffre se réduit à près de moitié, une partie de ses habitants et notamment ceux qui jouissent de quelque aisance, se refugiant dans les montagnes voisines pour se préserver des chaleurs et des maladies qui en sont la conséquence.

La population de Tarsous se compose pour la plus grande partie de Turks, d'Arabes et de quelques centaines de familles grecques, arméniennes et européennes, qui généralement se livrent au commerce d'exportation des graines alimentaires et oléagineuses, dont le pays produit des quantités assez considérables.

Tarsous est la résidence officielle des consuls étrangers et d'un *kaïmakam* ou gouverneur qui relève du pacha d'Adana.

La prospérité dont Tarsous a joui pendant ces dernières années, en raison de l'accroissement qu'avait pris son commerce, tend maintenant à décroître et sa population à s'amoindrir encore; beaucoup de ses habitants s'établissent ou se disposent à s'établir au port de Mersine, qui leur offre de plus grands avantages commerciaux et dont le climat tempéré présente moins de dangers que celui de Tarsous.

Tarsous est assurément une des plus anciennes villes du

monde. Elle est mentionnée dans un monument relatif aux victoires de Rhamsès III, roi de la XIXe dynastie égyptienne, parmi les cités de l'Asie conquises par ce conquérant. Le nom de Tarse est écrit , TOURSèS, dans l'inscription hiéroglyphique, et à côté on voit le chef de la ville enchaîné par le cou et traîné à la suite du roi. Ce monument a été publié pour la première fois par M. Lepsius dans l'atlas de son grand ouvrage.

Les traditions grecques nous apprennent que la fondation primitive de Tarse remonte à l'expédition des Pélasges envoyés par Inachus à la recherche d'Io, sa fille; le chef de l'expédition était le héros Triptolème[1]. Arrivée dans les plaines de la Cilicie, la troupe se divisa; Triptolème jeta les fondements de Tarse, pendant qu'une fraction de cette troupe s'arrêtait sur les bords du fleuve Oronte et élevait une ville à laquelle on a donné le nom d'Antioche[2].

Le nom de Tarse vient du grec ταρσανθῆναι, qui signifie *se dessécher,* et Étienne de Byzance[3], qui donne cette étymologie, dit aussi que la plage actuelle était jadis occupée par la mer.

Cette observation de l'auteur byzantin a cela de remarquable qu'elle fait allusion à un phénomène de dessèchement qui peut-être a eu lieu à l'époque historique : elle prête d'ailleurs un appui de plus à l'assertion de Strabon[4]

[1] Strabon, liv. XIV, ch. v, § 13.

[2] Libanius, *Orat.* XI, Αντιοχικὰς, p. 127, ed. Reiske.

[3] *De urb.*, v° Ταρσός. — Creutzer et M. Guigniaut, *Rel. de l'antiq.*, rapportent deux autres étymologies : Ταρσός viendrait de Τερσὸς, *sec,* ou encore de Ταρσός, *plante du pied,* parce que Pégase y aurait brisé la corne de son pied en tombant; liv. VIII, sect. I, ch. II, III. — Cf. aussi Denys Periég. et Avienus.

[4] Strabon, *lieu cit.*, § 11.

d'après laquelle le Cydnus débouchait, à l'époque où écrivait ce géographe, dans un lac qui servait de port aux habitants de Tarse. Or, ce lac, aussi bien que le lac Capria, est maintenant comblé, bien que le sol y soit encore plus ou moins marécageux[1].

La colonie pélasgique de Tarse se trouva bientôt aux prises avec un élément purement asiatique. Chassé de sa capitale par deux de ses satrapes révoltés contre lui, le roi d'Assyrie, Sardanapale Ier, se réfugiant vers les dernières limites de son vaste empire, arriva dans la Cilicie où il rebâtit Tarse dont il s'était emparé[2].

La colonie pélasgique, livrée à sa propre force et séparée de la mère-patrie par des distances assez considérables, allait disparaître ou s'assimiler à la colonie assyrienne dont Sardanapale était le chef, quand une troupe argienne, sous la conduite du héros Persée, fondit sur la Cilicie, au dire de la chronique d'Alexandrie[3], tua Sardanapale et conquit une partie des États de ce prince[4].

Ce récit explique et justifie la tradition recueillie par Étienne de Byzance[5], suivant laquelle Tarse, fondée par Sardanapale, était une colonie argienne : *Ἔστι δ' ἄποικος Ἀργείων, κτίσμα Σαρδανάπαλου*. Ces mots ne sauraient convenir au premier établissement qu'avaient formé dans cette ville les Pélasges conduits par Triptolème. En effet, la dernière fondation de Tarse, postérieure au règne de Sardanapale,

[1] Tchihatcheff, *Asie Mineure*, t. I, ch. VI.

[2] Hellanicus, *Hist. persiq., apud schol. Aristoph.*, av. 1022.

[3] Page 31.

[4] Amm. Marcellin, liv. XIV, 8. — Solin, ch. 41.

[5] V° Ταρσός.

est attribuée à Persée. Ammien Marcellin [1] et Solin [2] le disent formellement. Suidas [3] et Cédrénus [4], le scholiaste de Juvénal [5], Nonnus [6] et ses compilateurs le répètent dans les mêmes termes. Un ancien poëte, dans une épigramme qui fait partie de l'*Anthologie* [7], désigne Persée comme le fondateur de Tarse, Περσέα τὸν κτίστην, et un scholiaste suppose que le poëte a voulu signaler, en cet endroit, la colonie argienne. Cette opinion s'est répandue, car Lucain [8] donne à Tarse le nom de *Persea*. Dion Chrysostome [9], dans la première de ses oraisons aux Tarsiotes, rappelle l'avantage d'être Grecs et Argiens : καὶ... ὡς ἐστὴ Ἕλληνες καὶ Ἀργεῖοι, et d'avoir été établis dans la ville qu'ils habitent par un héros tel que Persée : περί τε Περσέως [10].

Il résulte des témoignages que nous ont laissés les anciens que Tarse était un berceau primordial de l'humanité, une terre de primitive culture, nouvellement sortie des eaux, un sol desséché, de même qu'Argos, patrie de ses fondateurs.

Les Pélasges arrivèrent les premiers sur cette côte, qui va s'abaissant des sommets du Taurus. En traversant cette grande chaîne de montagnes, y vinrent de l'orient des dieux et des héros, auxquels s'associèrent des colons partis de l'occident. L'Argien Triptolème représente les premiers,

[1] Liv. XIV, 8.
[2] Ch. 36 et 41.
[3] In *Lexic.*, Μέδουσα.
[4] *In hist. comp.*, p. 321.
[5] *Ad satyr.* III, v. 118.
[6] *In Dion.*, liv. XVIII.
[7] Liv. I, ch. I, *Epigr.*, 3.
[8] *Pharsale*, liv. III, v. 225.
[9] *Orat.*, XXXIII, p. 394.
[10] *Orat.*, XXXIII, p. 394.— Raoul Rochette, *Col. grecq.*, t. II, p. 124.

l'Assyrien Sardanapale les seconds; Persée semble les réunir en soi, lui aussi venu d'Argos après Triptolème, mais, en tant que Persès, appartenant à la haute Asie, où subsistent et sa race et son peuple[1].

Il ne reste rien des constructions cyclopéennes élevées très-probablement par les Argiens lors de leurs premiers établissements dans la Cilicie. Les invasions successives qui changèrent la face de cette contrée, les révolutions dont Tarse fut le théâtre, les tremblements de terre qui anéantirent tant de fois cette antique cité, ont dû causer la ruine de ces monuments.

Moins favorisée que les plus anciennes villes de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile et de l'Asie Mineure, Tarse n'offre plus de vestiges d'édifices cyclopéens, dont les matériaux ont dû être utilisés pour d'autres constructions, aux différentes époques de son histoire.

Tarse, privée de ses monuments primitifs de l'art pélasgique, qui dénotent les efforts d'une nation puissante et les premières tentatives de l'homme dans l'art de fabriquer des murailles, possède cependant une gigantesque construction d'un style particulier, le *Dunuk-tasch*, qui révèle un art totalement inconnu dans les contrées du Taurus. Ce monument, à en juger par sa forme régulière et les matériaux employés dans son édification, doit être postérieur aux murailles élevées en appareil cyclopéen.

En effet, on remarque à sa base et jusqu'à une certaine profondeur, de larges pierres assez régulièrement taillées qui lui servent d'assises, ce qui dénote déjà un art assez

[1] Creutzer, *Rel. de l'antiq.*, ed. Guigniaut, liv. VIII, sect. I, ch. II, III, p. 453 et suiv.

avancé, mais qui n'est point encore arrivé au degré de perfection qu'atteignirent dans la suite le tracé de l'équerre et la taille de la pierre.

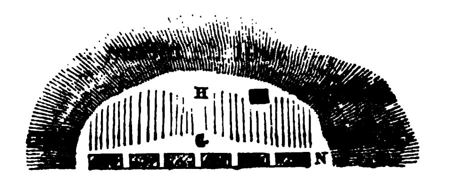
Les voyageurs qui ont visité ce monument et les archéologues qui ont discuté sur sa destination primitive ne sont d'accord ni sur l'époque de sa fondation, ni sur le peuple à qui est due son édification. L'opinion le plus généralement accréditée est que cette construction appartient à un âge héroïque où la civilisation grecque a pu faire, lorsqu'elle s'établit dans ces contrées, des additions et des embellissements.

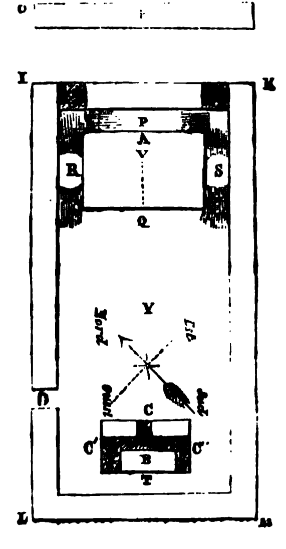
Le Dunuk-tasch est le plus ancien monument de Tarse, et il est vraisemblable qu'il ne le cède à aucun autre de l'Asie Mineure en antiquité. Il est situé au sud-est de la ville, au milieu d'un jardin planté d'arbres fruitiers qui en masquent la vue, et sur la rive droite du Cydnus.

C'est un vaste parallélogramme ayant en surface 87 mètres de longueur (IKLM), non compris les ouvrages extérieurs (GF), 42 mètres de largeur (IK), et 7 mètres 60 centimètres de hauteur. Il est construit en poudingue, mélange de petits cailloux, de chaux et de sable liés par un ciment qui a fait de ses murailles des masses compactes.

Dans l'intérieur de ce parallélogramme se trouvent deux blocs de forme cubique (A et B) dont le sommet correspond à la hauteur des murailles, aussi construits en poudingue qui a acquis une telle solidité que l'aiguille du mineur n'y peut pénétrer sans se briser. Ils sont situés aux deux extrémités du parallélogramme, à une distance de 42 mètres, et séparés des murailles par un espace comblé de terres pour celui qui a le plus d'étendue (RPS), et vide pour l'autre (C'C''T). Celui-ci présente dans sa partie supérieure et presque au

tiers de sa longueur une entaille de 75 centimètres de profondeur et qui fait retour vers les deux extrémités de sa largeur. L'autre cube ne présente ni entailles ni ouvertures anciennes sur aucune de ses faces.





Vers le sommet et dans le bord intérieur du mur qui entoure ces masses cubiques, et au sud-est seulement, on remarque, sur une même ligne et à d'égales distances, un grand nombre de cavités qui devaient servir d'assises à la voûte de ce vaste monument dans lequel on pénétrait par une seule ouverture pratiquée au nord-ouest du parallélogramme (D) et faisant presque face au cube entaillé.

En dehors du monument et en face du cube principal situé au nord-est, on voit une muraille parallèle (F) qui devait

se relier, d'un côté avec la construction principale par une voûte qui couvrait un passage, d'un autre côté à une troisième muraille (G) élevée parallèlement avec deux autres par une voûte écroulée comme la première, ce que paraissent démontrer les décombres étagés de la base au sommet de ces constructions, qui sont de même hauteur que les murailles du parallélogramme.

En arrière de la troisième muraille est une masse de terre légèrement inclinée jusqu'au niveau du sol. On remarque que les matériaux composant le poudingue employé dans ces constructions forment des couches horizontales d'environ 50 centimètres d'épaisseur; à la base et au pourtour du parallélogramme et des monuments qu'il renferme se trouvent en grand nombre des morceaux de marbre blanc de la plus grande beauté et de différentes dimensions. Des fragments de ce même marbre, ou très-petits ou même pulvérisés, couvrent la partie supérieure des murs d'enceinte. Dans l'épaisseur de ces mêmes murs et à certaine hauteur, on a ménagé des cavités symétriques où paraissent avoir adhéré autant de plaques de marbre.

Aujourd'hui le marbre a entièrement disparu, et le Dunuk-tasch n'offre plus que des murs semblables à des rochers taillés; néanmoins, les constructions sont dans le meilleur état, et ce qui reste de ce monument est et restera longtemps encore d'une remarquable solidité.

Après avoir donné une description exacte du Dunuktasch, je crois utile d'en présenter les dimensions, que j'ai notées avec beaucoup de soin :

	mètres.	cent.
Longueur totale du monument, y compris les constructions extérieures (NKM).	115	00
Longueur du parallélogramme seul (KM). . .	87	00



TOMBEAU DE SARDANAPALE, A TARSOUS.

Largeur (IK).	42	00
Hauteur des murailles et massifs.	7	60
Épaisseur des murailles.	6	50
Longueur du grand cube (RS).	23	00
Largeur du grand cube (PQ).	16	50
Longueur du petit cube (C′C″).	18	00
Largeur du petit cube (CT).	11	00
Hauteur des deux cubes.	7	60

Si l'on veut maintenant convertir ces dimensions en mesures assyriennes, en partant de cette donnée que la coudée assyrienne équivaut à o m. 54 cent., et le pied assyrien à o m. 324 mill., on obtient les résultats suivants :

Longueur du parallélogramme	87 m.	00 c.	=	160	coud. Ass.
Largeur.	42	00	=	80	»
Hauteur des murs.	7	60	=	14	»
Épaisseur des murs.	6	50	=	12	»
Longueur du grand cube. . .	23	00	=	42	»
Largeur du grand cube. . .	16	50	=	30	»
Longueur du petit cube. . .	18	50	=	32	»
Largeur du petit cube. . . .	11	50	=	20	»

Ces équivalents, toutefois, ne sont qu'approximatifs, et pour être exact, on est obligé de rectifier les mesures prises au Dunuk-tasch, ce qui donne les résultats suivants :

	mesures levées par moi.		mes. rectifiées.		diff.
Longueur du parallélogramme.	87 m.	00 c.	86 m.	04 c.	$\frac{1}{148}$
Largeur.	42	00	43	02	$\frac{1}{38}$
Hauteur des murs.	7	60	7	56	$\frac{1}{190}$
Épaisseur des murs.	6	50	6	48	$\frac{1}{325}$
Longueur du grand cube. . . .	23	00	22	68	$\frac{1}{72}$
Largeur du grand cube. . . .	16	50	16	02	$\frac{1}{85}$
Longueur du petit cube. . . .	18	00	17	28	$\frac{1}{25}$
Largeur du petit cube. . . .	11	00	10	08	$\frac{1}{55}$

La longueur totale des constructions s'élève donc, d'après le système que nous venons d'employer, à

160	coudées	pour la longueur du monument principal.
12	»	pour l'épaisseur du mur (F).
5	»	pour celle du mur (N).
36	»	pour les deux passages (à 18 coudées).

Total 213 coudées, qui équivalent à 115 m. 02 c., d'où l'erreur sur la somme des totaux serait seulement de $\frac{1}{5750}$.

Ces calculs, que je dois à l'obligeance de M. Jules Oppert qui s'occupe avec beaucoup de succès des questions assyriennes, ont fourni à ce savant l'occasion de tirer du monument en question quelques conséquences que je crois utile de publier ici :

« Il paraît positif, m'écrivit M. Oppert, que le petit cube ou massif avait 10 coudées de moins en largeur et en longueur que le massif cubique principal. On peut conclure que le produit de 30×42 est le double de 20×32, l'un étant 1260 et l'autre 640, et par conséquent, que le grand massif jauge presque le double du petit. Ce résultat me porte à penser que le Dunuk-tasch se rapporte à une superstition semblable à celle qui a produit le fameux problème de Délos, qui a fait faire tant de progrès aux mathématiques et a contribué à développer la science des sections coniques. En effet, on n'a qu'à supposer que le grand massif devait être de 12 centimètres plus élevé, et on arrive juste au double. La longueur inégale des côtés du parallélipipède était implicitement la même dans les conditions de l'oracle. »

Je vais maintenant parler des fouilles faites au Dunuk-tasch.

Vers le commencement de l'année 1836, alors que les

Égyptiens occupaient le pachalik d'Adana qu'ils avaient conquis, M. Gillet, consul de France à Tarsous, profitant de l'offre que lui avait faite Ibrahim-pacha, de mettre à sa disposition des mineurs et des ouvriers pour sonder le Dunuk-tasch, fit attaquer le cube principal (A) par son centre supérieur, dans lequel il fit creuser un trou qu'il remplit de poudre. L'explosion n'ayant produit aucun effet et l'aiguille s'étant cassée plusieurs fois dans les tentatives faites pour la faire pénétrer plus profondément, le consul de France abandonna son entreprise, mais pour faire miner le même cube à sa base et du côté faisant face au cube entaillé.

A un mètre au-dessous du sol, les ouvriers trouvèrent un rang de pierres de taille d'environ 80 centimètres d'épaisseur sur 1 mètre 50 centimètres de largeur et pénétrant dans le massif de 35 centimètres seulement.

M. Gillet, voulant s'assurer si la base du cube entaillé (B) était semblable à celle qu'il venait de mettre à découvert, y fit creuser un puits de 5 mètres et reconnut que sa construction différait en ce sens qu'aucun rebord saillant n'y avait été trouvé.

Contrarié de l'inutilité de ses efforts, le consul fit reprendre ses travaux au point où il avait découvert des pierres de taille en saillie. Au moyen de coins en fer, il fit pratiquer dans le massif une galerie de 1 mètre 80 cent. d'élévation sur 1 mètre 50 cent. de largeur, et arriva ainsi jusqu'au centre (QV); puis il fit creuser en cet endroit un puits de 3 mètres de profondeur au-dessous du sol. Ces nouvelles tentatives n'amenèrent pas de meilleurs résultats.

Enfin, M. Gillet, excité par le désir de reconnaître la destination du monument, fit fouiller le sol entre les deux

cubes (V) et trouva, mêlé à des débris de marbre blanc et à des fragments de poterie rouge en terre dite de Samos, un doigt en marbre blanc d'une assez grande dimension, découverte qui lui fit supposer que sur ce point une statue colossale avait dû orner le monument.

A compter de ce moment, le consul de France, qui attendait une subvention du Ministère de l'Intérieur pour continuer ses travaux, cessa ses recherches et quitta Tarsous en 1839, sans avoir pu découvrir le mystère que cache le Dunuk-tasch.

La plupart des voyageurs qui ont visité Tarse ont essayé de donner une destination au Dunuk-tasch.

L'ambassadeur vénitien Barbaro [1], le premier qui en ait fait mention, suppose que le Dunuk-tasch était un château, tandis que Paul Lucas présente ce monument comme la base d'un édifice renversé par des tremblements de terre [2]. Macdonald Kenneir [3], qui consacra plusieurs jours à l'exploration de la ville de Tarse, examina aussi le monument et dit « qu'il serait difficile de préciser l'usage pour lequel il a été élevé. Sa forme et sa construction font présumer qu'il n'a pu être destiné à aucun usage de la vie ; c'est peut-être le mausolée de quelque grand personnage. Zozime, ajoute Kinneir, raconte que les cendres de Julien l'Apostat furent apportées de Perse à Tarse, où on éleva à ce prince un tombeau magnifique. »

L'amiral Beaufort [4], qui ne fit que côtoyer le littoral de

[1] *Viaggio in Persia*, del magn. mess. Josaphat Barbaro. (Venise, Alde, 1545), p. 28-29.

[2] *Voy. en Asie Mineure*, t. I, p. 351-352.

[3] *Voy. en Asie Mineure*, t. I, p. 202 et suiv. de la trad. fr.

[4] *Karamania*. Cf., dans le *Journal des Savants* (1819), le compte rendu de cet ouvrage par Letronne.

la Karamanie, ne put visiter Tarse et se contenta de reproduire l'opinion de Kinneir.

Un agent consulaire de France à Tarsous, M. Dizaut, à qui M. Poujoulat écrivit pour lui demander quelques renseignements archéologiques sur la province de Cilicie, raconte, dans une lettre adressée au collaborateur du savant Michaud, dans la *Correspondance d'Orient*[1], que l'opinion des voyageurs sur le Dunuk-tasch est assez indécise, mais qu'ils ont tous été d'accord sur ce point, qu'il remontait à la première époque des arts, dans un pays où ils sont cultivés dès la plus haute antiquité. « Un voyageur qui a résidé longtemps à Erzeroum, continue M. Dizaut, m'a assuré que le monument portait le même caractère que plusieurs autres qu'il a eu l'occasion de voir dans les provinces limitrophes de la Perse, et qu'il y avait tout lieu de croire que c'était un tombeau assyrien. »

Quand, en 1836, M. Charles Texier passa à Tarsous, M. Gillet, dont j'ai déjà parlé, le conduisit au Dunuk-tasch, où il faisait des fouilles. Le savant voyageur rapporta de cette visite une opinion qui se trouve développée dans son *Voyage en Asie Mineure*[2], et qu'il résume ainsi : « S'il faut émettre mon opinion sur la destination primitive de ce monument, il est naturel de lui attribuer une disposition inconnue aux usages les moins connus de l'antiquité; peut-être ce lieu était-il la résidence de l'un de ces oracles si répandus dans la Cilicie et la Cataonie. » Cette opinion est partagée par M. Oppert, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Le général Chesney, chargé par le gouvernement anglais

[1] T. VII, p. 171.
[2] T. III, p. 220.

de l'exploration du Tigre et de l'Euphrate, visita le Dunuk-tasch la même année, et dans une lettre qu'il écrivit au consul de France[1], exprima ainsi son opinion : « C'est le monument ancien le plus remarquable et le plus extraordinaire que j'aie vu, tant par la force de sa construction que par la simplicité apparente de ses divisions. Je crois qu'il a été construit pour y loger des tombeaux et que c'est un temple druide (*sic*). » Plus tard, le général Chesney, écrivant encore au consul, modifia son opinion, mais pour donner du Dunuk-tasch une explication basée sur un passage de Strabon qu'il n'avait pas compris[2] : « Je trouve dans Strabon, dit le général Chesney, un passage intéressant relatif aux guerres de Mopsus et d'Amphiloque qui vinrent à Tarse après la guerre de Troie, et s'y tuèrent en combat singulier. Ils furent enterrés dans une même enceinte, mais de manière qu'ils se fissent encore la guerre après leur mort. » Cette traduction est erronée et ne répond en aucune manière au texte de Strabon qui dit[3], que « c'est aux environs de Mégarse que les deux héros avaient été enterrés, et que l'on y voyait leurs tombeaux élevés à une distance qui ne permettait pas de voir du tombeau de l'un celui de l'autre. » Enfin, le général Chesney, incessamment préoccupé de la destination du Dunuk-tasch, présente une dernière modification aux opinions qu'il avait précédemment formulées; voici ce que nous lisons dans le premier volume de son *Exploration de l'Euphrate*[4] : « Il y a dans cette ville (à Tar-

[1] Arch. du consulat de Tarsous.; Archéol. n° 3. *Lettre au duc de Broglie*, du 8 fév. 1836.
[2] Arch. du cons. de Tarsous, Arch.; n° 6. *Lettre à M. Thiers*, du 20 août 1836.
[3] *Géogr.*, liv. XIV, ch. v, § 15.— Cf. Lycophron, *Cassandre*, vers 439-446.
[4] T. I, ch. xv, p. 356.

sous) des ruines romaines remarquables, probablement un temple de Jupiter sur une éminence, et qu'on a supposé être le tombeau de l'empereur Julien [1]. »

Cette dernière assertion du général Chesney n'est pas plus admissible que les deux précédentes. Est-il probable, en effet, que les anciens aient donné à un temple relativement moderne, et dont il ne reste aucun vestige, une base comme le Dunuk-tasch, monument qui remonte à la plus haute antiquité, et présente d'ailleurs tous les caractères de l'art primitif des Assyriens?

M. de La Borde, dans l'opinion qu'il a exprimée verbalement, et que rapporte le consul de France dans une dépêche adressée au ministre de l'Intérieur [2], a, le premier, jeté un peu de lumière sur le Dunuk-tasch en disant que « c'était une vaste sépulture appartenant à un âge héroïque où la civilisation grecque a pu faire, lorsqu'elle s'établit dans ces contrées, des additions et des embellissements. »

M. Raoul Rochette [3], au nom d'une commission de l'Académie, a été appelé à donner son opinion sur le Dunuk-tasch; mais comme il n'avait pas de renseignements suffisants pour traiter ce sujet, le savant antiquaire se contenta de dire que « le monument dont il s'agit se recommande à l'attention des archéologues par son ordonnance, qui diffère de tous les monuments connus jusqu'ici, par sa masse et par sa situation même, dans une contrée comme celle dont Tarse est la capitale, et qui fut le théâtre de quelques-unes des plus anciennes traditions, à la fois de l'histoire

[1] Cf. Kinneir, t. I, p. 202-3 de la trad. fr.

[2] Arch. du consul. de Tarsous; n° 2, archéol. *l. c.*

[3] Rapport à l'Institut sur les fouilles du monum. de Tarse; procès-verbal de la séance du 25 nov. 1836. — Arch. du cons. de Tarsous; archéol., n° 10.

héroïque de la Grèce et de la puissance asiatique. » Plus loin, le même savant ajoute que « ce pourrait être un grand mausolée exécuté à l'époque grecque d'après des données locales et des traditions plus anciennes. »

Enfin, M. Barker, agent consulaire des Pays-Bas à Tarsous, et qui a publié, il y a quelques années, un travail spécial sur la Cilicie[1], suppose que « les murailles du Dunuk-tasch renferment les tombeaux d'une famille royale. Je crois, ajoute l'auteur, que Sardanapale n'a pas été enterré dans ce mausolée, car il fut brûlé à Ninive[2]. »

Telles sont les opinions si diverses formulées depuis Barbaro, le premier voyageur qui ait parlé du Dunuk-tasch. Deux siècles d'études n'ont pas encore mis au jour le mystère que recèle ce monument. Les légendes turkes inspirées par ce singulier édifice étant composées dans les veillées de la tente, non par des savants, mais par des poëtes, sont peu propres à faciliter des recherches sérieuses. Selon les légendes, le Dunuk-tasch, mots qui signifient en turk *pierre renversée*, « était un palais situé jadis sur une éminence qui domine Tarse, et qu'on nomme Gueuzluk-kalah. Le prince qui habitait ce palais avec sa fille, s'étant attiré la colère du grand prophète, celui-ci, pour les punir, lança leur seraï d'un coup de pied à l'endroit où il se trouve aujourd'hui, et où il tomba sens dessus dessous, pour y ensevelir les deux personnages. »

Nous allons essayer maintenant, à l'aide des écrits des anciens, de rechercher, si non l'origine du Dunuk-tasch, que rien n'indique, du moins la destination de ce monument à

[1] *Lares and penates, or Cilicia and its governors.* (London, 1853, 8°.)
[2] *Opus cit.*, p. 132-134.

l'époque du passage d'Alexandre à Tarse, lorsqu'il allait combattre Darius dans les plaines d'Issus.

Les voyageurs et les savants, ainsi que nous l'avons vu précédemment, sont d'accord sur ce point, que le Dunuk-tasch est un tombeau, et la tradition locale confirme cette opinion en le plaçant primitivement sur le Gueuzluk-kalah, au milieu de la nécropole que j'ai découverte, et en faisant ensuite de ce monument le tombeau de deux personnages dont elle ne dit pas les noms.

Le Dunuk-tasch révèle, soit par sa forme, soit par le genre de ses constructions, un art purement asiatique; toutefois, on peut supposer qu'il a été embelli à une époque postérieure à sa fondation, lorsque la civilisation grecque s'est introduite dans ces contrées. On trouve, en effet, la confirmation de cette hypothèse en étudiant les médailles de Tarse frappées à l'époque grecque et sous l'empire des Séleucides, ou bien encore celles sorties des ateliers de cette ville à l'époque romaine. Ces médailles, qui sont en grand nombre, et qu'on trouve particulièrement à Tarsous et aux environs, représentent le Dunuk-tasch tel qu'il existait dans l'antiquité, c'est-à-dire orné de guirlandes funéraires et surmonté d'une pyramide au centre de laquelle on voit Sardanapale, vêtu du costume assyrien, portant l'arc et le carquois, la main droite étendue, tandis que de la gauche il tient une canthare, et debout sur un animal dont le front est orné de cornes.

Il est curieux de voir comment les traditions se sont conservées en Cilicie, même au temps de l'empire romain. Sardanapale, l'un des fondateurs de Tarse, qui recevait un culte spécial dans cette ville, était un héros emprunté aux

religions primitives de l'Asie [1], de même que Persée, divinité purement grecque, mais qui réunissait en elle l'élément hellénique et l'origine asiatique.

Sardanapale et Persée devaient aussi se confondre avec Bacchus ou un Apollon barbu qu'on voit représenté sur quelques médailles impériales de Tarse, porté sur le lion dont la croupe se termine par une tête de taureau ; en sorte que les traditions grecques sur l'origine de Tarse se



trouvent confondues sur leurs monuments, comme dans les auteurs anciens, avec les légendes orientales. De là cette multiplicité de cultes et de religions dont le mélange forme un tissu d'une extrême complication.

Dans ce tissu merveilleux, dit M. Guigniaut [2], l'on peut saisir comme une chaîne mystérieuse qui en unit tous les fils et qui rattache à la fois aux religions du fond de l'Orient les cultes populaires et les systèmes religieux des contrées plus rapprochées de nous.

Plusieurs historiens et des géographes font d'Anchiale et de Tarse deux villes distinctes : ainsi Eustathe [3] dit qu'Anchiale est située près de Tarse, à l'embouchure du Cydnus. D'autres auteurs attribuent la fondation d'Anchiale à Sar-

[1] Voy. sur Sardanapale ou l'Hercule assyrien, les *Mémoires* de M. M. Lajard, R. Rochette et Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 451-458.

[2] *Rel. de l'antiq.*, liv. IV, ch. II, p. 5 et suiv.

[3] *Ad Dyon Perieg*. v. 875.

danapale, et c'est près des murs de cette ville que Strabon[1] et Arrien[2] placent son monument qui portait en caractères assyriens l'inscription suivante, conservée par les Grecs[3] sous cette forme :

> Σαρδανάπαλλος 'Αναξυνδαράξεω
> 'Αγχιάλην ἔδειμε καὶ Ταρσὸν μιῇ ἡμέρῃ·
> Σὺ δὲ ξένος, ἔσθιε, πῖνε, παῖζε,
> Ὡς τ' ἄλλα τούτου οὐκ ἄξια.

et que Cicéron[4] a rendue par :

> *Hæc habeo quæ edi, quæque exsaturata libido*
> *Hauserat, illa jacent multa, et præclara relicta.*

Le même auteur rapporte qu'à l'occasion de cette épitaphe, Aristote aurait dit : « Que pourrait-on graver de plus convenable sur le tombeau d'un bœuf ? »

Strabon[5] place Anchiale un peu au-dessus de la mer, et il ajoute qu'on y voit le tombeau de Sardanapale et une statue de pierre qui le représentait avec les doigts de la main droite disposés comme s'il voulait les faire claquer[6].

Il est évident que cette interprétation du géographe grec est tout à fait arbitraire et que la figure de Sardanapale qui ornait son tombeau devait être dans le style de toutes les représentations royales des monuments assyriens. Ainsi, les bas-reliefs persépolitains sur lesquels on voit des processions ou des cortéges représentent en effet des personnages debout, levant la main droite. Quelques cylindres assy-

[1] *Géogr.*, XIV, v, § 10.
[2] *Fragm.*, 21.
[3] *Fragm. hist. græc.*, I, 440.
[4] *Tuscul.*, V, ch. xxxv.
[5] *Géogr.* XIV, v, § 10.
[6] Athénée, liv. XII, p. 530.

riens, les bas-reliefs gravés sur les rochers près de Beyrouth montrent aussi des personnages dans cette même attitude[1]; et il est assez probable que la statue de Sardanapale dont parle Strabon était semblable à ces derniers, ou du moins devait avoir avec eux beaucoup d'analogie. En un mot, la statue de Sardanapale, pour nous servir de l'expression de Strabon, devait être représentée sur son tombeau de la même manière que la figure gravée sur les médailles dont j'ai parlé plus haut et qui nous le montrent levant la main droite et tenant de la main gauche une canthare.

Revenons maintenant à Anchiale. Strabon, ainsi que nous venons de le voir, place Anchiale, non pas à l'embouchure du Cydnus, comme l'avait fait Eustathe, mais bien un peu au-dessus de la mer. Ce n'est donc plus, selon lui, une ville maritime, comme semblerait l'indiquer son nom (*ἄγχι ἅλς*, *près de la mer*), mais bien une cité dont la position serait déjà assez éloignée du rivage.

Ce passage du géographe grec, qui décrivait si exactement les localités qu'il avait visitées, est fort important, car il explique un autre passage d'Étienne de Byzance[2], qui dit qu'Anchiale, de même que Parthénia, Crania, Hiéra, Antioche[3], seraient les anciens noms de Tarse. S'il en est ainsi, et il est permis de le croire, Anchiale et Tarse ne faisaient qu'une seule et même ville, et ce serait aux environs de Tarse, et non au bord de la mer, que l'on devait trouver le monument de Sardanapale. Or, le Dunuk-tasch est situé à

[1] Cf. au cab. des Méd. de la Bibl. Imp., les cylindres assyriens. — *Rev. num.*, 1855, Médailles de Tarse ayant au revers le monument de Sardanapale.

[2] V° Ἀγχιάλη.

[3] Ét. de Byz., v° Ταρσός.

peu de distance de Tarse, dans la direction de la mer, et on le voit représenté sur les médailles de cette ville.

Strabon était né en Asie Mineure; il connaissait, non-seulement les villes de cette contrée, mais encore il en avait visité les principaux monuments, et il paraît évident que, si le cénotaphe de Sardanapale et le Dunuk-tasch eussent été des édifices distincts, il n'eût pas manqué de mentionner celui-ci, comme il a parlé du premier; car quelle que fût la destination primitive du Dunuk-tasch, il n'est pas douteux que le géographe, qui décrivait si fidèlement des édifices de moindre importance, aurait parlé de ces masses monumentales, et que, s'il n'en dit rien, c'est que par monument de Sardanapale il entendait ce même Dunuk-tasch.

L'anniversaire funèbre de la mort de Sardanapale, assimilé à Hercule par Dion [1] et que célébraient les Tarsiotes par des fêtes et en élevant un bûcher pyramidal dont il occupait le centre, est sinon une preuve, du moins un indice que le tombeau de ce roi et le Dunuk-tasch n'ont dû faire qu'un seul et même monument.

En admettant les assertions d'Étienne de Byzance, fortifiées par le silence qu'a gardé Strabon sur l'existence du Dunuk-tasch, il faut écarter celles d'autres auteurs qui placent le cénotaphe de Sardanapale à l'embouchure du Cydnus, où ne se trouve d'ailleurs aucun vestige d'un monument antique, rien enfin qui puisse donner la plus légère idée de l'érection sur ce point, que j'ai minutieusement exploré, du cénotaphe dont il s'agit.

Nous voici maintenant arrivés en présence d'une grande question historique et d'un point archéologique assez difficile à résoudre.

[1] Dion Chrys., p. 407, C.

L'histoire, l'archéologie et la chronologie assyriennes, quoique ayant été l'objet de travaux importants dans le siècle dernier et même de nos jours, sont loin d'être parfaitement connues ; la chronologie et l'histoire offrent surtout une série de problèmes devant lesquels le savant Fréret n'a pas reculé, mais qu'il n'a pu résoudre qu'imparfaitement.

Très-embarrassé pour coordonner tous les récits confus des anciens historiens, Fréret[1] s'est efforcé d'établir l'existence de trois rois de Ninive du nom de Sardanapale. Voici comment il les classe, et les dates qu'il rattache à chacun d'eux :

Le premier, ou le plus récent, est le Sardanapale d'Alexandre Polyhistor. Il fut le dernier roi d'Assyrie, et c'est lui qu'Eusèbe et Jules l'Africain appellent Thonos Konkoléros, et Suidas, Conos Konkoléros. Il mit le feu à son propre palais, dans lequel il fut brûlé lui-même, lors de la destruction de Ninive, qui eut lieu en 608, c'est-à-dire 1630 ans à partir du commencement de l'empire assyrien.

Le second est le Sardanapale dont parle Castor, et qui fut le prédécesseur de Ninus II. Celui-ci ayant cessé de régner en 688, c'est antérieurement à cette date qu'il faut placer ce Sardanapale, qui n'est autre que l'Assar-addon de l'Écriture, *Asardan* dans la version grecque des Septante. Il fut le fils et le successeur de Sennakérib; par conséquent il monta sur le trône vers l'année 709 ou 710. Assar-addon fut détrôné par les partisans de ses deux frères Adramélik et Saratzer; il se réfugia en Cilicie, fortifia Tarse et Anchiale, et mourut dans un âge avancé. C'est par lui que fut

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. V, p. 1722-1724.

élevé le monument de Tarse, devant lequel défila l'armée macédonienne peu de jours avant qu'Alexandre eût battu les Perses à Issus.

Le troisième Sardanapale périt lors de la révolte du Mède Arbace, ou Pharnace, selon Velléius Patereulus. Il régnait à Ninive en 898; c'est ce prince qui avait aux portes de Ninive son tombeau sur lequel était gravée l'inscription qui se terminait par ces mots : Σὺ δὲ ξένος, ἔσθιε, πῖνε, παῖζε. Le poëte Phœnix lui donne le nom de Ninus, et Amyntas celui de Sardanapale, d'après la tradition.

Ces trois points, qui résument tout le mémoire de Fréret, ont été réfutés dans ces derniers temps par M. de Saulcy[1], dans ses savantes *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*. Selon le savant académicien, deux rois seulement du nom de Sardanapale auraient régné à Ninive. Le premier, qui fut chassé de ses États par Bélésis et Arbace, et le second sous lequel fut détruit l'empire d'Assyrie.

Il est évident qu'il y a eu confusion entre les deux princes dans les récits des anciens, car les historiens ont attribué aux règnes des deux Sardanapale des faits identiques.

La ruine de Ninive, qui fut un des grands événements de l'histoire ancienne de l'Asie, se retrouve à deux époques différentes dans les auteurs qui font figurer ce grand drame sous deux rois distincts, mais portant le même nom.

C'est cette confusion de noms et d'événements qui a causé un double emploi dans les annales. C'est aussi à cela qu'il faut attribuer la variante de l'inscription du tombeau

[1] *Annales de philosophie chrét.*, t. XIX, XX, 1849, ch. v, p. 76 et suiv.

de Sardanapale à Tarse. En effet, l'inscription assyrienne du cénotaphe de ce prince, à laquelle les Grecs donnèrent une fausse interprétation, et que rapportent Cléarque[1], Aristobule, Clitarque, Callistène, Hellanicus et Apollodore, était ainsi conçue :

Σαρδανάπαλλος Ἀναξυνδαράξεω
Ἀγχιάλην ἔδειμε καὶ Ταρσὸν μιῇ ἡμέρῃ·
Ἀλλὰ νῦν τέθνηκεν.

D'autres historiens grecs, confondant aussi les deux Sardanapale, avaient changé la fin de cette inscription, dont Athénée nous a conservé trois traductions, celle de Chérile, les deux autres de Phœnix de Colophon et de Chrysippe.

Les anciens, qui ne possédaient pas comme nous de grands moyens de vérification et qui n'avaient aucune notion de la critique, n'essayèrent point d'éclaircir les faits ; aussi cette confusion fut-elle accréditée dans toute la Grèce et reçut-elle en quelque sorte sa confirmation, lors du passage d'Alexandre à Tarse, par les acclamations de l'armée macédonienne défilant devant ce monument qu'elle croyaït être celui du prince dont le cynisme a fait la célébrité.

Il résulte de tout ceci que le tombeau de Tarse ne peut appartenir au dernier Sardanapale qui se brûla dans son palais à Ninive[2], tandis que son attribution convient parfaitement au premier prince de ce nom, qui se serait retiré en Cilicie, après la perte de ses États, et y aurait fondé ou rebâti Tarse et Anchiale.

En l'absence de textes précis et d'inscriptions qui fassent

[1] Athénée, liv. VIII, ch. XIV.

[2] On conserve au Musée impérial du Louvre un beau vase grec représentant un personnage allumant un bûcher sur lequel Sardanapale est assis vêtu du costume assyrien. (Galeries Charles X, salle des vases grecs.)

connaître l'origine et la destination du Dunuk-tasch, on ne peut, de ce qui précède, tirer que des conjectures, très-vraisemblables d'ailleurs.

Suivant l'opinion commune aux savants qui se sont occupés de cet édifice et aux voyageurs qui l'ont visité, ce serait un vaste tombeau, et les médailles de Tarse qui représentent sa figure et celle de Sardanapale semblent faire de ce monument le cénotaphe de ce prince. Des historiens, il est vrai, faisant de Tarse et d'Anchiale deux villes distinctes, placent le cénotaphe dans cette dernière cité; mais Étienne de Byzance, appliquant ces deux mots à la même ville, renverse les assertions de ces écrivains.

Ainsi, en s'arrêtant à l'opinion des savants, aux types des médailles de Tarse et à la tradition qui s'est perpétuée en s'embellissant des couleurs de la fiction, le Dunuk-tasch, monument colossal qui a défié le temps et les révolutions dont Tarse a été le théâtre, et se dresse encore presque intact, serait bien le tombeau du premier Sardanapale, qui se serait retiré en Cilicie après la perte de son empire, ou au moins le monument élevé à sa mémoire.

CHAPITRE TROISIÈME.

HISTOIRE ET ANTIQUITÉS DE TARSE DEPUIS L'ARRIVÉE DES COLONIES GRECQUES JUSQU'AU PARTAGE DE L'EMPIRE ROMAIN ENTRE LES FILS DE THÉODOSE.

Antiquités achæménides et grecques; tombeaux et figurines antiques en terre cuite; antiquités romaines; le Gymnase; le Stade; mosaïques; aqueducs, égouts, voies, ponts et bornes militaires; inscriptions; le Gueuzluk-kalah, nécropole de Tarse; figurines en argile; un mot sur le Musée du Louvre.

Après avoir essayé de résoudre le problème que présente le Dunuk-tasch, ce monument unique qui comprend à lui seul ce qui reste à Tarse des colonies assyrienne et argienne, et ce que le temps a respecté des édifices de l'âge héroïque, nous touchons à l'époque où, l'empire d'Assyrie ayant été arraché des mains efféminées de Sardanapale, on vit tour à tour les Babyloniens, les Mèdes et les Perses se succéder sur le trône de cette belle partie de l'Asie.

Les conquérants établirent des colonies dans leurs nouvelles possessions; avec elles s'implantèrent des coutumes et des croyances assyriennes ou médiques, comme on les qualifiait dans l'antiquité.

Sous la domination persane, des satrapes, suivis d'armées nombreuses, s'établirent sur divers points de l'Asie Mineure, s'y maintinrent durant de longues années et jus-

qu'à l'époque où Alexandre, faisant irruption dans ces riches contrées, à la tête de ses invincibles phalanges, mit fin à l'empire de Darius. Si on ajoute à ce qui précède les relations si anciennes et si diverses que le commerce avait formées entre toutes les contrées de l'Asie, principalement de la part des Phéniciens, on comprendra facilement le mélange de langues [1], de cultes, de religions, dont les résultats devaient infailliblement avoir de l'influence sur les mœurs et les idées des peuples [2].

A part l'édifice connu sous le nom de Dunuk-tasch, aucun des monuments élevés par les Assyriens et les Perses n'a laissé de vestiges à Tarse. Le palais des satrapes, pillé et dévasté par les Grecs du jeune Cyrus [3], et les fortifications dont parle Arrien [4], n'y ont pas laissé la plus légère trace.

Cependant, tout souvenir de la domination des satrapes Achæménides de Tarse n'a pas entièrement disparu; des médailles portant leurs noms nous sont parvenues; ce sont celles de Pharnabaze, Syennésis, Camissarès, Datamès, Abd-Sohar, Gaos, ayant au revers les figures des principales divinités auxquelles on rendait un culte dans la contrée [5].

ÉPOQUE GRECQUE. — Quand Alexandre, par suite de ses conquêtes, eut rendu aux colonies grecques leur état primitif, on vit Tarse prendre un développement considérable. Aucune ville de l'Asie Mineure ne l'égalait en magnificence, en richesse et en grandeur [6]. Ses habitants rivalisaient

[1] Strabon, au commencement du XIIe liv. de la *Géographie*.
[2] Guigniaut, *Relig. de l'antiq.*, liv. IV, ch. I, p. 5 et suiv.
[3] Xénophon, *Anabas.*, l. I, ch. II, 12, 27.
[4] *Expéd. d'Alexandre.*
[5] De Luynes, *Num. des satrapies*, p. 1 et suiv., pl. 1 et suiv.
[6] Hirtius, *De bell. Alex.*

avec ceux d'Athènes pour les sciences, les arts et la philosophie; c'est à cette époque qu'elle donna le jour à Antipater le stoïcien, à Archédamus, à Nestor et aux deux Athénodore.

D'habiles artistes grecs vinrent se fixer à Tarse et y introduisirent les arts de la mère patrie. On trouve la preuve de ce fait en étudiant les monuments les plus anciens que j'ai rapportés de cette ville, après les avoir exhumés de son antique nécropole.

L'art de la statuaire, le modelage de l'argile, les procédés pour vernir les poteries les plus communes, dénotent une époque avancée en civilisation, une habileté artistique qu'on est même étonné de trouver sur des monuments de peu de valeur, dans une cité comme Tarse, qui avait subi de si fréquentes révolutions et était passée tant de fois sous la domination de conquérants partis de points si opposés.

La vaste nécropole de Tarse, dont l'emplacement occupe le monticule situé au sud de cette ville et qu'on nomme aujourd'hui *Gueuzluk-kalah*, conserva sa destination sous les Romains. La majeure partie des statuettes, les monuments de la céramique et les objets si divers qu'on y trouve enfouis, sont de cette dernière époque; bien que mêlés à des terres cuites plus anciennes datant de l'autonomie grecque, il est facile de distinguer celles-ci, qui accusent l'art antique dans toute sa pureté. De même que sur les médailles de cette dernière période, les représentations de divinités que j'ai découvertes dans ce tumulus sont pour la plupart empruntées à la Grèce, quoique appartenant principalement au panthéon tarsiote : c'est Jupiter, Hercule, Apollon, Minerve; toutefois, on trouve, mêlées à ces figurines, celles de divinités asiatiques ou bien encore égyp-

tiennes, comme, par exemple, Mithra et Harpocrate. Cependant tout souvenir de l'ancienne domination assyrienne et perse ne s'était pas non plus effacé ; car sur les médailles de cette époque apparaît aussi Sardanapale, l'un des fondateurs de Tarse, avec les héros venus d'Argos.

Lorsque l'Europe parut sur la scène, et que l'Asie persane, bouleversée par des conquérants grecs, fut refoulée au delà de ses anciennes limites, on vit des dynasties grecques se perpétuer dans son sein. Tarse passa dans le domaine des rois Séleucides, et bien que la métropole de la Cilicie eût obtenu de conserver ses priviléges et ses prérogatives de ville libre, elle dut néanmoins, pour flatter ses dominateurs, prendre, à l'instar des autres grandes villes du royaume de Syrie, le nom d'Antioche. On sait qu'Antiochus Épiphane alla en Cilicie, l'an 171 avant Jésus-Christ, pour réduire les villes de Tarse et de Mallus qui s'étaient révoltées, et qu'il avait donné ces deux villes à Antiochide, sa concubine [1]. Les géographes, de même que les médailles frappées à Tarse pendant la domination syrienne, nous fournissent la preuve de ce fait. Étienne de Byzance [2] dit en effet que Tarse portait le nom d'Antioche, et nous lisons sur plusieurs médailles ayant au revers la figure de Sardanapale, la légende ΑΝΤΙΟΧΕΩΝΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΑΙ ΚΥΔΝΑΙ, qui ne peut s'appliquer qu'à la ville de Tarse, arrosée par les eaux du Cydnus.

A part un nombre fort restreint de monuments grecs découverts dans la nécropole de Tarse, et quelques médailles,

[1] *Machab.*, liv. II, ch. IV, 30.

[2] Vº Ἀντιόχεια · « Τρὶς καὶ δεκάτη, ἡ Ταρσός »; et vº Ταρσός · « Ἐκλήθη δὲ καὶ Ἀντιόχεια ἀπὸ Ἀντιόχου τοῦ Ἐπιφανοῦς. »

il ne reste rien, dans cette ville, des époques autonome et Séleucide.

Époque romaine. — Nous arrivons à la conquête romaine, au moment où les légions viennent, après la soumission des pirates par Pompée, prendre leurs quartiers en Asie Mineure et en Syrie. Tarse, capitale de la Cilicie, ne perdit rien de son autonomie, de ses priviléges et de ses immunités. Quand César traversa cette ville, la plus illustre de toute la province[1], il la combla de biens, d'où elle prit le nom de Juliopolis[2]. Marc-Antoine, pour réparer les maux que Tarse avait eu à souffrir pendant la guerre civile[3], la déclara libre et exempte d'impôts[4] : « Ταρσέας ἐλευθέρους ἀφίει καὶ ἀτελεῖς φόρων. » Auguste, suivant Lucien[5], conserva à la ville ses immunités, et Dion Chrysostome[6] disait aux habitants de Tarse : « Le second César vous a montré plus de bonté et d'affection que tous les autres. Le malheur arrivé à la ville à cause de lui vous l'avait singulièrement attaché, et ses bienfaits surpassent vos calamités; il a fait pour vous tout ce qu'on peut faire pour des amis et des alliés aussi zélés ; il vous a accordé des terres, vos lois, vos magistrats, la possession de la rivière et de la côte qui vous avoisinent. » Aussi, en peu de temps la ville de Tarse devenait-elle plus puissante qu'auparavant.

C'est à dater de cette période que nous trouvons encore debout des monuments qui attestent la grandeur romaine.

[1] Hirtius, *De bell. Alex.*
[2] Dion Cassius, XLVII, p. 342, A.
[3] Id., p. 345. — Appien, liv. IV.
[4] *Bell. civil.*, liv. V. — Pline, l. V, ch. xxii.
[5] *In Macrob.*
[6] *Orais.*, XXXIV, p. 415, D.

Quoique ruinés, ce qui reste de ces édifices suffit pour nous donner une idée assez nette de ce que pouvait être Tarse sous les empereurs.

Nous allons passer successivement en revue chacun des édifices dont on voit encore les traces, en donnant le texte des principales inscriptions recueillies dans cette ville, et qui ne remontent pas au delà du premier siècle de notre ère.

Les monuments de Tarse de l'époque romaine, tout en ne présentant que des débris pour la plupart, accusent néanmoins les restes d'un gymnase, de mosaïques, d'aqueducs, d'égouts, de routes, de ponts et d'un tumulus d'une grande étendue dans lequel j'ai pratiqué des fouilles qui ont amené la découverte de nombreuses figurines en terre cuite.

Le gymnase. — Le gymnase de Tarse, dont les ruines se voient encore sur la pente orientale du Gueuzluk-kalah, est cité par Strabon [1], qui dit « que le Cydnus passe à travers la ville, près du gymnase des jeunes gens. » Macdonald Kinneir en donne la description dans son *Voyage* [2]: « Je trouvai, dit cet explorateur, les ruines d'un édifice spacieux, dont la forme circulaire me fit présumer que ces ruines étaient celles d'un gymnase; mais comme la plupart des matériaux sont enlevés, il est impossible de faire aucune conjecture vraisemblable sur son usage. » Les restes de cet édifice, dont les matériaux ont été employés à différentes époques dans les constructions de la ville, décrivent un grand demi-cercle, construit à sa base en pierres de taille, et en cailloutage dans sa partie supérieure. Il offrait, à son origine, à peu

[1] *Géogr.*, liv. XIV, ch. v, § 11.
[2] T. I, p. 199 de la trad. fr.

près la même disposition que la palestre grecque ; seulement il était spécialement consacré aux enfants de condition libre[1].

Les ruines du gymnase sont restées, à peu de chose près, dans l'état où les avait trouvées Kinneir, bien que de temps en temps les habitants de la ville en enlèvent les pierres qu'ils peuvent encore en extraire, pour les employer dans la construction de leurs habitations.

Le Stade. — Le stade était assez rapproché du gymnase et s'étendait au nord sur une vaste plaine que cultive la population actuelle et que traversent diverses routes. Paul Lucas[2], et après lui l'abbé Belley[3], Bimard[4] et Bœckh[5] ont publié une inscription suivant laquelle la circonférence du stade fut complétée par Lucius Eutropius, l'un des gouverneurs de la ville de Tarse à l'époque impériale.

Sous les empereurs, qui lui avaient conservé ses priviléges à cause de son importance, Tarse faisait célébrer des jeux à différentes époques de l'année. Elle était la métropole où se réunissait la confédération des villes de l'Isaurie, de la Carie et de la Lycaonie qui, sous la dénomination de κοινὸν Κιλικίας, prenait part aux fêtes publiques et assistait aux sacrifices.

Le κοινὸν Κιλικίας, qui durant la période de l'autonomie grecque avait un but tout politique et se tenait à Tarse pour traiter des intérêts publics des villes et des peuples,

[1] Aristote, *De republ.*, liv. VIII, ch. III.
[2] *Voy. en Asie Min.*, t. I, p. 323, n° 66.
[3] *Mém. de l'Académie des Inscr.*, t. XXXVII, p. 358.
[4] *In Murator.*, t. II, p. 555, 4.
[5] *Corp. inscr. græc.*, n° 4437.— Cf. aussi mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, n° 48, p. 23.

devint sous les empereurs synonyme de *jeux*, ces mêmes intérêts étant passés dans les attributions des proconsuls. C'est ainsi qu'on célébrait à Tarse, comme dans beaucoup d'autres villes de la Cilicie, les jeux *Antoniniana*, en l'honneur des Antonins; les *Commodiana*, les Ἐπίνικια, pour rappeler les victoires de Septime Sévère et de Gordien III; les Σεουηρεία, en l'honneur de Sévère; les Οἰκουμενίκα ou généraux, parce que les athlètes de toutes les nations y étaient admis; les Ὀλυμπία, à la gloire de Jupiter, et enfin les Κοραία, en l'honneur de Proserpine, dont le culte paraît avoir eu quelque analogie, en Cilicie, avec celui de la génisse Io, par Triptolème qui, dans les légendes attiques, accompagne Cérès à la recherche de sa fille qui lui a été ravie [1]. Les médailles impériales de Tarse rappellent ces jeux; quelques-unes d'elles représentent des urnes, des palmes et des couronnes, emblèmes des récompenses que les juges décernaient aux vainqueurs.

Les mosaïques. — Tarse, comme toutes les villes de l'Asie où l'on étalait une grande magnificence, possédait dans l'antiquité de nombreux palais et des bains élégants où ses riches habitants passaient une partie de leur vie. Ces palais et ces bains, qui étaient ornés de pavés de mosaïques, n'ont laissé sur divers points de la cité d'autres vestiges que des restes de fondations et des fragments de mosaïques, mais qui peuvent encore donner une idée de la grandeur, du luxe et des arts de la Tarse des temps anciens.

J'ai vu quelques parties de ces mosaïques assez bien conservées; elles se trouvent près de la voie romaine de

[1] Guigniaut, liv. VIII, sect. I, ch. II, III, p. 452 et suiv.

Tarse à Adana, à peu de distance de cette première ville et à vingt mètres environ du pont des *Kalaïdji* ou Étameurs. Cette voie est encore pratiquée. Ces fragments représentent, l'un, des torsades assez régulières et dont les couleurs semblent bien assorties; l'autre, des losanges en marbre noir sur fond blanc et ayant au centre un petit ornement rouge et noir.

Une autre mosaïque se voit dans un jardin de la ville, à peu de distance, au sud, de la porte dite *Kandji-kapou,* sur la route qui conduit de Tarse au port de Mersine. Celle-ci est enfouie dans les terres, à une assez grande profondeur; toutefois, j'ai pu la faire dégager entièrement. Le fragment qui en restait m'a paru fort bien exécuté, et les bordures, surtout, faites avec art. L'artiste n'y a employé que trois sortes de marbres ; ce sont des cubes de couleur noire, jaune et blanche. Les couches de ciment sur lesquelles reposent les mosaïques que j'ai vues ne présentent aucune trace de conduits pour les eaux; il est donc vraisemblable qu'elles pavaient des édifices ou des palais. Ce qui paraît confirmer cette assertion, c'est que dans beaucoup de maisons de la ville se trouvent des chapiteaux servant aujourd'hui à différents usages et qui, sans doute, proviennent des palais ou des somptueuses habitations de la ville à l'époque romaine.

Au village de Karadowar, où j'ai aussi découvert une fort belle mosaïque, le pavage reposait sur des conduits en briques cimentées, ce qui prouve que le monument qu'elle était destinée à orner était un ancien bain.

Aqueducs. — On distingue encore dans l'intérieur de Tarse et en différents endroits de la ville les restes de deux

aqueducs qui, sous la domination romaine, amenaient dans la cité les eaux des montagnes qui l'avoisinent.

L'un de ces aqueducs, supporté par des trumeaux et des arcades, est construit en appareil réticulaire; il traverse l'une des rues de la ville et passe dans le voisinage du bazar. Quelques maisons sont adossées aux constructions de cet ancien aqueduc, qui a beaucoup de ressemblance avec celui d'Arcueil, près Paris.

L'autre aqueduc, ou plutôt le fragment qui reste de ce monument, est situé en dehors de la ville, sur la rive gauche du Cydnus. Les habitants lui donnent le nom de château ou *kalah*, en raison de sa conformité avec les ruines d'une ancienne forteresse. Il présente, comme le précédent, une construction réticulaire. Aux deux tiers de sa hauteur on remarque un enfoncement profond en forme de niche, qui doit être le *specus* ou canal par où s'écoulaient les eaux. On voit encore sur ces restes d'aqueducs les vestiges bien cimentés d'un revêtement composé de cailloutage, de sable et de chaux, formant poudingue. Frontin, qui vivait au Ier siècle de notre ère, a traité dans un ouvrage réglementaire de tout ce qui était relatif à l'administration des eaux de Rome. Il est vraisemblable que les règles posées dans cet ouvrage ont été appliquées aux aqueducs élevés dans les provinces annexées à l'empire.

Égouts. — En 1853, pendant le séjour que je fis à Tarsous, le propriétaire de l'*Eski-hammam* (vieux bain), voulant faire pratiquer un égout pour l'écoulement dans le Cydnus des eaux de son établissement, fit creuser un canal. Arrivés à une grande profondeur, les ouvriers trouvèrent une galerie voûtée d'une grande étendue et à la-

quelle se rattachaient plusieurs branches souterraines qui sillonnaient la cité et aboutissaient toutes au fleuve.

La galerie principale, *cloaca maxima*, avait 4 mètres de hauteur sur 2 1 2 de largeur, tandis que les branches latérales n'avaient qu'un mètre d'élévation sur 50 cent. de largeur. La galerie principale communiquait avec les rues de la ville, au moyen d'ouvertures verticales par où s'écoulaient les eaux et où se jetaient les immondices. C'est une de ces ouvertures, déblayée par les ouvriers, qui amena la découverte du réseau d'égouts de la ville, travail immense exécuté à l'époque impériale, et qui présente le même mode de construction que les aqueducs.

Voies, ponts, bornes milliaires. — Plusieurs grandes voies de communication aboutissaient à Tarse, à l'époque des empereurs, et l'on trouve encore des vestiges de quelques-unes d'elles aux abords de la ville.

La route qui conduisait en Syrie par Adana, celle qui venait de Pompéïopolis à Tarse, ont laissé quelques traces à peu de distance de cette dernière ville. Pockocke [1] et Bœckh [2] ont publié une inscription relative à la construction d'une route qui passait par le grand cimetière (*Boïouk-sini*) de Tarsous, et qui nous apprend qu'elle fut établie par un magistrat de la ville, appelé Palladius [3].

Le pont sur le Cydnus, sur lequel passe la route de

[1] *Inscr. ant.*, part. I, ch. III, § 1, p. 31.
[2] *Corp. inscr. græc.*, n° 4438.
[3] Mon *Recueil d'Inscr.*, page 24, n° 49.

Tarse à Adana [1], est de construction romaine [2]; il est formé de trois arches et se trouve aujourd'hui en mauvais état.

Je n'ai trouvé à Tarse qu'une seule borne milliaire, qu'un fellah Noussarié a utilisée dans sa maison, et sur laquelle on lit une inscription [3] malheureusement mutilée dans sa partie supérieure :

........ΣΤΟ........
ΥΙΑΝΗΑΝΤѠΝЄΙΝΙΑΚ...
ΑΝΗΤΑΡΣΟΣΗΜΗΤΡΟΠ[ΟΛΙΣ]
Θ

Temples.—On pourra s'étonner que je n'aie point compris les temples et les portiques [4] dans le chapitre qui traite de Tarse et de ses antiquités; car on sait que cette ville en possédait plusieurs, dont deux figurent sur une médaille de bronze que j'ai publiée dans la *Revue Numismatique* [5]; mais comme il ne reste absolument rien de ces édifices, je n'ai pas cru devoir en faire mention. Je dois dire cependant qu'en creusant, il y a quelques années, les fondations d'une maison située dans le voisinage du harem du muphti, on a trouvé des blocs de marbre blanc qui appartenaient sans doute à un temple magnifique, comme devait être celui d'Hercule, dont parle Belley [6]. Un notable de la ville, Aly-effendy, en faisant creuser les fondations d'une mai-

[1] Barbaro, *Viagg.*, page 30.
[2] Paul Lucas, *Voy.*, t. I, page 349.—Kinneir, *Voy.*, t. I, page 192 de la trad. franç. — Pockocke, *Voy.*, t. IV, page 21.
[3] Mon *Recueil des Inscr.*, page 23, n° 47.
[4] Kinneir, *Voy.*, page 195 et suiv.
[5] *Lettre à M. de Saulcy sur quelques méd. de la Cilicie*, année 1854.
[6] Mém. de l'Acad. des Inscr., t. XXXVII, page 349.

son, a aussi découvert des tambours de colonnes et des assises en marbre blanc, sur lesquels j'ai remarqué les numéros de repaire que voici : AX. — OA. — TA. [1].

Les inscriptions. — Je m'occuperai maintenant des principales inscriptions de Tarse qui ont trait à la religion, à l'histoire, ou bien qui rappellent les noms de personnages sur les tombeaux desquels elles se lisent. Comme ces inscriptions, ou quelques-unes d'elles, ne sont pas sans intérêt, je les donne ici avec la traduction :

1. *Inscription sur un autel rond en forme de cippe* [2] :

ΘΕΩΙ

quatre lignes effacées.

2. *Inscriptions sur des piédestaux qui supportaient des bustes d'empereurs.*

a. Fragment encastré dans le mur d'une maison [3] :

....ΚΑΙ]ΣΑΡΑ ΘΕΟΥ ΥΙΟ[Ν...
....ΙΟ ΣΟ ΤΑΡΣΕΩΝ....

b. Inscription sur une pierre encastrée dans le mur extérieur du *Ieni-hammam* (bain neuf), près de la mosquée *Olou-djami* [4] :

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, page 24, n° 50.
[2] Mon *Recueil des Inscr.*, page 21, n° 45.
[3] Mon *Recueil*, page 21, n° 44.
[4] Mon *Recueil*, page 22, n° 46.

[ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ
ΥΠΕΡΣΩΤΗΡΙΑΣΚΑΙΝΕΙΚΗΣ
ΚΑΙΑΙΩΝΙΟΥΔΙΑΜΟΝΗΣ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣΚΑΙΣΑΡΟΣ
ΘΕΟΥΣΕΟΥΗΡΟΥΥΙΩΝΟΥ
ΘΕΟΥΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥΥΙΟΥ
ΤΟΥΚΥΡΙΟΥΗΜΕΤΕΡΟΥΜ.ΑΥΡ.]
ΣΕΟΥ[ΗΡΟΥΑΛΕΞΑΝΔΡ
ΟΥΕΥΣΕΒΟΥΣΕΥ[ΤΥΧΟΥΣΣΕΒ.
ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΑΝΗ[ΣΕΟΥΗΡΙΑ
ΝΗΑΝΤΩΝΕΙΝΙ[ΑΝΗΑΔΡΙΑΝΗ
ΤΑΡΣΟΣΗΠΡ[Ω]ΤΗ[ΚΙΛΙΚΙΑΣ
ΚΑΙΚΑΛΛΙΣΤΗΜ[ΗΤΡΟΠΟΛΙΣ
ΤΩΝ.Γ.ΕΠΑΡΧΕΙΩΝ[ΚΑΡΙΑΣ
ΙΣΑΥΡΙΑΣΛΥΚΑΟΝΙ[ΑΣΚΑ
ΘΕΖΟΜΕΝΗΚΑΙΕΝΤ[Ε]Ι[Χ]Ο[Υ]ΜΕΝΗ
ΜΟΝΗΤΕΤΕΙΜΗΜΕΝΗΔΗΜ[Ι]
ΟΥΡΓΙΑΙΣΤΕΚΑΙΚΙΛΙ[ΚΙ]ΑΡΧ[ΕΙΑΙΣ
ΤΩ]ΤΑΡΧΙΚΩ[ΤΕ]ΚΑΙΕΛΕΥΘΕΡΩΚΟΙ
ΝΟΒΟΥΛΙΩΚΑΙΕΤΕΡΑΙΣΠ[ΛΕΙ
Σ[Τ]ΑΙΣΚΑΙΜΕΓΙΣΤΑΙΣΚΑΙΕΞΑΙ
ΡΕΤΟΙΣΔΩΡΕΙΑΙΣ

«*A la fortune propice! Pour le salut, la victoire, le maintien éternel de l'empereur César, petit-fils du dieu Sévère, fils du dieu Antonin, notre maître Marc-Aurèle Sévère Alexandre, pieux, heureux, auguste, l'Alexandrienne, la Sévérienne, l'Antoninienne, l'Adrienne, Tarse, première ville de la Cilicie et très-belle métropole des trois provinces Carie, Isaurie, Lycaonie*[1], *solidement assise et bien fortifiée, et seule honorée de droits politiques et de fréquentes ciliciarchies*

[1] Cf. Cette inscription avec la médaille des Jeux de Tarse dont parle Belley, au t. XXXVII des Mém. de l'Acad. des Inscr., page 351-2.

et d'un conseil général statuant souverainement et libre, ainsi que de beaucoup d'autres faveurs très-grandes et hors ligne. »

3. *Inscription bilingue du tombeau d'un centurion de la cinquième légion, gravée sur une colonne de granit noir qui sert de pilier et de support dans la maison d'un fellah-Noussarié :*

IVLIOSEVERO7LEG
VMACEDDVLCISSIMO
MARITO
IVLIAHERMIONEYTALE
MATRONAMEMORIAE
CAVZA.
ΙΟΥΛΙΩCΕΥΗΡΩΡΛΕ[Γ]
ΠΕΜΠΤΗCΜΑΚΕΔ
ΜΑΡΙΤΩΝΓΛΥΚΥΤΑΤΑCΥΝΒΙΩ
ΙΟΥΛΙΑΕΡΜΙΟΝΗΙΤΑΛΗΜΑΤΡΩΝΑ
ΜΝΙΜΗS[ΧΑΡΙΝ]

« *A Julius Severus, centurion de la cinquième légion macédonienne, mari bien-aimé. Dame Julia Hermione Italè [a élevé ce monument] à sa mémoire.* »

Le sigle P, qui est la traduction du sigle latin 7, signifie ἑκατοντάρχῃ. L'élément essentiel du sigle P est le P, qui représente, comme on sait, le nombre cent. M. Franz s'est donc trompé en traduisant le sigle en question par χιλιάρχης aux n° 4542 et suivants du *Corpus Inscriptionum* de Bœckh. La partie latine de l'inscription ne peut laisser d'incertitude à cet égard. Quant au mot μαριτῶν, le traducteur grec ne comprenant pas le mot latin *marito*,

aura sans doute cru y voir le génitif pluriel d'un ethnique [1].

Le Gueuzluk-kalah, tumulus de Tarse. — Le Gueuzluk-kalah est une suite de collines échelonnées du nord-ouest au sud-est de Tarse. Elles n'atteignent point le Cydnus, se perdent insensiblement au nord-ouest, et se trouvent en quelque sorte isolées au milieu de la plaine, où elles ne constituent qu'un renflement local. Au nord-ouest, ces collines sont adossées au gymnase; au sud-est, elles aboutissent par une pente presque insensible à la porte de Mersine dite *Kandji-kapou* (la porte de la femelle).

Les terres cuites que j'ai découvertes en fouillant sur plusieurs points de ces collines, ont donné lieu à des dénudations, qui ont permis à M. de Tchihatcheff de faire une étude spéciale du terrain, dont voici les résultats : 1° couche de terre végétale peu puissante, avec *Helix*, *Pupa* et autres coquilles terrestres vivantes; 2° couches très-puissantes de conglomérats d'argile et de sable marneux ; ces conglomérats d'argile et marne sont chamarrés de *Donax anatinum*, subfossiles auxquels se trouvent associés *Venus verrucola*, var. Linn. ; *Venus decussata*, id.; *Pecten indet.*, fragment voisin du *Pecten grandis.*, Sow.; *P. Benedictus*, Lam.; *Unio pictorum*, Lam.; *Venus littoralis*, Lam.; *Buccinum reticulatum*, Linn. Comme les dépôts qui renferment ces fossiles, paraissent faire partie de la nappe diluviale qui recouvre toute la plaine, il s'ensuit qu'ils reposent immédiatement sur le calcaire miocène [2].

[1] Arch. des miss. scient., t. IV, mon *Rapport au Ministre sur l'explor. de la Cilicie* (note de M. Ph. Le Bas).

[2] Tchihatcheff. Bulletin de la Soc. de Géolog., t. X de la 2e série, page 366, et tir. à part., page 10.

Les fortifications de Tarsous, maintenant détruites, dont les fondations sont ensevelies sous les terres, longeaient le Gueuzluk-kalah au sud; un large fossé qui lui servait d'enceinte, est comblé par des éboulements.

La nécropole, située sur la partie du monticule qui fait face à la ville, s'étendait sur une longueur d'environ 400 mètres. Lors de l'occupation musulmane, les conquérants violèrent cette nécropole, et dans l'espoir d'y trouver des trésors, ils brisèrent les sarcophages, après avoir bouleversé le terrain, aujourd'hui cultivé dans sa partie septentrionale, et semé de plants de tabac. Chaque année les pluies mettent à découvert, sur le versant méridional du Gueuzluk-kalah, des fragments de statuettes et de poteries. C'est cette dernière circonstance qui a donné à M. Barker l'idée d'explorer la partie du monticule voisine de l'amphithéâtre, et d'y faire des fouilles qui amenèrent la découverte d'une assez grande quantité de fragments de terres cuites, parmi lesquels se trouvaient quelques statuettes à peu près intactes. Ces antiques furent envoyés à Londres, au Musée Britannique.

M. Barker a publié, il y a quelques années, sur l'ensemble de ses découvertes, un ouvrage[1] dans lequel il essaye de prouver qu'au point où il a recueilli ses terres cuites devait se trouver, sous la domination romaine, une fabrique de poteries (*site of a ceramicus*); mais les objets envoyés au Musée Britannique furent soumis à l'examen d'une commission d'antiquaires anglais qui, contrairement à l'opinion émise par M. Barker, déclarèrent que ces statuettes, représentant les dieux lares des anciens Ciliciens,

[1] *Lares and penates, or Cilicia and its Governors* (Lond., 1853, 8°).

avaient dû être enfouies à l'époque où le christianisme se répandit dans le pays.

Instruit des résultats obtenus par M. Barker, je visitai l'endroit où il avait fouillé et où se trouvaient encore quelques débris d'antiques sans valeur. Huit jours après ma visite au Gueuzluk-kalah, d'où je revins avec le désir d'y tenter de nouvelles découvertes, un jeune fellah que j'avais mis à la recherche des médailles me montra une petite tête d'un beau style et quelques lampes qu'il avait trouvées sur un point du Gueuzluk-kalah éloigné d'environ 60 mètres de fouilles de M. Barker.

Je sondai immédiatement le terrain, et bientôt j'acquis la certitude que la mine n'était pas épuisée. Quelques jours de travail eurent des résultats qui me payèrent largement de mes fatigues, et une première caisse de fragments de terres cuites que j'envoyai au ministère de l'Instruction publique fut le produit de mes premières fouilles. Pour les continuer, je dus, après l'achat simulé du terrain, obtenir du pacha gouverneur de la province l'autorisation de le creuser. Cette formalité remplie, je parvins, aidé de M. Mazoillier, vice-consul de France à Tarsous, à surmonter les difficultés que m'opposaient les employés subalternes de l'administration provinciale.

Enfin, dégagé de toute entrave, je réunis plusieurs ouvriers, et à partir du mois de décembre 1852 jusqu'en avril de l'année suivante, époque à laquelle je dus rentrer en France, mes travaux ne furent point interrompus, M. Mazoillier ayant bien voulu les diriger pendant la durée de mes excursions en Cilicie.

Là où M. Barker croyait avoir trouvé une fabrique de poteries, circonstance qui l'a empêché de donner une plus

grande extension à ses fouilles, j'ai découvert une vaste nécropole ; l'étude que j'ai faite du terrain et de tous les objets que je suis parvenu à en extraire, ne pouvait me laisser de doutes. Ces objets consistent en statuettes, déités funéraires et autres, empruntées soit à la mythologie grecque, soit au Panthéon égyptien ou asiatique ; en nombreux fragments de briques liées entre elles par de la chaux mêlée de sable de mer, dans lequel se trouvent les coquillages fossiles dont j'ai parlé plus haut : urnes funéraires, restes d'ossements humains, vases à encens, fioles à parfums, poteries en terre rouge dite de Samos, lampes, agrafes en métal, dés à jouer, ébauchoirs et styles en ivoire ou en os, et beaucoup d'autres objets.

Les restes d'ossements, dont quelques-uns sont calcinés et se trouvent mêlés à des cendres humaines, paraissent démontrer d'abord que le Gueuzluk-kalah était bien un tumulus où les anciens Ciliciens avaient enfoui ces antiques avec leurs morts ; ils prouvent en outre, avec la dernière évidence, que les deux modes d'inhumation en usage chez les anciens existèrent à la même époque. L'Italie, la Grèce, la Crimée, et dans ces derniers temps la Cyrénaïque, ont fourni de semblables enfouissements.

A défaut d'inscriptions, ce n'est que par des objets d'art et des médailles qu'il est possible d'assigner un âge à la meilleure partie des antiques et à la nécropole dans laquelle ils étaient enfouis. Les médailles les plus anciennes que j'aie trouvées dans mes fouilles sont des pièces autonomes de Tarse, représentant d'un côté la tête tourrelée de la ville, et de l'autre le monument de Sardanapale.

Les plus anciennes figurines révèlent un art des premiers siècles avant l'ère chrétienne. Deux médailles impériales de

Tarse en grand bronze, avec les noms de Gordien III et de Trajan-Dèce, qui étaient renfermées dans un vase en terre rouge cassé d'un côté, et que la pioche acheva de briser, peuvent encore servir à indiquer, au moins approximativement, l'époque de l'abandon de la nécropole, Trajan-Dèce ayant régné au milieu du IIIe siècle de notre ère. Enfin j'ai lu sur des fragments de poterie rouge et sur des lampes sépulcrales des légendes grecques et des noms de potiers romains[1], comme ACEAIωNOC, KAIOC, FVRIVS, STROBIVS, etc.

Il paraît probable que lors de l'introduction du christianisme en Cilicie la nécropole fut abandonnée, car je n'ai pas trouvé un seul objet qui révélât une intention chrétienne, si ce n'est le fragment d'une lampe sur laquelle est figurée une colombe posée sur une branche d'olivier; mais on sait que ce symbole se rencontre sur beaucoup de monuments païens d'une époque assez reculée.

Les conquérants qui se succédèrent dans la Cilicie, qu'ils fussent romains, byzantins ou arméniens, ne profanèrent pas les sépultures; les musulmans seuls, excités par le fanatisme religieux et la cupidité, dévastèrent le Gueuzluk-kalah, ainsi que je l'ai dit, dans l'espoir d'y trouver des trésors qu'ils supposaient y avoir été déposés avec les morts.

Cette nécropole reçut les derniers coups lorsque les musulmans, pour restaurer les fortifications de Tarsous qu'avait élevées le khalife Haroun-al-Raschid, firent creuser, à l'époque des croisades, une nouvelle ceinture de défense dans le voisinage du Gueuzluk-kalah, ce qui nécessita, pour l'édification des tours et des murs, des bouleversements de

[1] Mon *Recueil des Inscr.*, page 30, ch. x, nos 64 à 76.

terrain qui amenèrent la mutilation des terres cuites qui jusque-là, avaient échappé à la destruction.

Les événements qui se sont accomplis sur ce point de la ville expliquent suffisamment pourquoi les monuments que j'ai recueillis au Gueuzluk-kalah sont en grande partie mutilés. Les statuettes entières, que j'ai été assez heureux pour comprendre dans mes envois, étaient profondément enfouies dans le sol et ont échappé ainsi aux atteintes des musulmans; mais il n'en a pas été de même de celles rapprochées de la surface, qui toutes portent les traces des bouleversements qu'a subis la nécropole. Des excavations d'une profondeur de 3 à 4 mètres ont donné lieu à ces remarques, qui m'autorisent à penser que si on creusait profondément sur divers points et à quelque distance des anciennes murailles, on pourrait trouver non-seulement des statuettes intactes, mais peut-être aussi des sépultures préservées de toute profanation.

La vaste nécropole du Gueuzluk-kalah, attaquée seulement sur deux points restreints et avec quelque succès, pourrait, ce me semble, habilement étudiée et fouillée, livrer à la science d'importantes découvertes, peut-être même des monuments susceptibles de nous faire connaître l'ensemble du polythéisme de la Cilicie, d'éclaircir des points douteux de l'histoire et de nous révéler des faits dont les annales n'ont pas conservé le souvenir.

Les figures en terre cuite que j'ai exhumées du monticule où les Tarsiotes avaient établi la nécropole de la ville, peuvent se diviser en trois catégories, qui sont : les figures des dieux; — les *ex-voto;* — les portraits et les caricatures. La majeure partie de ces objets d'art appartient, ainsi que je l'ai dit plus haut, aux époques grecque et ro-

maine; toutefois les monuments grecs sont les plus nombreux. Il semble, en les étudiant, que l'époque où ils furent fabriqués se rapporte à cette période de syncrétisme née de la confusion des idées orientales et helléniques d'où est résulté en Cilicie un polythéisme nouveau où toutes les religions étaient confondues. Ce symbolisme particulier à la province de Cilicie, que Creutzer a le premier signalé, est confirmé par les antiques exhumés du Gueuzluk-kalah, parmi lesquels on reconnaît des figures de divinités qui ont été confondues ou assimilées, selon les idées qui avaient cours parmi les peuples de la Cilicie, à l'époque du mélange des cultes de l'antiquité païenne. On ne doit pas s'étonner non plus de rencontrer dans les figurines les plus modernes des monuments appartenant à l'époque romaine et représentant des divinités primitives de la Cilicie; car on sait que, sous les empereurs, les monnaies des villes grecques offraient des symboles et des types puisés dans les plus anciennes traditions religieuses[1].

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici les noms des principales divinités qui recevaient en Cilicie, et particulièrement à Tarse, un culte spécial.

La cosmogonie et la théogonie des anciens Ciliciens sont certainement moins connues que celles des Égyptiens, des Phéniciens et des Chaldéens. Aucun renseignement précis ne nous a été transmis sur les religions et les cultes qui ont dominé dans le pays situé entre l'Amanus et le golfe d'Anémour, le Taurus et la Méditerranée. Toutefois, Creutzer est parvenu, à l'aide d'analogies et de rapprochements ingénieux, à donner sur ce sujet des notions impor-

[1] De Luynes, *Num. des Satrapies*, page 63.

tantes qu'il a développées dans plusieurs chapitres de sa *Symbolique*[1].

Hercule, Apollon et Persée, que l'on voit souvent figurer sur les médailles de la Cilicie[2], composaient la triade révérée particulièrement à Tarse[3]. Ces dieux se confondent quelquefois l'un avec l'autre; ainsi le Mithras-Persée, le génie du Soleil, qu'on a assimilé à Sardanapale, est représenté sur les monuments, armé, portant le costume oriental et ayant les attributs de l'Apollon d'Amyclée et de l'Apollon assyrien; il porte aussi la coupe, attribut du Bacchus indien. Ces trois divinités, Hercule, Apollon et Persée, lequel est souvent confondu avec Apollon, étaient associés dans la même triade et reconciliés dans une même croyance à Tarse; de sorte qu'ils ne formèrent, à l'époque du syncrétisme religieux qui domina en Cilicie, qu'un même personnage qui, à lui seul, représentait l'un de ces dieux avec les attributs des deux autres.

Sur les médailles du satrape Pharnabaze[4] nous voyons le type de Persée uni à celui de Jupiter Baaltars, בעלתרז, le Ζεὺς Τέρσιος des Grecs, qui, lui aussi, était une des principales divinités à laquelle Tarse rendait un culte particulier[5]. Ce dieu, sur les monuments numismatiques, est représenté muni de ses attributs; ce sont: l'aigle, symbole du ciel, avec les prémices de la moisson et de la vendange, comme protecteur de l'atmosphère salutaire à la végétation et à la maturité.

[1] Liv. IV, ch. VI et suiv., sect. I, ch. II-III.

[2] De Luynes, *Num. des Satr.*, page 11. *Méd. de Syennésis et de Pharnabaze.*

[3] Dion Chrysost., *Discours aux Tarsiotes*, or. XXXIII, t. II, page 12, éd. Reisk.

[4] De Luynes, *Num. des Satr.*, page 5.

[5] Eratosthènes, *apud Eustath., schol. ad Dyon. Perieg*, v. 868.—De Luynes, *Num. des Satr.*, page 104.

Après ces divinités en viennent d'autres d'un ordre inférieur : Io, la génisse divine, que les médailles représentent avec les cheveux épars et vue de face, ou bien sous la forme d'une vache, avec son nom, IΩ. Cette déesse correspond à l'Astarté des Phéniciens. Io, aussi bien que Proserpine, se rattache au culte de la Lune [1].

Triptolème, qui appartient en propre au culte de Cérès, est représenté dans la légende argienne cherchant Io, tout comme en Attique il accompagne Cérès cherchant sa fille Proserpine. Triptolème fonde Tarse en suivant les traces de la fille d'Inachus, comme Cadmus fonde Thèbes en cherchant Europe sa sœur, changée en vache et ravie par le dieu Taureau, lequel, en Égypte, est le symbole vivant de Sérapis.

Les médailles de Tarse, frappées à toutes les époques, et une terre cuite publiée par M. Barker nous représentent le lion dévorant un taureau. Ce symbole rappelle les groupes mystiques si fréquents sur les monuments de l'Asie [2]. Ici le soleil, personnifié par le lion, dévore le taureau du printemps et préside au thème de la nativité de Tarse [3]. Ces vaches, ces taureaux semblent indiquer, comme le remarque Creutzer, les grands chemins de la civilisation, là où les divinités solaires et lunaires s'arrêtèrent et obtinrent des autels. Le bœuf laboureur est pris et dompté ; l'agriculture fonde des demeures fixes, et avec elle la société civile.

Ce panthéon tarsiote semble avoir été commun à toute la Cilicie et aux contrées voisines ; et nous avons la certitude

[1] Creutzer, t. II, pages 605-683, 753.
[2] Lajard, *Culte de Vénus*. Cf. les planches, *passim*.
[3] De Luynes, *Num. des Satr.*, page 30.

que dans les principales villes de cette province les dieux de Tarse recevaient les mêmes honneurs que dans la métropole. Ainsi, Jupiter figure sur les médailles des Amanienses, d'Adana, de Lamos, de Mallus, de Soli, de Mopsueste et de Nagidus. Vénus était honorée à Mallus et à Nagidus. Hercule figure sur les médailles d'Alexandrette, de Soli, de Mallus, de Celenderis, où il est assimilé à l'Hercule lydien, amant d'Omphale. Pallas avait des temples à Adana, Diocésarée, Pompéïopolis, Soli, Mopsueste, Néphélis, Séleucie et Ægée. Bacchus était l'objet d'un culte spécial à Alexandrette, Épiphanie, Mopsueste, Nagidus. Apollon avait des autels à Anémour, Soli, Mopsueste, Séleucie; Cérès, à Tarse et à Mopsueste. Mercure recevait un culte à Soli, à Corycus et chez les Amanienses, etc., etc. Les Cabires, les dieux du panthéon égyptien et d'autres divinités étrangères partageaient avec les dieux ciliciens les honneurs du culte dans différentes localités de la contrée; des devins célèbres étaient consultés à Séleucie, à Corycus, à Mallus et à Mopsueste. Enfin, on trouvait dans tout le pays, confondues avec des croyances asiatiques, des croyances grecques au milieu desquelles des cultes, provenant d'Égypte et de Phénicie, étaient venus s'implanter.

Cette note abrégée sur les religions de la Cilicie pourra servir à expliquer beaucoup de monuments que j'ai exhumés du tumulus de Tarse, et qui sont depuis huit ans la propriété du gouvernement.

C'est, au surplus, cette dernière circonstance qui m'a décidé à ne point entreprendre la description des monuments que j'ai offerts au Musée du Louvre, parce qu'il est probable que le conservateur des antiquités grecques, dont la mission est de publier les catalogues des richesses qui

« sont confiées à sa garde, voudra bien un jour satisfaire aux
« continuelles réclamations des visiteurs qui demandent en
« vain un livret des antiquités grecques du Louvre, analogue
« à ceux qui existent déjà pour les musées égyptien, du
« moyen âge, de la renaissance et des tableaux. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

HISTOIRE ET MONUMENTS DE TARSE DEPUIS LE PARTAGE DE L'EMPIRE ROMAIN JUSQU'A NOS JOURS.

Monuments de Tarse de l'époque byzantine; fortifications et portes de la ville; monuments divers; édifices de l'époque arménienne; arrivée des Arméniens en Cilicie; églises de Tarse; Saint-Pierre et Sainte-Sophie; église Saint-Paul, aujourd'hui convertie en mosquée; inscriptions de ce monument; murailles de la ville restaurées par Héthoum Ier; monuments de l'époque musulmane; mosquées, khans, bains; inscriptions.

Monuments de l'époque byzantine. — Lorsque Théodose le Grand eut fait deux parts de son immense empire, il les donna à chacun de ses fils. Arcadius l'aîné prit l'Orient, et Honorius l'Occident.

Les Byzantins, qui avaient succédé aux Romains dans l'empire du monde, ayant eu à soutenir des luttes incessantes contre les barbares qui cherchaient à l'envahir pour s'en partager les lambeaux, s'attachèrent plutôt à défendre leurs villes menacées qu'à les embellir.

Cette guerre défensive explique d'ailleurs les causes de la construction, sur plusieurs points de l'empire et pendant la période des invasions, de ce grand nombre de forteresses dont le chiffre, suivant Procope [1], s'élevait à plus de sept cents sous le règne de Justinien.

[1] *De Edific.*, liv. II à V.

Tarse, comme capitale de la Cilicie et en raison de son importance, avait de bonnes fortifications; il en reste encore des traces, notamment une porte bien conservée qui remonte à l'époque byzantine et entrait dans le système de défense de la place. Elle est située à l'ouest de la ville, sur la route qui conduit au port de Mersine. Cette porte monumentale n'offre aucune inscription. Bien qu'elle soit de construction byzantine, on y remarque des matériaux, tels que tambours et fûts de colonnes, qui ont dû être enlevés à d'autres monuments d'une époque plus ancienne, pour entrer dans son édification. Sur le côté occidental de la porte en question, qui est connue aujourd'hui sous le nom de *Kandji-kapou*, existe une niche vide, d'une grande dimension, et qui sans doute était destinée à recevoir une statue.

Le château de Tarse appartient aussi à l'époque byzantine; il est situé au nord-est et sur une petite éminence assez rapprochée de la ville. Les fondations reposent sur celles d'une construction romaine en briques, dont on voit les restes à l'intérieur du monument. Les matériaux employés pour l'édification du château consistent en larges pierres de taille entre lesquelles se trouvent enchâssés, en divers endroits, soit des fùts de colonnes en marbre blanc, soit d'autres matériaux ornés de sculptures [1], et provenant d'anciens monuments de l'époque romaine. Le château de Tarse était entouré d'un fossé et défendu par une double enceinte. La porte est au sud et fait face à la ville. C'est à tort que Kinneir [2] dit que cette citadelle fut élevée par Bajazet II;

[1] Barbaro, *Viagg.*, page 30.
[2] *Voy. en Asie Mineure*, t. I, page 199.

car nous savons qu'elle existait déjà lors de la première croisade et que c'est sur la plus élevée de ses tours que Tancrède fit flotter sa bannière, en 1097, quand il se rendit maître de Tarse sur les Turcs qui l'occupaient [1]. De nos jours et avant la domination égyptienne, le château de Tarse était encore bien conservé; mais Ibrahim-pacha y ayant construit une poudrière avec des matériaux enlevés à ce même édifice, il en résulta des dégradations qui bientôt furent suivies d'une ruine presque complète, occasionnée par l'explosion de la poudrière qui renversa plusieurs parties des murailles et ébranla celles qui restaient debout. Aujourd'hui ce château, auquel se rattachent tant de souvenirs historiques, tend à disparaître, comme la plupart des anciens monuments de la Cilicie.

On voit, soit sur divers points de la ville, soit dans des maisons particulières, des fragments de sculpture, de dallage et des chapiteaux qui sont de l'époque byzantine, et dont les ornements de mauvais goût accusent la décadence de l'art.

Quant aux inscriptions, elles ne rappellent aucun fait historique, si ce n'est l'une d'elles, gravée sur l'un des côtés du tailloir d'un chapiteau corinthien, servant de bassin dans l'*Eski-hammam* de Tarsous, et qui ne porte que ce seul mot [2] : ΜΑΡΤΥΡΙΟΥ. On est autorisé à penser que ce chapiteau, détaché du monument dont il faisait partie, servait de billot à l'époque des persécutions, et que les

[1] Foucher de Chartres, Raoul de Caen, Albert d'Aix, racontent avec de longs détails cet épisode de la première croisade. — Cf. aussi Michaud, *Hist. des Croisades*, t. I, ch. II, page 125 et suiv., et *Nouvelle Revue française*, t. V, 1838; *Voyage de Tarse à Trébisonde*, par M. Ch. Texier.

[2] Mon *Recueil des Inscr.*, page 25, nº 53.

chrétiens y avaient gravé cette simple inscription, pour consacrer le souvenir des martyrs de la foi nouvelle.

J'ai cherché avec beaucoup de soin les traces du canal que Justinien avait fait creuser pour recevoir la surabondance des eaux du Cydnus[1]. Kinneir[2] dit en avoir retrouvé les vestiges; mais ce fait me paraît douteux, car mes recherches ont été infructueuses, et je crois pouvoir affirmer que, ni dans l'intérieur de la ville, ni au dehors, rien ne pourrait indiquer la place qu'occupait le canal que des inondations et une longue suite de siècles ont dû combler complétement.

Il en est de même du tombeau de l'empereur Julien que Jovien avait fait ériger à son prédécesseur, sur le bord de la route qui conduit au défilé du Taurus. Zozime nous a conservé l'épitaphe en vers qui fut gravée sur ce tombeau et qu'on attribue à Libanus. Suivant Philostorge, le tombeau de Julien à Tarse faisait face à celui de Maximien Daza. Ce fut le tremblement de terre de 365 qui fut cause du transport du tombeau de Julien à Constantinople. Mais toutes les tombes des empereurs de Byzance ont été violées par les Turks lors de la conquête. Aujourd'hui on ignore où était l'emplacement des tombeaux de Julien et de Daza, à Tarse.

Monuments de l'époque arménienne. — Nous entrons maintenant dans une autre période de l'histoire de Tarse : l'époque arménienne.

Chassés des plaines de la Grande-Arménie par les Tâtars, les Arméniens, sous la conduite de plusieurs chefs, firent

[1] Procope, *de Edif.*, liv. V, ch. v.
[2] *Voy. en Asie Mineure*, p. 195 et suiv. de la trad. française.

irruption en Cilicie. Ils se fixèrent dans les montagnes du Taurus, où ils s'emparèrent de plusieurs châteaux qui appartenaient aux Grecs. Bientôt ils poussèrent leurs incursions jusque dans la plaine et s'emparèrent de Tarse, d'Adana, de Mopsueste et de plusieurs autres places occupées par des garnisons byzantines. La lutte des Grecs et des Arméniens dura près d'un siècle: mais Léon II étant monté sur le trône, la conquête de la Cilicie fut définitivement reconnue par les Grecs, et dès lors cette province devint un état indépendant qui prit le nom de royaume de la Petite-Arménie. Léon II et ses successeurs élevèrent à Tarse des palais, des églises, des monastères, puis ils en rétablirent les murailles que des siéges rapprochés avaient endommagées. Cette ville possède encore quelques monuments et des inscriptions de l'époque arménienne; toutefois, la plupart des églises qu'avaient élevées les rois de la dynastie Roupénienne ont été ou détruites ou converties en mosquées.

Sous le roi Léon II, Tarse, la seconde ville du royaume, avait recouvré sa splendeur effacée par les invasions qui mirent fin à l'empire romain. Willebrand, qui, on le sait, visita Tarse sous le règne de Léon II, mentionne une église qui renfermait de grandes richesses, mais qui, depuis la conquête musulmane, a presque entièrement disparu pour faire place à une mosquée. Voici les détails que donne sur Tarse le chanoine d'Oldembourg [1] : « De Manistère (Mopsueste) nous vînmes à Tursolt (Tarse). C'est la ville de Tarsis où naquit saint Paul, au temps des Gentils; on y voit un palais. C'est à cause du lieu de sa naissance que le Seigneur désigne Paul sous le nom de Saül le Tarsiote [2].

[1] Willebrand, *Itinér.*, *in Leonis Allatii* Συμμίκτα, pages 136-7.

[2] *Actes des Apôtres*, ch. IX, v. 11.

Cette ville renferme beaucoup d'habitants; elle est entourée d'une muraille fort ancienne et en mauvais état ; mais son château, qui la domine, est très-fort et solidement construit. C'est dans ce château que saint Théodore fut pris et endura le martyre. On voit dans l'intérieur une chapelle élevée à sa mémoire. Au centre de la ville est l'église principale, placée sous le vocable de Saint-Pierre et de Sainte-Sophie ; elle est entièrement revêtue de marbre, renferme de précieux ornements et conserve dans son sanctuaire une image de Notre-Dame qui semble avoir été peinte par la main des anges. Les habitants du pays ont pour elle la plus grande vénération. Beaucoup de gens racontent que cette image verse d'abondantes larmes, et ceci devant tout le monde, quand quelque grand malheur menace le pays. C'est cette image qui fut cause, dit-on, de la conversion de Théophile. Dans un des angles extérieurs de l'église et en dehors des portes fut ensevelie la sœur de Mahomet, dont le tombeau est en grande vénération chez les Sarrasins. C'est dans cette église que fut sacré le roi (Léon II), de la main de Conrad (de Wittelspach), archevêque de Mayence. »

L'église de Saint-Pierre et de Sainte-Sophie n'existe plus ; mais je suppose que cet édifice se trouvait là où est maintenant la mosquée dite *Olou-djami,* qui occupe le centre de la ville, emplacement indiqué par Willebrand. En effet, cette mosquée présente sur quelques parties de ses murailles extérieures, qui semblent être d'une époque plus ancienne que sa construction par le fils du turkoman El-Rhamadan-oglou, des lettres arméniennes isolées qui devaient être autant de numéros de repère pour les ouvriers chargés de construire l'église décrite par le chanoine d'Ol-

dembourg. Je reviendrai sur l'Olou-djami lorsque je décrirai les monuments de l'époque musulmane.

L'édifice consacré à saint Pierre et à la Sagesse Divine n'était pas la plus ancienne église chrétienne de Tarse ; il en existe une autre d'une époque antérieure, construite après la conquête de la Cilicie par Roupène, premier prince de la dynastie à laquelle il donna son nom, et dont les Arméniens sont encore en possession. C'est l'église Notre-Dame ou de la Vierge, qui est aussi placée sous le vocable de Saint-Paul, parce qu'on la confond avec un édifice du même nom dont il sera bientôt question.

Église de la Vierge. — Si l'on en croit les légendes arméniennes, l'église de la Vierge aurait été élevée par saint Paul lui-même, après sa conversion et pendant les deux voyages qu'il fit à Tarse [1]. Paul Lucas [2], qui visita cette église, dit qu'elle était passablement belle et qu'on y voyait une pierre de marbre que les Arméniens assurent être celle sur laquelle les apôtres étaient assis lorsque le Christ leur lava les pieds. Kinneir [3], voyageur consciencieux et beaucoup moins crédule que Paul Lucas, après avoir rapporté la légende qui a trait à la construction de l'église dont il s'agit, dit que, dans quelques-unes de ses parties, cet édifice porte des marques irrécusables d'une haute antiquité. Il ajoute que dans le cimetière qui l'entoure se trouve un arbre qui, selon les traditions, aurait été planté par l'apôtre lui-même. Il n'est point du tout surprenant que dans la ville qui vit naître saint Paul de semblables légendes aient cours et

[1] *Actes des Apôtres*, ch. IX, 30 ; ch. XI, 25 ; ch. XV, 41.
[2] *Voy. en Asie Mineure*, t. I, p. 351.
[3] *Voy. en Asie Mineure*, t. I, p. 200.

s'accréditent et que la population chrétienne de Tarse, dans son ignorance, considère avec un respect religieux des objets, pierres ou arbres, que la tradition lui signale comme les témoins de faits accomplis depuis plus de dix-huit cents ans.

La pierre que mentionne Paul Lucas est une tombe arménienne qui porte la date 984 de l'ère arménienne, laquelle correspond à l'an 1535 de J.-C. Quant à l'arbre dit de Saint-Paul, c'est un caroubier d'une circonférence telle que deux hommes peuvent à peine l'étreindre, et dont le tronc est creusé de telle sorte qu'un homme pourrait aisément s'y loger. Malgré cette apparence de vieillesse, des botanistes ont déclaré, après examen, que cet arbre ne pouvait pas avoir plus de 150 ans.

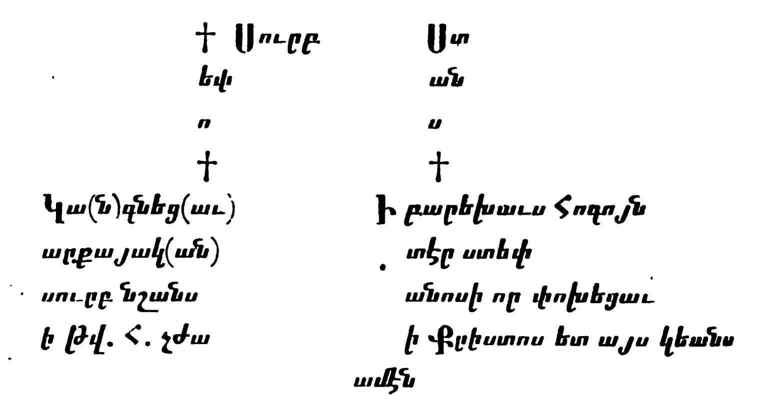
L'église de la Vierge a la forme d'un parallélogramme; elle se termine en hémicycle; deux portes latérales sont les seuls accès du monument, la porte principale ayant été murée. Il y a environ un siècle et demi, un gouverneur turc, dans le but d'entraver les Arméniens dans l'exercice de leur culte, fit détruire la voûte de l'église, que ceux-ci ont dû remplacer par une toiture en bois formant terrasse, et à laquelle servent de supports six colonnes surmontées de chapiteaux provenant d'anciens édifices. Le monument reçoit si peu de jour par les petites baies ménagées sur ses faces latérales et à la hauteur de la toiture, qu'on est obligé d'y suppléer par des lumières.

Les murs intérieurs de la nef sont ornés de carreaux émaillés. Des œufs d'autruche sont suspendus dans le sanctuaire par des cordons de soie fixés à la toiture.

Plusieurs tableaux représentant la Vierge, saint Pierre et saint Paul, se voient dans le chœur. Sur l'un des murs ex-

térieurs on lit une inscription enlevée aux fortifications de la ville, restaurées par le roi Héthoum Ier. Derrière l'église et à la hauteur de la toiture, sont sculptés deux écussons qui paraissent avoir, avec cet édifice, une origine commune et démontrer que le monument remonte à l'époque des croisades ou au temps de la domination arménienne. Plusieurs dalles tumulaires, avec des inscriptions arméniennes, rappelant des faits historiques, sont encastrées dans les murs de l'édifice.

1. *Dalle encastrée dans le mur intérieur près de la tribune des femmes* [1].



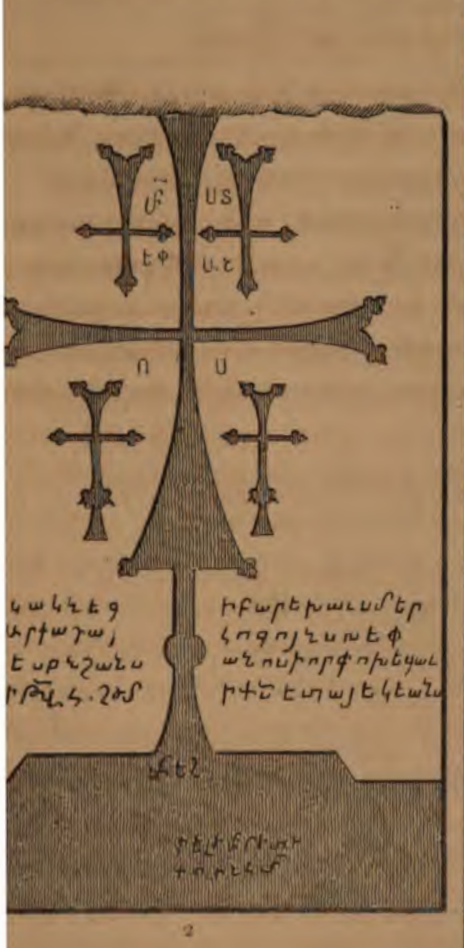
« *Saint Étienne.*

A élevé cette sainte	*pour intercéder pour*
croix royale dans	*notre âme, à Étienne,*
l'année des Arméniens	*qui est mort en Christ*
711,	*après cette vie.*

Amen ! »

L'an 711 correspond à l'année de Jésus-Christ 1262, sous Héthoum Ier.

[1] Mon *Recueil des Inscr.*, page 27, n° 59.



2



3

1

INSCRIPTIONS ARMÉNIENNES DE TARSOUS.

2. *Inscription monostique en vers rimés sur une dalle sépulcrale encastrée au-dessus de la porte de l'église. Au centre une croix fleurie surmontée d'un écu bandé.*

Որ վասն անչափ սիրոյ քոյին
Բանդ ի կուսէ առեր մարմին,
Աղաչանաւք Աստուածածնին
Թող ըզյանցանսըն զԱլեքսին
Որ եւ հանգեաւ ի մեծ Թուին
ՅԿ հընգին.
Յորժամ գայցես յաշխարհ կրկին
Յարոյ զսա փառաւք քոյին. Ամէն.

« *Par votre amour infini, Verbe de Dieu qui avez pris le corps de la Vierge, par l'intercession de la sainte Vierge, pardonnez les péchés d'Alexis, qui est mort dans la grande date 765. Quand vous reviendrez une autre fois au monde, ressuscitez-le avec votre gloire ! Amen !* »

L'année 765 de l'ère arménienne correspond à l'année 1316, époque à laquelle régnait le takavor Ochin.

Une dalle qui offre quelque analogie avec celle-ci existe en Chypre et se trouve encastrée dans le chevet de l'église du couvent latin de Nicosie. La légende arménienne monostique qui fait le tour de la pierre est presque entièrement détruite; mais les trois écus qui couvrent la dalle sont bien conservés. Sur celui de droite on voit une épée de chevalier, une escarcelle de pèlerin et des besants. L'écu du milieu représente le lion d'Arménie, debout, tourné à gauche, lampant, armé et couronné. Sur l'écu de gauche sont les armes du royaume de Jérusalem, c'est-à-dire la croix cantonnée de quatre croisillons[1].

[1] Voyez la vignette, p. 3.

3. *Inscription de onze lignes en vers rimés, sur une plaque de marbre noir servant d'autel dans l'église arménienne.*

† Կամաւք անմահ բարերարին.
Որ է պատճառ համուրց գոյին.
Սուրբ եւ հզաւր արքայն Աւշին
Տերամբ Թագվոր Հայոց զարմին,
Կանգնեաց զամրոցս այս ահագին
Նսցունց որք աստ ապաստանին :
Ըզհիմնադիր այս ամրոցին
Ըզթագազարմըն Կոստանդին
Որ նա տիրէ մեծ դղեկին
Որ Դեղընքար անուն կոչին.
Աւարտեցան ջանիւք սորին
Նաւթն հարեւր վաթսուն ութին (ՉԿԸ ին) :
Արդ որք ի սա ապաստանին
Եւ կամ մարմնոյ աչաւք նային,
Տաւլ փոխարէն գՏէր ողորմին,
Լինել ժառանգ Աւդին դրախտին· ամէն.

« *Par la volonté du Tout-Puissant immortel, qui est la cause de tout être, le saint et vaillant roi Ochin, par la force de Dieu, roi des Arméniens, éleva ce château redoutable pour ceux qui s'y réfugieront; le fondateur de ce château, Constantin, issu de race royale, qui gouverne la grande forteresse de Teghenkhar, l'a complété par ses efforts, en 768 (1319). Que ceux qui s'y réfugieront ou qui le regarderont avec des yeux corporels, Dieu leur fasse la grâce d'être participants du paradis d'Éden. Amen!* »

Ce château, dont le nom n'est pas indiqué dans l'inscription, fut élevé sous Ochin et terminé sous Léon V. On ignore où était situé le château de Teghenkhar (pierre de

médecine), dont le nom paraît ici pour la première fois, et à quelle époque cette inscription fut transportée dans l'église des Arméniens de Tarse.

L'église de la Vierge renferme divers objets de valeur. Le principal est un tableau à l'huile, avec cadre d'argent ; il est placé au-dessus de l'autel et représente la Vierge tenant l'Enfant-Jésus, et ayant tous deux, fixé au-dessus de la tête, un diadème d'argent en relief. Sur les côtés du tableau on voit deux personnages ; l'un est saint Grégoire l'Illuminateur et l'autre saint Nersès. Au bas de ce tableau et sur l'encadrement on lit l'inscription arménienne suivante, en deux lignes et faite au repoussé :

« *Ces images couvertes d'argent furent données par le mérite du peuple, à la porte (église) de la Sainte-Vierge, à Tarsous, l'an* 600? (1151?) »

On conserve précieusement, dans cette même église, deux évangiles manuscrits in-quarto. Le premier est surtout remarquable par sa reliure en bois garnie de cuir. Des ornements en argent se voient sur cette couverture ; mais tout annonce qu'ils y ont été fixés après coup. Deux feuillets volants employés dans la reliure proviennent, l'un d'un manuscrit latin du XIIIe siècle, l'autre d'un manuscrit arménien écrit en lettres onciales. Sur les aiz de ce manuscrit, on lit des inscriptions arméniennes en lettres d'argent fixées par des clous dans le bois de la reliure.

Inscription de l'aiz gauche :

« *Jésus-Christ,*
Le Seigneur Dieu,
le travailleur,
. . . . »

Inscription de l'aiz droit :

« *Cet évangile est un souvenir de tout le peuple de cette ville de Tarse, à la porte (église) de Saint-Jean-Baptiste.—Ce saint évangile est un souvenir des chrétiens de Tarse, à la porte de la Sainte-Vierge. — Cet évangile est un souvenir du peuple de Tarse, à la porte de Saint-Serge. — La restauration, couverte d'argent, de cet évangile (a été faite) l'an* 1147 (1697-1698). »

L'inscription de cet évangile est d'autant plus précieuse, qu'elle mentionne, outre l'église de la Vierge, deux autres églises de Tarse, celle de Saint-Jean-Baptiste et celle de Saint-Serge (Sarkis), qui n'existent plus.

Le second manuscrit, dont la reliure est moderne, a été écrit, comme l'indique le memento du deuxième avant-dernier feuillet, par « Jean, évêque de Sis, fils du prince Constantin, frère du roi Héthoum, l'an 762 (?), dans le château de Sis, sous le patriarchat de Jacques et pendant que les Égyptiens ravageaient la Cilicie. »

L'église de la Vierge est entourée de tous côtés par un cimetière qui sert à la fois aux Arméniens et aux Européens. Les tombes arméniennes ont un caractère particulier qu'il est utile de mentionner : ce sont généralement de longues dalles au milieu desquelles on enchâsse une petite plaque de marbre blanc sur laquelle est gravée une inscription. Sur la plupart de ces tombes, on a sculpté à même la pierre, des instruments qui rappellent le métier ou les fonctions qu'exerçaient ceux dont elles couvrent les restes. Celles des marchands présentent des balances, des poids et des mesures ; celles des forgerons, une enclume, un marteau et des tenailles ; celles des écrivains, un encrier et un calame ; enfin, celles des femmes, un peloton de fil et des

aiguilles. J'ai vu à Constantinople, dans la partie du Grand Champ des Morts affectée aux Arméniens, des représentations analogues gravées sur des tombes, ce qui fait supposer que cet usage est commun à toute la nation arménienne.

Église de Saint-Paul, aujourd'hui Kilisè-djami. — L'église de Saint-Paul fut érigée en mosquée lors de la conquête du pays par les musulmans, sous le règne de Léon VI de Lusignan. Elle reçut dès lors le nom de *Kilisè-djami* (mosquée-église). Cet édifice, surmonté d'un toit en arête de beaucoup postérieur à sa fondation, est rectangulaire et a trois nefs ; l'une, centrale, plus large que les deux autres, est bordée de chaque côté par des colonnes supportant des arceaux ; les deux nefs latérales aboutissent à une construction transversale divisée en deux pièces ayant chacune une porte et séparées par un hémicycle formant dans sa partie supérieure une tête de niche ; on y remarque la place de trois baies, aujourd'hui murées. La porte principale de cette église est surmontée d'une tribune, généralement destinée aux femmes dans les églises arméniennes. Deux portes qui donnent accès dans la nef de droite, et une troisième dans la nef de gauche, sont pratiquées sur les côtés du monument. Le minaret, élevé en avant et à droite de la porte principale de l'église-mosquée, est construit en pierres et remonte à l'époque de la conquête musulmane au xve siècle. Au-dessus de chacune des portes qui donnent entrée aux deux pièces que sépare l'hémicycle que j'ai mentionné plus haut, sont gravées deux inscriptions arméniennes, dont l'une rappelle le nom du roi Ochin, qui sans doute a fondé l'église Saint-Paul au commencement du xive siècle (1308—1320).

L'inscription de la porte de droite est en deux lignes formant deux distiques[1] :

Այս դուռն տեառն է արդարոց
և բնակարան [է] երկնայնոց.
Պահեայ զԱւշին արք[այ] Հայոց
որ քաւեչն է ամենայն գործոց :

« *C'est la porte du Seigneur, pour les justes, et l'habitation céleste. Conservez Ochin, roi des Arméniens, vous qui pardonnez les péchés.* »

L'inscription de la porte de gauche est en deux lignes et en caractères enchevêtrés qu'il m'a été impossible de déchiffrer[2] :

C'est dans l'église Saint-Paul, disent les chroniqueurs des croisades[3], que fut enseveli Hugues le Grand, duc de Vermandois qui, blessé de deux flèches au combat d'Héraclée, vint mourir à Tarse, où ses compagnons d'armes l'avaient transporté.

Murailles de la ville. — Sous le règne de Léon II, les murs de Tarse étaient en fort mauvais état, à ce que nous apprend Willebrand : « Muro cingitur præ antiquitate mu-

[1] Mon *Recueil des Inscr.*, p. 28, n° 61.—Cf. Brosset, *Album d'Ani*, p. 14, n° 2.
[2] Mon *Recueil*, page 29, n° 62 (fac-simile).
[3] Cf. Michaud, *Hist. des Croisades*, t. I, ch. IV, page 268.

tilato[1]. » Héthoum Ier, deuxième successeur de Léon et mari de Zabel sa fille, fit restaurer les fortifications, ainsi que l'indique une inscription [2] provenant des murailles elles-mêmes, où elle était encastrée et d'où elle fut enlevée pour être appliquée contre le mur extérieur de l'église de la Vierge :

† Ի Թու : Հայց :
ՈՀԷ : Նորոգեց
աւ պարիսպ տարս
ոնի ձեռամբ թագ .
Հայոց Հեթմոյ :

« *L'an* 677 *de l'ère arménienne* (1228) *les remparts de Tarse ont été renouvelés par la main d'Héthoum, roi des Arméniens.* »

Une des portes de Tarse se dresse dans le *Boïouk-sini* (grand cimetière). Elle est connue sous le nom de *Demir-kapou* (porte de fer) ; l'arc est ogival. Cette porte paraît avoir fait partie des murailles restaurées par Héthoum. On remarque encore les restes d'une tour et de bastions qui devaient aussi appartenir au même système de défense. Ces ruines se voient près du medressé de la mosquée du minaret de bois, appelé *Takta-minaret*.

Vers la fin du XVIIe siècle, les fortifications de Tarse, qui se composaient d'une double enceinte de murailles [3], étaient encore, au dire de Paul Lucas [4], assez bien conservées ; toutefois ce voyageur rapporte que, pendant son sé-

[1] *Itinér.*, page 136.
[2] Mon *Recueil*, page 26, n° 58.
[3] Djihan-Numa, *Géogr. turque*, page 1729 du Ms. de la Bibl. Impériale.
[4] *Voy. en Asie Mineure*, t. I, page 154.

jour dans cette ville, les habitants détruisaient les anciennes fortifications, afin d'en utiliser les matériaux pour construire des khans et des maisons particulières. Le même voyageur, qui avait le tort d'exagérer ses appréciations, dit que Tarse, à en juger par son ancienne enceinte, devait avoir plus de quatre lieues de circonférence.

MONUMENTS DE L'ÉPOQUE MUSULMANE. — Après la conquête définitive de la Cilicie par les musulmans, Tarse passa sous la domination des sultans d'Égypte. Vers la fin du xv[e] siècle, cette ville fut occupée par les Turkomans qui y placèrent des gouverneurs. Barbaro, qui visitait Tarse peu de temps après l'occupation musulmane, dit que c'était une bonne ville[1]. Elle était alors commandée par Dulgadar, frère de Sessicar.

Pierre Belon, qui voyageait un siècle après Barbaro, a confondu Hama, petite ville de la Syrie, avec Tarse[2], et par suite il signale une rivière, à laquelle il donne le nom de Cydnus, comme traversant cette dernière ville, tandis qu'au contraire ce fleuve coule à l'est et en dehors de l'enceinte de Tarse.

Le monument de l'époque musulmane le plus digne d'attention est la mosquée appelée *Incomparable* (Olou-djami), bâtie par Ali-Rhamadan, fils d'El-Rhamadan-oglou. Cet édifice est fort remarquable, non-seulement à cause de son architecture qui rappelle les constructions musulmanes de la Perse, mais encore par ses divisions intérieures et son ornementation. L'Olou-djami est une construction irrégulière flanquée de quatre tours aux angles et divisée en deux

[1] *Viagg.*, page 30.
[2] *Observ. singul.* (éd. 1553), page 176 v° et 177.

parties ; l'une forme un cloître soutenu par des colonnes de granit dont les socles et les chapiteaux sont en bronze doré. Une cour symétriquement pavée sépare le cloître de la mosquée. L'intérieur du sanctuaire est orné de colonnes et de piliers carrés qui soutiennent la toiture de cet édifice. Une tribune avec un balcon sculpté à jour règne au-dessus de la porte d'entrée ; face à cette même porte est une chaire en marbre blanc ornée d'arabesques du plus beau style. L'inscription du miumber est ainsi conçue :

« *Voici la mosquée du chérif Omar, fils d'Ibrahim, fils d'Halil, fils de Daoud, fils d'Ibrahim, commencée en rhamazan et finie en moharrem* 787 (1385 Ere Chr.). »

Le minaret est indépendant de l'édifice; il s'élève à droite et à petite distance des murs de la mosquée.

Les mosquées de Tarsous sont au nombre de six : *Olou-djami* tient le premier rang à cause de son importance et de la date de sa construction qui remonte aux premières années du xve siècle ; viennent ensuite *Kilisè-djami,* qui est, comme on l'a vu, une église arménienne ; *Makam-djami,* qui renferme, dit-on, le tombeau du prophète Daniel [1], et que pour cette raison on appelle *Makam-azroti-Taniel;* la mosquée neuve, ou *Ieni-djami; Takta-minaret,* mosquée du minaret de bois, dont la construction est due à Abbas-pacha, vice-roi d'Égypte, quand il était colonel d'un régiment de l'armée d'Ibrahim son oncle ; enfin *Kutchuk-minaret,* ou mosquée du petit minaret.

Les caravansérails ou khans, le bazar et les bains sont modernes ; j'en excepte toutefois le vieux bain (Eski-

[1] Paul Lucas, *Voy. en Asie Min.*, t. I, page 354.

hammam), qui paraît remonter à une époque assez ancienne, suivant une légende qui se rapporte à l'histoire de Lokmân, auquel le prophète Mahomet a consacré un des chapitres du Koran [1].

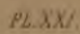
A l'angle du *Boïouk-sini* et à côté de *Demir-kapou* se trouve la tombe d'un santon vénéré des musulmans. Elle consiste en pierres entassées sans art et se terminant par un dôme irrégulier; un treillage de bois l'entoure. A certaines époques, des musulmans viennent en pèlerinage dans ce lieu, où ils brûlent de l'encens dans des cassolettes. Les chrétiens vénèrent aussi cette tombe, qu'ils croient être celle de saint Pierre, l'un des évêques de l'Église grecque.

Tarsous renferme encore d'autres tombeaux de santons ou saints musulmans. Ils sont généralement surmontés d'une coupole et entourés d'arbres aux branches desquels les musulmans attachent des bandelettes d'étoffe, afin d'obtenir le rétablissement de leur santé ou la guérison de leurs parents.

On remarque, enchâssées dans les murailles de plusieurs maisons de Tarsous, des inscriptions cufiques et arabes provenant de tombeaux ou d'édifices musulmans. L'inscription la plus remarquable en ce genre est gravée sur une dalle de marbre blanc d'un beau travail, conservée dans le consulat d'Angleterre; elle nous apprend que c'est le tombeau du santon Hassan, qui vivait au VIe siècle de l'hégire et en l'honneur duquel ses disciples avaient élevé un couvent ou *tékké* [2]:

[1] L'*Alcoran* trad. par du Ryer, t. II, p. 421.

[2] Cf. *Revue archéologique*, XIVe année, page 745. — *Note sur une dalle tumulaire de Tarse*, par M. Bargès.



INSCRIPTION DU TOMBEAU DE HASSAN A TARSOUS.

بسم الله
الرحمن الرحيم اللهم
اه اجمعين عننا ود
لتعنا ودفنا حسن عبدك
بنينا دير هذا القبر الفقير الى
رحمتك امنا من عذابك
واسكنه وارحبنا بك
فى جوارك ورفنا ونبيك
محمد صلى الله عليه سلم
ورحم من يرحم عليه

« *Au nom de Dieu clément et miséricordieux! O Dieu! hélas! nous avons tous été affligés, à cause de l'affection que nous portons à celui que la mort a frappé, et nous avons enseveli Hassan ton serviteur. Nous avons bâti ce couvent qui possède son tombeau et qui a besoin de ta miséricorde. Fais que nous y soyons à l'abri de tes châtiments. Habite-le toi-même, et daigne nous y mettre à l'abri avec toi sous ta protection. Sois bon envers nous, ainsi qu'envers ton prophète Mohammed : que Dieu lui soit propice, qu'il le salue, et que celui qui est le miséricordieux se montre envers lui miséricordieux!* »

CHAPITRE CINQUIÈME.

LES ENVIRONS DE TARSE.

Le Cydnus; l'île de Gordys ou de Tarse; villages au sud de Tarsous: ruines de Mantach; les bohémiens et le village de Djigane-keui; la grotte et la légende des Sept-Dormants.

Le Cydnus prend sa source dans la crête du Boulghar-dagh, d'où il sort en trois branches principales qui se réunissent au nord-ouest de Tarse, à des distances différentes. Près de cette ville, le fleuve forme une cataracte qui constitue les derniers traits de son caractère alpestre, si fortement prononcé dans son cours supérieur. A partir de la cataracte, le fleuve, changeant complétement d'aspect, coule par une pente uniforme et presque insensible jusqu'à la mer, en formant de nombreux marais qui infectent l'air de leurs miasmes.

De sa source au point de jonction de son affluent oriental, le Cydnus a reçu le nom moderne de *Mézarlik-tschai;* mais à partir de ce point et jusqu'à son embouchure, il est désigné sous celui de *Tarsous-tschai.*

Les écrivains de l'antiquité et du moyen âge qui font mention de la Cilicie, s'accordent pour comprendre le Cydnus dans leurs descriptions; mais on doit s'étonner

du silence que la plupart d'entre eux gardent sur l'existence du Sarus, fleuve beaucoup plus considérable, dont je m'occuperai bientôt en cherchant à expliquer les causes de ce silence. Selon les géographes [1], le Cydnus aurait, dans l'antiquité et jusqu'à une époque assez rapprochée du XVe siècle, traversé la ville de Tarse. Barbaro, qui visita cette ville vers ce temps-là, est le premier auteur qui ait signalé le Cydnus comme ayant son cours en dehors de la ville, cours qui depuis n'a pas varié.

Sous le règne de Justinien, la fonte des neiges donna lieu à un tel débordement du Cydnus, que la ville fut submergée, et l'empereur, pour prévénir le retour de nouvelles inondations, fit creuser dans l'intérieur de ses murs un canal destiné à recevoir la surabondance des eaux du fleuve et à faciliter son écoulement jusqu'à la mer [2]. Le canal que cite Procope a complétement disparu ; mais il est remplacé sur divers points par un assez grand nombre de tranchées ou conduits d'eau, dont plusieurs traversent Tarsous et vont se jeter dans le fleuve, au sud et à peu de distance de la cité. Sur plusieurs de ces cours d'eau, on a bâti des moulins sur lesquels on lit des inscriptions turques, dont l'une, bien conservée, rappelle que le constructeur fut un certain Mahmoud-pacha, gouverneur de Tarsous, en 1155 de l'hégire (1742).

Les dépôts de cailloux et de sable entassés sur les rives du Cydnus et tous les terrains qu'ils occupent, donnent à

[1] Strabon, XIV, 4. — Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, I. 7. — Pompon. Méla, ch. XIII. — Arrien, *De bello Alex.*, II, 4. — Denys Periég. — F. Avienus. — Étienne de Byzance. — Procope, *Edif.*, V, 5, 6. — Vib. Séquester. — Gesenius, *Leg.*, III. — Léon le Diacre, III. — Guillaume de Tyr, III, 19.

[2] Procope, *Edif.* V, 5.

penser que ce fleuve était autrefois beaucoup plus large, circonstance qui vient à l'appui des assertions des écrivains de l'antiquité et du moyen âge sur le cours et l'importance du Cydnus.

Le Cydnus était réputé chez les anciens pour la fraîcheur et la limpidité de ses eaux [1]. Suivant Pline, elles avaient la propriété de guérir la goutte, et Vitruve [2] confirme ce fait: « Cydnus.... in quo podagrici crura macerantes levantur dolore. » Cependant Kinneir [3], l'amiral Beaufort [4] et M. Kotschy [5] assurent que la température des eaux du Cydnus n'est pas inférieure à celle d'autres courants du littoral.

Anastase le bibliothécaire [6] mentionne une île située près de Tarse, à laquelle il donne le nom d'*Insula Cordiana*, *Cordionis*, et même *Cordianón* [7]. Ce nom vient sans aucun doute de Gordys, qui suivit en Cilicie son père Triptolème, à la recherche d'Io, et se retira ensuite dans la Gordyène, où il établit une colonie. L'île de Gordys, qui devait se trouver au sud de Tarse et non loin du rivage, a totalement disparu, soit qu'elle ait été nivelée par les flots, soit, et ceci paraît plus vraisemblable, que la mer en se retirant l'ait abandonnée à la terre ferme. C'est ainsi que l'antique île d'Elæusa, mentionnée par Oppien [8], fait maintenant partie du continent.

[1] Ovide, *Art d'aimer*, III. — Léon le Diacre, III. — Strabon, XIV, 5. — Pline, XXXI, 8. — Et. de Byzance, v° Ταρσος. — Pausanias, *Arcad.*, XXVIII.

[2] *De Arch.*, III.

[3] *Voy. en Asie Min.*, t. I, page 192.

[4] *Karamania*, page 276.

[5] *Reise in den Ciliscischen Taurus*, page 135.

[6] *Vie de saint Sylvestre*, page 44 (éd. de Rom., 1717).

[7] Cf. les mss. d'Anastase, à la Biblioth. Mazarine.

[8] *Cynegét.*, III, 8, 6.

On remarquera que depuis les temps anciens, de notables modifications se sont opérées sur les côtes de la Cilicie : le Pyrame, le Sarus et le Cydnus ont subi des variations dans leur cours. Suivant Strabon, ce dernier fleuve formait près de son embouchure, au lieu appelé *Rhegma*, un immense lac qui depuis s'est transformé en un vaste marais. On pourrait supposer peut-être que là se trouvait l'île dont parle Anastase, et que, par suite des débordements qui ont amené des changements, soit dans le cours du Cydnus, soit dans la configuration du sol arrosé par ce fleuve, l'île de Gordys et le lac situé près de Rhegma se seraient métamorphosés en marais. On pense avec raison que c'est aux environs de l'embouchure du Cydnus que se trouvait, au moyen âge, le port de Tarse, appelé *Arlas*[1].

Tout près de Tarsous s'élèvent de nombreux villages habités pour la plupart par des Turkomans, des fellahs Noussariés et des Grecs. Au sud, et après un quart d'heure de marche au delà du Gueuzluk-kalah, on arrive à *Giaour-koï,* occupé en grande partie par des Grecs qui y ont une église.

A une heure de Tarsous et sur les bords du Cydnus est *Mantach,* localité bâtie sur des ruines romaines. On y reconnaît les restes d'un bain antique dont les constructions s'élèvent encore à deux mètres au-dessus du fleuve et qui a sa voûte au niveau de la plaine. Une route de communication, commune à plusieurs villages et fermes appartenant à de riches Tarsiotes, passe au-dessus et près des débris de ce bain. En 1836, M. Gillet, consul de France à Tarsous, découvrit, dans des fouilles qu'il fit pratiquer sur

[1] Edrisi, *Géogr.*, part. 5, cl. IV.

ce point, un réservoir revêtu de plaques en marbre blanc et la porte principale du *balneum*, que des masses de sable, provenant d'un ancien débordement du Cydnus, avaient complétement encombrée[1]. Mantach offre en outre d'assez nombreux vestiges de constructions en briques de l'époque romaine, des fûts de colonnes et, sur une assez grande étendue de terrain, une masse de fragments de briques et de tessons en terre cuite.

A une heure de Tarsous, dans la direction du couchant et sur le versant de l'un des monticules rapprochés de la base du Taurus, s'élèvent plusieurs villages dont le plus remarquable est *Djigane-koï*, habité, comme l'indique son nom, par des *djiganes* ou bohémiens sédentaires.

Au nord et à l'est de Tarsous, on voit aussi de nombreux villages, dont les principaux sont *Dedeler, Karamusat, Eskilidj*, etc. Ce dernier, situé sur les bords du Cydnus, est renommé pour ses jardins plantés d'orangers et de citronniers. C'est près d'Eskilidj que se trouve la cascade du Cydnus dont j'ai parlé plus haut.

La grotte dite des Sept-Dormants est située au nord-ouest et à trois heures de Tarsous, sur le versant d'une montagne isolée, bien que rapprochée de la chaîne du Taurus. Cette montagne s'étend sur la rive droite du Cydnus et se trouve comprise dans le territoire de la tribu turkomane de Thor-oglou.

Dans la direction de Tarsous à la grotte des Sept-Dormants est un village appelé *Garboulji*, près duquel on voit les restes d'une nécropole composée de sarcophages creu-

[1] Archives du consulat de Tarsous; *Lettre à M. Thiers*, 2 décembre 1836. *Archéol.*, n° 7.

sés dans les rochers et dont on distingue encore les cuves. Après avoir traversé Garboulji, se présentent des ravins boisés sur lesquels on remarque, çà et là, les restes d'une ancienne voie romaine.

La grotte des Sept-Dormants est désignée par les habitants du pays sous le nom de *Djebel-el-kef*, ou bien encore *Hesrab-el-kef*. C'est une caverne carrée et voûtée, creusée dans le roc au-dessous du niveau du sol et dans laquelle on descend par un escalier d'environ dix marches. Le jour n'y pénètre que par une ouverture ménagée dans la voûte. A côté de cette même grotte est une petite mosquée et quelques maisons abandonnées servant de caravansérail aux voyageurs musulmans et chrétiens qui, dans un but différent, vont en pèlerinage sur ce point.

On connaît trois grottes des Sept-Dormants, qui sont: l'une à Éphèse, en Ionie [1]; une autre à M'gaouse, dans la province de Constantine [2], et la troisième dans les environs de Tarsous. La grotte d'Éphèse paraît avoir le plus d'authenticité. Grégoire de Tours et Métaphraste la citent; mais ils ne font pas mention des deux autres, d'où l'on peut conclure que les grottes des Sept-Dormants de M'gaouse et de Tarsous sont apocryphes.

Après la Mekke et Jérusalem, la grotte des Sept-Dormants de Tarse est l'un des principaux pèlerinages des musulmans. Suivant une tradition qui s'est perpétuée parmi eux et que j'abrège, sept géants sortis du château de Nemroun, chargés d'un message pour le roi (*sic*) qui gouvernait à Tarse, au-

[1] Grégoire de Tours, Métaphraste et le Martyrologe. — Bargès, *les Samaritains de Naplouse*, page 82.

[2] Shaw cité dans la *Revue Archéolog.*, VI[e] année, page 5: *Mémoire sur quelques villes de l'Algérie*, par le commandant de La Mare.

raient pénétré dans cette grotte, s'y seraient endormis miraculeusement et n'en seraient sortis que deux cents ans après.

Au point de vue chrétien, on raconte dans le pays qu'à l'époque des persécutions exercées contre les néophytes de la foi chrétienne, la grotte des Sept-Dormants de Tarsous aurait acquis de la célébrité; d'où l'on peut conjecturer que là se trouvaient des monuments du premier âge du christianisme, ou plutôt, que cette grotte était un lieu de refuge pour les chrétiens fuyant les persécutions qui s'étendaient de l'occident à l'orient de l'empire romain. Voici la légende chrétienne qui a cours dans le pays sur les sept dormants d'Ephèse, et que l'on applique aussi à la grotte de Tarsous. L'évêque maronite Germanôs Fahrat[1] l'a résumée ainsi : « Au temps du césar Trajan Dèce, les sept frères Maximien, Émilien, Martinien, Denys, Jean, Antoine et Constantin faisaient partie de la milice de l'empereur. Comme ils voulaient se déclarer chrétiens, l'empereur ordonna de les faire mourir. On les mura alors dans une grotte où ils s'étaient retirés; mais Dieu les fit dormir par miracle jusqu'au temps de Théodose le Jeune. Après 157 ans de sommeil, Dieu les réveilla; mais plus tard ils vinrent mourir dans la grotte où ils avaient été si longtemps renfermés. On les fête le 27 juillet. »

Dans son *Voyage en Asie Mineure*, Paul Lucas raconte, mais d'une manière différente, la légende qui a cours dans tout l'Orient sur les sept frères martyrs. Il la confond avec les récits musulmans, et partant de là, il mêle l'histoire des sept frères à celle du château de Nemroun et des géants qui, suivant certaines traditions, avaient construit et habité ce château.

[1] *Dict. arabe*, ms. in-f°, v° *El kef*.

CHAPITRE SIXIÈME.

ADANA ET LE SARUS.

Fondation d'Adana; divinités honorées dans cette ville; antiquités d'Adana; le pont sur le Sarus; l'aqueduc et l'inscription métrique en l'honneur d'Auxentius; observations à ce sujet; le château d'Adana; les mosquées, le bazar, les églises; monuments divers; description de la ville actuelle et détails statistiques; le Sarus, aujourd'hui Seihoun-tschai.

Adana, l'une des plus anciennes villes de la Cilicie, est située entre Tarsous et Anazarbe [1], sur la rive droite du Sarus. Suivant les traditions, elle aurait reçu son nom d'Adanos, fils du Ciel et de la Terre [2]. Bien qu'on ne puisse préciser l'époque de la fondation d'Adana, ni indiquer l'origine de ses premiers habitants, on sait que cette ville fut le théâtre de grands événements accomplis dans l'antiquité et le moyen âge. Appien [3] en fait mention dans son récit des guerres de Mithridate, et Xénophon, dans sa relation de l'expédition de Cyrus [4].

Adana était sur la grande voie de communication qui,

[1] Ptolémée, *Géogr.*, liv. V, ch. VIII.
[2] Etienne de Byz., v° Ἄδανα.
[3] *Bell. Mithrid.*, p. 394.
[4] Liv. I, ch. IV.

partant de Syrie, passait à Mopsueste, traversait Tarse, et de là conduisait en se bifurquant sur plusieurs points de l'Asie Mineure. C'est seulement après le passage d'Alexandre et lors de la domination des Séleucides, qu'Adana prit de l'importance et sortit de son obscurité. La Cilicie faisait alors partie du royaume de Syrie. Cette ville prit le nom d'Antioche que lui donna Antiochus Épiphane, passant en Asie Mineure, l'an 171 avant Jésus-Christ, pour ramener à l'obéissance les villes de Tarse et de Mallus révoltées[1]. Un grand nombre de médailles frappées à Adana pendant l'occupation syrienne et la domination romaine confirment ce fait[2]. On y lit la légende : ΑΝΤΙΟΧΕΩΝΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΟΙ ΣΑΡΟΙ, qui d'ailleurs ne laisse aucun doute quant à l'emplacement de cette ville sur les bords du Sarus. C'est ainsi que les villes de Tarse, de Mallus et quelques autres prirent, à l'époque du passage du roi de Syrie en Cilicie, le nom d'Antioche qu'elles faisaient suivre d'une indication topographique empruntée soit à une rivière, soit à une montagne. Tarse prit le nom d'Antioche du Cydnus, et Mallus celui d'Antioche maritime. Une ville assise au bord de la mer, à l'est de Sélinonte, devint Antioche du Cragus, etc.

C'est aux Romains qu'Adana dut son premier accroissement et sa prospérité. Pompée, après avoir conquis la Cilicie et vaincu les pirates, établit dans plusieurs villes de cette province des colonies pénitentiaires. Adana fut assignée comme centre de l'une de ces colonies[3] et eut part dans les bienfaits qui signalèrent le passage et les victoires du général romain. Ensuite elle ressentit les effets désastreux

[1] *Machab.* II, ch. IV, v. 30.
[2] Frœlich, *Ann. syr.*, p. 46. — Vaillant, *Num. reg. Syr.*, p. 167.
[3] Appien, *Guerre de Mithrid.*, p. 394.

de la guerre civile qui suivit la mort de César. L'an 711 de Rome, 43 ans avant Jésus-Christ, Julius Cimber, ayant mission de secourir Cassius, força les défilés du Taurus et se présenta devant Tarse qui refusa de lui ouvrir ses portes. Ne pouvant s'en rendre maître, Julius Cimber se dirigea vers la Syrie; mais après son départ, les Tarsiotes marchèrent en armes sur Adana, qui favorisait le parti de Cassius, tandis que Tarse lui était opposée[1]. Cassius, informé de cette agression, marcha contre cette dernière ville qui se rendit et dut payer un lourd tribut.

Adrien, dans le cours de ses voyages, visita la ville d'Adana, comme le prouve la légende qui se lit sur une médaille de grand bronze : ADVENTVI AVG. CILIC. L'empereur embellit cette ville, lui donna son nom[2] et la combla de biens. C'est alors que furent élevés le plus grand nombre des édifices et des monuments d'utilité publique qu'elle renfermait, mais que le temps a fait disparaître, sauf quelques-uns qui sont encore debout. A l'exemple des autres villes de l'Asie Mineure, Adana prit aussi le nom de Maximienne, Μαξιμιάνων Ἀδανέων[3], avec l'autorisation de Maximien et du sénat romain, qui alors se réservait le droit d'accorder cette faveur.

Pendant les IVe et Ve siècles, Adana dut éprouver des revers à la suite desquels elle descendit à la simple qualification de bourgade, κώμη[4]. Cette ruine est attribuée aux Isauriens qui, sortis de leurs montagnes, firent à plusieurs

[1] Dion Cassius, liv. XLVII, p. 345.
[2] Æl. Spart., *in Hadr.*, ch. XX. — Cf. aussi les médailles grecques avec la légende Ἀδριάνων Ἀδανέων.
[3] Tiepol., II, 1035.
[4] Gruter, p. 1052, 4-6. — Muratori, p. 1861. — Hiéroclès, *Synecd.*

reprises, irruption dans les contrées voisines, dans un but de pillage et de dévastation. En 367 de Jésus-Christ, ces mêmes Isauriens poussèrent leurs incursions jusqu'aux frontières de la Syrie [1].

A l'époque byzantine, Adana avait en partie réparé ses pertes et repris son rang [2]. Un historien des croisades [3] dit que cette antique cité, qui était bien fortifiée, renfermait une nombreuse population et beaucoup d'armes : « Urbs munita turribus, populis capax, armis referta. » Un autre chroniqueur [4] rapporte qu'elle était riche en troupeaux, blés, vins, huiles, et abondamment pourvue en approvisionnements de toute espèce : « Urbem, qui nomen habet Adana, auro et argento, gregibus et armentis, frumentis, vino et oleo et omni commoditate abundantem. »

Vers la fin du XII[e] siècle, Adana, alors possédée par les rois Roupéniens d'Arménie, vit encore accroître sa puissance et ajouter à ses fortifications ; depuis, elle n'a pas cessé de prospérer. Les Turks Ottomans, en s'en emparant, sous le règne de Bajazet II, lui donnèrent un nouvel essor en l'érigeant en chef-lieu d'un pachalik et en l'assignant pour résidence aux gouverneurs, au détriment de Tarsous, qui perdit, avec le rang qu'elle occupait, les avantages dont elle jouissait avant la conquête ottomane.

Nous allons maintenant décrire les monuments des diverses époques qui subsistent encore à Adana, et mentionner ceux qui ont disparu, mais dont le souvenir est attesté,

[1] Tillemont, *Hist. des Emp.*, t. VI, p. 190.

[2] Djihan-Numa, p. 1722. On lit qu'Adana fut fondée par le khalife Haroun al-Raschid.

[3] Raoul de Caen, *Hist. de Tancrède,* ch. XLII.

[4] Guill. de Tyr, dans les *Gesta Dei per Francos*, p. 677.

soit par des inscriptions, soit par les récits des voyageurs. Nous nous occuperons d'abord des monuments de l'époque romaine, ceux antérieurs n'ayant pas laissé les plus légères traces.

Les divinités qui faisaient l'objet d'un culte particulier à Adana étaient Jupiter et Bacchus, qui figurent sur un grand nombre de médailles des époques grecque et impériale. On doit croire que ces dieux privilégiés avaient des temples dans cette ville ; et c'est ce que pense l'abbé Belley [1], qui suppose qu'Antiochus Épiphane, qui se montrait très-zélé pour le culte des Grecs, avait dû y faire construire un temple à Jupiter dont la figure se voit sur les médailles frappées, soit sous le nom d'Antioche, soit sous celui d'Adana. On ne doit pas s'étonner non plus de rencontrer les titres de *ἱερα* et d'*ἄσυλος* sur les médailles de cette ville consacrée à Jupiter, quand d'autres cités d'une moindre importance et qui ne rendaient pas le même culte à cette divinité, prenaient sur les médailles et dans quelques inscriptions des titres tout aussi glorieux.

Il ne reste rien des temples qui, suivant toutes les probabilités, ont dû être consacrés aux divinités qui recevaient un culte spécial à Adana. On peut supposer que ces édifices ont été détruits et remplacés par des églises, lors de l'introduction du christianisme en Cilicie, après les prédications de l'apôtre saint Paul et de ses disciples.

Mais si les temples et les édifices religieux des temps anciens ont disparu à Adana, il n'en est pas de même d'autres monuments élevés à l'époque romaine. Adrien, ainsi que nous l'avons dit, donna tous ses soins à l'accroissement et à

[1] Mém. de l'Acad. des Inscr., t. XXXV, *Mém. sur Adana*, p. 608.

l'embellissement d'Adana, qui prit son nom. C'est à cet empereur qu'est due la construction du pont sur le Sarus, qui portait encore, il y a une vingtaine d'années, une inscription où figurait son nom, mais qui aujourd'hui n'existe plus. Procope [1] donne la description du pont d'Adana, tel qu'il était à l'époque de Justinien. « Ce pont, d'une merveilleuse structure, dit l'auteur du *Traité des Édifices*, avait de grosses piles de pierre qui s'élevaient en divers endroits et à petite distance, et soutenaient des arches d'une grosseur extraordinaire. Les piles les plus exposées au courant ayant été affaiblies par le temps, Justinien fit détourner le cours du fleuve, puis il fit abattre et reconstruire les parties qui menaçaient ruine, après quoi on ramena le fleuve dans son canal ordinaire. »

Tous les voyageurs qui ont visité Adana, s'accordent à admirer les proportions gigantesques et l'ensemble grandiose du pont d'Adana [2]; mais ils ne s'entendent pas sur le nombre des arches qui le supportent, soit que dans ces diverses réparations on ait élevé de nouvelles piles, soit, ce qui est plus vraisemblable, que les voyageurs n'aient donné, dans leurs récits, que des approximations. Pockocke [3], qui ne visita pas Adana et ne décrivit cette ville que d'après les récits d'autres voyageurs, dit que le pont a vingt arches. Paul Lucas [4] ne lui en donne que quinze, tandis qu'il en a réellement dix-huit. Le pont d'Adana a été restauré, il y a

[1] *Edif.*, liv. V, ch. 5.

[2] Djihan-Numa, p. 1723 du ms. de la Bibl. Impér. — Barbaro, *Viagg.*, p. 30 et suiv. — P. Belon, *Obs. sing.*, liv. II, ch. CVIII. — Paul Lucas, *Voy.*, t. I, p. 347-9. — Kinneir, *Voy.*, t. I, p. 205-7. — Otter, *Voy. en Turquie*, t. I, p. 67. — Pockocke, *Voy.*, t. IV, p. 21.

[3] *Voy.*, t. IV, p. 21.

[4] *Voy.*, t. I, p. 347-9.

peu d'années, par un gouverneur du pachalik qui l'a orné d'un kioske élégant élevé au centre et soutenu par quatre colonnettes.

Un autre monument de la même époque se voit à l'entrée du bazar ; c'est un portique que Kinneir a mentionné dans son *Voyage en Asie Mineure* [1], et qui sans doute, se rattachait à la ceinture de fortifications qui entourait Adana. Dès le xvi[e] siècle, ces fortifications avaient disparu ; car Pierre Belon [2] nous dit que « la ville d'Adena n'est pas close de murailles. »

J'ai trouvé dans cette ville très-peu d'inscriptions. La plus curieuse est l'épitaphe d'un certain Antiochus, gravée sur un sarcophage qui sert aujourd'hui de cuve à bain dans l'un des *hamman* d'Adana [3].

ANTIOXOYKOΛΛBAOICMNIACXAPIN
ANΔЄTICKINHCIANYCITωOIKω
ΔHNAPIAXIΛIAKAITωΔHMωΔHNAPIA
XIΛIAAΔETIO...ΞωΘЄKIMNEIMHTEKNωΘ
NO+TO

Paul Lucas [4] a découvert une autre inscription de la même époque, que Bimard [5] et Bœckh [6] ont publiée d'après lui :

[1] *Trad. fr.*, p. 205 et suiv.
[2] *Observ. sing.*, liv. II, ch. cviii.
[3] Mon *Recueil des Inscr.*, p. 20, n° 40.
[4] *Voy.*, t. II, p. 322, 64.
[5] In Muratori, t. III, p. 1665, 10.
[6] *Corp. inscr. græc.* 4441. — Mon *Recueil des Inscr.*, p. 19, n° 39.

ΚΥΡΙΑΙΝΑΠΟΠΛΙΟΥΤΗΝ
ΛΑΡΝΑΚΑΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΑ
ΠΑΡΑΝ[Γ]ΕΛΛΩΔΕΜΕΤΑ
ΤΟΕΜΕΒΛΗΘΗΝΑΙΕΞΟΝ
ΕΙΝΑΙΚΑΙΤΕΚΝΟΝΜΟΥ
ΕΠΙΜΙΓΗΝΑΙΕΤΕΡΩΔΕ
ΜΗΔΕΝΙΕΙΔΕΤΙΣΑΛΛΟΣ
ΕΠΙΧΕΙΡΗΣΗΔΩΣΕΙΤΩ
ΦΙΣΚΩ*ΛΒΚΑΙΛΟΓΟΝ
ΥΦΕΞΕΤΑΙΤΗΕΞΟΥΣΙΑ

« *Cyriène, fille de Poplius, a fait faire cette urne. J'ordonne qu'après ma mort mon enfant soit enterré auprès de moi, mais aucune autre personne. Celui qui chercherait* [*à faire le contraire*], *payera au fisc* 2000 *deniers et aura à rendre compte* [*de sa conduite*] *à l'autorité.* »

Enfin, une construction monumentale due aux Romains existait encore à Adana au commencement du siècle dernier. Paul Lucas en donne la description et en indique l'emplacement : « A main droite, au ponant, sont de grands aqueducs, au bas desquels on voit des roues qui puisent l'eau de la rivière. » Le même voyageur [1] découvrit sur ces aqueducs une inscription métrique, qui depuis a été transportée dans l'église grecque d'Adana, où je l'ai vue pendant mon séjour dans cette ville. Elle est gravée sur une dalle carrée en marbre blanc qui, aujourd'hui, sert de maître-autel. En voici le texte et la traduction [2] :

[1] *Voy. en Asie Min.*, t. II, *l. c.*
[2] Bœckh, n° 4440.

ΟΝΤωCCΗCΑΡΕΤΗCΑΥΞΕΝΤΙΕΚΑΙΤΟΔΕΘΑΥΜΑ
ΔЄΙΜΑCΘΑΙΠΟΤΑΜΟΥΧΕΙΜЄΡΙΟΙCΙΔΡΟΜΟΙC
ΑΡΡΗΚΤΟΝΚΡΗΠΙΔΑCΙΔΗΡΟΔЄΤΟΙCΙΘЄΜЄΙΛΟΙC
ωΝΥΠЄΡЄΥΡЄΙΗΝЄΞЄΤΑΝΥCCΑCΟΔΟΝ
ΗΝΠΟΛΛΟΙΚΑΙΠΡΟCΘЄΝΑΠЄΙΡЄΙΗCΙΝΟΟΚΟ
ΚΥΔΝΑΙωΝΡЄΙΘΡωΝΤЄΥΞΑΝΑΦΑΥΡΟΤЄΡΗΝ
CΟΙΔΥΠЄΡΑΨΙΔωΝΑΙωΝΙΟCЄΡΡΙΖωΤΑΙ
ΚΑΙΠΟΤΑΜΟCΠΛΗΘω[Ν]ΠΡΗΥΤЄΡΟCΤЄ[Λ]ЄΘЄΙ
ΑΥΤΟCΤΗΝΔΙΓЄΦΥΡΑΝΑΝΑCΧΟΜЄΝΟCΤЄΛЄ[CΑCΘΑΙ]
ΗΓЄΜΟΝΟCΠ[Є]ΙΘΟ[Ι]ΤΟΥΔΙΑCΗΜΟΤΑ[ΤΟΥ]
ΟΦΡΑCЄΚΑΙΜЄΤΟΠΙCΘЄΝЄΧΟΙΚΛЄΟCΙCΟΝЄΚЄΙΝΟΙC
ΟΙΝЄΙΛΟΥΠΡΟΧΟΑCΖЄΥΞΑΝΑΠЄΙΡЄCΙΟΥC

« C'est vraiment un miracle de ton génie, Auxentius ! d'avoir construit, pour une rivière aux flots impétueux, un lit indestructible, aux fondements d'airain, par-dessus lesquels tu lui as frayé un large canal que d'autres avant toi avaient rendu par leur impéritie le plus chétif des embranchements du Cydnus. Mais enfin le voilà, grâce à toi, établi pour toujours sur des arcades et devenu la plus paisible des rivières. Tu as eu la constance de terminer toi-même cet aqueduc, par ordre du plus illustre des princes; aussi dans l'avenir obtiendras-tu une gloire pareille à celle de ceux qui muselèrent les innombrables bouches du Nil. »

Cette inscription offre un grand intérêt pour les conséquences qu'on peut en tirer, après toutefois l'avoir soumise à un commentaire, que je crois indispensable pour en faciliter l'intelligence. Après avoir prodigué des louanges à Auxentius, et avoir vanté son œuvre, le poëte dit qu'avant lui, d'autres architectes avaient tenté la même entreprise, mais qu'ils n'étaient parvenus qu'à diminuer le cours d'eau, en le rendant l'un des plus chétifs embranchements du Cydnus. On est étonné de trouver ici le nom de ce fleuve, qui

coule sous les murs de Tarse, arrose son territoire, et non celui d'Adana qui, dès les temps les plus reculés, est baigné par un autre fleuve du nom de Sarus; et on se demande ce qui a dû porter l'auteur de l'inscription à appliquer le nom de Cydnus au Sarus.

Dans la nomenclature des fleuves de la Cilicie, les anciens comprennent le Cydnus et le Pyrame; mais un petit nombre d'entre eux citent le Sarus. Ce fleuve bien qu'il soit considérable par l'étendue de son cours et sa largeur, était regardé dans l'antiquité comme un affluent du Pyrame. En effet, le Sarus, après avoir traversé Adana, se jetait dans le Pyrame au nord de Mallus, et avait une embouchure commune avec ce dernier fleuve, non loin de Mégarse, là où sont aujourd'hui des marécages et plusieurs lacs d'eau salée [1]. Vers le règne de Justinien, une révolution due, soit aux ravages causés par les inondations, soit à d'autres causes physiques, s'opéra dans le cours inférieur de ces deux lits. Le Sarus vint se jeter dans la mer, non loin des bouches du Cydnus, et le Pyrame, dirigeant son cours vers l'est, creusa son embouchure en face du Ras-el-Kancir, promontoire situé sur la côte septentrionale de la Syrie. La séparation des deux fleuves n'était pas encore effectuée lors de la rédaction de l'inscription métrique que nous avons donnée plus haut; le Sarus était considéré encore comme un affluent du Pyrame. Le Cydnus, au contraire, était célèbre dès les temps les plus reculés, et on peut supposer que le poëte fit application de ce nom de Cydnus au Sarus classé, malgré son importance, comme affluent du Pyrame, avec lequel il avait une embouchure et un cours communs [2].

[1] Cf. les cartes de MM. Kiepert et Tchihatcheff.

[2] Tchihatcheff, *Géogr. phys. de l'Asie Min.*, t. I, ch. VI. *Les fleuves.*

On peut encore attribuer cette substitution de noms à l'ignorance dans laquelle étaient les anciens des cours supérieurs des rivières débouchant du Taurus, ce qui expliquerait le silence que gardent les auteurs sur le Sarus, et la confusion des deux fleuves dans les temps antiques, confusion que M. de Tchihatcheff a parfaitement expliquée.

Dans le cours de l'inscription, le poëte dit encore que l'aqueduc d'Adana était supporté par des arcades, et qu'au moyen de digues, les eaux ne pourraient plus déborder. Ces digues avaient donc pour but d'éviter que la ville ne fût submergée, comme l'avait été Tarse, où l'empereur Justinien avait dû faire creuser un canal pour la préserver de nouveaux désastres [1].

L'auteur termine en rappelant que c'est par l'ordre du plus illustre des princes que l'aqueduc fut achevé, et que la gloire de l'architecte égalera celle des princes qui muselèrent les bouches du Nil.

Quel est le prince que le poëte byzantin désigne par le titre d'illustre? On a tout lieu de croire que ce doit être Justinien; car on sait combien de travaux il fit exécuter en Cilicie. Procope en donne le détail, et s'il ne cite pas l'aqueduc, c'est que sans doute il rattachait cette construction à l'importante restauration du pont d'Adana, ordonnée par l'empereur et exécutée sous son règne. Ce qui rend cette hypothèse vraisemblable, c'est que l'aqueduc servait non-seulement à porter l'eau dans les divers quartiers de la ville, mais encore à prendre au fleuve la surabondance des eaux qui lors de la fonte des neiges devaient, poussées par une force irrésistible, ébranler les piles du pont et en hâter la ruine.

[1] Procope, *Edif.*, ch. VI.

Sur la rive droite du Sarus et couvrant le pont d'Adana, dont il défendait l'approche, on voit un château ruiné [1], qui paraît être de construction byzantine. Paul Lucas [2] donne des détails sur ce monument qui, de son temps, était encore en assez bon état, puisqu'une garnison turque l'occupait. Kinneir [3], qui l'a visité au commencement de ce siècle, le prit pour un édifice musulman et signala son état de délabrement. De nos jours, il ne reste de ce château fort que des pans de murailles [4] dans l'intérieur desquels sont groupées des habitations turques. Les matériaux entrés dans la construction de la forteresse se composaient de belles pierres de taille. Après les siéges de 1485 par Bajazet II, qui la fit réparer, et de 1488 par le sultan d'Égypte, qui la fit miner pour obtenir et hâter sa reddition, on remarque avec étonnement le bon état de conservation dans lequel s'est maintenue la base de cette forteresse.

Quelques mosquées sont les seuls édifices du moyen âge que possède Adana. L'une d'elles, *Eski-djami* (vieille mosquée), est une ancienne église chrétienne sous le vocable de saint Jacques [5]. Une autre, l'*Olou-djami*, a été élevée par le fils d'El-Rhamadan-oglou, dont nous avons déjà parlé [6] ; une troisième enfin a été construite par Piri-pacha [7], descendant de Rhamadan-oglou.

Près de l'Olou-djami est une maison en ruine construite en briques, comme le sont la plupart des habitations d'A-

[1] *Itinér. de Constantinople à la Mekke*, Ed. Bianchi, p. 20.
[2] *Voy.*, t. I, p. 347-9.
[3] *Voy.*, t. I, p. 205-7.
[4] Ainsworth, *Travels in Asia Minor*, t. II, p. 85-6.
[5] Indjidji, *Géogr. de l'Arménie*, p. 354 358.
[6] *Itinér. de Constantinople à la Mekke*, p. 21.
[7] *Id.* et Djihan-Numa, p. 1723.

dana, et dans laquelle le sultan Mourad séjourna en se rendant à Bagdad. Cette maison est connue sous le nom de *Vakef-seraï*. En Turquie, il était d'usage autrefois de faire murer les issues d'une maison qu'un sultan avait habitée, afin que personne n'y pût loger après lui. Celle que je viens de décrire a effectivement ses portes et ses fenêtres murées; toutefois, en raison de son état de dégradation, on peut pénétrer, par un escalier tournant, jusque dans la chambre qu'occupait le sultan Mourad.

Dans le nombre des monuments modernes que renferme Adana sont neuf mosquées bien construites ayant d'élégants et gracieux minarets.

Le bazar, outre son étendue, renferme un *bézistan* qui a beaucoup d'analogie avec ceux de Constantinople et de Smyrne. Le palais du pacha, gouverneur général de la province, est situé sur les bords du Sarus et présente la forme d'un vaste parallélogramme. Le centre du palais est exclusivement affecté au gouverneur; l'aile droite est occupée par les zaptiés du pacha et sert aussi de prison. L'aile gauche est affectée aux logements des principaux fonctionnaires du pachalik qui y ont leurs bureaux [1]. En avant du palais, du côté qui fait face au Sarus, est une plage assez étendue qui sert de champ de manœuvres aux troupes. Sur cette plage et près des bords du fleuve gisent quelques pièces d'artillerie en fonte portant sur la culasse la marque G+B.

On compte quatre bains à Adana; ils sont bien construits, spacieux, commodes et reçoivent d'abondantes eaux.

Adana possède aussi trois belles églises édifiées lors de

[1] Cf. la description du palais d'Adana dans le *Voy. en Orient* de madame la princesse Trivulce de Belgiojoso.

l'occupation égyptienne; deux appartiennent aux Arméniens, la troisième est aux Grecs. L'église cathédrale des Arméniens est placée sous le vocable de la Vierge; l'autre, sous l'invocation de saint Étienne. Parmi les manuscrits conservés dans la cathédrale, il y a un petit évangile dans lequel j'ai lu le memento suivant : « Sous le patriarcat de Constantin, pendant le règne du roi Héthoum, le baron Geoffroy (Djofré) a fait écrire cet évangile pour son usage, l'an 697 de l'ère arménienne (1248). » A part ce manuscrit, qui est du XIII[e] siècle, tous les autres sont modernes et dépourvus d'intérêt.

Le cimetière des Arméniens est situé à l'ouest d'Adana et hors de l'enceinte de la ville. J'y ai trouvé, encastrée dans le mur extérieur, l'inscription arménienne suivante :

« *En l'année des Arméniens* **1050 (1601).** *Ici repose en paix dans le Christ, Minas, fils de Pascal d'Elbistan! Que Dieu ait pitié de son âme! Amen!* »

L'église grecque n'a rien de remarquable. Dans l'intérieur se trouve la dalle en marbre blanc servant de maître-autel et sur laquelle est gravée l'inscription métrique relative à l'aqueduc d'Adana construit par Auxentius.

Les maisons d'Adana sont presque toutes bâties en briques; dans le nombre se remarquent quelques habitations de belle apparence. Les rues sont plus larges et mieux tenues que celles de Tarse; les plus fréquentées sont garnies de trottoirs. Le nombre des maisons d'Adana est d'environ 4,500; celui de ses habitants est de 18,000 en hiver, époque à laquelle la population atteint son maximum. Les maisons sont ainsi réparties par ordre de nationalité : maisons turques et arabes, 2,800; arméniennes, 900: armé-

niennes-néophytes, 80 ; grecques, 60 ; des Noussariés, 600 ; des Syriens Jacobites, 55 ; des Européens, 5 ; ce qui fait un total de 4,500 maisons.

Ainsworth [1] et le général Chesney [2] ont exagéré de beaucoup le nombre des maisons et des habitants d'Adana en portant, le premier, à 10,000 le chiffre des maisons et à 50,000 le nombre des Adaniotes ; et le second, à 8,000 le nombre des maisons, ce qui, dans les mêmes proportions, donnerait un total de 40,000 habitants. Jamais, en aucun temps, la population d'Adana n'a atteint un chiffre aussi élevé.

Adana est dans une position admirable. Cette antique cité, bâtie en amphithéâtre sur les bords du Sarus, est entourée de campagnes couvertes de vignobles, d'arbres fruitiers et d'une riche végétation. Les produits sont abondants et tellement variés qu'ils peuvent satisfaire à tous les besoins de la vie. Le climat y est tempéré et le ciel presque toujours pur. Ces divers avantages font de la ville d'Adana un séjour plein de charmes, au moins pendant la plus grande partie de l'année ; l'été, les chaleurs arrivent à un tel degré d'intensité que les marais qui avoisinent la ville répandent des miasmes pestilentiels qui corrompent l'air. A cette époque, les habitants se retirent en grand nombre dans les montagnes, afin de se préserver des fièvres qui déciment la population.

Nous avons dit que le Sarus arrosait les murs d'Adana. Ce fleuve est assurément le plus grand de la Cilicie, puisqu'il prend sa source dans le versant septentrional de l'Anti-

[1] *Travels*, t. II, p. 85-6.

[2] *Expéd. de l'Euphrate*, t. I.

Taurus, se fraye un passage à travers la chaîne Taurienne, arrose les plaines méridionales et se jette dans la mer à peu de distance de l'embouchure du Cydnus, à l'endroit nommé par Tite-Live « capita Sari[1]. »

Selon Étienne de Byzance[2], le Sarus aurait reçu son nom de Σάρος, personnage imaginaire de la création de ce géographe. Primitivement le Sarus portait le nom de Sinarus, Σίναρος[3]. Dans son cours supérieur, il a maintenant la dénomination de *Saran-tschai,* qui a quelque analogie avec le nom de Sarus qu'il portait dans l'antiquité. Dans son cours inférieur, il est désigné par l'appellation de *Seihoun-tschai,* qui lui fut donnée par les Arabes[4] et qui ne fut adoptée qu'à partir du XIe siècle. En effet, Cédrénus[5], racontant la campagne de l'empereur Héraclius, ne se sert que de l'ancien nom de Sarus.

Quelques auteurs anciens, en parlant du Sarus, lui ont donné des noms différents; Xénophon, entre autres, appelle ce fleuve Φάρος[6].

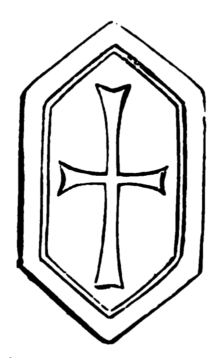
Du temps de Justinien, le Sarus était navigable, même pour d'assez gros navires[7]. L'ambassadeur Barbaro[8] le qualifie de « fiumara grossissima. » Belon[9] affirme que de son temps cette rivière n'était pas navigable, « pour ce qu'elle mezne moult grande quantité de gravois avec elle. » Cepen-

[1] *Hist.*, liv. XXXIII, ch. XLI.
[2] Vo Σάρος.
[3] *Schol. ad Dion. Perieg.*, v. 867.
[4] Reinaud, *Géogr. d'Aboulfeda*, t. I, p. 63.
[5] *Compend. hist.*, I, 727.
[6] *Expéd. Cyr.*, I.
[7] Procope, *Edif.*, v, 5.
[8] *Viagg.*, p. 30 et suiv.
[9] *Observ. sing.*, liv. II, ch. CVIII.

dant Ainsworth [1] assure que le Seihoun peut porter de petits bateaux à vapeur jusqu'à Anazarbe, assertion que les renseignements que j'ai pris sur les lieux me mettent à même de confirmer. Toutefois, on ne voit remontant le Sarus que des mahones qui de Mersine, port de Tarsous, viennent à Adana pendant l'été pour y charger des produits du pays, et notamment des fruits et des légumes. Trois moulins sont amarrés en aval du pont d'Adana.

La pêche du Sarus est peu abondante, surtout dans son cours inférieur, où les eaux sont de mauvaise qualité. En effet le fleuve reçoit, à la hauteur du pont d'*Ak-keupri*, situé à six heures au nord du Kulek-boghaz, un cours d'eau dit *Kara-sou* (eau noire) qui, d'après l'opinion des habitants de la contrée, empoisonnerait le Sarus et occasionnerait les maladies si nombreuses et si fréquentes qui désolent la population d'Adana et des villages voisins.

[1] *Travels in As. Min., l. c.*





Ecussons encastrés sur la muraille extérieure de l'église des Arméniens de Tarsous

LE TAURUS CILICIEN



Costumes des habitants du Taurus et de la Cilicie.

CHAPITRE PREMIER.

DE TARSE AU KULEK-BOGHAZ, PAR NEMROUN.

Villages au nord de Tarsous; églises ruinées à Manaz; environs de Nemroun, l'ancienne Lampron; le château arménien de Lampron; villages au nord-est de Nemroun; la vallée de l'Enfer; Kulek-maden et les mines du grand-seigneur; le château du Kulek; le Kulek-boghaz ou portes de la Cilicie.

Après avoir quitté Tarsous et dépassé la montagne des Sept-Dormants, on arrive aux villages de *Sandjikar* et d'*Oulach*, situés à peu de distance du *Djebel-el-Kef*, au

nord-est. Ce dernier village a été élevé sur l'emplacement d'une localité antique dont les ruines ne sont pas encore entièrement effacées ; on y voit les restes d'une construction en briques et un grand réservoir taillé dans le roc. En quittant Oulach, on débouche bientôt dans la vallée du Cydnus, désignée aujourd'hui sous le nom de *Kechbukur;* elle est dominée au nord par une montagne boisée et coupée de distance en distance par des failles formant comme autant de portes naturelles, encadrant des sites détachés d'une admirable contrée alpestre. Sur tout ce parcours se trouvent, outre les ruines de bourgades et d'églises byzantines, des villages assis à la base des rochers. Enfin, après quelques heures de marche, on arrive à *Manaz,* ancien village arménien, l'une des rares localités de la Cilicie dont le nom n'a été ni changé ni altéré par suite de la conquête musulmane. On y compte environ quarante maisons. Dans le voisinage de Manaz, on voit plusieurs églises dont la plus remarquable, quoique ruinée, offre encore de beaux restes ; les murailles, l'abside, cinq des colonnes qui divisaient les nefs, enfin le portique, aident à reconnaître l'ensemble d'une église bâtie dans le style des anciennes basiliques. Près de cet endroit, on remarque de grands et profonds réservoirs carrés, creusés à même le roc, et couverts de dalles de grande dimension. Ce sont des citernes encore intactes et utilisées par les habitants de Manaz. Une autre église de même dimension que la précédente est au sud du village ; il ne reste de cet édifice que la base des murailles. A côté, des sarcophages creusés dans le roc, avec couvercles prismatiques à oreillettes, indiquent que Manaz est d'origine romaine ou byzantine.

A trois heures de Manaz, on trouve le village de *Sarik-*

Pl. XXII

V. Langlois del.

EGLISE DE MANAZ

aga, situé dans une plaine entourée par des montagnes sillonnées par des gorges profondes, et qui, à mesure qu'elles se rapprochent de Nemroun, atteignent une hauteur considérable.

Nemroun est à trois heures de Sarik-aga; c'est, à proprement parler, plutôt une *yaïla*, ou résidence d'été, qu'un village. Les maisons y sont espacées et au milieu de vastes jardins plantés d'arbres fruitiers. Le sommet du rocher autour duquel sont disséminées les habitations de Nemroun sert de base à un château arménien, d'un accès difficile, car le sentier qui y mène est abrupte et pratiqué dans les rochers. On ne pénètre dans le château qu'après avoir successivement franchi cinq arcades de la plus grande dimension. C'est la hauteur inusitée de ces arcades qui a fait dire à Paul Lucas [1], d'accord en cela avec les traditions locales, que ce château avait été bâti par des géants. Sur la première pente du château sont gravées deux figures de lions héraldiques et des croix au pied orné, semblables à celles du revers de quelques monnaies des rois d'Arménie, et principalement de Léon II, d'Héthoum Ier et de Léon III [2]. Le sentier dont j'ai déjà parlé, serpente sur le flanc occidental de la montagne; car le château n'est accessible que par ce seul point et défendu de tout autre côté par d'énormes rochers à pic. En pénétrant dans la forteresse, assise sur les plates-formes que présentent les rochers à leur sommet, on aperçoit les restes de tours carrées et ceux d'un édifice oblong construit en belles pierres de taille, lequel est divisé dans sa largeur en trois compartiments. Les dalles du château sont voûtées et les murs extérieurs percés de fenêtres ogivales.

[1] *Voy. en Asie Min.*, t. I, p. 353-361.
[2] Voyez la vignette, p. 59.

Le monument dont il s'agit est purement arménien, ce que confirment les numéros de repère, en lettres arméniennes, gravés sur beaucoup de pierres entrées dans sa construction. Les tours sont percées de petites ouvertures circulaires se communiquant, et à l'intérieur desquelles on plaçait des lumières servant à faire des signaux [1], comme autrefois on avait l'habitude de les employer en stratégie : « Per noctem flammis, per diem fumo, significant sociis [2]. » Quelques voyageurs ont cru voir dans ces ouvertures des embrasures destinées à recevoir des canons [3], sans se rendre compte que le château de Nemroun figure dans l'histoire dès le XI[e] siècle, c'est-à-dire longtemps avant l'invention de la poudre. Une fort belle tour octogonale, bien voûtée et recevant le jour par de petites fenêtres ménagées dans l'épaisseur des murailles, est au sud-est de la forteresse. La salle basse de cette tour était la chapelle du château.

Nemroun, dont le nom arménien est *Lampron*, était pendant la domination arménienne en Cilicie une forteresse d'une grande importance. Abelgharib, prince de Tarse, l'avait donnée en 1070 à Ochin, son compagnon d'armes qui, comme lui, était venu des provinces de la Grande-Arménie pour se fixer dans le Taurus. Les descendants d'Ochin formèrent une dynastie, dite des Héthoumiens, qui fut longtemps en rivalité avec les Roupéniens, dont ils ne

[1] L'usage des signaux par le feu, dont les anciens se servaient en stratégie, remonte à une haute antiquité. Cf. à ce sujet : Eschyle, *Agamemnon*; et Sallier, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XIII, p. 400; J. Lipse, *De milit. rom.*, liv. I, ch. V, dial. IX; Virgile, *Enéide*, II, 256; VI, 518; Tite-Live, IV, 27.

[2] Végèce, *De re milit.*, II, 7, III, 1.; Cf. aussi Quinte-Curce, V, II, 7, et Philon, *apud Eusèbe, Prep. Evangel.*, t. I, liv. VIII, ch. XV.

[3] *Journal Asiatique*, 1857. *Lettre à M. Mohl sur les antiquités de l'Asie Mineure.*

Pl. XXIII



VUE DE NEMROUN (LAMPRON)

voulaient pas reconnaître la suzeraineté. Ce ne fut qu'à partir du règne d'Héthoum I[er] que le fief de Lampron retourna à la couronne de Sis. C'est dans la forteresse de Nemroun que naquit, au XII[e] siècle, saint Nersès, surnommé Lampronatzi, archevêque de Tarse et fils d'Ochin, baron de Lampron. Ce personnage joua un grand rôle dans l'histoire ecclésiastique de l'Arménie. On a de lui plusieurs ouvrages religieux que les Arméniens tiennent en haute estime. La bibliothèque impériale de Paris possède un manuscrit autographe de ce saint personnage.

En sortant de Nemroun et après avoir franchi la chaîne des montagnes situées au nord-est, on arrive à des hauteurs à pentes diversement inclinées, que séparent des gorges profondes et accidentées. Au nombre des villages situés sur plusieurs points de ces hauteurs se trouve celui de *Fakilar,* très-renommé par l'industrie de ses habitants qui se livrent à la fabrication et au commerce d'ustensiles en bois aussi nombreux que variés. Ce sont les gens de Fakilar qui approvisionnent le marché de Tarsous de chaises et d'écuelles en bois, de narguilés et de tchibouks tournés avec assez d'habileté. Ils fabriquent aussi des cuillers ornées de sculptures assez originales et des bois de fusils et de pistolets.

Après ce village, on arrive en face de montagnes élevées et abruptes, dans lesquelles on s'engage par des sentiers difficiles et quelquefois dangereux. Ces montagnes franchies, on parvient au bord d'un affluent du Cydnus qui traverse la *Vallée de l'Enfer* (Djéhanna-déressi) resserrée entre deux falaises de calcaire gris. Là encore s'élèvent plusieurs villages, et entre autres celui d'*Afélar,* de la tribu de Tékeli-oglou, connu aussi par ses fabriques d'ustensiles

en bois, et *Gaensin*, hameau composé de dix maisons.

A la suite de la Djéhanna-déressi s'étend une contrée accidentée que l'on traverse pour arriver à une gorge profonde qui mène par une descente rapide aux usines du grand-seigneur appelées *Kulek-maden*. C'est là que s'épure le plomb argentifère que l'on tire des mines de Boulghar-dagh. Aujourd'hui cette usine ne fonctionne que rarement; lorsque je la visitai, le directeur m'apprit que depuis un an les travaux étaient complétement interrompus. Il a été question déjà des mines de Boulghar-dagh au commencement de ce livre, lorsque nous avons parlé des richesses minéralogiques de la Cilicie et du Taurus[1].

A l'extrémité de cette gorge on débouche dans une autre contrée, accidentée comme celle qui précède et de peu d'étendue, à laquelle on donne le nom de *Vallée du Kulek*. Là se trouve *Basen-tchukurun*, sorte d'yaïla fréquenté pendant l'été par les notables d'Adana et où quelques familles arméniennes, qui y ont une misérable église, font leur résidence habituelle. Tout près de ce village se dresse le *Kalah-dagh*, montagne couronnée par le *Kulek-kalessi*, qui lors de la domination arménienne était un fief important appelé *Gouglag*[1] dont le commandant était chargé de la garde des défilés connus sous le nom de *Portes de la Cilicie*. Le Kulek-kalessi est une forteresse d'une grande étendue, mais complétement ruinée et dont il ne reste qu'une muraille et six tours démantelées[2]. Dans son enceinte on aperçoit encore les vestiges d'un village abandonné qu'occu-

[1] Notre *Essai sur la const. de l'Arménie*, p. 46.

[2] M. le Dr Kotschy a donné, dans son *Reise in den Cilicischen Taurus über Tarsus*, un plan de cette forteresse, qu'il leva lors de son exploration botanique du Boulghar-dagh en 1853.

paient, il y a encore quelques années, plusieurs familles turkomanes. A la fin du dernier siècle, lorsque les bandes de Tchapan-oglou exerçaient leurs brigandages, le Kulek-kalessi, qui servait de repaire à ce chef montagnard, était un lieu redoutable pour les habitants de cette contrée.

A toutes les époques, le passage des Portes de la Cilicie, appelé aujourd'hui *Kulek-boghaz*, a été considéré comme un point stratégique d'une grande importance. Nous y reviendrons en décrivant les Pyles ciliciennes et les travaux de défense exécutés sur ce dernier point par ordre de Méhemet-Aly, vice-roi d'Égypte, après qu'Ibrahim-pacha, son fils, eut conquis sur les Turcs la Syrie et la Karamanie.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DE TARSE A LA FRONTIÈRE DE LA CAPPADOCE, PAR LES PORTES DE LA CILICIE.

Route de Tarse au Kulek-boghaz; l'arc de triomphe de Beïramlu; khans et châteaux du moyen âge; ruines de Mopsucrène; les Portes de Cilicie, aujourd'hui Kulek-boghaz; histoire du défilé; fortifications élevées par les Égyptiens; détail des travaux; le Boulghar-dagh; l'Annacha-dagh et l'Allah-tepessi; le château de Podandus et la vallée de Butrente; le Pont Blanc (Ak-keupri), limite des deux pachaliks d'Adana et de Kaisarié.

A une journée de Tarsous, vers le nord, on trouve un défilé célèbre connu dans l'antiquité sous le nom de *Pyles ciliciennes,* et de nos jours sous celui de *Kulek-boghaz*. Pour se rendre de Tarsous à ce défilé, on suit la trace d'une ancienne voie romaine qui conduit en Cappadoce, et on arrive à un pont jeté sur le Cydnus. Au delà de ce fleuve est une vaste plaine, coupée à son extrémité par de légères collines qui aboutissent à une montée assez rapide. Après une marche de trois heures à partir de Tarsous, on découvre un village appelé *Beïramlu*. L'accès en est difficile, le chemin qui y conduit étant pierreux et semé de nombreux coquillages fossiles ayant une grande analogie avec l'*Ossea giganea, Brandt*[1].

A une demi-heure de marche au delà de Beïramlu, on atteint, toujours en suivant la voie romaine, un plateau

[1] D'Archiac, *Hist. des progrès de la géologie; Terrains tertiaires*, t. II, p. 959.



V. Langlois del. Ch. Sauvier sc.

L'ARC DE CONSTANTIN A BEIRAMLU

boisé au sommet duquel se dresse un arc de triomphe élevé sur cette voie et dont les traditions attribuent la construction à Constantin le Grand. Ce prince l'aurait fait élever à l'époque où il se rendait de sa nouvelle capitale à Jérusalem [1]. Sur ce point, la route est dallée sur une largeur de trois mètres et sur une longueur d'environ deux kilomètres.

Sur un rocher qui borde la route, et à deux heures de marche de l'arc de Beïramlu, on voit une inscription latine rendue indéchiffrable par suite de l'infiltration des eaux; cependant le nom de Marc-Aurèle, sous le règne duquel cette voie fut établie ou réparée, est encore lisible.

Le terrain, à partir de l'arc de Beïramlu, présente une série de petites collines séparées par des bas-fonds, et plus en arrière, par des hauteurs couvertes de bois et qui, à mesure qu'elles se rapprochent de la chaîne principale du Taurus, déploient la plus riche végétation. Les bas-fonds que je viens d'indiquer sont généralement bien cultivés; les terrains y sont fertiles, grâce aux irrigations alimentées par l'eau des sources voisines que les Turkomans dirigent avec une certaine intelligence.

C'est à partir de ces hauteurs que commence la route militaire que Méhémet-Aly a fait construire et qui vient se joindre à celle d'Adana, à environ cinq heures de Tarsous. Arrivé à ce point de la montagne, on s'engage dans une gorge profonde, étroite et basse, que bordent, en s'inclinant, des hauteurs d'une élévation de 150 mètres, et que domine le vieux château de *Ianifa-kichla*. A quelque distance à l'est de cette forteresse on trouve *Zavardjik*, autre

[1] Michaud et Poujoulat. *Corresp. d'Orient*, t. III, *Lett.* 173, *adressée par M. Dizaut, consul de France à Tarsous, aux auteurs.*

château ruiné ; enfin, plus au nord s'élève le *Kutchuk-kalessi* (petit château). Au pied de ces contre-forts du Taurus coule un ruisseau ombragé par des sapins auxquels se mêlent des oliviers et des vignes sauvages. Après deux heures de marche dans cette gorge, on arrive au caravansérail et à la fontaine de *Mézarlik-olou-khan,* distants de quatre heures du Kulek-boghaz. C'est sur l'emplacement de ce khan, et non au village de *Bostanluk-koï,* dont je n'ai pu trouver l'emplacement, que devait se trouver *Mopsucrène,* ville fondée après la prise de Troie[1] par une colonie argienne que conduisaient Mopsus et Amphylocque. C'est à cette même époque que remonte la fondation des villes de Mallus et de Mopsueste, situées sur les bords de la mer.

Le nom de Mopsucrène, c'est-à-dire la fontaine de Mopsus, Μόψου κρήνη, se retrouve sous des formes différentes dans Ptolémée[2], Sozomène[3] et Ammien Marcellin[4]. C'est dans cette ville que mourut, en 361 de notre ère, l'empereur Constance II, marchant contre Julien l'Apostat[5]. Moïse de Khorène, historien arménien du ve siècle, avance, contrairement aux relations des historiens latins, que c'est à Mopsueste que Constance perdit la vie[6]; mais on peut croire que l'auteur arménien a confondu le nom de ces deux villes, et avec d'autant plus de raison que nous savons positivement que Moïse a puisé les éléments de son

[1] Eusèbe, *Chron.*, liv. II, p. 93.
[2] *Géogr.*, liv. V, ch. VII.
[3] Liv. V, ch. II.
[4] Liv. XXI, ch. 29.
[5] Eutrope, x, 7. — Eusèbe, Ammien Marcellin et Sozomène; *loc. cit.*
[6] *Hist. d'Arménie*, liv. III, ch. 13.

troisième livre aux sources grecques et latines, qui indiquent toutes Mopsucrène comme le lieu où mourut Constance II. Au moyen âge, Mopsucrène existait encore, comme l'attestent l'*Itinéraire d'Antonin*[1] et celui de *Bordeaux à Jérusalem*[2], qui mentionnent un établissement de Mopsus dans cette région du Taurus.

Il ne reste aujourd'hui que bien peu de chose de Mopsucrène qui, dès le moyen âge, ne devait plus présenter que l'aspect d'une simple bourgade, à en juger par les ruines qui se voient sur un coteau boisé au nord et à quelques minutes du khan de *Mézarlik-olou*. Ces ruines, au milieu desquelles on aperçoit les débris d'une petite église en forme de basilique, consistent en une prodigieuse quantité de fragments de briques et de poteries couvrant le sol à droite de la route. A gauche de cette même route, sur le bord d'un précipice et après avoir dépassé la fontaine dont j'ai parlé, on remarque les restes d'une ancienne muraille dont il ne m'a pas été possible de reconnaître la destination primitive.

En partant de là pour suivre la direction du Kulek-boghaz, les montagnes dont les pentes rapides dominent et resserrent la route en beaucoup d'endroits, s'en éloignent peu à peu, en décrivant une courbe qui les rapproche de nouveau de cette même route. Celle-ci conduit en s'infléchissant à un bas-fond où s'élèvent deux khans qu'une faible distance sépare et qui sont appelés, l'un le *Kisil-khan*, et l'autre le *Sarik-khan*. Près de ce dernier caravansérail coule une fontaine d'eau pure donnant aux Turko-

[1] V° *Mopsucrone*.
[2] *Itinér.* publié par Fortia d'Urban, et *Pièces justif. du Voyage en Orient* de M. de Chateaubriand.

mans qui habitent sur ce point la facilité de se livrer à la culture d'un tabac très-renommé dans toute la Karamanie, et dont le parfum se rapproche beaucoup de celui de Lattaquié, en Syrie.

A partir de ce dernier khan commence un défilé qui suit, en le remontant, le cours d'un torrent que bordent et dominent d'imposantes montagnes. La plus remarquable de ces hauteurs, le *Kalah-dagh* (montagne du château), est coupée à pic vers son sommet sur lequel est assis, à une grande élévation[1], le château byzantin (Kulek-kalessi) dont j'ai parlé dans le chapitre précédent.

L'aspect de ce défilé est admirable et ne le cède sous aucun rapport aux plus beaux sites des Alpes. La forêt qui couvre les pentes des montagnes consiste en arbres résineux, cèdres, chênes, platanes et autres de la plus belle végétation. Les eaux du torrent, en s'écoulant rapidement à travers les rochers, forment une série de bruyantes cascades du plus bel effet. C'est principalement dans cette région que j'ai remarqué une admirable plante particulière à l'Asie Mineure et qui mérite une mention spéciale. La tige de cette plante, haute de trois à quatre pieds, est couronnée par un calice de couleur pourpre, en forme de cornet, dont l'angle supérieur s'allonge et retombe comme la manche d'un kaftan. De la corolle s'élance, en guise de pistil, un dard quadrangulaire, semblable à une lame d'épée, d'un violet presque noir et long d'un pied environ. L'extérieur des étamines, la tige et les feuilles finement découpées et frisées sont d'un vert clair moucheté de brun comme la

[1] Chesney, *Exp. de l'Euphr.*, t. I, p. 358. — Kotschy, *Reise in den Cilicisch. Taurus*, Cf. la pl. annexée à la fin du volume.

peau d'une couleuvre. Les Turks nomment cette plante *Ilan-otou* (herbe du serpent); son nom scientifique est *Arum maculatum*. C'est une plante employée en médecine.

Après avoir contourné et dépassé le Kulek-kalessi, le défilé se trouve tout à coup resserré par deux rochers nus et à pic, sur lesquels on lit deux inscriptions latines que le temps a presque entièrement détruites [1]. L'inscription de droite, placée au-dessus d'une cascade, laisse voir encore le nom d'Adrien qui a dû construire, ou du moins réparer cette route.

Nous arrivons maintenant à ce point important que les anciens désignaient sous le nom de *Portes* ou *Pyles ciliciennes*, et les chroniqueurs des croisades sous celui de *Portes de Judas* [2].

Xénophon donne de ce passage une description d'une telle exactitude, qu'elle est encore d'accord avec l'état actuel des lieux [3]. Quinte-Curce [4] rapporte que le château des Portes fut pris par Alexandre qui, venant de la Cappadoce, entra par là en Cilicie.

Au delà de ce difficile passage se trouvent une fontaine, un khan abandonné et des montagnes dont la base, dépourvue de toute végétation, a la même inclinaison que celles qui précèdent les Portes.

Suivant Arrien, Alexandre, après avoir soumis la plus grande partie de la Cappadoce, serait arrivé triomphant à

[1] Mon *Recueil d'Inscr.*, p. 34, n[os] 78, 79. — Ainsworth (*Travels in As. Min.*, t. II, p. 76-77) a pris ces inscriptions pour du grec, et M. de Tchihatcheff (*Journal asiat.*, 1854. *Lettre à M. Mohl*) pour de l'écriture cunéiforme, en disant que ce sont des monuments érigés par Xerxès.

[2] Albert d'Aix, *Chron.*

[3] *Anabas.*

[4] *Hist. d'Alex.*

l'entrée du défilé, alors appelé *Camp de Cyrus*. Un corps de l'armée de Darius occupait ce point et était chargé de défendre le passage; mais à l'approche des phalanges macédoniennes, il aurait pris la fuite.

Plusieurs siècles après le passage d'Alexandre en Cilicie, Pescénius Niger, usurpateur de la pourpre impériale en Orient, chargea Émilien, l'un de ses généraux, de garder les défilés du Taurus, et fit, dans un but de défense, élever quelques ouvrages et construire des murailles sur divers points en avant du défilé; mais le cours des torrents ayant balayé tous ces travaux stratégiques, l'armée de son compétiteur trouva ces passages libres. C'est dans le même endroit et près du khan abandonné dont j'ai parlé, que, dans le courant de ce siècle, Ibrahim-pacha, après avoir vaincu et repoussé les armées turkes, avait d'abord jugé convenable d'établir les batteries qui devaient défendre l'entrée du défilé; mais il reconnut bientôt que cette position était vicieuse, en ce qu'elle n'offrait pas à son infanterie l'espace nécessaire pour se déployer, et que son artillerie ne pouvait y produire l'effet qu'il en attendait, attendu que ses feux eussent été trop plongeants. Convaincu de la nécessité de changer son plan de défense, Ibrahim abandonna l'entrée du défilé et fit élever les travaux à une demi-heure au nord des Portes, dans un vallon où on arrive en suivant un large torrent dont les berges sont d'inégale hauteur. Cette position est connue sous le nom de *Kulek-boghaz kalessi* (châteaux du défilé du Kulek).

Nous nous arrêterons un instant ici pour décrire les ouvrages remarquables que le général égyptien fit élever sur cette importante position, qu'il destinait à fermer les passages du Taurus, dans le cas d'une rupture avec la Turquie.

Les fortifications égyptiennes du Kulek-boghaz sont à 12 heures de cheval de Tarsous, par la voie romaine dont nous avons parlé, et à la même distance d'Adana. L'élévation du sol est de 1,100 mètres au-dessus du niveau de la mer. La route de Constantinople, après avoir suivi le torrent dont j'ai parlé, passe dans le vallon qui, dans sa partie inférieure au pied des montagnes, n'a pas deux mille mètres de largeur. Les crêtes des montagnes qui dominent et resserrent ce vallon sont à une élévation de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; 4,000 mètres environ les séparent. Les matériaux les plus utiles pour les constructions militaires se trouvent réunis sur ce point; ce sont des bois, des pierres d'une excellente qualité, des pierres à chaux et des sources abondantes. Le climat y est très-sain, quoique froid et pluvieux en hiver. Un ingénieur habile, le colonel polonais Schultz (Iousouf-aga), le même qui fortifia Saint-Jean d'Acre, fut chargé par Ibrahim-pacha de la direction des travaux que Méhémet-Aly avait pris la résolution de faire élever au Kulek-boghaz, limite septentrionale des possessions égyptiennes, fruit des conquêtes de son fils.

La ligne des retranchements a été dirigée de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest. La distance qui sépare les points extrêmes est de 3,500 mètres et comprend huit ouvrages principaux, une tour et un blokaus.

La tour est dans une position très-élevée. Elle devait servir de poste d'observation et était destinée à empêcher des partis ennemis de se glisser jusque sur la position par le point le plus escarpé de la montagne. Le blokaus, situé à l'extrême gauche de la ligne, sur un monticule dont il couvre complétement le sommet, est en avant de l'ouvrage n° 8 qu'il domine. Sa destination correspond à celle de la tour. C'est en quelque sorte une vigie qui, découvrant toute

il se dirige alors au sud, en séparant l'ouvrage n° 3 du n° 2.

Le n° 8 est à 80 mètres environ au-dessus, et de l'autre côté du torrent; une tour oblongue de 18 mètres de hauteur est construite auprès de cet ouvrage, avec lequel elle communique au moyen d'un pont-levis. Placée en arrière et à gauche, cette tour plonge sur le torrent qui coule dans la direction de Sarik-bey. Elle a trois rangs de créneaux et une batterie à sa partie inférieure faisant face à l'ouvrage principal, qui peut être armé de quatre pièces de 4: Le reste du pourtour doit, au moyen de ses obusiers, fouiller tous les creux ou inflexions du plateau que les autres ouvrages ne pourraient découvrir. Dans le blokaus, l'ingénieur a construit des cheminées afin de pouvoir, en hiver, prévenir l'humidité et assainir ainsi le logement du soldat. Les contrescarpes ne sont pas revêtues, excepté dans la partie où ont été établies des casemates pour la défense du fossé. Les cuisines se trouvent en dehors des ouvrages et près de leur entrée; elles sont encastrées dans les glacis.

Les revêtements de l'escarpe et du talus intérieur du parapet sont faits en maçonnerie dans les ouvrages n°s 2, 3, 4, 5, 6 et 8; tandis que dans les n°s 1 et 7, le talus et l'escarpe sont revêtus de bois.

L'armement général avait d'abord été porté à 91 pièces de divers calibres, dans le premier projet; dans le second, il a été augmenté de 19 bouches à feu, sans les pièces de réserve et une demi-batterie de campagne pour faire des sorties au besoin. Dans le second projet, le n° 1 avait quinze pièces de 24.

Voici comment ces pièces étaient réparties dans le projet primitif:

DÉTAIL DES BATTERIES.		Canons de					Obusiers		Mortiers.	Pierriers.	TOTAL général.
		16	12	8	6	4	6	24			
N° 1	Cette batterie découvre tout le front d'attaque présumable, dans toutes les directions.										
	Pour battre le front d'attaque et le prendre à revers. . . .	6	»	»	»	»	»	»	»	»	6
	Pour battre les ravins.	»	»	»	»	»	2	»	3	»	5
	Pour la défense des murs. . .	1	»	8	»	»	»	»	»	»	9
N° 2	Cet ouvrage est formé par le confluent de 2 ravins dont un le sépare de la batterie n° 1.										
	Pour le feu de front.	»	»	4	»	»	»	»	»	»	4
	Pour le feu de flanc du ravin à gauche.	»	»	4	»	»	»	»	»	»	4
	Pour le feu de flanc du ravin à droite.	»	»	2	»	»	»	»	»	»	2
N° 3	Ouvrage accolé à la rive gauche du grand ravin. Pour battre la route de Constantinople. .	»	»	4	»	»	»	»	»	»	4
	Pour flanquer l'ouvrage n° 2. .	»	»	3	»	»	»	»	»	»	3
	Pour flanquer l'ouvrage n° 4. .	»	»	»	3	»	»	»	»	»	3
N° 4	Cette lunette est placée à peu près au milieu du plateau et à une portée de mitraille du grand ravin.										
	Pour battre de front.	»	6	»	»	»	»	»	»	»	6
	Pour flanquer les n°s 3 et 2. .	»	2	»	»	»	»	»	»	»	2
	Pour flanquer le n° 5.	»	»	»	2	»	»	»	»	»	2
N° 5	Est à 200 mètres en arrière de la ligne de défense, entre la lunette du milieu et le n° 6. .										
	Pour battre les positions de front.	4	»	»	»	»	»	»	»	»	4
	Pour flanquer les ouvrages 4 et 6 et protéger les autres ouvrages, à l'exception du n° 1.	»	4	»	5	1	»	»	»	»	10
N° 6	Appuyé au grand ravin. Pour le feu de front et de revers. .	»	3	4	»	»	»	»	»	»	7
	Pour flanquer et protéger la batterie n° 7.	»	»	»	3	»	»	»	»	»	3
N° 7	Placé sur le prolongement du grand ravin et destiné à cette défense.	»	»	»	4	»	»	»	»	»	4
N° 8	Domine toutes les batteries et prend à revers les positions que l'ennemi pourrait occuper. .	»	3	»	»	»	2	2	»	»	7
	Blokaus.	»	»	»	»	»	»	»	4	2	6
	TOTAUX.	11	18	29	17	1	4	2	7	2	91

Après cet exposé sommaire des ouvrages élevés au Kulek-boghaz, il me reste à faire connaître les avantages que le général égyptien attendait de leur ensemble.

L'ennemi, sur l'espace rétréci qui lui était laissé pour se déployer, eût été placé dans une situation bien plus défavorable que dans la plupart des siéges où l'assiégeant réunit sur un point donné autant de feux qu'il veut. Ici c'est l'assiégé qui profite de l'avantage des feux convergents dès que l'ennemi se trouve à portée. D'un autre côté, cette position peut être défendue par environ 3,000 hommes, dont un millier de canonniers. C'est assurément un chiffre d'hommes bien minime pour défendre une position d'une aussi grande importance.

Par l'ouverture du vallon où Ibrahim-pacha élevait ses fortifications, on jouit de la vue d'une admirable ligne de montagnes, dont quelques-unes sont couvertes de neiges éternelles. On voit sur la gauche la direction que suit la route de Konieh, et à droite la pente par laquelle s'écoulent les eaux du Seihoun (Sarus).

« Qui ne craint pas le boghaz ne craint pas Dieu, » dit le Turkoman en parlant du Kulek-boghaz. Il aurait fallu que cette position militaire prît la même acception proverbiale parmi les Turks. Malheureusement il n'en a pas été ainsi, et ces remarquables ouvrages sont maintenant abandonnés. En 1853, quand a éclaté la guerre entre la Russie et la Porte, l'autorité turque a fait enlever toutes les pièces que les Égyptiens avaient laissées sur place en 1840, lors de leur retraite effectuée par suite des conventions du traité de Londres.

Après avoir dépassé les fortifications du Kulek-boghaz, on débouche sur un plateau situé au centre des hautes montagnes qui constituent la masse principale du Boulghar-

dagh. Arrivé à la distance de trois heures du Kulek, ce plateau aboutit, en se rétrécissant, à un étroit vallon arrosé par un ruisseau dont les eaux s'écoulent rapidement vers le nord-nord-est et bordé de chaque côté par de très-hautes montagnes nommées l'*Allah-tepessi* à l'ouest, l'*Annacha-dagh* à l'est. Derrière ces hauteurs on aperçoit les cimes du noyau central du *Boulghar-dagh*, formées de couches de calcaire blanc et bleu. Le vallon dont je viens de parler se continue jusqu'à ce qu'il débouche dans la vallée principale de *Bosanti-sou* (Tahli-tschai) où est situé le khan de *Rhamazan-oglou* [1], qui a pris depuis le nom de *Khan de Bosanti*, et sert aujourd'hui de douane (*gumruk*). Il est éloigné de sept heures du Kulek-boghaz.

L'*Annacha-dagh*, dont la base est limitée par la route que suivent les caravanes venant du Kulek à Bosanti et en Cappadoce, est couronné par un vieux château appelé l'*Annacha-kalessi*. Ce château, que l'Itinéraire de Constantinople à la Mekke nomme le fort *Doulek* [2], est construit en marbre noir; pour y arriver, on suit des sentiers tracés sur les pentes rapides de la montagne et bordés de pins. Près du château, on remarque sur l'une des faces d'un roc isolé qui semble suspendu au-dessus de l'abîme que domine la forteresse, une très-grande quantité de petites croix que les croisés, se rendant en Terre-Sainte, ont dû graver afin de laisser en cet endroit des traces de leur passage et le souvenir des difficultés qu'ils ont eu à surmonter pour y arriver. C'était, en effet, une coutume en usage au temps des croisades, de tracer ainsi sur la pierre des croix en mémoire du

[1] *Itinér. de la Mekke*, p. 19.
[2] *Ibid.*, p. 20.

pèlerinage de Syrie. On sait que sur les murailles d'Antioche on voit encore aujourd'hui des croix latines gravées par les croisés sur quelques-unes des tours de cette ville, en souvenir des guerres saintes [1].

Le château d'Annacha présente à la fois un grand développement et de nombreuses ruines amoncelées dans son enceinte. Le genre de ses constructions, ainsi que ses bastions flanqués de tours, indiquent l'époque byzantine. Deux portes, dont l'une est à l'extrême limite du précipice, y donnent accès. La position de cette forteresse, son étendue, les nombreuses croix tracées sur un rocher qui l'avoisine, sa proximité d'Ak-keupri, aux environs duquel on pense que se trouvait Bodendron, cité par les Itinéraires d'Antonin et de Bordeaux à Jérusalem, sont autant de circonstances qui semblent démontrer que l'Annacha-kalessi est bien le *Podandus* de l'antiquité, et le *Bodendron* des historiens des croisades, où mourut le plus savant des khalifes abbassides, Al-Mamoun, fils d'Haroun-al-Raschid, l'an 883 de l'ère chrétienne [2]. A l'appui de cette assertion, j'ajouterai d'abord que dans toute cette contrée ne se trouvent ni forteresses anciennes, ni ruines autres que celles dont je viens de donner la description ; enfin, que le khan, qui n'est éloigné du château que d'une lieue en ligne droite, est appelé Bosanti, nom qui a une trop grande analogie avec ceux de Podandus, Botentron et de Butrente, pour n'en pas dériver.

La vallée de Bosanti est bornée de droite et de gauche par de hautes montagnes et des masses de rochers ; les

[1] Poujoulat, *Corr. d'Orient*, t. III, ch. CLXX.

[2] Ce prince fut enterré à Tarse la même année. Son tombeau n'existe plus.

collines descendent bien avant dans la vallée et atteignent, sur divers points, une élévation telle, qu'elles marquent les sommets de la chaîne du Boulghar-dagh.

C'est cette même vallée, la plus vaste du Taurus cilicien, que les chroniqueurs des croisades appellent la *vallée de Butrente*. Arrivé à sa limite extrême, on pénètre dans une gorge où coule le Sarus, et après une heure de marche, on arrive à la frontière des pachaliks d'Adana et de Kaisarieh, marquée par un pont d'une seule arche formant arête. *Ak-keupri* (le pont blanc) est le nom de ce pont, sous lequel coule le Seihoun (Sarus), qui reçoit en cet endroit les eaux extrêmement froides et malsaines d'une source appelée *Kara-sou* (eau noire)[1]. Nous avons dit précédemment que les habitants de la contrée prétendent que les eaux de cette source empoisonnent celles du Seihoun qui passe à Adana, et causent les fièvres, souvent mortelles, qui déciment chaque année la population de cette ville.

[1] *Itinér. de la Mekke*, p. 19.

CHAPITRE TROISIÈME.

D'ADANA A SIS, A ZEITHOUN ET A HADCHIN DANS LE TAURUS.

La plaine au nord d'Adana; Sis, capitale de l'Arménie au moyen âge; monuments arméniens de cette ville; le château; le palais des rois; l'église Sainte-Sophie; le tarbas; les anciennes églises de Sis; monuments de l'époque de la conquête musulmane; les couvents de Sis; monastère construit par le catholicos Lougas; tombeaux des patriarches; monastère construit par le catholicos Guirages; église du couvent et inscriptions; le trésor de l'église patriarcale; reliques de saint Grégoire; manuscrits; Giaour-koi; inscriptions françaises de l'église; environs de Sis; monastères et chateaux ruinés; Pardzerpert; Vahga; Gaban; Marach, l'ancienne Germanicia; la tribu turkomane de Khozan-oglou; les Arméniens indépendants du Taurus; description de Zeithoun et de la ville d'Hadchin; le Giaour-dagh ou montagne des infidèles.

Au nord-est d'Adana s'étend une plaine immense et aride, où s'élèvent de distance en distance quelques petites collines et que n'arrose aucun cours d'eau. A part quelques marais, des broussailles brûlées par un soleil ardent, et des roseaux gigantesques qui croissent dans certaines parties marécageuses de cette région de la Cilicie, on pourrait se croire dans un désert. C'est cette plaine, séjour habituel de plusieurs tribus turkomanes et kurdes, connues sous le nom générique de *Iourouks* ou nomades, qu'on doit traverser pendant deux jours pour se rendre d'Adana à Sis, capitale de l'Arménie au moyen âge et résidence du patriarche arménien de la Cilicie, l'un des quatre primats de l'Église grégorienne.

A dix heures de marche d'Adana se trouve un khan, appelé *Imam-oglou keupressi*, près duquel coule une source dont l'eau va se perdre dans la plaine et forme des marécages où croissent des roseaux dont la hauteur dépasse de beaucoup la lance d'un cavalier turkoman. Il faut huit heures pour se rendre de ce khan à Sis, dont on aperçoit de très-loin le château, assis comme un nid d'aigle sur le pic le plus élevé du premier plan des montagnes qui bornent l'horizon.

La ville de Sis est bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne rocheuse, isolée, mais se rattachant par sa base au système de la grande chaîne du Taurus. Comme à Tarsous et à Adana, les maisons de Sis sont à terrasses, mais étagées de telle sorte, que les terrasses d'un rang de maisons semblent devoir servir de rue au rang qui les domine. Le couvent est bâti au nord et au sommet de la ville ; on l'aperçoit de très-loin, à cause de l'élévation de ses nombreuses constructions.

Une mosquée et un bazar sont les deux seuls établissements turcs de Sis.

Le château couronne le rocher sur lequel il est assis. Il ne présente que quelques buissons brûlés par le soleil, et des herbes desséchées que broutent des troupeaux de chèvres et de moutons.

Une rivière, le *Karabouna-tschai*, dans laquelle se jette un cours d'eau appelé *Deli-sou*, serpente au pied de la ville. Lors de la fonte des neiges, cette rivière se transforme en un torrent qui déborde et entraîne les pierres provenant des fortifications de la ville au temps de la domination arménienne.

L'origine de Sis est inconnue, et les recherches auxquelles je me suis livré pour arriver à découvrir quels en avaient

été les fondateurs, sont restées sans résultats. Toutefois, il paraît certain que cette ville existait dans l'antiquité. Son emplacement répond à celui de l'ancienne ville de Flavias ou Flaviopolis, citée dans le *Synecdème* d'Hiéroclès [1], et dont on retrouve des médailles avec les noms des empereurs, depuis Domitien jusqu'au premier Valérien [2]. Cependant je n'ai vu, ni à Sis, ni dans ses environs, de ruines appartenant à l'époque romaine; il est probable que les vestiges de cette antique cité ont disparu à l'époque de la conquête arménienne, quand Léon II choisit cet emplacement pour y fonder la capitale de ses États.

Plusieurs auteurs, et entre autres M. Barker, qui a résidé longtemps en Cilicie, ont cru voir, dans la ville de Sis, l'ancienne Pindénissus, place bien fortifiée, aux confins du Taurus, et dont Cicéron fit le siége durant son proconsulat en Cilicie [3].

Quelle que soit d'ailleurs l'origine de Sis, cette ville ne paraît pour la première fois dans l'histoire qu'à la fin du XIIe siècle de notre ère. Le roi Léon II, ainsi que je viens de le dire, fonda ou réédifia Sis, et depuis le règne de ce prince, les takavors qui se succédèrent en Cilicie y firent élever des monuments et des églises, et la nouvelle cité remplaça Anazarbe, qui jusqu'alors avait été la résidence et le lieu de sépulture des premiers Roupéniens.

Sis conserva sa priorité sur toutes les villes de la Cilicie jusqu'en l'an 1374, époque à laquelle les Égyptiens s'en emparèrent sur le roi Léon VI, et la détruisirent de fond en

[1] *Itinér. de l'antiq.*
[2] Mionnet, *Descr. des méd. grecques*, Cf. Cilicie, v° *Flaviopolis.*
[3] Cicéron, *ad famil.*

comble, après avoir renversé presque entièrement le palais des rois et démantelé les murailles du château.

Sis n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade d'environ deux cents maisons turques et arméniennes, groupées au pied du vieux château et du monastère. Un bey turkoman de la famille de Khozan-oglou gouverne en maître absolu toute la montagne, et le pacha d'Adana, sous l'autorité duquel Sis se trouve placée, n'a aucun pouvoir sur la ville, qui ne paye point d'impôt à la Porte, et a toujours refusé de recevoir dans ses murs un kaïmakam du pacha.

Monuments arméniens de l'époque roupénienne. — Des monuments qu'élevèrent les rois d'Arménie pendant leur domination dans le Taurus et dans la Cilicie, il reste bien peu de traces. Les Égyptiens, dans leurs invasions, détruisirent plusieurs fois la ville de Sis, et renversèrent les palais et les églises dont Léon II avait jeté les fondements.

Le château arménien, le *tarbas* ou palais des rois, qui comprenait l'hôtel des monnaies, et une église dédiée à la Vierge, sont les seuls monuments dont les restes attestent le passage de la domination éphémère des dynasties de Roupène et de Lusignan sur le trône de l'Arménie cilicienne.

Je vais donner la description de chacun de ces édifices, dont le mieux conservé est le château ou forteresse connu de nos jours sous le nom de *Sis-kalessi.*

Château de Sis. — Quatre jours après mon arrivée à Sis, je me dirigeai vers le château, accompagné d'un évêque du monastère.

Après une marche de plus de deux heures, qu'une excessive chaleur et des rochers à franchir en suivant d'étroits

sentiers bordés de précipices rendait aussi pénible que périlleuse, nous arrivâmes aux portes de la forteresse.

Comme tous les châteaux-forts du moyen âge, le Sis-kalessi est abandonné. Les Turkomans, à certaines époques de l'année, font paître leurs bestiaux dans l'enceinte où ils trouvent de maigres pâturages.

Le Sis-kalessi affecte une forme ovale; il a trois portes, un même nombre d'enceintes, et renferme diverses constructions. En raison de la forme du rocher sur lequel il est assis, les murailles du château sont irrégulières et d'inégale hauteur; des tours et des bastions flanquent la forteresse.

Par suite de l'irrégularité des constructions, le château se trouve divisé en trois parties et assis sur les trois principaux pics du rocher; des espaces vides séparent ces constructions distinctes, mais qui cependant se lient entre elles et correspondent par des sentiers creusés dans le roc et bordant des précipices. Le côté sud, où se trouvait le donjon, résidence des premiers takavors Roupéniens, était fortifié avec plus de soin que les autres points de la forteresse.

Léon II, en réédifiant la ville de Sis et en la couronnant d'un château-fort du plus difficile abord, avait compris que la sûreté de ses États dépendait du choix qu'il ferait du lieu de sa résidence. Les villes de Tarse, d'Adana, de Gorigos et de Mamesdia (Missis), situées dans la plaine, accessibles de toutes parts et exposées aux attaques des infidèles, ne pouvaient offrir au takavor les moyens de résister à ses redoutables ennemis. Sis, au contraire, par sa position et les rochers qui lui servaient de ceinture, présentait aux envahisseurs musulmans d'immenses difficultés pour s'en approcher, et donnait aux Arméniens les moyens de leur opposer une énergique défense.

Léon II commença donc à élever le château de Sis sur la crête du rocher qui domine la ville [1], tout en jetant les plans de la cité nouvelle, l'an du Christ 1186 [2].

Le premier roi arménien de la Cilicie ayant laissé inachevée l'œuvre commencée, le soin de la continuer revint à l'un de ses successeurs, Héthoum I[er], mari de sa fille Zabel, qui monta sur le trône après la déchéance de Philippe d'Antioche.

Héthoum, selon toutes les probabilités, termina les travaux commencés par Léon, ainsi que semble l'indiquer une inscription, malheureusement mutilée [3], que j'ai copiée sur l'une des parois intérieures de la salle basse du donjon :

ԻԹՈՒԱԿԱՆԻՍՀԱՅՈՑ
...... ՀԻՑԱ·ԱՇԽԱՀ
... ՀԻՀԵԹՄՈՅԹԱԳ·

« Dans l'année des Arméniens,
. . . . le pays?
. . . . sous Héthoum roi. »

Quoique incomplète, cette inscription prouve que, dès le règne d'Héthoum, la construction du château était fort avancée ; que déjà le donjon pouvait servir de résidence aux rois d'Arménie et les mettre à l'abri d'un coup de main, dans le cas où les musulmans seraient parvenus à pénétrer au cœur du royaume et à assiéger le roi jusque dans sa capitale.

A côté du donjon, au nord, se trouve un escalier donnant accès à une citerne où se recueille l'eau des pluies, et à

[1] Willebrand, *Itinér.*, p. 137-139.
[2] Indjidji, *Géogr.*, t. II, p. 361 ; Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, t. III, p. 152.
[3] Cf. mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 47, n° 36.

quelques pas de là est la porte d'un souterrain aujourd'hui comblé.

En continuant notre visite au château, nous remarquâmes, dans l'intérieur des fortifications élevées sur le deuxième pic, les ruines d'une chapelle dont la nef est encombrée de débris provenant de l'écroulement des murs et de la toiture.

La partie du château élevée sur le deuxième pic de la montagne paraît avoir plus souffert que les deux autres, pendant les différents siéges que les Arméniens eurent à soutenir contre les Seldjoukides de Konieh et les Mamelouks d'Égypte. En effet, on voit dans différents endroits des réparations très-imparfaites, exécutées à la hâte, sans le secours du ciment et du mortier; elles consistent en moellons à peine dégrossis et superposés par les assiégés dans le but de réparer les brèches pratiquées par l'ennemi. Ces réparations provisoires datent, sans aucun doute, des derniers temps de la monarchie arménienne, peut-être même du siége du château-fort par les Égyptiens, sous le règne de Léon VI de Lusignan.

En suivant l'étroit sentier qui conduit de l'enceinte des fortifications de ce dernier pic à celles assises sur le troisième, on trouve un petit réservoir d'une eau excellente qui, dit-on, reste toujours au même niveau, et à laquelle les Arméniens attribuent la vertu de guérir beaucoup de maladies. En poursuivant sa marche dans la même direction, sans s'écarter du sentier qui lie le deuxième pic au troisième, on arrive à une grotte, désignée par les habitants sous le nom de *Guerchinlik* (lieu des colombes); c'est une caverne sombre, humide et du plus triste aspect, où suinte une eau épaisse qui, pendant l'hiver, se convertit en stalac-

tites que les premières chaleurs de l'été font disparaître. On ne voit point de colombes sur ce point, qui d'ailleurs ne présente rien qui puisse les y attirer.

Dans l'intérieur de chacune des trois parties de la forteresse, on remarque encore les restes de constructions secondaires, telles que prisons creusées dans le roc, magasins, casernes, etc.

Je n'ai trouvé, dans le Sis-kalessi, aucune autre inscription arménienne qui pût me faire connaître les restaurateurs et les dates des constructions successives qui placèrent ce château au rang des forteresses les plus considérables du royaume d'Arménie, telles que celles de Pardzerpert, d'Anazarbe, de Lampron, de Gorigos et de Selefké, regardées comme imprenables au moyen âge, à cause de leur position sur des rochers à pic ou sur des écueils d'un abord dangereux.

Palais des takavors. — Le palais des rois Roupéniens s'élevait sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les constructions du nouveau monastère ; les pierres provenant des décombres de ce palais, qui fut détruit au temps de la conquête musulmane, ont servi à bâtir le nouveau patriarcat.

Le P. Indjidji a décrit dans sa *Géographie*, le palais des rois de Sis qui, selon lui, avait la forme d'une tour et était désigné sous le nom de *tarbas*. Trois grandes portes, surmontées de fenêtres, donnaient accès à cette habitation royale. Au-dessus des portes et des fenêtres, on voyait de son temps des inscriptions en langue arménienne dont il ne reste plus de traces.

D'après cette description, il est facile de reconnaître la

figure du tarbas sur le revers de la médaille d'or de Constantin IV de Lusignan, que j'ai publiée dans ma *Numismatique de l'Arménie au moyen âge* [1], et qui représente le château royal de Sis, comme l'indique la légende arménienne ci-après, qui entoure la représentation de cet édifice : Սսոց բերդն է Թագաւոր, « *c'est le château royal de Sis.* »

Outre la tour ronde ou donjon, décrite par le P. Indjidji et dont il ne reste rien, il y avait encore une enceinte carrée, flanquée de bastions, qui renfermait avec la tour plusieurs autres édifices. Cette enceinte se voit encore sur divers points, et l'on peut juger, par les pans de murailles encore debout, de l'importance des constructions en pierre de taille dont elle était formée.

Les monuments qui existaient à l'intérieur de l'enceinte, au temps des Arméniens, étaient le palais patriarcal et l'église de Sainte-Sophie dédiée, comme la métropole de Constantinople, à la Sagesse divine. Le roi Héthoum, à qui est due la construction de cette église, l'ayant fait surmonter d'un clocher fort élevé, et comparable par son élégance aux plus hardis minarets des mosquées ; les Turks, lors de la conquête, lui donnèrent le nom de *Tchanglé-kilissé* (l'église du clocher).

Les ruines du tarbas, de l'enceinte fortifiée de ce château et de l'église Sainte-Sophie, dont les trois autels portaient, suivant le P. Indjidji, des inscriptions avec les noms d'Héthoum Ier et de Léon III, couvrent toute l'étendue du terrain qui sépare le monastère de la mosquée de Sis. C'est dans les environs du tarbas que devaient se trouver les magnifiques jardins du roi Léon II, que Willebrand mentionne

[1] Page 90, pl. III, n° 9.

dans son *Itinéraire,* et qui renfermaient tant d'admirables choses, que sa plume s'est refusée à en décrire les merveilles.

Au milieu de la ville de Sis se trouve une église fort petite, à peine éclairée par des ouvertures pratiquées presque à la hauteur de l'arrachement de la voûte, et entourée d'un mur assez élevé. Un cimetière arménien occupe l'espace réservé entre l'église et le mur.

Cette église, la plus ancienne de celles qui existent à Sis, fut bâtie par le roi Héthoum, qui la plaça sous l'invocation de *Sourp-Sarkis* (saint Serge), l'un des saints les plus vénérés de l'Église d'Arménie. La voûte du chœur remonte à l'époque de la construction du monument, tandis que le reste du sanctuaire est couvert en bois et en terre, à l'instar des terrasses des maisons de la ville. Quatre piliers, qui supportaient autrefois la voûte du sanctuaire, servent d'assises aux poutres, sur lesquelles sont placées les traverses de la nouvelle toiture.

On voit quelques pierres sculptées, encastrées dans les murs de cette église; les unes figurent des croix fleuries; les autres sont des fragments de bas-reliefs représentant des saints à mi-corps et vus de face, le tout d'un fort mauvais style.

Une autre église, de l'époque roupénienne, placée sous le vocable des saints Pierre et Paul, est presque entièrement détruite; il n'en reste que l'abside.

L'église de Saint-Jacques est aussi en ruines et complétement abandonnée, bien que les murs et la toiture subsistent encore.

Enfin, l'église Notre-Dame date des temps modernes, moins le chœur, qui est de l'époque des rois Roupéniens; elle a été

restaurée il y a peu d'années, et est très-fréquentée par les fidèles.

Sur une colonne de granit noir, adossée à l'une des parois de la muraille de cet édifice, sont sculptées des croix, et au-dessus de l'une d'elles, on lit cette inscription :

ՍԲ ԿՈՍՏԱՆԴԻՆ·

« *Saint Constantin*[1]. »

S'il reste peu de monuments dans la capitale des takavors, il faut, comme je l'ai dit, en attribuer la cause aux invasions des musulmans qui dévastèrent Sis à plusieurs reprises. Nous savons, par le témoignage du chanoine d'Oldembourg, que la ville de Léon II, quoique de peu d'étendue, renfermait de beaux monuments. Le takavor ne l'avait pas encore fortifiée, suivant le même voyageur, qui rapporte qu'elle n'était point entourée de murailles : « Nullis munitionibus cingitur, » et il ajoute que son aspect la fait ressembler à une villa plutôt qu'à une capitale.

Depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours, l'étendue de Sis n'a pas varié, et sa situation est restée la même. Willebrand nous dit à ce sujet qu'elle était construite en amphithéâtre, au pied du rocher qui domine la forteresse. Il résulte de cette assertion, que la ville turkomane serait ce qu'elle était sous la domination arménienne au XIVe siècle, moins toutefois ses monuments détruits, ses églises ruinées et abandonnées, et son importance perdue ; et, en effet, la capitale des Arméniens n'est plus qu'une bourgade turkomane isolée sur un point peu fréquenté du Taurus.

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 18, n° 37.

MONUMENTS ARMÉNIENS DE L'ÉPOQUE MUSULMANE.

Couvents de Sis. — Contraint par les Égyptiens d'abandonner le siége patriarcal de Roum-kalah, le *catholicos* (patriarche) vint s'établir au sein même du royaume d'Arménie, près des takavors Roupéniens et sous la protection de la nation arménienne. Le patriarche résida dans le *tarbas* tant que dura la royauté; ce fut seulement lors de la conquête et de la dévastation du pays, et après avoir erré longtemps dans les montagnes pour se dérober à la fureur des conquérants, qu'il obtint des gouverneurs égyptiens l'autorisation de s'établir à Sis et d'y bâtir un monastère. Jusque-là le patriarche n'avait pas eu de résidence fixe, et s'il venait dans cette ville à certaines époques, c'était pour consacrer des évêques et des prêtres.

Le premier patriarcat fut d'abord une simple maison qui peu à peu prit des développements. On voit encore, dans ce qu'on appelle l'ancien patriarcat, édifice construit par le catholicos Lucas, une masure en ruines qui servait de demeure au patriarche et à ses moines.

Monastère construit par le patriarche Lucas. — En 1734, le patriarche Ghougas ou Lucas éleva un monastère et une église qu'il dédia à saint Grégoire Lousavoritch ou l'Illuminateur; l'église, qui est fort bien construite et assez bien entretenue, a été transformée en école où de jeunes Arméniens vont apprendre les éléments de leur langue et les préceptes de leur religion. On a laissé dans l'intérieur et à la place qu'ils occupaient dès l'origine, les trois autels et le siége patriarcal fait à Alep pour le catholicos Guiragos ou Dominique, vers le milieu du XVIIIe siècle, par un sculpteur nommé Mikaël Gaspar. Le siége, en bois sculpté, est orné

d'une légende en deux lignes dont les lettres sont rehaussées d'or.

La tombe du patriarche Lucas, qui administra le diocèse de Sis de 1734 à 1737[1], se voit dans cette église devant l'autel de droite; c'est un monument prismatique, en marbre blanc, portant de chaque côté une inscription de deux lignes en caractères arméniens minuscules enchevêtrés. Entre les légendes, dont la transcription est ci-après, sont sculptés la mitre et le bâton patriarcal :

Այս է տապան Հայոց սրբածնի Կիլիկեցի
վեհապետ տէր Ղուկաս կաթուղիկոսին որ և
հանգեաւ մեծ թվին ՌՃՁԶն վեց
ու ի̅ ամսեան.... օրղաբաթուերեքն :

« *Ceci est le tombeau du catholicos dom Lucas, chef suprême des Arméniens, qui mourut dans la grande ère* 1186, *le* 26 *du mois de* [*janvier*] *et le troisième jour de la semaine.* »

L'année 1186 de l'ère arménienne commença le 18 septembre 1736, et finit le 17 septembre 1737 inclusivement. Du 18 septembre 1736 au 17 septembre 1737, le mardi ne peut tomber le 26 qu'en janvier; par conséquent nous avons : 1186 de l'ère arménienne, 26 du mois, mardi, d'où l'on tire la date 1737, 26 janvier, mardi.

Dans une cour que l'on traverse avant d'entrer dans l'église, on remarque un carré long, formé de pierres dures, haut d'environ un mètre, et ayant sur le devant neuf niches très-étroites; c'est l'ancienne sépulture des patriarches de Sis.

[1] Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I; *Chronologie des patriarches de Sis*, p. 478.

Elle ne renferme que trois dalles en marbre blanc, avec inscriptions, et ornées de la mitre et du bâton patriarcal; ces dalles couvrent les tombes des catholicos Jean V, natif du village d'Hadchin; Mikaël, frère de Lucas, et Thoros III (Théodore), de Sis.

Voici les inscriptions de ces tombeaux, avec la transcription et la traduction :

TOMBE DU PATRIARCHE JEAN V.

ԱԻՍ ՏՊԱՆ	ՅՈՀԱՆՆԻՍԻՆ
ԿԻԼԻԿԻՈՅ	ԿԹՈՂԿՈՍԻՆ
ԵՐԻԳԵՂՉԷՆ	ԿՈՉԵԱԼՀԱՃԻՆ
ՌԻԵՀԱՆԳԵԱԻ	ԻԹՎ ԱԿԱՆԻՆ
ՀԱՉԱՐՀԱՐԻՈԻՐ	ԽՕԹԱՆԱՍՆԻՆ
ԻՑԱՄՍԵԱՆՆ	ԴԵԿՏԵՄԲԵՐՆ

Cette inscription, en vers rimés, doit être transcrite de cette manière :

Այս տապան յՈհաննիսին
Կիլիկիոյ կաթողիկոսին :
Էր ի գեղջէն կոչեաւ Հաճին.
Որ և կանգեաւ ի թվականին
Հազար կարիուր եօթանասնին
իյամսեանն դեկտեմբերին.

« *Ceci est le tombeau de Jean, patriarche de la Cilicie. Il était du village d'Hadchin. Il mourut l'année* 1170 *de l'ère (arménienne), au mois de décembre.* »

L'année 1170 des Arméniens commença le 22 septembre 1720 et finit le 21 septembre 1721 inclusivement. Il y a

donc une erreur de date dans les listes dressées par le P. Tchamitch [1] et Saint-Martin [2], qui donnent l'année 1734 comme étant celle de la mort du patriarche Jean V.

TOMBE DU PATRIARCHE MIKAEL I.

ՅԱՅՍ	ՏԱՊԱՆՍ
ԿԱՅԵԹԵ	ԱԼՏՐՄԻ
ՔԱՅԷԼՄԵ՛ԾՆ	ԸՆՏՐԵԼ
ՍԱՎՍԵՄԱ	ԳՈՅՆՎԵ
ՐԱԲԵՐԵ	ԱԼՅՈՒՍԱ
ԿԱՆԷՎԵՐԱ	ԿՈՋԵԱԼԹՎԼ
ՈՅՍՈՒԵԻ	ԵՐԿՈԻx̄
ԷԿԱՆԳՍ	ՏԻԻ
ՏՐՀԱՆ	ԳԷԼ 125 [3].

Cette inscription, en vers rimés, doit être transcrite ainsi:

Յայս տապանըս կայ եղեալ,
Տէր միքայէլ մեծն ընտրեալ,
Սա վսեմագոյն վերաբեալ,
Յուսակած (?) է վերակոչեալ,
Թողոյս Հայոց և երկու Հարբուր,
Է Հանգստիւ ի տէր կանգեալ :

« *Dans ce tombeau repose le seigneur Mikaël, le grand élu, qui fut surnommé sublime, admirable, désirable. Il est mort en paix dans le Seigneur, l'an de l'ère (arménienne)* 1200. »

L'année 1200 de l'ère arménienne commença le 15 sep-

[1] *Hist. d'Arménie*, t. III, *ad calcem*.
[2] *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 448.
[3] Je n'ai pu trouver la signification du nombre 125 qui est exprimé à la fin de cette inscription.

tembre 1750 et finit le 14 septembre 1751 inclusivement. Saint-Martin et les chronographes arméniens donnent la date 1757 comme étant celle de la mort du patriarche Michel. Il y a évidemment dans les chronologies une erreur de date, et l'on doit adopter de préférence celle qui est exprimée sur le tombeau du patriarche.

TOMBE DU PATRIARCHE THOROS III (THÉODORE).

ԷԱՅՍ ՏԱՊԱՆԱՄ
ԲԻ՝ԾԿ ԵՀԻԹԷ
ՈԴՌՈՍԿԹՊԿՍԻ
ՌԻՉԱՐՄԷԱՉԱ
ՊԱՀԻԸՆՏՐՆԱԼ
ԲԻԻՐՈԻՑՌՊՉՄԲ
ԵԻԲԱՉՈԻՄՉԱՆՍ
ԱՆ.Օ.ԻՆԿԱԼԵԱԼՆՈ
ՐՈԳՈԻԹԵՆԱԲՑ
ԳԱՀԻԱՑԼԵԻԲԱՐԻ
ՎԱՐՈԻՔՓԱՑԼԻԱՑ…
՝ԾԵՌԱՓԱՑԼԳԵՐՔԱՆ
………ՀԱՆԳՆԱԻ
ԲՑՍՌՀՆԳԻԵԻ
ԵՐ··Ճ՛ԸՆԳՔԱՌԱՍ
ՆԻ ։

Cette inscription, de même que les précédentes, est en vers; seulement les vers ne riment pas entre eux, comme dans les inscriptions des tombeaux de Jean V et de Mikaël Ier.

Է այս տապան ամբիծ վեհի
Թէոդորոս կաթող իկոսի
Որ է զարմէ աշապահի
Ընտրեալ բիւրուց որ անձամբ (?)
Եւ բազում ջանս յանձին կալեալ
Նորոգութեան սրբոյ գահի
Այլ և բարի վարուք փայլե
Այր ծայրափայլ գեր քան
[.Օ ամենեսին] կանգեաւ
Թվոյս ռ̄ կ̃նգի և
Երկու Ճ̄ ընդ քառասնին :

« *Ceci est le tombeau du saint catholicos Théodore, qui est de la race d'Achabah, choisi entre mille. Il fit de nombreux efforts pour restaurer le saint siége, et brilla par ses qualités éminentes. C'était un homme sublime et supérieur à tous les autres. Il mourut l'an de l'ère (arménienne) mil cinq et deux cents avec quarante* (1245). »

Les *Achabah*, աշապահ, ou *Achban*, աշպան, sont les conservateurs de la dextre de saint Grégoire. On donne ce nom à la famille du patriarche Lucas, qui était de Sis. Les patriarches qui se sont succédé depuis lors, appartiennent tous à cette famille qui, seule, a le privilége de donner des catholicos à l'Église arménienne de la Cilicie.

L'année 1245 de l'ère arménienne commença le 4 septembre 1795 et finit le 3 septembre 1796 inclusivement. Or, la liste chronologique des patriarches de Sis, qui fait partie d'un manuscrit de la bibliothèque du monastère, donne l'année 1808 comme étant celle de la mort de Thoros III ou Théodore et de l'avénement de Guiragos. Il y a encore là une erreur de chronologie ; car le tombeau de Thoros prouve que c'est en 1795, et non en 1808, que

ce patriarche mourut et fut inhumé dans l'ancien catholicosat de Sis.

Le nouveau monastère, appelé aussi monastère de Guiragos. — Le monastère où réside actuellement le patriarche fut construit sous le catholicosat de Guiragos, sur l'emplacement du tarbas et avec les matériaux de l'ancien palais des Roupéniens.

Ce couvent, qui occupe une assez grande étendue, est entouré d'une forte muraille affectant la forme triangulaire ; diverses constructions y ont été élevées sans ordre, sans goût ni méthode. On arrive dans les cours par des escaliers, et sur chaque degré de l'amphithéâtre se trouve une construction.

Dans un kiosque en bois dominant la ville est l'appartement qu'occupe le patriarche. Sur un point plus élevé, on a bâti un autre kiosque qui renferme une vaste salle servant de chambre du conseil ; c'est dans cette pièce que le patriarche donne audience aux étrangers.

L'église, qui est entretenue avec soin, est la seule construction remarquable du monastère. Le chœur est antique, tandis que le reste de l'édifice est une construction moderne fondée par le patriarche Guiragos et achevée en 1810. Cette église est divisée en trois parties ou nefs ; l'une, celle de gauche, au nord de l'édifice, est dédiée à saint Grégoire Lousavoritch ; une autre, celle de droite, au sud, est placée sous le vocable de la Sainte-Edchmiadzin (descente du Fils Unique). La toiture, plate et en forme de terrasse, est supportée par quatre piliers carrés, reliés par des arceaux. Des gargouilles en forme de lions, placées aux angles et au sommet de l'église, rappellent les emblèmes des rois Roupéniens de la Cilicie.

En avant règne un cloître dans lequel on passe pour arriver à l'église. La porte principale est surmontée d'une inscription en vers rimés, dont je donne ici le texte et la traduction :

Դուռն եմ մտից ի լոյս վերին,
լուսոյ փառաց խառնարանին,
զի աստ բաշխի մաքուր գինին,
լինի զենումն անմահՀղաւին,
Հաստեցելոյ սեամբ շնորհին,
Նոր կառուցելոյ բոլորովին,
Թէ ես թէ շէնս արդեամբ վեհին,
Հիմնեցելոյ ՚ի բան վերին,
տէր Կիրակոս սրբազանին
և Հոգելից Հայրապետին :

՚ի Թուին Հայոց ա. մծթ մայիս Ժ օրն,
սուրբ շինու ածոյս վերակազնի,
և այլ սեննակս ընդ պարսպի,
մեծաւ ջանիւ կատարողի
ի Հայոց զօրցն Թուա կաղուէ,
այրքան ամօք աղ խաստողէ,
արխաչան փոխան որդէ :
ընտիր վեհիս Կիրակոսէ,
տէր Եղիա եպիսկոպոսի,
որէ տեղեաւ խարբեթացի,
յիշա. զանուծնէ արժանի :

« *C'est moi qui suis la porte qui donne entrée a la lumière céleste, au banquet de la lumière de gloire (car ici se verse le vin sacré et se fait l'immolation de l'agneau immortel), du temple appuyé sur la colonne de grâce, nouvellement élevée tout à neuf; moi (la porte) et mon édifice (l'église), nous avons été élevés aux frais du seigneur*

Guiragos, patriarche sublime, qui s'appuye sur la parole céleste, très-pieux et rempli de l'Esprit-Saint.

« *Dans l'année de l'ère arménienne 1259, le 10 mai, ce saint édifice a été élevé, ainsi que les constructions et le mur d'enceinte, par les efforts extrêmes de celui qui a fait cette œuvre dans l'ère ci-dessus exprimée, par les soins de l'architecte qui a travaillé un si grand nombre d'années, le zélé vicaire du sublime et illustre Guiragos, seigneur Élie, évêque de Harpout (Harpert), dont le nom mérite d'être rappelé (dans les prières).* »

L'année 1259 commença le 31 août 1809 et finit le 30 août 1810 inclusivement. Dans l'intérieur de ce monument, qui est dépourvu d'ornements et de tableaux, on remarque, à gauche en entrant, la tombe du patriarche Guiragos, que le bey de Khozan-ogou fit empoisonner en 1825, pour avoir cherché à se soustraire à son autorité. C'est un sarcophage d'une extrême simplicité et sans inscription [1]. On voit dans le chœur le siége patriarcal en marbre blanc, fait à Sis par des ouvriers arméniens venus de Constantinople. Pour ne pas tenter la cupidité des chefs turkomans, l'autel a été garni d'ornements d'assez mauvais goût et sans valeur. Dans le même but, le trésor de l'église a été renfermé et caché avec soin dans une petite chapelle à gauche de l'autel de saint Grégoire l'Illuminateur.

Trésor de l'église de Sis. — Les moines conservent dans la chapelle de saint Grégoire plusieurs reliques, auxquelles les Arméniens de la Cilicie attachent un grand prix, et qui sont pour eux d'un immense intérêt, en ce qu'elles consti-

[1] Dans un petit cadre suspendu à la muraille, près de ce tombeau, on lit le nom de Կիրակոս, « *Guiragos* » en monogramme.

tuent la légitimité du siége patriarcal. Les principales sont les dextres de saint Grégoire Lousavoritch, de saint Nicolas, de saint Sylvestre, et la main de l'ermite Barsame. Je vais décrire chacune de ces reliques, dont quelques-unes sont dignes d'intéresser les archéologues.

La dextre de saint Grégoire est assurément la relique la plus importante du trésor de l'église arménienne de Sis. Elle est renfermée dans un bras d'argent ciselé dans le style byzantin, avec un anneau soudé à l'index et orné d'une émeraude; on y remarque quelques traces de dorures.

La dextre de saint Nicolas, patriarche grec de Smyrne, est aussi conservée dans un bras en argent, mais d'un travail plus simple que le premier.

Le bras de saint Sylvestre, trente-troisième pape, est enchâssé comme les deux précédentes reliques.

La main de l'ermite Barsame, enveloppée d'étoffes, est conservée dans une boîte de forme ovale en argent.

Ces quatre reliques sont renfermées dans une châsse, en argent massif, ornée d'arabesques ciselées. Comme je l'ai dit plus haut, elles constituent la légitimité du patriarche, qui prend le titre de *աջապահ* (*conservateur de la dextre de saint Grégoire*), et sont toujours restées en la possession du catholicos de Sis, même après la séparation de 1441, origine du schisme qui divisa l'Église d'Arménie, et par suite duquel un patriarcat fut établi à Edchmiadzin, dans la Grande-Arménie. Grégoire IX continua à résider à Sis et conserva le bras de saint Grégoire, que Guiragos, créé patriarche d'Edchmiadzin, avait tenté de lui enlever.

Cependant les catholicos d'Edchmiadzin prétendent posséder aussi la dextre de saint Grégoire et montrent une relique

qu'ils disent être celle que l'on conservait autrefois à Roumkalah, ancienne résidence des catholicos avant la translation du siége patriarcal dans la ville de Sis.

Un savant orientaliste russe, M. Brosset[1], qui a visité, il y a quelques années, le monastère d'Edchmiadzin, parle de la dextre de saint Grégoire qui est renfermée dans un bras en vermeil conservé dans le trésor de l'église. « On a prétendu, dit M. Eug. Boré[2], que ce qui avait donné à l'église d'Edchmiadzin sa prééminence, était la translation d'un bras de saint Grégoire dans le reliquaire de sa cathédrale. Cette opinion n'est point fondée ; et c'est plutôt à l'établissement primitif du siége patriarcal à Edchmiadzin, qu'il faut attribuer cet avantage, qui a, en quelque sorte, été consacré par la présence dans ce lieu de saint Grégoire Lousavoritch. »

Je reviens au trésor de l'église de Sis. Les moines conservent et montrent une autre relique : c'est le *pallium* du patriarche Agop[3], fait à Alep, et sur les extrémités duquel on lit deux inscriptions en lettres brodées d'or, et que voici :

1°

ԿԱԶՄ
ԵՑԱՒ:Ի·
ԹՎ ԱԿ
ԱՆԻՍՄԵՐՈՒՄ: Ո
ԵՒ: Ձ: Գ: ԱՄԻՆ: ԱԾ
ՈՂ ՈՐՄԵԱԱ.ՍԱՅԷՔ: ԱՇ
ԽԱ.ՏՈՂ ՋԻԱԱՅՍՈՐԻՆ·ԱՄԷՆ·

[1] *Rapports sur un voy. archéol. en Géorgie et en Arménie.* Saint-Pétersbourg. 1850, in-8°. 3e *Rapp.* p. 20.

[2] Arménie, p. 49. Collection de l'*Univers pittoresque.*

[3] Le patriarche Agop ou Jacques Ier, le Savant, est le dixième successeur de

« *A été fait l'année* 683 *de notre ère. Dites : Dieu fasse miséricorde à celui qui a fait ceci (le pallium). Amen!* »

2°

ՆԿԱՐԵՑԱՒ
ԷՄԻՓՈՐՈ
ՆՍ : ԻՔԱՂ
ԱՔՆԻՀԱԼԱՊԻԿ ԱՅԵԼՈՒՄ
ՐՆ : ՏԷՐՅԱԿՈԲ : ՔԱՋՐԱԲ
ՈՒՆԱՊԵՏԻՆ : ԶՈՐՏՐ ԱԾՄԵՐ
ԲԱՐՈՎ ՎԱՅԵԼԵԼ ՏԱՅԷ : ԱՄԷՆ ·

« *Ce pallium, mon ouvrage, a été dessiné dans la belle ville d'Alep, à l'usage du seigneur Jacques, savant docteur, auquel Dieu accorde de s'en bien servir. Amen!* »

Ce pallium est en soie rouge brochée de croix, dans l'intérieur de chacune desquelles on a brodé, en soie de couleur, les figures du Christ et de plusieurs saints dont les noms sont aussi brodés en perles blanches. Ce sont : la Vierge, les saints Grégoire Lousavoritch, Pierre, Nicolas, Denys, Nersès, Jean Meguerdich, Jacques, Antoine, Grégoire, Serge, Basile, Cyrille, Épiphane, etc.

Ce pallium fut apporté de Roum-kalah à Sis, à la fin du XIII[e] siècle, et les patriarches le conservent avec soin, parce qu'ils croient, à tort, qu'il a appartenu à saint Nersès Chnorali, dont le patriarcat est antérieur d'un siècle à celui de Jacques I[er] le Savant.

saint Nersès Chnorali. Les tables chronologiques du P. Tchamitch (*Hist. d'Arménie*, t. III) et de Saint-Martin (t. I, p. 443), placent son patriarcat entre les années 1268 et 1287, ce qui est une erreur, puisque nous lisons sur le pallium qui lui a appartenu, l'année 683, qui commença le 22 janvier 1234 et finit le 21 janvier 1235 inclusivement.

Deux Évangiles, reliés en argent, font aussi partie du trésor de l'église. Le premier est un petit in-4° en parchemin, écrit sous Léon V le Jeune, l'an ՉԼԲ (782 de l'ère arménienne [1]), au couvent de Sorovank. L'autre est un in-folio, aussi en parchemin, écrit sous le roi Constantin IV (de Lusignan), l'an ՉՂԴ (794 [2]). Au dernier feuillet, on lit un mémento dont voici la traduction :

« *En l'année 794 de l'ère arménienne, moi, Constantin, roi d'Arménie, j'ai acquis ce saint Évangile dont la reliure est magnifiquement ornée de figures peintes en argent et en or. Je l'ai acquis de mes biens légitimes. Il était venu en notre possession, de mes ancêtres, comme un témoignage de leur piété. Après l'avoir fait couvrir de riches ornements, je l'ai donné à la sainte église* [3], *pour satisfaire au vœu ardent de mon cœur, en perpétuel souvenir de moi, et de toute ma famille, et surtout de mon père le seigneur Beaudoin, maréchal, défunt en Jésus-Christ, et afin qu'une longue vie me soit accordée, ainsi qu'à mes fils, Ochin et Léon, que Dieu m'a donnés.* »

Les moines conservent précieusement ces deux Évangiles, mais surtout le dernier, qu'ils disent être miraculeux, et qu'ils croient, à tort, avoir été écrit de la main du roi Léon II.

Enfin, le principal ornement du trésor du couvent, comme valeur intrinsèque, est le vase des huiles saintes renfermé dans un tabernacle surmonté d'une coupole, le tout en argent massif doré. Ce tabernacle provient d'un don fait au monastère par la famille Duz-oglou, de Constantinople.

[1] L'an 782 de l'ère arménienne commença le 28 décembre 1332 et finit le 27 décembre 1333 inclusivement.

[2] L'an 794 de l'ère arménienne commença le 25 décembre 1344 et finit le 24 décembre 1345 inclusivement.

[3] Le nom n'est pas indiqué ; mais c'est probablement à une église de Sis qui était sous la dépendance du patriarche.

Je ne décrirai pas les calices, ciboires et autres vases de l'église, qui sont modernes, et proviennent des fabriques de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep, et qui d'ailleurs n'ont rien de remarquable.

Archives du monastère. — Les archives de Sis, qui devraient former un dépôt historique bien précieux pour les annales de la Cilicie sous les Roupéniens, et pour l'intelligence de l'histoire ecclésiastique de cette partie de l'Orient, n'existent plus. Les patriarches ont négligé de recueillir les bulles des papes, les firmans de la Porte, qui leur concédaient des priviléges ou leur reconnaissaient certains droits. De toutes ces pièces, qu'on eût dû réunir et conserver, il ne reste rien ; et le souvenir en est même effacé chez les moines du couvent.

La correspondance du patriarche avec les évêques relevant de sa juridiction et avec ses agents d'Adana, d'Antab, d'Alep, de Marach, de Chypre, etc., n'est pas classée. Un moine, remplissant les fonctions d'écrivain, jette dans le coin d'une chambre noire toute cette correspondance, que l'humidité détruit en peu de temps, et que j'ai trouvée imprégnée des eaux qui filtrent à travers la toiture, et dans le plus pitoyable état. Ces archives, dont j'ai étudié les parties les moins détériorées, se composent :

1° De lettres en réponse à celles du patriarche, qui demande aux fidèles des secours en argent, pour satisfaire aux exigences du bey de Khozan-oglou ;

2° De cahiers contenant les noms des personnes de chacun des diocèses relevant du patriarche, avec indication des sommes qu'elles ont données pour subvenir aux besoins du monastère ;

3° De lettres traitant de matières insignifiantes.

Les archives de Sis, toutes modernes, et dont les plus anciennes pièces datent du catholicosat de Guiragos, le fondateur du nouveau monastère, sont intéressantes pour l'étude du dialecte arménien de la Cilicie, qui diffère essentiellement de ceux parlés dans la Grande-Arménie, en Perse, à Constantinople et à Smyrne.

Nous avons rédigé une note sur l'ensemble de ces archives, qui a été insérée, il y a quelques années, dans la *Revue de l'Orient.*

Bibliothèque. — Le monastère de Sis possède une bibliothèque qui se compose de manuscrits et d'imprimés, entassés sur des rayons et sans ordre, dans une salle dont le patriarche hésita longtemps à me livrer l'entrée, sous prétexte qu'on ne devait en ouvrir la porte qu'une fois l'an. Cette salle est petite et éclairée seulement par une fenêtre qui donne sur une galerie dépendant des constructions supérieures du couvent.

La bibliothèque renferme cent quarante-cinq manuscrits, et seulement deux cent cinquante volumes imprimés; ce sont des livres liturgiques sans importance. J'ai dressé le catalogue des manuscrits, travail qui n'avait point été fait encore. Ces manuscrits sont modernes et ne remontent pas au delà du XVIe siècle; les anciens ont été dispersés, tant à Jaffa qu'à Constantinople et à Edchmiadzin, etc. Quelques-uns de ces vieux documents, qui restaient au couvent et pouvaient offrir quelque intérêt, ont été vendus par les moines à des voyageurs, de sorte qu'aujourd'hui aucune pièce de la bibliothèque n'est de nature à fixer l'attention sous le rapport historique. Cependant, j'ai publié dans le

Journal asiatique [1] le catalogue des manuscrits que possède le monastère de Sis, qui ne se composent que d'ouvrages traitant de matières religieuses, d'Évangiles, de Machdotz, de rituels, etc.

A proximité de Sis, au nord-est, et sur le versant d'une colline dénudée qui n'est éloignée que d'une heure de l'emplacement de l'ancien palais des rois d'Arménie, on trouve les vestiges du village de Giaour-koi, entièrement abandonné depuis déjà de longues années, et au milieu duquel on aperçoit les ruines d'une petite église dont les murailles intérieures étaient décorées de peintures à fresque. En faisant déblayer l'intérieur de cet édifice, qui était encombré de matériaux provenant de sa toiture, j'ai trouvé quelques fragments de dalles sépulcrales brisées par la chute des pierres, et dont les légendes françaises tracées en caractères onciaux du XIVe siècle, sont la preuve que les caveaux de cette chapelle servaient de sépulture à de nobles familles françaises qui avaient pris du service chez les Lusignans d'Arménie.

L'un de ces fragments, faisant partie d'une dalle autour de laquelle était tracée une inscription monostique, porte encore très-visibles les mots suivants :

........Je]han Fort qui trespasa le m........

Un autre fragment, provenant d'une dalle qui devait être ornée d'incrustations, à en juger par l'entaille qui se remarque à la place des pieds du personnage représenté couché sur cette dalle, porte ce qui suit :

.......l'a]n de M.CCC.LXI de? Crist. Que Die[aie son arme.]

[1] 1855, p. 290.

Enfin, sur un troisième fragment j'ai lu ces quelques mots :

+ *Ci gjit dame Marie de Ganc.......*

D'autres débris, que la pioche a mis à découvert, ne m'ont procuré ni un nom, ni un titre qui pût jeter quelque lumière sur les personnages qui avaient été enterrés dans la petite église de Giaour-koi ; on ne pouvait lire que quelques parties de mots qui n'étaient pas de nature à me mettre sur la trace d'une découverte historique.

Il est évident que ces dalles sépulcrales recouvraient les restes de quelques-uns de ces Français qui passèrent en Arménie à l'avénement de Léon V de Lusignan, dans la première moitié du XIVe siècle, et dont les fils partagèrent les infortunes et la captivité de Léon VI de Lusignan, dernier roi français d'Arménie, qui vint finir ses jours au couvent des Célestins, à Paris, en 1393, après la prise de la forteresse de Gaban, en 1375, année fatale où pour la dernière fois le lion d'Arménie cessa de faire entendre ses rugissements dans les gorges du Taurus.

A l'époque de la domination arménienne, les environs de Sis étaient très-peuplés, et la montagne au nord de la ville était couverte de monuments qu'y avaient élevés les rois roupéniens. Le P. Indjidji, dans sa *Géographie*, cite plusieurs localités et couvents, aujourd'hui ruinés et en partie détruits, dont les églises étaient riches et ornées d'inscriptions arméniennes.

Au nombre des localités citées par le P. Indjidji, on trouve *Arkagughnin* (chêne royal), ancien monastère ruiné, élevé sur une montagne au nord de Sis ; *Boudroun-kalessi*, à trois heures de la même ville et dans la même direction ;

c'est un château en ruines sur les murailles duquel on voit, dit-on, des inscriptions latines ou françaises. Les autres localités voisines de Sis sont : *Kabour-kalessi*, village où existe encore un ancien donjon ; *Féké*, autre village dont l'église est fort ancienne ; *Trazarg*, appelé par les Latins *conventus trium arcium*, à une journée de Sis, avec un ancien monastère ruiné ; *Anton-kalessi* (château d'Antoine), improprement appelé Andal-kalessi sur la carte de M. Kiepert, ancien château situé à une heure et demie au nord de Sis, sur le pic d'une montagne.

Plus on avance dans le Taurus, en suivant la direction du septentrion, là où stationne la tribu turkomane de Khozan-oglou, plus on se rapproche des limites extrêmes que le royaume d'Arménie avait jadis au nord. C'est là surtout que subsistent, à l'état de ruines, les châteaux les plus célèbres du mont Taurus, ceux où se réfugièrent les Arméniens lors des invasions qui mirent fin à leur domination en Cilicie. On trouve d'abord *Pardzerpert* (château élevé), appelé aujourd'hui par corruption *Bersbert*. Les ruines de ce château sont situées à une journée de Sís, à l'extrémité septentrionale de la Cilicie. Les rois d'Arménie y déposaient leurs trésors. De l'année 1080 à 1095, Pardzerpert fut la résidence des princes arméniens de la Cilicie. *Vahga* est situé à l'ouest du précédent; c'était un château qui servait de résidence aux barons d'Arménie de la famille de Roupène, avant qu'ils eussent transporté le siége de leur gouvernement à Pardzerpert. Le château de Vahga, aujourd'hui en ruines, est entouré par les maisons du village du même nom, habité par les Arméniens. On trouve dans ce village plusieurs églises qui sont dédiées, l'une aux archanges, les autres aux saints Thoros (Théodore), Minas et Georges. L'ancien mo-

nastère de Saint-Jean, dont l'église est placée sous le vocable de la Vierge, n'offre plus que des décombres.

Le château de *Gaban* est situé au milieu des montagnes, dans les environs de Vahga. C'était, sous les Arméniens, une forteresse importante et d'un difficile accès. Quand Léon VI eut été obligé, après la prise de Sis, de quitter sa capitale pour se soustraire, lui et sa famille, à la vengeance de ses vainqueurs, il se retira à Gaban, où il soutint un siége de huit mois contre les Égyptiens. Enfin, pressé par le manque de vivres, Léon capitula en 1375, et fut emmené prisonnier au Kaire. La Cilicie fut dès lors perdue pour les Arméniens, et leur royaume définitivement anéanti.

A quelques journées à l'est de ces forteresses, se trouve la ville de *Marach*, située dans la partie la plus orientale de la Cilicie, au milieu des montagnes, sur la rive gauche et à une heure de marche du Pyrame. Elle s'appelait dans l'antiquité *Germanicia,* nom que lui donne encore Aboulfaradj dans sa *Chronique syriaque*[1]. Après avoir appartenu, vers la fin du XI[e] siècle, à un patrice grec, l'Arménien Philarète, qui gouvernait pour les empereurs de Byzance les villes d'Antioche et d'Edesse, avec les contrées environnantes, elle passa sous la domination de Kogh-Vasil, puis sous celle des princes ou barons de Tell-Bascher. En 1147, elle fut enlevée par Masoud, sultan Seldjoukide de Konieh ; enfin elle fut réunie aux États du roi d'Arménie, dont elle devait partager les destinées. C'est aujourd'hui un chef-lieu de province, qu'administre le pacha d'Adana, dont le gouvernement a été réuni à celui de Marach. La ville actuelle renferme plusieurs mosquées, des couvents, des bains et des

[1] Pages 129, 159, 173.

bazars. La forteresse est bâtie sur une éminence. Les géographes turks rapportent qu'il y a dans ce château une mosquée appelée *Kobiriyeh* [1].

Au nord de Pardzerpert, de Gaban et de Marach se trouvent, enclavées dans les possessions de Khozan-oglou, les deux villes de *Zeithoun* et d'*Hadchin*, qui forment comme un État indépendant, dont le chef de la tribu turkomane de Khozan-oglou est le suzerain, les gouverneurs turks de la Karamanie n'ayant jamais pu soumettre à un tribut régulier et réduire à l'obéissance les montagnards de cette contrée [2].

Le *Zeithoun* (olivier) est une bourgade plutôt qu'une ville, bordée de tous côtés par de hautes montagnes. Les habitants, tous Arméniens, sont forts et intrépides. Cette bourgade se compose de trois mille maisons et de douze églises. La principale est celle qui est dédiée à saint Jean; sa construction remonte à l'établissement d'une colonie arménienne, vers le XIIe siècle. On y conserve précieusement un Évangile manuscrit, orné de vignettes, qu'on appelle l'Évangile de saint Basile; il est renfermé dans une châsse en vermeil [3]. L'administration municipale est confiée par le chef de la tribu de Khozan-oglou, à quatre agas arméniens qui gouvernent le canton, prélèvent l'impôt, dont une partie est donnée au chef turkoman, et une autre au patriarche arménien de Sis, chef spirituel de la contrée.

La ville d'Hadchin est située sur l'un des contre-forts méridionaux du *Karmès-dagh*, et placée, comme le Zeithoun, sous la dépendance du chef de Khozan-oglou. Elle se com-

[1] Djihan-Numa. *Ms. de la Biblioth. Impér.*, p. 1710-1711.

[2] Cf. *Revue d'Orient*, 1854. Mon *Mém. sur les populations arméniennes indépendantes du Taurus*.

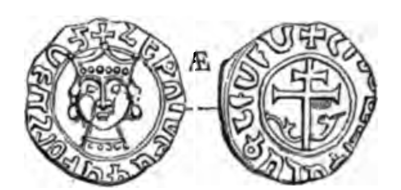
[3] *Revue d'Orient, l. c.*, p. 103.



VUE D'HADCHIN

pose de deux mille maisons arméniennes, et possède trois églises et un couvent dépendant du patriarcat de Sis. La ville est gouvernée, au nom du chef turkoman dont nous venons de parler, par un aga arménien, qui se fait assister d'un conseil (*medjlis*) choisi parmi les notables de la ville.

Au sud de Marach se trouve le *Giaour-dagh* ou *Montagne des Infidèles;* elle fait partie de la chaîne de l'Amanus et vient aboutir au sud-sud-ouest, à Missis, sur la rive gauche du Pyrame. La Montagne des Infidèles est habitée par des Turkomans, des Grecs et des Arméniens dont les mœurs sont fort arriérées; ils sont répartis dans des villages qui forment trois districts : *Uzeir-Sandjagui, Oulachi* et *Boulanik.* Le Giaour-dagh est placé sous la dépendance du kaimakam de Païas, Mustik-bey, qui fut pendant si longtemps rebelle à la Porte. On ne connaît pas exactement la population de ce canton; cependant on l'estime assez généralement à plus de dix mille âmes.



Monnaie de cuivre d'Héthoum II.

CILICIE ORIENTALE



Cippe funéraire trouvé à Missis et conservé au Louvre.

CHAPITRE PREMIER.

DE TARSE A ÆGÉE PAR MALLUS ET LA PLAINE ALÉIENNE.

Description de la plaine Aléïenne d'après les sources anciennes et l'inspection du terrain; ruines de Mallus et de Mégarse; position de ces deux villes: antiquités et inscriptions; le château de Malle; églises ruinées; tombeaux turks; le port et le cap de Karatasch; les lacs salés et le Pyrame; ruines de Castabala; ruines d'Ægée, aujourd'hui Aïas; noms de cette ville dans l'antiquité; divinités qui y recevaient un culte; commerce du port de Lajazzo au moyen âge et principalement à l'époque des croisades et sous la domination arménienne; noms d'Aïas au moyen âge; châteaux d'Aïas; tour de Soliman; le village actuel d'Aïas.

En quittant Tarsous pour se rendre aux ruines de Mallus, situées sur le Karatasch-burun (promontoire de la Pierre-

Noire), on traverse les villages de *Giaour-koi*, *Mantach*, *Gameli-koi*, où l'on passe le Cydnus, et *Hadji-kouyounli*, où se trouve un bac sur le Sarus (Seihoun-tschai), assez large en cet endroit ; puis on entre dans les marais dits *Tchukur-owa* (plaines basses), que les anciens désignaient sous le nom de *plaine Aléïenne*. C'est au milieu de ces marais et au nord de deux lacs salés formés par l'ancien cours du Sarus et du Pyrame, que se trouvent à l'état sauvage les buffles si renommés de la Karamanie, que les Turkomans chassent à certaines époques de l'année.

Le sol des Tchukur-owa est tellement détrempé et dangereux, que l'on est obligé de côtoyer le rivage pour atteindre Mallus ; mais avant d'arriver aux ruines de cette ville, on est contraint de traverser le bras de mer qui réunit l'un de ces lacs à la Méditerranée, et qui n'est autre chose que l'ancienne embouchure commune au Sarus et au Pyrame, lesquels se sont séparés pour aller se jeter dans la mer, le premier à peu de distance de l'embouchure du Cydnus, et le second dans le golfe d'Issus, où il forme la baie d'Aïas.

La plaine Aléïenne était célèbre dès la plus haute antiquité ; Homère la cite dans son *Iliade* [1] :

> Ἀλλ' ὅτε δὴ κἀκεῖνος ἀπήχθετο πᾶσι θεοῖσιν·
> Ἤτοι ὁ καππεδίον τὸ Ἀλήϊον οἶος ἀλᾶτο
> Ὃν θυμὸν κατέδων, πάτον ἀνθρώπων ἀλεείνων.

Festus Avienus en fait aussi mention dans ses vers :

> .... clari post ultima Bellerophontis
> Hic cœspes late producit Aleïus arva.

[1] Liv. VI. v. 200.

La plaine Aléïenne a pour limites le cours du Cydnus à l'ouest, et s'étend à l'est au delà du cours du Pyrame. Elle prend naissance au pied des chaînons du Taurus qui séparent les vallées de ces deux fleuves, et viennent, après un abaissement considérable, se confondre avec la plaine qu'ils bordent dans sa partie septentrionale.

Mais les champs Aléïens d'Homère sont-ils bien ceux dont il est question ici ? Si les anciens et des esprits sérieux de nos jours n'ont pas élevé un doute sur ce point, quelques auteurs modernes ont prétendu qu'Homère n'avait point dû faire voyager Bellérophon à une aussi grande distance des montagnes de la Lycie, et que la dénomination d'Aléïenne donnée à la plaine que j'ai décrite ne remonte pas au delà du siècle d'Alexandre, dont les officiers, pleins d'admiration pour les vers du chantre d'Achille, et toujours avides de retrouver au loin l'histoire, la mythologie et les origines grecques, imposèrent le nom d'Aléïenne, mentionné dans l'Iliade, à une plaine qui, dans la langue cilicienne, avait une dénomination à peu près homonyme [1].

Il est vrai que Persée, armé de la faucille et tenant la *harpè*, ou bien encore le héros Bellérophon, portant des bottines à talonnières, n'apparaissent sur les médailles de la Cilicie qu'à l'époque de la domination romaine et alors que l'on s'efforçait, comme au temps d'Alexandre, de faire revivre les traditions et les origines helléniques. Cependant on doit remarquer que le mythe de Persée, auquel se lie intimement celui de Bellérophon et de son cheval Pégase brisant la corne de son pied en tombant sur le sol de la Cilicie, indique bien suffisamment que la course aérienne

[1] Mannert, *Géogr. der Griech. and Rœm.*, t. VI, p. II, p. 105.

du héros grec s'était prolongée au delà de la Lycie ; et d'ailleurs, d'après certaines traditions, ce serait Bellérophon lui-même qui, en tombant de son coursier ailé, se serait brisé le pied, et aurait appelé du mot ταρσὸς, *plante du pied*, l'endroit où il s'était arrêté.

Si en effet, Tarse fut le point d'arrêt de la course du héros Bellérophon, qui est la personnification symbolique de l'arrivée sur ce point d'une colonie hellénique, il est très-vraisemblable que par champs Aléïens, Homère et les anciens entendaient l'immense plaine qui commence au Cydnus et se prolonge jusqu'à la base occidentale de l'Amanus, par delà le Pyrame.

De ce qui précède, on peut tirer la conséquence que les champs Aléïens d'Homère et des anciens sont bien les mêmes que ceux dont parlent les historiens d'Alexandre; et en effet, on trouverait difficilement en Lycie et sur tout le littoral méridional de la Méditerranée, qui est à la fois montagneux et volcanique, un territoire d'une étendue assez vaste et d'une aussi immense surface plane, qu'on pût signaler comme ayant fait le sujet des vers d'Homère.

Avant la séparation du Sarus et du Pyrame, qui causa l'inondation d'une partie de la plaine Aléïenne, il y avait des villes florissantes sur les bords des deux fleuves et sur le littoral de la mer. Mallus et Mégarse, qui au temps des conquêtes d'Alexandre eurent un si grand retentissement, sont aujourd'hui anéanties. *Mégarse* a disparu entièrement sous les eaux, et les ruines de Mallus, situées sur un mamelon dont le pied est baigné par la mer, ne présentent que des débris informes.

Mallus reconnaissait pour ses fondateurs les héros ar-

giens Mopsus et Amphilocque [1], origine que confirme le type des médailles de cette ancienne ville. L'oracle d'Amphylocque à Mallus fut un de ceux qui, de l'aveu de Plutarque [2] et de Lucien [3], jouirent le plus longtemps de leur renommée. Pausanias [4] lui-même assure qu'il était fort en crédit de son temps. Cette tradition, de provenance argienne, corroborée par les témoignages de l'histoire et des monuments, était si bien admise dans l'antiquité, qu'Alexandre, issu des princes argiens, sacrifia aux mânes d'Amphilocque, à cause de leur commune origine [5]. Quant au récit d'Étienne de Byzance [6], qui crée un personnage imaginaire pour donner une étymologie du nom de Mallus, il ne mérite aucune confiance, et on ne saurait s'y arrêter.

Les ruines de Mallus se voient sur la montagne qui forme le cap Karatasch, en se prolongeant jusqu'à la mer. L'amiral Beaufort [7], qui les a visitées, a cru y reconnaître les restes de l'ancienne Mégarse. Cette opinion a été adoptée par Letronne qui, en rendant compte du livre du savant navigateur, dit que Mallus, suivant Arrien, était à l'est et non pas à l'ouest du cap Karatasch. Nous ne partageons pas l'opinion de ces deux érudits; car en étudiant, les textes en main, la position que chacune de ces deux villes devait occuper par rapport à l'ancien cours du Pyrame, nous voyons, d'une part, que Mégarse était sur la

[1] Strabon, XIV, v, § 15.
[2] *De Oracul.*, II, 434.
[3] *Philopseud.*, 38.
[4] *Descr. de la Grèce*, I, ch. XXXIV.
[5] Strabon, XIV. — Arrien, *Exp. Alex.*, II, ch. v.
[6] V° Μαλλὸς.
[7] *Karamania*. Cf. Letronne, *Journal des Savants*, 1819.

route de Tarse à Mallus [1]; d'autre part, que Mallus était sur les bords du Pyrame, et non à son embouchure, position qu'occupait bien effectivement Mégarse, au dire de Tzetzès. Il résulte de ceci que le Pyrame avait son ancien cours entre ces deux villes qui, du reste, ne devaient être séparées que par une faible distance. Mallus et Mégarse étaient situées toutes deux assez près du Pyrame, puisque, sur les médailles impériales frappées à Mégarse [2], on lit la légende : ΜΕΓΑΡΣΩΝΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩ ΠΥΡΑΜΩ, et que Pomponius Mela [3] nous dit, en parlant de Mallus : « Pyramus Mallon præterfluit. »

Il nous paraît évident qu'il y a eu confusion de la part de l'amiral Beaufort, quant à la position respective des deux villes de Mallus et de Mégarse ; le savant explorateur des côtes de la Karamanie n'a pas tenu compte de ce fait, que le Pyrame, en se séparant du Sarus, vers l'époque de Justinien, a laissé sur la contrée qu'il arrosait les marais et les lacs qui se voient dans les environs du cap Karatasch et s'étendent sur tout l'espace qui sépare les nouveaux cours que se sont frayés ces deux fleuves ; qu'enfin, lorsque cette révolution s'est opérée, Mégarse, dont il ne reste aucun vestige, a été complétement submergée, et que Mallus n'a point été atteinte, en raison de son éloignement de l'ancienne embouchure et de sa situation sur une hauteur [4] qui, en se prolongeant au sud jusqu'à la mer, forme le Karatasch-Burun.

Il me reste à déduire les autres causes qui justifient l'opi-

[1] Arrien, *Exp. Alex.*, II, § 5.
[2] Mionnet, *Descr. des mon. grecq.*, v° *Mégarse.*
[3] Pomponius Mela, *Géogr.*, ch. XIII.
[4] Strabon, XIV, ch. V, § 15.

nion que je viens d'émettre sur la position qu'occupait Mallus sur les pentes du Karatasch-burun. Ni les géographes ni les historiens ne disent que Mégarse ait, à aucune époque, porté le nom d'Antioche ; tandis que nous savons, par les témoignages de l'histoire et par les monuments, que Mallus prit ce nom au temps de la domination séleucide[1]. Bien plus, au milieu de ces ruines, que Beaufort prend pour celles de Mégarse, j'ai trouvé deux inscriptions[2] portant le nom d'Antioche qui s'applique bien à l'antique Mallus, et non à Mégarse. J'ajouterai que pendant toute la durée du moyen âge, le nom de Mallus ou de *Mallo*[3] n'a cessé d'être donné tant au cap qu'à la ville et au port de Karatasch-burun. Ces diverses circonstances et les récits historiques me paraissent donc de nature à lever tous les doutes quant à la position de Mallus sur le cap Karatasch.

Il ne reste à Mallus, de l'époque des satrapes, que des décombres épars sur les deux mamelons du cap Karatasch. Quant à Mégarse, je le répète, elle n'a laissé sur le sol aucune trace de son existence ; et les tombeaux de Mopsus et d'Amphilocque qu'on voyait encore, au temps de Strabon[4], aux environs de cette ville, ont dû subir le même sort en disparaissant complétement dans les fondrières qu'a dû causer la formation des marais et des lacs dont il vient d'être question.

Ce n'est qu'à l'époque de la domination des rois Séleucides que Mallus commencé à prendre place dans l'his-

[1] Etienne de Byz., v° *Antiochia* : « Ἐκ τη Κιλικίας ἐπὶ τοῦ Πυράμου. » — *Stadiasmus maris.*

[2] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie,* p. 2, 3, n[os] 5-6.

[3] Sanuto, *Secr. fid. Cruc.*, liv. II, p. IV, ch. 26, p. 89.

[4] Liv. XIV, ch. V. — Lycophron, *Cassandre*, v. 439-446.

toire. Sous Antiochus Épiphane, l'an 171 avant Jésus-Christ, Mallus, en état de révolte, fut attaquée et soumise; cette ville avait refusé de reconnaître pour souveraine Antiochide, concubine d'Antiochus. Tarse, insurgée contre l'autorité du roi de Syrie, et pour la même cause, fut aussi réduite; c'est, au surplus, ce que nous apprend un verset du livre des *Machabées* [1] : « Et cum hæc agerentur, contigit Tarsenses et Mallotas seditionem movere, eo quod Antiochidi, regis concubinæ, dono essent dati. » C'est à partir de cette expédition que ces deux villes prirent le nom d'Antioche, qui se trouve mentionné sur les médailles [2], dans les auteurs [3] et sur les monuments épigraphiques [4]. Voici le texte et la traduction de deux inscriptions qui datent de la domination séleucide en Cilicie. Les deux blocs sur lesquels elles sont tracées faisaient partie d'une construction en briques, et servaient de piédestaux aux statues d'Amphilocque, fils de Théison, et d'Hermocrate, fils de Déméas.

Premier bloc.

ΟΔΗΜΟΣΟΑΝΤΙΟΧЄΩΝΕΡΜΟΚΡΑΤΗΝ
ΔΗΜΕΟΥΚΟΙΝΟΝЄΥЄΡΓЄΤΗΝΓΕΓΕΝΗΜΕΝΟΝ
ΠΕΠΡΕΣΒΕΥΚΟΤΑΣΔΕΚΑΙΥΠΕΡΤΗΣΠΑΤΡΙΔΟΣ
ΕΓΚΑΙΡΟΙΣΑΝΑΓΚΑΙΟΙΣΠΛΕΙΣΤΑΣΚΑΙΜΕΓΙΣΤΑΣ
ΠΡΕΣΒΕΙΑΣΚΑΙΤΑΣΚΑΛΛΙΣΤΑΣΚΑΙΕΠΙΦΑΝΕΙΣ
ΑΠΟΔΕΙΞΕΙΣΠΕΠΟΙΗΜΕΝΟΝΤΗΙΠΟΛΕΙΤΗΣ
ΕΑΥΤΟΥΑΡΕΤΗΣΚΑΙΚΑΛΟΚΑΓΑΘΙΑΣΚΑΙΤΗΣ
ΕΙΣΤΑΠΡΑΓΜΑΤΑΕΥΝΟΙΑΣ

[1] Liv. II, ch. IV, 30.
[2] *Monn. de la Cilicie*, v° *Antiochia marit.* Cf. *dans la Revue numis.*, 1854.
[3] Et. de Byz., v° *Antiochia.* — *Stadiasmus maris.*
[4] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 2, n[os] 5-6.

« Le peuple d'Antioche à Hermocrate, fils de Déméas; bienfaiteur commun, ayant rempli pour sa patrie, dans des temps difficiles, plusieurs missions importantes, et ayant donné les preuves les plus belles et les plus éclatantes de sa vertu, de sa valeur et de son dévouement au bien public. »

Ce monument a été rapporté par moi en France et se trouve aujourd'hui au Musée des Antiques du Louvre.

Deuxième bloc. Côté A.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝΟΔΗΜΟΣ
ΑΜΦΙΛΟΧΟΝΘΕΙΣΩΝΟΣ
ΝΙΚΗΣΑΝΤΑΟΛΥΜΠΙΑ
ΑΝΔ[Ρ]Ε[Ι]ΑΣΔΟ[ΝΤΑ]

« Le peuple d'Antioche à Amphilocque, fils de Théison, vainqueur aux jeux olympiques [1], ayant donné (des preuves) de valeur. »

Côté B.

ΤΡΥΦΩΝΑΣΩΣΤΡΑΤΟΥ
ΤΟΝΔΗΜΙΟΥΡΓΟΝ
[ΜΝ]ΕΜΗΣΧΑΡΙΝ

« A la mémoire de Tryphon, fils de Sostrate, démiurge. »

Les principales divinités qui étaient l'objet d'un culte spécial à Mallus étaient Minerve Astarté et Hercule, dont les médailles de cette ville donnent les figures. Mégarse rendait aussi un culte à Minerve : on sait qu'Alexandre offrit un sacrifice à cette divinité à son passage dans cette ville. Il ne reste à Mallus aucun monument de l'époque ro-

[1] Des jeux olympiques se célébraient à Tarse et à Anazarbe.

maine; toutefois, à peu de distance de ses ruines, et au nord-est, on aperçoit un pont assez bien conservé et isolé, mais qui maintenant est sans objet, les eaux ne s'écoulant plus sous ses arches. Nul doute que ce pont avait été jeté autrefois sur le Sarus et le Pyrame réunis, et que sa construction est antérieure au VIe siècle, époque de la séparation de ces deux fleuves.

Marc-Aurèle est le dernier empereur dont on voit le nom figurer sur les médailles sorties de l'atelier de Mallus qui, à partir du IIe siècle, perdit son importance et s'effaça ensuite presque complétement. Ce n'est que vers le XIIIe siècle que l'histoire nous révèle l'existence du château fort de Mallus, et sa cession par les rois d'Arménie aux chevaliers de l'ordre Teutonique. Cette forteresse s'appelait alors *Cumbetefort*, nom que lui donne Willebrand dans son *Itinéraire :* « Ab hinc (Missis) transeuntes Cumbetefort, ubi domus est et mansio bona hospitalis Alemanorum. » Enfin, au XIVe siècle, Sanuto dit que Mallus avait un port et deux îlots, ce qui est encore le cas aujourd'hui : « Malo, dit Sanuto [1], portum habet, qui coram se duas habet parvunculas insulas. » Le même auteur [2] mentionne aussi le château de Mallus : « a Malo autem, quod est quoddam castrum. »

La forteresse de Mallo, élevée sur l'extrémité orientale du monticule dont la base est baignée par la mer, a été construite en pierres de taille. Les restes en sont encore assez remarquables. Au nord, se trouve la porte qui donne accès dans l'intérieur et au-dessus de laquelle sont sculptés deux lions opposés, emblèmes du royaume d'Arménie que

[1] *Secreta fid. Cruc.*, liv. II, p. IV, ch. 26, p. 89.
[2] *Id.*, *ibid.*

…us voyons si souvent représentés sur les médailles des …is Roupéniens [1]. Au nord-est du château, on remarque …s restes d'une église, aussi construite en pierres de taille, qui se liait à cette forteresse par une haute muraille qui …orte encore les traces de l'arrachement de la voûte.

Au milieu des décombres de Mallus, épars sur le cap Karatasch, se voient les ruines de deux chapelles; l'une presque intacte, et dont la toiture en arête est en très-bon état de conservation, était, m'a-t-on dit, dédiée à saint Nicolas. Cette chapelle, abandonnée depuis longtemps, est ornée à l'intérieur de peintures à fresque représentant des saints de l'Église arménienne. Elle est divisée en trois nefs; sa voûte est supportée par des arcades et par quatre colonnes surmontées de chapiteaux, dont deux proviennent d'anciens monuments; les deux autres, d'un mauvais style, ont dû être sculptés à l'époqué de la construction de la chapelle. A côté de cet édifice gisent des couvercles de sarcophages ornés de guirlandes et de forme prismatique, mais sans oreillettes. On n'y remarque aucune inscription. A quelques pas de là sont les restes d'un ancien bain, avec des citernes et des souterrains. Ces constructions doivent être de la même époque que le château et la chapelle qui en dépendait.

On aperçoit, à l'est des monuments que je viens de décrire, un lac d'eau salée sur les bords duquel était autrefois une église sous le vocable de saint André, et qui a été abandonnée, ainsi que Mallus, lors des incursions annuelles des musulmans. Sur les ruines de cette église et avec ses décombres, l'un des gouverneurs d'Adana, Hassan-

[1] Ma *Numism. de l'Arménie au moyen âge; passim.*

42

é : la contrée est montagneuse, boisée, et plus
ige vers l'est, plus on distingue clairement les
nes du *Djébel-el-Nour* (montagne de la lumière),
rameaux de l'Amanus.

ix heures du fleuve, à l'est, on trouve, situé au
'une forêt magnifique, un village habité exclusive-
ır des nègres fugitifs venus d'Adana et de Tarsous,
ent en cet endroit du produit de la pêche des sangsues
a récolte des noix de galles. Cette bourgade est for-
. une cinquantaine de cabanes faites de joncs tressés
me de ruches. Dans une collision entre mon escorte
nègres, je fis mettre le feu à leurs huttes. A trois
s de ce lieu sont les ruines d'une ville antique, dont
sition correspond à celle de *Castabala*. Kinneir [1], qui
it ces ruines en 1813, les place à dix-huit milles de
is. De son temps, on voyait près de là *Kartanlek*,
ge turkoman qui n'existe plus et n'a laissé d'autres
es que les pierres fiches de quelques tombeaux. Le sol,
cet endroit, est jonché de briques, de poteries et de
tes de constructions antiques. A trois heures des ruines
Castabala, les murailles d'Aïas apparaissent à l'horizon,
découpant sur le bleu de la mer.

Ægée, de nos jours *Aïas*, est située sur le rivage de la Méditerranée, en face de Païas, dont elle est séparée par le golfe d'Issus. C'est une des villes les plus anciennes de la Cilicie. Sa fondation, comme son nom l'indique, est due à une colonie grecque. On sait en effet que αἶξ, 'αἶγος exprime l'idée de flot; ainsi, Αἰγιαλεὺς, Αἰγιαλὴ, et diverses villes du nom d'Αἰγιὸν ou Αἰγαὶ, renferment l'idée de mer, de flot.

[1] *Voy. en Asie Mineure*, t. I, p. 212.

Αἴξ, la chèvre, est l'animal qui saute comme le flot, et ce mot signifie aussi vent violent [1]. Ægée conserva longtemps son autonomie et battit monnaie [2]. Pline [3] la qualifie de ville libre : « oppidum Ægæ liberum. » Pendant le règne de Macrin elle prit le nom de cet empereur. Dès cette époque, en effet, nous la trouvons mentionnée dans les auteurs sous le nom de *Macrinopolis* [4]. Il paraît qu'elle avait adopté aussi le nom d'*Alexandrinopolis*, du nom de l'empereur Alexandre Sévère ; quelques médailles qui nous sont parvenues portent le nom des Macrinopolites et des Alexandrinopolites [5].

Par sa position aux confins de l'Asie Mineure et de la Syrie, Ægée était en constantes relations avec tous les peuples navigateurs de la Méditerranée ; son port était fréquenté par les flottes des marchands occidentaux ; aussi Lucain [6] dit d'elle :

« .... et externæ resonant navalibus Ægæ. »

La religion des habitants de cette ville était un composé bizarre de tous les cultes des régions les plus lointaines. Les dieux étrangers recevaient à Ægée un culte spécial et y avaient acquis le droit de cité. Lors de la domination romaine, les divinités des Ægéotes semblent avoir été principalement Neptune *Stabilitor* et Vénus *Euplæa*, dont les noms se lisent sur une inscription publiée par Bœckh [7], d'après l'amiral Beaufort :

[1] Maury, *Recherches sur le culte des popul. primitives de la Grèce*, p. 85.
[2] Mionnet, *Méd. grecques*, v° *Ægée de Cilicie.*
[3] Liv. V, ch. 22.
[4] Hirtius, *Bell. Alex.*, ch. LXVI, p. 443.—Dion Cass., XLVII, 30.—Pline, V, 27.
[5] Mionnet, *Méd. grecques*, v° *Ægée.*
[6] *Pharsale*, liv. III.
[7] *Corp. inscr. græc.*, n° 4443.—Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, n° 8, p. 2.

ΘΕΩΣΕΒΑΣΤΩΚΑΙΣΑΡΙΚΑΙ
ΠΟΣΕΙΔΩΝΙΑΣΦΑΛΕΙΩΚΑΙ
ΑΦΡΟΔΕΙΤΗΕΥΠΛΟΙΑ

« *Au dieu Auguste César ; à Neptune Stabilitor, et à Venus favorable à la navigation*[1]. »

En effet, la navigation fut l'industrie principale et l'une des ressources les plus importantes des habitants d'Ægée ; et il n'est pas étonnant de voir les noms de deux divinités protectrices des eaux figurer dans l'inscription d'un autel trouvé dans les ruines de cette ville. Parmi les cultes apportés de l'étranger, il en est un qui est dû aux navigateurs Phéniciens, et mérite d'être signalé ; c'est celui d'Esculape[2], le Dieu-Serpent, qui n'est qu'une forme de l'Aschmoun des phéniciens, אשמון, le huitième des dieux Cabires, le même que Thoth du panthéon égyptien[3]. Ce culte, après avoir pris racine à Ægée, passa en Asie Mineure, où l'on trouve ses traces dans plusieurs localités, et arriva enfin en Grèce, où il acquit une grande célébrité.

Quand les Byzantins succédèrent aux Romains, Ægée avait déjà perdu de son importance ; les guerres continuelles des empereurs de Constantinople contre les Arabes en étaient la cause principale. La navigation n'était plus aussi florissante que par le passé, et la ville marchait à sa ruine. Sous les Arméniens, la marine marchande avait repris tout à coup une nouvelle vie, qui valut à Ægée une prospérité qui durait encore après la conquête du pays par

[1] Sur Vénus *Euplœa*, cf. Larcher et Mitscherlich, *ad Horat.*, od. I, 3, 1.

[2] *Revue archéol.*, V^e année, p. 696. *Sur les noms de l'Adonis Cypriote.*

[3] *Revue archéol.*, IIIe année, p. 763. *Sur une statuette de Aschmoun trouvée à Cherchell*, par M. Texier.

les musulmans, puisqu'à l'époque de Sanuto [1], dès navires y venaient jeter l'ancre. Sous la domination des rois arméniens, la Cilicie avait pour port principal Ægée, entrepôt du commerce des Indes, ce qui explique l'état prospère de cette ville pendant le moyen âge [2]. Mais ce furent les croisades qui développèrent surtout le commerce de l'Orient avec l'Occident, et réciproquement. A cette époque, Ægée avait vu son commerce doubler et son importance s'accroître de beaucoup. Les Vénitiens, les Génois, les Chypriotes, etc., y avaient des comptoirs; et les républiques d'Italie avaient obtenu des rois de Sis des facilités pour leur commerce. Cette protection accordée par les rois d'Arménie aux marchands étrangers se trouve rappelée très-souvent dans les priviléges que la cour de Sis octroya à plusieurs reprises aux Occidentaux établis dans le royaume [3]. On est étonné, en lisant les pièces du moyen âge qui ont rapport au commerce d'Ægée, de rencontrer si souvent le nom de cette ville, mais altéré quelquefois à tel point, qu'il est difficile, au premier abord, de se rendre compte des variations que ce nom a subies sous la plume des scribes. Ainsi on trouve, par exemple, dans les pièces latines: *Aïacium, Laiacium, Glacia;* dans les documents italiens: *Lajazzo, Ajazzo, Lagiazza;* dans les géographies arméniennes: *Laïas* et *Aïas;* dans les chartes rédigées en français: *Leyas* et *Layas*. De toutes ces variantes du nom

[1] *Secr. fid. Cruc.*, l. II, p. IV, ch. 26, p. 89.

[2] Marco-Polo, I, 2.—Pegolotti, dans *Pagnini, della Decima*, t. III, p. 44.—Barbaro, *Viagg. dans Ramuzzio*, t. III, p. 100.

[3] Mém. de l'Acad. Impér. des Sciences de Saint-Pét., sér. VII, t. III, nº 3. — Mon *Essai hist. et crit. sur la const. sociale et politique de l'Arménie sous les Roupéniens.*

d'Ægée, une seule a prévalu : c'est la forme arménienne *Aïas*, qui est le nom que les Turks donnent encore aujourd'hui au misérable village construit dans l'intérieur des ruines du château d'Ægée.

J'ai dit qu'Aïas était située au bord de la mer. Sanuto [1], qui visita cette ville, en parle en ces termes : « Laiacium habet portum et siccam unam ante se quæ scolium dici potest; ad quam quidem siccam prodęnses figuntur et anchoræ versus terram firmam. » Cette description, qui est très-exacte, s'accorde parfaitement avec ce qu'en disent les autres voyageurs.

Passons maintenant à la description des ruines d'Aïas. Les ruines d'Aïas occupent une vaste étendue de terrain, et, à en juger par les restes de construction et les débris de toute sorte qui jonchent le sol, la ville du moyen âge devait être considérable.

Le seul édifice que le temps ait respecté est le château et les appendices construits avec des pierres provenant des débris de la ville incendiée lors de la conquête. Ce château, qu'avaient élevé les rois d'Arménie, a été bâti avec des pierres de taille entre lesquelles on a enchâssé symétriquement des fûts de colonnes provenant d'anciens édifices. Lors de la restauration de ce château par le sultan Soliman [2], qui avait compris de quelle importance était pour lui cette position avancée du côté de la Syrie, les ouvriers employèrent des pierres calcinées par le feu qu'ils ajustèrent de telle sorte dans les parties écroulées de l'édifice, qu'il semble affecter la figure d'un échiquier. Cette construc-

[1] Liv. II, p. IV, ch. 26, p. 87.

[2] Djihan-Numa, *Géogr. turq.*, p. 1727 du ms. de la Bibl. Imp.

tion se compose de deux enceintes et d'un fossé. L'enceinte intérieure est la plus élevée; elle est formée de murailles reliées par des tours rondes; l'autre est en partie ruinée, et, dans plusieurs endroits, il n'en reste que les fondations. C'est sur la première de ces murailles que j'ai vu encastrées deux inscriptions grecques mutilées [1] de l'époque romaine. Au pied de ce château et du côté de la mer, on voit quantité d'énormes boulets de pierre, provenant du dernier siége que la ville eut à soutenir contre les musulmans.

Le château d'Aïas communiquait à l'îlot dont parle Sanuto par une digue qui allait rejoindre un autre château, sorte de fort avancé qui défendait l'entrée de la rade. Il paraît qu'au moyen âge ces deux ouvrages étaient distincts, car, dans une quittance notariée du connétable d'Arménie, au consul vénitien de Lajazzo [2], et datée de 1304, on lit ce passage : « Hoc fuit actum in Lajacio, in castro de terra, ante portum, » ce qui veut dire, sans aucun doute, que les châteaux d'Aïas portaient les noms de château de terre et de château de mer.

Le château construit sur l'îlot est au sud-est du premier; il se compose d'une grosse tour ronde, formant à l'intérieur une salle voûtée. Attenant à cette tour, au sud, on voit une longue galerie ayant à l'intérieur des salles voûtées et éclairées par une ouverture carrée pratiquée dans la voûte. Des arcades, aujourd'hui fermées, font face au château de terre. Cette seconde construction est purement arménienne et n'a pas été restaurée comme la précédente.

A l'extrémité occidentale des ruines de la ville, et presque

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, nos 1 et 2, p. 1.

[2] Mas-Latrie, *Hist. de Chypre, Documents*, t. III, p. 677. — Arch. de Venise, *Commémoriaux*, reg. I, fo 115.

sur le bord du rivage, se dresse une petite tour octogonale, élevée par Soliman avec des pierres provenant des décombres de la ville et tout à fait dans le même style que la restauration du château. La porte située au nord est surmontée d'une plaque de marbre noir sur laquelle on lit, gravée en creux, l'inscription arabe [1] que voici :

امر بعمارة هذه القلعة المتصقة السلطان
سليمان بن السلطان سليم خان سنة ثلا...

« *Celui qui a ordonné la construction de cette tour adjacente est le sultan Soliman, fils du sultan Selim-khan, l'année* 3..... »

A l'ouest du château de terre, on voit des restes d'églises construites en briques, les ruines d'un bain élégant, et quelques traces des piles d'un pont qui était jeté sur un petit cours d'eau venant d'une montagne voisine. A fleur de terre, on remarque les fondations des maisons et des autres constructions de la ville du moyen âge. Le sol, en cet endroit, est couvert de débris de briques, de poteries rouges et de fragments de marbre blanc.

Le village actuel se compose de quinze cabanes en chaume, élevées dans l'enceinte du château ; les habitants, au nombre d'environ soixante-quinze, sont de pauvres Turkomans inoffensifs et fort hospitaliers. Cependant l'amiral Beaufort avait eu à s'en plaindre. D'après ce qu'il raconte dans son voyage, il se serait vu dans la nécessité d'en venir aux mains avec eux et aurait été atteint par une balle qui lui fit une blessure fort grave et l'obligea à mettre un terme à son exploration de la Karamanie.

[1] Ma *Num. de l'Arménie au moyen âge*, p. 90.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DE SIS A MOPSUESTE PAR ANAZARBE.

Route de Sis à Anazarbe; les Kurdes et les Turkomans; étymologie du nom d'Anazarbe; histoire de cette ville dans l'antiquité; noms qu'elle reçut aux différentes époques; aqueducs romains; enceinte de la ville; église byzantine; stade; théâtre et nécropole; château arménien; chapelle; inscriptions; tombeaux des premiers barons Roupéniens; environs d'Anazarbe; le château d'Adamodana aujourd'hui Tumlo-kalessi; route d'Anazarbe à Mopsueste.

Avant de reprendre le récit de mon exploration sur le littoral oriental de la Cilicie, je reviendrai à Sis et j'essaierai, comme je l'ai fait pour les autres parties de cette contrée, de décrire la route qui, partant de Césarée de Cappadoce, passait par *Flavias*, devenue au moyen âge la ville de Sis, puis à Anazarbe, pour de là rejoindre, à Mopsueste, la grande route qui allait de Tarse en Syrie.

Une grande voie romaine qui traversait le Taurus, venant de Césarée, aboutissait à Flavias, et de là se bifurquait pour aller rejoindre, d'une part, à Adana, la route de Tarse en Syrie, et d'autre part, gagner Mopsueste, en passant par Anazarbe. Cette grande voie et les deux embranchements que nous venons d'indiquer ont laissé quelques traces en plusieurs endroits; mais aujourd'hui elles ne sont plus parcourues, comme à l'époque romaine, puis-

que le passage du Kulek-boghaz est actuellement la seule route que fréquentent les caravanes qui vont de Cilicie en Cappadoce, et réciproquement.

Le sentier qui conduit actuellement de Sis à Anazarbe suit la direction du nord au sud. Le trajet est pénible et quelquefois dangereux, eu égard aux rochers qui entourent Sis, à deux cours d'eau assez rapides qu'on est obligé de passer à gué et au delà desquels se trouvent quelques ruines, n'ayant aucun des caractères propres à faire connaître les monuments dont ils sont les restes.

Après ces cours d'eau se présente une vaste plaine qui sépare Sis d'Anazarbe et qu'on traverse pendant plusieurs heures de marche. Cette plaine est pendant l'été le séjour habituel de plusieurs tribus turkomanes et kurdes, les *Bousdagan-oglou*, les *Serkantéli-oglou*, les *Kérim-oglou* et les *Afchar*. Plusieurs ourdous de ces derniers campaient près de marais envahis par des roseaux d'une hauteur de deux à trois mètres, le jour où nous traversions la plaine dont il s'agit. Cette forêt de roseaux masque, pendant une demi-heure de marche, la vue du rocher et du château d'Anazarbe; mais à peine ces marécages ont-ils été dépassés, qu'on aperçoit deux lignes d'aqueducs d'une longueur de plusieurs kilomètres partant de deux points différents des montagnes et venant aboutir, en formant angle, aux ruines de la ville.

La distance qui sépare Sis d'Anazarbe est d'environ vingt kilomètres en ligne droite; mais le voyageur est obligé de faire beaucoup de détours, soit pour éviter de s'engager dans de dangereux marais, soit pour se tenir à distance des campements kurdes, dont les cavaliers sortent assez fréquemment pour piller les caravanes et les voyageurs iso-

lés. On peut affirmer qu'une marche de sept à huit heures est nécessaire pour franchir l'espace qui sépare l'ancienne capitale de l'Arménie du rocher d'Anazarbe.

Anazarbe était jadis une des villes principales de la Cilicie. Étienne de Byzance [1] attribue sa fondation à un certain *Azarbas*, tandis que son annotateur dit que ce nom a été donné à la ville à cause de la couleur jaune du rocher près duquel elle a été bâtie. En effet, dans les langues sémitiques, زرب signifie *flavescere*. Suidas, d'accord avec Étienne de Byzance, donne au fondateur d'Anazarbe le nom de Zarbas. D'après cet auteur, cette ancienne ville aurait d'abord pris le nom de *Diocésarée;* mais ayant été ravagée par un tremblement de terre, sous le règne de Nerva, elle aurait été réédifiée sous les auspices de ce prince par un sénateur nommé *Anazarbo*. Cette assertion se trouve renversée par le témoignage de Pline [2], duquel il résulte que le nom d'Anazarbe est antérieur à celui de *Diocésarée*.

Auguste, parcourant l'Orient, fut vivement frappé des avantages qu'offrait la situation de cette ville, et aurait ordonné son agrandissement, en lui donnant le nom de Καισάρεια πρὸς Ἀναζαρβῳ, dénomination qui se trouve exprimée sur les médailles impériales de cette ancienne ville. Cet événement eut lieu l'an 735 de Rome, c'est-à-dire 19 ans avant Jésus-Christ, et c'est de cette époque que date la première ère d'Anazarbe [3].

Honorée de la faveur impériale, la ville d'Anazarbe prit bien vite d'énormes développements et obtint un grand

[1] *De urb.*, v° *Anazarba.*
[2] Liv. V, ch. 22.
[3] Mém. de l'Acad. des Inscr., t. XXXVII. Belley. *Sur l'ère d'Anazarbe.*

nombre de priviléges. Sous Commode, elle jouissait de l'autonomie; elle devint *métropole* sous Caracalla, ἔνδοξος sous Macrin, et *libre* sous Philippe l'Arabe.

Lors de la division en Cilicie première et deuxième, Anazarbe, érigée en métropole de la deuxième Cilicie, était gouvernée par un personnage qui avait le titre de ἡγεμών, ou *præses*. Sous Justin, elle eut beaucoup à souffrir d'un troisième tremblement de terre [1]; ce prince la rétablit et changea son nom en celui de *Justinopolis* [2]. Enfin, sous l'empereur Justinien, un quatrième tremblement de terre, plus terrible que les précédents, détruisit la ville presque complétement [3]. Ce monarque, à l'exemple de son prédécesseur, la fit rebâtir et changea son nom en celui de *Justinianopolis* [4].

Quand les Arméniens, descendus des plateaux de la Grande-Arménie, vinrent disputer aux Grecs la possession de la Cilicie, Anazarbe, l'une des premières villes qui tombèrent au pouvoir des princes de la maison de Roupène, devint leur résidence de l'an 1095 à l'an 1182. Elle était considérée alors comme la capitale de la Cilicie arménienne. Mais lorsque Léon II eut été couronné roi, il fit de Sis sa résidence, et Anazarbe perdit de son importance, à tel point que, dans les premières années du XIIIe siècle, cette ville était en partie déserte [5].

C'est dans un lieu voisin d'Anazarbe et qu'on appelait *pratum Palliorum* qu'en 1130 se livra une grande bataille

[1] Cedrénus, p. 299.
[2] Evagrius.
[3] Procope, *Hist. secr.*, ch. XXVIII.
[4] *Concile de Constantinople*, de 553.
[5] Willebrand, *Itinér.*, p. 139.

dans laquelle Boëmond, prince d'Antioche, perdit la vie en remportant une victoire sur les Sarrasins commandés par Rédouan, prince seldjoukide d'Alep et de Damas.

Anazarbe est située à peu de distance du Pyrame, sur un affluent qui va se jeter dans ce fleuve à deux heures au sud de la ville. Zonaras [1] et Philostorge de Borisse [2] lui donnent le nom d'*Anavarza*, que les musulmans ont modifié en celui d'*Haïn-varza* ou *Haïn-zarba*, ou bien encore *Haïn-navzer* [3].

Anazarbe ne se trouvant pas, comme d'autres villes de la Cilicie, sur les routes qui conduisent dans les endroits les plus fréquentés de l'Asie Mineure, n'a été visité que par un très-petit nombre de voyageurs. C'est à Willebrand que nous devons la première description de cette ville. Le chanoine d'Oldembourg, en quittant Sis où il avait assisté aux fêtes de l'Épiphanie que célébrait Léon II [4], se rendit à Anazarbe qui, suivant ce voyageur, « était un fort château situé à huit milles de Sis, sur une haute montagne isolée au milieu de la plaine. » Cette position militaire était formidable pour l'époque et très-appréciée par le roi d'Arménie, qui aimait à qualifier Anazarbe de son *signum*. Au pied du rocher on voit, continue Willebrand, les ruines d'une ville importante : « Sita fuit quædam civitas, cujus auctoritatem magnam fuisse. » Un admirable aqueduc soutenu par de hautes colonnes se prolonge jusqu'à la distance de deux milles. Saint Grégoire (c'est toujours Willebrand qui parle), étant à cheval et poursuivi, arriva devant cet aqueduc, fit

[1] Niceph. Phoc., p. 161.
[2] *Hist. eccl.*, liv. III, ch. xxv.
[3] Djihan-Numa, p. 1726 du ms. de la Bibl. Imp.
[4] *Revue d'Orient*, 1853. *Une fête à la cour de Léon II.*

Langlois del.

VUE DES RUINES D'ANAZARBE

une chute dans sa fuite, et pour ne pas être atteint, traversa le rocher, pratiquant un passage pour lui seul, afin que ceux qui le poursuivaient ne pussent l'atteindre[1]. En mémoire de ce miracle, on a élevé une église sur le lieu même où il s'est opéré. » C'est ainsi que le voyageur allemand du XIII[e] siècle constate, à Anazarbe, l'existence d'un aqueduc qui se serait en quelque sorte dédoublé pour favoriser la fuite du saint, et qui depuis cette époque se serait maintenu dans cette situation. L'opinion émise par Willebrand, d'après les hagiographes, est encore acceptée de nos jours par quelques esprits crédules; mais on comprend qu'elle constitue une véritable hérésie archéologique. Je me bornerai à dire que les deux aqueducs d'Anazarbe sont de magnifiques constructions bien propres à frapper le voyageur d'étonnement et d'admiration. Il faut, en effet, que ces constructions gigantesques aient été regardées par les premiers chrétiens comme des chefs-d'œuvre merveilleux, puisque dans les récits des auteurs de la vie de saint Grégoire on s'est efforcé de faire considérer ces monuments comme le résultat d'un miracle opéré par la puissance du thaumaturge, tandis qu'il ne faut y voir que le génie constructeur qui a présidé à tous les travaux que nous ont laissés les Romains.

Je passe maintenant à la description des aqueducs d'Anazarbe. M. Ch. Texier[2], le seul voyageur qui, avant mon arrivée en Cilicie, ait visité et décrit les ruines d'Anazarbe,

[1] C'est le même saint Grégoire de Néocésarée, appelé le Thaumaturge, qui écrivait au III[e] siècle. Selon les hagiographes, ce saint aurait eu le pouvoir d'opérer, durant sa vie, des miracles qui surpassent toute croyance; il aurait séparé des rochers en deux parties, chassé des démons d'un temple, et fait encore bien d'autres choses étonnantes que l'imagination a peine à comprendre.

[2] *Nouvelle Revue française*, t. V, p. 104., *De Sis à Trébizonde*.

donne à l'aqueduc venant de l'ouest une longueur de 12 kilomètres, et au second, partant de la montagne au nord, une étendue de 20 kilomètres. Ces aqueducs, rompus en plusieurs endroits, sont construits en pierres de taille; sur toute leur longueur et à la hauteur d'environ huit mètres ils sont supportés par des arcades. Il est vraisemblable que des inscriptions rappelant les noms des empereurs sous le règne desquels ils furent élevés se trouvaient sur divers points de ces beaux monuments; mais aujourd'hui il n'en reste plus de trace.

L'emplacement qu'occupait Anazarbe au pied de la montagne qui la dominait n'est plus aujourd'hui qu'un vaste terrain conservant encore quelques vestiges de son existence, qui s'éteignit dès les premières années du XIIIe siècle. Sa double enceinte de murailles flanquée de tours carrées a la forme d'un hémicycle dont les deux extrémités viennent se souder au rocher. Quatre portes donnaient entrée dans la ville. De la porte orientale à celle située à l'ouest, un portique intérieur se prolongeant en ligne droite formait *dromos,* comme à Pompéïopolis, avec cette différence toutefois que les colonnes dépourvues de chapiteaux dépassent à peine le niveau du sol, tandis que celles du *dromos* de cette dernière ville sont en partie debout et intactes.

Au centre de la ville ruinée on remarque les restes d'une église dont la construction remonte au VIe ou au VIIe siècle, et qui semble avoir été renversée par de violentes secousses de tremblements de terre. Parmi ses décombres, j'ai remarqué, sur quelques pierres de la frise, des guirlandes, des dauphins entrelacés, d'un beau style, et une croix dans une couronne de lauriers.

A l'une des entrées d'Anazarbe s'élève un bel arc de triomphe se composant d'une arcade de grande dimension et de deux portes latérales. En retour, l'architecte a pratiqué deux autres portes formées par une simple muraille. Des colonnes de granit, surmontées de chapiteaux d'ordre corinthien, d'un bon travail, ornaient la façade de ce monument ; elles étaient supportées par couple par des piédestaux de peu d'élévation. L'entablement se confond avec l'architrave du grand arc, fait unique dans le mode d'architecture usité dans les temps anciens. Deux sortes de matériaux, outre les colonnes de granit, sont entrées dans la construction de ce monument; ainsi, l'arc est en pierre tendre, tandis que les pieds-droits et l'entablement sont en pierre calcaire dure.

En avant de l'arc de triomphe ont été élevées deux grosses tours carrées, avec des matériaux provenant des édifices ruinés de la ville.

En sortant d'Anazarbe par l'arc de triomphe que je viens de décrire, on arrive à un théâtre appuyé contre le rocher dont le flanc est taillé à pic dans toute la longueur du stade qui limite le théâtre. Cette longueur est exactement indiquée par la portion de cercle que forme le roc, et par l'épine, encore apparente sur toute son étendue.

La montagne qui domine le cirque et le théâtre est garnie de sarcophages, avec couvercles prismatiques à oreillettes, taillés dans le roc et sans inscriptions. Là aussi sont quelques chambres sépulcrales dont la porte est ornée de bas-reliefs représentant des personnages [1].

Du théâtre on arrive au château qui couronne la mon-

[1] Barker, *Lares and penates*, p. 283.

tagne, en suivant une voie creusée dans les rochers et bordée d'une ligne de sarcophages qui s'étendent de chaque côté de la route. Dans ces mêmes rochers, on remarque les ruines d'une église et d'un couvent taillés à même le roc.

Le château d'Anazarbe accuse deux époques bien distinctes : les constructions élevées à l'ouest de la montagne et les tours demi-circulaires et à bossages sont dues aux Byzantins ; les autres parties ont été construites par les princes roupéniens d'Arménie. Les tours et les murailles du château d'Anazarbe sont fort élevées, solidement bâties et très-étendues[1]. Comme les grands édifices militaires de cette époque, ce château est protégé par deux enceintes, l'une intérieure, l'autre extérieure. La forme et les aspérités du roc sur lequel la forteresse est assise ont mis les constructeurs dans la nécessité de lui donner des contours irréguliers. Dans la première enceinte se trouve une petite chapelle à trois nefs, dont la toiture en arête existe encore en partie; quatre piliers carrés en supportent le poids. Les murailles intérieures de cette chapelle sont ornées de peintures à fresque, assez bien conservées, représentant des saints en grande vénération dans l'église arménienne. Trois portes, dont deux latérales, y donnent accès. Sur l'une des portes latérales de cette chapelle, on lit le mot ЄΥΛΟΓЄΟϹ, « *Bénédiction.* » Autour de l'édifice et à la hauteur du toit on remarque une inscription arménienne en caractères majuscules enchevêtrés, de 21 centimètres de hauteur, que son état de mutilation ne m'a pas permis de déchiffrer entièrement. Cependant quelques noms de princes, qui ont échappé à la destruction, montrent que cette inscription retraçait

[1] Djihan-Numa, p. 1726.

une partie de la généalogie des barons roupéniens, inhumés dans la chapelle. Je donne ici le texte et la traduction de ce que j'ai pu déchiffrer de cette inscription monostique [1].

(Côté ouest, vers la fin de la ligne.)

1. † Յիշատակէսա. † շեկա

(Côté sud.)

2. *մս ամենասուրբ երրորդութ(եան)... ազգես Թեոդորոս գորտոս որդի կոս(տանդնի) որդւ(ոյ) ռուբէն(ի) . . ա . . եշւյի զեկ(եղ)եցիս . . . զեե . . . իհ . . դա . . . աց . . . ոց . . . կեան.*

(Côté est.)

3. *փրկութեան որդոց իմոց եւ յիշատ(ակ) ծնողաց իմոց եւ ի կեցութիւն որդոց . . . (բարե)խաւս ութեամբ . . . թ*

(Côté nord.)

4. *. . . եաւ . . . եսեընք . . . քզոէ . . . ինփր . . . ա . . . . ատաղաղ*

(Côté ouest, commencement de la ligne.)

5. *յիշատակ է սա աւշին որդի Թորոս որդի կոստանդին ար յարժանաւոր յաղաւթս ձեր ի քրիստոս յիսուս տէր մեր, ամէն.*

TRADUCTION.

Premier côté.

« *Ceci est une mémoire. . . . .* »

Deuxième côté.

« *La très-sainte Trinité. Théodore, fils de Constantin, fils de Roupène. . . . .* »

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie.* p. 14, n° 34.

Troisième côté.

« *Pour le salut de mes enfants ; pour la mémoire de mes parents et pour la vie de mes enfants. . . . . par l'intercession. . . . . .* »

Quatrième côté.

« . . . . »

Cinquième côté.

« *Ceci est une mémoire d'Ochin, fils de Théodore, fils de Constantin ; dans vos dignes prières en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Amen !* »

La deuxième ligne de cette inscription mentionne Théodore ou Thoros, fils de Constantin, fils de Roupène, connus dans l'histoire : Thoros fut le troisième successeur de Roupène, le fondateur de la dynastie arménienne de la Cilicie. La cinquième ligne dit qu'Ochin était fils de Thoros, fils de Constantin. Cet Ochin, inconnu dans l'histoire, était donc neveu de Léon Ier. On peut, d'après ces données, établir la généalogie suivante :

ROUPÈNE, 1er baron de la Cilicie,
|
CONSTANTIN Ier, son fils, 2e baron,

THOROS, 3e baron.	LÉON Ier, 4e baron.
OCHIN, qui ne régna pas.	etc.

Le dallage de cet édifice religieux qui, ainsi que le montre l'inscription, n'était qu'une chapelle sépulcrale, en s'enfonçant de plusieurs pieds, a comblé un caveau où reposaient les corps des premiers barons roupéniens et des membres de leur famille. Les Égyptiens, en s'emparant d'Anazarbe, violèrent cette ancienne sépulture princière et bouleversèrent les tombes des premiers barons, pour chercher des trésors qu'ils supposaient y avoir été cachés avec les morts.

L'enceinte intérieure du château est inaccessible; c'est là que se trouve le donjon, grande tour carrée parfaitement conservée, sur le côté sud de laquelle on lit une inscription arménienne, dont voici le texte et la traduction :

Յամ ՈԼԶերորդի Թվականիս Հայոց. . . . .
մ. . . . .
. . . . ռուբէն . . լեւոնի որդին. . . . .
. . . Նորա եղբայրն բարեպաշտն ունէր. . . . .
. (տոր)ոս լերամբ եւս եւ ազատ բնակութեամբքն. . . .
. . . երկրաւոր տէրութ . . . սկսեալ աւշինէ սկ . . .
. . . յբ քաղաքաց անավարզա ձենքիայ խատա. . . .
. . . աքզապատրս . . . . աշխարհիս. . . . .
. . (շ)ինեալ զպարիսպս . . . հաստատեաց տար. . .
. . . .

« *L'an* 636 *de l'ère arménienne...... Roupène...... fils de Léon...... son frère le pieux..... avait..... près le mont Taurus, son noble séjour..... terrestre pouvoir commencé par Ochin..... des forteresses d'Anazarbe, Djenkia, Hada..... de ce pays,..... il a bâti le mur..... il a établi................* »

L'année 636 correspond à l'année 1188 de Jésus-Christ.

La septième ligne de l'inscription nous offre trois noms de localités : *Djenkia* semble être une forteresse dont le nom est rappelé par Sempad, dans sa *Chronique*, sous le nom de *Djandj; Hada...* est peut-être *Adana* ou *Adamodana,* château cité par Willebrand et que Léon II avait donné aux chevaliers de l'ordre Teutonique établis dans son royaume [1]. Je reviendrai plus tard sur le château d'Adamodana, qui n'est autre que le Tumlo-kalessi.

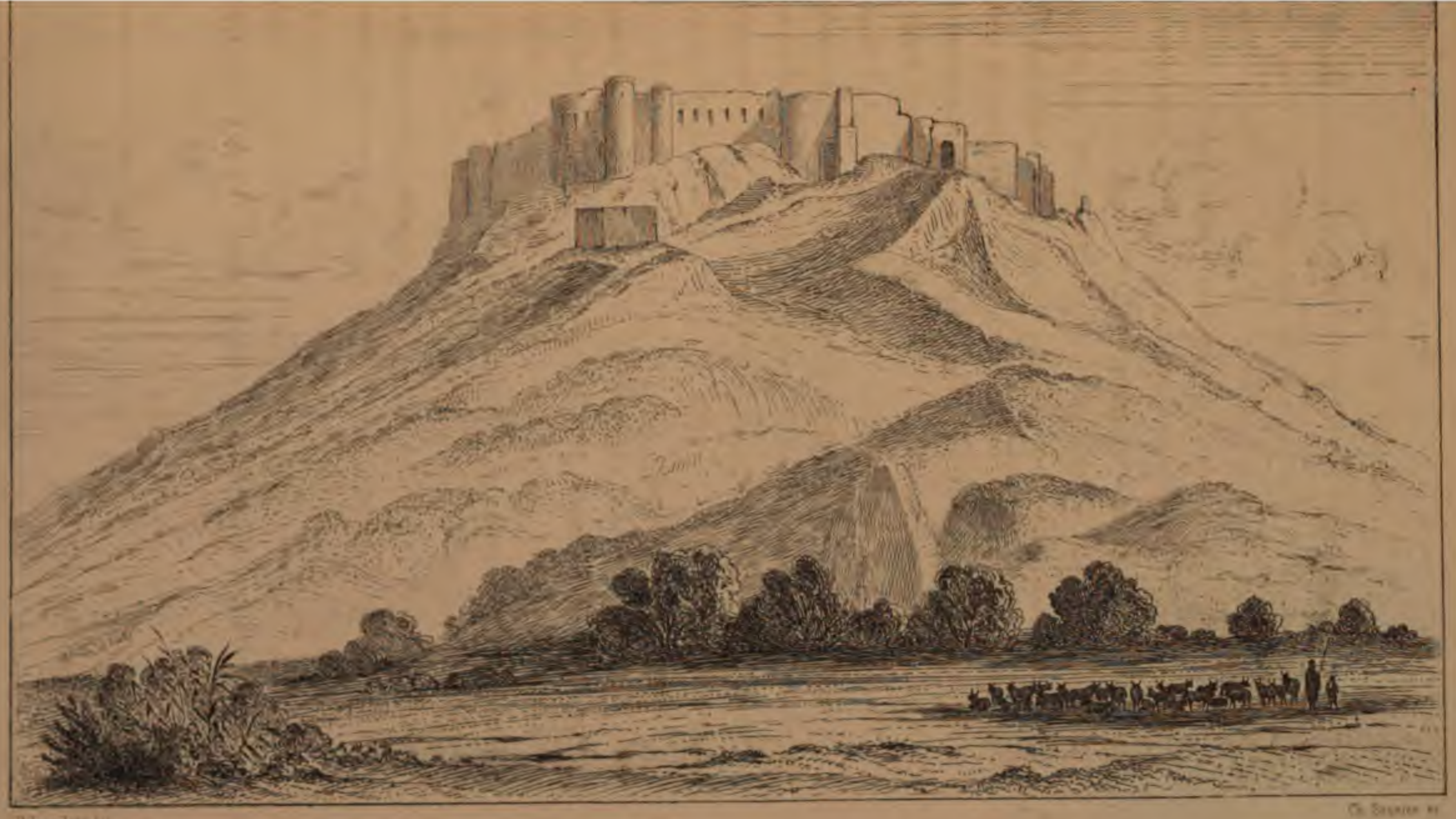
[1] *Itinér.*, p. 140.

Des constructions se reliant au donjon et communiquant par un pont-levis avec la première enceinte servaient de demeure aux barons roupéniens, dont les troupes défiaient, du haut des rochers fortifiés d'Anazarbe, leurs ennemis grecs et musulmans, lorsqu'ils tentèrent, à plusieurs reprises, d'assiéger le château.

On est étonné de ne point rencontrer, à une journée à l'est d'Anazarbe et au sud du Pyrame, les ruines d'un château célèbre situé au sommet d'une montagne et que les chroniqueurs du moyen âge désignent fréquemment sous le nom de *Sarovantikhar.* Ce château se trouvait, dit Saint-Martin[1], à l'est de *Tell-Hamdoun,* autre château fort situé à l'est et dont la position n'a pas encore été déterminée d'une manière exacte. On pourrait supposer que le couvent de *Sorovank,* cité dans le memento d'un manuscrit du monastère patriarcal de Sis[2], était situé dans le voisinage de ces forteresses.

A deux heures au sud-sud-est d'Anazarbe et après avoir traversé une plaine fort accidentée et envahie par de hautes herbes et des broussailles peuplées de chacals et de sangliers, on retrouve la rivière de Sis, qui va se jeter à quelque distance dans le Pyrame. Willebrand l'avait signalée en disant : « In pede hujus castri decurrit quidam fluvius[3]. » Une demi-heure de marche dans la même direction conduit à un mamelon isolé dont le sommet est couronné par un château appelé aujourd'hui le *Tumlo-kalessi.* C'est une vaste construction solidement bâtie et dans l'intérieur

[1] *Mém. sur l'Arménie,* t. I, p. 200.
[2] *Journal asiat.,* (1855). Mon *Voy. à Sis.* Catalogue des mss. du monastère patriarcal.
[3] Page 140 de l'*Itinér.*



V. Langlois del. Ch. Sauvée sc.

LE CHÂTEAU DE TUMLO _ KALESSI

de laquelle on trouve plusieurs salles voûtées et une chapelle. La position de ce château correspond exactement à celle que Willebrand donne au château d'*Adamodana :* « Hoc castrum distat à Navarza (Anazarbe) duo millia. » Willebrand nous apprend que ce château appartenait, de son temps, aux chevaliers de l'ordre Teutonique .Il nous dit aussi que Léon II, qui affectionnait beaucoup les chevaliers de cette milice, leur avait donné cette forteresse avec toutes ses appartenances, pour le salut de son âme. On sait que les rois d'Arménie avaient accueilli avec une grande faveur les membres des trois Ordres religieux et militaires fondés aux temps des croisades et qu'ils leur avaient fait d'importantes donations. C'est pourquoi les Hospitaliers, les Templiers et les Teutons avaient acquis très-vite des possessions considérables dans le royaume et y jouissaient de grands priviléges [1].

Plus on s'éloigne d'Anazarbe, et plus le sol est sillonné de collines qui vont, en s'affaiblissant, aboutir aux rives du Pyrame. C'est derrière l'une de ces collines, au sommet de laquelle on arrive par une voie romaine qui conduisait autrefois d'Anazarbe à Mopsueste, que se trouve aujourd'hui le village de Missis, bâti en amphithéâtre sur le versant d'une éminence dont le pied vient aboutir aux rives du Djihan-tschaï.

[1] Paoli, *Cod. dipl.*, n°s 94 à 100. — *Lettres d'Innocent III.* — Willebrand, *Itinér.*, p. 140 et suiv. — Cf. aussi Mém. de l'Acad. des Sciences de Saint-Pétersb., VIIe série, t. III, n° 3 ; mon *Essai sur la constit. sociale et politique de l'Arménie*, etc.

CHAPITRE TROISIÈME.

MOPSUESTE ET LE PYRAME.

Route d'Adana à Mopsueste, aujourd'hui Missis; fondation de Mopsueste; divinités qui y recevaient un culte; ses différents noms; inscriptions; le pont sur le Pyrame; description des ruines de la ville; palais, tombeaux et nécropole; bornes milliaires; Mopsueste au moyen âge, ses noms; combat des croisés près de cette ville; description de la ville au XIII[e] siècle; le château de Missis; monuments de l'époque musulmane; le khan de Keferbina, sur la rive gauche du Pyrame; le Pyrame, son ancien et son nouveau cours; détails historiques à ce sujet.

Après avoir passé le pont d'Adana, on s'engage au sud-ouest dans une plaine assez étendue que traversait autrefois la voie romaine de Tarse à Mopsueste. A gauche, on laisse le village de *Giaour-koï,* habité par des Arméniens, d'où lui est venu son nom de *village des infidèles;* puis on marche pendant plusieurs heures dans la plaine qu'arrosent différents cours d'eau qui se jettent dans le Pyrame, à deux heures au sud de Missis. Bientôt on aperçoit sur une colline dont le pied aboutit au fleuve le village de Missis, l'ancienne Mopsueste, dont l'origine se perd dans la nuit des temps héroïques. Une marche de cinq heures à cheval sépare les deux villes d'Adana et de Missis.

Mopsueste, suivant les traditions[1], fut fondée par Mopsus

[1] Eusèbe, *Chron.*, liv. II, ch. XCIII.

et Amphylocque immédiatement après la guerre de Troie. On peut inférer de là que cette ville dut sa fondation à une colonie argienne [1]. Le nom de Mopsueste, qui signifie le *foyer de Mopsus*, Μόψου ἑστία, rappelle le culte dont ce devin était l'objet en Cilicie, à cause de la célébrité de ses oracles. On remarque, en effet, sur les médailles frappées dans cette ville des symboles qui se rapportent aux légendes ayant trait à sa fondation par Mopsus. Ainsi, l'autel allumé que l'on voit sur les monnaies qu'ont publiées Pellerin [2] et Mionnet [3] en est une preuve.

Les monuments épigraphiques nous apprennent que les habitants de Mopsueste rendaient un culte spécial au Dieu-Soleil, symbole d'Apollon, l'une des divinités de la triade honorée à Tarse. Nous avons trouvé dans cette dernière ville et rapporté au Musée impérial du Louvre, une inscription déjà publiée par Bœckh [4], qui nous révèle l'existence d'un temple élevé au Dieu-Soleil par un architecte de Mopsueste appelé Philoclès. C'est un bloc de marbre noir sur lequel on lit :

ΦΙΛΟΚΛΗΣ ΦΙΛΟΚΛΕΟΥ[Σ]
ΙΣΚΟΛΑΟΥ ΑΡΧΙΤΕΚΤΟ[ΝΟΣ]
ΗΛΙΩΙ ΚΑΙ ΤΩΙ ΔΗΜ[ΩΙ]

« *Philoclès, fils de Philoclès Iscolaüs, architecte, au Soleil et au dème.* »

On célébrait aussi à Mopsueste, à différentes époques,

[1] Raoul Rochette, *Hist. des col. grecques*, t. II, p. 405-7.
[2] *Villes et rois*, pl. LXXIII, n[os] 22-23.
[3] *Descr. des méd. grecques*, v° *Mopsus*, et au Suppl., *id.*
[4] *Corp. inscr. græc.*, *suppl.* n° 4443. — Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 6, n° 10.

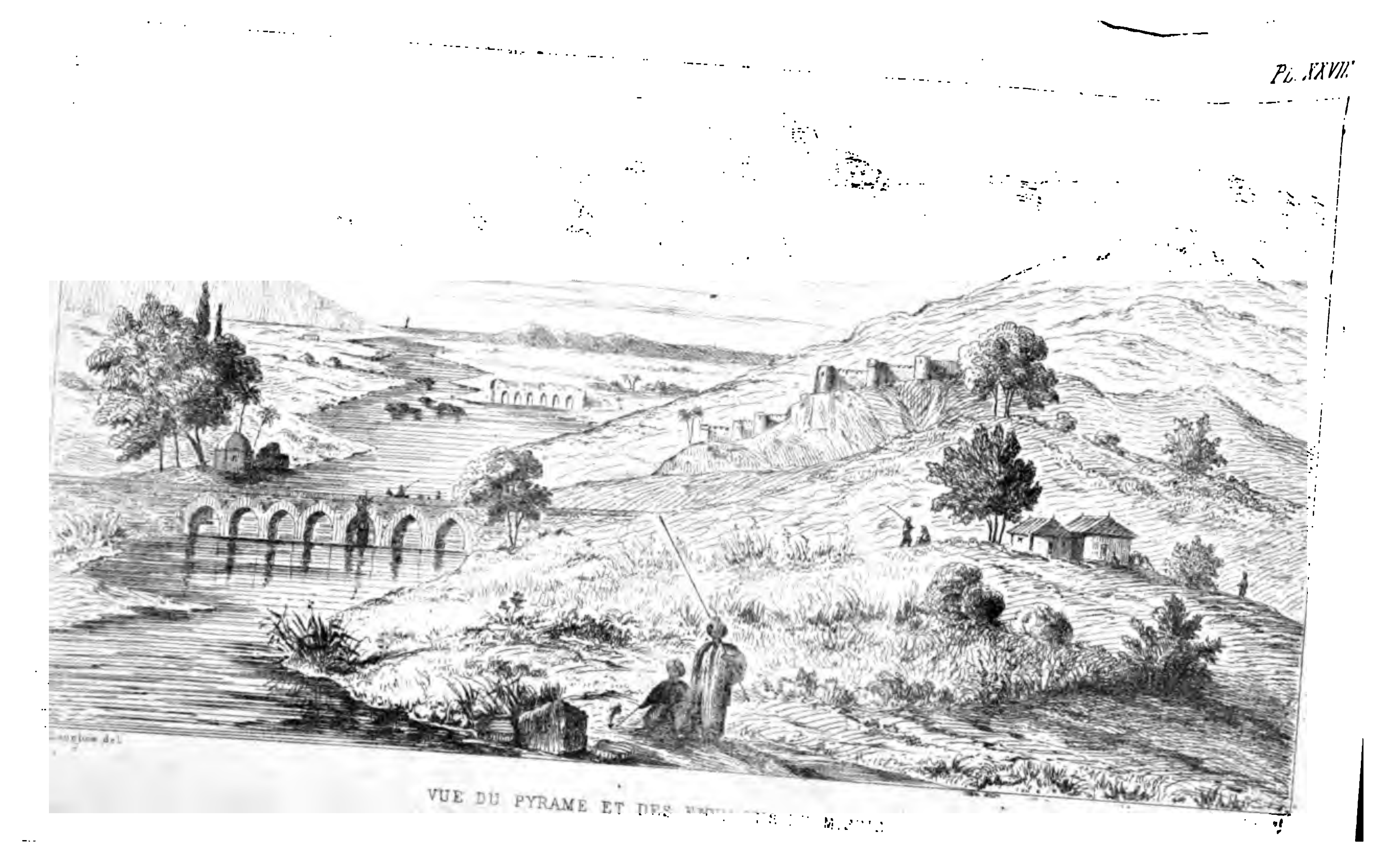
des fêtes en l'honneur de Bacchus. Sur une médaille de Caracalla, portant au revers un mulet chargé d'un arc, d'un carquois et d'une couronne de lierre à feuilles aiguës, on reconnaît des emblèmes ayant quelque analogie avec ceux des cistophores. Le mulet dionysiaque qui porte ces symboles nous indique un genre nouveau de locomotion extrêmement intéressant. On serait fondé à croire que les cistophores, qui ont une certaine analogie avec la médaille dont nous parlons, tiraient leur origine des compagnies ambulantes, qui célébraient dans les villes d'Asie des fêtes en l'honneur de Bacchus. Ce nouveau type de Mopsueste semble indiquer aussi que ces pèlerinages s'accomplissaient jusque dans les villes les plus éloignées des provinces de l'Asie Mineure.

A l'exemple des autres villes de la Cilicie, qui voulaient flatter les conquérants si nombreux et si divers qui se succédaient en Asie Mineure, Mopsueste prit le nom de *Séleucie*[1] qu'elle abandonna lors de la conquête romaine pour reprendre son ancien nom[2]. Nous la retrouvons, à l'époque d'Hadrien, qui la combla de bienfaits, honorée des titres les plus pompeux et décorée du nom d'*Hadrienne*[3]. Plus tard elle prit, en l'honneur de Trajan Dèce, le nom de *Decia*, que l'on voit figurer sur une médaille de Valérien[4], avec la légende ΔΕΚΙΑΝΩΝ ΜΟΨΕΑΤΩΝ.

C'est surtout dans deux inscriptions grecques que se trouvent énumérés tous les titres dont Mopsueste avait été décorée par les empereurs. L'une de ces inscriptions, citée

[1] *Revue Num.*, 1854. *Lettre à M. de Saulcy sur les méd. de la Cilicie.*
[2] Ptolémée l'appelle Μοψουεστία, et Cicéron (*ad famil.*, II, 8) *Mopsuheste.*
[3] Mionnet, *Méd. grecq.*, v° *Mopsuestia.*
[4] *Revue Num.*, 1854, *l. c.*

Pl. XXVII



VUE DU PYRAME ET DES

2° Inscription du Musée du Louvre.

[ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΣΑΡΑ]
[ΘЄΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥΥΙΟΝΘЄ]ΟΥ
[Τ]ΡΑΙΑΝΟΥΠΑΡΘΙΚΟΥΥΙѠΝΟΝ
Θ[Ε]ΟΥΝΕΡΟΥΑΕΚΓΟΝΟΝΤΙΤΟΝ
ΑΙΛΙΟΝΑΔΡΙΑΝΟΝΑΝΤѠΝΕΙΝΟΝ
ΣΕΒΑΣΤΟΝΕΥΣΕΒΗΠΑΤΕΡΑ
ΠΑΤΡΙΔΟΣΟΔΗΜΟΣ
ΑΔΡΙΑΝѠΝΜΟΨΕΑΤѠΝΤΗΣ
ΙΕΡΑΣΚΑΙΕΛΕΥΘΕΡΑΣΚΑΙΑΣΥ
ΛΟΥΚΑΙΑΥΤΟΝΟΜΟΥΦΙΛΗΣ
ΚΑΙΣΥΜΜΑΧΟΥΡѠΜΑΙѠΝ

« *Cette statue de l'empereur César, fils du dieu Hadrien, petit-fils du dieu Trajan le Parthique, arrière-petit-fils du dieu Nerva, Titus Élius Hadrien Antonin Auguste, pieux, père de la patrie, a été élevée par le peuple d'Hadriana Mopsuestia, sainte, libre, inviolable, autonome, amie et alliée du peuple romain.* »

Pendant la période du bas-empire, la ville de Mopsueste eût aussi part aux largesses des monarques de Byzance : Justinien fit restaurer le pont sur le Pyrame, qui alors menaçait ruine [1] et sert encore aujourd'hui à relier les deux rives du fleuve. Ce pont, de neuf arches [2], est orné de deux cippes ; sur l'un on lit une inscription [3] destinée à perpé-

[1] Procope, *Edif.*, liv. V, ch. 5.

[2] P. Belon, *Obs. sing.*, liv. II, Ch. CVIII, p. 289 et v°.—Otter, *Voy.*, t. I, p. 7. —P. Lucas, *Voy.*, p. 252-3. —Kinneir, *Voy.*, t. I, p. 210-211. —Indjidji *Géogr. arm.*, p. 360. —Poujoulat, *Voy. en Asie Min.*, t. I, p. 440.

[3] Pockoke, *Inscr. ant.*, p. I, ch. III, s. 1, p. 31. —Belley, *Mém. sur Adana*, dans le t. XXXV du *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*. —Bœckh. C. I. G., n° 4439. —Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 8, n° 14.

PL. XXVIII.



VUE DU PYRAME ET DES ENVIRONS DE MISSIS.

tuer la mémoire d'un soldat de la XVIe légion, qui tint longtemps garnison en Cilicie, en Lycie et en Palestine [1]. L'autre cippe porte une tête de bœuf vue de face, sans inscription.

En 1737, cinq arches de ce pont furent emportées par une crue considérable des eaux du fleuve [2]; elles furent rétablies; mais en 1832, l'armée turque, regagnant l'Asie Mineure, après la célèbre bataille de Beylan où Ibrahim-pacha, généralissime de l'armée égyptienne, l'avait mise en pleine déroute, fit sauter une des arches du pont pour retarder la marche de l'armée victorieuse et assurer sa retraite. Depuis cette époque, on s'est borné à établir une passerelle sur le pont même, qu'on n'a pas réédifié depuis, ce qui cependant eût été très-utile pour faciliter aux caravanes et aux chariots le passage du Pyrame.

Les invasions, les révolutions et les bouleversements qu'elles occasionnent, enfin une longue suite de siècles, déterminèrent la complète destruction des nombreux monuments grecs et romains que Mopsueste possédait. Cependant on y remarque encore beaucoup de ruines et de décombres qui attestent la grandeur et l'importance qu'avait autrefois cette antique cité.

Le temple, dont on a lu l'inscription plus haut, et qu'avait édifié l'architecte Philoclès au Dieu-Soleil et au dème de Mopsueste, n'a laissé d'autres traces que des bases de colonnes sortant de terre, mais n'atteignant pas la hauteur d'un mètre; elles sont à l'ouest, sur la route qui conduit de Missis à Adana.

[1] Bœckh, C. I. G., n°s 4236 40-43-45 et 46.
[2] Pockoke, t. IV. p. 19.

A peu de distance du Pyrame et à l'est de la ville, on trouve les restes d'un bain romain ruiné; les hypocaustes et quelques dalles de marbre blanc en sont les seuls débris.

Non loin de ce bain et sur le versant oriental de la colline sur laquelle est bâtie la ville actuelle, on aperçoit les restes d'un palais dont les colonnes et les pierres de taille jonchent la colline dans toute son étendue [1]. La plupart de ces pierres sont calcinées; il en est de même des fragments de mosaïque que l'on voit encore çà et là épars au milieu des ruines.

Près des décombres de ce palais on remarque les traces de voûtes souterraines comblées en plusieurs endroits, des fûts de colonnes en granit noir, et des morceaux de marbre blanc qui indiquent que Mopsueste était, sous la domination romaine, une ville riche et élégante. Une voie romaine, qui, partant de la Cappadoce, traversait Anazarbe et venait rejoindre à Mopsueste la grande route de Syrie, se distingue encore au nord de cette dernière ville, pendant l'espace d'une heure et demie. Sur le versant méridional de la colline qui domine le village actuel de Missis, là où était assise l'ancienne Mopsueste, et non loin de cette voie romaine, sont les restes, assez bien conservés, d'un aqueduc qui amenait à la ville l'eau d'une source voisine. Cet aqueduc est construit moitié en pierres de taille, moitié en briques, formant alternativement des couches distinctes et d'égale épaisseur.

Tout près de là, et de chaque côté de l'ancienne voie romaine, on distingue les restes d'une nécropole creusée à même les rochers. Elle se compose de chambres sépulcrales

[1] Otter, *Voy. en Turquie*, t. I, p. 7.

trier s'engage entre les soldats chrétiens : ni l'aspect de la croix qu'ils portent sur leurs vêtements, ni le souvenir des maux qu'ils ont soufferts ensemble, ne peuvent suspendre l'animosité cruelle des combattants. Cependant la troupe de Tancrède, inférieure en nombre, est forcée d'abandonner le champ de bataille, retourne en désordre dans la ville, laissant plusieurs prisonniers entre les mains des vainqueurs, et déplorant en silence sa défaite. La nuit ramena le calme dans les esprits. Les soldats de Tancrède avaient reconnu la supériorité des Flamands, et croyaient n'avoir plus d'outrage à venger, puisque le sang avait coulé. Les soldats de Baudoin se ressouvinrent que ceux qu'ils avaient vaincus étaient des chrétiens. Le lendemain on n'écouta plus, dans les deux partis, que la voix de l'humanité et de la religion. Les deux chefs s'envoyèrent en même temps des députés, et pour n'avoir pas l'air d'implorer la paix, l'un et l'autre attribuèrent leur démarche à l'inspiration du ciel. Ils jurèrent d'oublier leurs querelles, et s'embrassèrent à la vue de leurs soldats, qui se reprochaient les tristes effets de leur animosité et brûlaient d'expier le sang de leurs frères par de nouveaux exploits contre les Turks. En peu de temps, la Cilicie fut soumise aux armes de Tancrède. »

Mopsueste eut beaucoup à souffrir durant les croisades et la domination arménienne. Par sa position avancée sur la route de Syrie, elle était la première exposée aux attaques des musulmans d'Égypte et de Mésopotamie.

Willebrand [1], qui la visitait au XIIIe siècle, dit que : « Manistere est une bonne ville située sur un fleuve, ayant des remparts flanqués de tours, mais usés par leur anti-

[1] *Itinér.*, p. 136.

4° Sur une pierre, dans le champ des morts des Arméniens [1] :

ΜΟΥϹЄΟϹЄΜΠΑϹΙΠΡΟΝΗΜΦ......
ΥΠΟΤΡΥΦѠΝΟϹΤΟΥΑΔ[ЄΛ]ΦΟΥΠΙΟ...
ΤЄΥϹΑϹΑΥΤѠΤΗΝΠΡΑϹΙΝΤѠΝΓЄѠΡ
ΓΙѠΝΠΑΝΤѠΝЄΙΚΟϹΑЄΤΙΑϹ...
ΔЄΠΟΤЄΔΟΓΙϹΤΟΥϹΑϹΑΥΤΟΝΚΑΙΑ
...ΙΘЄΙϹΥΠΟΑΥΤΟΥΚΑΤΑΠΑΝΤΑΚΑ..
ΜΝΔΥΝΑΜЄΝΟϹΑΓΙΝΠΡΟϹΑΥΤΟΝ
ΤΟΠΡΑΓΜΑΛЄΙΠΟΜЄΝΟϹΚΑΙΤΗЄΦΗΜ...
ѠΤΡΟΦΗΚΑΙΠΑΡΑΒΙΑΤΑΚΥΤЄΡΟΝΤЄΛЄΙ..
ѠΝΤΟΝΒΙΟΝЄΠΙΚΑΛΟΥΜΑΙΚΑΤΑΤΡΥΦѠ
ΝΟϹΤΟΥΑΔЄΛΦΟΥΜΟΥΚΑΙΤѠΝΤЄΚΝѠΝ
ΑΥΤΟΥΤΟ...ЄΝΟΥ...ΝΙΟΥϹΘЄΟΥϹΚΑ..
ΤΟΥϹΚΑΤΑΧΘΟΝΗΟΥϹΚΑΙΠΑϹΑΝΑ
ΡΑΝΚΑΙΑΥΙ..ϹΑΧΟΛ.ѠΘΗΝΑΙΑΥΤΟΙϹ
ЄΝΟΛѠΤѠΒΙѠΑΥΤΟΝΚΑΙΤΑ[Π]ЄΡΑΜΗ
ЄΞΟΝΑΥΤѠΠΟΙΗϹΑΙΚΑΤΑΜΗΔЄΝΑ
ΤΡΟΠΟΝΜΗΔЄΟϹΤΟΥΝΜΟΥϹΑΛЄΥϹΑΙ
ЄΚΤΟΥΜΝΗΜΑΔΙΟΥΙϹΤΟΝΑΙѠΝΑΗΤΡΥ
ΦѠΝΑΗΑΛΛΟΝΤΙΝΑΜΗΔЄЄΞΑΦΑΝΙΚΑ
ΤΙΤѠΝЄΝΤѠΜΝΗΜЄΙѠΜΗΔЄΖΟΠΑΡΑΚЄΙ
ΜЄΝΟΝΜΟΙЄΜΒΟΛΑΔΙΝΟΡΥΞΑΙΤΙΝΑΜЄ
ΝЄΙΝΔЄЄΜΟΙΑΚЄΡЄΟΝЄΤΟΚΟΥΤΟϹϹΟΘЄΙ
ΤѠΝЄΥΗΚЄΙΜЄΝѠΝ[Α]ΙΟѠΝЄΚΤΟϹЄΙΜΗ
ϹΑΝΜΑΓΝΑΜΟΝΗΘЄΑΓΙϹΗΗϹΥΗϹΚ..ΟϹ...
ΜΟΥΗΝΚΑΙЄΑΝΤΙϹΑΔΙΚΗϹΗΗЄΜЄΤΙϹ...
ΜΑΨЄΑΔΙΚѠϹΚЄΧ....ΛѠΜЄΝΟΙΑΥΤ....
ΊЄΝΟΙΝΤΟΟΙΑΥΤΙΟϹ......................
....
....

[1] Cette inscription devait être transportée à Paris; mais en traversant un gué du Pyrame, le chariot sur lequel je l'avais fait placer avec beaucoup de peine se brisa, et je fus obligé d'abandonner cette précieuse conquête. Comme j'avais

« *Je suis Musée, tué avant l'âge par mon frère Tryphon. Je lui confiai la gestion de toutes mes propriétés pendant vingt ans, et je ne suspectai jamais sa bonne foi; cependant il me trompait en toutes choses. Ne pouvant le traduire en justice, manquant [de tout], même de la nourriture journalière, et privé violemment de la vie avant l'âge, j'invoque contre mon frère Tryphon, et contre ses enfants, les dieux du ciel et ceux des enfers, et fais des vœux pour que toutes les malédictions les accompagnent dans toute leur existence et après; car Tryphon ne devait pas agir ainsi en aucune façon. (Je supplie encore les dieux) que ni Tryphon, ni aucune autre personne n'ôte mes os de ce petit monument, ne dérange rien de ce qui est dans ce tombeau, n'en enlève rien par violence, mais laisse toutes choses à leur place; ainsi il sera à l'abri des ardeurs (?) qui le menacent; excepté si..... ou si l'on est dispensateur de la justice; mais celui qui le fera sans but et sans raison, que les dieux autochthones lui deviennent contraires.....* »

2° Sur un cippe placé à l'angle droit du pont de Missis.

ΓΙΟΥΛΙΟCΛΕωΝΙ
ΔΗCΑΘΗΝΑΙΟCCΤΡΑ
ΤΙωΤΗCΛΕΓΕωΝΟC
ΙηΦΛ·ΦΙΡΜΗCΘΕΟΙCΚΑ
ΤΑΧΘΟΝΙΟΙCΚΑΙΤΟΙCΓΟΝΕΥ
CΙΝ·

« *G. Julius Léonides, athénien, soldat de la 16ᵉ légion flavienne, firma, aux dieux infernaux et à ses parents.* »

3° Sur une pierre dans le champ des morts des Arméniens.

ΜΚΑΝΙΝΙΟCΦΡΟΝ
ΤωΝΜΚΑΝΙΝΙω
ΚΛωΔΙΑΝωΤωΥΙω
ΚΑΙΤΟΙCΙΔΙΟΙC

pris soin de la copier avant son transport, j'ai au moins la satisfaction de pouvoir la publier.

muro et multorum incolatu insignis, sedet optimo agro et gleba ubere et amœnitate præcipue commendabilis. »

C'est sous les murs de Missis et sur la rive droite du Pyrame qu'eut lieu cette sanglante bataille entre les croisés de Baudoin et les soldats de Tancrède. L'historien des croisades raconte en ces termes cette lutte fratricide [1] : « Baudoin ayant laissé dans Tarse une garnison, se remit en marche et suivit la route qu'avait prise Tancrède. Ce dernier s'était porté sur Adana, place située à huit lieues à l'est de Tarse ; ayant trouvé la ville d'Adana occupée par un chevalier bourguignon nommé Guelfe, il s'était avancé vers Malmistra, d'où il avait chassé les Turks. Malmistra était située à six heures au sud-est d'Adana, à trois heures de la mer, sur la rive du Pyrame. Tancrède et ses fidèles chevaliers n'oubliaient pas les outrages de Baudoin, et déploraient encore le massacre de leurs frères, abandonnés au glaive des Turks, lorsqu'on leur annonça que la troupe de Baudoin venait de dresser ses tentes dans une prairie voisine de la ville. A cette nouvelle, leur vif ressentiment éclate en paroles menaçantes ; tous se persuadent que Baudoin vient encore insulter à leurs armes et leur disputer la possession de Malmistra. Les chevaliers qui accompagnaient Tancrède lui rappellent avec chaleur les outrages qu'il a reçus [2], en lui déclarant que l'honneur de la chevalerie, que sa gloire et celle de ses compagnons exigent une vengeance éclatante. En entendant parler de sa gloire outragée, Tancrède ne peut plus retenir sa colère ; il assemble ses guerriers et marche à leur tête contre la troupe de Baudoin. Un combat meur-

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, t. I, liv. II, pages 130 et suiv.

[2] Alb. d'Aix, III, 20.

trier s'engage entre les soldats chrétiens : ni l'aspect de la croix qu'ils portent sur leurs vêtements, ni le souvenir des maux qu'ils ont soufferts ensemble, ne peuvent suspendre l'animosité cruelle des combattants. Cependant la troupe de Tancrède, inférieure en nombre, est forcée d'abandonner le champ de bataille, retourne en désordre dans la ville, laissant plusieurs prisonniers entre les mains des vainqueurs, et déplorant en silence sa défaite. La nuit ramena le calme dans les esprits. Les soldats de Tancrède avaient reconnu la supériorité des Flamands, et croyaient n'avoir plus d'outrage à venger, puisque le sang avait coulé. Les soldats de Baudoin se ressouvinrent que ceux qu'ils avaient vaincus étaient des chrétiens. Le lendemain on n'écouta plus, dans les deux partis, que la voix de l'humanité et de la religion. Les deux chefs s'envoyèrent en même temps des députés, et pour n'avoir pas l'air d'implorer la paix, l'un et l'autre attribuèrent leur démarche à l'inspiration du ciel. Ils jurèrent d'oublier leurs querelles, et s'embrassèrent à la vue de leurs soldats, qui se reprochaient les tristes effets de leur animosité et brûlaient d'expier le sang de leurs frères par de nouveaux exploits contre les Turks. En peu de temps, la Cilicie fut soumise aux armes de Tancrède. »

Mopsueste eut beaucoup à souffrir durant les croisades et la domination arménienne. Par sa position avancée sur la route de Syrie, elle était la première exposée aux attaques des musulmans d'Égypte et de Mésopotamie.

Willebrand [1], qui la visitait au XIIIe siècle, dit que : « Manistere est une bonne ville située sur un fleuve, ayant des remparts flanqués de tours, mais usés par leur anti-

[1] *Itinér.*, p. 136.

muro et multorum incolatu insignis, sedet optimo agro et gleba ubere et amœnitate præcipue commendabilis. »

C'est sous les murs de Missis et sur la rive droite du Pyrame qu'eut lieu cette sanglante bataille entre les croisés de Baudoin et les soldats de Tancrède. L'historien des croisades raconte en ces termes cette lutte fratricide [1] : « Baudoin ayant laissé dans Tarse une garnison, se remit en marche et suivit la route qu'avait prise Tancrède. Ce dernier s'était porté sur Adana, place située à huit lieues à l'est de Tarse; ayant trouvé la ville d'Adana occupée par un chevalier bourguignon nommé Guelfe, il s'était avancé vers Malmistra, d'où il avait chassé les Turks. Malmistra était située à six heures au sud-est d'Adana, à trois heures de la mer, sur la rive du Pyrame. Tancrède et ses fidèles chevaliers n'oubliaient pas les outrages de Baudoin, et déploraient encore le massacre de leurs frères, abandonnés au glaive des Turks, lorsqu'on leur annonça que la troupe de Baudoin venait de dresser ses tentes dans une prairie voisine de la ville. A cette nouvelle, leur vif ressentiment éclate en paroles menaçantes; tous se persuadent que Baudoin vient encore insulter à leurs armes et leur disputer la possession de Malmistra. Les chevaliers qui accompagnaient Tancrède lui rappellent avec chaleur les outrages qu'il a reçus [2], en lui déclarant que l'honneur de la chevalerie, que sa gloire et celle de ses compagnons exigent une vengeance éclatante. En entendant parler de sa gloire outragée, Tancrède ne peut plus retenir sa colère; il assemble ses guerriers et marche à leur tête contre la troupe de Baudoin. Un combat meur-

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, t. I, liv. II, pages 130 et suiv.

[2] Alb. d'Aix, III, 20.

trier s'engage entre les soldats chrétiens : ni l'aspect de la croix qu'ils portent sur leurs vêtements, ni le souvenir des maux qu'ils ont soufferts ensemble, ne peuvent suspendre l'animosité cruelle des combattants. Cependant la troupe de Tancrède, inférieure en nombre, est forcée d'abandonner le champ de bataille, retourne en désordre dans la ville, laissant plusieurs prisonniers entre les mains des vainqueurs, et déplorant en silence sa défaite. La nuit ramena le calme dans les esprits. Les soldats de Tancrède avaient reconnu la supériorité des Flamands, et croyaient n'avoir plus d'outrage à venger, puisque le sang avait coulé. Les soldats de Baudoin se ressouvinrent que ceux qu'ils avaient vaincus étaient des chrétiens. Le lendemain on n'écouta plus, dans les deux partis, que la voix de l'humanité et de la religion. Les deux chefs s'envoyèrent en même temps des députés, et pour n'avoir pas l'air d'implorer la paix, l'un et l'autre attribuèrent leur démarche à l'inspiration du ciel. Ils jurèrent d'oublier leurs querelles, et s'embrassèrent à la vue de leurs soldats, qui se reprochaient les tristes effets de leur animosité et brûlaient d'expier le sang de leurs frères par de nouveaux exploits contre les Turks. En peu de temps, la Cilicie fut soumise aux armes de Tancrède. »

Mopsueste eut beaucoup à souffrir durant les croisades et la domination arménienne. Par sa position avancée sur la route de Syrie, elle était la première exposée aux attaques des musulmans d'Égypte et de Mésopotamie.

Willebrand [1], qui la visitait au XIIIe siècle, dit que : « Manistere est une bonne ville située sur un fleuve, ayant des remparts flanqués de tours, mais usés par leur anti-

[1] *Itinér.*, p. 136.

quité! » Elle renfermait de son temps peu d'habitants et était, à cette époque, soumise à l'autorité du roi d'Arménie. Tout près de cette ville, continue le chroniqueur allemand, on trouve un château qui était du patrimoine de saint Paul; mais il appartenait alors aux Grecs. Willebrand nous apprend encore que c'est à Manistra (*sic*) que l'on voyait le tombeau de saint Pantaléon. Les détails que donne le chanoine d'Oldembourg ne sont pas tous dénués d'intérêt; ils nous apprennent que de son temps les murailles de Mopsueste, qui aujourd'hui ont presque entièrement disparu, étaient en fort mauvais état, et que le château était alors occupé par une garnison byzantine, tandis que la ville appartenait à Léon II, premier roi de la dynastie roupénienne. Sous le règne de ce prince, Mopsueste fut tantôt prise, tantôt perdue et reprise par les Grecs et les Arméniens. La possession de la citadelle fut longtemps disputée aux Arméniens par les Grecs; ceux-ci finirent cependant par l'abandonner sous le règne de l'un des derniers monarques de la dynastie roupénienne.

Pierre Belon [1], qui visita Mopsueste au XVI[e] siècle, parle aussi du château et du khan, qu'il nomme *Casbaschara*, altération du mot caravanserail. Il dit que Mopsueste, qu'il nomme, on ne sait trop pourquoi, *Césarée*, est une ville en ruines et qu'elle ne contient plus que de petites maisons. A cette époque, Mopsueste était la limite des domaines des sultans d'Égypte et de Turquie, et « estoit les bornes qui distinguoient le langage arabic d'avec le turquois, et qui départoit l'empire des Arabes et des Turcs. »

Paul Lucas, Otter, Kinneir et Ainsworth ne disent rien

[1] *Obs. sing.*, liv. II, ch. CVIII, p. 209 et v°.

des ruines du moyen âge qui se voient encore à Missis. M. Poujoulat, d'après des renseignements qui lui furent envoyés de Tarsous, dit qu'on voit encore aux abords de cette ville des restes considérables de fortifications, ce qui est exagéré.

Les ruines de la Missis du moyen âge sont peu considérables. Les vestiges les plus importants sont ceux du château qui couronne un monticule situé au sud et vis-à-vis de Missis, dont il est séparé par le pont d'Adana. Ce château était destiné à défendre le passage du pont; on y voit encore des tours et des murailles dans les interstices desquelles poussent des herbes et des ronces que broutent des troupeaux de chèvres et de moutons.

A l'ouest du village actuel de Missis et dans le quartier principalement habité par les Arméniens, on remarque les restes bien conservés de trois bastions. Le P. Indjidji, dans sa *Géographie arménienne*, a parlé de ces fortifications, qui aujourd'hui sont encore en assez bon état.

On ne trouve à Missis, qui fut le siége d'un évêché important, aucune trace d'église; et cependant nous savons d'une manière positive que les Vénitiens possédaient à Malmistra une église et des maisons [1]. Les Arméniens de Missis n'ont aujourd'hui qu'une petite chapelle établie dans une maison particulière.

Les différents cimetières de la ville contiennent plusieurs inscriptions byzantines, ce qui prouve que Missis était autrefois habitée par une population grecque assez nombreuse. Dans le cimetière turk de Keferbina, voisin du khan

[1] *Lib. Pactor.*, *Arch. de Venise*, II, 6. — Cf. *Arch. des miss. scient...* t. II, p. 368.

situé sur la rive gauche du Pyrame, j'ai lu sur le couvercle d'un sarcophage une belle inscription grecque[1] qui date du XI[e] siècle.

Les monuments de l'époque musulmane sont peu considérables. Le seul édifice qui offre quelque intérêt est le khan de *Keferbina* (fabrique des infidèles), hameau situé de l'autre côté du pont et sur la rive gauche du Pyrame. C'est un khan construit en l'an 949 de l'hégire par des marchands, pour servir de relais aux caravanes de la Syrie et de l'Asie Mineure[2], et qui fut restauré en 1830 par Hassan-pacha-oglou. On lit sur la porte d'entrée une inscription arabe qui rappelle la date et le nom du restaurateur. A côté de ce khan, on en voit un autre de dimension inférieure qui n'a rien de remarquable. On l'a transformé en poste de *badj*, ou péage.

Les mosquées de Missis sont toutes ruinées, et les minarets se sont écroulés. L'appel à la prière du muezzin se fait sur l'un des pans de la muraille de la mosquée principale que les Turkomans du pays ont décorée du nom emphatique d'*Olou-djami* (mosquée incomparable).

Missis, comme on peut s'en faire une idée par ce qui précède, n'est plus qu'un misérable village de 150 maisons dont les deux tiers sont occupés par des Turkomans, et l'autre tiers par des Arméniens. Au XVIII[e] siècle, la ville s'étendait des deux côtés du fleuve[3]; aujourd'hui elle n'occupe plus que le revers d'un mamelon de la rive droite, et encore y voit-on quantité de maisons en ruines.

La rive gauche, appelée Keferbina, ne compte que quel-

[1] Mon *Recueil des Inscr. de la Cilicie*, p. 11, n° 20.

[2] Djihan-Numa, p. 1725 du ms. de la Bibl. Imp.

[3] *Itinér. de Constantinople à la Mekke*, Ed. Bianchi, p. 22.

ques maisons groupées autour des deux khans dont nous avons parlé plus haut.

Missis se trouve à l'extrémité occidentale du Tchukurowa, l'ancienne plaine Aléïenne. D'immenses marais, formés par la fonte des neiges qui grossit et fait déborder le Pyrame, et par l'atterrissement de l'ancien cours de ce fleuve, occasionnent des fièvres aussi meurtrières qu'à Tarsous et à Adana. La végétation est presque nulle dans cette plaine; à peine y trouve-t-on quelques arbres isolés plantés de distance en distance. Enfin, toute la rive droite du Pyrame, à la hauteur du 37e degré de latitude, semble être condamnée à ne produire que des herbes et des ronces. De l'autre côté du pont, au contraire, on admire une végétation luxuriante qui couvre le pied du *Djebel el-Nour*[1], l'une des ramifications de l'Amanus. Paul Lucas[2] y recueillit beaucoup de simples.

La longue chaîne boisée qui s'étend jusqu'à Marasch repose la vue fatiguée de l'aspect d'une plaine immense et nue, presque toujours assombrie par les brouillards que forment les eaux stagnantes des marais qui la couvrent.

Le Pyrame, *Djihoun-tschaï*, prend sa source à une lieue à l'est de la ville d'Elbostan (Albistan). Son cours est d'environ 76 lieues. Ainsworth[3] dit qu'il est navigable jusqu'à Anazarbe. Sa largeur dans les parages de Missis est estimée par M. Russegger[4] à environ 500 pieds, ce qui est à peu près la mesure indiquée par Xénophon, qui l'a portée à un stade. L'amiral Beaufort lui donne la même largeur,

[1] *Itinér. de Constantinople à la Mekke*, p. 22.
[2] *Voy. en Asie Min.*, t. I.
[3] *Researches in As. Min.*, t. II, p. 88-9.
[4] *Reisen in Europa, Asia*, B. I., t. II, p. 528.

prise à un mille au-dessus de son embouchure. Il observa que cette rivière est peu profonde, et que la pointe sablonneuse qui se trouve dans ces parages avance avec tant de rapidité, qu'à l'époque de son exploration elle s'était allongée de six milles au delà de la ligne primitive du littoral, en prenant une direction parallèle à celle de la côte d'Aïas, de telle sorte que le bord méridional de la baie d'Aïas est une création toute récente du Djihoun [1]. Ce dépôt de sables a fait, dans l'antiquité, le sujet d'un oracle dont parle Strabon [2], et que Gosselin [3] a rendu par ces deux vers :

Le Pyrame, à la côte ajoutant d'âge en âge,
De Cypre quelque jour atteindra le rivage.

L'amiral Beaufort donne la description de l'énorme quantité d'animaux aquatiques et de reptiles qui couvrent les plages sablonneuses de la baie d'Aïas, où se trouvent, dit ce voyageur, de gigantesques tortues pesant plus de 200 livres.

Selon M. Brosset, le Seihoun et le Djihoun furent ainsi nommés par les Seldjoukides, au x[e] siècle, en souvenir de l'Oxus et de l'Iaxartes qui portaient les mêmes noms et devaient rappeler aux races turques leur long séjour dans les contrées traversées par ces fleuves. Cependant, M. Reinaud, dans sa traduction de la *Géographie* d'Aboulféda [4], dit que ce fut antérieurement à l'apparition des Seldjoukides en Asie Mineure, que le Sarus et le Pyrame reçurent des noms empruntés aux deux grands fleuves de l'Asie centrale.

Le Sarus et le Pyrame ont éprouvé, surtout dans les

[1] *Karamania*, p. 296.
[2] *Géogr.*, liv. XII.
[3] Liv. I, p. 52, *in Strab.*
[4] T. I, p. 63.

temps historiques, des changements de lit singuliers. Un grand nombre d'écrivains de l'antiquité et du moyen âge, en faisant l'énumération des rivières de la Cilicie, prouvent, les uns par le silence qu'ils ont gardé sur leur séparation, d'autres par leur témoignage explicite, que le Sarus et le Pyrame atteignaient la mer, tantôt par deux issues distinctes, tantôt par une seule résultant de la jonction de leurs eaux. Aujourd'hui, ces deux fleuves, dans leur cours comme dans leur embouchure, n'ont plus rien de commun. D'après les passages des auteurs anciens et du moyen âge[1] on peut affirmer que le Pyrame et le Sarus ont eu la même embouchure et se sont séparés à plusieurs reprises pour se réunir encore. Ainsi :

Quatre siècles et demi av. J.-C. (Xénophon), les embouchures étaient.	distinctes.
Quatre siècles av. J.-C. (Scylax), elles étaient.	réunies.
Au Ier siècle et au commencement du IIe siècle ap. J.-C. (Strabon, Pline, Ptolémée). . .	distinctes.
Deux siècles ap. J.-C. (Denys le Périégète). .	réunies.
Trois siècles ap. J.-C. (Avienus).	réunies.
Au VIe siècle (Procope).	séparées.
Au XIe siècle (Cédrenus).	réunies.
Au XIIe siècle (Anne Comnène).	réunies.
Au XIVe siècle (Aboulféda).	réunies.
Au XVe siècle (Barbaro).	réunies.
Au XIXe siècle.	distinctes.

Le Pyrame a de nos jours une embouchure tout autre que celle qu'il avait en d'autres temps; primitivement elle

[1] Tchihatcheff, *Descr. phys. de l'Asie Min.*, ch. VI.

se trouvait à côté de la ville de Mallus, ainsi que l'attestent les géographes de l'antiquité. Aujourd'hui le fleuve coule à travers une vallée assez large située entre les dernières pentes de l'Amanus (Djebel el-Nour) et les montagnes de Karatasch, qui forment un groupe de mamelons distincts du Taurus et de l'Amanus. Le Pyrame fait donc un coude dans la direction du sud-est, pour déboucher ensuite dans la mer, vis-à-vis d'Aïas, comme nous l'avons dit plus haut.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DE MISSIS A ALEXANDRETTE PAR LES DÉFILÉS DE L'AMANUS.

Le Djebel el-Nour; population de cette montagne aux différentes époques; château de Thila ou des Serpents; Kourd-kalah, l'ancienne ville de Tardequia; Myriandus; les Portes de fer ou défilé des Portes de Syrie et de Cilicie; le Pinarus et Issus; antiquités de cette ville décrites par les anciens; Païas, anciennement Baiæ; châteaux arméniens; défilés dans les montagnes; ruines diverses; Alexandrette; description de cette ville; le château de Gastim; le Ras el-Kancir et la vallée d'Arsous; Conclusion.

Le Pyrame partage en deux parties la Cilicie orientale. Nous avons décrit, dans les chapitres précédents, les principaux points situés sur la rive droite de ce fleuve; maintenant nous allons pénétrer dans une région nouvelle dont l'aspect est complétement différent. La rive droite du Pyrame est une vaste plaine, tandis que la rive opposée est une région toute montagneuse qui, s'étendant du nord au sud, touche d'un côté au Taurus et de l'autre aux montagnes de la Syrie. Cette chaîne, qui est en quelque sorte le lien qui rattache les deux systèmes de montagnes de l'Asie Mineure et de la Syrie, portait chez les anciens le nom d'*Amanus* et était considérée comme faisant partie de la chaîne du Taurus.

Quand on a traversé le pont de Missis jeté sur le Pyrame, on s'engage immédiatement par des sentiers diffi-

ciles dans les gorges de l'Amanus, le *Djebel-Missis*, ou *Djebel el-Nour*. Cette chaîne de montagnes est peuplée de Turkomans et d'Arméniens indépendants, circonstance qui a fait donner à la région septentrionale de l'Amanus le nom de *Giaour-dagh*, ou *montagne des infidèles*. A toutes les époques, cette contrée montagneuse a été occupée par des peuplades rebelles à tout gouvernement. Les Grecs et les Romains donnaient la qualification de Ciliciens libres, Κιλικίοι ἐλεύθερες, à ces indomptables montagnards qui, sous la conduite de chefs éprouvés et maîtres de forteresses imprenables, repoussaient tout joug étranger.

Au temps où Strabon écrivait sa *Géographie*, la totalité de l'Amanus faisait partie du royaume de Tarcondimotus[1], personnage d'un rare mérite, qu'à cause de ses exploits les Romains avaient décoré du titre de roi. Ce prince occupait toute la montagne; il laissa son royaume à ses fils[2].

Au moyen âge, les chroniqueurs des croisades avaient donné aux montagnes Amanides le nom de *mons de Aventuris*, que Willebrand nous a conservé[3].

Non loin de Missis se trouve le château des Serpents, *Ilan-kalessi*, forteresse arménienne située sur les hauteurs de l'Amanus, position qui répond exactement à l'emplacement du château de *Thila*, mentionné par Willebrand[4], et qui n'est autre que le château de *Thil* cité par le connétable Sempad[5] comme faisant partie des fiefs dépendant de la couronne de Sis. Suivant une légende qui a cours chez

[1] Plutarque, *in Ant.* 61. — Cicéron, *ad famil.*, liv. XV, ep. 1.
[2] Strabon, XV, 5.
[3] *Itinér.*, p. 140.
[4] *Itinér.*, p. 140.
[5] *Chron. du royaume d'Arménie.*

les Turkomans, ce château était jadis la résidence du *scheik Méran*, le roi des serpents [1]. Ce personnage, moitié homme, moitié serpent, dit la légende, aurait été tué dans un bain de Tarsous où il se serait rendu pour enlever la fille du roi de la ville (*sic*). Ce qui a donné lieu à cette légende, c'est la présence de nombreux serpents aux abords de ce château. Il y a quelques années, ces reptiles étaient encore en grande vénération dans la contrée, et les Turkomans du voisinage avaient été exemptés d'impôts à condition de fournir chaque jour plusieurs jarres de lait pour la nourriture des ophydiens qui avaient érigé leur demeure dans les ruines du château. Lors de mon exploration, ce château ne m'a pas semblé servir de retraite à un grand nombre de reptiles, et même je dois dire que je n'y ai vu que quelques rares caméléons. M. le docteur Kotschy, qui visita l'Ilan-kalessi après moi, n'a trouvé dans ses ruines qu'un seul serpent [2].

A une demi-journée à l'est du château des Serpents se trouve un vaste khan bâti au sommet d'une montagne, sur la route qui conduit en Syrie par un défilé appelé anciennement *Portes de Cilicie,* et aujourd'hui *Kara-kapou,* ou Porte noire. Ce caravansérail, qui, suivant Ainsworth [3], a été construit sur l'emplacement de l'ancienne *Tardequia*, est à huit heures au sud-est de Missis. Il fut bâti aux frais de El Rhamadan-oglou, au xve siècle. El Rhamadan-oglou éleva, comme on sait, beaucoup d'édifices religieux en Cilicie, fit établir des khans et des fontaines publiques, etc.

[1] *Itinér. de Constantinople à la Mekke*, p. 22.
[2] Dr Kotschy, *Reise in den Cilicischen Taurus über Tarsus*.
[3] *Travels in Asia Minor*, t. II, p. 89.

Le khan dont nous venons de parler servait d'étape et de refuge aux caravanes, notamment à celles de Bagdad et d'Alep, qui entraient en Cilicie pour se rendre ensuite à Constantinople.

El Rhamadan-oglou avait entouré ce khan d'un mur de dix mètres de hauteur et d'une circonférence de trois milles, ce qui lui donne l'aspect d'une forteresse. A l'intérieur est une belle mosquée construite en pierres de taille, comme le reste du monument, où pouvaient trouver place plus de deux mille voyageurs avec leurs bagages et leurs bêtes de somme. Ce khan est connu sous le nom de *Kourd-kalah* (le château du loup). Cette belle et utile construction tombe maintenant en ruines. Dès le commencement du XVIIIe siècle, elle n'était déjà plus fréquentée que par quelques familles de malheureux Turkomans[1] qui, aujourd'hui encore, s'y réfugient pour se soustraire aux fièvres de la plaine.

A une journée à l'est du khan de Kourd-kalah, des ruines assez importantes marquent l'emplacement de la ville d'*Épiphanie,* l'ancienne *Myriandus*[2], qui était élevée sur la voie qui conduisait aux *Pyles Amanides*, situées entre le *Guzel-dagh* et l'*Akma-dagh,* montagne qui fait partie de la chaîne de l'Amanus.

Après avoir traversé dans la direction du sud-est une plaine d'une longueur d'environ cinq kilomètres, on arrive par un sentier resserré entre deux rochers à une grande et belle arcade en granit noir assise sur le roc de l'un et de l'autre côté du chemin. C'est cet étroit défilé que les anciens

[1] Paul Lucas, *Voy.*, t. I, p. 364.
[2] Xénophon, *Anabas.* I, 4. — Strabon, XIV, 5.

désignaient sous le nom de *Pyles de la Cilicie,* et auquel l'*Itinéraire de Constantinople à la Mekke*[1] donne le nom de portes de Timour, *Timour-kapou*[2], que les Turkomans ont altéré en celui de *Demir-kapou,* porte de fer, ou *Kara-kapou,* porte noire.

Une fois qu'on a traversé le défilé, on arrive bientôt à une courbe assez profonde formée par le *sinus Issicus,* connu de nos jours sous le nom de *golfe d'Alexandrette.* En appuyant vers le sud, on traverse le *Déli-sou,* petite rivière qui, dans l'antiquité, portait le nom de *Pinarus*[3]. C'est sur les rives de ce cours d'eau que doivent se trouver les ruines d'*Issus,* ville célèbre par la victoire remportée par Alexandre sur Darius. Quinte-Curce[4] avance un fait que nous signalons à l'attention des voyageurs. Il paraîtrait, selon lui, que le héros macédonien aurait élevé sur les bords du Pinarus, qui baignait *Nicopolis,* trois autels en l'honneur de Jupiter, d'Hercule et de Minerve. Ces monuments existaient encore au temps de Cicéron, qui en parle dans ses *Lettres*[5]. Hérodien les mentionne aussi dans son *Histoire*[6].

Païas ou *Baïas,* l'ancienne *Baiæ,* est située au sud et à peu de distance du Pinarus. C'est une bourgade ruinée, assise sur un terrain légèrement incliné aboutissant à la mer. Au commencement de ce siècle, Païas avait quelque importance[7]; elle servait de résidence à un aga redoutable,

[1] Page 23.
[2] Ainsworth, *Travels*, t. II, p. 89-90, et *Mém. sur les Portes de Cilicie.*
[3] Arrien, *Exp. Alex.*
[4] Liv. III, ch. XII.
[5] *Ad famil.*, liv. XV, ep. IV.
[6] Liv. III, ch, XII.
[7] *Itinér. de Constantinople à la Mekke,* p. 24.

Kutchuk-Aly, qui, constamment en état d'hostilité ouverte avec la Porte, attaquait et dépouillait les voyageurs. De tous les agas montagnards qui méconnaissaient l'autorité de la Porte, c'était le pillard le plus hardi et le plus déterminé[1]. Il mourut en 1807, léguant son agalik à son fils, Moustik-bey. La montagne de Païas se maintint encore longtemps en état de révolte, soit contre son souverain, soit contre Ibrahim-pacha qui, dans le cours de ce siècle, avait subjugué ces contrées. Aujourd'hui elle est complétement soumise, et Moustik-bey y gouverne en qualité de kaïmakam du pacha d'Adana.

Au pied de la montagne de Païas et dans un site éminemment pittoresque, on voit les ruines d'un château qui doit être celui que Willebrand nomme *Canamella*[2], et que l'*Itinéraire de la Mekke* appelle *Sakal-Toutan*[3].

Kinneir[4] rapporte avoir vu à proximité de ce château et sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, les restes d'un monument antique ayant la forme d'un obélisque.

En avant d'Alexandrette, l'Amanus qui descend du nord au sud et vient former le cap *Rosicus*, aujourd'hui *Ras el-Kancir* (hure de sanglier), s'élève brusquement sur les eaux du golfe, de manière à ne laisser qu'un passage étroit auquel les Romains donnaient le nom de *Portes de Syrie*. Ce défilé, situé près de *Merkès*, et au nord d'Alexandrette, était formé par deux murs qui, partant de la montagne, se prolongeaient jusqu'à la mer. Ce que l'on appelle la colonne de Jonas pourrait bien être le pilier de l'une des portes qui

[1] Corancez, *Itinér.*, p. 97-102.—Barker, *Lares et penates. Ad Calcem.*
[2] *Itinér.*, p. 136.
[3] Page 24.
[4] *Voy.*, t. I, p. 217.

avaient été pratiquées dans les murailles du défilé [1]. Procope [2] fait mention de la route qui, en passant sous ces portes, conduisait de Syrie en Cilicie, et nous dit que Justinien l'avait rendue praticable pour les chariots. Au XIIIe siècle, le passage dont il s'agit portait le nom de *Passus Portellæ* [3] ou *Portella*, et Willebrand rapporte que l'arc de la porte qui le formait était en marbre blanc [4]. Ce revêtement de marbre, dont le chanoine d'Oldembourg a constaté l'existence, a dû disparaître après son passage par les portes Syriennes, car Bélon [5] raconte que « l'arche moult antique estoit faicte de brique et de fort ciment qui est plus dur que pierre de taille. » Selon une légende qui avait cours à l'époque où Willebrand faisait son voyage, les restes d'Alexandre auraient été déposés, d'après son ordre, au sommet de cette porte fameuse, afin que les rois et les princes, passant sous cette voûte, eussent encore au-dessus d'eux les dépouilles du héros qui, de son vivant, les avait obligés à courber la tête devant lui [6].

Près du défilé on voit un khan qui déjà existait au temps de Willebrand, et que le fils d'El Rhamadan avait fait reconstruire en partie, pour servir d'étape et d'asile à la caravane qui, de Syrie, se rendait en Asie Mineure.

Un cours d'eau que les anciens avaient surnommé le *Carsus*, coule auprès du château de Merkès, dont le nom

[1] Kinneir, t. I, p. 217. — Corancez, pages 103-107. — Barker, *Lares and Penates*, p. 59.

[2] *Edif.*, v, 5.

[3] Sanuto, *Secr. fid. cruc.*, liv. III, ch. II, p. 14.

[4] *Itinér.*, p. 135-6.

[5] *Observ. sing.*, liv. II, ch. CVII, f° 288.

[6] *Itinér.*, p. 136.

Kutchuk-Aly, qui, constamment en état d'hostilité ouverte avec la Porte, attaquait et dépouillait les voyageurs. De tous les agas montagnards qui méconnaissaient l'autorité de la Porte, c'était le pillard le plus hardi et le plus déterminé[1]. Il mourut en 1807, léguant son agalik à son fils, Moustik-bey. La montagne de Païas se maintint encore longtemps en état de révolte, soit contre son souverain, soit contre Ibrahim-pacha qui, dans le cours de ce siècle, avait subjugué ces contrées. Aujourd'hui elle est complétement soumise, et Moustik-bey y gouverne en qualité de kaïmakam du pacha d'Adana.

Au pied de la montagne de Païas et dans un site éminemment pittoresque, on voit les ruines d'un château qui doit être celui que Willebrand nomme *Canamella*[2], et que l'*Itinéraire de la Mekke* appelle *Sakal-Toutan*[3].

Kinneir[4] rapporte avoir vu à proximité de ce château, et sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, les restes d'un monument antique ayant la forme d'un obélisque.

En avant d'Alexandrette, l'Amanus qui descend du nord au sud et vient former le cap *Rosicus*, aujourd'hui *Ras el-Kancir* (hure de sanglier), s'élève brusquement sur les eaux du golfe, de manière à ne laisser qu'un passage étroit auquel les Romains donnaient le nom de *Portes de Syrie*. Ce défilé, situé près de *Merkès*, et au nord d'Alexandrette, était formé par deux murs qui, partant de la montagne, se prolongeaient jusqu'à la mer. Ce que l'on appelle la colonne de Jonas pourrait bien être le pilier de l'une des portes qui

[1] Corancez, *Itinér.*, p. 97-102.—Barker, *Lares et penates. Ad Calcem.*
[2] *Itinér.*, p. 136.
[3] Page 24.
[4] *Voy.*, t. I, p. 217.

avaient été pratiquées dans les murailles du défilé[1]. Procope[2] fait mention de la route qui, en passant sous ces portes, conduisait de Syrie en Cilicie, et nous dit que Justinien l'avait rendue praticable pour les chariots. Au XIII[e] siècle, le passage dont il s'agit portait le nom de *Passus Portellæ*[3] ou *Portella*, et Willebrand rapporte que l'arc de la porte qui le formait était en marbre blanc[4]. Ce revêtement de marbre, dont le chanoine d'Oldembourg a constaté l'existence, a dû disparaître après son passage par les portes Syriennes, car Bélon[5] raconte que « l'arche moult antique estoit faicte de brique et de fort ciment qui est plus dur que pierre de taille. » Selon une légende qui avait cours à l'époque où Willebrand faisait son voyage, les restes d'Alexandre auraient été déposés, d'après son ordre, au sommet de cette porte fameuse, afin que les rois et les princes, passant sous cette voûte, eussent encore au-dessus d'eux les dépouilles du héros qui, de son vivant, les avait obligés à courber la tête devant lui[6].

Près du défilé on voit un khan qui déjà existait au temps de Willebrand, et que le fils d'El Rhamadan avait fait reconstruire en partie, pour servir d'étape et d'asile à la caravane qui, de Syrie, se rendait en Asie Mineure.

Un cours d'eau que les anciens avaient surnommé le *Carsus*, coule auprès du château de Merkès, dont le nom

[1] Kinneir, t. I, p. 217. — Corancez, pages 103-107. — Barker, *Lares and Penates*, p. 59.
[2] *Edif.*, V, 5.
[3] Sanuto, *Secr. fid. cruc.*, liv. III, ch. II, p. 14.
[4] *Itinér.*, p. 135-6.
[5] *Observ. sing.*, liv. II, ch. CVII, f° 288.
[6] *Itinér.*, p. 136.

Kutchuk-Aly, qui, constamment en état d'hostilité ouverte avec la Porte, attaquait et dépouillait les voyageurs. De tous les agas montagnards qui méconnaissaient l'autorité de la Porte, c'était le pillard le plus hardi et le plus déterminé [1]. Il mourut en 1807, léguant son agalik à son fils, Moustik-bey. La montagne de Païas se maintint encore longtemps en état de révolte, soit contre son souverain, soit contre Ibrahim-pacha qui, dans le cours de ce siècle, avait subjugué ces contrées. Aujourd'hui elle est complétement soumise, et Moustik-bey y gouverne en qualité de kaïmakam du pacha d'Adana.

Au pied de la montagne de Païas et dans un site éminemment pittoresque, on voit les ruines d'un château qui doit être celui que Willebrand nomme *Canamella* [2], et que l'*Itinéraire de la Mekke* appelle *Sakal-Toutan* [3].

Kinneir [4] rapporte avoir vu à proximité de ce château et sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, les restes d'un monument antique ayant la forme d'un obélisque.

En avant d'Alexandrette, l'Amanus qui descend du nord au sud et vient former le cap *Rosicus,* aujourd'hui *Ras el-Kancir* (hure de sanglier), s'élève brusquement sur les eaux du golfe, de manière à ne laisser qu'un passage étroit auquel les Romains donnaient le nom de *Portes de Syrie.* Ce défilé, situé près de *Merkès,* et au nord d'Alexandrette, était formé par deux murs qui, partant de la montagne, se prolongeaient jusqu'à la mer. Ce que l'on appelle la colonne de Jonas pourrait bien être le pilier de l'une des portes qui

[1] Corancez, *Itinér.*, p. 97-102.—Barker, *Lares et penates. Ad Calcem.*

[2] *Itinér.*, p. 136.

[3] Page 24.

[4] *Voy.*, t. I, p. 217.

avaient été pratiquées dans les murailles du défilé[1]. Procope[2] fait mention de la route qui, en passant sous ces portes, conduisait de Syrie en Cilicie, et nous dit que Justinien l'avait rendue praticable pour les chariots. Au XIIIe siècle, le passage dont il s'agit portait le nom de *Passus Portellæ*[3] ou *Portella*, et Willebrand rapporte que l'arc de la porte qui le formait était en marbre blanc[4]. Ce revêtement de marbre, dont le chanoine d'Oldembourg a constaté l'existence, a dû disparaître après son passage par les portes Syriennes, car Bélon[5] raconte que « l'arche moult antique estoit faicte de brique et de fort ciment qui est plus dur que pierre de taille. » Selon une légende qui avait cours à l'époque où Willebrand faisait son voyage, les restes d'Alexandre auraient été déposés, d'après son ordre, au sommet de cette porte fameuse, afin que les rois et les princes, passant sous cette voûte, eussent encore au-dessus d'eux les dépouilles du héros qui, de son vivant, les avait obligés à courber la tête devant lui[6].

Près du défilé on voit un khan qui déjà existait au temps de Willebrand, et que le fils d'El Rhamadan avait fait reconstruire en partie, pour servir d'étape et d'asile à la caravane qui, de Syrie, se rendait en Asie Mineure.

Un cours d'eau que les anciens avaient surnommé le *Carsus*, coule auprès du château de Merkès, dont le nom

[1] Kinneir, t. I, p. 217. — Corancez, pages 103-107. — Barker, *Lares and Penates*, p. 59.
[2] *Edif.*, V, 5.
[3] Sanuto, *Secr. fid. cruc.*, liv. III, ch. II, p. 14.
[4] *Itinér.*, p. 135-6.
[5] *Observ. sing.*, liv. II, ch. CVII, f° 288.
[6] *Itinér.*, p. 136.

Kutchuk-Aly, qui, constamment en état d'hostilité ouverte avec la Porte, attaquait et dépouillait les voyageurs. De tous les agas montagnards qui méconnaissaient l'autorité de la Porte, c'était le pillard le plus hardi et le plus déterminé[1]. Il mourut en 1807, léguant son agalik à son fils, Moustik-bey. La montagne de Païas se maintint encore longtemps en état de révolte, soit contre son souverain, soit contre Ibrahim-pacha qui, dans le cours de ce siècle, avait subjugué ces contrées. Aujourd'hui elle est complétement soumise, et Moustik-bey y gouverne en qualité de kaïmakam du pacha d'Adana.

Au pied de la montagne de Païas et dans un site éminemment pittoresque, on voit les ruines d'un château qui doit être celui que Willebrand nomme *Canamella*[2], et que l'*Itinéraire de la Mekke* appelle *Sakal-Toutan*[3].

Kinneir[4] rapporte avoir vu à proximité de ce château et sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, les restes d'un monument antique ayant la forme d'un obélisque.

En avant d'Alexandrette, l'Amanus qui descend du nord au sud et vient former le cap *Rosicus,* aujourd'hui *Ras el-Kancir* (hure de sanglier), s'élève brusquement sur les eaux du golfe, de manière à ne laisser qu'un passage étroit auquel les Romains donnaient le nom de *Portes de Syrie.* Ce défilé, situé près de *Merkès*, et au nord d'Alexandrette, était formé par deux murs qui, partant de la montagne, se prolongeaient jusqu'à la mer. Ce que l'on appelle la colonne de Jonas pourrait bien être le pilier de l'une des portes qui

[1] Corancez, *Itinér.*, p. 97-102.—Barker, *Lares et penates. Ad Calcem.*

[2] *Itinér.*, p. 136.

[3] Page 24.

[4] *Voy.*, t. I, p. 217.

avaient été pratiquées dans les murailles du défilé[1]. Procope[2] fait mention de la route qui, en passant sous ces portes, conduisait de Syrie en Cilicie, et nous dit que Justinien l'avait rendue praticable pour les chariots. Au XIIIe siècle, le passage dont il s'agit portait le nom de *Passus Portellæ*[3] ou *Portella*, et Willebrand rapporte que l'arc de la porte qui le formait était en marbre blanc[4]. Ce revêtement de marbre, dont le chanoine d'Oldembourg a constaté l'existence, a dû disparaître après son passage par les portes Syriennes, car Bélon[5] raconte que « l'arche moult antique estoit faicte de brique et de fort ciment qui est plus dur que pierre de taille. » Selon une légende qui avait cours à l'époque où Willebrand faisait son voyage, les restes d'Alexandre auraient été déposés, d'après son ordre, au sommet de cette porte fameuse, afin que les rois et les princes, passant sous cette voûte, eussent encore au-dessus d'eux les dépouilles du héros qui, de son vivant, les avait obligés à courber la tête devant lui[6].

Près du défilé on voit un khan qui déjà existait au temps de Willebrand, et que le fils d'El Rhamadan avait fait reconstruire en partie, pour servir d'étape et d'asile à la caravane qui, de Syrie, se rendait en Asie Mineure.

Un cours d'eau que les anciens avaient surnommé le *Carsus*, coule auprès du château de Merkès, dont le nom

[1] Kinneir, t. I, p. 217. — Corancez, pages 103-107. — Barker, *Lares and Penates*, p. 59.
[2] *Edif.*, V, 5.
[3] Sanuto, *Secr. fid. cruc.*, liv. III, ch. II, p. 14.
[4] *Itinér.*, p. 135-6.
[5] *Observ. sing.*, liv. II, ch. CVII, f° 288.
[6] *Itinér.*, p. 136.

veut dire château du centre[1]. Ce cours d'eau se jette à la mer, à peu de distance du défilé. C'est ce même château de Merkès, assis sur la montagne, à l'est des Portes dont il défendait l'approche, que Willebrand appelle *castellum regis nigrum*[2], et les chartes et les documents occidentaux, *Nigrinum*[3], dénomination que l'on retrouve dans les auteurs arméniens du moyen âge, sous la forme *Néghertz*[4]. Ce château appartenait au roi d'Arménie et défendait, outre les Portes, l'entrée d'un autre défilé connu de nos jours sous le nom de *Bagras-Beli Boghaz.* S'il faut en croire Paul Lucas[5], l'intérieur de cette forteresse était, de son temps, fort endommagé, et l'entrée en était fermée par des portes de fer.

Alexandrette, appelée par les Orientaux *Scanderouna*, est située à huit heures de marche des Pyles de Syrie et du khan d'El Rhamadan-oglou[6]. Suivant Strabon, Alexandre, immédiatement après la bataille d'Issus, aurait fondé, sur le théâtre même de sa victoire, une ville à laquelle il aurait donné son nom. Ce géographe ajoute que, dans la même région, le vainqueur de Darius aurait aussi établi une colonie, dont le nom de *Nicopolis* devait rappeler éternellement le souvenir de son triomphe[7]. Cependant Eustathe[8] dit que Nicopolis est le surnom qu'Alexandre avait donné à Issus, afin de perpétuer la mémoire de ses exploits. Étienne de

[1] *Itinér. de Constantinople à la Mekke*, p. 24.
[2] *Itinér.*, p. 135.
[3] *Commémor.* Arch. de Venise.
[4] Sempad., *Chron. ms.*
[5] *Voy.*, t. I, p. 365.
[6] Sanuto, liv. III, part. XIV, ch. II.
[7] Strabon, XIV, 5.
[8] Eustathe, *ad Dyon.*, v. 119.

Byzance [1] affirme, de son côté, qu'Issus était appelée Nicopolis, afin de rendre durable le souvenir des succès d'Alexandre. Ptolémée [2], au contraire, établit une distinction entre Issus et Nicopolis, et il assigne à cette dernière une position méditerranéenne autre que celle d'Issus [3].

Dans l'antiquité, Alexandrette était une simple bourgade, transformée au moyen âge en une place fortifiée faisant partie du royaume d'Arménie [4]. C'est dans cette ville que mourut le comte Étienne de Bles qui, avant le siége d'Antioche, l'avait occupée [5].

De nos jours Alexandrette est peu considérable; les émanations pestilentielles des marais qui l'entourent en ayant rendu le séjour dangereux. Cependant Alexandrette a acquis dans ces derniers temps quelque importance sous le rapport commercial; elle est la résidence des agents consulaires des puissances européennes et le port d'Alep. Kinneir [6] et d'autres voyageurs qui l'ont visitée après lui, n'y ont remarqué aucun monument antique; toutefois, nous devons signaler les ruines du château bâti par Ibn-Aly Daoud, sous le khalifat de Vasik [7].

Willebrand rapporte qu'il y avait à l'extrémité des montagnes de l'Arménie, et à quatre journées d'Antioche, une forteresse de premier ordre, ayant trois enceintes de murailles. Ce château fort, qui faisait partie du royaume d'Arménie, à l'époque de Léon II, et auquel il donne le nom

[1] *De urb.*, v° Ισσος.
[2] *Géogr.*, V. 8.
[3] R. Rochette, *Hist. des col. grec.*, t. IV, pages 136 et suiv.
[4] Willebrand, *Itinér.*, p. 135.
[5] Robert moine, liv. VI.
[6] *Voy.*, t. I, p. 220-227.
[7] *Itinér. de Constantinople à la Mekke*, p. 24.

de *Gastim*, était de son temps le sujet d'une querelle que les Templiers soutenaient contre le roi [1]. Les Templiers qui le possédaient s'en étaient vus dépouillés par Léon II qui voulait se venger de l'Ordre, parce qu'il avait pris parti contre lui dans l'affaire de la succession d'Antioche. Les Templiers se plaignirent au pape Innocent III, et à la suite d'une correspondance de plusieurs années, les chevaliers du Temple, ayant fait la paix avec le roi d'Arménie, rentrèrent en possession du château de Gastim.

En 1265, Malek el-Mansour, prince de Hama, et ses troupes, marchèrent sur Darbesak [2], forcèrent les passages qui donnent entrée dans la Cilicie, et battirent l'armée arménienne. Celle-ci s'étant réfugiée dans ses places fortes, Malek el-Mansour la poursuivit, s'empara de la forteresse [de Gastim [3]], occupée par les Templiers, et massacra les gens qui la défendaient [4].

A peu de distance du Ras el-Kancir est la vallée d'*Arsous*, dans laquelle on reconnaît la position qu'occupait l'ancienne *Rhossus* que cite Strabon [5]. Près de là se trouve un port qui, au besoin, pourrait servir d'échelle au commerce d'Alep, et remplacer la rade d'Alexandrette [6].

Ici se terminent l'exploration et la description exacte de

[1] Willebrand, *Itinér.* p. 134. — *Lettres d'Innocent III.*

[2] Ce château est appelé *Trapesach* dans les *Lettres d'Innocent III*, liv. V, lett. XLII.

[3] Sur *Gastim*, Cf. Raoul de Caen, ch. XLV. et Alb. d'Aix, liv. XII, ch. XX.

[4] *Hist. des Sultans Ayoubites et Mamelouks*, dans les *Extraits des historiens arabes des Croisades*, par M. Reinaud.

[5] Liv. XIV, v, § 16.

[6] *Corancez*, p. 95.

la Cilicie, puisque Raoul de Caen [1] et Albert d'Aix [2] disent que la forteresse de Gastim était la limite des possessions du roi d'Arménie du côté de la Syrie. Sans chercher à rien embellir, j'ai essayé seulement de raconter fidèlement les choses que j'ai vues, de décrire avec soin les monuments que j'ai visités et les lieux que j'ai parcourus. Je me suis attaché surtout à n'omettre aucune circonstance, comme à ne négliger aucun détail se rattachant aux localités que j'ai traversées pendant mon exploration, et pouvant, tout en présentant les choses sous leur véritable jour, éclaircir des points douteux d'histoire, de géographie et d'archéologie.

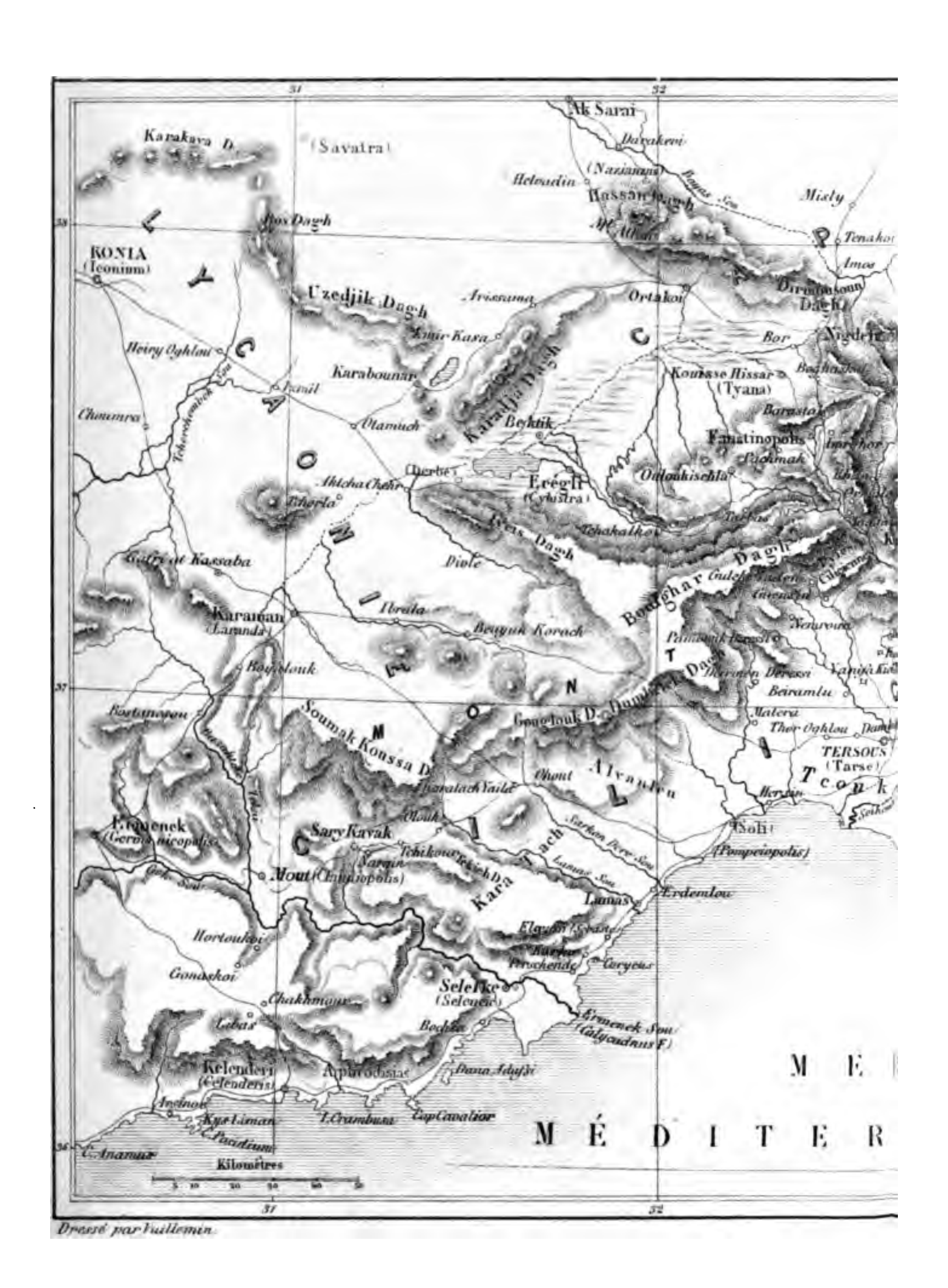
Quant aux localités de la Cilicie et du nord de la Syrie que je ne connais que par les relations faites par d'autres voyageurs, j'ai dû me borner au récit succinct des faits le plus généralement accrédités. Sans doute il reste encore beaucoup à dire sur cette province célèbre qui, depuis les temps les plus reculés, fut sans cesse agitée par de grands événements et par la présence des armées des plus illustres conquérants de l'Asie. Aujourd'hui la Cilicie ne vit plus que par le souvenir du passé ; les villes sont ruinées, les monuments sont détruits ; les campagnes sont désolées et ses habitants sont malheureux ; à peine reste-t-il dans la mémoire de quelques hommes un souvenir confus des brillantes épopées de son histoire; à peine trouve-t-on quelques symptômes de grandeur chez les populations nonchalantes de cette âpre et austère contrée. Un jour viendra cependant où l'Asie Mineure sortira de sa léthargie et reprendra le rang

[1] Chap. XLV.
[2] Liv. XII, ch. XX.

qu'elle occupait jadis au milieu des nations. Le moment approche! Tout semble indiquer dans la marche actuelle des choses une régénération prochaine de la vieille Asie par les lumières de l'Occident. La France, qui vient de planter son drapeau sur la terre sacrée de l'Orient, si souvent arrosée du sang de ses enfants, ne sera pas la dernière à tendre une main fraternelle aux populations chrétiennes de la Cilicie, quand elles demanderont à s'éclairer au flambeau de la civilisation et à jouir des bienfaits de l'indépendance!



Monnaie d'argent du roi d'Arménie Léon II.



Dressé par Vuillemin.



CARTE
du
TAURUS CILICIEN
et de la
CILICIE
Golfe d'Alexandrette
ADANA
Sis
MARACH
ALEXANDRETTE
Iskenderoun
Antakiyé
Albistan
Killis
Choros
Missis
Aïn Zarba
Issus
R A N É E
Imp. Janson Paris
Gravé chez Erhard 42 r. Bonaparte

TABLE DES MATIÈRES.

DEUXIÈME PARTIE. — EXPLORATION GÉOGRAPHIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LA CILICIE ET DU TAURUS.

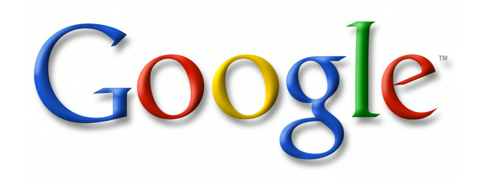
Cilicie Montagneuse.

Cilicie des plaines; partie occidentale.

Cilicie orientale et Syrie septentrionale.

FIN DE LA TABLE.

TABLE ET CLASSEMENT DES PLANCHES



VOYAGE A SIS,

CAPITALE DE L'ARMÉNIE AU MOYEN AGE.

EXTRAIT N° 3 DE L'ANNÉE 1855

DU JOURNAL ASIATIQUE.

VOYAGE A SIS,

CAPITALE DE L'ARMÉNIE AU MOYEN AGE,

PAR VICTOR LANGLOIS,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DE L'INSTITUT DES LANGUES ORIENTALES DE MOSCOU,

CHARGÉ DE L'EXPLORATION DE LA PETITE ARMÉNIE, PENDANT LES ANNÉES 1852-1853,

PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LV.

VOYAGE A SIS,

CAPITALE DE L'ARMÉNIE AU MOYEN AGE.

Le 20 novembre 1852, je quittai Adana pour aller explorer le nord de la Cilicie des plaines, imparfaitement visité par les voyageurs, et qui devait m'offrir de nombreux monuments archéologiques du moyen âge arménien.

Comme le trajet d'Adana à Sis était long et présentait des dangers, en raison de la présence de nombreux campements de Turkomans *Iourouk*[1], le gouverneur de la province, S. E. Zia pacha, me donna une escorte de quinze *zaptiés*, commandés par un capitaine, et me munit de lettres de recommandation pour Mourtaza-Bey, chef de la tribu des Sarkantèlî-Oglou, dont la protection devait m'être d'un utile secours pendant mon exploration. Le premier drogman du consulat de France, M. Bothros Rok, son neveu et plusieurs domestiques, complétaient la caravane, qui se composait de vingt-trois personnes. L'évêque catholique arménien d'Adana,

[1] Ce mot s'applique aux nomades, que l'on distingue ainsi des sédentaires.

Mgr Ohannès Hagian, que quelques affaires appelaient à Sis, se joignit à moi.

Pendant la première journée de notre excursion, nous traversâmes plusieurs *ourdou Iourouk* des Sarkantèlî-Oglou, et nous allâmes passer la nuit dans un endroit appelé *Imam-Oglou-Kepressi*, où nous demandâmes l'hospitalité.

Dans la matinée du lendemain, je dépêchai deux janissaires de mon escorte à Mourtaza-Bey, dont les tentes n'étaient pas très-éloignées de nous, pour le prévenir de mon arrivée et de l'intention que j'avais d'aller à Sis. Peu après, nous nous mîmes en marche afin d'arriver dans la soirée au campement du bey.

Mourtaza-Bey, dès qu'il fut instruit de ma présence dans sa tribu, vint au-devant de moi avec une cinquantaine de cavaliers, et, après les politesses d'usage, nous conduisit à la tente qu'il avait fait disposer pour nous recevoir.

Le lendemain, malgré les instances du bey, qui voulait me retenir quelques jours près de lui, je partis pour Sis, dont on apercevait au loin le château, bâti, comme un nid d'aigle, sur le pic le plus élevé des montagnes qui bornent l'horizon. Mourtaza-Bey, n'ayant pu se joindre à nous, me donna son fils pour m'accompagner et me présenter au patriarche arménien, qui a sa résidence dans le monastère de Sis.

Vers les trois heures, nous arrivâmes à destination, après une marche que les rochers, sur lesquels la ville est assise, avaient rendue pénible.

Sis est bâtie en amphithéâtre sur la pente Est d'une montagne rocheuse, isolée; mais se rattachant, par sa base, au système de la grande chaîne du Taurus. Comme à Tarsous et à Adana, les maisons de Sis sont à terrasses; mais étagées de telle sorte, que les terrasses d'un rang de maisons semblent devoir servir de rue au rang qui les domine. Le couvent est bâti au nord et au sommet de la ville; on l'aperçoit de très-loin, à cause de l'élévation de ses nombreuses constructions.

Une mosquée et un bazar sont les deux seuls établissements turcs de Sis.

Le château couronne le rocher sur lequel il est assis. Il ne présente que quelques buissons, brûlés par le soleil, et des herbes desséchées que broutent des troupeaux de chèvres et de moutons.

Une rivière, le *Karabouna-Tschaï*, dans laquelle se jette un cours d'eau appelé *Deli-Sou*, serpente au pied de la ville. Lors de la fonte des neiges, cette rivière se transforme en un torrent qui déborde et entraîne les pierres provenant des fortifications de la ville, au temps de la domination arménienne.

Lorsque Méhémet-Bey m'eut présenté au patriarche et aux évêques du monastère, j'informai ces dignitaires du but de mon voyage et du désir que j'avais de passer quelques jours au couvent, pour m'y livrer à des recherches sur les monuments historiques de l'époque arménienne; puis j'exhibai mon firman, et leur remis des lettres du patriarche ar-

ménien de Constantinople et du mouchir d'Adana. Le patriarche, après s'en être fait donner lecture, sourit et me dit : « Le pacha gouverne à Adana et à Tarsous; mais c'est Kussan-Oglou qui règne à la montagne ».

Kussan-Oglou est à la fois le nom du chef et de la tribu sur le territoire de laquelle se trouve Sis. Le patriarche ne se maintenant sur son siége que par des dons fréquents d'argent et des cadeaux faits à ce chef rebelle, il est en quelque sorte devenu son vassal, et se croit affranchi de l'autorité de la Porte et des gouverneurs turcs de la province.

Mourtaza-Bey, parent de Kussan-Oglou, et comme lui indépendant, tire aussi de lourds tributs du patriarche, et sert de médiateur entre ce dernier et les gouverneurs d'Adana, dans leurs continuels démêlés pour le payement de l'impôt.

Après avoir obtenu du patriarche l'autorisation de séjourner au couvent avec mon escorte, je fus conduit dans la chambre destinée aux voyageurs étrangers, et qui est bien la plus belle du monastère.

Tout en réfléchissant aux diverses recherches auxquelles je devais me livrer, et en demandant à la couche de chaux qui tapissait la salle comment j'emploierais le temps que je devais passer au monastère, j'aperçus sur la muraille, au milieu d'une grande quantité de noms turcs, arabes, arméniens, de *memento* en diverses langues, un nom bien connu des archéologues, comme des orientalistes, et qui me

causa une bien agréable surprise; ce nom était tracé au crayon, et en gros caractères :

CH. TEXIER, VOYAGEUR FRANÇAIS,
20 JUIN 1836.

Les moines me dirent qu'en effet ils n'avaient pas vu d'Européens depuis environ seize ans, et que le dernier était M. Ch. Texier, qui était passé par Sis pour se rendre à Marach, et de là à Trébizonde[1].

L'origine de Sis est inconnue, et les recherches auxquelles je me suis livré pour arriver à découvrir quels en avaient été les fondateurs, sont restées sans résultats. Toutefois, il paraît certain que cette ville existait dans l'antiquité. Son emplacement répond à celui de l'ancienne ville de *Flavias* ou *Flaviopolis*, citée dans le *Synecdême* d'Hiéroclès[2], et dont on retrouve des médailles, avec les noms des empereurs, depuis Domitien jusqu'au premier Valérien[3]. Cependant je n'ai vu, ni à Sis, ni dans ses environs, de ruines appartenant à l'époque romaine; il est probable que les vestiges de cette antique cité ont disparu à l'époque de la conquête arménienne, quand Léon II choisit cet emplacement pour y fonder la capitale de ses États.

Plusieurs auteurs, et entre autres M. Barker, qui a résidé longtemps en Cilicie, ont cru voir, dans la

[1] Cf. *Nouvelle Revue française*, 1838, t. V. *Voyage de Sis à Trébisonde*, par Ch. Texier.

[2] *Itinéraires de l'antiquité*. Paris, Imprimerie royale, in-4°.

[3] Mionnet, *Descrip. des méd. grecques*; cf. Cilicie, v° *Flaviopolis*.

ville de Sis, l'ancienne *Pindenissus*, place bien fortifiée, aux confins du Taurus, et dont Cicéron fit le siége durant son proconsulat en Cilicie [1].

Quelle que soit d'ailleurs l'origine de Sis, cette ville ne paraît, pour la première fois dans l'histoire, qu'à la fin du XII[e] siècle de notre ère. Le roi Léon II, ainsi que je viens de le dire, fonda ou réédifia Sis, et depuis le règne de ce prince, les takhavors qui se succédèrent en Cilicie y firent élever des monuments, des églises; et la nouvelle cité remplaça Anazarbe, qui, jusqu'alors, avait été la résidence et le lieu de sépulture des premiers ichghans roupéniens.

Sis conserva sa priorité sur toutes les villes de la Cilicie jusqu'en l'an 1374, époque à laquelle les Égyptiens s'en emparèrent sur le roi Léon VI, et la détruisirent de fond en comble, après avoir renversé presque entièrement le palais des rois, et démantelé les murailles du château.

Sis n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade d'environ cinq cents maisons turques et arméniennes, groupées au pied du vieux château et du monastère. Un bey turkoman, de la famille de Kussan-Oglou, gouverne pour les princes de la montagne, et le pacha d'Adana, sous l'autorité duquel Sis se trouve placée, n'a aucun pouvoir sur la ville, qui ne paye point d'impôt à la Porte, et a toujours refusé de recevoir dans ses murs un kaïmakam du pacha.

[1] Cf. les Lettres à Atticus.

CHAPITRE PREMIER.

MONUMENTS ARMÉNIENS DE L'ÉPOQUE ROUPÉNIENNE.

Des monuments qu'élevèrent les rois d'Arménie pendant leur domination dans le Taurus et dans la Cilicie, il reste bien peu de traces. Les Égyptiens, dans leurs invasions, détruisirent plusieurs fois la ville de Sis, et renversèrent les palais et les églises dont le takhavor Léon II avait jeté les fondements.

Le château arménien, le *tarbas* ou palais des rois, qui comprenait l'hôtel des monnaies, et une église dédiée à la Vierge, sont les seuls monuments dont les restes attestent le passage et la domination éphémère des dynasties de Roupène et de Lusignan, sur le trône de l'Arménie cilicienne.

Je donnerai la description de chacun de ces édifices, dont le mieux conservé est le château, ou forteresse, connu de nos jours sous le nom de *Sis-Kalessi.*

§ 1. CHÂTEAU DE SIS.

Quatre jours après mon arrivée à Sis, je me dirigeai vers le château, accompagné d'un évêque du monastère, Mgr Garabed.

Après une marche de plus de deux heures, qu'une excessive chaleur, et des rochers à franchir en suivant d'étroits sentiers bordés de précipices, rendaient aussi pénible que périlleuse, nous arrivâmes aux portes de la forteresse.

Comme tous les châteaux forts du moyen âge,

le Sis-Kalessi est abandonné. Les Turkomans, à certaines époques de l'année, font paître leurs bestiaux dans l'enceinte, où ils trouvent d'abondants pâturages. Le hasard voulut que ce jour-là le château fût occupé par un troupeau; moyennant quelques paras, un jeune pâtre, qui en avait la garde, nous donna du lait de chèvre.

Le Sis-Kalessi affecte la forme ovale; il a trois portes, un même nombre d'enceintes, et renferme diverses constructions. En raison de la forme du rocher sur lequel il est assis, les murailles sont irrégulières et d'inégale hauteur; des tours et des bastions flanquent la forteresse.

Par suite de l'irrégularité des constructions, le château est divisé en trois parties, et assis sur trois différents pics de la montagne; des espaces vides séparent ces constructions distinctes, mais qui, cependant, se lient entre elles, et correspondent par des sentiers creusés dans le roc et bordant des précipices. Le côté sud, où se trouvait le donjon, résidence des premiers takhavors roupéniens, était fortifié avec plus de soin que les autres points de la forteresse.

Léon II, en réédifiant la ville de Sis et la couronnant d'un château fort du plus difficile abord, avait compris que la sûreté de ses États dépendait du choix qu'il ferait du lieu de sa résidence. Les villes de Tarse, Adana, Gorighos [1], et de Mamesdia [2],

[1] Aujourd'hui Kurko.

[2] Anciennement Mopsueste, aujourd'hui Missis.

situées dans la plaine, accessibles de toutes parts, et exposées aux attaques des infidèles, ne pouvaient offrir au takhavor les moyens de résister à ses redoutables ennemis. Sis, au contraire, par sa position et les rochers qui lui servaient de ceinture, présentait aux envahisseurs musulmans d'immenses difficultés pour s'en approcher, et donnait aux Arméniens les moyens de leur opposer une facile et irrésistible défense.

Léon II commença donc à élever le château de Sis sur la crête du rocher qui domine la ville [1], tout en jetant les plans de la cité nouvelle, l'an du Christ 1186 [2].

Le premier roi arménien de la Cilicie ayant laissé inachevée l'œuvre commencée, le soin de la continuer revint à l'un de ses successeurs, Héthum Ier, mari de sa fille Zabel, qui monta sur le trône après la mort de Léon.

Héthum, selon toutes les probabilités, termina les travaux commencés par Léon, ainsi que semble l'indiquer une inscription, malheureusement mutilée [3], que j'ai copiée sur l'une des parois intérieures de la salle basse du donjon :

ԻԹՈՒԱԿԱՆԻՍՀԱՅՈՑ
...... ՀԻՑԱ·ԱՂՐԱՀ
... ՀԻՀԵԹՄՈՅԹԱԳ·

[1] Willebrand d'Oldembourg, *Itin. in Leonis Allatii Σύμμικτα*, p. 137-139.

[2] Indjidji, *Géographie*, t. II, p, 361; Tchamitch, *Histoire d'Arménie*, t. III, p. 152.

[3] Cf. mes *Inscript. de la Cilicie* (Paris, Leleux, in-4°, 1854), n° 36.

Dans l'année des Arméniens,
. . . . le pays ?
. . . . sous Héthum roi.

Quoique incomplète, cette inscription prouve que, dès le règne d'Héthum, la construction du château était fort avancée ; que déjà le donjon pouvait servir de résidence aux rois d'Arménie, et les mettre à l'abri d'un coup de main, dans le cas où les musulmans seraient parvenus à pénétrer au cœur du royaume, et à assiéger le roi jusque dans sa capitale.

A côté du donjon, au nord, se trouve un escalier donnant accès à une citerne, où se recueille l'eau des pluies, et, à quelques pas de là, est la porte d'un souterrain aujourd'hui comblé.

En continuant notre visite au château, nous remarquâmes dans l'intérieur des fortifications, élevées sur le deuxième pic, les ruines d'une chapelle dont la nef est encombrée de débris provenant de l'écroulement des murs et de la toiture.

Les églises et les chapelles arméniennes de la Cilicie sont à peu près semblables aux églises grecques, qui se trouvent en grand nombre dans les villes ruinées du littoral, comme à Selefké, Gorighos, Kannidali, Manaz [1], etc. ; elles présentent la forme modifiée de l'ancienne basilique, et sont construites en pierres de taille rectangulaires ; la longueur de ces édifices équivaut à trois fois leur largeur.

[1] Manaz est le nom altéré d'un monastère qui était placé sous le vocable de saint Manassès, en grec *Minassa*.

Les églises arméniennes étaient, à l'extérieur, décorées avec simplicité; à l'intérieur, elles étaient ornées de peintures à fresque, représentant des saints du calendrier arménien, et de colonnes dont, le plus souvent, les chapelles étaient dépourvues. Leur façade principale présentait un portique et trois portes conduisant dans l'intérieur de l'édifice.

La cella était divisée en trois parties : l'une centrale, de grande dimension, était formée par un double rang de colonnes plus ou moins nombreuses, suivant l'étendue du monument; les deux parties latérales aboutissaient, comme la partie centrale, à une construction transversale, au delà de laquelle l'édifice s'arrondissait en hémicycle, offrant dans sa partie supérieure un renfoncement équivalant à un quart de sphère.

Je reviens au Sis-Kalessi. La partie de cette forteresse, élevée sur le deuxième pic de la montagne, paraît avoir plus souffert que les deux autres, pendant les différents siéges que les troupes d'Arménie eurent à soutenir contre les Seldjoukides de Konieh et les Mamelouks d'Égypte. En effet, on voit dans différents endroits des réparations très-imparfaites, exécutées à la hâte, sans le secours de ciment ni de mortier; elles consistent en moellons, à peine dégrossis, et superposés par les assiégés, dans le but de réparer les brèches pratiquées par l'ennemi. Ces réparations provisoires datent, sans aucun doute, des derniers temps de la monarchie arménienne; peut-être même du dernier siége du château fort,

par les Égyptiens, sous le règne de Léon VI de Lusignan.

En suivant l'étroit sentier qui conduit, de l'enceinte des fortifications de ce dernier pic, à celles assises sur le troisième, on trouve un petit réservoir d'une eau excellente, qui, dit-on, reste toujours au même niveau, et à laquelle les Arméniens attribuent la vertu de guérir beaucoup de maladies. En poursuivant la marche dans la même direction, sans s'écarter du sentier qui lie le deuxième pic au troisième, on arrive à une grotte, désignée par les habitants sous le nom de *Guerchinlik* (lieu des colombes) : c'est une caverne sombre, humide et du plus triste aspect, où suinte une eau épaisse, qui, pendant l'hiver, se convertit en stalactites que les premières chaleurs de l'été font disparaître. On ne voit point de colombes sur ce point, qui, d'ailleurs, ne présente rien qui puisse les y attirer.

Dans l'intérieur de chacune des trois parties de la forteresse, on remarque encore les restes de constructions secondaires, telles que prisons creusées dans le roc, magasins, casernes, etc.

Je n'ai trouvé, dans le Sis-Kalessi, d'autre inscription arménienne que celle que j'ai rapportée plus haut, et qui put me faire connaître les fondateurs et les dates des constructions successives qui placèrent ce château au rang des forteresses les plus considérables du royaume d'Arménie, telles que celles de Pardzerpert, Anazarbe [1], Lampron [2], Gorighos et

[1] Aujourd'hui Anavarza. — [2] Aujourd'hui Nemroun.

de Selefké, regardées comme imprenables au moyen âge, tant à cause de leur position sur des rochers à pic, que sur des écueils d'un abord dangereux.

§ 2. PALAIS DES TAKHAVORS.

Le palais des rois roupéniens s'élevait sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les constructions du nouveau monastère; les pierres provenant des décombres de ce palais, qui fut détruit au temps de la conquête musulmane, ont servi à bâtir le nouveau patriarcat.

Le Père Indjidji a décrit dans sa Géographie[1] le palais des rois de Sis, qui, selon lui, avait la forme d'une tour, et était désigné sous le nom de *Tarbas*. Trois grandes portes, surmontées de fenêtres, donnaient accès à cette habitation royale. Au-dessus des portes et des fenêtres, on voyait, de son temps, des inscriptions en langue arménienne, dont il ne reste plus de traces.

D'après cette description, il est facile de reconnaître la figure du Tarbas sur le revers de la médaille d'or de Constantin IV de Lusignan, que j'ai publiée dans un Essai de classification des monnaies des rois de la dynastie de Roupène[2], et qui représente le château royal de Sis, comme l'indique la légende arménienne ci-après, qui entoure la représentation de cet édifice : *Սսոյ բերդն է թագաւոր.* « C'est le château royal de Sis ».

[1] Venise; 1808, etc. en arménien.

[2] *Revue archéologique*, VIII[e] année, et tirage à part, pl. III, n° 9.

Outre la tour ronde ou donjon décrit par le Père Indjidji, et dont il ne reste rien, il y avait encore une enceinte carrée, flanquée de bastions, qui renfermait, avec la tour, plusieurs autres édifices. Cette enceinte se voit toujours sur divers points, et l'on peut juger, par les pans de murailles encore debout, de l'importance des constructions en pierres de taille dont elle était formée.

Les monuments qui existaient à l'intérieur de l'enceinte, au temps des Arméniens, étaient le palais patriarcal et l'église de Sainte-Sophie, dédiée, comme la métropole de Constantinople, à la Sagesse divine. Le roi Héthum, à qui est due la construction de cette église, l'ayant fait surmonter d'un clocher fort élevé, et comparable, par son élégance, aux plus hardis minarets des mosquées, les Turks, lors de la conquête, lui donnèrent le nom de *Tchanglé-Kilissé* (l'église du clocher).

Les ruines du Tarbas, de l'enceinte fortifiée de ce château et de l'église Sainte-Sophie, dont les trois autels portaient, suivant le Père Indjidji, des inscriptions avec les noms d'Héthum et de Léon III, couvrent toute l'étendue du terrain qui sépare le monastère de la mosquée de Sis. C'est dans les environs du Tarbas que devaient se trouver les magnifiques jardins du roi Léon II, que Willebrand [1] mentionne dans son Itinéraire, et qui renfermaient tant d'admirables choses, que sa plume s'est refusée à en décrire les merveilles.

[1] *Itin. in L. Allatii Σύμμικτα, loc. cit.*

Au milieu de la ville de Sis se trouve une église fort petite, à peine éclairée par des ouvertures pratiquées presque à la hauteur de l'arrachement de la voûte, et entourée d'un mur assez élevé. Un cimetière arménien occupe l'espace entre l'église et le mur.

Cette église, la plus ancienne de celles qui existent à Sis, fut bâtie par le roi Héthum, qui la plaça sous l'invocation de *Sourp-Sarkis* (saint Serge), l'un des saints les plus vénérés de l'Église d'Arménie. La voûte du chœur remonte à l'époque de la construction du monument, tandis que le reste du sanctuaire est couvert en bois et en terre, à l'instar des terrasses des maisons de la ville. Quatre piliers, qui supportaient autrefois la voûte du sanctuaire, servent d'assises aux poutres sur lesquelles sont placées les traverses de la nouvelle toiture.

On voit quelques pierres sculptées, encastrées dans les murs de l'église; les unes figurent des croix fleuries; les autres sont des fragments de bas-reliefs, représentant des saints à mi-corps et vus de face, le tout d'un fort mauvais style.

Une autre église, de l'époque roupénienne, placée sous la vocable des SS. Pierre et Paul, est presque entièrement détruite; il n'en reste que l'abside.

L'église de Saint-Jacques est aussi en ruines, et complétement abandonnée, bien que les murs et la toiture subsistent encore.

Enfin, l'église Notre-Dame est des temps modernes, moins le chœur, qui est de l'époque des rois

roupéniens; elle a été restaurée, il y a peu d'années, et est très-fréquentée par les fidèles.

Sur une colonne de granit noir, adossée à l'une des parois de la muraille de cet édifice, sont sculptées des croix, et au-dessus de l'une d'elles, ont lit cette inscription :

ՍԲ ԿՈՍՏԱՆԴԻՆ·

Saint Constantin [1].

S'il reste peu de monuments dans la capitale des takhavors, il faut, comme je l'ai dit, en attribuer la cause aux invasions des musulmans, qui dévastèrent Sis à plusieurs reprises. Nous savons, par le témoignage du chanoine d'Oldenbourg[2], que la ville de Léon II, quoique de peu d'étendue, renfermait de beaux monuments. Les takhavors ne l'avaient pas encore fortifiée, suivant le même voyageur, qui rapporte qu'elle n'était point entourée de murailles : *nullis munitionibus cingitur*, et il ajoute que son aspect la fait ressembler à une villa plutôt qu'à une capitale.

Du XIIe siècle à nos jours, l'étendue de Sis n'a pas varié, et sa situation est restée la même. Willebrand nous dit, à ce sujet, qu'elle était construite en amphithéâtre, au pied du rocher qui domine la forteresse. Il résulte de cette assertion, que la ville turkomane serait ce qu'elle était sous la domination arménienne au XIVe siècle; moins toutefois ses monu-

[1] *Inscriptions de la Cilicie*, p. 8, n° 37.

[2] Willebrand, *Itin. in L. Allatii Σύμμικτα*, *loc. cit.*

ments détruits, ses églises ruinées et abandonnées, et son importance perdue; et, en effet, la capitale des Arméniens n'est plus qu'une bourgade turkomane, perdue sur un point isolé du Taurus.

CHAPITRE II.

MONUMENTS ARMÉNIENS DE L'ÉPOQUE MUSULMANE.

Couvents de Sis.

Contraint par les Égyptiens d'abandonner le siége patriarcal de Roum-Kalah, le *catholicos* vint s'établir au sein même du royaume d'Arménie, près des takhavors roupéniens, et sous la protection de la nation arménienne. Le patriarche résida dans le Tarbas, tant que dura la royauté; ce fut seulement lors de la conquête et de la dévastation du pays, et après avoir erré longtemps dans les montagnes, pour se dérober à la fureur des conquérants, qu'il obtint des gouverneurs égyptiens l'autorisation de s'établir à Sis, et d'y bâtir un monastère. Jusque-là, le patriarche n'avait pas eu de résidence fixe, et s'il venait dans cette ville à de certaines époques, c'était pour consacrer des évêques et des prêtres[1].

Le premier patriarcat fut d'abord une simple maison qui, peu à peu, prit des développements. On voit encore, dans ce qu'on appelle l'ancien patriarcat, édifice construit par le catholicos Lucas, une masure en ruines qui servait de demeure au patriarche et à ses moines.

[1] *Revue orientale*, *Histoire des Lusignans d'Arménie*, t. I.

§ 1er. MONASTÈRE CONSTRUIT PAR LE PATRIARCHE LUCAS.

En 1734, le patriarche Ghougas ou Lucas, éleva un monastère et une église, qu'il dédia à saint Grégoire Lousavoritch ou l'Illuminateur. L'église, qui est fort bien construite et assez bien entretenue, a été transformée en école, où de jeunes Arméniens vont apprendre les éléments de leur langue et les préceptes de leur religion; on a laissé dans l'intérieur, et à la place qu'ils occupaient dès l'origine, les trois autels et le siége patriarcal fait à Alep pour le catholicos Guiragos ou Cyriaque, vers le milieu du XVIIIe siècle, par un sculpteur nommé Mikhaël Gaspar. Le siége, en bois sculpté, est orné d'une légende en deux lignes, dont les lettres sont rehaussées d'or.

La tombe du patriarche Lucas, qui administra le diocèse de Sis de 1734 à 1737[1], se voit dans cette église devant l'autel de droite; c'est un monument prismatique, en marbre blanc, portant de chaque côté une inscription de deux lignes en caractères arméniens minuscules enchevêtrées. Entre les légendes, dont la transcription est ci-après[2], sont sculptés la mitre et le bâton patriarcal :

Այս է տապան Հայոց սրբաձնի Կիլիկեցի

[1] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I; *Chronologie des patriarches de Sis*, p. 478.

[2] M. Dulaurier, que j'ai consulté sur les inscriptions arméniennes que je publie ici, a bien voulu se charger de les traduire; je remercie ce savant arméniste, dont les lumières et le concours amical ont facilité ma tâche.

վեհապետ տէր Ղուկաս կաթուղիկոսին որ և
հանգեաւ մեծ թվին ՌՃՁԶն *վեց*
ու ի̅ ամսեան. . . . օրղաբաթուերեքն ։

Ceci est le tombeau du catholicos dom Lucas, chef suprême des Arméniens, qui mourut dans la grande ère 1186, le 26 du mois de [janvier] et le troisième jour de la semaine.

L'année 1186 de l'ère arménienne commença le 18 septembre 1736, et finit le 17 septembre 1737 inclusivement; du 18 septembre 1736 au 17 septembre 1737, le mardi ne peut tomber le 26 qu'en janvier, par conséquent nous avons: 1186 de l'ère arménienne, 26 du mois, mardi, d'où l'on tire la date 1737, 26 janvier, mardi.

Dans une cour que l'on traverse avant d'entrer dans l'église, on remarque un carré long de pierres dures, haut d'environ un mètre, et ayant sur le devant neuf niches très-étroites; c'est l'ancienne sépulture des patriarches de Sis; elle ne renferme que trois dalles en marbre blanc, avec inscriptions, et ornées de la mitre et du bâton patriarcal; ces dalles couvrent les tombes des catholicos Jean V, qui siégea de 1719 à 1727, et de 1730 à 1734; de Mikaël, frère de Lucas, qui administra de 1737 à 1757 [1]; et de Thoros III (Théodore), qui occupa le siége patriarcal de 1784 à 1808.

Voici les inscriptions de ces tombeaux, avec la traduction :

[1] Saint-Martin, lieu cité.

Tombe du patriarche Jean V[1].

ԱՒՍՏՊԱՆ	ՅՈՀԱ́ՆՆԻՍԻՆ
ԿԻԼԻԿԻՈՅ	ԿԹՈՂԿՈՍԻՆ
ԵՐԻԳԵՂՋԷՆ	ԿՈՉԵԱԼՀԱՃԻՆ
ՈՒԵՀԱՆԳԵԱՒ	ԻԹՎԱԿԱՆԻՆ
ՀԱԶԱՐՀԱՐԻՈՒՐ	ԵՕԹԱՆԱՍՆԻՆ
ԻՅԱՄՍԵԱՆՆ	ԴԵԿՏԵՄԲԵՐՈՆ

Cette inscription, en vers rimés, doit être transcrite de cette manière :

Այս̃տապան յՈհաննիսին
Կիլիկիոյ կաթողիկոսին։
Էր ի գեղջէն կոչեալ Հաճին՝
Որ և կանգեաւ ի Թվականին
Հազար հարիւր եօթանասնին
իյամսեանն դեկտեմբերին.

Ceci est le tombeau de Jean, patriarche de la Cilicie; il était du village d'Hatchin. Il mourut l'année 1170 de l'ère (arménienne), au mois de décembre.

L'année 1170 des Arméniens commença le 22 septembre 1720, et finit le 21 septembre 1721 inclusivement. Il y a donc une erreur de date dans les listes faites par le Père Tchamitch[2] et Saint-Martin[3], qui donnent l'année 1734 comme étant celle de la mort du patriarche Jean V.

[1] On a sculpté sur les tombes des patriarches la mitre et le bâton patriarcal.

[2] *Histoire d'Arménie*, t. III.

[3] *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 448.

Tombe du patriarche Mikaël I.

ՅԱՅՍ	ՏԱՊԱԸՍ
ԿԱՅԵԹԵ	ԱԼՏՐՄՒ
ՔԱՅԷԼՄԵԾՆ	ԸՆՏՐԵԼ
ՍԱՎՍԵՄԱ	ԳՈՅՆՎԵ
ՐԱԲԵՐԵ	ԱԼՅՈՒՍԱ
ԿԱՆԷՎԵՐԱ	ԿՈՁԵԱԼԹՎ
ՈՅՍՌԵՒ	ԵՐԿՈՒՃ
ԷԿԱՆԳՍ	ՏՒՒՒ
ՏՐՀԱՆ	ԳՃԼ 125[1].

Cette inscription, en vers rimés, doit être transcrite ainsi :

Յայս տապանըս կայ եղեալ,
Տէր Միքայէլ մեծն ընտրեալ,
Սա վսեմագոյն վերաբեալ,
Յուսական (?) է վերակոչեալ,
Թվոյս հազար և երկու հարիւր,
Է հանգստիւ ի տէր կանգեալ։

Dans ce tombeau repose le seigneur Mikhaël, le grand élu, qui fut surnommé sublime, admirable, désirable. Il est mort en paix dans le Seigneur, l'an de l'ère (arménienne) 1200.

L'année 1200 de l'ère arménienne commença le 15 septembre 1750, et finit le 14 septembre 1751 inclusivement. Saint-Martin et les chronographes arméniens donnent la date 1757, comme étant l'année de la mort du patriarche Michel. Il y a évidemment,

[1] Je n'ai pu trouver la signification du nombre 125, qui est exprimé à la fin de cette inscription.

dans les chronologies, une erreur de date, et l'on doit plutôt adopter celle exprimée sur le monument du patriarche.

Tombe du patriarche Thoros III (Théodore).

ԷԱՅՍՏԱՊԱՆԱՄ
ԲԻԾՎԵՀԻԹԷ
ՈԴՌՈՍԿԹՂԿՍԻ
ՌԻՋԱՐՄԷԱՋԱ
ՊԱՀԻԸՆՏՐԵԱԼ
ԲԻԻՐՈԻՑՌՊՉՄԲ
ԵԻԲԱՉՈԻՄՉԱՆՍ
ԱՆՋԻՆԿԱԼԵԱԼՆՈ
ՐՈԳՈԻԹԵՆԱԲՑ
ԳԱՀԻԱՑԼԵԻԲԱՐԻ
ՎԱՐՈԻՔՓԱՅԼԻԱՑ···
ԾԵՌԱՓԱՅԼԳԵՐՔԱՆ
·········ՀԱՆԳԵԱԻ
ԲՅՍՌՀՆԳԻԵԻ
ԵՐ··ՃԸՆԳՔԱՌԱՍ
ՆԻ։

Cette inscription, de même que les précédentes, est en vers; seulement les vers ne riment pas entre eux, comme dans les inscriptions des tombeaux de Jean V et de Mikaël I.

Է այս տապան ամբիծ վեհի
Թէոդորոս կաթողիկոսի
Որ ի զարմէ աշտապահի
Ընտրեալ բիւրուց որ անձամբ (?)
և բազում ջանս յանձին կալեալ

Նորոգութեան սրբոյ գահի
Այլ և բ արի վարուք փայլի
Այր ծայրափայլ գեր քան
[Զամենեսին] կանգեաւ.
Թվոյս Ռ. կ̃նգի և
Երկու Ճ̃ ընդ քառասնին։

Ceci est le tombeau du saint catholicos Théodore, qui est de la race d'Achabah, choisi entre mille. Il fit de nombreux efforts pour restaurer le saint siége, et brilla par ses qualités éminentes. C'était un homme sublime et supérieur à tous les autres. Il mourut l'an de l'ère (arménienne) mil cinq et deux cents avec quarante.

Les *Achabah* աշապահ, ou plutôt *Achban* աշպան, sont les conservateurs de la dextre de saint Grégoire. On donne ce nom à la famille du patriarche Lucas, qui était de Sis; et les patriarches qui se sont succédé depuis, appartiennent tous à cette famille, qui, seule, a le privilége de donner des catholicos à l'Église arménienne de la Cilicie.

L'année 1245 de l'ère arménienne commença le 4 septembre 1795, et finit le 3 septembre 1796 inclusivement. Or la liste chronologique des patriarches de Sis, qui fait partie d'un manuscrit de la bibliothèque du monastère [1], donne l'année 1808 comme étant celle de la mort de Thoros III ou Théodore, et de l'avénement de Guiragos. Il y a encore là une erreur de chronologie; car le tombeau de Thoros prouve que c'est en 1795, et non

[1] Voyez plus bas le n° 144 du catalogue de la bibliothèque du couvent de Sis.

en 1808, que ce patriarche mourut et fut inhumé dans l'ancien catholicosat de Sis.

§ 2. LE NOUVEAU MONASTÈRE, APPELÉ AUSSI MONASTÈRE DE GUIRAGOS.

Le monastère où réside actuellement le patriarche fut construit sous le catholicosat de Guiragos, sur l'emplacement du Tarbas, et avec les matériaux de l'ancien palais des Roupéniens.

Ce couvent, qui occupe une assez grande étendue, est entouré d'une forte muraille, affectant la forme triangulaire; diverses constructions y ont été élevées sans ordre, sans goût ni méthode. On arrive dans les cours par des escaliers, et sur chaque degré de l'amphithéâtre se trouve une construction.

Dans un kiosque en bois, dominant la ville, est l'appartement qu'occupe le patriarche. Sur un point plus élevé est un autre kiosque, qui renferme une vaste salle servant de chambre du conseil; c'est dans cette pièce que le patriarche donne audience aux étrangers.

L'église, qui est entretenue avec soin, est la seule construction remarquable du monastère; le chœur est antique, tandis que le reste de l'édifice est une construction moderne, fondée par le patriarche Guiragos, et achevée en 1810. Cette église est divisée en trois parties ou nefs; l'une, celle de gauche, au nord de l'édifice, est dédiée à saint Grégoire Lousavoritch; une autre, celle de droite, au sud, est placée sous le vocable de la sainte Edchmiadzin

(descente du fils unique). La toiture, plate et en forme de terrasse, est supportée par quatre piliers carrés, reliés par des arceaux. Des gargouilles, en forme de lions, placées aux angles et au sommet de l'église, rappellent les emblèmes des rois roupéniens de la Cilicie [1].

En avant est un cloître, dans lequel on passe pour arriver à l'église. La porte principale est surmontée d'une inscription en vers rimés, dont je donne ici le texte et la traduction :

Դուռն էմ մտից ի լոյս վերին,
լուսոյ փառաց խառնարանին,
զի աստ բառնի մաքուր գինին,
լինի զինումն անմահգառին,
հաստեցելոյ սեամբ շնորհին,
Նոր կառուցելոյ բոլորովին,
թէ ես թէ չէնս արդեամբ վեհին,
հինմնեցելոյ 'ի բան վերին,
տէր կիրակոս սրբազանին
և հոգելից հայրապետին։

'ի թուին հայոց ռ. մծթ մայիս Ժ օրն,
սուրբ շինուածոյս վերակագնի,
և այլ սենեակս ընդ պարսպի,
մեծաւ ջանիւ կատարողի
ի հայոց գրոցն թուա կաղուի,

[1] Cf. les revers des médailles des rois roupéniens dans mon *Essai de classification des suites monétaires arméniennes.* — On sait encore que les armoiries du royaume d'Arménie étaient *d'or au lion de gueules armé et couronné d'or.*

այսքան ամօք աշխատողի,
արխաջան փոխան որդի։
ընտիր վեհին Կիրակոսի,
տէր եղիա եպիսկոպոսի,
որէ տեղեաւ խարբեթացի,
յիշու. զանունն է արժանի։

C'est moi qui suis la porte qui donne entrée à la lumière céleste, au banquet de la lumière de gloire (car ici se verse le vin sacré et se fait l'immolation de l'agneau immortel), du temple appuyé sur la colonne de grâce, nouvellement élevée tout à neuf; moi (la porte) et mon édifice (l'église), nous avons été élevés aux frais du seigneur Guiragos, patriarche sublime, qui s'appuye sur la parole céleste, très-pieux et rempli de l'esprit saint.

Dans l'année de l'ère arménienne 1259, le 10 mai, ce saint édifice a été élevé, ainsi que les constructions et le mur d'enceinte, par les efforts extrêmes de celui qui a fait cette œuvre dans l'ère ci-dessus exprimée, par les soins de l'architecte qui a travaillé un si grand nombre d'années, le zélé vicaire du sublime et illustre Guiragos, seigneur Élie, évêque de Harpout (Harpert), dont le nom mérite d'être rappelé (dans les prières).

L'année 1259 commença le 31 août 1809, et finit le 30 août 1810 inclusivement. Dans l'intérieur de ce monument, qui est dépourvu d'ornements et de tableaux, on remarque, à gauche en entrant, la tombe du patriarche Guiragos, que le chef de la montagne de Kussan fit empoisonner en 1825, pour avoir cherché à se soustraire à son autorité. C'est

un sarcophage d'une extrême simplicité et sans inscription [1]. On voit, dans le chœur, le siége patriarcal en marbre blanc, fait à Sis, par des ouvriers arméniens venus de Constantinople. Pour ne pas tenter la cupidité des chefs turkomans, l'autel a été garni d'ornements d'assez mauvais goût et sans valeur. Dans le même but, le trésor de l'église a été renfermé et caché avec soin dans une petite chapelle à gauche de l'autel de saint Grégoire l'Illuminateur.

Trésor de l'église de Sis.

Les moines conservent dans la chapelle de saint Grégoire plusieurs reliques, auxquelles les Arméniens de la Cilicie attachent un grand prix, et qui sont pour eux d'un immense intérêt, en ce qu'elles constituent la légitimité du siége patriarcal. Les principales sont les dextres de saint Grégoire Lousavoritch, de saint Nicolas, de saint Sylvestre, et le bras de l'ermite Barsame. Je vais décrire chacune de ces reliques, dont quelques-unes sont dignes de l'intérêt des archéologues.

La dextre de saint Grégoire est assurément la relique la plus importante du trésor de l'église arménienne de Sis; elle est renfermée dans un bras d'argent, sculpté dans le style byzantin, avec un anneau soudé à l'index, et orné d'une émeraude; on y remarque quelques traces de dorures.

[1] Dans un petit cadre suspendu à la muraille, près de ce tombeau, on lit le nom de Կիրակոս en monogramme.

La dextre de saint Nicolas, patriarche grec de Smyrne, est aussi conservée dans un bras en argent, mais d'un travail plus simple que le premier.

Le bras de saint Sylvestre, trente-troisième pape, est enfermé comme les deux précédentes reliques.

La main de l'ermite Barsame, enveloppée d'étoffes, est conservée dans une boîte de forme ovale, en argent.

Ces quatre reliques sont placées dans une châsse en argent massif, ornée d'arabesques ciselées. Comme je l'ai dit plus haut, elles constituent la légitimité du patriarche, qui prend le titre de աջապան (*conservateur de la dextre de saint Grégoire*), et sont toujours restées en la possession du catholicos de Sis, même après la séparation de 1441, origine du schisme qui divisa l'Église d'Arménie, et par suite duquel un patriarcat fut établi à Edchmiadzin, dans la grande Arménie. Grégoire IX continua à résider à Sis, et conserva le bras de saint Grégoire, que Guiragos, créé patriarche d'Edchmiadzin avait tenté de lui enlever.

Les catholicos d'Edchmiadzin prétendent posséder la dextre de saint Grégoire, et montrent une relique qu'ils disent être celle que l'on conservait autrefois à Roum-Kalah, ancienne résidence des catholicos, avant la translation du siége patriarcal dans la ville de Sis.

M. Brosset[1], qui a visité, il y a quelques années,

[1] *Rapports sur un voyage archéologique en Géorgie et en Arménie.* Saint-Pétersbourg, 1850, in-8°.

le monastère d'Edchmiadzin, parle d'une dextre de saint Grégoire, qu'il dit être renfermée dans un bras en vermeil; mais cette relique est tout à fait apocryphe. Cependant le patriarche d'Edchmiadzin a toujours été considéré comme le primat universel. On a prétendu, dit M. Eug. Boré (*Arménie*, p. 49), que ce qui avait donné à cette église sa prééminence, était la translation d'un bras de saint Grégoire dans le reliquaire de sa cathédrale. Cette opinion n'est point fondée; et c'est plutôt à l'établissement primitif du siége patriarcal à Edchmiadzin, qu'il faut attribuer cet avantage, qui a, en quelque sorte, été consacré par la présence, dans ce lieu, de saint Grégoire Lousavoritch.

Je reviens au trésor de l'église de Sis.

Les moines conservent et montrent une autre relique : c'est le pallium du patriarche Agob[1], fait à Alep, et sur les extrémités duquel on lit deux inscriptions en lettres brodées d'or, et que voici :

1°

ԿԱԶՄ
ԵՑԱՒ։Ի·
ԹՎԱԿ
Ա՛ՆԻՍՄԵՐՈՒՄ։ Ո
ԵՒ։Ձ։Գ։ ԱՄԻՆ։ ԱԾ
ՈՂՈՐՄԵԱԱՍԱՅԷՔ։ ԱՀ
ԽԱՏՈՂԻԱԱՅՍՈՐԻՆ·ԱՄԷՆ·

[1] Le patriarche Agob ou Jacques Ier, le Savant, est le dixième successeur de saint Nersès Chnorali. Les tables chronologiques du Père Tchamitch (*Histoire d'Arménie*, t. III) et de Saint-Martin (t. I,

1° A été fait l'année 683 de notre ère. Dites : Dieu fasse miséricorde à celui qui a fait ceci (le pallium). Amen !

2°

ՆԿԱՐԵՑԱՒ
ԷՄՒՓՈՐՈ
ՆՍ։ ԻՔԱՂ
ԱՔՆՒՀԱԼԱՊՒՎԱՑԵԼՈՒՄ
ԸՆ։ ՏԷՐՅԱԿՈԲ։ ՔԱՋՐԱԲ
ՈՒՆԱՊԵՏԻՆ։ ՉՈՐՏՐ ԱԾՄԵՐ
ԲԱՐՈՎՎԱՑԵԼԵԼՏԱՑԷ։ ԱՄԷՆ.

2° Ce pallium, mon ouvrage, a été dessiné dans la belle ville d'Alep, à l'usage du seigneur Jacques, savant docteur, auquel Dieu accorde de s'en bien servir. Amen!

Ce pallium est en soie rouge brochée de croix, dans l'intérieur de chacune desquelles on a brodé, en soie de couleur, les figures du Christ et de plusieurs saints, dont les noms sont aussi brodés en perles blanches. Ce sont : la Vierge, les saints Grégoire Lousavoritch, Pierre, Nicolas, Denys, Nersès, Jean Megerdich, Jacques, Antoine, Grégoire, Serge, Basile, Cyrille, Épiphane, etc.

Ce pallium fut apporté de Roum-Kalah à Sis, à la fin du XIIIe siècle, et les patriarches le conservent avec soin, parce qu'ils croient, à tort, qu'il a appartenu à saint Nersès Chnorali, dont le patriarcat

p. 443) placent son patriarcat entre les années 1268 et 1287, ce qui est une erreur, puisque nous lisons sur le pallium qui lui a appartenu, l'année 683, qui commença le 22 janvier 1234 et finit le 21 janvier 1235 inclusivement.

est antérieur d'un siècle à celui de Jacques Ier Kidnagan.

Deux Évangiles, reliés en argent, font aussi partie du trésor de l'église.

Le premier est un petit in-4°, en parchemin, écrit sous Léon V le Jeune, l'an չձբ (782 de l'ère arménienne [1]), au couvent de Sorovank.

L'autre est un in-folio, aussi en parchemin, écrit sous le roi Constantin IV (de Lusignan), l'an չղդ (794 [2]). Il est rapporté, au dernier feuillet, que : « Ce livre appartient au roi Constantin, qui l'a laissé à cette église [3], pour le salut de son père, le baron Baudoin, maréchal, mort, et pour celui de ses deux fils, Léon et Ochin. »

Les moines conservent précieusement ces deux Évangiles; mais surtout le dernier, qu'ils disent être miraculeux, et qu'ils croient avoir été écrit de la main du roi Léon II.

Enfin, le principal ornement du trésor du couvent, comme valeur intrinsèque, est le vase des huiles saintes, renfermé dans un tabernacle, surmonté d'une coupole, le tout en argent massif doré. Ce tabernacle provient d'un don fait au monastère par la famille Duz-Oglou, de Constantinople.

Je ne décrirai pas les calices, ciboires et autres

[1] L'an 782 de l'ère arménienne commença le 28 décembre 1332 et finit le 27 décembre 1333 inclusivement.

[2] L'an 794 de l'ère arménienne commença le 25 décembre 1344 et finit le 24 décembre 1345 inclusivement.

[3] Le nom n'est pas indiqué; mais c'est probablement à une église de Sis, qui était sous la dépendance du patriarche.

vases de l'église, qui sont modernes, et proviennent des fabriques de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep, et qui d'ailleurs n'ont rien de remarquable.

Archives du monastère.

Le patriarche est investi de l'autorité suprême; rien ne se fait dans le couvent sans son assentiment. Le titulaire actuel, étant infirme, laisse toutes choses dans le plus complet désordre; et les archives de Sis, qui devraient former un dépôt historique bien précieux pour les annales de la Cilicie sous les Roupéniens, et pour l'intelligence de l'histoire ecclésiastique de cette partie de l'Orient, n'existent pas. Les patriarches ont négligé de recueillir les bulles des papes, les firmans de la Porte, qui leur concédaient des priviléges ou leur reconnaissaient certains droits. De toutes ces pièces, qu'on eût dû réunir et conserver, il ne reste rien; et le souvenir en est même effacé chez les moines du couvent.

La correspondance du patriarche avec les évêques relevant de sa juridiction, et avec ses agents d'Adana, d'Antab, d'Alep, de Marach, de Chypre, etc., n'est pas classée. Un moine, remplissant les fonctions d'écrivain, jette dans le coin d'une chambre noire toute cette correspondance, que l'humidité détruit en peu de temps, et que j'ai trouvée imprégnée des eaux qui filtrent à travers la toiture, et dans le plus pitoyable état. Ces archives, dont j'ai choisi les parties les moins détériorées, se composent :

1° De lettres en réponse à celles du patriarche,

qui demande aux fidèles des secours en argent, pour satisfaire aux exigences des beys du Kussan-Dagh;

2° De cahiers contenant les noms des personnes de chacun des diocèses relevant du patriarche, avec indication des sommes qu'elles ont données, pour subvenir aux besoins du monastère;

3° Et des lettres traitant de matières insignifiantes.

Les archives de Sis, toutes modernes, et dont les plus anciennes pièces datent du catholicosat de Guiragos, le fondateur du nouveau monastère, sont intéressantes pour l'étude du dialecte arménien de la Cilicie, qui diffère essentiellement de ceux parlés dans la grande Arménie, en Perse, à Constantinople et à Smyrne. M. Éd. Dulaurier s'est chargé d'étudier ces archives, au point de vue philologique, dans un mémoire additionnel, qui sera joint, dans quelque temps, au travail que j'ai entrepris sur Sis et le monastère patriarcal de cette ville.

Bibliothèque.

Le monastère de Sis possède une bibliothèque, qui se compose de manuscrits et d'imprimés, entassés sur des rayons et sans ordre, dans une salle dont le patriarche hésita longtemps à me livrer l'entrée, sous le prétexte qu'on ne devait en ouvrir la porte qu'une fois l'an. Cette salle est petite et éclairée seulement par une fenêtre, qui donne sur un préau dépendant des constructions supérieures du couvent.

La bibliothèque renferme cent quarante-cinq ma-

nuscrits, et seulement deux cent cinquante volumes imprimés; ce sont des livres liturgiques sans importance. J'ai dressé le catalogue des manuscrits, travail qui n'avait point été fait encore. Ces manuscrits sont modernes, et ne remontent pas au delà du XVIe siècle; les anciens ont été dispersés, tant à Jaffa qu'à Constantinople et à Edchmiadzin, etc. Quelques-uns de ces vieux documents, qui restaient au couvent et pouvaient offrir quelque intérêt, ont été vendus par les moines à des voyageurs, de sorte qu'aujourd'hui aucune pièce de la bibliothèque n'est de nature à fixer l'attention sous le rapport historique. Cependant je donne ci-après le catalogue des manuscrits que possède le monastère de Sis, en suivant l'ordre de leur classement sur les rayons de la bibliothèque.

CATALOGUE DES MANUSCRITS.

1. Commentaires de l'Évangile de saint Marc, par le vartabed Basile Maschgévortz, ouvrage écrit au XIVe siècle; 1 vol. in-folio, papier, XVIe siècle.
2. Recueil d'hymnes, à l'usage de l'Église arménienne; 1 vol. in-4°, papier, XVIIe siècle.
3. Évangile. 1 vol. in-4°, parchemin, XVe siècle.

4-7. Évangiles. 4 vol. in-4°, papier, XVIIe siècle.

8. Commentaire des Évangiles (sans nom d'auteur); 1 vol. in-4°, papier, XVIIIe siècle.
9. Commentaire de l'Évangile de saint Matthieu[1]; in-4°, papier, XVIe siècle.
10. Évangile; in-4°, papier, XVIe siècle.

[1] Par S. Nersès Chnorali.

11. Commentaire de l'Évangile de saint Matthieu, par S. Nersès Chnorali, ouvrage écrit au XII[e] siècle ; in-4°, papier, XVI[e] siècle.
12. Commentaire de l'Évangile de saint Matthieu, par le même ; 2 vol. in-4°, pap. XVII[e] siècle.
13. Commentaire des livres du prophète Jonas, sans nom d'auteur ; in-4°, pap. XVI[e] siècle.
14. Commentaire de l'Évangile de saint Matthieu ; in-4°, papier, XVII[e] siècle.
15. Commentaire de la Philosophie d'Aristote, sans nom d'auteur ; in-4°, pap. XVIII[e] siècle.
16. Bible ; in-4°, pap. à deux colonnes, XVI[e] siècle.
17. Bible ; in-fol. pap. à deux colonnes, XVI[e] siècle.
18. Commentaire des Évangiles, par Grégoire Datevatz, ouvrage écrit au XVI[e] siècle ; in-4°, papier.
19. Recueil de sermons ; in-4°, pap. XVII[e] siècle.
20. Commentaire des Psaumes, par Grégoire Datevatz, ouvrage écrit au XVI[e] siècle ; in-4°, pap. XVII[e] siècle.
21. Harangues d'Épiphane, évêque de Chypre, in-4°, pap XVII[e] siècle.
22. Sermons sur diverses questions religieuses ; in-fol. pap XVII[e] siècle.
23. Sermons d'Éphrem, docteur de Natchivan ; in-fol. pap. XVIII[e] siècle.
24. Recueil de sermons ; in-4°, pap.
25. Traité de morale, formant la seconde partie du Զէն Հոգեւոր, du patr. de Const. Jacques Nalian ; 3 vol. in-4°, pap. XVIII[e] siècle[1].
26. Machdotz ; in-4°, pap. XVII[e] siècle.
27. Manuscrit contenant : 1° la biographie de saint Sylvestre, et 2° un recueil de fables ; 1 vol. in-4°, parch. XVI[e] siècle.

[1] L'ouvrage complet à été publié à Constantinople en 1757 ; in-fol.

28. Commentaires sur les livres saints de Grégoire Datevatz; in-4°, pap. XVIIe siècle.
29. Recueil de sermons; in-4°, pap.
30. Théologie de Clément; in-4°, pap. XVIIe siècle.
31. Philosophie de saint Thomas d'Acquin; in-4°, papier, XVIIe siècle.
32. Harangues de Philon le Thaumaturge; in-4°, papier, XVIIIe siècle.
33. Sur l'ordination; in-4°, pap. XVIIe siècle.
34. Sermons de saint Thomas d'Acquin; in-4°, pap. XVIIIe siècle.
35. Commentaires de l'Évangile; in-4°, pap. XVIIe siècle.
36. Commentaires du livre de Grégoire le Théologien; in-4°, pap. XVIIe siècle.
37. Commentaires de l'Évangile de saint Jean, par Grégoire Datevatz; in-4°, pap. XVIIe siècle.
38. Confessions de Guillaume Papin (trad. en arm.); in-4°, pap. XVIIIe siècle.
39. Sermons de Grégoire Datevatz; in-4°, pap. XVIIe siècle.
40. Machdotz; in-4°, pap. XVIIe siècle.
41. Commentaires sur l'Écriture sainte; in-4°, papier, XVIIIe siècle.
42. Sermons sur le carême, traduits de l'italien en arménien; in-fol. papier, XVIIIe siècle.
43. Explication des Psaumes, par le vartabed David [1]; papier, in-fol. XVIIe siècle.
44. Sermons de Jacques Nalian; 2 vol. in-fol. papier.
45. Sermons pour les Dominicains; 2 vol. in-fol. papier, XVIIIe siècle.
46. Sermons divers; 4 vol. in-fol. papier, XVIIe siècle.
47. Commentaires sur les sept sacrements, par Jacques Nalian; 2 vol. in-fol. papier, XVIIIe siècle.

[1] Peut-être David Cobariensis, écrivain du XIIe siècle. (Cf. *Quadro della letter. arm.* da S. de Somal.)

48. Commentaires des livres de Moïse; in-4°, papier, XVIIIe siècle.

49. Commentaire de l'Évangile de saint Marc, par le vartabed Basile (Maschgévortz[1]); in-4°, papier, XVIIIe siècle.

50 Explication des Psaumes, par le vartabed Vartan le Grand, auteur du XIIIe siècle; in-4°, papier[2].

51. Explication de l'Évangile de saint Marc, par le vartabed Basile (Maschgévortz); in-4°, papier.

52. Commentaire des Actes des Apôtres, par Éphrem, saint Jean-Chrysostome; in-4°, papier, XVIe siècle.

53. Commentaire des Psaumes; in-4°, papier,

54. Commentaire de l'Apocalypse de Saint-Jean; in-4°, papier.

55. Commentaire de l'Évangile de Saint-Jean, par Grégoire Datevatz; in-4°, papier.

56. Commentaire des Psaumes, par le même; in-4°, papier.

57. Questions sur la foi; in-4°, papier.

58. Commentaires des Évangiles; in-4°, papier.

59. Commentaire de la Philosophie de David l'Arménien, écrivain du Ve siècle[3]; in-4°, papier.

60. Traité des fêtes; in-4°, papier.

61. Explication du bréviaire arménien; in-4°, papier, XVIe siècle.

62. Éducation des baptisants de Cyrille; in-4°, papier, XVIIe siècle.

[1] Du nom d'un couvent de la Cilicie, ainsi nommé sans doute parce que les religieux qui l'habitaient étaient vêtus de peaux d'animaux dépouillées de leur poil. (Cf. Ed. Dulaurier, *Extr. de la Chronique de Mathieu d'Édesse*, note 4 du ch. LXVII, page 98.)

[2] Le vartabed Vartan expliqua les Psaumes à la requête de Jean, évêque d'Halpat. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois à Astrakan en 1797.

[3] Le Traité sur les définitions philosophiques de David fut imprimé pour la premire fois à Constantinople en 1731. Cet ouvrage fut traduit en grec à une époque incertaine. (Cf. *Quadro*, etc. da S. de Somal.)

63. Commentaire des Épîtres de Saint-Paul, de saint Jean-Chrysostome, traduit en arménien; in-4°, papier.

64. Commentaire des livres de Jérémie, du même, traduit en arménien; in-4°, papier, XVIIe siècle.

65. Commentaire de l'Évangile de saint Jean, par le vartabed Nana, écrivain du IXe siècle; in-4°, papier, XVIe siècle.

66. Commentaire de l'Écriture sainte; in-4°, papier, XVIe siècle.

67. Commentaire de la Genèse; in-4°, papier, XVIe siècle.

68. Manuscrit contenant: 1° Actes du Concile de Constantinople; 2° Explication de l'Apocalypse de saint Jean; in-4°, papier, XVIIe siècle.

69-71. Commentaire des livres d'Ézéchiel; in-4°, papier.

72. Homélies de Jean Ouradnientz, écrivain du XIVe siècle; in-4°, papier, XVIIe siècle.

73. Théologie de J. Scott, traduite en arménien sous le patriarche Guiragos; in-fol. papier, XVIIIe siècle.

74. Histoire des saints Pères d'Évagre; in-4°, papier, XVIIe siècle.

75. Commentaire du livre du prophète Isaïe, par le vartabed Georges Iscevrentz, auteur du XIIIe siècle, ouvrage écrit par ordre du takhavor Héthum; in-8°, papier, XVIe siècle.

76. Recueil d'actes des conciles, dont celui de Tarsous; in-4°, papier, XVIIIe siècle.

77. Explication de la messe, par S. Nersès de Lampron, auteur du XIIe siècle; in-4°, papier, XVIIe siècle.

78. Œuvres ecclésiastiques de Socrate le Scolastique, traduites en arménien; in-4°, papier, XVIIIe siècle.

79. Explication des offices de l'église, par S. Nersès de Lampron; in-8°, papier, XVIIe siècle.

80. Commentaire des Actes des apôtres; in-4°, papier, XVIIe siècle.

81. Règle des saints conciles; in-4°, papier.

82. Explication de la Philosophie d'Aristote, traduite en arménien; in-4°, papier.

83. Épîtres de saint Paul; in-8°, papier.

84. Demande de saint Athanase au patriarche d'Alexandrie, traduite en arménien; in-8°, papier.

85-96. Onze Machdotz; in-8°, papier.

97. Explications sur divers points de religion; in-8°, papier.

98. Hymnes; in-8°, papier,

99. Extraits de la Bible; in-8°, papier.

100. Commentaires sur les Cantiques; in-8°, papier.

101. Explication de la grammaire; in-4°, papier.

102. Sur la Vierge, par saint Grégoire de Nissa; in-8°, pap.

103. Sermons; papier, in-8°, XVIIIe siècle.

104. Machdotz; in-4°, papier, XVIIIe siècle.

105. Explication du *Pater*, par saint Grégoire de Nissa; in-4°, papier, XVIIIe siècle.

106. Recueil de sermons; in-4°, papier, XVIIIe siècle.

107. Commentaire sur les Psaumes par le patriarche Éphrem; in-4°, papier.

108. Sermons; in-4°, papier.

109. Commentaire sur le *Miserere;* in-4°, papier, XVIIIe siècle.

110. Sur les disputes des saints lieux entre les Grecs et les arméniens; in-4°, papier, XVIIIe siècle.

111. Machdotz; in-4°, papier.

112. Règles des saints conciles; in-8° papier.

113. Explication de la messe, par S. Nersès de Lampron; in-8°, papier.

114. Histoire d'Arménie de Moïse Khorènatzi; in-fol. papier, XVIIIe siècle.

115. Règles de l'Église; in-fol. papier.

116. Éloge de Jean Oradnientz; in-4°, papier.

117. Explication de la philosophie, par le vartabed Arakhel, de Siunik, auteur du XVe siècle; in-4°, papier.

118. Libelle contre la religion de Mahomet et sur la vérité de l'Évangile; in-4°, papier, XVIIIe siècle.

119. Sur les archanges, par saint Denis, traduction arménienne; in-4°, papier.

120. Commentaires divers de saint Grégoire de Nissa; in-4°, papier.

121. Commentaire sur les livres de Job, par le vartabed Vanagan; in-4°, papier.

122. Vers de saint Nersès Chnorali; in-8°, papier.

123. Histoire d'Alexandre le Grand; in-8°, papier.

124. Évangile; in-8°, papier, XVIIIe siècle.

125. Sermons divers; in-8°, papier.

126. Commentaires sur les livres saints du vartabed Vartan; in-4°, papier.

127. Recueil d'histoires diverses; in-8°, papier.

128. Traité d'anatomie; in-8°, papier.

129. Commentaire des livres saints, par le vartabed Vartan; in-4°, papier.

130. Pensées traduites du latin; in-4°, papier.

131-143. Treize Machdotz, évangiles, psautiers, etc. in-4° et in-8°, parchemin et papier.

144. Manuscrit in-8°, papier, XVIIIe siècle, contenant: 1° La liste des catholicos d'Arménie, depuis saint Grégoire l'Illuminateur jusqu'à Nersès Chnorali. — 2° La liste des patriarches qui ont conservé la dextre de saint Grégoire. — 3° Réfutation du patriarche Siméon de Cilicie, contre la lettre du patriarche Philippe d'Edchmiadzin. — 4° Inscription du tombeau de Mekhitar à Venise. — 5° Cantique sur la Vierge, de Vartan, vartabed. — 6° Autre cantique sur la présentation de J. C. au temple. — 7° Autre cantique.

— 8° Sermon, en deux parties, sur l'hospitalité, par le catholicos Éphrem. — 9° Sermon sur la même matière, de Siméon, vartabed.

145. Fragment d'un manuscrit sur des passages des livres des auteurs chrétiens, commentés par le vartabed Sarkis; in-8°, papier, XIIIe siècle[1].

CHAPITRE III.

JURIDICTION DU PATRIARCHE DE SIS.

Le clergé arménien, dissident de la Cilicie, relève directement du patriarche de Sis, qui ne se maintient sur son siége qu'en payant tribut aux chefs turkomans de la montagne de Kussan-Oglou et à ceux de Serkanteli-Oglou dans le Tchukur-Owa (plaines basses), sur le territoire desquels se trouvent la ville et le couvent de Sis.

Quoique formant, en quelque sorte, une enclave chrétienne dans les possessions de Kussan-Oglou, la juridiction du patriarche de Sis s'étend sur les pachaliks d'Adana, de Marach, d'Alep et de Chypre, où l'on compte cinquante-trois églises et quatre monastères.

Je trace ici le tableau de la juridiction du catholicosat de Sis sur les pachaliks que je viens de citer, en mentionnant le nombre de maisons ou familles réparties dans les villes et villages de chacune des circonscriptions territoriales indiquées plus haut.

[1] Ce manuscrit, qui est aujourd'hui à la Bibliothèque impériale, m'a été cédé par un moine du monastère.

JURIDICTION DU PATRIARCHE ARMÉNIEN DISSIDENT DE CILICIE.

PACHALIKS.	VILLES OU DISTRICTS.	VILLAGES.	MAISONS.	ÉGLISES.	COUVENTS.
Adana	Sis.........	//	200	3	1
	Adana	3	800	4	//
	Tarsous.....	//	100	1	//
	Giawour-Dagh (District de).	1	50	//	//
Marach.....	Fournous....	6	600	7	1
	Hatchin.....	//	5,000	3	1
	Marach	//	700	6	//
	Zeithun (District de)...	3	3,000	9	1
Alep [1]......	Aïntab......	5	1,200	6	//
	Alep........	//	200	2	//
	Antioche....	15	900	10	//
	Kilis	//	150	1	//
Chypre	//	1	400	1	//
Divers [2]......	Selefké	//	10	//	//
	Césarée.....	//	15	//	//
	Konieh	//	20	//	//
Totaux	15	34	13,345	53	4

[1] Cf. la statistique du pachalik d'Alep qu'a publiée M. Guys (mars 1853, in-8°). Nous arrivons au même résultat.

[2] Quelques familles arméniennes dépendantes de la juridiction de Sis se sont établies à Konieh, Césarée et Selefké, et sont toujours restées fidèles à l'autorité du patriarche de Sis, quoique relevant directement, par leur présence dans ces villes, du patriarche de Constantinople.

Les revenus du patriarche de Sis consistent en une imposition volontaire, que les primats des villes, aidés des vartabeds, prélèvent sur tous les Arméniens qui relèvent de la juridiction du catholicosat. Cette contribution se lève deux fois l'an, ainsi que j'en ai eu la preuve en consultant les registres du couvent. Les familles riches y figurent pour d'assez fortes sommes, tandis que les pauvres ne donnent souvent qu'un para, dont la valeur équivaut à un demi-centime de notre monnaie. Cependant cet impôt se payant très-exactement, le patriarche perçoit chaque année soixante mille piastres du grand seigneur, soit douze mille francs, avec lesquels il satisfait aux exigences des beys turkomans de Kussan-Oglou, et fait face aux dépenses du couvent, qui sont peu considérables.

Le personnel du monastère de Sis se compose, outre le patriarche, de deux archevêques, d'un évêque, de douze moines, dont six sont détachés dans les monastères de Zeithun et d'Hatchïn, où ils desservent les églises de ces deux villes. On compte huit prêtres à Adana, trois à Tarsous, un à Missis et un autre au *Kulek-Boghaz* (Portes de Cilicie). Le pachalick de Marach compte vingt-cinq prêtres; celui d'Alep, le double, y compris les prélats.

Le costume habituel du patriarche consiste en une longue robe brune flottante, doublée de fourrures, et en un large turban bleu. Dans les cérémonies religieuses, il tient un long bâton en argent; sa tiare, de même métal, a la forme d'une couronne impériale.

Les prélats et les moines sont revêtus d'une robe brune, et coiffés d'un bonnet noir, haut, pointu, en forme de mitre, et sur lequel est un voile noir, qui flotte derrière la tête.

Le patriarche actuel se nomme Michel II; il est né à Sis, et a succédé, en 1832, à Éphrem II. Il descend directement de la famille des *Achban* (conservateurs de la dextre de saint Grégoire l'Illuminateur), dans laquelle doivent être choisis les patriarches, comme je l'ai dit plus haut. C'est un vieillard plus qu'octogénaire, dont les facultés ont été altérées par l'âge et les souffrances morales et physiques. Il laisse le soin des affaires spirituelles à un archevêque, Mgr Garabed, son parent, qui doit lui succéder sur le siége patriarcal, et qui, tout en se faisant aimer de la nation arménienne, cherche à entretenir des relations de bon voisinage avec les beys indépendants, toujours disposés à faire subir de nouvelles avanies au patriarche, à ses moines et aux Arméniens leurs vassaux, trop peu nombreux pour opposer la moindre résistance à leurs oppresseurs, ou pour tenter de reconquérir par la force, leur indépendance perdue depuis la chute de l'empire des Lusignan d'Arménie.


600038457X

RAPPORT

SUR

L'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

DE

LA CILICIE ET DE LA PETITE-ARMÉNIE,

PENDANT LES ANNÉES 1852-1853,

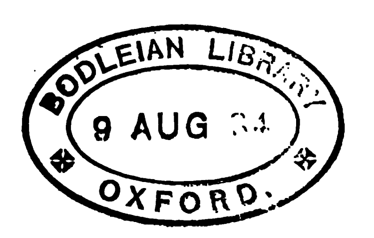
PAR M. VICTOR LANGLOIS.

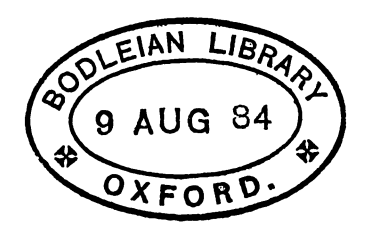


PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

MDCCCLIV.





RAPPORT

SUR

L'EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE

DE

LA CILICIE ET DE LA PETITE-ARMÉNIE,

PENDANT LES ANNÉES 1852-1853,

PAR M. VICTOR LANGLOIS.

Monsieur le Ministre,

Par un arrêté du 7 mai 1852, Votre Excellence a bien voulu me charger de l'exploration de la Petite-Arménie, royaume fondé au moyen âge dans la partie de l'Asie Mineure connue sous le nom de *Cilicie*.

Dans un espace de huit mois, j'ai parcouru tous les points accessibles de cet ancien royaume chrétien, qui, par suite de la conquête musulmane sur les princes français de la maison de Lusignan, forma le pachalick d'Adana, et, pour partie seulement, ceux d'Itschil, de Konieh et de Marach.

Dans le cours de mes excursions, j'ai visité successivement les points historiques de la Petite-Arménie, et par un examen attentif, j'ai pu me mettre en mesure de décrire à Votre Excellence ce qui reste des villes et monuments des temps anciens.

Je commencerai par la Cilicie Trachée, et j'ajouterai à la suite de la notice, dont diverses cités feront le sujet, quelques-unes des inscriptions que j'ai découvertes[1], tant sur les restes des monuments anciens que sur des fragments de marbre ou de pierres épars dans les ruines.

Si plusieurs de ces inscriptions sont incomplètes, ce n'est pas

[1] M. Victor Langlois vient de publier le Recueil de toutes les inscriptions qu'il a découvertes pendant son voyage en Cilicie. — Paris, Leleux, 1854; in 4°.

seulement à l'action des siècles qu'il faut en attribuer la cause, mais encore aux musulmans, qui, lors de la conquête, et pour faire disparaître ce qui leur rappelait la domination étrangère, en martelèrent un assez grand nombre.

HOLMI. (Cheyr-Houran.)

Holmi est le nom ancien d'une ville située au bord de la mer, sur un golfe, et au sud de Sélefké. Ses décombres, qui couvrent le littoral et, jusqu'à certaine hauteur, le rocher sur lequel elle était construite, démontrent qu'elle avait une grande importance.

Les matériaux employés dans ses constructions consistent en blocs de marbre, les uns verts, les autres rouges, veinés de blanc. Quelques murs de maisons sont encore debout; mais il ne reste des édifices de cette ville antique que des débris amoncelés qui ne m'ont offert aucun vestige d'inscriptions.

C'est de la ville d'Holmi, suivant Strabon[1], que sortirent les premiers habitants de Sélefké, qui abandonnèrent leur cité pour venir s'établir dans la nouvelle ville fondée par Séleucus Nicator, sur les rives du Calycadnus, au commencement du Ier siècle avant l'ère chrétienne.

A une petite distance d'Holmi, dans la direction de l'est, et toujours sur les bords de la mer, on voit les ruines d'un monastère byzantin bâti sur un rocher. J'ai trouvé en cet endroit les restes de mosaïques qui pavaient ce monument, mais tellement divisés et disséminés sur le rivage, et jusque dans le ravin, que je n'ai pu me rendre compte des sujets qu'elles représentaient.

LE PROMONTOIRE SARPÉDON.

En avant du cap Cavalier et des ruines d'Holmi se trouve le cap Sarpédon, formé d'une sorte de marbre blanc dont les couches, partout horizontales, y sont infléchies et brisées de la manière la plus extraordinaire. Selon Strabon, il y avait en cet endroit un temple et un oracle de Diane Sarpédonie[2].

J'ai fait des recherches infructueuses le long du rivage, afin de découvrir quelques vestiges du fameux temple d'Apollon Sarpédonien, qui, selon Basile de Séleucie, occupait une jetée ou

[1] Liv. XIV, ch. v, § 5.

[2] Liv. XIV, ch. v. — Cf. aussi Raoul Rochette, *Histoire des colonies grecques*, t. II, p. 142.

langue étroite sur le bord de la mer : Ἐπιτειχίζει δὲ ἑαυτὴν τῷ δαίμονι, τῷ Σαρπηδόνι, τῷ καταλαβόντι μὲν τὴν ἐπὶ τὴν θαλάττης χελήν[1].

SÉLEFKÉ ISKELESSI. (Échelle.)

L'Échelle de Sélefké n'est éloignée que d'une heure des ruines du monastère de Cheyr-Houran. C'est une petite bourgade composée de quelques maisons et magasins. Les habitants, grecs pour la plupart, chargent en cet endroit les grains de l'intérieur sur des bâtiments arabes qui transportent les marchandises à Alexandrette (Iskanderouna) et dans les autres ports de la Syrie.

J'ai remarqué sur ce point les ruines d'une petite chapelle byzantine, assise sur des rochers qui bordent la mer et au milieu desquels on voit quelques sarcophages creusés dans le roc. Ils ont été brisés, et ce n'est que difficilement que j'ai pu distinguer un reste d'inscription gravée sur l'un de ces sarcophages. Une voie romaine, dont on voit encore les traces, conduisait de Sélefké-Iskelessi à la ville de Séleucie, par Mériamlik.

Entre l'Échelle et Sélefké se trouvent les ruines d'un autre monastère byzantin d'une grande étendue, et placé, comme l'indique son nom, sous l'invocation de la vierge Marie (*Mériamlik, lieu de Marie*). Ce monastère couvrait tout un monticule. J'y ai compté cinq églises des VIII[e] et IX[e] siècles, dont les débris jonchent le sol, et trois réservoirs où se jetaient les eaux qu'un aqueduc amenait des montagnes. Quelques arches de ce monument se voient des hauteurs qui dominent Sélefké.

Des nombreux sarcophages dont les débris étaient épars, un seul, caché sous d'épaisses broussailles, conservait encore la trace d'une inscription rappelant la mémoire de l'un des religieux du monastère.

SÉLEUCIE-TRACHÉE. (Sélefké.)

De l'ancienne Séleucie il ne reste que des décombres qui couvrent une certaine étendue de terrain à l'ouest de la ville actuelle, ce qui paraît démontrer que l'antique cité avait de l'importance.

Les ruines qui se voient à Sélefké accusent les trois époques, romaine, byzantine et arménienne; celles de l'époque romaine sont : le *Pœcile*, large escalier taillé dans le roc, que Strabon

[1] *In vita S. Thecl.* p. 275. D. — Cf. aussi Zozime.

décrit dans sa Géographie[1]. On aperçoit, à quelque distance de là et sur le Calycadnus, un pont de cinq arches qui donne accès à Sélefké. Ce pont, de construction romaine, est menacé d'une prochaine destruction.

Un aqueduc qui amenait les eaux de la montagne dans la ville et formait angle droit avec le pont, est complétement ruiné. Un autre aqueduc, destiné à amener les eaux de Mériamlik dans un grand réservoir entouré d'arcades et situé au centre de Sélefké, non loin du rocher de *Tékir-Hambar,* n'a pas plus que le premier échappé à la destruction; cependant quelques-unes de ses arches, encore debout, se voient dans la plaine à l'ouest de la ville.

Le réservoir entouré d'arcades dont je viens de parler a la forme d'un parallélogramme; on y descend par un escalier tournant de vingt-cinq marches.

Les monuments de l'époque byzantine consistent en une église dont la rotonde et quelques colonnes ne se sont pas encore affaissées. Cette église, qui peut donner une idée de l'importance de la ville au moyen âge, était primitivement un temple dont on voit encore çà et là, gisant sur le sol, les fragments de la frise qui était ornée de guirlandes que reliaient entre elles des génies ailés, tenant d'énormes grappes de raisin. Les chrétiens, lorsqu'ils changèrent la destination de ce temple, firent pratiquer dans l'hémicycle deux ouvertures séparées par une colonnette de marbre rouge semblable à celui qu'on trouve à Holmi et dans les environs.

A peu de distance de cet édifice est la nécropole appelée *Giawour-Sini* (cimetière des chrétiens); elle consiste en chambres sépulcrales et en sarcophages creusés dans le rocher. J'y ai copié un assez grand nombre d'inscriptions sur des sarcophages dont les ornements et le style révèlent l'époque chrétienne.

Une autre nécropole, peu éloignée de la précédente, m'a fourni des inscriptions de la même époque; elle est connue des habitants sous le nom de *Tékir Hambar.*

La ville de Sélefké, composée d'une soixantaine de cabanes, est bâtie en amphithéâtre au pied d'une montagne que couronne un vaste château entouré d'un double mur d'enceinte[2]. Deux dé-

[1] Liv. XIV, ch. v.

[2] Barbaro, *Viaggi* (ed. Venet. Ald., 1543; in-8°), p. 29 et v°. — Willebrand, *Itin.* p. 141.

bris d'inscriptions grecques m'ont donné l'assurance que cette forteresse était de construction byzantine.

Sur la porte d'entrée du château et dans l'intérieur, on voit deux inscriptions arméniennes [1], qui paraissent avoir été mutilées avec intention.

1re.

ՅԻՍՈՒՍ ԳՐԻՍՏՈՍ

ՈՅՈՂՈՐՄԵՍՑԻՍ

✝ Ի ՀԱՅՈՑ ԵԺ....
ԹՎՆ | ՀԵԻ..ԵԱՆԵՍ
ԵԳԱՏՈՒՆՔ.........
......ՀԱՅՈՑ........
....
....

ՅԵՂ....ԵՐ

Տ...ՍԳ.:....ԷԻՆ.

2e.

....
Ի. .ԱԳ.....................
Ց...ՀԵԹ..................
....ԵԱՆՈՐԴ...............
....ԻՎԻՅԵԼ.............
ՈԼԻ.ՅՆ............ԻՈՑ..
ՑԿԻԼԻ.....ՈՑ..ԵԼ..ԵՆ.
............Լ............
....

Ces inscriptions sont une preuve de l'occupation de la forteresse par les Arméniens, qui durent en restaurer quelques parties après que les successeurs de Roupène Ier eurent étendu leur territoire à l'ouest de la Cilicie.

KALO-CORACÉSIUM. (Perschendé.)

Kalo ou Pseudo-Coracésium est une ancienne ville dont les ruines, belles encore, sont un indice de sa grandeur passée; elle était située sur les deux versants d'un rocher qui, en cet endroit, limite la mer et se divise en deux chaînes séparées par une ri-

[1] Cf. mon *Recueil d'Inscriptions de la Cilicie*, nos 170, 171. Paris, Leleux, 1854; in-4°.

vière. L'un de ces rochers vient aboutir à Sélefké, qu'une journée de marche sépare de ce point, et l'autre à Lamas. Cette première chaîne de rochers borde une belle plaine qui s'étend de sa base à la mer, et est coupée par des cours d'eau.

On voit à Kalo-Coracésium les débris d'un aqueduc romain de dix-sept arches et de plusieurs églises byzantines. Je n'ai trouvé sur ce point aucune inscription, ce qui me fait supposer que celle qu'a publiée l'amiral Beaufort, et que rapportent MM. Letronne et Bœckh, a été brisée par de récents éboulements.

Sur le bord de la mer et dans l'intérieur du rocher, on remarque des cuves larges, mais peu profondes, qui, sans doute, étaient les salines de la cité, aujourd'hui déserte, et dont les ronces et de hautes broussailles couvrent les restes.

TATLI-SOU.

Tatli-Sou (*eau douce*), ancienne étape romaine, est le nom donné à une source qui verse ses eaux dans un petit réservoir construit au bord de la mer, à trois heures environ de Kalo-Coracésium (Perschendé). On remarque sur ce point plusieurs puits comblés, sur lesquels passe le chemin qui conduit des ruines de Kalo-Coracésium à Gorighos, et une construction carrée, dont deux pans de muraille seulement sont debout. Il est permis de croire que là était un petit temple consacré à la divinité protectrice des eaux.

C'est dans les environs de ce point que se trouvait la fontaine de *Nus*, dont les eaux, selon Varron, avaient la singulière propriété de donner à ceux qui en buvaient un esprit plus fin et plus subtil [1].

CORYCUS. (Gorighos.)

Les ruines de cette ville antique sont à une journée et demie de marche et à l'est de Sélefké, sur le bord de la mer, dans une plaine rocailleuse entourée par des rochers qui se lient à la chaîne taurienne. Cette ville, grecque dans l'origine, puis romaine, occupe une large place dans les diverses phases de l'histoire de la Cilicie. De l'époque romaine, il reste un bain pratiqué dans le rocher qui borde la mer; une nécropole sans inscriptions, se

[1] Varron, *Ap. Plin.* XXXI, II, p. 548, 26.

composant de chambres sépulcrales aussi creusées dans le roc, et dans lesquelles on pénètre par une ouverture haute d'environ deux mètres; enfin les restes d'une route qui traversait la ville et conduisait à Pompeïopolis et à Tarsous.

La ville byzantine a dû se maintenir à la hauteur de la cité romaine, à en juger par les restes de plusieurs églises de l'époque grecque, d'un monastère et d'une vaste nécropole composée de chambres sépulcrales, et qui a été dévastée, comme toutes celles que j'ai visitées en Cilicie; néanmoins j'y ai trouvé des inscriptions assez bien conservées au milieu de beaucoup d'autres qui portent des traces de mutilation.

Sous la domination arménienne, les Thakavors de la Cilicie comprirent que Gorighos, placée aux extrémités de leur royaume, devait leur servir de rempart. Ils y firent construire deux châteaux forts, dont ils confièrent la garde à des princes de leur famille. De ces deux monuments, qui ont échappé à une complète destruction, l'un, le plus ancien, est bâti sur le rocher qui borde la mer et entouré d'une solide muraille; l'autre est situé sur un îlot, en face du premier et sur l'emplacement de la forteresse dans laquelle Archélaüs renfermait ses trésors [1]. Il est aussi entouré de bonnes murailles flanquées de tours. Cette forteresse était reliée au château de terre par un aqueduc qui y amenait les eaux de la ville de Gorighos et qui est aujourd'hui détruit; on voit seulement, près du château de terre, les fondations que les vagues de la mer minent et feront bientôt disparaître [2].

Sur la porte de la grande tour de ce château, j'ai copié deux inscriptions arméniennes, dont je donne ici le texte avec la traduction :

1°

✠ Ի թուա(կա)նիս Հայոց Չ ամին․ և թմ․ . . . . թիուն
Ի բարեպա(շտ) թագաւորին, Հեթմ․ . . . . թաչգե
. . . . . . ամրոց . . . . սլթանին . . շինել . . . .
. . . . . . մեծ իշխան Հեթմոյ որ . . . .

Dans l'année des Arméniens 700 . . . . .
Par le pieux roi Héthum . . . .
. . . . . ce château princier a été construit . . . . .
. . . . . le grand Prince fils d'Héthum . . . . .

[1] Strabon, *Géog.* liv. XIV, ch. v.
[2] Cf. *Viaggi del S. Barbaro*, ed. Ald. Ven., p. 28 v° et 29.

L'année 700 de l'ère arménienne correspond à l'an 1251 de l'ère chrétienne, sous le règne d'Héthum Ier.

2°

✠ Ի ՈԼԷ, Քրիստոնէից ՌՄԶ և յԱդամ(այ)ք
եյԱլէկսանդրու Թո : Եւ Հայոց..... ՃԿ...
ի..... Սելեւկեաց· ՌՀԸ..և........ն.........
...........պուրձս շինեալ լեւոնի Թա(գ)աւորի......
.... մնգս...... որդոյն պարոնին...(ա)յլ ե(ւ)...
....

Dans l'année 637 de l'ère arménienne; du Christ 1206...
D'Adam..... d'Alexandre..... des Arméniens 160.....
Et dans l'année 1078 de l'ère des Séleucides.....
Le roi Léon a bâti ce château.....
.....les fils du Baron......
....

L'année 1206 de Jésus-Christ correspond à la 25e année du règne de Léon II, qui gouverna l'Arménie de 1181 à 1219.

Au temps du voyage de Kennedy Bailie en Cilicie (1846), on voyait encore dans l'île de Corycus une inscription que ce voyageur a publiée dans son *Fasciculus inscript. græcarum.* (Dubl. 1846, in-4°, t. II, n° 115, *a*, p. 90-92.)

ΝΔ........................
ΑΥΤΟΚΡΑΤѠΡΚΑΙCΑΡΦΛ'.ЄѠΝ
ЄΥCЄΒΗCΝΙΚΗΤΗC......ΤΡΟΙ
CЄΒΑCΤΟCΑΥΓΟΥCΤΟC
ЄΝΔΟΞΟCΟCΙѠΤΑΤΟΚΤ
ΑΝΘΥΠΑΤѠΤЄΤΑΓΜЄΝ
SΤΗΤΟΡЄCΚ,ΟΙΚΗΤΟΡЄCΤΗCΑΥΤ
ΦΟΡѠΝΚ,ΦΛ'Λ'Ι'ЄΤЄΤΗCΗΙ..ΤЄ
ΓΑΛΗΝΟΤΗΤΟCѠΝЄΦЄ
ΚΟΝΤΑCΥΝΟΙΔΑΜЄΝ
ΤΟΥΤΟΘЄCΠΙΖΟΜЄΝΤ.Ι....ΚΑΠ
ЄΚΑΟΦΙΛΟΝΤΑΤΗΝΙΡΗ....ΠΟΛ
ΤΟΝΤΑΥΤΗCЄΦΟΡΟΝΜΙΘΡΑΔΑ...ѠCΚΑ
ΤΙΝѠΝΑΥΘЄΝΤΙΑΝΗC.ΟΥ...ΙΝC
ΤΟΥΤѠΠΡΟΧΙΡΙΖЄCΘЄΑΛΛ..Κ
ΦѠΚ,ΔΟΚΙΜΑCΙΑΤΟΥΓЄΝΟΥCΚ,....ΑΓ
ΘЄΟΦΙΛΤΑΥΤΗCЄΠΙΚ,ΟΙΚ
ΙΑΓΟΥ..ΛΗΡЄΥΚΙѠΝ
Ο.Κ,ΟΙΚΗΤΟΡCΙΝΙΤΑΛѠΝ

20 ΝЄϹΘЄΠΡΟΡΟΛ..ΜΗΔЄ
ΗϹΚΑΤΑΧΙΡΑΑΝΤΑΞΙѠϹΠ
ΟΥΜЄΝѠΝѠΔΑ.Ρ.......ЄΠ
.....ѠϹЄϹ...............
......ЄϹ.................

ANTRE CORYCIEN.

Au nord de Gorighos, et après deux heures et demie d'une marche difficile à travers des rochers escarpés et couverts de ronces, de houx, de myrtes et de pins, on arrive à une profonde vallée par de hautes montagnes rocheuses. Sur un point de cette vallée, et à la base de deux rochers dont les sommets se joignent, se trouve une grotte naturelle d'où s'échappe une eau assez limpide.

Cette vallée est connue sous le nom de *Val des démons* (Cheïtanlik), allusion aux anciens habitants de l'antre, dont Strabon [1] et Pomponius Méla [2] nous ont parlé longuement.

Le safran, *κρόκος*, qui, peut-être, a donné son nom à Corycus, croît dans le Val des démons, où quelques malheureux Turkomans le récoltent pour le vendre à Selefké et à Tarsous.

ELÆUSA-SEBASTE. (Aïasch.)

De Corycus à Lamas, tout le rivage n'offre qu'une suite continuelle de ruines. Les habitants donnent le nom d'Aïasch à un assemblage de huttes entourées des ruines d'une ville qui a occupé une étendue considérable. Les plus remarquables sont celles d'un théâtre et d'un temple situé sur le penchant d'une colline; les colonnes sont d'ordre composite, cannelées et d'environ quatre pieds de diamètre. Les travaux entrepris pour la conduite et la conservation des eaux sont dignes de la grande époque qui présida à la construction des aqueducs de Sébaste, qui sont au nombre de trois, dont deux, traversant un vallon, sont soutenus par deux rangs d'arcades; le troisième a une longueur de plus de cinq milles.

La ville de Sébaste porta d'abord le nom d'*Elæusa*, et Oppien nous la représente comme une île quand il dit : « Écoutez d'abord

[1] *Géogr.* liv. XIV, ch. v.
[2] *De situ orbis*, liv. I, ch. xiii.

avec quelle adresse la pêche des *anthias* est faite par ceux qui habitent mon heureuse patrie, au delà du cap Sarpédon, soit la ville de Mercure, Corycée, célèbre par ses vaisseaux, soit l'île d'Elæusa [1]. » Toutefois, elle était devenue une presqu'île lorsque Étienne de Byzance écrivait [2]; maintenant elle forme une péninsule réunie au continent par un isthme fort bas.

La voie romaine qui, ainsi que je l'ai dit, allait de Séleucie à Tarsous, traversait Elæusa, où elle est encore en assez bon état. Si elle n'a pas été détruite, comme toutes celles que les Turcs ont parcourues sans les entretenir, c'est que ceux-ci ont abandonné cette direction pour suivre un chemin longeant les bords de la mer.

La plupart des sarcophages que j'ai vus dans cette ville sont revêtus de bas-reliefs, mais sans inscriptions. Trois des plus remarquables sont d'un bon travail, et ornés de guirlandes reliées entre elles, sur le premier, par des têtes de chèvre; sur un autre, par deux lions affrontés; enfin, sur le troisième, par deux génies et un aigle aux ailes éployées. On lit sur les sarcophages sans bas-reliefs diverses inscriptions.

Aucune des nombreuses ruines de cette antique cité ne paraît avoir appartenu à une église, et cependant il y a là des inscriptions chrétiennes.

A l'ouest des débris de Sébaste, et dans un champ cultivé, se trouve le tombeau d'un santon vénéré des Turkomans du pays; c'est un petit monument carré surmonté d'un toit conique, et sur la porte duquel on lit une inscription en deux lignes, qui fait connaître le nom du cheik, à qui ce monument est consacré.

KANNIDALI. (Ancienne ville ruinée.)

Sur l'un des nombreux rameaux de la chaîne taurienne, et à deux heures environ d'Aïasch, se trouve une ville en ruines comme celle-ci, et dont les débris couvrent tout un plateau de la montagne. Quelques Turkomans ont bâti, au milieu de ces décombres, un village qu'ils habitent et qu'ils nomment *Kannidali.*

[1] *Cyneget.* III, 8, 6.
[2] *De urb. voce* Σεϐαστή.

Les ruines de cette antique cité appartiennent à deux âges distincts : époque romaine et époque byzantine.

Les plus anciens monuments qui remontent à l'époque romaine consistent en murailles d'enceinte, mausolées, chapiteaux détachés de leurs colonnes, sarcophages, et en un bas-relief sculpté sur un rocher situé dans l'intérieur d'une carrière que renferme la ville. Ce bas-relief représente six personnages, les uns assis, les autres debout, tous vêtus de longues robes flottantes; audessus d'eux est une inscription dont je n'ai pu tirer que quelques mots.

Les sarcophages, disséminés sur tous les points de la ville, mais en plus grand nombre au nord et à l'ouest, portent des inscriptions à peine lisibles.

Au milieu des décombres de cette ville, on remarque plusieurs églises grecques, dont deux offrent d'assez beaux restes, qui, par leur forme, semblent appartenir aux VIIIe et IXe siècles. L'une est située au nord et près de la carrière dont il est question plus haut; la seconde est au sud-ouest; enfin, trois autres, qui sont de moindre importance, sont situées au nord et au sud.

Les débris de cette vieille cité sont envahis par de hautes broussailles qui en rendent l'exploration difficile, et qui même en dérobent la vue au voyageur passant dans son voisinage.

ROUTE DE AÏASCH À LAMAS, PAR LE BORD DE LA MER.

AK-KALAH-AÏASCH.

Le château de ce nom a une grande étendue; il est de forme ovale et situé sur les bords de la mer; la route romaine d'Aïasch y conduit.

AK-KALAH-LAMAS.

Autre château moins étendu et, comme Ak-Kalah-Aïasch, situé sur le rivage de la mer et à petite distance de ce dernier. Ces deux monuments présentent l'image de la plus complète destruction.

ROUTE DE KANNIDALI À LAMAS, PAR LES MONTAGNES.

Une voie romaine pratiquée dans les rochers, et longeant un des chaînons du Taurus, conduisait, de la ville ruinée sur l'empla-

cement de laquelle se trouve Kannidali, à Lamas, autre ville antique. Une marche de quatre heures les sépare. On remarque sur cette voie les restes de ces tours d'observation citées par les auteurs byzantins, et d'où l'on faisait, au moyen de feux, des signaux qui se transmettaient à Constantinople. Cette télégraphie avait pour objet de faire connaitre les incursions des barbares et de demander des secours.

A mi-chemin de Kannidali à Lamas, la route passe sous un arc en pierre de roche, peu élevé, d'un travail assez grossier, et dont l'attique est orné de plusieurs figures empruntées à la mythologie.

M. Guigniaut, membre de l'Institut, à qui j'ai montré le dessin de cet arc, y a reconnu les emblèmes particuliers aux Cabires de Samothrace, dont le culte s'était répandu en Asie Mineure et en Phénicie, après l'établissement des colonies grecques.

LAMAS.

Lamas n'est aujourd'hui qu'une médiocre bourgade, composée de quelques maisons bâties sur une petite éminence et à une demi-heure de la mer. De la ville antique, il ne reste qu'un aqueduc romain en partie conservé, reliant deux rochers, et qui amenait l'eau du Lamas-Tschaï à une forteresse située à l'ouest, et sur l'emplacement de laquelle les Grecs élevèrent un château dont les Arméniens prirent possession lors de la conquête.

Un château byzantin, qui était assis sur les bords de la mer, ne présente plus que des amas de décombres.

TEFING-KALESSI. (Château du Fusil.)

A une heure de Lamas, au nord, et en suivant le cours du Lamas-Tschaï, qui serpente entre deux rochers, dont l'un, haut de plus de trois cents mètres, présente à sa base, et vers son sommet, des débris de constructions, on arrive à une courbe d'où les eaux s'écoulent en cascades.

En escaladant le rocher situé sur la rive gauche du torrent, on parvient à un petit tertre qui se trouve vers son centre; et de ce poste on aperçoit, fixés dans une cavité du rocher de la rive droite, à égale hauteur, et à la distance d'environ cinquante mètres, trois objets dont les traditions locales font un fusil et un sabre; de là les noms de *Tefing-Kalessi* ou *Dagh*, donnés à cet

endroit. Il est difficile de s'expliquer comment il a été possible d'arriver à ce point élevé du rocher, qui a la forme d'un dôme coupé par son centre, sans aspérités ni branches d'arbustes propres à faciliter l'ascension, pour y loger des armes de guerre. Au moyen d'une excellente lunette et grâce à une attention soutenue, je crus reconnaître que ces prétendues armes n'étaient autre chose que le bois d'un arc paraissant orné d'incrustations d'ivoire et deux objets ayant la forme de flèches garnies de leurs pennes.

Dans l'impossibilité où j'étais de me fixer d'une manière certaine sur ce dépôt mystérieux, je tirai à balles sur le point du rocher où il était fixé, et touchai l'arc, qui, en se déplaçant, se montra distinctement et démasqua un quatrième objet qui me parut être la poignée d'une épée. Là durent se borner mes tentatives pour me procurer ce faisceau, et, comme un touriste anglais qui avait dépensé d'assez fortes sommes pour atteindre le même but, je renonçai à mon projet.

OLBA.

A l'est de Lamas, et à une heure de marche dans les rochers, non loin des rives du Lamas-Tschaï, je découvris des monceaux de pierres et autres matériaux en partie cachés par des broussailles, qui me prouvèrent que, sur ce point, une ville d'une grande étendue s'était élevée dans l'antiquité.

Sur un rocher assis au milieu de ces décombres, je vis deux signes gravés assez profondément ƧY et dont je ne reconnus pas d'abord la valeur; néanmoins je les dessinai très-exactement, espérant que plus tard, et par des recherches et des comparaisons, il me serait possible d'établir des rapports entre ces signes et d'autres représentations. En effet, à quelque temps de là, je me procurai une médaille de Polémon, toparque d'Olba; et sur cette médaille en cuivre, d'un beau module et bien conservée, je trouvai les deux signes que m'avait présentés le rocher. Ces rapprochements me démontrèrent que les ruines dont je viens de signaler l'existence étaient bien celles de la ville d'Olba, omise dans la carte de Kiepert et placée, dans celle des Mekhitharistes, au nord, entre Lamas et Sélefké, sur une montagne assez élevée.

Suivant Strabon, Olba était assise sur une chaîne de montagnes au-dessus de Soli et du fort Cyinda dont je parlerai tout à l'heure.

Cette indication manquant de précision, je pense qu'il conviendrait de marquer la place d'Olba sur la rive gauche du Lamas-Tschaï, là où sont les ruines dont je viens de parler, et le rocher où sont gravés les signes identiques à ceux de la médaille de Polémon, toparque d'Olba.

ROUTE DE LAMAS À POMPEÏOPOLIS.

En quittant Lamas et en se dirigeant à l'est, sans s'écarter du rivage, on arrive à un château (*Ak-Kalah*), d'une grande étendue.

Vient ensuite Erdemlou, village sans importance, bâti sur l'emplacement de *Calanthea,* et à peu de distance de la mer. On y voit les ruines d'un autre château dont les matériaux ont été employés dans les constructions du village. La rivière d'Erdemlou limitait à l'ouest les possessions égyptiénnes, et Ibrahim-Pacha, qui les avait conquises, y fit construire une redoute dont il ne reste aujourd'hui que peu de chose.

Deux châteaux se trouvent dans la direction d'Erdemlou à Pompeïopolis : le premier est connu sous le nom d'*El-Bourbour-Arbasch;* l'autre, du nom de *Cheyr-Boghaz* (défilé de la ville), vient ensuite, et, comme le premier, ne présente que des ruines sans intérêt.

SOLI-POMPEÏOPOLIS. (Akmoun.)

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la fondation de Soli, que les uns attribuent aux Rhodiens de Lindus, d'autres aux Achéens, divergences qui ne permettent pas d'en fixer l'époque; néanmoins, les médailles qu'on a de cette ville sont une preuve de son antiquité.

Pompée, qui restaura et embellit Soli en lui donnant son nom, l'assigna pour résidence aux pirates qu'il avait vaincus. Il l'entoura de fortes murailles, y fit creuser un port, et éleva des colonnes que reliaient entre elles des arcades, qui conduisaient des portes de la ville à ce port.

Un théâtre, des bains, divers édifices et les magnifiques colonnes du *dromos,* dont quarante-trois se dressent encore au milieu des ruines, témoignent de tout ce qu'a fait Pompée pour la splendeur de cette ville.

Je n'ai trouvé à Pompeïopolis qu'une seule inscription, que le

voyageur anglais Bailie [1] a publiée dans son recueil et que j'ai donnée depuis dans la *Revue archéologique* [2].

ΕΠΙΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥΤΟΥ
ΤΟΥΔΙΣΑΡΧΟΝΤΟΣ
ΟΥΠΗΡΕΤΗΣΚΑΙΓΡΑΜΜΑ
ΤΕΥΣΚΑΙΔΙΣΑΡΧΩΝΥΠΕΡΣΩ
ΤΗΡΙΑΣΤΟΥΟΙΚΟΥΑΥΤΟΥΘΥ. .ΜΕ
ΝΟΣΕΠΟΙΗΣΕΤΟΝΘΡΟΝΟΝ. . .
ΤΩΚΟΦΙΝΩΚΑΙΤΑΙΣΑΝΑΒΑΘΡΑΙ. .
ΤΑΙΣ. . .ΘΑΚΑΙΣΜΟΙ. . .ΕΚΤΩΝ[Ι]ΔΙΩΝ

Ἐπὶ Ἀλεξάνδρου τοῦ [δεῖνος], || τοῦ δὶς ἄρχοντος. || ὁ ὑπηρέτης καὶ γραμμα || τεὺς καὶ δὶς ἄρχων ὑπὲρ σω || τηρίας τοῦ οἴκου αὐτοῦ, θυ[ό]με|| νος ἐποίησε τὸν θρόνον [σὺν] || τῷ κοφίνῳ καὶ ταῖς ἀναβάθραι[ς] || ταῖς τε θάκαις μό[νος] ἐκ τῶν ἰδίων.

« Sous Alexandre, fils d'un tel, archonte pour la deuxième fois, l'appariteur et secrétaire, ayant été deux fois archonte, a fait faire seul, à ses frais, pour le salut de sa famille, ce siége, avec la tribune, les degrés et les. . . . . . . »

Hors du mur d'enceinte et à l'est, on voit sur une petite éminence les restes d'un monument qui a dû être consacré au poëte Aratus. C'est une construction en poudingue dont un côté est resté debout, et qui entourait un sarcophage profané et renversé. J'ai dit, dans un autre travail [3], que j'avais vu dans ce monument le tombeau d'Aratus : la description de Pomponius Méla et l'examen du terrain, ne pouvaient, en effet, me laisser de doutes. Voici le passage du géographe latin (*De situ orbis*, ch. XIII, *Cilicia*) : « Deinde urbs est olim à Rhodiis Argivisque, post piratis Pompeio « assignante possessa; nunc Pompeïopolis, tunc Solæ : juxta in « parvo tumulo Arati poetæ monumentum; ideo referendum quia « ignotum quam ob causam jacta in id saxa dissiliunt. »

DE POMPEÏOPOLIS À L'EMBOUCHURE DU CYDNUS.

A une heure et demie de Pompeïopolis et à l'est, se trouve Mersine (*Zephyrium*), aujourd'hui port de Tarsous. En creusant, il y a quelques années, les fondations de cette petite ville, dont la population est, en grande partie, composée d'Européens, on

[1] *Fasciculus inscr. græcar.* t. II, p. 97.
[2] *Rev. arch.* x° année, 1853. — *Soli* et *Pompeïopolis.*
[3] *Ibid.*

découvrit des tombeaux faits de larges briques, appartenant à l'époque romaine, mais dont il ne reste rien, aucune importance n'ayant été donnée à cette découverte.

Il y avait à Mersine une église grecque placée sous le vocable de saint Georges ; près de l'arbre consacré à ce saint, on a découvert un fragment de plaque en marbre où il est représenté à cheval, avec le monogramme ☧ (ὁ ἅγιος Γεοργῖος).

Au nord et à l'est de Mersine se trouvent plusieurs châteaux byzantins, génois ou arméniens, ce sont *Elhabellieh-Kalessi*, *Goudbès-Kalessi*, *Turmell'-Kalessi*, etc.

Le village de *Karadowar*, qui vient après, renferme les restes d'un bain, dans lequel se voit une belle mosaïque que j'ai dessinée.

Kasanlié est un autre village situé à une heure du précédent. J'y ai trouvé deux inscriptions : l'une, grecque, est gravée sur un marbre noir ; la seconde, qui se lit sur le côté d'un chapiteau, est latine et rappelle le nom d'un gouverneur de la province de Cilicie vers la fin du IIIe siècle.

....CIPIIVENTVTISDNO....IOVALERIO
CONSTANTIONOBELISSIMOCAESARI
AIMILIVSMARCIANVSVPPRASCILICIA
DICATISSIDVSNVMINIMAIESTATIOVEORVM

[Prin]cipi ju[v]entutis, d[omi]no [nostro] Julio Valerio | Constantio, nob[i]lissimo Cæsari, | Æmilius Marcianus v[ir] p[erfectissimus] præs[es Cilicia[e] | dicatissi[m]us numini majestati [q]ue[e]orum.

« Au prince de la jeunesse, notre seigneur Julius Valerius Constantius, nobilissime César ; l'homme très-parfait Emilius Marcianus, gouverneur de la Cilicie, dévoué à leur divinité et à leur majesté[1]. »

A part un ancien bain, il ne reste rien de *Rhegma* (Ieni-Koï). Les chantiers dont parle Strabon n'ont laissé aucune trace ; et le lac s'est transformé en marais infects qui, pendant les ardeurs de l'été, répandent des miasmes qui déciment la population de Tarsous et de la plaine.

Au nord des villages cités plus haut, et dans la montagne, se trouve *Ichma* (lieu où l'on boit) ; là est une source d'eau chaude sulfureuse sortant d'un rocher[2]. Les Romains y avaient construit

[1] On trouve quelquefois cette formule exprimée au pluriel, même quand il y n'y avait qu'un seul César.

[2] L'eau de cette source est à 33° Réaumur. Elle dégage constamment un

un bain dont on voit encore les restes; quelques sarcophages creusés dans les rochers voisins sont une preuve que dans l'antiquité il y avait des habitations sur ce point; aucune inscription ne donne le nom de cette source.

Ichma est habité l'été par des Européens, qui vont y planter leurs tentes pour échapper aux fièvres de Tarsous.

Au nord de Kasanlié et sur la route de Tarsous se trouve un monticule qui rappelle l'endroit indiqué par Strabon[1], où était assis le fort de *Cyinda* choisi par les rois de Macédoine pour y déposer leurs trésors.

ANCHIALE.

Il est vraisemblable, d'après le témoignage d'Étienne de Byzance, qu'Anchiale ne formait avec Tarsous qu'une même cité, comme je le dirai en parlant du *Dunuk-Dasch*. Au surplus, le témoignage de cet auteur se trouve corroboré par l'examen des rives de la mer, à l'embouchure du Cydnus, où ne se voit pas le plus léger vestige propre à marquer l'emplacement d'une ville des temps anciens.

TARSE. (Tarsous.)

L'antique cité de Tarsous est située dans une plaine, à petite distance d'un monticule du nom de *Kusuk-Kolah*, et à deux heures environ de la mer. Ni les auteurs anciens ni les traditions ne sont d'accord sur son origine, de sorte qu'il serait difficile de déterminer l'époque à laquelle remonte sa fondation et de désigner ses fondateurs.

Suivant Strabon[2], Tarsous aurait été bâtie par les Argiens qui suivirent Triptolême dans la recherche d'Io.

Ammien Marcellin indique Persée, fils de Jupiter, comme son fondateur; assertion confirmée par Lucain[3] :

« Deseritur Taurique nemus, Perseaque Tarsos. »

grand nombre de bulles, généralement de dimensions considérables. Ces bulles de gaz paraissent consister en acide carbonique libre et en acide sulfhydrique; l'eau est légèrement salée. Cette source dépose beaucoup de limon et revêt la contrée limitrophe d'efflorescences blanches, dans lesquelles domine le chlorure de sodium.

[1] Liv. XIV, ch. v.

[2] *Ibid.*

[3] *Pharsale*, III, vers 225.

Enfin, d'après une tradition, Sardanapale aurait bâti Tarsous et Anchiale en un jour.

Tarsous, aux diverses époques de son histoire, porta des noms différents : elle fut appelée Anchiale, Crania, Parthénia, Hiera et Antioche, du nom d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie.

Le Cydnus longe la ville à l'est; mais ne la traverse pas comme à l'époque de Strabon; on peut inférer de là qu'elle a beaucoup perdu de son étendue dans les temps modernes.

Tarsous renferme de beaux monuments, soit anciens, soit du moyen âge; le plus remarquable est le Dunuk-Dasch, édifice bien conservé, dont la vaste enceinte a dû être consacrée à la sépulture d'un roi des temps anciens.

Le Kusuk-Kolah, monticule qui domine Tarsous, et nécropole des Grecs et des Romains, est un point important sur lequel ont été faites de curieuses découvertes, par suite des fouilles qui y ont été pratiquées, et qui en promet de nouvelles.

LE DUNUK-DASCH [1].

§ I. Description du monument.

Le Dunuk-Dasch est le plus ancien monument de Tarsous, et il est vraisemblable qu'il ne le cède à aucun autre de l'Asie en antiquité; il est situé au sud-est de cette ville, au milieu d'un jardin planté d'arbres fruitiers qui en masquent la vue, et sur la rive droite du Cydnus. (Voy. la Planche.)

C'est un vaste parallélogramme (I K L M) ayant en surface 87 mètres de longueur, non compris les ouvrages extérieurs, 42 mètres de largeur et 7 mètres 60 centimètres de hauteur, ainsi que l'indique le plan ci-après; il est construit en poudingue, mélange de petits cailloux, de chaux et de sable [2], lié par un ciment qui a fait de ses murailles des masses compactes.

Dans l'intérieur de ce parallélogramme se trouvent deux blocs de forme cubique (A et B), dont le sommet correspond à la hauteur des murailles, aussi construits en poudingue, ayant acquis une telle solidité, que l'aiguille du mineur n'y peut pénétrer sans se briser; ils sont situés aux deux extrémités du parallélogramme, à une distance de 42 mètres, et séparés des murailles par un es-

[1] *Revue archéol.* xᵉ ann. 1853. Tombeau de Sardanapale, à Tarsous.

[2] Un petit bloc de ce poudingue a été rapporté par M. Victor Langlois.

pace comblé de terres, pour celui qui a le plus d'étendue, et vide pour l'autre. Celui-ci présente, dans sa partie supérieure et jusqu'au tiers de sa longueur, une entaille de 75 centimètres de profondeur (C) et qui fait retour vers les deux extrémités de sa largeur (C′ C″). L'autre cube ne présente ni entailles ni ouvertures anciennes sur aucune de ses faces.

Vers le sommet, et dans le bord intérieur du mur d'enceinte qui entoure ces masses cubiques, et au sud-est seulement, on remarque, sur une même ligne et à d'égales distances, un grand nombre de trous, qui devaient servir d'assises à la voûte de ce vaste monument, dans lequel on pénétrait par une seule ouverture pratiquée au nord-ouest du parallélogramme (D) et faisant face au cube entaillé.

En dehors du monument et en face du cube principal situé au nord-est, est une muraille parallèle (E), qui devait se relier, d'un côté, avec la construction principale par une voûte qui couvrait un passage; et, d'un autre côté, à une troisième muraille (G) élevée parallèlement aux deux autres, par une autre voûte écroulée comme la première, ce que paraissent démontrer des décombres étagés de la base au sommet de ces constructions, qui sont de même hauteur que les murailles du parallélogramme.

En arrière de la troisième muraille est une masse de terre (H), légèrement inclinée jusqu'au niveau du sol.

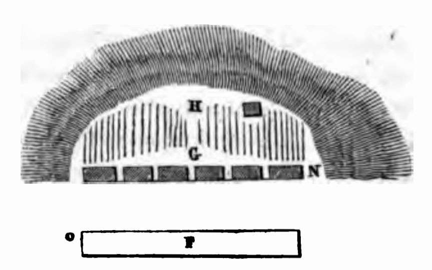
On remarque que les matériaux composant le poudingue employé dans ces constructions forment des couches horizontales d'environ 50 centimètres d'épaisseur.

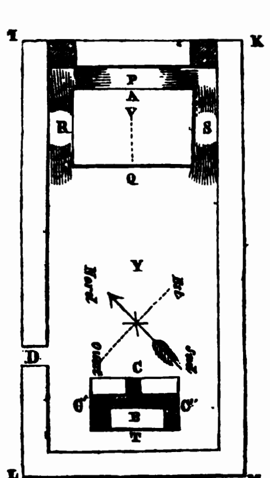
A la base et au pourtour du parallélogramme et des monuments qu'il renferme, se trouvent, en grand nombre, des morceaux de marbre blanc de la plus grande beauté, et de différentes dimensions. Des fragments de ce même marbre, ou très-petits, ou même pulvérisés, couvrent la partie supérieure des murs d'enceinte. Dans l'épaisseur de ces mêmes murs et à certaine hauteur, on a ménagé des cavités symétriques où paraissent avoir adhéré autant de plaques de marbre.

Aujourd'hui le marbre a entièrement disparu et le Dunuk-Dasch n'offre plus que des masses semblables à des rochers taillés; néanmoins les constructions sont dans le meilleur état et ce qui reste du monument est et sera longtemps encore d'une remarquable solidité.

§ II. Plan et dimensions.

Après avoir donné une description exacte du Dunuk-Dasch, je crois utile d'en présenter le plan, qui pourra ~~présenter~~ une idée plus complète encore de cette gigantesque construction, dont j'ai noté les dimensions avec une précision rigoureuse.





Longueur totale du monument, y compris les constructions extérieures (M N)	115m	00
Longueur du parallélogramme seul (K M)	87	00
Largeur (I K)	42	00
Hauteur des murs et massifs	7	60
Épaisseur des murailles (D)	6	50
Longueur du grand cube (P Q)	23	00
Largeur du grand cube (R S)	16	50
Longueur du petit cube (C T)	18	00
Largeur du petit cube (C' C")	11	00
Hauteur des deux cubes	7	60

§ III. Fouilles faites au Dunuk-Dasch.

Vers le commencement de l'année 1836, alors que les Égyptiens occupaient le pachalik d'Adana, qu'ils avaient conquis, M. Gillet, consul de France à Tarsous, profitant de l'offre que lui avait faite Ibrahim-Pacha, de mettre à sa disposition des mineurs et des ouvriers pour sonder le Dunuk-Dasch, fit attaquer le cube principal par son centre supérieur, dans lequel il fit creuser un trou qu'il remplit de poudre. L'explosion n'ayant produit aucun effet, et l'aiguille s'étant cassée plusieurs fois dans les tentatives faites pour la faire pénétrer plus profondément, M. Gillet abandonna son entreprise, mais pour faire miner ce même cube à sa base et du côté qui fait face à l'autre monument. A 1 mètre au-dessous du sol, les ouvriers trouvèrent un rang de pierres de taille d'environ 80 centimètres d'épaisseur sur 150 de largeur, et pénétrant dans le massif de 35 centimètres environ.

M. Gillet voulant s'assurer si la base du cube entaillé était semblable à celle qu'il venait de mettre à découvert, y fit creuser un puits de 5 mètres et reconnut que sa construction différait en ce sens qu'aucun rebord saillant n'y avait été trouvé.

Contrarié de l'inutilité de ses efforts, M. Gillet fit reprendre ses travaux au point où il avait découvert des pierres de taille en saillie: au moyen de coins en fer, il fit pratiquer dans le massif une galerie de 1 mètre 80 centimètres d'élévation sur 150 de largeur, et arriva ainsi jusqu'au centre; puis il fit creuser en cet endroit un puits de 3 mètres de profondeur au-dessous du sol. Ces nouvelles tentatives n'amenèrent pas de meilleurs résultats.

Enfin, M. Gillet, excité par le désir de reconnaître la destination du monument, fit fouiller le terrain entre les deux cubes et trouva, mêlé à des débris de marbre blanc et à des fragments de poterie rouge, un doigt en marbre blanc d'une assez grande dimension, découverte qui lui fit supposer que, sur ce point, une statue colossale avait dû orner le monument.

A compter de ce moment, M. Gillet, qui attendait une subvention du ministre de l'intérieur pour continuer ses travaux, cessa ses recherches et quitta Tarsous en 1839, sans avoir pu découvrir le mystère que cache le Dunuk-Dasch.

§ IV. Opinion des voyageurs sur le Dunuk-Dasch.

La plupart des voyageurs qui ont visité Tarsous ont essayé de donner une destination au Dunuk-Dasch. Paul Lucas, le premier qui en ait fait mention, le présente comme la base d'un édifice renversé[1].

Longtemps après Paul Lucas, Macdonald Kinneir[2], qui consacra plusieurs jours à l'exploration de Tarse, examina aussi le monument et dit que ce pouvait être le tombeau de Julien, dont les cendres furent apportées de Perse à Tarse où on éleva à ce prince un mausolée magnifique.

Le consul Dizaut, suivant une lettre qu'a publiée M. Bapt. Poujoulat[3], n'hésite pas à voir dans le Dunuk-Dasch un tombeau assyrien.

Quand, en 1836, M. Ch. Texier passa à Tarsous, le consul de France, M. Gillet, le conduisit au Dunuk-Dasch, où il faisait des fouilles. Le savant voyageur rapporta, de cette visite, une opinion qui se trouve développée dans son *Voyage en Asie Mineure*[4], et qu'il résume ainsi : « Peut-être ce lieu était la résidence de l'un de ces oracles si répandus dans la Cilicie et la Cataonie. »

Le colonel Chesney, chargé par le gouvernement anglais de l'exploration des bords de l'Euphrate, visita le Dunuk-Dasch la même année, et dans une lettre qu'il écrivit à M. Gillet, consul de France à Tarsous, exprima ainsi son opinion : « C'est le monument ancien le plus remarquable et le plus extraordinaire que j'aie jamais vu, tant par la force de sa construction que par la simplicité apparente de ses divisions. Je crois qu'il a été construit pour y loger des tombeaux, et que c'est un temple druide (*sic*). »

Plus tard le colonel Chesney, écrivant encore à M. Gillet, modifia son opinion, mais pour donner du Dunuk-Dasch une explication basée sur un passage de Strabon qu'il n'avait pas compris. « Je trouve dans Strabon, dit le colonel Chesney, un passage intéressant relatif aux guerres de Mopsus et d'Amphiloque, qui vinrent à Tarsous après la guerre de Troie et s'y tuèrent en

[1] *Voyage en Asie Mineure*, t. I, p. 251, 252.
[2] *Voyage en Asie Mineure*, t. I, p. 202, 203.
[3] *Correspondance d'Orient*, t. VII, p. 171.
[4] T. III, p. 220.

combat singulier. Ils furent enterrés dans une même enceinte, mais de manière qu'ils se fissent encore la guerre après leur mort. »

Cette traduction est erronée et ne répond en aucune manière au texte de Strabon, qui dit que c'est aux environs de Mégarse que les deux héros avaient été enterrés, et que l'on y voyait leurs tombeaux élevés à une distance qui ne permît pas de voir du tombeau de l'un le tombeau de l'autre.

M. le comte de Laborde, dans l'opinion qu'il a émise et que rapporte M. Gillet dans une lettre à M. le ministre de l'intérieur, a, le premier, jeté un peu de lumière sur le Dunuk-Dasch, en disant que c'était « une vaste sépulture appartenant à un âge héroïque, et où la civilisation grecque a pu faire, lorsqu'elle s'établit dans ces contrées, des additions et des embellissements. »

M. Raoul-Rochette, au nom d'une commission de l'Académie, a été appelé à donner son opinion sur ce même monument; mais comme il n'avait pas de données suffisantes pour traiter ce sujet, le savant académicien se contenta de dire que « ce pourrait être un grand mausolée exécuté à l'époque grecque d'après les données locales et des traditions plus anciennes. » Plus tard le même savant ajouta que : « des fouilles pourraient procurer des découvertes prouvant que c'est un de ces monuments d'un art gréco-asiatique qui doivent se rencontrer sur un sol tel que celui de Tarsous. »

Enfin, M. Kœhler, voyageur allemand, qui leva le plan du Dunuk-Dasch en 1851, corrobora l'opinion des savants qui l'avaient précédé dans l'étude du monument et dit que « les deux cubes ne pouvaient être que des tombeaux. »

Il est utile de faire connaître ici la légende qui a cours, parmi les habitants de la contrée, sur le Dunuk-Dasch, mots qui signifient, en turc, *pierre renversée.*

D'après la légende « ce sérail (c'est ainsi qu'elle qualifie le Dunuk-Dasch) était situé sur une éminence dominant la ville et qu'on nomme Kusuk-Kolah (Belvédère). Le prince qui habitait ce palais avec sa fille s'étant attiré la colère du grand prophète, celui-ci, pour les punir, lança leur sérail d'un coup de pied à l'endroit où il se trouve aujourd'hui; et où il tomba sens dessus dessous, pour y ensevelir les deux personnages. »

§ V. Le Dunuk-Dasch considéré comme monument funéraire.

Les savants et les voyageurs sont d'accord sur ce point, que le Dunuk-Dasch est un tombeau ; et la tradition locale confirme cette opinion en le plaçant primitivement sur le Kusuk-Kolah, au milieu de la nécropole que j'ai découverte, et en faisant ensuite de ce monument le tombeau de deux personnages, qui se voit à Tarsous.

Le Dunuk-Dasch révèle, soit par sa forme, soit par le genre de ses constructions, un art purement asiatique; toutefois, on peut supposer qu'il a été embelli à une époque postérieure à sa fondation, lorsque la civilisation grecque s'est introduite dans ces contrées, supposition que confirment les médailles autonomes de Tarsous, des Séleucides et les Impériales grecques frappées dans



cette ville, et sur lesquelles ce monument est représenté orné de guirlandes funéraires et surmonté d'une pyramide au milieu de laquelle est Sardanapale, vêtu du costume assyrien et debout sur un animal, symbole de son apothéose.

§ VI. Position d'Anchiale.

Plusieurs historiens et des géographes font d'Anchiale et de Tarsous deux villes distinctes : ainsi Eustathe (ad. Dion. Perieg., v. 875) dit qu'Anchiale, ville de la Cilicie, est située près de Tarsous, à l'embouchure du Cydnus ; et il ajoute que le Cydnus, qui traverse Tarsous, reçut son nom de Cydnus, fils d'Anchiale, fille de Japhet.

D'autres auteurs attribuent la fondation d'Anchiale à Sardanapale; et c'est près des murs de cette ville que Strabon et Arrien placent son monument, qui portait en caractères assyriens l'inscription qui suit :

Σαρδανάπαλλος Ἀναξυνδαράξεω
Ἀγχίαλην ἔδειμε καὶ Ταρσὸν μιῇ ἡμέρῃ·
Σὺ δὲ ξένος ἔσθιε, πῖνε, παῖζε.

(*Fragm. hist. græc.*, I, 440. — Arrien, *Fragm.*, 21.)

Inscription que Cicéron (*Tuscul.* V) a rendue par :

Hæc habeo, quæ edi, quæque exsaturata libido
Hauserat, illa jacent multa, et præclara relicta.

Strabon était né en Asie Mineure, et il paraît évident que si le cénotaphe de Sardanapale et le Dunuk-Dasch eussent été des édifices distincts, il n'eût pas manqué de mentionner celui-ci comme il a parlé du premier; car, quelle que fût la destination primitive du Dunuk-Dasch, il n'est pas douteux que le géographe qui décrivait si fidèlement des édifices de moindre importance n'eût parlé de ces masses monumentales, et que s'il n'en a rien dit, c'est que, par monument de Sardanapale, il entendait ce même Dunuk-Dasch.

L'anniversaire funèbre de la mort de Sardanapale, que célébraient les Tarsiotes par des fêtes, et en élevant un bûcher pyramidal dont il occupait le centre, ainsi que je l'ai dit, est, sinon une preuve, au moins un indice que le tombeau de ce roi et le Dunuk-Dasch ne font qu'un seul et même monument.

Étienne de Byzance, plus précis que les historiens dont je viens parler, dit qu'Anchiale, comme Parthénia, serait l'ancien nom de Tarsous. S'il en était ainsi, et il est permis de le croire, Anchiale et Tarsous ne feraient effectivement qu'une seule et même ville, comme le cénotaphe de Sardanapale et le Dunuk-Dasch, ne feraient qu'un seul édifice.

En effet, on n'a pas trouvé de médailles avec les noms de Parthénia et d'Anchiale; et celle attribuée à cette dernière ville par Mionnet (*Descrip. supp.* VII, page 188) et portant le type d'Esculape, doit être reportée à Anchiale de Thrace.

En admettant les assertions d'Étienne de Byzance, fortifiées par le silence qu'a gardé Strabon sur l'existence du Dunuk-Dasch, il faut écarter celles d'autres auteurs qui placent le cénotaphe de Sardanapale à l'embouchure du Cydnus, où ne se trouve d'ailleurs aucun vestige d'un monument antique, rien enfin qui puisse donner la plus légère idée de l'érection sur ce point, que j'ai minutieusement exploré, du cénotaphe dont il s'agit.

§ VII. Confusion des monuments de Sardanapale Ier et de Sardanapale II.

Aux environs de Ninive, et sur un tertre, était un tombeau élevé à Sardanapale II, sous le règne duquel fut détruit l'empire (cf. de Saulcy, *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, page 76). Sur une colonne de ce tombeau, échappée à la destruction, on lisait une inscription en caractères assyriens, dont le cynisme rappelait la vie dissolue de ce roi, inscription dont Athénée a conservé trois traductions, l'une de Chérile, les deux autres de Phénix de Colophon et de Chrysippe (cf. Athénée, VIII, 14).

Le tombeau de Sardanapale Ier portait une autre inscription rapportée par Cléarque, disciple d'Aristote (cf. Athénée, *loc. cit.*), et ainsi conçue :

Sardanapale, fils d'Anaxyndarax, a bâti Tarse et Anchiale en un jour, et maintenant il n'est plus.

. . . . *ἀλλὰ νῦν τέθνηκεν.*
(*Fr. Hist. gr.* t. II, p. 305.)

Clitarque, Aristobule, Callisthène, Hellanicus et Apollodore ont rapporté cette épitaphe, mais ils ont dû la confondre avec celle de Sardanapale II, mort à Ninive; et les historiens grecs, sans éclaircir les faits, ont accrédité cette confusion, qui, lors du passage à Tarsous d'Alexandre se rendant à Issus, s'est en quelque sorte confirmée par les acclamations de l'armée du héros macédonien, défilant devant le monument qu'elle croyait être celui du prince dont le cynisme a fait la célébrité.

Dans un ouvrage cité plus haut (*Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone*, etc.), M. de Saulcy dit que le prince qui, après avoir été renversé du trône par Bélésis et Arbace, se serait retiré en Cilicie où il aurait fondé Tarsous et Anchiale, ne peut être que Sardanapale Ier, dont l'inscription est ci-dessus.

Les écrivains grecs que je viens de citer ont dû ajouter à la teneur de cette inscription, les mots : *Σὺ δὲ ξένος ἔσθιε, πῖνε, παῖζε,* qui ont fait confondre les tombeaux des deux Sardanapale, monuments parfaitement distincts, ainsi que je l'ai établi dans le cours de ce mémoire.

§ VIII. Conclusion.

En l'absence de textes précis et d'inscriptions qui fassent connaître l'origine et la destination du Dunuk-Dasch, on ne peut, de ce qui précède, tirer que des conjectures très-vraisemblables d'ailleurs.

Suivant l'opinion commune aux savants qui se sont occupés de cet édifice, et aux voyageurs qui l'ont visité, ce serait un vaste tombeau; et les médailles de Tarsous qui représentent sa figure et celle de Sardanapale semblent faire de ce monument le cénotaphe de ce prince.

Des historiens, il est vrai, faisant de Tarsous et d'Anchiale deux villes distinctes, placent le cénotaphe dans cette dernière cité; mais Étienne de Byzance, appliquant ces deux noms à la même ville, renverse les assertions de ces écrivains.

Ainsi, en s'arrêtant à l'opinion des savants, aux types des médailles de Tarsous et à la tradition qui s'est perpétuée en s'embellissant des couleurs de la fiction, le Dunuk-Dasch, monument colossal qui a défié le temps et les révolutions dont Tarsous a été le théâtre, et qui se dresse encore presque intact, serait bien le cénotaphe de Sardanapale Ier, réfugié en Cilicie après la perte de son royaume, et qui y mourut dans un âge avancé.

LE KUSUK-KOLAH.

Le Kusuk-Kolah (fort du Belvédère) est un monticule situé au sud et à une petite distance de Tarsous. Il est appuyé à l'ouest aux ruines d'un amphithéâtre, et à l'est il aboutit par une pente presque insensible à *Kandji-Kapou* (porte de la femelle), dans la direction du port de Mersine.

Les fortifications de Tarsous, maintenant détruites, et dont les fondations sont ensevelies sous les terres, longeaient le Kusuk-Kolah au sud; un large fossé qui lui servait d'enceinte est comblé par des éboulements.

La nécropole, située sur la partie du monticule qui fait face à la ville, s'étendait de la base de l'amphithéâtre à cette même porte de Kandji-Kapou, sur une longueur d'environ 400 mètres.

Lors de l'occupation musulmane, les conquérants violèrent cette nécropole et, dans l'espoir d'y trouver des trésors, ils bri-

sèrent les sarcophages, après avoir bouleversé le terrain qui est aujourd'hui cultivé, sauf le sommet et les versants, qui ne sont pas susceptibles de culture en raison de leur inclinaison et des pluies qui chaque année en enlèvent les terres végétales, tout en mettant à découvert des fragments d'antiques et de poteries. Cette dernière circonstance donna à M. Barker, consul à Tarsous, l'idée d'explorer la partie du monticule voisine de l'amphithéâtre et d'y faire des fouilles, qui amenèrent la découverte d'une assez grande quantité de fragments de terres cuites parmi lesquels ne se trouvaient que peu de statuettes à peu près intactes.

Ces antiques furent envoyés au musée Britannique.

M. Barker a récemment publié, sur l'ensemble de ses découvertes, un ouvrage ayant pour titre : *la Cilicie* [1], et dans lequel il essaye de prouver qu'au point où il a recueilli ses terres cuites devait se trouver, sous la domination romaine, une fabrique de poteries; mais les objets envoyés au musée Britannique furent soumis à l'examen d'antiquaires de Londres qui déclarèrent que ces statuettes, représentant les dieux Lares des anciens Ciliciens, avaient dû être enfouies à l'époque où le christianisme se répandit dans le pays.

Instruit des résultats obtenus par M. Barker, je visitai l'endroit où il avait fouillé et où se trouvaient encore quelques débris d'antiques sans valeur. Huit jours après ma visite au Kusuk-Kolah d'où je revins avec le désir d'y tenter de nouvelles découvertes, un jeune fellah que j'avais mis à la recherche des médailles me montra une petite tête d'un beau style et quelques lampes qu'il avait trouvées sur un point du Kusuk-Kolah, éloigné d'environ 60 mètres des fouilles faites par M. Barker.

Je sondai immédiatement le terrain et bientôt j'acquis la certitude que la mine n'était pas épuisée : quelques heures de travail eurent des résultats qui me payèrent largement de mes fatigues, et une première caisse de fragments de terres cuites que j'envoyai au ministère de l'instruction publique fut le produit de mes premières fouilles. Pour les continuer je dus, après l'achat simulé du terrain, obtenir, du pacha de la province, l'autorisation de le creuser. Cette formalité remplie, je parvins, aidé de M. Mazoillier, vice-consul de France à Tarsous, à surmonter

[1] *Lares and Penates, or Cilicia*, etc.; Londres, 1853, in-8°.

les difficultés que m'opposaient les employés subalternes de l'administration de la douane.

Enfin, dégagé de toute entrave, je réunis plusieurs ouvriers, et à partir du mois de décembre jusqu'en avril, époque à laquelle je dus rentrer en France, mes travaux ne furent point interrompus, M. Mazoillier ayant bien voulu les diriger pendant la durée de mes excursions en Cilicie.

Huit caisses de terres cuites, parmi lesquelles se trouvaient des pièces entières, ont été extraites du Kusuk-Kolah et envoyées au ministère de l'instruction publique. Mon départ annoncé et mes fouilles abandonnées, le vice-consul d'Angleterre, d'accord avec M. Grégoire Alepson, voyageur arménien et, d'après ce qui m'a été dit, agent du musée Britannique, commença des fouilles à côté des trois puits que j'avais creusés. Mon départ ne me permit pas de suivre leurs travaux; mais je suis convaincu que, disposant de fonds suffisants, ils trouveront des objets intéressants pour la science archéologique et la céramique.

Là où M. Barker croyait avoir trouvé une fabrique de poteries, circonstance qui l'a empêché de donner une plus grande extension à ses fouilles, j'ai découvert une vaste nécropole; l'étude que j'ai faite du terrain et de tous les objets que je suis parvenu à en extraire ne pouvait me laisser de doutes. Ces objets consistent en statuettes, déités funéraires et autres, empruntées, soit à la mythologie grecque, soit au panthéon égyptien et asiatique; en nombreux fragments de briques liées entre elles par de la chaux mêlée de sable de mer, dans lequel se trouvent des coquillages; en urnes cinéraires; en restes d'ossements humains à demi-calcinés; en vases à encens, fioles à parfums, agrafes en métal, lampes, et en beaucoup d'autres objets variés, parmi lesquels j'ai trouvé trois fragments de vases murrhins artificiels, qui prouvent que Tarse était la rivale de la Grèce pour l'industrie et les arts, comme elle pouvait l'être pour les sciences et les lettres.

Les restes d'ossements humains, mêlés à tous ces objets, paraissent démontrer que le Kusuk-Kolah était bien une nécropole où les anciens avaient enfoui ces antiques avec leurs morts : l'Italie et, dans ces derniers temps, la Cyrénaïque, ont fourni des exemples de semblables enfouissements.

A défaut d'inscriptions, ce n'est que par des objets d'art et des

médailles qu'il est possible d'assigner un âge à la nécropole de Tarsous.

Les médailles les plus anciennes que j'ai trouvées dans mes fouilles sont des pièces autonomes de Tarsous représentant, d'un côté, la tête tourrelée de la ville, et de l'autre la figure du monument de Sardanapale dont il a été question dans la notice sur le Dunuk-Dasch.

Les figurines les plus anciennes révèlent un art des premiers siècles avant l'ère chrétienne.

Deux médailles impériales de Tarsous, avec les noms de Gordien III et de Trajan Dèce, qui étaient renfermées dans un vase en terre rouge, cassé d'un côté, et qu'un coup de pioche acheva de briser, peuvent encore servir à indiquer, au moins approximativement, l'époque de l'abandon de la nécropole, Trajan Dèce ayant régné au milieu du IIIe siècle après J. C.

Enfin, j'ai trouvé sur des fragments de lampes et de poterie rouge quelques noms purement romains, tels que ceux des potiers Καΐος (*Caïus*), *Furius*, *Strobius*, etc.

Il paraît évident que, lors de l'introduction du christianisme en Cilicie, la nécropole fut abandonnée; car je n'ai pas trouvé un seul objet qui révélât une intention chrétienne, si ce n'est le fragment d'une lampe, sur laquelle était figurée la colombe posée sur une branche d'olivier; mais on sait que ce symbole se voit sur beaucoup de monuments païens d'une époque assez reculée.

Les conquérants qui se succédèrent dans le pays, qu'ils fussent romains, byzantins ou arméniens, ne profanèrent point les sépultures; les musulmans seuls, excités par le fanatisme religieux et par la cupidité, dévastèrent le Kusuk-Kolah, ainsi que je l'ai dit, dans l'espoir d'y trouver des trésors qu'ils supposaient y avoir été déposés avec les morts.

Cette nécropole reçut les derniers coups lorsque les musulmans, pour restaurer les fortifications de Tarsous qu'avait élevées Haroun-al-Raschid, firent creuser, à l'époque des croisades, une nouvelle ceinture de défense dans le voisinage du Kusuk-Kolah, ce qui nécessita, pour l'édification des tours et des murs, des bouleversements de terrain qui eurent pour résultat la mutilation des terres cuites qui, jusque-là, avaient échappé aux mains destructives des conquérants.

Les événements qui se sont accomplis sur ce point de la ville expliquent suffisamment la destruction partielle des objets d'art que j'ai recueillis au Kusuk-Kolah.

Les statuettes entières, ou légèrement mutilées, que j'ai été assez heureux pour comprendre dans mes envois, étaient assez profondément enfouies dans le sol pour échapper aux atteintes des musulmans; mais il n'en a pas été de même de celles rapprochées de la surface, qui, toutes, portent les traces des bouleversements qu'a subis la nécropole[1].

Des excavations d'une profondeur de trois à quatre mètres ont donné lieu à ces remarques qui m'autorisent à penser que si l'on creusait profondément sur divers points, et à quelque distance des anciennes fortifications de Tarsous, on pourrait espérer trouver, non-seulement des statuettes intactes, mais peut-être encore des tombeaux purs de toute profanation.

La vaste nécropole du Kusuk-Kolah, attaquée seulement sur deux points restreints, et avec quelque succès, pourrait, ce me semble, habilement étudiée et fouillée, livrer à la science d'importantes découvertes, peut-être des monuments susceptibles d'éclaircir des points douteux de l'histoire, et révéler des faits dont les annales n'ont pas conservé le souvenir.

Outre le Kusuk-Kolah et le Dunuk-Dasch, la ville de Tarsous possède encore les beaux restes d'un théâtre qui était d'une grande étendue, à en juger par l'hémicycle, qui est encore debout[2], et dont on voit les ruines à l'est du Kusuk-Kolah, et les portes de Démir-Kapou et de Kandji-Kapou, jadis reliées aux fortifications de la cité, bâties par Haroun-al-Raschid et restaurées par le roi arménien Héthum I[er]. Tarsous renfermait encore des palais et des bains magnifiques; j'ai trouvé en plusieurs endroits différents de la ville des restes de mosaïques qui rappellent le luxe des Romains mêlé à l'élégance des Grecs.

J'ai pu recueillir, par suite de persévérantes recherches, tant

[1] Toutes les figurines en terre cuite et les fragments divers que M. V. Langlois a adressés à M. le Ministre de l'Instruction publique pendant le cours de sa mission, ont été donnés par S. E. au musée des Antiques du Louvre, sur la demande qui lui en a été faite par M. le Directeur des musées impériaux. (Note de la rédaction des *Archives*.)

[2] Kinneir a pris ce monument pour un gymnase. T. I, p. 199.

dans l'intérieur de la ville que sur les débris de monuments épars dans la plaine qui l'entoure, plusieurs inscriptions qui jusqu'ici ont échappé à l'attention des voyageurs. La plus importante est celle que j'ai trouvée encastrée dans le mur extérieur du *Yeni-Hammam* (bain neuf), près de la mosquée dite l'incomparable (*Olou-Djami*).

M. Philippe le Bas, à qui j'ai communiqué cette inscription, l'a jugée digne d'une étude sérieuse, et est parvenu à rétablir les lignes que le temps a détruites. Je la reproduis ici avec la restitution du savant académicien [1] :

(Six lignes effacées.)

.........ΕΤΕΡΟ......
ΣΕΟΥ................
...ΕΥΣΕΒΟΥΣΕΥΜ....
ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΑΝΙ.......
ΝΗΑΝΤΩΝЄΙΝΙΑ.......
ΤΑΡΣΟΣΗΠΡΟΤΗ......
ΚΑΙΚΑΛΛΙΣΤΗΜ.......
ΤΩΝ.Γ.ΕΠΑΡΧΕΙΩΝ....
ΙΣΑΥΡΙΑΣΛΥΚΑΟΝΙ....
ΘΕΖΟΜΕΝΗΚΑΙΕΝΕΟΙΚΟΙ....
ΜΟΝΗΤΕΤΕΙΜΗΜΕΝΗΔΗΜ..
ΟΥΡΓΙΑΙΣΤΕΚΑΙΚΙΛΙΑΡΧΗ...
ΕΣΤΑΡΧΙΚΩΝΚΑΙΕΛЄΥΘΕΡΟΚ..
ΝΟΒΟΥΛΙΩΚΑΙΕΤΕΡΑΙΣΠΛ..
ΣΙΑΙΣΚΑΙΜΕΓΙΣΤΑΙΣΚΑΙЄΞΑΙ
ΡΕΤΟΙΣΔΩΡΕΑΙΣ

Restitution de M. le Bas :

[ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΥΠΕΡΣΩΤΗΡΙΑΣΚΑΙΝΕΙΚΗΣ
ΚΑΙΑΙΩΝΙΟΥΔΙΑΜΟΝΗΣ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣΚΑΙΣΑΡΟΣ
ΘΕΟΥΣΕΟΥΗΡΟΥΥΙѠΝΟΥ
ΘΕΟΥΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥΥΙΟΥ
ΤΟΥΚΥΡΙΟΥΗΜ]ΕΤΕΡΟ[ΥΜ.ΑΥΡ.]
ΣΕΟΥ[ΗΡΟΥΑΛΕΞΑΝΔΡ]
ΟΥ]ΕΥΣΕΒΟΥΣΕΥ[ΤΥΧΟΥΣΣΕΒ.]

[1] *Inscript. de la Cilicie*, pag. 22, n° 46.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΑΝΗ[ΣΕΟΥΗΡΙΑ]
ΝΗΑΝΤΩΝΕΙΝΙ[ΑΝΗΑΔΡΙΑΝΗ]
ΤΑΡΣΟΣΗΠΡ[Ω]ΤΗ[ΚΙΛΙΚΙΑΣ]
ΚΑΙΚΑΛΛΙΣΤΗΜ[ΗΤΡΟΠΟΛΙΣ]
ΤΩΝ.Γ.ΕΠΑΡΧΕΙΩΝ[ΚΑΡΙΑΣ]
ΙΣΑΥΡΙΑΣΛΥΚΑΟΝΙ[ΑΣ ΚΑ]
ΘΗΖΟΜΕΝΗΚΑΙΕΝΤ[Ε]Ι[Χ]Ο[Υ]
ΜΟΝΗΤΕΤΕΙΜΗΝΕΝΗΔΗΜ[Ι]
ΟΥΡΓΙΑΙΣΤΕΚΑΙΚΙΛΙΑΡΧ[ΕΙΑΙΣ]
[ΤΩ]ΤΑΡΧΙΚΩ[ΤΕ]ΚΑΙΕΛΕΥΘΕΡΩΚ[ΟΙ]
ΝΟΒΟΥΛΙΩΚΑΙΕΤΕΡΑΙΣ ΠΛ[ΕΙ]
Σ[Τ]ΑΙΣ ΚΑΙ ΜΕΓΙΣΤΑΙΣ ΚΑΙΕΞΑΙ
ΡΕΤΟΙΣΔΩΡΕΑΙΣ

TRANSCRIPTION.

Ἀγαθῇ τύχῃ. Ὑπὲρ σωτηρίας καὶ νείκης καὶ αἰωνίου διαμονῆς Αὐτοκράτορος Καίσαρος, θεοῦ Σεουήρου υἱωνοῦ, θεοῦ Ἀντωνείνου υἱοῦ, τοῦ κυρίου ἡμετέρου Μάρκου Αὐρηλίου Σεουήρου Ἀλεξάνδροῦ Εὐσεβοῦς Εὐτυχοῦς Σεβαστοῦ Ἀλεξανδριανή, Σεουηριανή, Ἀντωνειανή, Ἀδριανή, Τάρσος, ἡ πρώτη Κιλικίας καὶ καλλίστη μητρόπολις τῶν γ᾽ ἐπαρχειῶν Καρίας Ἰσαυρίας Λυκαονίας καθεζομένη καὶ ἐντειχουμένη μόνη τετειμημένη δημιουργίαις τε καὶ κιλιαρχείαις τῷ τ᾽ ἀρχικῷ τε καὶ ἐλευθέρῳ κοινοβουλίῳ καὶ ἑτέραις πλείσταις καὶ μεγίσταις καὶ ἐξαιρέταις δωρεῖας.

TRADUCTION.

« A la fortune propice! Pour le salut, la victoire, le maintien éternel de l'empereur César, petit-fils du dieu Sévère, fils du dieu Antonin, notre maître Marc-Aurèle, Sévère-Alexandre, pieux, heureux, auguste, l'Alexandrinienne, la Sévérienne, l'Antoninienne, l'Adrienne, Tarse, première ville de la Cilicie et très-belle métropole des trois provinces Carie, Isaurie, Lycaonie, solidement assise et bien fortifiée, et seule honorée de droits politiques et de fréquentes ciliciarchies et d'un conseil général statuant souverainement et libre, ainsi que de beaucoup d'autres faveurs très-grandes et hors ligne. »

Une autre inscription, que j'ai trouvée aussi à Tarsous, m'a paru digne d'un grand intérêt; c'est l'épitaphe bilingue d'un centurion de la 5ᵉ légion macédonienne :

IVLIOSEVERO ≻ LEG
VMACEDDVLCISSIMO
MARITO
IVLIAHERMIONEYTALE
MATRONAMEMORIAE
CAVZA.

ΙΟΥΛΙѠϹЄΥΗΡѠ ⳨ ΛΕ[Γ
ΠΕΜΠΤΗϹΜΑΚΕΔ
ΜΑΡΙΤѠΝΓΛΥΚΥΤΑΤ[Ѡ]ϹΥΝΒΙѠ
10 ΙΟΥΛΙΑЄΡΜΙΟΝΗΙΤΑΛΗΜΑΤΡѠΝΑ
ΜΝΙΜΗS[ΧΑΡΙΝ]

Julio Severo [centurioni] leg[ionis] ‖ quintæ Maced[onicæ], dulcissimo ‖ marito ‖ ; Julia Hermione Ytale ‖ matrona memoriæ cau[s]a. »

Ἰουλίῳ Σε[ο]υήρῳ ⳨ λεγ[εῶνος] || πέμπλης Μακεδ[ονίκης] || Μαριτῶν (?) γλυκυτάτῳ συμβίῳ || Ἰουλία Ἑρμιόνη Ἰταλὴ ματρώνα || μνήμης [χάριν] [1].

« A Julius Severus centurion de la 5ᵉ légion macédonienne, mari bien-aimé ; dame Julia Hermionè Ytalè, a élevé ce monument à sa mémoire. »

Tarsous possède aussi de remarquables édifices des époques arménienne et musulmane.

L'église arménienne dissidente qui aurait été bâtie par saint Paul, suivant une tradition, mais qui ne remonte effectivement qu'au IXᵉ ou Xᵉ siècle, est placée sous le vocable de la Vierge. On voit encastrées dans ses murs plusieurs inscriptions intéressantes, en ce qu'elles signalent des faits dont l'histoire ne dit rien [2].

Je vais donner ici le texte et la traduction de ces inscriptions.

1° Sur le mur extérieur de l'église :

✠ Ի Թու : Հայց :
ՈՀԷ : Նորոգեց
աւ պարիսպս Տարս
ոնի ձեռամբ Թագ·
Հայոց Հեթմոյ·

« L'an 677 de l'ère arménienne (1228) les remparts de Tarsous ont été renouvelés par la main d'Héthum, roi des Arméniens. »

[1] Le sigle ⳨, qui est la traduction du sigle latin 7, signifie *ἑκατοντάρχῃ*. L'élément essentiel du sigle ⳨ est le P, qui représente, comme on le sait, le nombre 100. M. Franz s'est donc trompé en traduisant le sigle en question par *χιλιάρχης* aux nᵒˢ 4532 et suiv. du *Corpus insc. græcarum*. La partie latine de l'inscription bilingue copiée par M. Victor Langlois ne peut laisser d'incertitude à cet égard. Quant au mot *Μαριτῶν*, le traducteur grec ne comprenant pas le mot latin *marito*, aura sans doute cru y voir le génitif pluriel d'un ethnique. (Note communiquée par M. Ph. le Bas, membre de l'institut.)

[2] *Revue archéologique*, 10ᵉ année, 1854. — Note sur trois inscriptions arméniennes de l'église de la Vierge, à Tarsous.

2° Pierre tombale encastrée dans le mur intérieur de l'église :

✝ ՍԲ̅	ՄՏ ✝
ԵՓ	ԱՆ
Ո	Մ
✝	✝
Կա(ն)գնեց(աւ)	Ի բարեխաւս հոգոյն
արքայակ(ան)	տէր ստեփ
սուրբ նշանս	անոսի որ փոխեցաւ
ի Թվ. Հ. չԺա	ի Քրիստոս ետ այս կեանս

ԱՄԷՆ.

✝ SAINT-ÉTIENNE. ✝

« Cette sainte croix royale a été élevée dans l'année arménienne 711 (1253) pour l'intercesseur de notre âme, à Étienne, qui est mort en Christ après cette vie.

« Amen ! »

3° Inscription monostique d'une pierre tombale encastrée sur la porte latérale de l'église :

Cette inscription est en vers de cinq pieds; au centre, une croix fleurie, et un peu au-dessus un écu bandé.

Որ վասն անչափ սիրոյ քոյին
Բանդ ի կուսէ առեր մարմին,
Աղաչանաւք Աստուածածնին
Թող ըզյանցանսըն զԱլեքսին
Որ և հանգեաւ ի մեծ Թուին
ՉԿ հընգին.
Յորժամ գայցես յաշխարհ կրկին
Յարոյ զսա փառաւք քոյին. Ամէն.

« Par votre amour infini, Verbe de Dieu qui avez pris le corps de la Vierge, par l'intercession de la sainte Vierge, pardonnez les péchés d'Alexis, qui est mort dans la grande date 765; quand vous reviendrez pour votre second avénement, ressuscitez-le avec votre gloire ! Amen ! »

L'année 765 de l'ère arménienne correspond à l'année 1317, époque à laquelle régnait le Thakavor Ochin.

4° Inscription de onze lignes en vers rimés, servant d'autel dans la même église :

✝ Կամաւք անմահ բարերարին·
Որ է պատճառ համաւրց դոյին·
Սուրբ և հըզաւր արքային Աւշին
Տերամբ Թագվոր Հայոց զարմին,
Կանգնեաց զամրոցս այս ահագին
Նոցունց որք աստ ապաստանին ։
Ըզհիմնադիր այս ամրոցին
Ըզթոգազարմըն Կոստանդին
Որ նա տիրէ մեծ դղեկին
Որ Դերընքար անուն կոչին·
Աւարտեցան ջանիւք սորին
Եւթն հարիւր վաթսուն ութին (ՉԿԸ) ։
Արդ որք ի սա ապաստանին
Եւ կամ մարմնոյ աչաւք նային,
Տալ փոխարէն զՏէր ողորմին,
Լինել ժառանգ Ադին դրախտին· ամէն ։

« Par la volonté du Tout-Puissant immortel, qui est la cause de tout être, le saint et vaillant roi Ochin, par la force de Dieu, roi des Arméniens, éleva ce château redoutable pour ceux qui s'y réfugieront; le fondateur de ce château, Constantin, issu de race royale, qui gouverne la grande forteresse de Térenkhar, l'a complété par ses efforts en 768 (1320). Que ceux qui s'y réfugieront, ou qui le regarderont avec des yeux corporels, Dieu leur fasse la grâce d'être participants du paradis d'Éden. Amen! »

Cette inscription est une preuve que le château dont elle ne donne pas le nom fut achevé sous le règne de Léon V. On ignore où était situé le château de Térenkhar (*Pierre de médecine*), et à quelle époque l'inscription ci-dessus fut transférée dans l'église arménienne de Tarsous.

5° Inscription en deux lignes au repoussé, sur l'encadrement du portrait de la Vierge, dans l'église arménienne de Tarsous :

Զարծաթապատ սէշանոյ պատկերքս
որդբամթք ժողովրդե[ան]......
'ի դուռն Տարսոնի սբ̄ ա̄ծ ածնի եկեղեցւոյն
'ի Թվին· Ո̄..

« Ces images, couvertes d'argent, [furent faites] par le mérite du peuple..... pour la porte [de l'église] de Sainte-Vierge, à Tarsous, l'an 600. »

La mosquée de Kiliseh-Djami (église-mosquée) est d'une époque plus récente. Une inscription, que j'ai lue sur une porte in-

[redacted] que la construction de ce monument est … (1307-1320).

…rtie en mosquée lors de la conquête mu-

… Տեառն է արդարոց
… (է) երկնայնոց·
… արք(այ) Հայոց
… է ամենային գործոց ։

…ur pour les justes et l'habitation céleste :
… des Arméniens, toi qui pardonne les fautes! »

… du nom d'Olou-Djami, est l'œuvre du fils … Oglou, le premier Turkoman conquérant … on doit encore la construction de bains pu-…ifiés, comme la mosquée, dans le xe siècle de

… que cette mosquée d'Olou-Djami fut élevée sur … grande église de Tarsous que Willebrand décrit …re[1]. En effet, l'Olou-Djami se trouve au centre … c'est en cet endroit que le chanoine d'Oldembourg … de Saint-Pierre et de Sainte-Sophie. Au XIIIe siècle, … était dans toute sa splendeur : *multum ornata, tota* …re. Ce fut dans son enceinte, au dire du même narra-… le roi Léon Ier reçut la couronne des mains de Conrad, … de Mayence et ambassadeur de l'empereur d'Alle-

… château de Tarsous, sur lequel Tancrède planta son dra-… n'est pas complétement détruit; on voit encore les mu-… et les tours de sa double enceinte.

Dans le voisinage de Tarsous, au nord, et sur la rive gauche … Cydnus, sont les restes d'un aqueduc qui amenait dans cette ville les eaux d'une montagne voisine.

A trois heures de Tarsous, dans la montagne et au sud-est, se trouve la grotte dite des *Sept-Dormants,* visitée par Paul Lucas, sous le règne de Louis XIV[2], et dans laquelle, suivant de vieilles

[1] Ap. L. Allat., Σύμμικτα, p. 136, 137.

[2] *Voyage en Grèce et en Asie Mineure*, t. II. L'auteur y raconte fort longuement la légende qui a cours encore aujourd'hui parmi les chrétiens et les musulmans de la Caramanie, qui viennent accomplir, à un certain jour de l'année, un pèlerinage à la grotte des Sept-Dormants.

traditions, qui ne peuvent trouver place ici, sept frères seraient restés endormis pendant plusieurs siècles.

MANAZ. (Saint-Manassès.)

Manaz est un village à cinq heures au nord de Tarsous, dans les montagnes. On y remarque les ruines de deux églises grecques dont la construction annonce une époque de décadence; c'est un mélange hybride d'art byzantin, n'ayant rien emprunté au gothique, et qui pourrait bien dater du VIII[e] ou IX[e] siècle. Il est vraisemblable qu'elles appartenaient à un couvent sous le vocable de *saint Manassès* ou *Minassa*, dont le nom se retrouve altéré dans celui de Manaz. Autour de ces églises sont des débris de sarcophages sans inscription.

NEMROUN. (Lampron.)

Nemroun est le nom moderne de Lampron, patrie de saint Nersès; c'est une résidence d'été ou *Iayla*. Le château, situé sur un rocher, est entouré d'habitations construites de distance en distance. Il a des formes gigantesques, de larges escaliers taillés dans le roc, et des portes d'une grande élévation, ce qui fit croire à Paul Lucas que cette forteresse, ainsi que le disent les légendes turques, avait été construite par des géants [1].

PORTES DE CILICIE. (Kulek-Boghaz.)

Le Boghaz est un défilé entre deux rochers à pic que les anciens considéraient comme les portes de la Cilicie. Les Romains, afin de pratiquer une route sur ce point, y firent de grands travaux sous le règne d'Hadrien, ainsi que l'indique une inscription très-endommagée que j'ai copiée en cet endroit [2], mais dont il reste encore quelques parties.

Un château d'une grande étendue couronne l'une des cimes du Boghaz; il est byzantin, et prouve que les divers peuples qui occupèrent cette partie de l'Asie Mineure attachèrent une égale importance stratégique aux portes de la Cilicie.

Ibrahim-Pacha, dans le but de se rendre maître de la route de Tarsous et d'Adana, fit élever au Kulek-Boghaz des fortifica-

[1] Cf. Paul Lucas, *Voyage en Asie Mineure, loc. cit.*

[2] Cf. *Athenæum français*, 3[e] année, n° 8. — *Inscr. de la Cilicie*, p. 32, n° 79.

tions qui marquaient la limite des possessions conquises par les armées égyptiennes.

PODANDUS. (Bosanti.)[1].

Bosanti est au nord et à sept heures du Kulek-Boghaz, au milieu des montagnes; on rencontre dans cette direction des caravanes qui vont de Césarée à Tarsous.

Une heure avant d'arriver à Bosanti, on aperçoit, sur le sommet d'une montagne élevée, un vaste château construit en marbre noir et encore bien conservé; l'accès en est difficile, notamment à l'est. A l'ouest, et à quelque distance de cette construction, est un rocher sur lequel on remarque une grande quantité de petites croix que durent y tracer les croisés. Ce château, situé à proximité du khan de Bosanti, étant le seul qui existe dans les environs, doit être le *Podandus* ou *Bodentrou* des historiens des croisades. Le nom actuel Bosanti a, du reste, une grande analogie avec Podandus. A une heure de là est Ak-Koupri (pont Blanc) qui limite les deux pachaliks d'Adana et d'Iconium (Konieh).

MOPSUCRÈNE. (Mezarikolou-Khan.)

Dans la direction du Kulek-Boghaz à Tarsous est le khan de Mézarikolou; c'est en cet endroit que les géographes placent Mopsucrène, où mourut l'empereur Constance II, marchant contre Julien l'Apostat. On ne remarque pas sur ce point de débris d'édifices; mais, sur un assez grand espace, le sol est jonché de fragments de poteries, de briques, et il est vraisemblable que là se trouvait bien Mopsucrène, simple bourgade, qui ne dut sa célébrité qu'à la présence d'un empereur qui y mourut.

En continuant sa marche vers le sud, on arrive à un endroit où la route est creusée dans le roc. Une inscription latine démontre que c'est sous le règne de l'un des Antonins, que cette voie fut pratiquée par les Romains[2].

Plus loin et dans la même direction, cette même voie a une largeur d'environ $3^{m},50$; elle est dans un bon état de conservation. En suivant ses traces l'espace d'une demi-heure, on passe sous une porte monumentale élevée sur le haut d'une montagne, près

[1] *Athenæum*, 3e année, n° 8.
[2] *Inscr. de la Cilicie*, p. 31, n° 77.

le village de Beïramlu. Cette porte, de construction romaine, ne porte pas d'inscription; elle est à trois heures et demie de Tarsous et bien conservée.

ADANA.

Adana, chef-lieu du pachalik de ce nom, est une ancienne ville qui portait le nom d'*Hadriana* sous les Romains; on y voit peu de monuments antiques.

Le pont sur lequel on passe le Sarus est de construction romaine; il a été restauré il y a peu d'années.

J'ai trouvé à Adana trois inscriptions grecques, dont l'une, gravée sur une dalle de marbre blanc servant d'autel dans l'église grecque, a été publiée par Paul Lucas, et reproduite ensuite par M. Bœckh[1].

ONTѠCCHCAPETHCAYΞENTIEKAITOΔEΘAYMA
ΔЄIMACΘAIΠOTAMΘYXEIMЄPIOICIΔPOMOIC
APPHKTONKPHΠIΔACIΔHPOΔЄTOICIΘEMЄIΛOIC
ѠNYΠЄYPЄIHNHΞETANYCCACOΔON
HNΠOΛΛOIKAIΠPOΣΘЄNAΠЄIPЄIHCINOOꓘO
KYΔNAIѠNPЄIΘPѠNTЄYΞANAΦAYPOTЄPHN
COIΔYΠEPAΨIΔѠNAIѠNIOCЄPPIZѠTAI
KAIΠOTAMOCΠΛHΘѠΠPHYTЄPOCTЄIЄΘЄI
AYTOCTHNΔIΓEΦYPANANACXOMЄNOCTЄΛЄC⅄CΘ
HΓЄMONOCΠIΘOOTOYΔIACHMOTAOE
OΦPACEKAIMЄTOΠICCΘЄNЄXOIKΛЄOCICONЄKЄINOIC
OINЄIΛOYΠPOXOACZЄYΞANAΠЄIPЄCIOYC

Ὄντως σῆς ἀρετῆς, Αὐξέντιε, καὶ τόδε θαῦμα
δείμασθαι ποταμοῦ χειμερίοισι δρόμοι[s]
ἀῤῥηκτον κρηπῖδα σιδηροδέτοισι θεμείλοις
ὧν ὕπερ εὐρείην ἐξετάννυσσας ὁδόν,
ἣν πολλοὶ καὶ πρόσθεν ἀπειρείῃσι νόοιο
Κυδναίων ῥείθρων τεῦξαν ἀφαυροτέρην.
Σοὶ δ' ὑπὲρ ἀψίδων αἰώνιος ἐῤῥίζωται
καὶ ποταμὸς πλήθω[ν] πρηύτερος τε[λ]έθει
αὐτὸς τήνδ[ε] γέφυραν ἀνασχόμενος τελέσ[α]σθ[αι]
ἡγεμόνος π[ε]ιθο[ῖ] τοῦ διασημοτάτο[υ],
ὄφρα σε καὶ μετόπισθεν ἔχοι κλέος ἶσον ἐκείνοις,
οἳ Νείλου προχοὰς ζεῦξαν ἀπειρεσίους.

[1] *Corp. inscr. græc.* n° 4440.

« C'est vraiment un miracle de ton génie, Auxentius! d'avoir construit pour une rivière aux flots impétueux un lit indestructible, aux fondements d'airain, par-dessus lesquels tu lui as frayé un large canal que d'autres avant toi avaient rendu, par leur impéritie, le plus chétif des embranchements du Cydnus. Mais enfin le voilà (grâce à toi) établi pour toujours sur des arcades [solides] et devenu la plus paisible des rivières. Tu as eu la constance de terminer toi-même cet aqueduc, par ordre du plus illustre des princes; aussi, dans l'avenir, obtiendras-tu une gloire pareille à celle de ceux qui muselèrent les innombrables bouches du Nil. »

L'aqueduc dont il est fait mention dans cette inscription métrique existait encore à Adana au siècle dernier. Paul Lucas en parle dans son voyage en Asie Mineure. Mais aujourd'hui ce monument a entièrement disparu, et personne n'a même pu m'en indiquer l'emplacement. Il est curieux de voir le nom de Cydnus appliqué ici à la rivière d'Adana, éloignée de huit heures de marche de Tarsous; c'est au surplus ce qui explique la confusion de ces deux fleuves dans l'antiquité et le moyen âge, confusion que le savant voyageur russe M. de Tchihatcheff a fort bien démontrée dans le chapitre VI de sa *Description physique de l'Asie Mineure.*

Adana était, au temps des croisades, une ville fortifiée et bien approvisionnée : *Urbs munita turribus, populis capax, armis referta* [1]. »

Le seul monument qui reste de cette époque est le château byzantin qui défend l'entrée du pont; on y voit encore quelques tours ruinées et les murailles de l'enceinte dans laquelle des habitations ont été construites.

L'une des mosquées, l'Olou-Djami, est l'œuvre du fils de cet Al-Rahmadan-Oglou dont j'ai parlé, et qui établit sa domination en Cilicie, au XVe siècle de notre ère; on lui doit beaucoup d'autres édifices qui témoignent de la puissance des conquérants turkomans à cette époque de leur histoire.

SIS.

Cette ville, dont le site répond à celui de l'antique *Flaviopolis* [2], est l'ancienne capitale du royaume d'Arménie au moyen âge; elle fut rebâtie et embellie par Léon II en 1186 [3], et est le siége d'un pa-

[1] Radulf. Cadom. *Histoire de Tancrède*, ch. XLII.
[2] *Itin. d'Antonin* et le *Synecd. d'Hiéroclès;* cf. *Itin. anc.* par Fortia d'Urban.
[3] Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, t. III, p. 152.

triarche qui prend le titre de *catholicos* de la nation arménienne. C'est à *Roum-kalah* que résidaient les catholicos avant l'an 1294, époque à laquelle cette ville ayant été conquise par les Égyptiens, le siége patriarchal fut transféré à Sis.

De bonnes murailles, aujourd'hui ruinées, entouraient Sis. Un château fort, construit sur le roc à pic qui la domine, est l'œuvre du Thakavor Héthum, ce que démontre un fragment d'inscription arménienne que j'ai lu dans l'intérieur de la grande tour.

Ի Թուականիս Հայոց......
......Հի այ...... աշխառՀ (?)
......Հի ՀեԹմոյ Թագ.

« En l'année des Arméniens.....
.... le pays (?)
...... sous le roi Héthum. »

Le palais des Roupéniens était connu sous le nom de *Tarbas;* il n'en reste que quelques débris, le patriarche Gyragos en ayant fait abattre les murailles afin d'en employer les matériaux dans l'édification du nouveau patriarchat, qui date des premières années de ce siècle.

L'ancien patriarchat fut construit en 1734 par le catholicos Lucas. On voit dans la cour les tombeaux des patriarches qui se sont succédé depuis Lucas. Ce sont : Jean, Mikaël et Théodore.

Deux églises, celles de Saint-Serge et de la Vierge, sont de l'époque roupénienne; elles ont été restaurées par les patriarches.

L'église Sainte-Sophie, bâtie par Héthum, près du Tarbas est, sauf deux tours, complétement détruite, et mêle aujourd'hui ses ruines à celles de cet ancien palais.

Le patriarchat fondé par Gyragos conserve dans le trésor de son église, et renfermées dans une châsse d'argent, les dextres de saint Grégoire l'Illuminateur, du pape saint Sylvestre, de saint Nicolas, évêque de Smyrne et la main de l'ermite Barsame.

La bibliothèque ne contient que des manuscrits modernes dont j'ai fait le catalogue, ce qui me fait supposer que les anciens ont été détruits, perdus ou, peut-être vendus pour satisfaire aux exigences des beys turkomans de la tribu de Kussan-Oglou, qui rançonnent annuellement le monastère situé aux confins du Taurus.

ANAZARBE. (Aïnvarza.)

Anazarbe, patrie de Dioscoride, est située à une demi-journée de marche de Sis, au sud. Cette ville avait une grande importance sous la domination romaine, et devint la capitale de la deuxième Cilicie sous Théodose II. Justin la rebâtit après un tremblement de terre et changea son nom en celui de *Justinopolis*, qu'on trouve dans les *Annales ecclésiastiques*.

Le monument le plus remarquable d'Anazarbe est un arc de triomphe composé d'une grande arcade et de deux portes latérales ayant en retour deux autres portes formées par un simple mur. Les colonnes de granit sont tombées au pied de l'édifice. L'entablement forme l'archivolte du grand arc, contrairement aux règles généralement observées dans les constructions identiques de l'antiquité. Les chapiteaux sont corinthiens et assez bien travaillés.

On aperçoit encore à Anazarbe les traces d'un théâtre dont les gradins ont été creusés dans le flanc du rocher.

Le stade est assez bien indiqué par le roc qui forme une portion du cercle, et l'épine est apparente sur toute sa longueur.

La montagne ou plutôt le rocher qui domine les ruines de la ville, du cirque et du théâtre, est garni de sarcophages taillés dans le roc, et dont quelques-uns portent des inscriptions.

Au centre de la cité antique est une église ruinée du XII[e] siècle.

Deux aqueducs partant des montagnes du Taurus, aboutissaient à la cité, près des murailles de laquelle on voit encore trente-deux arches de ces gigantesques monuments, qui avaient plus de 12 kilomètres de longueur.

Une double enceinte flanquée de bastions défendait la ville à l'ouest, et était appuyée à une montagne isolée dans la plaine.

Un château arménien couronnait le rocher qui dominait Anazarbe, située à sa base. On voit dans son enceinte des églises, des casernes, des magasins et autres constructions. Sur l'une des églises sont tracés les noms des princes d'Arménie de la maison de Roupène, écrits en caractères arméniens enchevêtrés, hauts de 21 centimètres; malheureusement cette église tend à sa ruine, et la dégradation de quelques-unes des pierres a causé des lacunes dans l'inscription qui forme ce canon royal. Au-dessus de la porte

sud, on lit le mot Εὐλόγεος. — Voici ce que j'ai pu tirer de cette inscription :

(Côté ouest, vers la fin de la ligne.)

1 ✚ *Յշատակէսա* ✚ *շիկա*

(Côté sud.)

2 *մն ամենասուրբ երրորդութ(եան)...աղղես Թեոբորոս գորտոս որդի կոս (տանդնի) որդւ(ոյ) ռուբեն(ի)...ա...իշլյի զեկ(եղ)եցիս..... զիե.....իհ.....զա.....աց.....ոց...կեան·*

(Côté est.)

3 *փրկութեան որդոց իմոց և յիշատ(ակ) ծնողաց իմոց և ի կեցութիւն սրբոց... (բարե)խաւս ութեամբ...թ*

(Côté nord.)

4 *...եաւ...եսիրնք...քզոէ....իչփր...ա.........ատաղաղ*

(Côté ouest, commencement de la ligne.)

5 *յիշատակ է սա աւշին սրբի Թորոս որդի կոստանդին ար յարժանաւոր յաղաւթս ձեր ի քրիստոս յիսուս տէր մեր· ամէն ։*

1re ligne. — « Ceci est une mémoire.........
2e ligne. — La très-sainte Trinité; Théodore, fils de Constantin, fils de Roupène.......
3e ligne. — Pour le salut de mes enfants; pour la mémoire de mes parents et pour la vie de mes enfants..... par l'intercession.....
4e ligne. — ....
5e ligne. — Ceci est une mémoire d'Ochin, fils de Théodore, fils de Constantin; ...... dans vos dignes prières en Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Amen ! »

Cette inscription très-intéressante est malheureusement mutilée. Cependant, par les fragments qui restent encore et qu'on peut expliquer, on voit qu'elle relate la généalogie des premiers Ichrans d'Arménie.

2e ligne. — Théodore, fils de Constantin, fils de Roupène.......

Théodore ou Thoros fut le troisième successeur de Roupène, qui, à la mort de Kakig II, dernier roi Pacradouni, fonda en Cilicie une principauté arménienne, qu'il gouverna de 1080 à 1095. Son fils, Constantin Ier, lui succéda, et mourut en 1099,

époque à laquelle Thoros Ier hérita de la principauté, qu'il gouverna jusque vers 1123.

5e ligne. — Ochin, fils de Théodore, fils de Constantin, etc.

Cet Ochin était sans doute un frère de Léon Ier, qui succéda à son père Thoros Ier dont nous venons de parler.

Il est probable que les princes de la petite Arménie qui possédèrent Anazarbe, dès l'origine de la conquête, furent inhumés dans la chapelle du château fort situé sur le rocher à pic qui domine la ville; car les princes successeurs immédiats de Roupène Ier, qui sont mentionnés dans cette inscription, n'avaient pas encore de capitale. Sis ne fut érigée en capitale que sous le Thakavor Léon II, roi de la petite Arménie, qui l'embellit et la fortifia. Tarse leur était sans cesse disputée par les Grecs; or il est probable qu'ils avoient choisi pour lieu de leur sépulture le château d'Anazarbe, qui était une des citadelles les mieux fortifiées du pays, dans une belle situation entre le Taurus et la plaine, et pouvant résister aux attaques incessantes des musulmans, puisque ce ne fut que sous Léon VI de Lusignan, le dernier roi du pays, que la ville et le château d'Anazarbe furent enlevés aux Arméniens par les Égyptiens. L'un des Thakavors d'Arménie fit sans doute graver cette inscription qu'on pourrait appeler un *canon royal,* et restaurer l'église, qu'il orna de peintures à fresque dont on voit encore quelques traces sur la muraille intérieure, pour honorer la mémoire de ses ancêtres, premiers conquérants du pays. J'ai visité l'intérieur de ce petit édifice, et j'ai vu qu'il existait autrefois un caveau aujourd'hui comblé, car les dalles qui le couvraient ont été enlevées pour en faciliter l'entrée. Les Égyptiens qui prirent Anazarbe violèrent cette sépulture princière et bouleversèrent les tombes des premiers Roupéniens, pour chercher des trésors qu'ils croyaient avoir été cachés avec les morts. Aujourd'hui la toiture de l'église s'est écroulée et a entraîné dans sa chute des parties de l'inscription que je viens de publier. Cet affaissement de la toiture a eu lieu depuis peu de temps. Lorsque le Père Indjidji écrivait sa géographie (Ven. 1806, in-8°; en arm.), il semblait dire que cette inscription était en bon état, et qu'on y lisait les noms de plusieurs princes armeniens.

On voit encore une autre inscription arménienne dans un en-

cadrement, sur le côté sud de la grande tour du château arménien d'Anazarbe.

✠ Յամի ՈԼԶերորդի Թվականիս Հայոց................
մի...
................ռուբէն.... լեւոնի որդին.........
.........Նորա եղբայրն բարեպաշտն ունիր.............
(տոր) ու լերամբ ևս և ազատ բնակութեամբն...........
.......ըկրաւոր տէրութ......սկսեալ աւշինէ սկ.........
......յք քաղաքաց անավարզա ձենքիայ խատա..........
.......աքզապարոս...........աշխարհիս............
.....(շ)ինեաց զպարիսպս........հաստատեաց տար......
....

L'an 636 de l'ère arménienne.............
....
Roupène, fils de Léon..................
son frère, le pieux, avait................
5. près le mont Taurus, son noble séjour.....
terrestre pouvoir... commencé par Ochin...
des places d'Anazarbe, Djenkia, Hada.......
..... de ce pays......................
il a bâti ce mur..... il a établi...........
10. ....

L'an 636 correspond à l'année 1188 de l'ère chrétienne.

Roupène II, fils de Léon Ier qui est cité à la troisième ligne de cette inscription, fut prince d'Arménie de l'an 1174 à l'an 1181, Il avait succédé à son père Mlek, et mourut dans un monastère. Ce fut le dernier ichran de la Cilicie, car après lui la principauté fut érigée en royaume sous Léon II.

Il est probable que le prince Ochin, dont le nom est mentionné à la sixième ligne de l'inscription, est celui qui, après avoir abandonné en 1072 la province d'Artsakh, vint s'établir en Cilicie et posséda depuis la forteresse de Lampron, à deux journées au nord-ouest de Tarse.

On lit trois noms de villes ou de forteresses à la septième ligne; ce sont d'abord Anazarbe, puis Djenkia, localité sur laquelle je n'ai aucun renseignement. Vient ensuite un nom de lieu, malheureusement incomplet, et qu'on lit Hada... Je suppose qu'il était question de la ville d'Adana ou bien d'Adamodana, château fort près d'Anazarbe et qui fut donné par le thakavor Léon II

aux hospitaliers. Willebrand, qui mentionne ce château dans son itinéraire[1], dit qu'il était situé à deux milles d'Anazarbe.

ROUTE D'ANAZARBE À MOPSUESTE.

Tumlo-Kalah et *Ilan-Kalah* (Scheïk-Méran) sont des châteaux arméniens construits sur des hauteurs entre Anazarbe et Mopsueste; aucune inscription ne s'y remarque; ils servent de refuge à des bandes armées qui, du sommet des tours, découvrent la plaine et suivent la marche des voyageurs, qu'ils attaquent pour les piller. Ces deux forteresses sont les châteaux d'Adamodana et de Canamella dont Willebrand[2] indique la position dans son itinéraire.

Avant d'arriver à Mopsueste on suit pendant quelque temps une route romaine bordée des deux côtés par des caveaux couverts d'énormes pierres; c'était la nécropole de Mopsueste, la *Missis* actuelle. En visitant cette nécropole, je trouvai au bord du chemin, sur une borne milliaire, l'inscription suivante :

IMPCAESDIVI[SEPTIMISEVER]IPII
NEPOTEDIVIANTONINIMA[GNI
PIIFILIOMARCOAVRELIOSEVER[O
ALEXANDROPIOFELICIAVGPON
5 TIFICEMAXIMOTPIBVNICIAEPOT[E
STATISIIPROCONS.P.P.VIAM
PO[N]TESAPVIIVSQVEA[DA
DRIANAXINPIDROMI......
XXXXIIII

MOPSUESTE. (Missis.)

Suivant les géographes turcs, Missis, qui n'est effectivement qu'une chétive et misérable bourgade, serait une ville importante. Elle est bâtie sur une colline dont la base est baignée par le Pyrame (Djihan-Tschai) et peuplée d'environ cent cinquante familles, tant arméniennes que musulmanes.

On voit à Missis les restes d'un château. Un pont jeté sur le Pyrame est menacé d'écroulement; à en juger par les décombres qui bordent cette rivière, Missis a dû posséder de beaux édifices;

[1] Leonis Allatii Σύμμικτα; cf. *Itiner.* de Willebrand d'Oldembg, p. 140.
[2] Ap. Leo. Allat. Σύμμικτα, p. 136.

mais il n'en reste que des vestiges et quelques fragments de mosaïques.

Voici le texte des principales inscriptions que j'ai trouvées à Missis.

Inscription sur une pierre, dans le champ des morts des Arméniens[1].

ΜΟΥCЄΟCЄΜΠΑCΙΠΡΟΝΗΜΦ......
ΥΠΟΤΡΥΦΩΝΟCΤΟΥΑΔ[ЄΛ]ΦΟΥΠΙΟ...
ΤЄΥCΑCΑΥΤΩΤΗΝΠΡΑCΙΝΤΩΝΓЄΩΡ
ΓΙΩΝΠΑΝΤΩΝЄΙΚΟCΑЄΤΙΑC...
ΔЄΠΟΤЄΔΟΓΙCΤΟΥCΑCΑΥΤΟΝΚΑΙΑ
...ΙΘЄΙCΥΠΟΑΥΤΟΥΚΑΤΑΠΑΝΤΑΚΑ
ΜΝΔΥΝΑΜЄΝΟCΑΓΙΝΠΡΟCΑΥΤΟΝ
ΤΟΠΡΑΓΜΑΛЄΙΠΟΜЄΝΟCΚΑΙΤΗЄΦΗΜ...
ΩΤΡΟΦΗΚΑΙΠΑΡΑΒΙΑΤΑΚΥΤЄΡΟΝΤЄΛЄΙ..
ΩΝΤΟΝΒΙΟΝЄΠΙΚΑΛΟΥΜΑΙΚΑΤΑΤΡΥΦΩ
ΝΟCΤΟΥΑΔЄΛΦΟΥΜΟΥΚΑΙΤΩΝΤЄΚΝΩΝ
ΑΥΤΟΥΤΟ...ЄΝΟΥ...ΝΙΟΥCΘЄΟΥCΚΑ..
·ΤΟΥCΚΑΤΑΧΘΟΝΗΟΥCΚΑΙΠΑCΑΝΑ
ΡΑΝΚΑΙΑΥΙ..CΑΧΟΛ·ΩΘΗΝΑΙΑΥΤΟΙC
ЄΝΟΛΩΤΩΒΙΩΑΥΤΟΝΚΑΙΤΑ[Π]ЄΡΑΜΗ
ЄƵΟΝΑΥΤΩΠΟΙΗCΑΙΚΑΤΑΜΗΔЄΝΑ
ΤΡΟΠΟΝΜΗΔЄΟCΤΟΥΝΜΟΥCΑΛЄΥCΑΙ
ЄΚΤΟΥΜΝΗΜΑΔΙΟΥΙCΤΟΝΑΙΩΝΑΗΤΡΥ
ΦΩΝΑΗΑΛΔΟΝΤΙΝΑΜΗΔЄЄƵΑΦΑΝΙΚΑ
ΤΙΤΩΝЄΝΤΩΜΝΗΜЄΙΩΜΗΔЄΖΟΠΑΡΑΚЄΙ
ΜЄΝΟΝΜΟΙЄΜΒΟΛΑΔΙΝΟΡΥƵΑΙΤΙΝΑΜЄ
ΝЄΙΝΔЄЄΜΟΙΑΚЄΡЄΟΝЄΤΟΚΟΥΤΟCCΟΘЄΙ
ΤΩΝЄΥΗΚЄΙΜЄΝΩΝΑΙΘΩΝЄΚΤΟCЄΙΜΗ
CΑΝΜΑΓΝΑΜΟΝΗΘЄΑΓΙCΗΗCΥΗCΚ..ΟC..
ΜΟΥΗΝΚΑΙЄΑΝΤΙCΑΔΙΚΗCΗΗЄΜЄΤΙC. .
ΜΑΨЄΑΔΙΚΩCΚЄΧ.....ΛΩΜЄΝΟΙΑΥΤ....
7ЄΝΟΙΝΤΟΟΙΑΥΤΙΟC.................
....
....

Inscription sur un marbre noir; aujourd'hui au musée impérial du Louvre.

[1] Cette inscription, qui devait être transportée en France, est tombée dans le Pyrame en traversant ce fleuve. — Cf. *Inscr. de la Cilicie*, n° 9, pag. 4 et suiv.

ΦΙΛΟΚΛΗΣΦΙΛΟΚΛΕΟΥ..
ΙΣΚΟΛΑΟΥΑΡΧΙΤΕΚΤΟ...
ΗΛΙΩΙΚΑΙΤΩΙΔΗ....

Φιλοκλῆς Φιλοκλέου[ς || Ἰσκολάου ἀρχιτέκτο[νος || Ἡλίῳ καὶ τῷ δή[μῳ

« Philoclès, fils de Philoclès Iscolaüs, architecte, au Soleil et au dème... »

Inscription dans le champ des morts des Arméniens; aujourd'hui au musée impérial du Louvre.

[ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΣΑΡΑ
ΘЄΟΥΑΔΡΙΑΝΟΥΥΙΟΝΘЄΟΥ]
Τ]ΡΑΙΑΝΟΥΠΑΡΘΙΚΟΥΥΙѠΝΟΝ
Θ[Є]ΟΥΝЄΡΟΥΑЄΚΓΟΝΟΝΤΙΤΟΝ
ΑΙΛΙΟΝΑΔΡΙΑΝΟΝΑΝΤѠΝЄΙΝΟΝ
ΣЄΒΑΣΤΟΝЄΥΣЄΒΗΠΑΤЄΡΑ
ΠΑΤΡΙΔΟΣΟΔΗΜΟΣ
ΑΔΡΙΑΝѠΝΜΟΨЄΑΤѠΝΤΗΣ
ΙЄΡΑΣΚΑΙЄΛЄΥΘЄΡΑΣΚΑΙΑΣΥ
ΛΟΥΚΑΙΑΥΤΟΝΟΜΟΥΦΙΛΗΣ
ΚΑΙΣΥΜΜΑΧΟΥΡѠΜΑΙѠΝ

Αὐτοκράτορα Καίσαρα || Θεοῦ Ἀδριανοῦ υἱὸν Θεοῦ || Τραϊανοῦ παρθικοῦ υἱῶνον || Θεοῦ Νερούα ἔκγονον Τῖτον || Αἴλιον Ἀδριανὸν Ἀντωνεῖνον, || σεβαστόν, εὐσεβῆ, πατέρα || πατρίδος, ὁ δῆμος || Ἀδριανῶν Μοψεάτων τῆς || ἱερᾶς καὶ ἐλευθέρας καὶ ἀσύ || λου καὶ αὐτονόμου, φίλης || καὶ συμμάχου Ῥωμαίων.

« Cette statue de l'empereur César, fils du dieu Hadrien, petit-fils du dieu Trajan le Parthique, arrière petit-fils du dieu Nerva, Titus Ælius Hadrien, Antonin, auguste, pieux, père de la patrie, a été élevée par le peuple d'Hadriana Mopsuestia, sainte, libre, inviolable, autonome, amie et alliée du peuple romain. »

Une inscription presque semblable, publiée par Grüter, prouve qu'un monument identique avait été consacré à Rome par les habitants de Mopsueste, pour perpétuer le souvenir de la reconnaissance de la cité au prince qui avait respecté ses anciennes prérogatives.

Inscription sur un autel funéraire au bas de trois bustes; aujourd'hui au musée impérial du Louvre [1].

[1] Ces trois pierres épigraphiques ainsi que l'inscription du piédestal de la statue d'Hermocrate, à Mallus, ont été envoyées de Cilicie à M. le Ministre de

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Kourd-Kalah [illegible] Lamas, [illegible] au nord-est de [illegible] de la Syrie, est le plus [illegible] le plus vaste des édifices élevés par le fils d'El-Rahmadan-Oghlou. C'est un khan ou caravansérail qui date du milieu du XVIe siècle, servant d'étape et d'asile aux caravanes, notamment à celles des [illegible] qui, de Bagdad et Alep, entraient en Cilicie pour se rendre ensuite à Constantinople. Le fils d'El-Rahmadan-Oghlou le fit construire afin d'abriter et de sauvegarder les voyageurs qu'attaquaient des bandes armées qui se réunissaient dans les environs de Kourd-Kalah. Il l'entoura d'un mur de dix mètres de hauteur et de trois mille mètres de circonférence, l'orna d'une belle mosquée construite en pierres de taille comme le monument principal. On trouvait place plus de deux mille voyageurs et leurs bêtes de somme.

Un autre khan que fit construire El-Rahmadan au passage de [illegible], sur le même plan et dans le même but, n'est ni aussi vaste ni aussi bien fortifié.

Aujourd'hui Kourd-Kalah tombe en ruines, et n'est habité que par quelques familles de malheureux Turkomans, qui s'y sont réfugiés pour éviter les poursuites des agents de la Porte chargés du recouvrement des impôts.

Ces beaux et utiles établissements, complétement abandonnés par les autorités musulmanes, ne présenteront bientôt que des décombres.

[illegible] (Aïas.)

Aïas est le nom arménien et moderne de l'ancienne Ægée. Elle est située à l'est du Pyrame, sur les bords de la mer et presque

l'Instruction publique, par M. V. Langlois. A la demande de M. le Directeur des musées impériaux, S. E. a bien voulu faire don de ces monuments au musée des Antiques du Louvre. (Note de la rédaction des *Archives*.)

en face du Ras-el-Kansir, promontoire avancé au nord de la Syrie. La mer, en cet endroit resserrée entre deux terres, portait dans l'antiquité le nom de golfe d'Issus; au moyen âge, elle prit celui de mer d'Arménie; enfin, de nos jours on l'appelle golfe d'Alexandrette.

Aïas, par sa position géographique, avait une grande importance dans l'antiquité et au moyen âge. La ville ancienne, située plus à l'ouest, était l'avant-poste de la Cilicie. Les nombreux vestiges de constructions en briques qui se voient encore sur les bords du ruisseau appelé l'Aïas-Tschaï, attestent sa grandeur passée.

Au moyen âge, et sous la domination arménienne, Aïas était l'entrepôt général du commerce de la Cilicie, et le port le plus fréquenté des côtes méridionales de l'Asie Mineure.

C'était à Aïas (Lajasso) que les navires génois et vénitiens venaient apporter les marchandises de l'Occident, pour les échanger contre les produits des plaines de Tarsous et de la montagne du Taurus [1].

C'est aussi dans cette ville que se trouvait une douane, succursale de celle de Tarsous.

Le commerce qui se faisait à Aïas n'était pas la seule ressource des Arméniens et des Grecs de la Cilicie : pendant tout le moyen âge, les Ciliciens s'étaient adonnés au commerce de caravanes et d'entrepôts; et Nicétas [2] va même jusqu'à dire que la piraterie était encore exercée dans ce pays au XIII[e] siècle.

Un château bâti sur le bord de la mer, et que restaura le sultan Soliman, prouve que, pendant la période des invasions musulmanes, Aïas était un point militaire qui assurait la possession d'une partie de la côte et de la plaine, jusqu'aux portes Amanides.

C'est dans l'intérieur de ce château que se trouve l'Aïas moderne réduite à quinze cabanes couvertes en chaume, et dont la population n'atteint pas le chiffre de cinquante personnes.

Une petite tour construite dans la mer était le fort avancé qui défendait la ville [3].

Par suite de recherches que j'ai faites à Aïas, je suis parvenu

[1] Sur le commerce de l'Arménie au moyen âge, voyez les priviléges accordés par les Thakavors aux Génois, aux Vénitiens et aux sultans mamelouks.

[2] *De Man. Comn.*, liv. III, ch. III.

[3] *Laïacium habet portam et siccam unam ante se, quæ scolium dici potest.....* (Sanut. *Secr. fid. Crucis*, liv. II, part. IV, ch. XXVI, p. 89.)

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] ville antique. Je suppose que cette ville devait s'appeler Séleucie du Pyrame : le docteur [illegible] a trouvé en cet endroit une médaille inédite portant le nom de cette ville dont l'histoire n'a jamais, que je sache, signalé l'existence[2].

MALLUS (Karadasch-Burun).

Les ruines de Mallus gisent éparses sur les deux derniers mamelons d'une petite chaîne de montagnes isolées qui aboutissent à la mer, à l'endroit appelé Karadasch-Burun. On y voit de grands souterrains en partie comblés, et les restes de bains antiques. Les inscriptions que j'ai trouvées à Mallus sont importantes ; deux d'entre elles prouvent que Mallus porta le nom d'Antioche sous les Séleucides[3].

[1] Cf. Inscr. de la Cilicie, p. 1, n° 1 et seq.

[2] Revue numismatique, 1854 ; cf. médailles de la Cilicie, v° *Seleucia ad Pyramum*, pp. 28 29.

[3] Étienne de Byz., v° Ἀντιόχεια, dit : Ἕκτη Κιλικίας ἐπὶ τοῦ Πυράμου. — *Stadium. maris*, dans le recueil des itin. anc. — Mionnet, méd. grecq., t. III, v° *Antiochia ad mare*.

Inscription sur le piédestal de la statue d'Hermocrate. — Bloc de marbre noir rapporté de Cilicie et conservé aujourd'hui au musée impérial du Louvre.

ΟΔΗΜΟΣΟΑΝΤΙΟΧΕΩΝΕΡΜΟΚΡΑΤΗΝ
ΔΗΜΕΟΥΚΟΙΝΟΝЄΥЄΡΓЄΤΗΝΓΕΓΕΝΗΜΕΝΟΝ
ΠΕΠΡΕΣΒΕΥΚΟΤΑΔΕΚΑΙΥΠΕΡΤΗΣΠΑΤΡΙΔΟΣ
ΕΓΚΑΙΡΟΙΣΑΝΑΓΚΑΙΟΙΣΠΛΕΙΣΤΑΣΚΑΙΜΕΓΙΣΤΑΣ
ΠΡΕΣΒΕΙΑΣΚΑΙΤΑΣΚΑΛΛΙΣΤΑΣΚΑΙΕΠΙΦΑΝΕΙΣ
ΑΠΟΔΕΙΞΕΙΣΠΕΠΟΗΜΕΝΟΝΤΗΙΠΟΛΕΙΤΗΣ
ΕΑΥΤΟΥΑΡΕΤΗΣΚΑΙΚΑΛΟΚΑΓΑΘΙΑΣΚΑΙΤΗΣ
ΕΙΣΤΑΠΡΑΓΜΑΤΑΕΥΝΟΙΑΣ

Ὁ δῆμος ὁ Ἀντιοχέων Ἑρμοκράτην || Δημέου κοινὸν εὐεργέτην γεγενημένον || πεπρεσβευκότας δὲ καὶ ὑπὲρ τῆς πατρίδος || ἐγκαιροῖς ἀναγκαίοις πλείστας καὶ μεγίστας || πρεσβείας καὶ τὰς καλλίστας καὶ ἐπιφανεῖς || ἀποδείξεις πεποιημένον τῇ πόλει τῆς || ἑαυτοῦ ἀρετῆς καὶ καλοκαγαθίας καὶ τῆς || εἰς τὰ πράγματα εὐνοίας.

«Le peuple d'Antioche à Hermocrate, fils de Déméas; bienfaiteur commun, ayant rempli pour sa patrie, dans des temps difficiles, plusieurs missions importantes, et ayant donné les preuves les plus belles et les plus éclatantes de sa vertu, de sa valeur et de son dévouement au bien public.»

Inscription sur l'un des côtés du piédestal de la statue d'Amphiloque. — Bloc de marbre noir semblable au précédent.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝΟΔΗΜΟΣ
ΑΜΦΙΛΟΧΟΝΘΕΙΣΩΝΟΣ
ΝΙΚΗΣΑΝΤΑΟΛΥΜΠ[Ι]Α
ΑΝΔΕΑΣΔΟ.....

Ἀντιοχέων ὁ Δῆμος || Ἀμφίλοχον Θείσωνος (*sic*) || *νικήσαντα Ὀλύμπια* || *ἀνδ[ρ]ε[ί]ας δό[ντα]* (?)......

«Le peuple d'Antioche à Amphiloque, fils de Théison, vainqueur aux jeux Olympiques [1], ayant donné [des preuves] de valeur?»

Inscription sur le côté opposé du même bloc de marbre.

ΤΡΥΦΩΝΑΣΩΣΤΡΑΤΟΥ
ΤΟΝΔΗΜΙΟΥΡΓΟΝ
[ΜΝ]ΕΜΗΣΧΑΡΙΝ

Τρύφωνα Σωστράτου || τὸν δημιουργὸν || μνήμης χάριν.

«A la mémoire de Tryphon, fils de Sostrate, démiurge.»

[1] Des jeux Olympiques se célébraient dans les villes de Tarse et d'Anazarbe.

[illegible]

[illegible]

[illegible] énumération [illegible] description sommaire des monuments antiques que j'ai pu visiter dans [illegible]

[illegible] pittoresque [illegible] s'élevaient de nombreuses et [illegible] magnifiques monuments [illegible] les peuples [illegible] conquise pour l'embellir encore et [illegible] splendeur, ne présente que ruines sous la domination [illegible].

[illegible] portent encore les traces des dégradations que, lors

[1] [illegible] liv. II, p. [illegible], ch. [illegible]

[2] [illegible]

[3] [illegible] (planes basses).

de leurs invasions, leur ont fait subir les musulmans, et partout ils présentent l'image d'une complète destruction lentement accomplie par le temps.

Le sol de la Cilicie, autrefois fertile, est en partie inculte et envahi par de hautes herbes, des ronces ou des broussailles qui ont effacé jusqu'aux traces des routes que parcouraient les phalanges grecques et les légions romaines, et couvrent, en hâtant leur dissolution, les restes mutilés de ses édifices.

Des nombreuses et actives populations de la petite Arménie, il reste à peine cent cinquante mille habitants, d'origine et de croyances diverses, la plupart nomades, indépendants, sans homogénéité, sans frein, et décimés chaque année par les émanations de marais qui se sont formés là où jadis se recueillaient de riches moissons ; populations dont l'aspect misérable inspire, comme les débris de leur grandeur effacée, un sentiment d'autant plus pénible que, dans cet admirable pays, se trouvent tous les principes qui constituent la force, la richesse et le bonheur des peuples.

Je suis, etc

VICTOR LANGLOIS.

Imprimerie impériale. — Août 1854.



V. Langlois del. Ch. Saunier sc.

TOMBEAU DE SARDANAPALE, A TARSOUS.

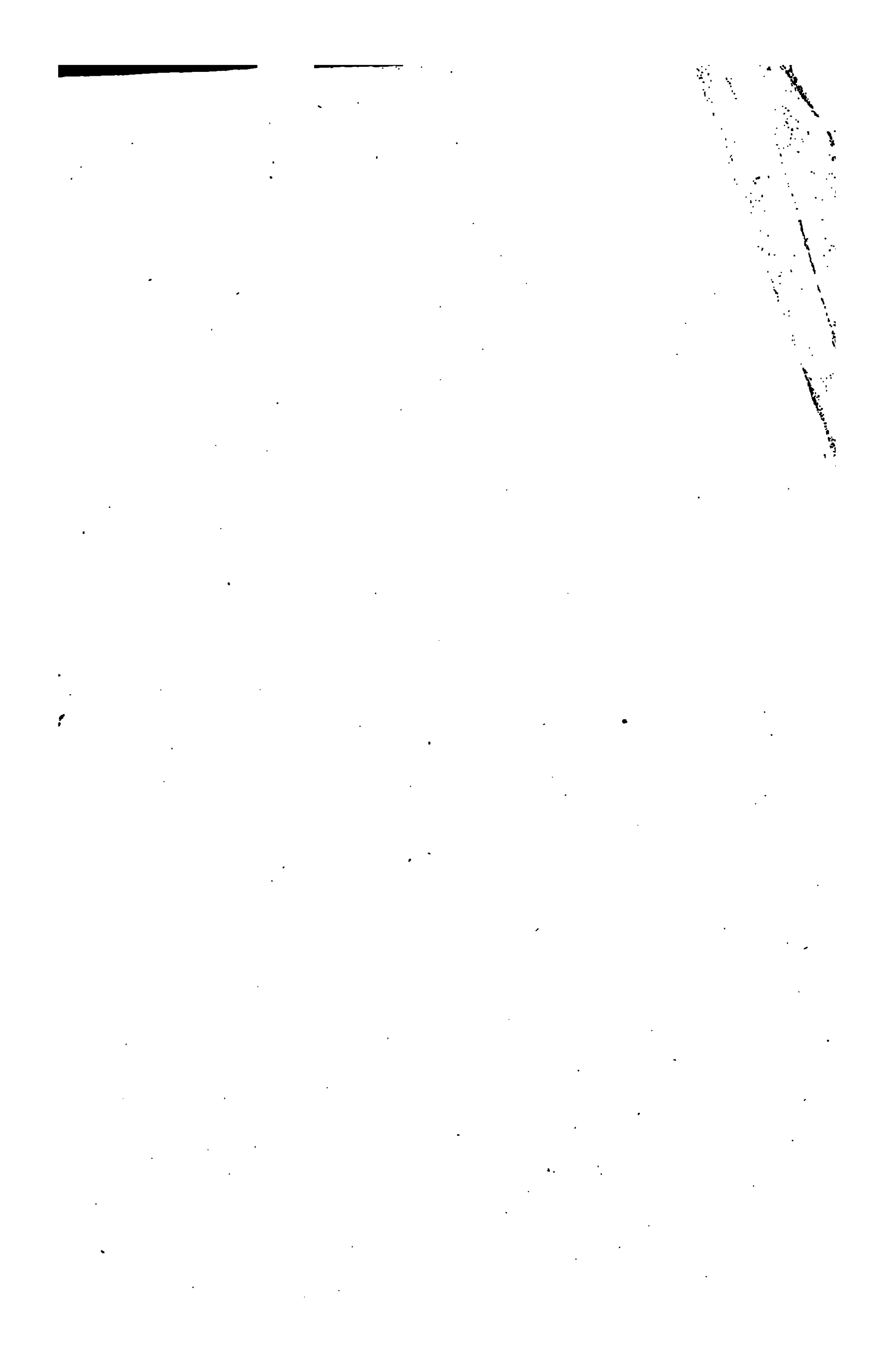




V. Langlois del.

Ch. Saunier sc.

TOMBEAU DE SARDANAPALE, A TARSOUS.



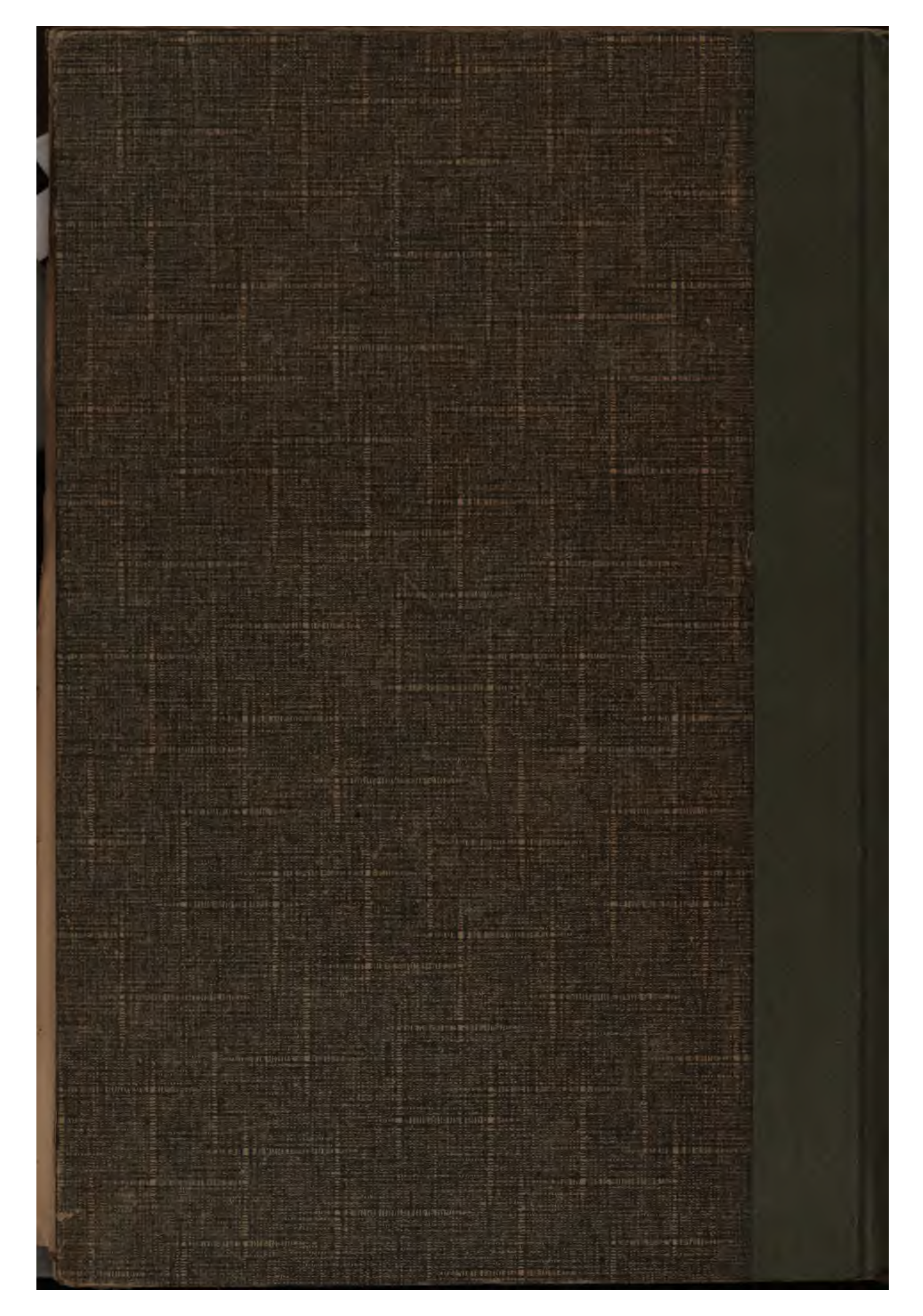


CHEZ LELEUX,

LIBRAIRE-ÉDITEUR DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE,

Rue des Poitevins, n° 14.





LES

ARMÉNIENS

DE LA

TURQUIE

ET LES

MASSACRES DU TAURUS

PAR

VICTOR LANGLOIS

EXTRAIT DE LA *REVUE DES DEUX MONDES*
LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1863



PARIS
IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

1863







EXTRAIT DE LA REVUE DES DEUX MONDES
LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1863

LES ARMÉNIENS DE LA TURQUIE ET LES MASSACRES DU TAURUS

I. *Cahiers de l'histoire d'Arménie*, par Paul Papasiantz (en arménien); Constantinople 1862. — II. *Constitution nationale arménienne* (en arménien), Constantinople et Paris 1860 et 1862. — III. Journaux arméniens : le *Maçis*, le *Munadiè-Erdjiaz*, de Constantinople; l'*Archalouïs Araradian*, le *Dzarig*, de Smyrne, le *P'ariz* et le *Pazmaveb*, etc. — IV. Pièces diplomatiques manuscrites, traduites de l'arménien sur les documens originaux. — V. Protestations des Zeïthouniens et des Arméniens de Marach adressées à la Sublime Porte et aux représentans des grandes puissances à Constantinople. — VI. Lettres et communications particulières, etc.

L'attention de l'Europe a été brusquement appelée sur les Arméniens de la Turquie, choisis particulièrement, à ce qu'il semble, comme victimes par la politique ottomane dans sa persécution à la fois systématique et violente des chrétiens d'Orient. Sous le nom d'Arméniens, l'Europe désignait volontiers hier encore un peuple de marchands épars, n'ayant d'autres soucis que leurs intérêts matériels et se préoccupant fort peu des grandes questions sociales qui agitent à cette heure tant de races opprimées. Elle apprend aujourd'hui qu'il y a là un ensemble de quatre millions d'hommes, toute une nation, à vrai dire. Les Arméniens de la Turquie forment à eux seuls une société de deux millions et demi d'individus. Ce groupe considérable, homogène, isolé au milieu des Turcs, ses oppresseurs, chrétien en présence des musulmans, intelligent et libéral en face

de ces barbares, se défend pied à pied contre eux, soit sur le terrain de la légalité constitutionnelle, afin d'obtenir son émancipation civile, soit dans les montagnes du Taurus, le mousquet à la main, pour conserver son indépendance. Une ferme et sage direction politique contre les ruses vieillies et les faux-fuyans perfides du cabinet ottoman, une bravoure héroïque contre les hordes de *bachi-bozouks* envoyées pour le pillage et le meurtre, voilà deux vertus qu'il faut reconnaître désormais aux Arméniens de l'empire ottoman, et qui serviront de leviers à la diplomatie européenne quand elle voudra, par quelques efforts tentés en leur faveur, servir avec efficacité la cause des chrétiens d'Orient.

C'est aujourd'hui surtout que ces efforts seraient opportuns. Dans les derniers mois de 1862, la région du Zeïthoun, au milieu des montagnes du Taurus cilicien, était le théâtre d'affreux massacres, qui, au commencement même de cette année 1863, viennent de se reproduire dans la ville de Mousch, près du lac de Van, comme pour épouvanter de nouveau l'Europe et lui lancer encore un défi. Ces massacres continuent la sanglante chaîne dont les affaires de Djeddâh, de Damas et du Liban ont été les premiers anneaux; ils ne cesseront pas avant d'avoir amené pour l'empire turc sa juste punition. Il est vrai que les tendances politiques d'une grande nation européenne, en ceci peu chrétienne, semblent les autoriser indirectement, et que sa protection a jusqu'à présent assuré une scandaleuse impunité aux coupables; mais une autre politique, il faut l'espérer, se décidera un jour ou l'autre à faire le contre-poids et à prévenir le retour d'aussi exécrables forfaits. Le gouvernement turc a pris maintes fois des engagemens solennels à l'égard des chrétiens avec les grandes puissances de l'Occident, et principalement avec la France. Il est temps de lui demander compte du hatti-chérif de Gul-Hané et du hatti-humayoun de 1856, c'est-à-dire de ses promesses officielles en faveur des raïas. Pour quiconque connaît la Turquie, il est certain qu'aucune conciliation n'est possible entre les deux élémens musulman et chrétien livrés à eux-mêmes, car le gouvernement ottoman n'est ni assez fort ni assez loyal pour exécuter ses engagemens les plus positifs et pour contraindre les pachas à plus de justice. Nos armées ont à deux reprises franchi les mers pour consolider l'empire ottoman, menacé d'une ruine complète, et pour mettre un terme aux boucheries qui naguère ont ensanglanté la Syrie; ce n'est point certes pour nous rendre complices des nouvelles cruautés exercées sur les chrétiens du Taurus et de Mousch. Tout au contraire le gouvernement français, d'accord avec les puissances protectrices, a nettement stipulé que la Turquie devrait introduire sans retard des réformes radicales dans la condition des raïas, et il

a désormais acquis le droit de veiller à l'accomplissement de ces réformes. Notre pays a de plus en Orient un droit imprescriptible d'initiative qui s'appuie sur d'impérissables souvenirs et sur de puissantes sympathies.

Les mouvemens qui se manifestent chez les Arméniens de la Turquie ont d'ailleurs une grande importance eu égard à la situation de l'empire ottoman et par les résultats inévitables qu'ils font prévoir. La Turquie, malgré la vaste étendue de son territoire, n'a plus qu'une existence incertaine. Le prestige qui entourait son passé a disparu, et le colosse qui, il y a deux siècles encore, tenait l'Europe dans un continuel effroi ne se soutient plus qu'avec l'appui des puissances européennes. Les raïas, mettant à profit la faiblesse des dominateurs, ont depuis plusieurs années déjà commencé à se mouvoir plus librement dans les liens que relâchaient leurs maîtres. Au milieu de toutes ces nationalités différentes qui s'agitent dans l'orbite même de l'empire, les Ottomans voient de jour en jour un abîme plus profond se creuser sous leurs pas. La Turquie, entièrement composée d'élémens hétérogènes, forme moins une nation qu'un étrange assemblage de peuples différens par la race, la religion, le langage, et n'ayant entre eux d'autre lien que la chaîne commune de la plus dure oppression. La race conquérante et dominatrice n'entre tout au plus que pour un tiers dans la population de l'empire. Sur les trente-cinq ou quarante millions de sujets du sultan, on compte à peine douze millions d'Ottomans; le reste est un mélange de musulmans, de chrétiens, de juifs et même d'idolâtres, ayant tous leur physionomie et leur individualité propres. En Afrique, où la Turquie ne possède de fait qu'une seule province, — la régence de Tripoli, — les vassaux de l'empire répandus en Tunisie et en Égypte sont pour la plupart des Arabes, des Coptes et des Abyssins. En Asie, le mélange des races offre les plus singuliers contrastes : ce sont d'abord les Arabes, dont le nombre est considérable, les Kurdes, les Turcomans, les Grecs, les juifs, et une foule de semi-nationalités distinctes, comme les Chemsiés, les Yézidis, les Noussariés, les Ismaëliens, les Maronites, les Druses, les Lazes, les Tsiganes ou Bohémiens, etc.; dans les provinces turques de l'Europe, ce sont de nombreux représentans des races grecque et juive, puis des Roumains, des Slaves et des Albanais. Ces trois derniers groupes, sous le nom de Moldo-Valaques, de Serbes et de Monténégrins, ont à peu près réussi à maintenir leur indépendance en conservant, sous l'autorité nominale de la Porte, une administration particulière, des princes indigènes et une armée nationale. Viennent enfin les Arméniens, dont l'émancipation civile ne peut se faire attendre, surtout depuis que les événemens du Taurus appellent

sur eux l'attention de l'Europe. Les Arméniens du Zeïthoun forment une confédération placée vis-à-vis des Turcs dans une situation analogue à celle des Monténégrins. Retranchés dans des montagnes d'un accès difficile, ils ont toujours vécu en dehors de l'autorité du sultan. A aucune époque, ils n'ont été conquis, et ils veulent que le gouvernement ottoman respecte leur indépendance, ne fût-ce qu'en vertu du droit de possession d'état. Quant aux Arméniens établis à Constantinople, à Smyrne et dans quelques autres centres, lorsque je les visitai il y a dix ans, je pus observer chez eux les premiers symptômes de la régénération qui s'opère maintenant dans l'état social de toute la nation : j'avais été témoin de leurs constans et énergiques efforts sur le terrain constitutionnel, et j'y lisais les marques d'une rare énergie politique; je ne croyais pas alors que la bravoure des Zeïthouniens, cruellement attaqués dans leurs montagnes, viendrait si tôt démontrer que le courage militaire accompagne chez ces populations le courage civil, et que les chrétiens d'Orient ne sont pas, comme on l'a trop dit, une race dégénérée, incapable de seconder par sa propre énergie ce qu'on tenterait pour elle.

I.

Les populations arméniennes ont subi la loi qui frappe certaines races que l'on pourrait croire condamnées à l'émigration. Elles ont gardé sans doute un centre de vie nationale, mais de ce centre même elles ont rayonné sans cesse dans les directions les plus contraires. Groupées principalement autour du mont Ararat et du lac de Van, séjour primitif de leur race, elles ont fondé d'importantes colonies en Europe, dans les Indes et jusque dans l'archipel d'Asie (1). Les plus récentes découvertes de l'érudition moderne les représentent comme issues de la grande famille arienne qui parut sur la scène du monde à une époque très reculée de l'histoire, à côté des plus anciennes sociétés couschites (2) et sémitiques, établies originaire-

(1) D'après les données les plus certaines, les Arméniens forment un ensemble d'environ 4 millions d'individus, ainsi répartis :

Empire ottoman, y compris les principautés danubiennes et l'Égypte.	2,550,000
Empire russe, y compris la Transcaucasie	1,220,000
Empire d'Autriche	25,000
Perse et Adherbeïdjan	170,000
Inde continentale et archipel d'Asie	25,000
Europe occidentale, Amérique, etc	10,000
Total	4,000,000

(2) Les Couschites sont les descendans de Chus ou Cousch, fils de Cham, qui peuplèrent, outre le bassin du Tigre et de l'Euphrate, l'Égypte et l'Éthiopie.

ment dans les bassins du Tigre et de l'Euphrate. Si l'on en croit les antiques traditions conservées dans le livre de Moïse de Khoren, les Arméniens seraient contemporains du premier empire de Ninive. On les voit du moins, vers le xve siècle avant notre ère, compris avec les Assyriens dans la liste des peuples tributaires des dix-huitième et dix-neuvième dynasties égyptiennes. Des sculptures murales les représentent, au moment de leur captivité sur les bords du Nil, travaillant à la construction des grands édifices élevés par Thoutmosis III, Aménophis II, Séthos Ier et leurs successeurs. Beaucoup plus tard, au viiie siècle avant notre ère, alors que la domination égyptienne avait cessé depuis longtemps déjà dans l'Asie occidentale, et que les Assyriens étaient redevenus les maîtres de toutes les contrées voisines de leur empire, les Arméniens, qui étaient toujours restés dans la dépendance de conquérans étrangers, se rendent indépendans de Ninive. Barouïr, leur satrape, allié de Bélésis et d'Arbace dans leur révolte contre Sardanapale, obtient en récompense de l'appui qu'il avait prêté au fondateur de la dynastie des Mèdes le titre de roi. Toutefois cette indépendance est de courte durée, car les inscriptions du palais de Khorsabad mentionnent les Arméniens des provinces d'Ararat et de Van comme tributaires des monarques ninivites et comme faisant partie des populations soumises à la puissance de Sargon et de ses successeurs.

La conquête macédonienne, puis celle des Parthes interrompent le règne de l'ancienne dynastie nationale jusqu'au milieu du iie siècle avant Jésus-Christ. Alors une ère nouvelle commence pour les Arméniens : un prince de la race des Arsacides de Parthie, Valarsace, investi par son frère Arsace le Grand du gouvernement de l'Arménie avec le titre de roi, prépare la grandeur de la nation dont les destinées lui sont confiées. Moïse de Khoren a retracé dans son histoire le tableau de l'organisation politique de sa patrie sous le règne du premier Arsacide, et ce qui rend ce tableau plus curieux, c'est que tout porte à croire qu'il ne fait que reproduire le mode d'organisation politique existant dans la Perse, et que les Parthes avaient emprunté aux plus anciennes monarchies de l'Orient. L'un des successeurs de Valarsace, dont le nom a jeté tant d'éclat à l'époque où Mithridate défendait contre les envahissemens de Rome le sol asiatique, Tigrane le Grand, soumit l'empire des Séleucides; mais la fortune, d'abord favorable à ses armes, lui devint contraire au moment même où il s'était élevé à l'apogée de la puissance. Obligé d'abandonner la plus grande partie de ses conquêtes, il ne transmit à ses successeurs qu'un état affaibli qui allait devenir bientôt le jouet de la politique des Romains et des Perses. Le royaume d'Arménie, théâtre des luttes perpétuelles des deux puis-

sances rivales, finit par se démembrer, et fut définitivement conquis par les Sassanides.

Le christianisme, quand il s'établit en Arménie au commencement du IVe siècle, amena un changement très brusque dans les habitudes et dans le caractère des habitans. Les persécutions dirigées contre eux par les Perses, qui dévastèrent le pays à plusieurs reprises afin de les contraindre à revenir au magisme, leur ancienne croyance, déterminèrent les Arméniens à sortir des limites qu'ils avaient si rarement franchies, et à fonder loin de leur patrie de nombreux établissemens. Polythéiste ou adorateur du feu, l'Arménien était resté fermement attaché au sol natal; chrétien, il abandonna son pays, et choisit d'autres contrées où il pût librement pratiquer la foi de l'Évangile. Son génie actif et entreprenant prit un rapide essor, et lui fournit les moyens de s'établir partout où il crut trouver une tranquillité favorable au développement de ses facultés et de son industrie. L'émigration arménienne, qui commence peu de temps après la conversion au christianisme, ne s'arrêtera plus qu'après la conquête de Constantinople par les Turcs.

La révolution religieuse eut pour les Arméniens un autre résultat : si d'une part le magisme, qui était un lien politique entre eux et les Perses, avait peu à peu disparu de leur pays, grâce au zèle religieux déployé par saint Grégoire l'Illuminateur et ses disciples, d'autre part le polythéisme avait croulé, entraînant dans sa ruine les temples et les statues des dieux. En s'imposant victorieusement à la place de ces deux cultes proscrits, le christianisme avait éloigné pour toujours les Arméniens des Perses et les avait rapprochés des Grecs d'Orient, leurs coreligionnaires. C'est ce qui décida les monarques sassanides à employer la violence pour ramener les Arméniens à la doctrine du magisme. Dans cette vue, des armées nombreuses furent envoyées par Sapor II et ses successeurs contre l'Arménie, et signalèrent leur présence dans ce pays en ruinant les édifices du nouveau culte et en dévastant les villes principales. Les habitans de ces cités opulentes furent décimés, et ceux qui avaient échappé au massacre furent emmenés en captivité dans la Bactriane, la Parthie, l'Hyrcanie et l'Ariane. Deux historiens arméniens, Pouzant, plus connu sous le nom de Faustus de Byzance, et Thomas l'Ardzrounien, estiment qu'Artachad et Van, avec leur territoire, fournirent aux Perses près de cinq cent mille captifs.

Après la chute de la monarchie arsacido-arménienne, au Ve siècle, une guerre religieuse éclata de nouveau entre les Arméniens et les Perses. Le magisme et le christianisme se trouvèrent encore en présence; de part et d'autre, l'acharnement et le fanatisme ne connurent plus de bornes. La guerre dura cent ans, et ne se termina qu'au

moment où l'invasion arabe vint mettre fin à l'empire des Sassanides. Pendant cette guerre séculaire, les Arméniens, sous la conduite de leurs satrapes, avaient opposé à toutes les forces de leurs ennemis une résistance opiniâtre. Cherchant à défendre pied à pied les derniers boulevards de leur indépendance, ils n'avaient cependant pu empêcher les Perses de transporter en masse dans le Mazandéran, le Khorassan, à Nichapour et dans le Khouzistan, les habitans des villes et des provinces qu'ils avaient conquises et dévastées.

En disparaissant, les monarques sassanides laissèrent aux Arabes le soin de continuer en Arménie l'œuvre de la destruction. L'islamisme, qui venait de faire, avec ces nouveaux envahisseurs, son apparition dans l'Asie occidentale, avait tout à coup révélé sa puissance par les conquêtes rapides de ses fanatiques adhérens. Pénétrant à la fois par plusieurs points dans l'ancien royaume d'Arménie, les musulmans achevèrent de ruiner et de dépeupler le pays. Des milliers de familles, qui refusèrent d'embrasser la foi de Mahomet, furent transportées en Palestine, en Syrie, en Arabie, en Égypte et dans la Babylonie. L'Égypte à elle seule reçut pour sa part trente mille captifs.

Si l'Arménie se dépeuplait en allant grossir le nombre des populations établies dans les provinces de l'empire musulman, la politique de la cour de Byzance tendait de son côté à profiter de cette situation en attirant les Arméniens au centre même du domaine impérial. Déjà, depuis le partage de l'Arménie entre les Perses et les Grecs dans la seconde moitié du IVe siècle, ces derniers faisaient tous leurs efforts pour s'assimiler les Arméniens. La communauté de croyance semblait devoir faciliter ce rapprochement. A la suite du concile de Chalcédoine, en 452, dont les décisions devaient donner naissance à des dissidences si tranchées entre les chrétiens, une foule d'Arméniens furent contraints d'embrasser le rit grec, et, afin de faire disparaître chez eux à la fois les traditions de l'église primitive et l'esprit de nationalité, les Byzantins encouragèrent leurs émigrations à Constantinople, dans la Macédoine, l'Épire et la Bulgarie. Bien plus, Justin II, parvenu au trône, croyant s'apercevoir d'un ralentissement notable dans la marche de l'émigration, ordonna de transporter par la force la population arménienne de Mélitène dans les provinces occidentales de l'empire. Ces nouvelles recrues vinrent fortifier les colonies, déjà considérables, de Constantinople et de la Thrace.

En s'implantant sur les terres du domaine impérial, les Arméniens y prirent peu à peu d'assez grands développemens, et au Xe siècle ceux qui habitaient l'Asie-Mineure et les provinces orientales de l'Europe avaient acquis déjà dans ces contrées une influence consi-

dérable. Quelques Arméniens, investis de grandes charges dans le palais ou mis à la tête de gouvernemens importans avec le titre de *curopalates*, étaient même arrivés à s'asseoir sur le trône de Byzance. On cite aussi un Arménien, du nom de Samuel, qui fut élu roi des Bulgares et défendit longtemps ses états contre les prétentions ambitieuses de l'empereur Basile II. Cependant la politique religieuse des Grecs, opposée à celle des Arméniens, qui ne restaient pas fidèles au rit orthodoxe, tendait chaque jour à leur rendre insupportable le séjour sur les terres de l'empire. Beaucoup d'entre eux, fatigués des vexations qu'on leur faisait endurer, se portèrent plus avant en Occident, et vinrent fonder des colonies dans plusieurs villes de l'Italie, de la Hongrie, de la Pologne et de la Russie.

Malgré ces migrations continuelles et cette dispersion de la race arménienne à travers le vieux continent, il en restait encore de nombreux représentans dans les provinces de la patrie primitive. Les tentatives faites par plusieurs princes issus des anciennes familles pour reconquérir une indépendance depuis longtemps perdue eurent sur plusieurs points d'heureux résultats. De là l'établissement de plusieurs dynasties nationales, par exemple à Van, à Ani et dans le Taurus cilicien. Ici, dans le courant du XIe siècle, un personnage d'abord obscur, Roupèn, chef d'une colonie arménienne, se rendit indépendant des Grecs. Les descendans de ce Roupèn firent quelques conquêtes sur les Byzantins, se fortifièrent dans plusieurs places de la montagne et de la plaine, jusqu'au moment où Léon II, un de leurs princes, ayant soumis toute la région environnée par le Taurus et la mer, se fit décerner la royauté par les croisés. Les états de Léon touchaient à l'est à ceux des princes latins de la Syrie, et étaient considérés par ces derniers comme faisant partie des possessions des Franks en Asie. Les derniers souverains du royaume arménien de Cilicie furent même des Français, issus de la maison de Lusignan. On connaît les aventures de Léon VI, avec qui se termina cette monarchie. Après avoir été fait prisonnier à Gaban par les mamelouks d'Égypte, il resta pendant plusieurs années captif dans les prisons du Caire. Quand il eut enfin obtenu sa délivrance à la sollicitation des rois de la péninsule ibérique, il passa en Europe, visita l'Italie, puis l'Espagne, la France et l'Angleterre, et vint mourir à Paris en 1393 sans avoir pu réussir, comme il le dit lui-même dans son testament, « à recouvrer le royaulme que Dieu luy presta en ceste mortele vie. »

A travers tant de vicissitudes, les Arméniens étaient demeurés fidèles à leur nationalité et avaient conservé toujours intactes leur religion et les qualités morales ou intellectuelles qui leur sont propres. Fortement attachés aux principes de la morale évangélique, ils

restaient, ce qu'ils sont encore aujourd'hui, purs dans leurs mœurs malgré le contact des oppresseurs, graves et sévères en présence de la futilité et de la licence orientales, maintenant enfin pour assises constantes de leur civilisation chrétienne le respect de la femme, l'intégrité de la famille, et l'absence des vices communs à l'Orient. Race indo-européenne, ils savaient plier à cent applications diverses une intelligence active et flexible, et leur génie commerçant ou industrieux persistait dans tous leurs établissemens sans s'écarter de la probité et de la justice; les Turcs ont mauvaise grâce à leur reprocher aujourd'hui l'astuce : si parfois elle existe chez les Arméniens qui leur sont soumis, elle est le témoignage d'une odieuse oppression, et c'est l'oppresseur qui en est coupable.

Les contrées occupées de nos jours par les populations et colonies arméniennes présentent une longue zone partant du nord-ouest, se dirigeant au sud-est, et embrassant en longueur, depuis la Galicie jusqu'à Java, qui en marquent les deux points extrêmes, un espace d'environ 12,000 kilomètres. Cette zone, fort étroite à ses extrémités, est coupée par des intervalles plus ou moins longs, où toute trace de population arménienne disparaît. Toutefois plus elle tend à se rapprocher de l'Ararat, point central autour duquel était groupée autrefois la race d'Haïg, plus elle gagne en largeur, surtout en traversant les anciennes provinces de l'Arménie. De ce point central partent aussi de grands rameaux qui se prolongent au nord et au sud en suivant différentes directions. Au nord, les principaux aboutissent dans la Transcaucasie, et après des intervalles assez longs on rencontre des groupes arméniens fixés en Crimée, à Astrakhan, à Moscou, etc. Au sud, d'autres rameaux s'étendent jusque dans la Syrie, la Palestine et l'Égypte.

Depuis le commencement de ce siècle, d'importantes modifications se sont opérées dans l'état politique des Arméniens qui ont continué à résider sur le sol de leur ancienne patrie. L'Arménie, d'abord partagée entre deux puissances musulmanes, la Turquie à l'occident et la Perse à l'orient, est actuellement soumise à trois gouvernemens. Une notable partie de l'Arménie persane a été en effet, il y a plus de trente ans (1828-1829), réunie aux possessions de la Russie en Asie à la suite des glorieuses campagnes du maréchal Paskévitch. Les Arméniens sujets de l'empereur de Russie ont conservé leurs priviléges, et jouissent, dans toutes les provinces où ils sont établis, d'un grand bien-être et d'une sécurité parfaite. A Érivan, à Tiflis, à Moscou, à Saint-Pétersbourg, quelques-uns d'entre eux occupent des emplois élevés dans l'ordre civil et militaire. Les noms des princes Béboutof, Argoutinsky-Dolgorouki, Madatof, ceux des membres de la famille Lazaref, ont acquis une

réputation européenne dans la carrière des armes et dans celle de l'administration. Le petit nombre d'Arméniens habitant aujourd'hui l'Arménie persane, qui a été réunie à l'Adherbeïdjan, et la Perse proprement dite, tend à sortir de plus en plus de l'état malheureux où l'avait plongé le despotisme du chah Abbas et de ses successeurs. Émancipés depuis de longues années déjà, ils jouissent des mêmes droits que les Persans malgré la différence de religion. Quelques Arméniens de la Perse ont même acquis dans ces derniers temps une certaine célébrité, comme Manutschar, Khosrow, Avag, Arouthioun, M. Enacolopoff, etc. Le nombre des Arméniens de la Perse serait aujourd'hui beaucoup plus considérable, si les persécutions qu'ils endurèrent au XVIIe siècle ne les eussent forcés à émigrer en masse dans les Indes et à Java, où prospèrent leurs colonies. En Turquie enfin, les Arméniens sont beaucoup plus nombreux que partout ailleurs. L'Arménie turque à elle seule forme six gouvernemens, Erzeroum, Diarbekir, Kharpourt, Adana, Bozouk et Sivas; mais dans les provinces reculées aussi bien qu'au siége même de l'empire, les Arméniens ont toujours été soumis au despotisme le plus brutal, et quelques-uns d'entre eux n'ont dû leur élévation qu'à des caprices bizarres de la fortune. Adonnés surtout au négoce et à l'agriculture, ils sont parvenus, grâce à leur intelligence, à s'emparer, non sans de grandes difficultés, du commerce continental de la Turquie d'Asie et à réunir entre leurs mains la plupart des grandes opérations financières du pays. Les Turcs, utilisant leurs services et mettant à profit leur génie administratif, ont confié à titre de ferme à des Arméniens les directions des monnaies, des poudres, des douanes et des manufactures de soieries qui appartiennent au gouvernement; mais ces Arméniens privilégiés, dont les uns jouissent d'une certaine influence, ont peu fait pour procurer à leurs compatriotes un état meilleur. Celui qui parmi eux s'est acquis une véritable renommée est Cazès-Arouthioun, directeur des monnaies et ami personnel de Mahmoud II, le sultan réformateur. On lui doit la fondation d'écoles, d'hôpitaux et d'églises. Ses immenses trésors furent employés en grande partie à secourir ses compatriotes malheureux et à venir en aide à toutes les infortunes. On raconte que cent mille personnes, appartenant à toutes les croyances et à toutes les nationalités de la capitale, assistèrent à ses funérailles. Sultan Mahmoud, qui, d'une fenêtre de son palais, vit cette affluence énorme de peuple, en ayant demandé la cause, apprit la mort de Cazès, qu'on lui avait cachée : « Pauvre Cazès, s'écria-t-il en versant d'abondantes larmes, les seules qu'on lui eût vu répandre dans toute sa vie, pauvre Cazès, pourquoi m'abandonnes-tu si tôt! » Cazès avait en effet sauvé les finances de l'empire après la campagne malheureuse que le sultan

avait soutenue contre l'empereur Nicolas. Grâce à ses combinaisons, il avait pu acquitter la contribution de guerre que la Turquie devait payer à la Russie, et Mahmoud n'avait jamais oublié le service qui lui avait été rendu en cette circonstance. On doit reconnaître que les membres des familles Duzz-oglou, Dadian, Eramian, Allahverdi, qui sont aujourd'hui à la tête des monnaies, des poudres et des grandes maisons de banque de Constantinople, n'ont jamais joui auprès des sultans de la même influence que Cazès. Leur rôle, il faut le dire, se borne à amasser des capitaux sans trop s'inquiéter de l'avenir de la nation qu'ils représentent dans le conseil civil. On les dit animés de bonnes intentions, mais les affaires relatives à la constitution prouvent que leurs vues politiques sont loin d'être à la hauteur des besoins actuels de leurs compatriotes. Dans les provinces de l'empire où l'influence de ces grandes familles n'a jamais pénétré, les Arméniens sont toujours administrés selon le régime du bon plaisir des pachas et de leurs chefs de corporation (*millèt-bachi*), en butte aux vexations et aux injustices des musulmans; même sur certains points de l'Asie, ils sont exposés aux attaques et aux brigandages des tribus turcomanes, kurdes et circassiennes qui campent dans les steppes de l'Asie occidentale.

En dehors des états musulmans, les colonies fondées par les Arméniens se sont rapidement développées, grâce à l'intelligente activité qu'ils apportent dans toutes les branches de la spéculation. Il faut toutefois mettre à part les Arméniens établis dans la Galicie, dans la Transylvanie et dans la Hongrie, dont les développemens sont entravés par suite des exigences et des tracasseries du gouvernement autrichien. Ceux de l'Inde, qui sont sujets anglais, et ceux de Java, qui dépendent de la Hollande, ont vu leur nombre s'accroître, et parmi eux des hommes d'une rare intelligence acquérir en fort peu de temps des richesses considérables. En général, les Arméniens ont de tout temps montré pour le négoce une aptitude peu ordinaire. Les auteurs des *Lettres édifiantes* les représentent déjà comme fort bien doués pour le commerce. Spécialement adonnés aux petites transactions, ils s'enrichissent peu à peu. Dépassant rarement les limites d'un commerce de détail, ils parviennent à concentrer dans leurs mains toutes les petites industries de bazar. Autant toutefois le petit commerce leur réussit, autant les grandes spéculations leur deviennent fatales. On cite bien quelques Arméniens qui ont fait de grandes fortunes dans la banque et le haut commerce; mais ces cas sont rares et ne doivent être regardés que comme de notables exceptions.

Heureusement cette aptitude commerciale n'a pas arrêté leur essor intellectuel. Tout le monde connaît la célèbre congrégation de

Saint-Lazare de Venise, fondée au commencement du XVIII[e] siècle par l'Arménien Mékhitar de Sébaste, et dont les membres ont rendu tant d'éclatans services à la nation arménienne et aux sciences historiques. C'est aux presses des mékhitaristes de Venise que l'on doit de connaître aujourd'hui ces innombrables productions de la littérature ancienne et moderne de l'Arménie, c'est de là que sont sorties ces éditions des auteurs historiques et classiques qui ont ouvert un champ si vaste à la carrière de l'érudition. Ce sont les mékhitaristes qui ont répandu en Europe et parmi leurs compatriotes le goût des études arméniennes en fondant l'académie de Saint-Lazare, dont les membres ont fait passer dans leur idiome les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, ainsi que les principaux ouvrages littéraires de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Cet élan n'a pas peu contribué à réveiller chez les Arméniens de la Turquie, notamment dans les colonies de Constantinople, de Smyrne et des grands centres voisins, le sentiment de la nationalité et celui des droits politiques. La presse arménienne, dont les premiers essais sont dus à un mékhitariste de Venise, s'imposa le devoir de travailler à la régénération des provinces, plongées dans une profonde ignorance par suite de l'oppression ottomane. Depuis le commencement de ce siècle jusqu'à notre époque, les Arméniens ont publié plus de cinquante journaux ou recueils, dont la plupart sont répandus en grand nombre dans les masses, en même temps que des livres classiques et des traductions des meilleurs ouvrages des littératures anciennes et modernes. Les écrits de nos grands penseurs lus et médités par les Arméniens lettrés, la fréquence des communications que les lignes de bateaux à vapeur ont établies entre les ports de l'Europe et les rivages de l'Asie, les liens de confraternité de race qui unissent les Arméniens aux Européens, comme eux issus de la grande famille arienne, ont fait naître dans l'esprit des gens éclairés de la nation des idées de progrès dont il serait impossible de méconnaître les résultats. Les premières tentatives pour l'établissement d'un conseil national civil, les derniers événemens survenus à Constantinople au sujet de la constitution arménienne de 1860, l'insistance des patriotes à solliciter de la Porte la mise en vigueur de ce statut, tout annonce qu'une transformation radicale s'opère en ce moment dans l'esprit du raïa arménien, et qu'elle amènera des changemens importans dans son état social. Le développement d'un tel germe dans un empire dont les destinées intéressent si vivement l'Europe mérite bien quelque attention.

L'organisation civile des Arméniens sujets de l'empire turc a pris naissance lors de la conquête de Constantinople par Mahomet II, en 1453. Lorsque le futur vainqueur de Byzance était encore à Brousse,

il avait admis dans son intimité l'évêque arménien de cette ville, Der Ovaghim (Joachim). Dans ses entretiens familiers avec le sultan, Ovaghim lui avait prédit que Constantinople tomberait en son pouvoir. Mahomet II rêvait en effet depuis longtemps la conquête de l'empire grec; il promit à Ovaghim que, si sa prédiction se réalisait, il le comblerait d'honneurs dans sa nouvelle capitale, et l'élèverait à la dignité de patriarche de tous les Arméniens de ses états. L'événement justifia la prophétie d'Ovaghim : au mois de juillet 1453, Constantinople succombait sous les efforts des soldats de Mahomet II, et peu d'années après (1461) Ovaghim fut investi par le vainqueur des pouvoirs les plus étendus sur ses coreligionnaires. C'est de ce temps que date la juridiction des patriarches arméniens de Constantinople sur leurs nationaux. Ce pouvoir presque absolu du chef de l'église arménienne sur toute la nation subsista pendant près de quatre siècles. Ce fut seulement à l'avénement du sultan Abdul-Medjid, qui venait d'inaugurer son règne par l'octroi de la charte de Gul-Hané, que les Arméniens, jusqu'alors soumis à l'autorité exclusive du patriarcat, songèrent à s'affranchir de la tutelle onéreuse du chef de leur église, devenu en réalité un simple fonctionnaire turc. Il y avait alors à Constantinople des hommes d'un rare mérite et d'un patriotisme éclairé qui, par leurs relations avec les membres du gouvernement et l'influence qu'ils exerçaient sur la nation, devaient faciliter singulièrement les projets des Arméniens. D'après leurs conseils, la nation chargea quelques-uns de ses représentans de rédiger une supplique adressée au jeune sultan, pour lui demander que le patriarche de Constantinople, seul chargé des pouvoirs civils, fût assisté par un conseil de notables arméniens partageant avec lui le fardeau des affaires. La négociation, habilement conduite, eut les plus heureux résultats. Rechid-Pacha fit rédiger un rescrit impérial qui décrétait l'établissement d'un conseil national arménien sous la présidence du patriarche, dont la puissance se trouvait dès lors considérablement restreinte. Ce conseil avait dans ses attributions la levée et la répartition des impôts, l'emploi des fonds du trésor, la mission d'instruire et de juger les procès entre Arméniens, et il était chargé de défendre auprès des autorités turques les intérêts généraux et particuliers des nationaux. En acceptant ce mandat, le conseil national et le patriarche se déclaraient responsables de la fidélité des Arméniens sujets de la Porte envers le sultan et l'empire. Dès l'année 1842, le conseil national entra en fonction, et à l'ouverture de la première séance l'un des membres proposa de nommer une commission chargée de rédiger un règlement qui serait soumis à la sanction de la nation. C'est ce projet de règlement, dont la rédaction ne fut

définitivement arrêtée qu'en 1860, qui fut publié alors sous le nom de *constitution nationale*.

C'était un grand progrès, mais qui déjà en appelait d'autres. Le conseil national, institué depuis vingt ans, s'était laissé gagner à l'indolence et à l'égoïsme turcs, et tout un parti éclairé chez les Arméniens comprenait qu'à la nouvelle constitution il fallait un nouvel organisme. Une réforme d'administration financière et une nouvelle assiette des impôts devenaient surtout indispensables. A mesure que la nation arménienne de Turquie se développait, les vices du gouvernement auquel elle se trouvait soumise étaient plus profondément sentis. La majorité des Arméniens dans les classes éclairées forma un parti qui réclamait avec une énergie infatigable de nouvelles réformes, et le parti opposé fut qualifié par elle de *parti des ténèbres*; en même temps des conversions au protestantisme et au catholicisme romain venaient de plus en plus, depuis 1850, diviser les esprits et les cœurs. Le parti du progrès voulait à tout prix arrêter ces divisions; mais le gouvernement turc les avait remarquées, et il avait compris l'avantage qu'on en pouvait tirer contre un essor bientôt redoutable des Arméniens. Dans le courant de 1861, il suspendit la constitution sous le prétexte de la réviser, et les Arméniens mécontens la redemandent encore inutilement aujourd'hui.

Étrange spectacle! un peuple opprimé s'est donné à lui-même cette constitution sous les regards indifférens du peuple oppresseur, et elle est une des plus libérales qu'on puisse imaginer. Elle cherche évidemment à consacrer un grand nombre de coutumes nationales, mais elle s'efforce visiblement aussi de se rapprocher des constitutions européennes, et cette tendance est le témoignage écrit de la résistance légale que les Arméniens entendent poursuivre sans paix ni relâche contre le gouvernement ottoman. En même temps que les rédacteurs du statut arménien conservaient au patriarche de Constantinople la présidence du conseil national, ils donnaient aux *aradchnorts* (1) celle des conseils provinciaux; en même temps qu'ils maintenaient, en apparence du moins, les antiques prérogatives du clergé et les institutions théocratiques formulées dans les canons de l'église grégorienne et la législation du moyen âge, ils prenaient soin d'assurer au peuple son droit de souveraineté, adoptaient un gouvernement représentatif, posaient en principe le suffrage universel, et instituaient des assemblées et des conseils chargés de régler et d'administrer les affaires de la nation.

Le *catholicos*, le chef religieux de toute la nation arménienne,

(1) L'*aradchnort* est un ecclésiastique chargé à la fois du gouvernement religieux et civil d'un diocèse.

réside aujourd'hui à Edchmiadzin, couvent de l'Arménie russe, au pied du mont Ararat, près d'Erivan. De lui relèvent directement les deux patriarcats diocésains de Constantinople et de Jérusalem. Le patriarche de Constantinople exerce seul sur tous les Arméniens de la Turquie la juridiction civile en sa qualité de chef du pouvoir exécutif que lui confère la constitution. Son pouvoir, en tant que chef civil des Arméniens de la Turquie, est donc supérieur à celui du catholicos d'Edchmiadzin, auquel il ne doit aucun compte touchant les affaires temporelles de la nation. Toutefois c'est le catholicos d'Edchmiadzin qui seul a le droit de consacrer les patriarches et les évêques et de bénir l'huile sainte (*myron*). Cependant le catholicos de Sis (en Cilicie), son rival, jouit aussi des mêmes droits; mais sa juridiction ne dépasse pas les limites de l'ancien royaume arménien de la Cilicie. On doit même croire que son existence ne se prolonge qu'en prévision du cas où la Russie viendrait à supprimer le catholicos d'Edchmiadzin. Dès lors le catholicos de Sis remplacerait celui de la Grande-Arménie, en recueillant l'héritage spirituel de son rival. Ce privilége à peu près exclusif de consacrer les évêques et de bénir le *myron*, dont jouit le catholicos d'Edchmiadzin, soutient sa force morale, et conserve chez le peuple sur lequel s'étend sa juridiction la nationalité par l'unité religieuse. Le lien est même si fort que le gouvernement turc a peur d'une telle unité, et prétend aujourd'hui que les Arméniens soumis à son autorité forment un état dans l'état. C'est là le motif avoué par lui des obstacles qu'il suscite à la nation arménienne sur le terrain de la constitution et dans les centres principaux où s'exerce l'action intellectuelle des Arméniens les plus éclairés. Malheureusement son hostilité se traduit d'autre façon encore, par des interventions armées au milieu de querelles souvent suscitées par lui-même dans les régions montagneuses où se trouvent des populations arméniennes moins pénétrées de la vie politique, mais non moins dignes d'intérêt. De là les massacres qui viennent d'ensanglanter le Zeïthoun, et qu'il nous reste à raconter.

II.

Lorsque le voyageur traverse le steppe aride et desséché qui va s'abaissant des sommets du Taurus cilicien jusqu'au rivage de la mer Méditerranée, une profonde tristesse s'empare de lui; un malaise singulier le domine et l'accable. Reportant alors ses pensées vers d'autres temps, il évoque ses souvenirs et cherche à retrouver dans l'âpre contrée qui l'environne quelque trace oubliée de l'opulente Cilicie des plaines. Vain espoir! quelques débris méconnaissables

des villes fondées par les héros argiens, des monceaux de décombres que la ronce mord et enlace de ses mille réseaux, une population errante, sombre et tourmentée par la fièvre, voilà tout ce qui reste maintenant sur cette terre désolée, séjour primitif des dieux, colonisée ensuite par les enfans de l'Hellade, les légionnaires de Pompée et les émigrés arméniens venus de la royale cité d'Ani. Mais dès qu'on pénètre dans la région des montagnes qui ceignent comme d'une muraille impénétrable la plaine de Tarse et d'Adana, un brusque changement s'opère tout à coup : le désert cesse, l'herbe croît, les arbres étendent vers le ciel leurs épaisses ramures, et le rocher disparaît sous un gracieux tapis de gazon et de fleurs. La nature, jusqu'alors pâle et décolorée, s'anime et s'embellit; le paysage apparaît dans toute sa magique splendeur; un ciel ardent et pur rougit de zébrures sanglantes les glaciers des grands pics; les torrens, en se précipitant, mugissent dans les abîmes, et laissent échapper de leur écume des vapeurs argentées qui se dissipent au souffle de la brise. Çà et là, on aperçoit des villages et des *yaïla* ou hameaux suspendus comme des nids d'aigle aux flancs des rochers, des champs bien cultivés, des vignes pliant sous le poids de leurs grappes, des chèvres et des moutons errant dans les pâturages, et des montagnards, à la fois pasteurs et guerriers, surveillant moissons et troupeaux. Tel est le spectacle inattendu qui se déroule aux yeux du voyageur.

C'est là cependant une région inexplorée, un coin du monde inconnu, où les aigles romaines ne planèrent jamais, et que les Turcs eux-mêmes n'ont point su conquérir. Là étaient autrefois les repaires des Ciliciens Éleuthères, indociles au joug et rebelles à la toute-puissance des proconsuls d'Asie; là se trouvaient les états de Tarchondimotus, l'allié et l'ami du peuple-roi. Constamment habitée par des populations guerrières, la portion de la montagne du Taurus qui s'étend depuis les Pyles ciliciennes (*Kulek Boghaz*) jusqu'auprès de Marach pour s'infléchir ensuite et rejoindre le golfe d'Alexandrette a dans tous les temps servi d'asile et de refuge aux races opprimées de la Cilicie. Les Turcomans et les Arméniens y vivent aujourd'hui dans une complète indépendance, chacun dans les domaines qu'il s'est choisis. Entourés de tous côtés par des provinces turques peuplées en majeure partie d'Ottomans, constamment exposés aux brigandages des tribus kurdes, yourouk, circassiennes, qui campent dans leur voisinage, les Turcomans et les Arméniens du Taurus se sont toujours vaillamment défendus contre leurs agresseurs, les pachas de Césarée et de Marach. Répandus en grand nombre sur toute la chaîne de montagnes qui s'étend, comme je l'ai dit, depuis les portes de la Cilicie jusqu'au golfe d'Iskandéroun, les ha-

bitans du Taurus présentent un ensemble de forces assez imposant. A l'ouest se trouve la tribu turcomane de Khozan-oglou, maîtresse d'un canton mixte composé de musulmans et de chrétiens. Méhémet-Tchaterdji, chef de cette tribu, est un des agas les plus redoutés de la montagne. Allié par le sang aux chefs des Yourouk, qui campent dans les environs de la ville de Sis, il envoie souvent dans la plaine des détachemens pour attaquer les caravanes et les voyageurs isolés. Pirates des steppes, les Yourouk rôdent la nuit, comme des chacals affamés, guettant une proie facile, et rentrent dans leurs campemens chargés d'un butin qu'ils partagent avec leurs chefs. Quant aux Zeïthouniens, il n'est guère facile de connaître leur pays, dans lequel ils ne laissent pas volontiers s'introduire le voyageur, et les massacres des Turcs devaient seuls révéler à l'Europe ces montagnards arméniens.

Je n'ai jamais rencontré sur aucune carte de l'Asie-Mineure le nom de Zeïthoun, si ce n'est toutefois sur celle de l'atlas édité par les mékhitaristes de Saint-Lazare et sur la carte de M. H. Kiepert, de Berlin, qui a orthographié ce nom *Seytin*. *Zeïthoun* est un mot turc d'origine arabe, qui veut dire *olivier*. On rencontre dans toute la Turquie, et même en Grèce, plusieurs localités du même nom, où croît l'arbuste consacré à Minerve; les oliviers étaient très nombreux jadis en Cilicie, où les Génois les avaient plantés : on les y trouve encore aujourd'hui à l'état presque sauvage. Le Zeïthoun arménien est situé entre le 37e et le 38e degré de latitude, le 34e et le 35e degré de longitude, dans la région la plus accidentée des montagnes, là où les soulèvemens se sont produits avec le plus de violence. De toutes parts, le territoire de la confédération zeïthounienne est bordé de rochers à pic, sauf du côté de Marach, où se trouvent des passages creusés par le cours du Djihan-Tschaï (l'ancien fleuve Pyrame) et de ses affluens. Le Zeïthoun est limité à l'ouest par les domaines des Turcomans de la tribu de Khozan-oglou, où s'élève une seule ville importante, Hatchin, peuplée en grande partie d'Arméniens. A l'est, le cours du Djihan sert de limite au territoire zeïthounien et au pachalik de Marach. Au nord et au sud, des rochers inaccessibles tracent une ligne conventionnelle entre le Zeïthoun et des pâturages assez éloignés où les tribus yourouk font paître l'été leurs troupeaux. En longueur et en largeur, le Zeïthoun peut « avoir environ quinze heures; » telle est en Orient la manière habituelle d'exprimer les distances géographiques. Les vallées où s'élèvent les bourgs, les villages et les fermes de ces Arméniens montagnards sont très fertiles, et la population y trouve en abondance de quoi se nourrir, elle et ses troupeaux. A en juger par les types que j'ai eu l'occasion d'examiner pendant mon séjour

en Cilicie, la race arménienne du Zeïthoun est plus vigoureusement constituée que celle des villes de la Turquie. En cela, les Zeïthouniens offrent une ressemblance très frappante avec leurs compatriotes du Karabagh, autre province arménienne située dans le Caucase, au sud du Daghestan, et avec les nombreux ouvriers et portefaix de Constantinople, qui presque tous sont des Arméniens originaires des montagnes de l'Arménie turque.

On compte dans le Zeïthoun dix villages, beaucoup de hameaux (*yaïla*) et de fermes (*tchiflik*). Six de ces villages, y compris la bourgade principale, Zeïthoun, qui a donné son nom à toute la contrée, sont exclusivement habités par des Arméniens; les quatre autres sont peuplés de Turcomans, sujets des premiers et qui font aussi partie de la confédération. Par un sentiment de tolérance religieuse qu'on ne saurait trop louer, ces Turcomans, qui professent l'islamisme, jouissent des mêmes droits que les Arméniens, et à part la croyance ils ne diffèrent en rien des premiers. Les villages occupés par les Arméniens sont : d'abord Zeïthoun, siége archi-épiscopal et résidence des membres du gouvernement; puis Mikhtal ou Makal, Tchékerdéré, Yézidin'k et Alabach, dont la population présente un ensemble d'environ 20,000 âmes, y compris celle des hameaux et des fermes qui en dépendent. Les villages turcomans sont Béchen, Denuk, Kertmen et Sarigueuzel, formant ensemble une population de 4 à 5,000 individus, tous musulmans. On excusera peut-être ces détails pour des localités que les massacres turcs peuvent rendre demain tristement célèbres.

C'est un fait curieux à signaler dans l'histoire actuelle de l'empire ottoman que l'existence de ces petits états libres, en majeure partie composés de chrétiens, et qui, sur des points très opposés, n'ayant entre eux aucune communication, se sont maintenus en dehors de l'autorité du sultan : en Europe, le Montenegro, qui a résisté si longtemps aux troupes du serdar Omer-Pacha; en Asie-Mineure, le Zeïthoun, dont les habitans, il y a six mois, ont mis en déroute les hordes musulmanes amenées de Marach pour les exterminer; en Syrie, le Liban, naguère encore le théâtre d'une effroyable tuerie; dans l'Arménie turque enfin, les montagnes de Sassoun, peuplées aussi d'Arméniens insoumis. Toutes ces semi-nationalités, que le gouvernement ottoman cherche à soumettre à son obéissance, en les faisant attaquer par des forces supérieures, sont condamnées à disparaître, si les puissances de l'Europe ne viennent leur prêter secours et assistance. Les moyens d'action mis en œuvre par la Porte sont bien connus : là où l'or ne peut payer la trahison, là où les promesses les plus séduisantes sont repoussées avec une fierté dédaigneuse, le divan essaie d'appliquer les vieux préceptes de l'école

de Machiavel. Un conflit isolé éclate, bientôt il devient plus général; un pacha intervient à main armée et sans provocation dévaste les récoltes et les plantations, incendie les villages et les églises, et massacre une population inoffensive qu'il a commencé par désarmer.

Avant mon voyage dans le Taurus, j'ignorais complétement l'existence des Zeïthouniens. Ce fut à Sis, durant mon séjour au monastère patriarcal, que j'entendis parler d'eux pour la première fois. Les moines du couvent me racontèrent alors comment s'était formée la confédération arménienne de la montagne, et ils me donnèrent des détails sur la population du pays, son organisation politique, le nombre et les ressources des habitans. Comme ils m'avaient appris aussi que des Zeïthouniens venaient de temps à autre au couvent pour leurs affaires, je résolus de prolonger mon séjour au patriarcat, afin d'obtenir d'eux des renseignemens qui me permettraient d'entreprendre une excursion dans leurs montagnes. L'occasion ne se fit pas attendre. A quelques jours de là, je me promenais hors de la ville avec un moine du couvent, quand nous vîmes venir à nous plusieurs cavaliers qui ressemblaient, à s'y méprendre, à des Turcomans : c'étaient des Zeïthouniens. Arrivés près de nous, ils descendirent de leurs montures, vinrent l'un après l'autre baiser la main du religieux, et commencèrent à l'entretenir des affaires qui les amenaient à Sis. Leur conversation, qui dura quelque temps, me permit de les examiner attentivement. C'étaient des hommes d'une taille au-dessus de la moyenne, bien constitués, ayant les traits assez réguliers, l'œil vif et le teint basané. Leur costume, d'une grande simplicité, consistait en une veste longue (*aba*) de couleur rouge, en poil de chèvre, ornée de ganses bleues. Un pantalon large (*cherwal*) en poil de chameau, un turban vert de *hadji* (pèlerin) et des bottes en maroquin rouge complétaient leur équipement. Ils portaient tous des pistolets à la ceinture, et un fusil était passé en bandoulière sur l'épaule droite. Le soir, pendant le repas, pris en commun dans une des salles du monastère, je priai les Zeïthouniens de me donner quelques détails sur leur pays. Aux questions que je leur fis, ils répondaient d'une façon évasive, et même avec une répugnance assez visible. Tout ce que je pus savoir, c'est que, de Sis à Zeïthoun, il fallait douze heures de marche par des chemins fort mauvais et souvent très dangereux. Cependant j'étais décidé à aller visiter chez eux les montagnards arméniens du Taurus, et quelques heures après le départ des hôtes du monastère je me dirigeai, avec une forte escorte de *zaptiés*, du côté de Zeïthoun. Lorsque j'arrivai sur le territoire de la confédération, quelques Zeïthouniens, qui avaient été avertis de ma venue, se portèrent à ma rencontre, et, me voyant accompagné d'une escorte militaire, ils me signifièrent que je ne pouvais aller

plus avant. Je demandai à voir un de leurs chefs; il me fut répondu que les uns étaient absens de la ville et les autres partis pour un long voyage. J'insistai, mais tout fut inutile : j'avais vu du territoire zeïthounien juste ce que l'on voit de la Vénétie, lorsqu'arrivé à la douane autrichienne de Peschiera, on s'aperçoit qu'on a oublié ou perdu son passeport. Force me fut de m'en tenir aux informations des moines de Sis, qui heureusement me furent prodiguées sans réserve.

L'origine de la confédération zeïthounienne ne soulève aucun doute; elle doit son existence à l'anéantissement par les Égyptiens, dans la seconde moitié du xiv[e] siècle, du royaume arménien fondé en Cilicie par la dynastie roupénienne dès 1085. Aussitôt après l'occupation de la Cilicie par les armées du sultan du Caire, beaucoup d'Arméniens qui avaient échappé aux massacres et à la transportation, ou qui n'avaient point fait partie de la population émigrante à cette époque, se retirèrent dans les montagnes. Peu après, ils rejoignirent leurs compatriotes déjà réfugiés sur des points inaccessibles, et particulièrement dans les chaînons où sont maintenant établis les Zeïthouniens. Retranchés dans de bonnes positions, qui leur offraient un abri assuré contre les attaques des musulmans, ils parvinrent à s'y maintenir en dépit des Égyptiens, dont ils eurent souvent à repousser les agressions. Quand les Turcs ottomans s'emparèrent de la Cilicie, les Arméniens, qui n'avaient point à gagner à ce changement, continuèrent de demeurer dans leurs retraites. Les *dérébeys* turcomans et yourouk qui, sous l'autorité à peu près nominale de la Porte, gouvernaient despotiquement la montagne et la plaine, conjointement avec les agas de la puissante tribu d'El-Ramadan-oglou, maîtres d'Adana et des principales villes de la Cilicie, firent quelques tentatives pour réduire les Arméniens du Taurus. N'ayant pu réussir à les soumettre, ils se contentèrent de leur imposer un tribut dont les Zeïthouniens trouvèrent toujours moyen de s'affranchir.

En 1835-1836, le généralissime des armées de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, qui avait conquis sur les Turcs la Syrie et la province d'Adana, voulut aussi réduire à l'obéissance les Turcomans de Khozan-oglou et les Arméniens du Zeïthoun. Dans ce dessein, Ibrahim-Pacha envoya contre eux un régiment albanais et quelques pièces de montagne, avec ordre d'envahir leur territoire et de s'y établir; mais la colonne égyptienne, étant arrivée aux défilés qui conduisent dans les cantons indépendans, fut arrêtée tout à coup par une avalanche de rochers qui intercepta l'entrée des passages, et elle dut revenir sur ses pas en abandonnant sur le terrain beaucoup de morts et son artillerie. Malgré les efforts d'Ibrahim pour soumettre les montagnards, il ne put y réussir. Khozan-oglou, secondé

par les Zeïthouniens, parvint à se maintenir, après avoir lutté avec héroïsme, jusqu'à la retraite des Égyptiens, opérée en octobre 1840, à la suite des résolutions adoptées par le congrès de Londres. Quand les Turcs rentrèrent en possession des pachaliks de Marach et d'Adana, ils essayèrent d'amener par des négociations pacifiques la soumission des montagnards; mais la bonne entente ne dura guère, et une hostilité sourde contre les Ottomans persista jusqu'en 1862. C'est alors qu'un conflit suscité entre deux villages musulmans sur leur territoire les mit de nouveau en présence même des Turcs.

Voilà l'histoire des montagnards arméniens jusqu'aux derniers massacres; voici maintenant leur curieuse constitution. Ils ont profité de leur longue indépendance pour se donner un gouvernement républicain dont la forme a toujours été conservée intacte. Quatre notables, avec le titre de princes (*ichgh'ans*), sont chargés de l'administration de la confédération. Leurs attributions consistent à rendre la justice, à apaiser les différends et à percevoir l'impôt personnel (*salian*), dont le produit est affecté d'une part à l'entretien et à la réparation des églises et des monastères, de l'autre à payer le tribut au pacha de Marach ; ce tribut n'étant jamais acquitté, les *ichgh'ans* se l'attribuent et en disposent à leur gré. Le patriarche de Sis, l'archevêque de Zeïthoun et le clergé arménien en reçoivent leur part. Les princes se rassemblent en conseil, à des époques déterminées, pour traiter les affaires de la confédération et fixer le taux de l'impôt. La présidence de ce conseil appartient de droit à l'archevêque de Zeïthoun, dont la voix en cas de partage est prépondérante. Outre leurs fonctions gouvernementales, les princes sont placés chacun à la tête de l'un des quatre quartiers de la ville, en qualité de *cadis* ou maires. Les autres villages arméniens et turcomans de la confédération ont pour chefs des *kaïa* ou vicaires chargés de l'administration; ces derniers sont nommés par les princes, qui exercent sur eux leur surveillance. Les *kaïa* étant choisis parmi les notables des villages, il s'ensuit que les villages arméniens ont un *kaïa* chrétien, et les villages turcomans un *kaïa* musulman. L'archevêque de Zeïthoun, qui préside le conseil des princes, n'a point à s'occuper des affaires civiles de la confédération, et en cela son rôle est semblable à celui que le patriarche de Constantinople remplit dans le conseil civil de la nation. Sa juridiction ecclésiastique s'étend, en dehors du territoire de la confédération, sur quelques villages chrétiens du voisinage ; mais elle est peu importante, car le Zeïthoun ne compte guère que de vingt à vingt-cinq églises ou paroisses, et encore est-ce dans le chef-lieu de la confédération que se trouvent les principales. Trois couvens, occupés par des religieux dépendant du monastère patriarcal de Sis, existent sur le territoire zeïthounien : l'un est

dédié au Sauveur, l'autre à la mère de Dieu, et le troisième enfin est placé sous l'invocation de sainte Catherine.

En temps de guerre, lorsque la confédération est menacée par les Yourouk, ou bien quand le pacha de Marach lève des troupes pour marcher contre les Zeïthouniens, les princes et les *kaïa* rassemblent tous les hommes en état de porter les armes. La levée en masse comprend de 7 à 8,000 combattans, de seize à soixante-cinq ans, armés à leurs frais. Les Arméniens et les Turcomans marchent sous les mêmes bannières, et tous concourent avec une ardeur égale à la défense du territoire menacé. Les prêtres qui accompagnent l'armée nationale portent des bannières où sont grossièrement représentés les figures des saints les plus vénérés de l'église grégorienne, des reliques et même le célèbre et miraculeux Évangile sur lequel expira le parjure Vasile (1). Les Arméniens du Zeïthoun sont aussi attachés à leur religion qu'à l'indépendance de leur territoire; ils poussent même ce sentiment jusqu'au fanatisme : un de leurs prêtres, devenu renégat, fut par eux, en 1845, scalpé et brûlé vif; un des acteurs de ce drame m'en racontait récemment les détails avec un étrange sang-froid.

Les Zeïthouniens n'en ont pas moins des mœurs fort douces et un caractère très facile. Les meurtres sont rares chez eux, et de mémoire d'homme on n'a eu à leur reprocher aucun assassinat ayant le vol pour mobile. Leur probité est proverbiale; aussi n'existe-t-il point de prisons dans leur pays. Lorsqu'un Zeïthounien a commis un crime, on l'exile pour un temps déterminé, ou bien on l'oblige à aller s'enfermer dans un couvent pour faire pénitence pendant plusieurs mois et à distribuer des aumônes selon sa fortune. Le prix du sang n'existe pas dans la législation zeïthounienne. Lorsqu'il survient une querelle entre les gens de deux villages, les princes délèguent un des leurs pour rétablir la paix. Si dans les derniers conflits les princes du pays ne purent arrêter l'effusion du sang, c'est qu'une influence partie de Marach avait pesé de toute sa force dans une querelle que les intrigues de la Porte avaient à dessein envenimée.

Les habitans du Zeïthoun sont industrieux et habiles dans l'art de travailler le fer, qui abonde sur leur territoire. L'agriculture est peu répandue, et le pays ne produit, en fait de céréales, que ce qui

(1) Si l'on en croit la légende, ce Vasile, au moment où il prêtait un faux serment sur le livre vénéré, fut frappé d'un coup de poignard par une main invisible, et le sang du criminel vint, en jaillissant, tacher les feuillets de vélin du manuscrit. Depuis ce moment, l'évangile de Vasile, — c'est le nom qu'on lui donna alors, — est considéré comme le palladium du Zeïthoun; aux grandes solennités, on le tire de son étui pour l'exposer à la vénération des fidèles.

est nécessaire à l'alimentation ordinaire des montagnards et de leurs bestiaux. Le blé est rare dans la contrée : aussi les gens du pays sont-ils obligés de le faire venir des environs de Césarée et de Marach. C'est de ces deux villes qu'ils tirent également les objets de consommation qui leur manquent, les armes, les étoffes, les ustensiles de ménage, etc. En échange de ces produits, ils approvisionnent les bazars des localités voisines de fer brut ou travaillé. Dans les villages du Zeïthoun, la plupart des habitans travaillent aux forges et fabriquent des clous, des fers de cheval, des socs de charrue, des pelles et des pioches. Les femmes sont occupées principalement à l'élève des vers à soie; elles dévident les cocons et expédient les écheveaux à Césarée. Quelques-unes tissent des étoffes grossières et fabriquent des tapis de qualité inférieure.

Les enfans reçoivent une éducation très incomplète, les écoles attachées aux églises sont peu suivies, et ceux qui ont atteint l'âge de dix ou douze ans sont employés à différens travaux. Les prêtres, qui vont à Sis compléter leur instruction dans le monastère patriarcal, sont, à quelques rares exceptions près, les seuls lettrés du pays. Du reste l'idiome zeïthounien, qui est un patois de l'arménien vulgaire, n'est encore représenté par aucun monument littéraire. Parlé concurremment avec la langue turque, il a emprunté à cette dernière une foule de locutions qui altèrent chaque jour le patois zeïthounien. On prétend que les Turcomans sujets du Zeïthoun parlent le même idiome que les Arméniens; si le fait est constaté, c'est un phénomène remarquable à signaler dans l'histoire de la linguistique. Chacun sait en effet que la langue turque, qui, grâce à l'admirable conjugaison de ses verbes, peut être facilement apprise, s'est imposée sans peine à toutes les races conquises, tandis que ni les Arméniens ni les juifs n'ont pu propager leurs idiomes, ni les faire accepter aux populations chez lesquelles ils sont établis, même en assez grand nombre.

Comme chez tous les peuples montagnards, on trouve chez les Zeïthouniens quelques chants populaires, seuls produits de la littérature nationale. Ces chants sont pour la plupart religieux et ressemblent à des hymnes détachées du *Charagan* (1); les autres sont des chants de guerre ou de fête. Un seul m'a paru avoir un certain caractère d'originalité; il fut composé par un *vartabed* après la défaite de Kourschid-Pacha, gouverneur de Marach, par les Zeïthouniens en 1859. En voici la traduction :

« Accourez, mes frères, venez entendre le récit de nos hauts faits; comment l'infidèle Kourschid, qui voulait nous anéantir, fut écrasé.

(1) *Charagan,* le livre des hymnes de l'église arménienne.

« Écoutez, mes frères, le récit de l'agression de Kourschid-Pacha. Oh ! cette année-ci fut glorieuse pour nous!

« L'impie était décidé à nous massacrer, afin d'enlever nos femmes, nos enfans et nos biens;

« Mais qu'il ne compte plus sur ses milliers de soldats, qu'il tremble désormais devant nous, et que ceux de Marach apprennent aussi à respecter la foi du serment!

« Salut à nos chefs qui nous conduisirent sur le champ de bataille, salut à nos sages gouverneurs qui veillent à notre sûreté, salut à nos valeureux princes, et vive notre pays!

« En ce moment sublime, Iénidunian (1) s'écrie : En avant tous ensemble! plus de crainte; je vous procurerai un riche butin!

« Surénian reprend : Je commande à mille guerriers qui vont courir à la mort pour défendre l'indépendance; marchons à l'ennemi!

« Kosroian crie à son tour : Arrêtez! c'est à moi de marcher le premier à la tête de nos guerriers; c'est à vous de suivre mon exemple et de repousser l'invasion musulmane.

« Balian reprend : Admirez mes braves; enviez et ma poudre et mon plomb. Prenez tout et tirez juste; mes biens, mes fusils et ma vie sont à la nation.

« Garabed le kaïa dit à son tour : Libre montagnard, c'est à moi, gardien du Zeïthoun, de défendre le chemin de la liberté. A moi, mes fils, à moi! ayons foi en Dieu et montrons-nous dignes de nos ancêtres en abaissant l'orgueil d'un pacha exécré.

« Mes greniers sont garnis de blé. Ne comptez plus sur des secours; un pain par jour, et combattons dix ans. Nous avons bien assez vécu; il faut nous sacrifier au salut de nos frères. Dieu et la croix sont avec nous! »

Les événemens du Zeïthoun en 1862 et 1863 peuvent maintenant être appréciés sous leur véritable jour, et le récit qu'on en va faire ne saurait présenter aucune obscurité. Peut-être confirmera-t-il une opinion qui s'était produite en Europe après les massacres de Syrie : une guerre sainte contre les chrétiens, tel serait le suprême expédient auquel voudraient recourir les partisans fanatiques du mahométisme. Des derviches nomades, parcourant les villes et les bazars, s'efforceraient en conséquence d'entretenir par leurs prédications fanatiques la terreur dans l'esprit des fonctionnaires musulmans. — Il faut exterminer les chrétiens, diraient les partisans exaltés de l'islamisme; toutes les occasions sont bonnes; on doit même en susciter au besoin. Voici au reste les termes précis d'une lettre confidentielle écrite à un pacha de province par un haut personnage aujourd'hui en fonction : « entretenir les querelles natio-

(1) Ce nom et les suivans sont ceux des princes zeïthouniens qui dirigèrent les montagnards lors du combat du Djihan, dans lequel Kourschid, pacha de Marach, fut battu en 1859.

nales et les rivalités religieuses des populations chrétiennes, faire naître des conflits, puis intervenir à main armée. » On est bien forcé de se demander, en présence des douloureuses scènes du Taurus, si ces quelques mots ne caractérisent pas la politique suivie actuellement par le cabinet turc à l'égard de ces mêmes raïas que la Porte s'est engagée solennellement à protéger comme ses autres sujets. Les rapports officiels ne laissent pas ignorer en effet que c'est en vertu d'ordres exprès que le pacha de Marach est venu attaquer les Zeïthouniens au mois d'août 1862, et que les massacres des Arméniens d'Alabach, de Saint-Sauveur et de Mikhtal résultent des instructions adressées directement de Constantinople à Aziz-Pacha. En y réfléchissant, on ne saurait garder le moindre doute : c'est à tort que les massacres des Arméniens du Taurus ont été présentés comme « des faits isolés, sans autre connexion que les haines musulmanes, et sans autre analogie que la médiation d'un pacha avec la grande conspiration turque de 1860. » Des informations certaines prouvent qu'il en a été tout autrement. Au surplus, l'éminent écrivain qui a le premier appelé l'attention de l'Europe sur les massacres du Zeïthoun, M. Saint-Marc Girardin, a démontré d'une manière irréfutable que la politique turque suit toujours la même ligne de conduite à l'égard des raïas, que les tueries du Liban et du Taurus sont les résultats d'une même influence gouvernementale, et que, s'ils se déplacent, les massacres n'en continuent pas moins. « Il faut, dit-il, l'aveuglement qui fait croire en ce moment à la Porte-Ottomane qu'ayant l'appui décidé et systématique de l'Angleterre, tout lui est permis, il faut cet aveuglement pour avoir poussé les pachas turcs à persécuter aussi cruellement les Arméniens; mais le fanatisme et la cupidité n'ont de frein que la peur, et le vizirat de lord Palmerston a affranchi les Turcs de toute peur, de telle sorte que les pachas sont plus hardis que jamais dans leurs exactions, et les soldats plus fanatiques aussi que jamais dans leurs cruautés. Ce sont ces deux passions d'en haut et d'en bas qui semblent coalisées en ce moment contre les Arméniens du Taurus. » Entrons maintenant dans le détail des faits.

Au mois de juillet 1862, les habitans de Béchen et de Kertmen, villages musulmans du Zeïthoun, se prirent de querelle au sujet d'un terrain dont la propriété était contestée. Pendant quelques jours, la question resta pendante, l'affaire étant portée devant le conseil des princes zeïthouniens. Sur ces entrefaites, un homme de Kertmen, qui avait des prétentions sur le terrain en litige, tua d'un coup de fusil un habitant de Béchen, son parent, qui contestait son droit de propriété. La nouvelle de cet assassinat s'étant répandue, les gens de Béchen se transportèrent sur le lieu du crime, afin d'en-

lever le cadavre de la victime et de lui donner la sépulture; mais une embuscade leur avait été tendue, et l'un d'eux tomba frappé d'une balle. Les parens des deux victimes, redoutant de nouveaux malheurs, coururent à Alabach, village arménien situé dans le voisinage, et, réclamant l'assistance du kaïa du lieu, Garabed, lui racontèrent ce qui s'était passé. Ce dernier réunit, sans plus tarder, quelques hommes d'Alabach, et se dirigea vers Kertmen pour faire une enquête et arrêter les meurtriers. Arrivé à mi-chemin des deux villages, Garabed aperçut les hommes qu'on lui avait désignés comme les principaux auteurs des meurtres commis sur les deux habitans de Béchen, et il donna aussitôt à ses gens l'ordre de les arrêter. A ce moment, plusieurs individus armés sortirent des broussailles où ils s'étaient postés, et, voyant les leurs aux mains des gens de Garabed, ils firent feu sur les Arméniens. Cinq des compagnons du kaïa furent tués. Attaqués à l'improviste, les Arméniens firent cependant bonne contenance, et, ripostant aussitôt par une décharge bien nourrie, ils mirent hors de combat plusieurs de leurs adversaires. Les autres prirent la fuite à travers les rochers, en tirant encore des coups de fusil sur la troupe de Garabed, qui les poursuivait. Agop, second kaïa d'Alabach, tomba lui-même mortellement atteint. Cet incident mit fin à la poursuite, et les Arméniens ne songèrent plus qu'à enlever leurs morts, qu'ils transportèrent au couvent de Saint-Sauveur, où on les inhuma. Après ce conflit sanglant, où les pertes avaient été à peu près égales de part et d'autre, on semblait devoir en rester là, d'autant plus que les princes zeïthouniens avaient délégué l'un d'eux pour instruire l'affaire et calmer l'irritation des esprits.

Cependant un musulman de Marach, nommé Gul-Ali, qui était de passage à Alabach, revint en toute hâte au chef-lieu du pachalik, et raconta dans la ville que les Arméniens du Zeïthoun assassinaient les musulmans. Cette nouvelle, transmise au gouverneur Aziz-Pacha, lui parut d'une telle gravité qu'il fit venir chez lui Gul-Ali afin d'éclaircir le fait. Ce dernier persista dans sa déclaration en dénaturant les circonstances du conflit, et ajouta que les Arméniens avaient aussi assassiné trois enfans musulmans. Le pacha assembla sur l'heure le *medjlis*, ou conseil des notables de la ville, pour leur rendre compte des événemens accomplis dans le Zeïthoun. Parmi les membres de ce conseil, on remarquait Soliman-Bey, ancien fonctionnaire ottoman, révoqué par *iradé* (décret), Hadji-Omar-Effendi et Nedjib-Effendi, tous trois connus pour leur fanatisme et leur animosité contre les chrétiens. Ces notables, dont la voix était prépondérante dans le conseil, engagèrent vivement le pacha à intervenir à main armée dans le Zeïthoun, pour tirer vengeance des *giaours*

et anéantir toute la population arménienne de la montagne. Trois Zeïthouniens, qui étaient venus à Marach pour affaires particulières, furent immédiatement arrêtés et emprisonnés par ordre du pacha. En même temps Aziz donna l'ordre aux *mudirs* du voisinage de se saisir de tous les Zeïthouniens qu'ils pourraient rencontrer et de les envoyer à Marach sous bonne escorte.

La province était dans une grande agitation; les musulmans proféraient des menaces contre les chrétiens, et ces derniers, frappés de stupeur, entrevoyaient clairement que des scènes semblables à celles qui naguère avaient ensanglanté le Liban allaient se renouveler à Marach et dans la montagne. Ce qui augmenta leur terreur, ce fut de voir arriver dans la ville des troupes de *bachi-bozouks* qu'Aziz-Pacha avait appelés pour les envoyer contre le Zeïthoun. Ces troupes irrégulières se composaient de Kurdes Afchar, de Turcomans yourouk et de Circassiens. Venus en 1857 dans la province, ces Circassiens avaient quitté les montagnes du Caucase en nombre considérable, et avaient obtenu du gouvernement turc des terres en Asie-Mineure pour s'y établir. Les Turcs les avaient répartis principalement dans les localités où la population chrétienne était en majorité, afin de renforcer les musulmans vis-à-vis d'elle et de mettre les raïas dans la triste nécessité de subir les vexations des Circassiens. Dès que ces bandes pillardes et indisciplinées furent réunies à Marach, elles y commirent toute sorte de désordres, et les chrétiens eurent beaucoup à souffrir de la présence de ces milices insolentes, qui annonçaient hautement leur intention d'anéantir tous les Arméniens de la province.

Les Zeïthouniens s'étaient hâtés d'adresser au gouverneur Aziz-Pacha un rapport détaillé où ils démontraient leur innocence, et déclaraient que le massacre de trois enfans musulmans par les chrétiens était un fait de pure invention. Ce rapport, communiqué par Aziz au *medjlis*, ne fit qu'irriter encore davantage les membres de ce conseil contre les Zeïthouniens, et ils engagèrent le pacha à mander à Marach les princes arméniens pour qu'ils eussent à s'expliquer de vive voix. Les princes comprirent que cette invitation cachait un piége; avant de se rendre à l'appel du pacha, ils adressèrent à M. Molinari, agent consulaire de France, une lettre dans laquelle ils le priaient d'intervenir en leur faveur auprès d'Aziz, et d'obtenir de lui une garantie formelle pour leur sûreté. L'agent français communiqua la lettre des princes au pacha, mais celui-ci ne voulut rien entendre, et lui dit ces simples paroles : « Je veux en finir avec ces rebelles et ces assassins et les exterminer jusqu'au dernier. »

Il paraît constant que le pacha, pendant la nuit qui précéda cette entrevue, avait reçu de Constantinople des dépêches en réponse aux

communications qu'il avait faites à la Sublime-Porte. Ces dépêches contenaient l'ordre formel d'attaquer immédiatement les Zeïthouniens, et avant même d'avoir reçu la visite de M. Molinari, Aziz avait expédié à Djamis-oglou, chef d'une troupe armée sur la frontière, un courrier lui enjoignant d'entrer dans le pays des Arméniens et de commencer les hostilités. Djamis et ses bandes se dirigèrent aussitôt sur Alabach et surprirent les habitans pendant leur sommeil. Quarante-quatre maisons furent livrées au pillage; ceux qui tentèrent de se défendre chez eux furent impitoyablement massacrés. Les granges, garnies d'une abondante récolte, furent incendiées; des femmes et des prêtres furent égorgés, et des enfans jetés vivans dans les flammes.

La nouvelle des exploits de Djamis-oglou parvint bien vite à Marach. Aussitôt les *imans* coururent aux mosquées, en appelant les fidèles croyans à s'armer contre les chrétiens. On vit les musulmans de Marach parcourir la ville avec des drapeaux, tirer des coups de fusil sur les fenêtres des maisons habitées par les Grecs, les Arméniens et les Syriens, en proférant des menaces de mort. Pendant deux jours, la ville fut plongée dans la stupeur; les chrétiens, barricadés dans leurs habitations, n'osaient plus sortir, et ceux qui eurent l'imprudence de se montrer dans les rues furent assaillis par les Turcs à coups de pierre; quelques-uns perdirent la vie. Le premier moment d'effervescence une fois passé, les chrétiens se rassemblèrent et présentèrent au pacha une supplique où ils le conjuraient de les protéger contre les attaques de la populace musulmane. Pour toute réponse, Aziz ordonna à son *téfinggi-bachi* d'opérer le désarmement de tous les chrétiens. Le doute n'était plus possible. Les raïas comprirent que les affaires du Zeïthoun n'étaient qu'un prétexte, et que les Turcs avaient l'intention de renouveler à Marach les scènes de carnage de Deïr-el-Kamar et de Damas. Les *millet-bachi* prirent alors la résolution de s'adresser aux consuls de France et d'Angleterre, résidant à Alep, pour les supplier d'intercéder en leur faveur auprès du pacha de cette ville, et d'obtenir de lui qu'on envoyât à leur secours des troupes régulières.

Pendant que ces faits se passaient dans la ville, Aziz, qui avait rassemblé cinq mille *bachi-bozouks*, partit de Marach le jeudi 7 août 1862, afin de diriger en personne les opérations contre le Zeïthoun. Ayant franchi la frontière à Djihan-Kepru, il arriva le lendemain à Tchékerdéré, village chrétien de la confédération arménienne, et comme les habitans avaient fui à son approche, il en prit possession. Les *bachi-bozouks* enfoncèrent les portes des maisons, qu'ils pillèrent, et y mirent ensuite le feu. Enhardi par ce premier succès, Aziz marcha le jour suivant sur Alabach. Un engage-

ment aux abords du village permit aux femmes et aux enfans de se réfugier avec les troupeaux à Zeïthoun. Les défenseurs se replièrent ensuite dans les maisons, que les *bachi-bozouks* emportèrent d'assaut et détruisirent par la flamme. Poursuivant alors sa marche, Aziz s'engagea dans une plaine appelée *Ilidjé*, à trois heures de Zeïthoun. Là se trouvent un hameau et le couvent de Saint-Sauveur, résidence de quelques moines. Arrivé dans ce lieu, Aziz fit enfoncer par ses soldats la porte du monastère, et, n'y ayant rencontré que quatre religieux et une vieille femme qui avaient cru trouver un sûr asile au pied des autels, il donna froidement l'ordre de les massacrer. Pour mettre le comble à sa barbarie, il fit tuer un chien, dont les restes sanglans furent jetés sur les cadavres de ses victimes. Le pillage de l'église, la profanation des vases sacrés, tous les forfaits qu'une soldatesque brutale peut commettre, les sbires d'Aziz ne craignirent point de s'en rendre coupables sous les yeux de leur chef. Le hameau et les constructions du monastère, les moulins et les forges furent incendiés, et il ne resta pas debout une seule maison de Saint-Sauveur. Aziz montra dans cette journée une froide cruauté; on a peine à comprendre qu'un homme qui a visité l'Europe et qui a vécu dans notre milieu occidental ait pu descendre à ce degré de sauvage barbarie. Aziz appartient à cette jeune génération turque qui vient emprunter à notre civilisation ce qu'elle a de superficiel, mais conserve au fond du cœur tout l'ancien fanatisme. Aziz est un des types les plus saillans de cette école; on reconnaît en lui un de ces Turcs de la réforme qui ne sont trop souvent que les dignes émules des adeptes du vieux régime.

Le pacha victorieux allait cependant traiter, quand on annonça l'arrivée de nouvelles forces venues de Marach. Les chefs qui commandaient ces troupes déclarèrent que leurs hommes, avides de butin, ne consentiraient point à revenir sur leurs pas sans avoir combattu, et que du reste ils ne les avaient amenés qu'à la condition de les conduire dans la ville même de Zeïthoun. Le pacha rompit dès lors brusquement les négociations entamées, et renvoya les kaïa arméniens en leur disant qu'il allait marcher en avant. Tels furent les préludes de la sanglante journée du jeudi 14 août. Ce jour-là, l'armée musulmane s'avança, sur trois colonnes soutenues par de l'artillerie, dans la direction de Zeïthoun. Les Arméniens, très inférieurs en nombre, reculèrent sans brûler une cartouche devant la cavalerie musulmane, qui ravagea tout sur son passage, incendiant les moissons, brûlant les fermes et commettant d'épouvantables excès. Cependant les Arméniens s'embusquaient dans les rochers : le pacha, voyant que sa cavalerie ne pouvait les atteindre, fit pointer ses pièces sur les positions défendues par eux, afin que

son infanterie pût les débusquer; mais les Arméniens, bien abrités et tirant à coup sûr, ne tardèrent pas à lasser les assaillans. Bientôt, jugeant le moment favorable pour prendre l'offensive, ils se précipitèrent à un signal convenu sur l'ennemi, dont les forces se trouvaient disséminées sur plusieurs points, et jetèrent le plus grand désordre dans les rangs musulmans. La mêlée devint générale. Les soldats d'Aziz, interdits et ne se sentant plus soutenus, lâchent pied et se mettent en pleine déroute. Au même moment, la réserve arménienne débouche d'un défilé et se porte bravement sur les canons d'Aziz, dont elle s'empare presque sans coup férir. De toutes parts, les *bachi-bozouks* fuient devant les chrétiens, qui les poursuivent l'épée dans les reins. Aziz, à cheval, entouré de ses officiers, veut retenir l'élan des fuyards; il crie, il menace, mais sa voix est méconnue. Obligé de suivre l'exemple des autres chefs, il quitte le champ de bataille et se dirige au galop sur le couvent de la Mère de Dieu. Là, il assouvit sa colère en faisant tuer un prêtre qui se tenait agenouillé à la porte de l'église. Le combat avait duré quatre heures. Toute la campagne était couverte de morts et de mourans. Huit cents Turcs restèrent sur le champ de bataille. A la tombée de la nuit, les Zeïthouniens cessèrent de poursuivre les fuyards, et l'armée d'Aziz, vaincue, décimée, ayant perdu ses canons et ses étendards, rentrait à Marach dans le plus grand désordre. Elle fit le chemin du hameau de Saint-Sauveur à Marach en six heures de marche, au lieu de douze qu'exige habituellement ce trajet.

Le combat du 14 août, glorieux fait d'armes pour les Arméniens du Taurus, sauva la ville de Zeïthoun. La plupart des habitans des villages chrétiens de la confédération s'y étaient rassemblés, prêts à s'y défendre, eux et leurs familles, jusqu'à la mort. Les Arméniens, vainqueurs d'Aziz, rentrèrent pendant la nuit dans la ville avec leurs trophées, des canons, des drapeaux, des armes et des munitions. Le camp, qui avait été abandonné brusquement par l'ennemi, était gorgé de richesses enlevées aux églises, aux monastères et aux maisons des Arméniens. La tente du pacha, avec tout ce qu'elle renfermait, tomba au pouvoir des chrétiens. Pendant cette affaire, qui décida du sort de Zeïthoun, le consul anglais résidant à Alep accourait bride abattue à Marach, annonçant aux chrétiens de cette ville l'arrivée, pour le lendemain, d'un bataillon de chasseurs réguliers et de deux escadrons de cavalerie. Cette nouvelle changea les dispositions des musulmans, qui s'étaient promis de renouveler les massacres de la Syrie et d'exterminer tous les chrétiens du pachalik. Lorsqu'à minuit les premiers fuyards de l'armée d'Aziz pénétrèrent dans la ville, une profonde terreur se manifesta chez les musulmans. L'espoir gagna au contraire les chrétiens, qui

attendaient impatiemment l'arrivée des troupes régulières expédiées d'Alep à leur secours.

Vers une heure après minuit, Aziz rentrait dans Marach, et dès son arrivée les agens consulaires vinrent le trouver, lui annonçant qu'afin de prévenir de nouveaux malheurs, un corps de troupes régulières était en marche et venait protéger les chrétiens de la ville. Le consul anglais ouvrit aussitôt une enquête sur les événemens qui s'étaient accomplis, et les agens des puissances adressèrent à leurs ambassades à Constantinople des rapports détaillés, auxquels étaient jointes les protestations des Zeïthouniens et des chrétiens de Marach.

Le cabinet ottoman, dont les projets se trouvaient déjoués par suite de la malheureuse campagne d'Aziz, se hâta de le remplacer par Achir-Pacha. Achir était l'ancien gouverneur de Belgrade, celui-là même qui, en ouvrant le feu de la forteresse turque contre les Serbes quelques mois auparavant, « avait, dit une dépêche publiée par le gouvernement français, commis un acte dont l'agression la plus menaçante et la plus folle n'aurait pas même justifié l'utilité. » Le cabinet turc ne pouvait faire un choix plus significatif. En rappelant Aziz, la Porte ne remplaçait pas le pacha, elle substituait un nom à un autre. En même temps une commission turque fut envoyée à Marach pour faire une enquête, et, grâce à l'insistance de M. le marquis de Moustier, ambassadeur de France auprès du sultan, deux Arméniens furent adjoints à cette commission, qui récemment aurait décidé, en l'absence des délégués arméniens, que quatre notables Zeïthouniens, convaincus de rébellion et d'assassinat, seraient condamnés à mort et exécutés! Reste à savoir si les Arméniens consentiront à livrer leurs chefs aux mains de la justice turque.

Pendant que la commission turque instruisait à Marach contre les Zeïthouniens, et que ces derniers expédiaient en Europe des délégués pour solliciter la protection des puissances chrétiennes, et notamment de la France, un autre procès se rattachant aux événemens du Zeïthoun était intenté à Constantinople au rédacteur du journal arménien le *Munadié Erdjiaz*, M. G. Panossian. On reprochait au rédacteur de cette feuille d'avoir inséré des articles prétendus mensongers sur les événemens de la Cilicie et d'avoir « diffamé un haut fonctionnaire de la Porte, son excellence Aziz-Pacha. » M. Panossian, jeune homme animé d'un louable patriotisme, avait simplement résumé en termes modérés les nouvelles reçues de Marach et d'Alep. Il gémissait, lui Arménien, sur le sort de ses frères de la montagne livrés au glaive des soldats d'Aziz, et il déplorait les massacres du Taurus. C'était là tout son crime. D'après l'ordre de la police, M. Panossian fut arrêté et mis au secret; une commission fut chargée de faire son procès, et, comme elle ne put rien trouver de

bien sérieux à reprocher au publiciste arménien, M. Panossian fut seulement condamné à vingt et un jours de prison et à payer au fisc une forte amende. Le *Munadié* fut en même temps supprimé.

Aujourd'hui encore la situation est très tendue en Cilicie. Les bachi-bozouks, qui ont éprouvé un échec dans le Zeïthoun, montrent les dispositions les plus menaçantes et cherchent à se venger des chrétiens en parcourant par bandes les campagnes, en brûlant et dévastant tout sur leur passage. Les autorités turques, impuissantes à réprimer les brigandages de ces hordes qui ne rêvent que pillage, meurtre et incendie, ferment les yeux et n'essaient point de mettre un terme à cet état de choses, qui tend chaque jour à s'aggraver. Le printemps de 1863 apportera-t-il quelques changemens dans la situation des chrétiens du Taurus? C'est ce qu'on ne saurait dire. Ce que l'on peut prévoir, c'est que tout va de nouveau être remis en question. De deux choses l'une, ou la Porte maintiendra le *statu quo* à l'égard des Zeïthouniens, — c'est le parti le plus sage, — ou elle enverra une armée contre les chrétiens du Taurus, et alors on a tout lieu de penser que le Zeïthoun succombera dans une lutte inégale, en entraînant dans sa ruine tous les chrétiens de la province, voués d'avance à une mort certaine.

Mais si les Arméniens du Taurus disparaissent après un effort suprême, l'élément chrétien en subsistera-t-il moins dans tout l'empire? Et las enfin d'un joug trop pesant, exposés à des massacres qui se renouvellent périodiquement, les raïas ne réclameront-ils pas avec plus d'insistance encore la protection des puissances de l'Occident? Le sultan lui-même ne comprendra-t-il pas ce qu'a de périlleux un système ainsi prolongé d'aveugles violences, et s'il ne vient à le comprendre, pourra-t-il empêcher, par un effort héroïque, la dissolution de ce vaste édifice? Est-ce son ministre, doublé de lord Palmerston, qui saura parer les coups portés par des athlètes dont la force s'accroît chaque jour en raison de la faiblesse des dominateurs? Ce sont là quelques-unes des graves questions que soulèvent les derniers événemens du Taurus, et ceux mêmes qui voudraient voir se dénouer pacifiquement les difficultés orientales se demandent s'il ne faudra pas bientôt appliquer à la Turquie ces paroles d'Ézéchiel : « Par le sang que tu as répandu, tu t'es déshonorée, tu as avancé tes jours et hâté le temps de ta chute. Les peuples voisins et les peuples éloignés te renverseront, toi souillée, toi fameuse par la grandeur de ta ruine! »

VICTOR LANGLOIS.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, 7 rue Saint-Benoît.



